Artus

Août 2008

Novembre 2011

ill-Blog

« Page précédente — Page suivante »

Mémoires du quotidien

Une tentative non corrigée d'archivage du quotidien

et de témoignage de vécu

Artus de Lavilléon

2008-2011

Artus

Août 2008

ill-Blog

ROLDA
M'AVAIT AIDÉ À FAIRE MON SITE INTERNET ET MON "BLOG" ET Y AVAIT PASSÉ PAS MAL [redacted] DE TEMPS
GRATOS
EN ÉCHANGE D'UN DESSIN ET DU PLAISIR DE ME LIRE... JE NE SAVAIS PAS TRÈS BIEN [redacted] COMMENT LE REMERCIER AUTREMENT QU'EN LUI [redacted] DISANT COMBIEN J'AVAIS ÉTÉ TOUCHÉ PAR SON AIDE...
NOUS NOUS CONNAISSIONS À PEINE DEPUIS 10 ANS, AMIS D'AMIS [redacted] IL SAVAIT ÉCRIRE ET LIRE DES LIGNES DE CODES INCOMPRÉHENSIBLES DU COMMUN DES MORTELS
MERCI !
UN APÔTRE DU NOUVEAU DIEU GOOGLE
A REAL COMMITMENT

Artus et son Fixie

Samedi 23 Août 2008

3h51 du matin… ça y est, j'ai un Blog, et un site internet. Combien de courriel (est-ce le terme exact ?) commencent comme ça ? Et je m'étais bien promis de… La merde ! Mon chat miaule, Rolda a travaillé une bonne partie de la nuit pour mettre en ligne mes « œuvres », pendant que mes autres potes de ill-studio attendaient pour fermer le bureau. Une bonne bande de potes… Voilà exactement de quoi il s'agit. Rien de plus ? Tout de plus. Il faut bien commencer quelque part, ces réseaux dont tout le monde parle tant, « - et le nôtre enfin arrivée à maturité ». Post adolescence qui n'en finit plus : mes potes, ma meuf, mon vélo.

Pauvre société entièrement centrée sur le loisir et l'Entertainment, la société du spectacle comme disait l'autre con… Non pas Karl Zero ni Bachelard, l'autre, celui qui s'est tiré une balle au lendemain de sa quatrième de couv dans libé, un autre suicidé de la société. J'y pense et puis j'oublie. Je fais ma pub, je me vends, « jusqu'au bout ». Et mon âme alors ? « L'âme de la Russie » si chère à Miller et les Cocos Chinois maîtres du monde. Redistribution de forces malades, grandeur et décadence du héraut, de quelle nouvelle catastrophe ?

Il y a quelques années, j'avais découpé une page de Playboy où il était écrit : « cette publicité concerne 0,000000000001 % des Français (je ne suis pas bien certain du nombre de zéro).

Combien de personnes vont-elles êtres intéressés par cet étalage honteux de quotidien qui est le propre des artistes modernes. Autofiction lamentable qui n'a même pas le mérite de la marge. « - J'avoue, quand j'ai réalisé que je ne pouvais pas répondre à Ben sur son blog, j'ai lâché l'affaire ».

Écrire prend un temps de fou, C'est difficile et complètement inutile quand on n'a rien à dire et pas de sujet. En même temps les sujets me font chier. Ne m'intéresse que moi moi moi.

Il est un peu tard pour me mettre à bosser, et pourtant…. Sur ma table s'accumulent les projets en cours, des trucs à scanner, des dessins à faire, des CDS à graver, des choses à envoyer, un fanzine à préparer. Mon chat continue de miauler, il a faim. J'ai aussi une pile de livres qui m'attend, entre Nietzsche, Malevitch, St Just, Dostoïevski, Hamsun, Adorno, Warhol, Loewy, Gibson, et un petit bouquin sur les slogans de 68…Deux bouquin de vulgarisation historique dont le merveilleux livre de Gombrich, sans compter les mags de skate, les DVDs, et tout le reste.

« Perdre son temps est la seule façon d'être libre » est-il écrit quelque part et ailleurs aussi. Perd-t-on son temps lorsqu'on se cultive, lorsqu'on va au cinéma, lorsqu'on regarde la télé, lit les journaux, s'abruti de « culture » jusqu'à ne plus rien voir qu'un pâle reflet de nos envies dans tout ce qu'on ingurgite jusqu'à la nausée ?

Une amie m'a dit récemment que ça y est : j'y étais… Mais où, non de dieu ? En train de réussir ?

Une autre, que je devrais m'intéresser plus ce qu'il se passe aux actualités, pour que, socialement, je puisse tenir de grandes discussions sur le rien catastrophique mondial pendant ces fameux dîners qui sont le propre de toute créature socialement évoluée…

Savoir ce qu'il se passe ici ou là pour briller ou peser le poids des grandes puissances dont la tyrannie quotidienne nous martyrise. Des peuplades africaines décimées par la politique occidentale pétrolisée et une Amérique qui redoute la montée inéluctable de l'Islamisme de rigueur… Et si j'apprenais l'Arabe ? Et si j'allais vivre aux Etats-Unis ? Ah… Non… L'Afrique, trop sale et dangereux. L'Afrique Noire.

Et l'Egypte ? Et le Maroc ? Et l'Algérie ?

Comment croire à la politique aujourd'hui ? Vous pouvez m'expliquer vous ?

J'aime le cinéma de merde, celui dont on a presque honte de parler et que le titre seul justifie, mais je n'ai pas peur d'avouer que dans mon panthéon de chef d'œuvres « La guerre des étoiles » avoisine « Jusqu'au bout du monde », le film le plus obscur ou « raté » de Wenders – c'est inutile de citer le nom du réalisateur de « Star wars » je crois…

Mon chat miaule, il a faim. Vraiment faim ? Ou il veut se rendre intéressant ?

Être libre… Ne faire que ce que l'on a envie de faire. La perte d'illusion des années qui passent et le choix qui s'amenuise ou devient plus précis avec le temps.

Maintenant ce sont des mouettes que j'entends. Tous ces gens qui s'intéressent à la politique de boudoir, une guerre en Georgie, une victoire olympique, un accident d'avion. C'est fou comme on est toujours

au courant de tout, même de ce qu'on ne sait pas, dans la société moderne… Par contre combien de personnes lisent un livre par jour, combien d'autres notent ce qui se dit ici et là en vue d'analyse, combien de personnes réellement cultivées (je ne me compte pas parmi celles-là, principalement à cause de ma très mauvaise mémoire).

Dernièrement j'ai décidé de combiner mes achats de culture (puisqu'il n'y a plus de « contre-culture » qui tienne. Un bon livre, un mauvais, et un moyen… Je dévore le mauvais, m'intéresse brièvement au moyen, et bute sur le bon. Souvent tout me passionne. Je ne sais pas faire le choix, je n'ai pas d'échelle de valeur et très peu de regard critique, enfin… C'est ce que je crois où veut faire croire. Depuis le Da Vinci Code, je m'intéresse de près à l'évolution potentielle du Christianisme (d'aussi près que veulent bien me le permettre les Best sellers en tête de gondole à la Fnac), j'essaye de remettre les choses dans l'ordre : la religion, l'histoire parallèle, les complots. Ma dernière merde « littéraire », ou plutôt journalistique, parlait des pyramides, des extra-terrestres, des pouvoirs psychiques et autres conneries du genre. C'était passionnant, presque mieux qu'un bon Simenon, mais quand même en deçà d'un K Dick ou d'un Miller – je sais, je rabâche, mais il faut lire, tout lire, les grands, les petits, les magazines de mode comme les suppléments littéraires (mais je préfère la mode quand même : Toutes ces jolies filles de 15 ans qui s'offrent à nos regards de pédophiles frustrés)… Cendrars, Camus, Panaït Istrati, Makanine, Mac Liam Wilson, Ballard, Palaniuk et tant d'autres, tous temps confondus… Il ne faut rien, il faut tout. Fouché de Sweig, Debord, l'art conceptuel chez Phaedon en couverture souple, Greil Marcus, Please Kill me, Ronan, Borgès, et tant d'autres… Voyager, aller voir par soi-même, partager… Mais avec qui ?

Ce matin, je me regardais dans la glace, barbu, la chaîne autour de la taille et le sac de coursier sur l'épaule, un vélo à Pignon fixe en arrière-plan, caricature de branché avec mes Ray-Bans et mes tatouages d'époque… Quelqu'un m'avait demandé la veille de lui définir le terme de branché et je pensais à l'avant-garde qui est toujours un peu ridicule quand elle ne réussit pas (définir « réussite »). Faire, juste faire et ne rien faire, laisser les choses arriver d'elles-mêmes après avoir initié le mouvement perpétuel. En fait, je m'aimais bien… Comme à la veille de… Un site Internet, Un blog, et quoi d'autre ? La réussite ? L'ennui. L'aventure. Les phrases des autres, les envies des autres, et mon témoignage vivant comme un cœur qui bat à l'unisson d'une époque déjà bientôt révolue.

Les enfants Geller, le secret du sphinx, les crânes de cristal, les arts premiers si chers à notre futur défunt ex-président, et un nouvel ami, monteur de son état, qui scrute le ciel à la recherche des traînés chimiques laissées par les avions à réaction qui nous survolent.

Chimiques pourquoi ? Traînées de quoi ?

Attention ! Dieu nous observe…

Quel Dieu ?

Que vas-t-on voir et entendre dans les années à venir ?

David me dit : « la révolution sera écologique ou ne sera pas ». Je veux encore croire à la révolution des objets… La charrue et les boeufs pour remplacer le tracteur et l'essence trop chère… Encore un livre. De qui celui-là ? Lire pour s'oublier et oublier le temps qui passe. « Voyage voyage » de Desireless sur i-tunes, perdues au milieu de milliers d'autres chansons que je ne suis pas sûr d'avoir le temps de toute écouter.

Une très jeune fille sur un banc sur cultivée musicalement.

Un poème de Prévert très juste.

Les enfants du Paradis.

Et les murs de Paris toujours aussi vierges de révolte.

Street art my ass.

Des cases pour tout caser, de la beauté pour s'évader, et si rien ne m'intéressait plus que la réalité, la seule qui me semble vraie, celle qui ne parle pas de ce qu'elle ne connaît pas.

Georges, ma chatte (c'est une femelle) miaule toujours. Elle mange maintenant ses croquettes.

Demain skateboard, malgré le travail et les milliers de choses à faire. Dormir. Uploader mon blog. Dormir encore.

Manger.

Et vivre.

Un 15 Août à Paris

L'homme méditait dans sa petite chambre sur la valeur de la vie. Ce n'est pas qu'il avait envie de la quitter ou de virer au rouge, genre tueur en série ou maniaco-dépressif dangereux, mais quelque chose le rendait soucieux. Il avait acheté la veille trois nouveaux livres pour satisfaire à la nouvelle règle qu'il s'était lui-même édicté : « Saint Just », « La porte des étoiles », et « Toute l'histoire du monde », soit : une merde, un bon livre, et un autre de culture générale. C'était une idée à poursuivre, mais aussi une idée qui pouvait avoir des conséquences néfastes. Le mauvais livre était souvent le plus passionnant à cause de la facilité avec laquelle il se laissait engouffrer. Après le « Da Vinci Code », les extra-terrestres attiraient maintenant son attention. La contre-culture version mass-média. Résistance au système de pensée établie en fin de compte, et mise en perspective par des ouvrages plus généraux ou pointus. Le soir, fatigué de tout cet intellectualisme plus ou moins surfait (qu'est ce qu'on ne ferait pas pour se rendre intéressant) l'ancien skateur devenu cycliste se matait deux films en dvd pour se reposer l'esprit : une merde genre teenage movie et un blockbuster américain. Son goût le poussait vers des comédies au demeurant très nulles, mais relativement bien écrites, plus que vers des thriller au dénouement attendu. L'horreur, pas plus que la guerre ne l'intéressait. Les dialogues, bribes ou extraits, de toutes ces expériences de vécu parallèles étaient consignés dans des carnets et servaient par la suite à illustrer des dessins, des peintures, ou d'autres textes, qui, si l'on est honnête, lui donnait surtout bonne conscience. L'homme avait souvent l'impression de perdre son temps, que ce soit parmi ses semblables ou dans la solitude la plus absolue. Ne comptaient que la liberté du farnienté intelligent et son partage : mettre en perspective, faire des liens, en discuter, mais avec qui ?

L'homme avait l'impression de vivre dans un monde ou même les plaisirs partagés étaient devenus solitaires. Tout allait dans ce sens, les I-pods, les ordinateurs, la vie elle-même.

Chasser, faire l'amour, ou se perdre en soirée autour d'un cocktail ou d'un vernissage trop arrosé, s'abîmer dans le sport, ou se regarder le nombril… L'homme moderne n'avait que le choix entre un rien et un autre, sans aucun meilleur possible à l'horizon… Et pourtant l'homme n'était ni un cynique, ni un perverti, et certainement pas un blasé ou un agri, car la vie, dans toutes ses formes de retranscriptions, le fascinait au plus haut point. Plus l'œuvre touchait les masses, plus elle avait de potentialité à le convertir. Lire St Just au Mc do et la porte des étoiles en terrasse des philosophes… L'histoire du monde aux chiottes ou affalé

sur son lit, le lecteur vidéo qui distrait de toute cette hypocrisie.

Pourquoi vivre ? Se nourrir, dormir, faire… Écouter de la musique, se laisser bercer par le roulis d'un bateau à la dérive, un bruit de fontaine rassurant dans le lointain : le passé.

Puiser pour se construire, diluer le blanc par le noir sans jamais arriver au gris, sans compromis, d'un bloc aussi dur que les mystères des grandes pyramides, que la terreur ou la tyrannie de toute chronologie raisonnée.

L'homme regardait la route défiler en lacets, espérant une droitesse impossible et hors temps, monolitique comme la sagesse qui ne s'acquiert qu'avec les autres.

Frémissement subtil du monde, tergiversations infinies. Des règles pour mieux se gouverner, au hasard des rencontres qui ne se font plus, ici ou là, dans la chaleur d'un 15 août, à Paris, en France, dans le marais, qui exclu de plus en plus la différence. Alléluia, un autre terre-plein se languit. Les pissenlits poussent par la racine, et moi aussi.

Deux pièces de théâtre

Un homme qui a bien vécu

Pièce en un acte

La scène se passe dans un lieu commun et populaire, boîte de nuit, café, fête dans un appartement, ici ou ailleurs.

L'homme est à bout, il attend des réponses qui ne viendront pas.

La femme guette le prince charmant qui la délivrera de son ami.

Elle est belle et désirée, comme toutes ces femmes moyennes qui ne

doivent leur succès qu'à la peur qui paralyse les hommes devant l'exception.

Leurs intelligences sont limitées par leur frustrations réciproques ; leur complicité passée, présente et future, est indéniable.

L'homme se suicidera sans doute après cette conversation avortée que nous prenons en cour de route, à son apogée. Rien ne l'indique, tout le pressent.

Il suffit de lire.

- Un homme qui a bien vécu est un homme que l'on peut bien aimer

- Ta gueule conasse ! Tu sais que les deux pays les plus évolués du moment, la chine et l'inde, sont aussi les pays où l'on avorte le plus des filles

- Ton machisme n'a vraiment plus de limites conard, et l'Amérique alors ?

- L'Amérique a inventé le rap pour donner une sale image de la femme, ça doit être ça qui les sauve, et l'arme nucléaire aussi

- Tu rigoles ou quoi, l'Inde aussi possède le nucléaire maintenant, tu dis quoi de ça ?

- Je dis que t'as vraiment rien compris, ce n'est pas le vécu qui fait l'homme, mais sa sensibilité…

- T'es qu'un PD refoulé en fait !

- Tu vas pas m'obliger à te dire ce que je pense des Pds maintenant quand même, tu le sais. Si le but de l'homme est de faire de la terre un paradis, ceux-là sont décidément partis sur la mauvaise voie, ils ne sont même pas fichus d'enfanter, et quand ils ont des enfants c'est encore

pire !

- Tu dis quoi là ?

- Qu'ils créent des enfants déséquilibrés, des déviants culturels et sociaux

- Des gens qui ont des trucs à dire !

- J't'emmerde, poufiasse, l'homosexualité, c'est un truc de plouc, c'est pas naturel !

- En 80 ans, la durée d'une vie humaine, la population de la terre à multiplié par six

- Et ça, c'est la raison de l'homosexualité peut-être, c'est aussi con que d'me dire que c'est la souffrance qui forge le caractère de l'homme

- Je n'ai jamais parlé de souffrance, mais d'exceptionnel, pauvre taré

- Tu m'aimes alors ?

- J'ai jamais dit que je ne t'aimais pas, mais je te trouve un peu limite parfois

- C'est parce que tu sais pas ce que j'ai vécu

- Non, mais ça se sent à des kilomètres, ta posture dans la vie, ta contenance, tes silences, tes sourires forcés, tout ça fait de toi un homme qu'on a envie de découvrir, de connaître, quelqu'un avec qui on veut partager

- Et si on ne veut pas

- Ça n'est pas grave des tordus dans ton genre y'en a des millions sur la planète

- J'ai jamais compris pourquoi les meufs étaient toujours attirées par les pauvres types

- Attends, j'ai jamais dit que t'étais un pauvre type, juste un taré, et que le vécu, c'est ce qui rendait ton humanité palpable

- Et si mon vécu, c'était le viol, le meurtre. Tiens, la misogynie et l'homo

phobie par exemple

- Mais tu te rends bien compte que personne n'est dupe, non ?

- Moi, je suis parfois dupe de mon propre fascisme. Tu sais que tout le monde est fasciste

- C'est quoi cette nouvelle connerie

- Ben ouais, on n'est normalement perturbé par la différence, la lenteur des noirs, le côté sanguin des Italiens, et des Arabes aussi sous une autre forme, le racisme des chinois, l'impérialisme américain…

- Le chauvinisme français… Mais comment tu peux limiter les choses comme ça ? À ça, espèce de Bobo de merde qui lit Libé.

- D'abord je ne lis pas Libé, et ensuite je ne fais que te parler d'une réalité de merde. T'as pas remarqué en ce moment la recrudescence de propos sur le suicide, la prolifération de signes satanistes, croix à l'envers et tout ça, d'infidélité, de n'importe quoi dans le monde. Tout le monde rêve à l'amour et à l'apocalypse, mais je crois quand même que l'apocalypse gagne. On espère tous un grand reset général et on sait bien au fond de nous qu'être une star n'est pas donné à tout le monde. Star Académie et toutes ces merdes télévisuelles façonnent un monde sans aucune commune réalité avec la réalité de la vie, et même si en chine et en Inde on danse aussi sur de la musique américaine, là-bas la mondialisation n'est qu'un vain mot. La culture est différente, l'envie est différente. Enfin… Je ne sais pas, je crois que maintenant tout le monde veut être riche et célèbre partout. Tout le monde veut la part de l'autre, être riche à la place de l'autre. « Tu n'envieras pas le bien de ton voisin », est devenu un anti-slogan.Les Musulmans comme les Chrétiens se radicalisent, la pornographie et la violence envahient petit à petit un cinéma qui n'est même plus interdit au moins de 16 ans. On peut tout télécharger sur le net, l'industrie de la musique est en train de succomber à elle même, et le pape continue d'interdire la contraception et les capotes, et je trouve qu'il a raison !

- T'es fou ou quoi ?

- Tu ne te rends pas compte, c'est le seul être encore raisonnable de la planète, et il vient de mourir. Lui au moins il a poursuivi sa logique jusqu'au bout. Garder la même femme toute une vie, et ne pas la

tromper, tu ne trouves pas que c'est beau toi ?

- Mais complètement suicidaire et sans aucun rapport avec le monde. Tu sais combien de personnes meurent par jour du sida en Afrique ?

- Ben ils n'ont qu'à pas niquer avec n'importe quoi et n'importe qui, notre monde à besoin de re croire en quelque chose

- Mais t'es affreux comme mec en fait

- Non, je suis bien pire que ça encore, j'ai du vécu, c'est toi qui l'as dit, et ce vécu me fait parfois dire des conneries plus grosses que moi. Je ne pense pas ce que je viens de dire sur les Africains, et je trouve que le racisme, les extrémismes quels qu'ils soient, la misogynie, et tout le reste sont des conneries, mais quand même. Ce qui est bien quand on n'a du vécu, c'est que c'est très difficile de nous juger.Tiens, par exemple, tu penserais quoi d'un mec qui a été violé par son père et qui viole à son tour son fils, ou sa fille, et les tue ensuite, est-il coupable, à quel point ? Sans éducation ni regard sur le monde aurait-il pu briser la chaîne, comment le juger. Faut-il l'emprisonner, le tuer, lui expliquer et le libérer après un petit séjour derrière les barreaux ?

- Les violeurs, ça s'enferme à vie !

- Oui, mais ce sont des hommes aussi, avec des sensibilités, des envies, et une fatalité impossible. On est tous façonnés par les sociétés qui nous ont vu naître. Comment ne pas être pédophile quand tous les magazines de mode exhibent des filles de 15 ans en couverture ?

- Ouais, mais la majorité est à 16 ans, et la seule chose dont on peut t'accuser c'est de détournement de mineur.

- Tu vois, tu es déjà façonnés par le système, c'est de la pédophilie ouais ! Mais la pédophilie peut aussi avoir du beau, regarde, Lolita, c'est une histoire merveilleuse non ?

- Elle est d'un glauque !

- J'avoue, mais c'est beau quand même. Et Harold et Maude, et Woody Allen qui sort avec sa fille

- Sa belle fille

- C’est pareil, il l’a élevé

- Non c’est pas pareil

- Selon quels codes ? Tiens, par exemple, j’ai un pote égyptien, très musulman, même s’il s’en cache ; il a une femme qu’il aime et à qui il donne tout, quatre beaux enfants, et il la trompe régulièrement, c’est permis par le coran et interdit par la bible. Il vit et est né en France

- Et elle le sait

- Je crois, oui…

- Alors c’est un contrat entre eux, mais c’est mal quand même

- Tout ça c’est une question de liberté, mais faut-il vraiment tout permettre, couché avec la meuf de son pote, arnaquer ou voler les pauvres…

- On sent le frustré là

- Ben figure-toi que mon vécu, justement, m’aurait presque rendu chrétien, ce que je suis au demeurant très profondément, s’il n’y avait pas eu la saint Barthélemy, et je ne suis pas loin de penser à l’américaine qu’il y a d’un côté le bien, et de l’autre le mal

- Mais c’est la porte ouverte à tous les extrémismes

- Je suis d’accord, et c’est bien là le danger. Tu as d’un côté les croyances et de l’autre la réalité d’un monde pourri, tout le monde à besoin de croire, d’un modèle, et c’est bien là tout le danger de la religion. Tout le monde veut faire partie d’une « famille ». Les skateurs, les rappeurs, les ravers, les gothiques, les branleurs, et je te parle de ce que je connais, mais ça peut aussi être, les fashionnistas, les courtiers en bourse, ou… Je ne sais quoi d’autre. Les Américains, c’est un peu les fils prodiges, on dit qu’ils craignent mais au fond on espère qu’ils remettent de l’ordre dans un monde qui n’as plus de repères. On n’a tous grandit trop vite, seulement nous ça nous a rapproché de la mort, alors qu’eux… Imagine, ils ont commencé là où l’on s’est arrêté. C’est la sempiternelle histoire du maître et de l’élève. On parle de l’Irak, mais on n’a eu notre guerre d’Algérie.

- Mais c’était encore du temps des colonies

- En 6o et quelques, tu rigoles…Malgré tout on ne peut pas s'empêcher d'aimer les ricains, écouter leur musique, s'habiller comme eux. On est revenu au temps de Rome. « L'empire n'a jamais cessé d'exister », comme dirait mon pote K. Dick. Tiens encore un Américain, comme Miller et comme beaucoup de choses que nous aimons.

- Moi je préfère Camus, et j'écoute de la musique française

- Et tu crois encore que de Gaulle était un grand président évidemment

- Au moins, moi, je ne suis pas pro Américain !

- Tiens, un autre exemple. Je suis sûr qu'aux élections tu as eu honte de ne pas avoir voté quand Le Pen est passé au second tour. Tu ne dis rien. Et bien tu ne crois pas qu'on n'aurait été plus fort si on avait dit, tous ensemble, fier de ne pas avoir voté, le système pue. Chirac ou le Pen, ni l'un ni l'autre, REVOLUTION !

- En fait, t'est un idéaliste de merde

- Ouais, et limite communiste en plus. Je continue de trouver que les pays de l'Est sont magnifiques et que la chute de la Russie est la pire chose qui soit arrivée à notre monde

- Et les goulags, et le reste, même la chine est en train de virer au capitalisme

- Ouais, je ne sais pas trop comment ils arrivent à gérer ça, en tuant les enfants-filles sans doute. C'est vrai, vive l'avortement ! T'as bien raison de trouver que le pape c'est un con. De toute façon, maintenant qu'il est mort… Je me demande qui va être la prochaine main de dieu sur terre. Bush ?

- Attends, attends, t'as dit quoi sur l'avortement encore. T'es contre ?

- Non, bien sur que non, quoique… Je pense que tout le monde doit avoir le choix, mais je le pense surtout par égoïsme. En fait j'ai peur de bientôt devoir vivre dans le meilleur des mondes d'Huxley. Manipulations génétiques, etc. La question, derrière tout ça, c'est : est-ce qu'on croit en l'humanité, en son potentiel à Le devenir.

- Tu dis quoi là ?

- Et bien je pense que la bible, le coran, l'enseignement de Buddha, tout ça conduit à la même chose. Il n'y a pas un humain qui ne se rêve dieu !

- Et l'humilité ?

- L'humilité n'est pas la modestie, comme la vérité n'a rien à voir avec la sincérité, ou l'éthique avec la morale

- Là, je ne te suis plus

- Il ne faut pas confondre concéder et compromettre, pas plus que comprendre n'est accepter

- Tu pars complètement en vrille, mec

- Tais-toi, je parle ! Sans exemple, l'humanité va à sa perte, avec des exemples de comportement pourri, encore pire, l'intégrité aujourd'hui ne veut plus rien dire, et c'est à se demander s'il elle aura encore un prix après

- Je peux parler une minute

- Les femmes n'ont rien à dire, et tu serais sans doute mille fois plus heureuse à t'occuper des enfants qu'à courir dans tous les sens pour aider ton mari chômeur…

- Tu dérailles complet. D'abord je ne suis pas mariée, ensuite…

- Moi, je pense que pour changer le monde, il faut déjà appliquer ce en quoi l'on croit, ou croit croire. Il suffit d'être un peu intelligent. Tu veux travailler, travaille, mais n'en fait pas le combat de toute une vie. Tu veux être riche et célèbre, libre à toi, mais ne dit pas que ton pote est un loser…

- Là on sent le vécu.

- J't'emmerde !

Paris. Samedi 16 avril 2005.

Eric et Tina
Pièce en trois actes

Acte I
Matin

Lit. Table. Quatre chaises. Deux portes dont une en fond de scène. Une radio.

Tina s'active dans l'appartement, elle est à moitié habillée, collants et soutien-gorge noirs. Eric est allongé dans le lit, sur le ventre, enroulé dans les couettes, un oreiller à cheval sur la tête.

- Qu'est ce que tu fais ?
- Je vais au travail

Court silence.

- Et ça ne te fait pas chier (doucement) ?
- Non. Pourquoi ? Tu t'emmerdes quand je ne suis pas là (curieuse) ?

Silence, Tension.

- C'est pas ça, mais ça me semble tellement stupide (pensif).
- Il faut bien que quelqu'un travaille dans cette putain de famille (limite agressive).
- Attends là… Je ne t'ai pas insulté, je te posais juste une question…

Il bouge dans le lit. Se met sur le côté.

- Oui, mais bonjour la question… Ça fait pas une demi-heure qu'on est réveillé et tu me demandes ça.
- D'abord je ne te demandais pas « ça », c'était une question bien plus générale, genre « t'en est ou », ou « t'as fini de te maquiller »
- En tout cas, je n'ai pas le temps pour ça. Je dois y aller là.

Long Silence, Eric se retourne de l'autre côté dans son lit.

- … Hier, tu m'as dit que ça te faisait chier que je sois là.
- Je n'ai pas dit ça

- Bien sûr que tu as dit ça
- Mais je ne le pensais pas, je suis hyper heureuse que tu sois là.
- Tu m'as dit que tu avais besoin d'espace, que tu ne te sentais pas chez toi quand j'étais là
- Tu sais que je t'aime… Écoute, je n'ai pas le temps là… On en parlera ce soir.
- Je ne serais peut-être pas là ce soir.
- J'y crois pas que tu me fais un plan comme ça. Je dois vraiment y aller. Tu veux gâcher ma journée ou quoi ?
- Non, mais il faut bien qu'on parle des problèmes
- Maintenant ? Tu me fais chier Eric. C'est toujours comme ça avec toi. Tu ne fous rien de la journée. Tu ne sais même pas ce que c'est que travailler.

Elle se maquille, face au public.

- Il paraît que travailler c'est un droit et pas un devoir
- Et c'est ça ton excuse pour ne rien foutre ?
- Je ne fous pas rien, je pense.

Elle se retourne, sourit.

- C'est pour ça que je t'aime…
- Non, mais sérieusement, tu passes ton temps à te plaindre de ce que tu fais et ça fout en l'air notre couple. On dirait que tu es contente que je sois là, et qu'en même temps ça te fait chier… Comme ton travail.
- Ce n'est pas pareil, je n'aime pas mon travail.
- Mais pourquoi tu le fais alors ?

Elle enfile un pull noir, très classe, à col roulé, se sert un café, ne réponds pas. Eric continue de parler, d'un ton négligent.

- Je crois que j'ai grossis…
- Tu bouffe trop quand je ne suis pas là.
- Même pas… Tu as trouvé quoi au magasin, hier ?
- Une jolie robe.
- Et tu ne la mets pas ?

Eric s'assoit dans le lit et ramasse le thé et le gâteau que lui a déposé Tina.

- Elle est jolie cette robe, j'aime bien
- Oui, mais pas pour travailler

Eric trempe le gâteau dans son thé.

- C'est gentil de m'avoir gardé le dernier gâteau au chocolat
- Oui, c'est pour m'excuser pour hier soir

Petit silence gêné

- J'avais pas mal bu, non ?
- Comme ça…
- Je t'ai dérangé ?
- Non, pas vraiment… J'étais en train de regarder un film quand tu es rentré, et tu t'es mise à bosser sur l'ordi…
- C'était quoi le film ?

Elle s'assoit à la table en collant et pull, sirote son café sans gâteau.

- Comme si ça t'intéressait
- Bien sûr que ça m'intéresse…
- Un vieux truc de SF
- Je me demande pourquoi tu regardes toutes ces merdes ?
- Ça m'inspire
- Il va falloir que j'y aille maintenant

Eric se lève, se gratte les couilles, se rapproche de la table ou elle est assise, son thé à la main

- Tu sais quand je déteste quand tu fais ça !
- Quoi ?
- Quand tu te lèves sans mettre un tee-shirt et que tu te grattes les couilles devant moi. Tu pourrais… je ne sais pas moi, faire un peu gaffe.
- Je ne vois pas ce que ça a de dérangeant.

Il s'assoit, elle se lève, disparaît de la scène, Eric reste seul quelques instants.

- Qu'est-ce qu'elle me fait chier
- Tu dis quoi (En voix-off) ?
- Rien ma chérie, rien…

- Tu étais sérieux quand tu disais que tu voulais partir (voix-off)?
- Non, non (absent)

Elle revient, toute fringante. Elle a enfilé sa jupe de tailleur qui lui fait une superbe silhouette.

- Parce que je t'aime tu sais….

Elle lui pose un baiser sur le front.

- Je sais, je sais…
- On dirait que tu t'en fous !
- Non, tu sais bien que je ne m'en fous pas.
- Il faut que j'y aille.
- Tu vois, c'est tout toi ça. Dès qu'on a une conversation sérieuse, il faut que tu y ailles.

En l'imitant.

- « Il faut que j'y aille. Je suis en retard mon chéri. On se revoit ce soir »

Elle enfile son manteau. Coquine. Joyeuse.

- « C'est la vie » mon chéri.
- On dirait que ça te fait marrer tout ça. Que c'est comme un jeu…
- Hé, c'est toi qui blague là.
- Je ne blaguais pas, je me foutais de ta gueule.
- Oh, doucement, tu as vu comment tu me parles ce matin !
- Comment je te parle ?
- Tu es super agressif !

Elle cherche un truc dans son sac à mains.

- Tu cherches quoi ?

Elle ne répond pas.

- Tu cherches quoi ?

Elle ne répond toujours pas. Le regarde. Ferme son sac et se dirige vers la porte.

Eric, triste :

- Je te parle, là… tu ne vas pas partir comme ça quand même ! Hé… Attends.

Il l'enlace. Elle le repousse.

- J'y crois pas que tu me fais ça juste avant que je parte travailler.
- Mais je n'ai rien fait… Je t'aime tu sais. Et puis c'est toi hier qui a commencé en me disant que…
- Je m'en fous ! Je ne veux pas l'entendre. Je t'aime mon chérie. À ce soir…
- À ce soir mon amour…

Ils s'embrassent sur le pas de la porte…

- Au revoir
- Au revoir

Il ferme la porte derrière elle.
Se gratte les couilles. Marmonne un truc incompréhensible dans sa barbe.

Rideau.

Acte II
Soir

Eric est en train de lire le journal assis à la table, toujours en caleçon, dos au public, il tourne les pages, marmonne, se lève, marche dans la chambre, s'arrête, regarde et se tripote le ventre, marmonne « Trop de gâteaux », retourne s'asseoir lentement, pensif, les coudes posés sur la table. Regarde le journal. Soupire.

Il est encore dans cette position quand on frappe à la porte. Il râle, peste, laisse échapper un « Fait chier », enfile un tee-shirt, se lève et va ouvrir, journal à la main. Tina est habillée comme le matin, une housse de robe dans les bras.

- Salut (froidement).
- Salut.

- C’était bien ta journée ?
- Non, je déteste mon travail.
- Ah ?

Eric retourne s’asseoir à la table, déplace une chaise, change de place, de profil. Déplace le journal.

- Tiens ? Tu as acheté le journal ?

Il marmonne.

- Depuis quand tu t’intéresses à la politique toi ? Tu es sorti aujourd’hui ?
- Pourquoi ? Tu crois que je ne sors jamais ? Et… Puisque tu demandes… Non, je ne m’intéresse pas à la politique, mais j’étais très déprimé aujourd’hui… J’avais besoin de divertissement. C’était bien ton travail ?
- Tu m’as déjà demandé.
- Et alors ?
- Tu ne me demandes pas ce qu’il y a dans le sac ?

Elle enlève son manteau, sors de scène.

- Tu as fait quoi aujourd’hui ? Tu as pensé (en voix-off) ?

Il marmonne.

- Tu me fait chier !
- Quoi (en voix-off) ?
- Tu me fais chier, je dis !

Elle rentre.

- Pardon ?
- Rien… Alors cette robe ?
- Tu veux voir ?

Il marmonne.

- Va bien falloir en passer par là

Elle feint de ne pas entendre, s’agite. Pose son sac à main sur la table.

Retire son pull à col roulé noir. Chemise blanche et tailleur.

- Tu t'es changée dans la journée ?
- Non.

Elle retire sa chemise, son bas de tailleur. Soutien gorge noir, collants. Déballe la robe du sac. L'enfile.

- Elle te plait ?
- Tu as payé ça combien ?
- Ce n'est pas la question. Tu aimes ?

Elle tourne sur elle-même, superbe.

- Je me demande pourquoi tu passes tant de temps dans les magasins ?
- Oh ! Toi et tes pensées… (mutine) Tu es de mauvaise humeur chéri ?
- Je me demande juste pourquoi tu passes tant de temps dans les boutiques…
- On est devenues copines avec la vendeuse… Elle doit recevoir des nouveaux trucs la semaine prochaine.

Il ne dit rien. Sors de scène.

- Il me fait chier.
- Qu'est-ce que tu dis chérie (en voix-off) ?
- Rien. Tu me ramènes un verre…
- Tu as fait les courses (voix-off) ?

Il rentre sur scène un verre de coca à la main.

- Non. Je croyais que tu devais t'en occuper.

Elle s'assoit.

- Je suis juste sorti chercher le journal.
- Et tu n'aurais pas pu faire les courses ?
- J'ai oublié.

Elle ne dit rien, se lève. Retire la robe. Collants et soutien gorge noirs. Regarde la robe en détail, debout, pose la robe sur le dossier de la chaise. Il s'assoit.

- De toute façon ce n'était pas sur le chemin.
- Je croyais que tu avais oublié…
- Bon, ben ça arrive !

Elle s'assoit.

- Je bosse toute la journée. Tu aurais pu t'en occuper (douce)
- Et moi, tu crois que je ne fais rien (agressif) ?

Ils sont face à face.

- Je ne veux pas parler de ça !
- Et de quoi tu veux parler alors. On ne parle jamais de rien dans cette maison.
- J'ai regardé pour un autre travail aujourd'hui.

Silence. Il feuillette le journal.

- Tiens, tu as vu Simon est mort.
- Simon qui ?
- Simon. Le Simon.

Elle se lève, va chercher à boire. Sors de scène.

- Tu n'en a rien à foutre de mon travail (en voix-off).

Elle rentre un verre et une bouteille de rouge à la main.

- On mange quoi ce soir ?
- Je te parle là (agressive).

Elle s'assoit.

- Simon est mort.

Elle se sert un coup de rouge.

Silence.

Rideau.

Acte III
Nuit

Eric et Tina sont dans le lit. Bouteille de vin vide sur la table.

- Je peux te prendre dans mes bras ?

Elle le prend dans ses bras.

- Tu n'as pas peur que je te quitte un jour ?
- Tu penses trop !

Il s'assoit.

- Tu sais, j'ai pensé… Avec la mort de Simon…
- Tu ne vas pas recommencer.
- Recommencer quoi ?
- Je veux dormir là.

Elle se retourne.

- Tu n'as pas vu mon masque ?

Silence.

- Tu ne veux pas faire l'amour ?

Silence.

- Tu ne veux jamais faire l'amour.

Silence.

- Pas maintenant (doucement).

Il se lève. Va s'asseoir à la table.

- Je n'en reviens pas que Simon soit mort.

Silence.

- Tu t'en fous ?

Silence.

- Toi, de toute façon, la seule chose qui t'intéresse, c'est ton travail et tes robes
- Mon travail ne m'intéresse pas (endormie)… Tu ne veux pas me laisser dormir ?

Silence. Silence.

- Je commence tôt demain.

Silence.

- Elle est bien ta robe.

Il feuillette le journal. Sors de scène. Bruits de cuisine. Elle s'agite dans le lit. Se lève. Râle. Marmonne. Le rejoins dans la cuisine. Ils parlent en voix-off.

- Tu fais quoi ?
- Je me sers un verre de coca.
- Je n'arrive pas à dormir.
- Moi non plus.
- Tu m'as réveillé… Tu sais, j'ai pensé…
- Ce Simon quand même….

Il sort de la cuisine. S'assoit.

- … On pourrait peut-être partir en vacances.

Elle sort de la cuisine, il ne l'écoute pas, pensif..

- Ça nous ferais du bien des vacances… Et avec ce que j'ai gagné…

Silence. Elle s'assoit près de lui.

- Tu ne m'écoutes pas.
- Qu'est-ce que tu as picolé ce soir…
- Je n'aime pas mon travail.
- Ben quittes le alors… Je ne comprends pas où est le problème.
- C'est qui ce Simon alors (conciliante) ?
- Le plus grand penseur de ce siècle. Du siècle passé je veux dire. Il a posé les bases du nouveau monde avant de les rejeter en bloc. Une grande perte pour l'humanité. C'était un sacré buveur aussi.
- Pourquoi tu dis ça ?
- Devines…
- Je ne comprends pas pourquoi tu es si agressif tout le temps.
- Je n'étais pas agressif là !
- C'est tout comme.

Elle se lève. L'enlace de derrière, face au public.

- Mais je l'aime mon homme.
- Comment on va faire pour l'argent ?
- C'est dommage que tu ne boives pas…
- Je ne vais quand même pas me mettre à picoler pour toi.

Elle se recouche. Il est assis seul à la table.

- Tu ne t'intéresses vraiment à rien… Je me demande ce que je fais avec toi…
- Tu m'aimes.
- Oui. Oui.
- Tu as écrit aujourd'hui (doucement).

D'un geste de la main, comme s'il chassait de mauvaises pensées…

- Mais quand même, j'aimerais bien pouvoir parler avec toi. Je me sens complètement frustré dans cette relation.
- Tu veux faire l'amour.
- Non, non « pas maintenant » (il l'imite) « pas maintenant ».

Il se lève, se rapproche du lit. S'agenouille. L'embrasse sur le front.

- Tu es saoûle de toute façon.
- Non je ne suis pas soûle.

Il lui tient la main. La regarde s'endormir. Rentre dans le lit.

- Ah les femmes (au public)… Tu mettrais ta nouvelle robe pour moi (à elle)?

Silence.

- Tu me fais chier (Très doucement).
- Toi aussi (doucement).
- Je t'aime ma chérie.
- Je t'aime mon amour.

Silence. Murmures.

- Tu me prends dans tes bras.

Silence. Bruits de draps.

- « Non, pas maintenant ». Il l'imite.

Silence.
Quelqu'un du public entre sur scène, allume la radio, cherche des informations malheureuses, pousse le volume très fort.

Rideau. Des gens crient. Les lumières s'éteignent.
Silence.

Final.

Artus. Pékin, 7 mars 2008.

Ces deux pièces ont été joués à la galerie Patricia Dorfmann à l'occasion des expositions
"I learned it from a talk show" / "Un homme qui a bien vécu"
avec Étienne Park et Zoé Valdès dans le rôle de l'homme et de la femme
&
"Souviens-toi de Maryse Lucas"/ "Eric et Tina"
avec Natasha Andrews et Pierre Niney dans le rôle Tina et Eric

Merci à eux !
Artus

Un texte de 1997 !

« Décrire X n'est pas chose aisée, il est pour moi avant tout une idée, une conversation. La première fois que je l'ai rencontré, il était assis sur une souche d'arbre, l'air préoccupé. X est un petit homme brun, quelconque, gitane maïs au bec, ce que l'on apelle communément un beauf', mocassins, haut de survetement, courses en grande surface le dimanche et une maison impersonelle comme on en voit tant de nos jours à la campagne, en préfab'. X en est fier, sa vie monotone le partage entre son fils, sa femme et sa collection de films X dans le placard de sa chambre, une télé 16 / 9 eme et pas mal de choses achetés à crédit.

Je crois l'avoir rencontré, par hasard, ce jour parmi tant d'autre, et pourtant ce jour là, évidement.

Nous discutàmes tout d'abord de la pluie et du beau temps, voisins, la conversation était évidente et prévisible, la suite le fut moins. X m'avoua plus tard que c'est justement ce jour là, assis sur sa souche d'arbre que tout avait commencé, je ne saurait jamais ou il puisa la force de devenir fou, et à quel courage il du ces rares moments de lucidité qui lui permirent de s'extraire de sa folie pour me parler. X avait apris, je ne sais comment, que bien qu'artiste à la retraite j'avais étudié la philosophie dans mon jeune age. X regrettait de s'être arrété trop tôt dans ces études pour avoir eu une chance de connaitre les grands penseurs. Plutot doué en math, d'après ces dires, il avait tout arrété pour s'occuper de sa femme enceinte. Il me semblait plutot à l'entendre et à la façon de raconter son histoire qu'une lassitude précoce et un désinteret total pour les choses de l'esprit avait mis fin à toutes ses ambitions. Je réalisais après quelque temps que la paresse seule avait été à la base de son échec scolaire. La suite je la devinais sans qu'il me la raconte, il la portait sur lui, de boulots en boulots comme c'est fréquent dans ces campagnes il avait fini par en trouver un, ni plus ni mons interressant qu'un autre et ou il était resté, officiellement pour nourir le gosse et la femme qu'il n'aimait plus et officieusement pour oublier l'ennui et l'attente de la mort. Sa vie, plate, n'offrait aucun échappatoire, une autre femme aurait pu le combler un temps, mais l'ennui était trop fort, la routine. Il ne lui serait même pas venu à l'idée de tenter de fuir, ce que nous faisont nous tout le temps. La vie lui semblait simple et bonne comme ça, sans surprises.

Réservé, les quelques conversations que nous eumes ne me préparèrent pas, ou pas assez, à ce qui devait lui arriver. Peut-être est-ce mieux ainsi, sa femme, une personne délicieuse, semble le penser, je doute néanmoins et continue de penser que de grandes choses auraient

pu naitre de sa folie et que sa façon d'etre devrait être une leçon pour certains.

De cette première conversation, banale au possible, sur le chemin de nos maison respectives, il ne me reste qu'une impression, cet air préoccupé qu'il arborait. J'ai beau savoir qu'il n'aurait pu s'ouvrir à moi simplement, comme cela peut se faire dans les pays méditérranéens, je ne peut m'empecher de me sentir responsable, d'autant plus qu'il semble que j'ai été le déclencheur de ce que j'aimerai ne pouvoir appeler folie.

Je ne peux, malgré tout mes efforts me rapeller de quoi nous discutames, le fait est qu'il revint chez lui boulversé, et selon sa femme très agité.

Il semble qu'il ai alors commencé à tenir des discours, selon sa femme encore une fois, « philosophiques », ce qui ne lui arrivais jamais.

Déçu sans doute par le peu d'écho reçu dans son entourage, j'imagine que son reflexe, bien naturellement, a été de se refermer sur lui même. Que n'étais-je pas là !

X pour la première fois de sa vie se demandais pourquoi.

Les raisons d'être des choses et surtout ou mettre ce joli meuble sa femme venait d'acheter, qui ne lui plaisait pas du tout et qui était selon lui complètement inutile. Sa femme ne pouvait comprendre que ce n'était cette discussion dans le sous bois avec le nouveau voisin, mais que vraiment cet objet inutile et trop cher était-il un tabouret ou une table de nuit, alors que nous n'en avions vraiment pas besoin, et que nous possédons déjà tout ce dont nos avons besoin, la table de nuit de la grand-mère dans le garage et des bancs autour de la table à manger qui ont couté une fortune et les dettes…

Déja dans le sous bois lui était venue cette idée farfelue : si c'est un tabouret et que nous l'utilisons comme table de nuit (inutile, la table de la grand-mère) jamais plus on ne s'asseoira dessus, il sera devenue table de nuit, et vice-versa, t'assois pas dessus sale gosse, tu vas abimer la table de nuit, et si c'est une table de nuit que vont dire les voisins, (qui auront certainement acheté le même en promotion pour les fêtes à Leclerc) s'il nous voient nous en servir pour nous asseoir dessus, ah, c'est une bonne idée, et on va encore passer pour des c…

Pire que cela X se demandais si les choses devenaient les mots que l'on pose dessus (et s'il arrétait d'appeler sa femme poussin pour l'appeler salope, et si son fils, et le balais des chiottes, et si sa vie…).

La deuxième fois que je vis X, il me demanda de lui parler de linguistique, de sémiologie, de signifiant et de signifié, bien sur c'est moi qui nommais ces différents mouvements d'étude du language, ces préceptes philosophiques, mais l'idée y était. Je révisais mon idée sur X et me dit que les gens étaient merveilleux, je les invitais à manger.

* * *

Le repas fut sans surprise, j'en attendais plus. X pourtant devait bouillonner, je n'ai su le déceller et regrette aujourd'hui de ne pas lui avoir donné l'occasion de s'exprimer, il me semble pourtant avoir été à l'écoute, mais il me faut admettre que la grande découverte de la soirée fut surtout sa femme, un personnage étrange, cultivé, que je n'aurais deviné si j'étais resté au seul contact de X. Souvent on passe à coté de gens merveilleux sans même le savoir. Elle ravit toute la conversation et mon interet. X était la personne que j'aurais du découvrir, ce soir là. Je couchais avec sa femme, ou plutot nous fimes l'amour bestialement dans la cuisine. Pendant que X explorait ma bibliothèque, j'explorais sa femme. Vous allez certainement penser que je suis un être peu ragoutant, sans aucune morallité, je ne saurais même pas vous dire s'il en aurait été autrement si X m'avait avoué l'amour éperdu qu'il vouait à sa femme. Ce n'était pas le cas et ce monstre de mari éprouvait certainement plus de ravissement à parcourir ma bibliothèque qu'a toucher sa femme.

J'ai certainement oublié de vous dire que X, était bizarrement passionné d'Art, ou plutot d'images, jamais il ne lisait les rares anthologies qu'il achetait et toujours avec le même ravissement dévisageait ces icones que jamais il ne voyait en vrai. Les très rares hasards de ses rencontres avec des livres, des reproductions (sur les boites de chocolat), lui suffisaient. La curiosité ne l'aurait pas conduit régulièrement dans un musée, il s'y sentait mal à l'aise et terriblement dépassé. Pour lui l'art c'était comme ces jolies filles dans les magasines pornos, celles que l'on ne touche pas et dont on rève. Sa femme il l'avait désirée, une fois

conquise elle avait céssé de lui plaire, comme une image obsène pouvait encore lui plaire. Pourtant sa femme avait un sacré tempéremment, mais je m'égare. X était un personnage étrange, il nous aurait surpris qu'il nous aurait tué, au fusil de chasse, même pas pour l'honneur, ou la jalousie, mais parce que cela se fait, désintéressé.

J'en appris plus de X par sa femme que par lui-même, pourtant le personnage me fascinait, comment sa femme avait-elle put tomber amoureuse de lui et l'aimer encore, parce qu'il m'aime, à sa manière. Surement devinait-elle le génie qui dormait sous ces traits blaffards, le passionné qui s'ignore et n'a pas encore trouvé de raisons de vivre, n'a pas encore décidé de vivre. Cette raison, s'aurait pu être elle, mais elle ne l'aurait supporté. Les gens sont étranges et souvent ne puis-je me les expliquer.

Ma relation avec Mathilde dura un temps, puis s'évanouit. Elle dura assez pour m'apprendre à connaitre X, et surtout pour faire de moi le témoin actif de son génial délire.

Un jour alors que je parlais avec sa femme de cet artiste qui mit un urinoir dans un musée, Marcel Duchamp, X sembla plus attentif qu'à son habitude,

- Ah ? c'est de l'art ça, et qu'est-ce qui m'empèche de faire pareil ?

Nous, ou plutot je tentais de lui expliquer. Au bout de cinq minutes X était repartit dans son film, malgré son interret passagé, et moi perdu dans les yeux de sa femme que je tentais vainement de séduire réelement, intellectuellement, devrais-je dire. Que n'ais-je point vu qu'elle ne m'écoutait pas et que sous une indifférence feinte X ne perdait pas un mot de mes théories aristiques et de mon monologue insensé, dans une horrible maison Bouyges à cent lieux de tout entendement.

L'homme a cette vertu qu'il veut éduquer, se faire guide même s'il ne sait pas, s'égare et crie des vérité auquel lui même n'est pas certain de croire.

X, avait sa route, une route toute tracée, devrais-je dire, et surtout une route que j'ignorais, perdu dans mon égo, absent à moi même et surement indigne d'un tel spectateur. Peut-être ais-je été le seul à voir ce que j'ai vu, en lui et après, mais je le soupçonne, lui, de m'avoir percé à jour dès les premiers instants. Mais peut-être imaginais-je tout cela,

quoiqu'il en soit X m'avait écouté et entendu, comment, pourquoi ? Parcequ'il ne faut désespérer de l'humain de ses capacités de surhomme. Je devance mon histoire.

* * *

le 31 Dec. 1997).

* * *

Mathilde, en ce jour de fin d'année, me téléphona, inquiète, X construisait une petite estrade en bois dans la cuisine, sur le carrelage blanc-gris-beige qui orne généralement les cuisines des maisons neuves de province et me donne toujours l'envie de les qualifier d'hideuses. Je devais ce soir là reveilloner avec eux, situation qui, compte tenu de ma courte relation sexuelle avec Mathide et de l'intimité parfois trop visible qui s'en dégageait, me génait. Alertés donc par ce fait étrange, nous ne savions que penser, ni quelle contenance afficher. J'allais, ce soir-là entre tous, pensais-je, droit dans un piège. J'étais bien loin de me douter qu'il était d'une nature bien différente de tout ce que j'aurais pu penser.

En arrivant je fut surpris du nombre d'invités, la famille et quelques notables du village, le médecin, le notaire et quelques amis de travail de X, qu'il n'invitait jamais et que je n'avais jamais vu.

X, ce qui n'était pas sans nous inquieter, semblait exité voir même fiévreux, chose assez rare chez lui, d'un naturel plutot taciturne, comme il me semble l'avoir déjà dit.

Après quelques apéritif qui cachait mal la fausseté de la situation pour qui la connaissait et l'étrangeté de la conduite de X, nous fumes conviés à la cuisine.

X avait construit un petit piédestal haut d'une trentaine de centimetre à peu près de même largeur, des pleinthes en ornaient les cotés, très bien

fait.

Certains semblaient attendre un discours, l'esperer, nous le redoutions.

X prit alors une chaise, une quelconque chaise, par ailleurs assez jolie, et la déposa délicatement, comme s'il fut s'agit du plus grand trésor, sur le piédestal qu'il avait construit à ce seul effet, laissant juste échapper un « voilà », qui eu le dont d'exasperer sa femme déjà à bout de nerf.

« - voilà quoi ?

- Voilà, cette chaise est maintenant une oeuvre d'art »

Rires, les chuchotements vinrent après. Surpris il ne me vint même pas à l'esprit de le questionner, c'était presque trop évident et presque banal pour quelqu'un qui comme moi baignait dans les milieux artistiques. C'était plus surprenant pour Mathile et presque incompréhensibles pour les autres, qui passèrent du rire à la gène devant le serieux de X. Il me semble d'ailleurs avoir entendu murmurer à ce moment là un « il est fou » marmoné du bout des dents

Comment, ce petit bonhomme que j'avais tout d'abord jugé insignifiant, un beauf' en survetement et gitane maïs, et malgré sa somptueuse épouse, en était-il arrivé là. Et si sa somptueuse épouse avait été un faire valoir, pensais-je, dans mon égarement. Un faire-valoir de quoi ? Du génie de ce petit être mal foutu. Il me semblait mieux la cerner même si je lisais plus sur son visage effroi et surprise que compréhension.

Prendre les invités et les ramener dans le salon « vous savez, mon mari… » alors qu'il aurait fallu le feliciter, expliquer. Je croisais son regard, cette retombée violente, non pas désabusé, il n'avait jamais été abusé. Géné, plus, même pas déçu, et pourtant les bras ballant, comme devant la grande oeuvre.

Je ne sais moi-même pourquoi je quittais la cuisine, le laissant seul avec sa déception. En fait je ne sais même pas s'il était déçu. J'aurais du rester, le féliciter, parler avec lui, je ne sais pourquoi je suivi les autres. Je le laissais pour rassurer Mathilde, pour lui dire il n'a rien vu, il est à coté de la plaque. Mais même cela je ne le fis, j'étais choqué, époustouflé. En parler à Mathilde m'aurait certainement montré la marche à suivre, mais ça riait déjà dans le salon, la nouvelle année approchait et aucun satellite ne devait exploser dans l'atmosphère.

* * *

X vouait un culte à sa chaise, il était un génie incompris, il voulait en parler, personne n'écoutait, personne ne se rendait compte de la seule chose bien qu'il ait fait de sa vie, il n'était même pas original et le savait, il m'avait entendu parler de Duchamp et m'évitait, lui savait, je ne pourrait pas comprendre, il était déjà tellement haut, en bas et au milieu. Au milieu de rien.

Là, dans sa cuisine, seul et terriblement humain, terriblement petit devant sa chaise et son piedestal, les larmes aux yeux, ébranlé. Il devinait et devinait juste. Je le rabaissais. Nous en discutàmes. De la vint notre amitié. Je ne couchais plus avec sa femme, j'avais la conscience tranquille, malgré moi. Il ne me vallait pas. Tout ce qu'il faisait je le savais. Humble devant son oeuvre, timide pour la première fois de sa vie, il se taisait, m'écoutait religieusement. Je pensais qu'il pensait de moi entre artiste on se comprend et me mettais ainsi au dessus de lui. N'avais-je pas possédé sa femme comme lui ne l'avait jamais possédé. L'englobant et dans mon désir et dans ma compréhension. Lui ne comprenait pas et savait assez pour ne pas dire.

X, avec sa chaise, avait eu une illumination, comme un athée qui entrant dans une église en ressortirait prètre. C'est tout du moins ainsi que je le voyais. Et Mathilde, compréhensive, et parce que je m'étais amouraché de son mari, sans le comprendre vraiment, tolérait la chaise, et le piédestal, qui pourtant la génait pour cuire les oeufs et faisait rire le voisinage et inquiétait le médecin.

* * *

X devint curieux, dans les deux sens. Il m'interrogeait souvent sur l'art, la philosophie qu'il comprenait sans comprendre, de son propre aveu, et briquait sa chaise tous les jours, symboliquement, m'expliquant que quoi qu'on en dise, elle était devenu autre chose, un signe de l'imperceptible, une leçon pour sa femme qui devrait en prendre de la graine et décidément ne comprenait rien. J'acquiaissais, trouvant mon compte

dans cette amitié virile des hommes qui fument le cigare ensemble et trompent leur femme. Je le trompais lui autant qu'il me trompait, ainsi sont les relations humaines. Pourtant nous étions d'une certaine manière sinceres et réelement ami.

N'étais-je pas celui qui lui avait montré la voie et lui celui qui m'avait présenté sa femme avec qui j'allimentais une relation d'amitié exclusive.

De plus, il me plaisait d'avoir été son maitre, hasard d'un cour instant. J'étais fier de moi alors que tout venait de lui, je n'étais qu'un révélateur et lui ne me révélait rien. Cela vint plus tard, trop tard.

La chaise de X transcendait (dois-je dire que j'allais jusqu'a croire que c'était moi qui lui avait appris ce mot dont il ne savait selon moi se servir) la réalité, toujours envie de le rabaisser, comme de sa maison avant, il en était fier. Comme on fait son lit on se couche, était l'une de ces phrases préféres. Son fils le prenait pour un guignol, sans oser lui dire, preuve de son authorité, il régnait en maitre et tyran sur sa maisonnée, mollement et parcequ'on le laissait faire. Je l'aimais bien et ne faisais plus attention à sa chaise, personne d'ailleurs. Elle était devenu un meuble, mais dans un sens différent, comme un tableau inutile. Elle l'obsédait, et nous nous passions à coté sans la voir (et peut-être pour cela justement) jusqu'à ce que sa femme, Mathilde sur un coup de tête et parcequ'elle la génait voulu la ranger. X se vexa, fit un tollé, personne ne toucherais à sa chaise. Comment la reconnaitre si on venait à la mélanger avec les deux autres, toutes de la même fabrique.

Sans que nous nous en aperçumes, les réflexions de X prirent un tour nouveau.

Il la montrait toujours aux nouveaux visiteurs qui invariablement le prenaient pour un fou inoffensif à moins que je ne fut là pour le défendre.

Puis il se mit à copier mon discours, c'est tout du moins ce que je crus.

A travers la chaise, il s'éduquait, et ses pensées monomaniaques ne lui laissait que peu de répis. Discret, nous ne voiions rien, nous ignorions royalement son mal existenciel, habitué à cette nouvelle lubie, pourtant géniale.

Quand on y refléchi bien, maintenant que les années ont passé, on se rend compte que tout ça, cette lente évolution qui mena X à la folie, se

passa dans une periode très courte, trois mois tout au plus, mais le temps est si long dans les petits village, et les sentiments si paisibles qu'ils font violence, l'amitié, l'amour y sont si rares qu'on les sent passer. Je pense surtout à mon histoire avec Mathilde dans mon égoïsme. X n'est pas absent, il est au delà.

Artus

Septembre 2008

ill-Blog

Mardi 2 septembre

Ah l'Amérique, terre de liberté, ruée vers l'or, folie furieuse des maîtres et esclavagisme notoire de ce qui ne peuvent ou pire ne veulent. Dans chaque voyage, il y a un départ et une arrivée. Paris – Los Angeles, comme un poème. Et puis la descente de l'avion, la fatigue, l'hôtel très classe et très vieux si l'on en croit la note dans l'ascenseur : « Attention, pas plus de trois personnes, ascenseur de 1924 ». Courte histoire, lit défait, magnifique luminosité. In and Out burger. Prendre ses jambes à son cou et courir, courir le plus loin possible, un sourire figé sur le visage. Après la Chine, l'Amérique, manque justement cette histoire. Les Mayas, les Pyramides, les extra-terrestres, les complots, la vie qui continue, la guerre de l'essence, puis la guerre de l'eau, et jamais ou très rarement la guerre du sens.

Chaleur étouffante des univers confinés, aussi jolis soient-ils. J'ai été très attiré par les Etats-Unis, je le suis moins. Un mall succède à un autre mall, maisons basses, grosses voitures, vitesse limitée, « le cauchemar climatisé ». Je ne sais pas.

Je suis venu faire une expo, invité par mes amis de ill. Je tiens un journal au jour le jour, prend des photos, décalque, travaille à un nouveau fanzine, retranscrit comme à mon habitude mon quotidien, dirigé par un geste depuis longtemps choisi. Envie d'autre chose, de *nouveauté.* Sur mon bureau Parisien, deux notes : « plutôt la barbarie que l'ennui », auquel répond « Why torture yourself », et, en face de moi, accroché au mur, une troisième : « L'individualisme conduit à l'autodestruction ». Toutes ces phrases que je collecte comme d'autres des trophées de chasse. Tant de phrases dont le sens se perd, dilué à l'infini.

Il y a plus 10 ans, un ami, qui s'était occupé du rayon livres de Leclercq avant de virer chorégraphe, m'a demandé à quoi ça servait de lire un ouvrage entièrement quand il était si bien résumé sur le quatrième de couverture. Nous parlions alors du « deviens ce que tu es » de Nietzsche. Il aurait tout aussi bien pu me dire « ou quand des marques de chaussures récupèrent des citations pour en faire de jolis slogans » – le « Why doesn't kill you makes you stronger » du même, par exemple. Mais il faut bien que quelqu'un les lise ces putains de livres ! Cette élite tant décriée. Le droit à l'inculture, à l'anti-référencement.

J'ai besoin de magie.

Mercredi 3 septembre

« Plutôt la Barbarie que l'ennui »

C'est une phrase connue, mais de qui ? Comment s'articule t-elle dans son œuvre ? Comme dans le montage vidéo le contre-sens est très facile. On peut faire dire ce qu'on veut aux images. Et aux mots ? Sample infini du barbarisme moderne. Ennui longitudinal de la vierge qui ne respire encore que par besoin spirituel d'aimer. Ne pas sortir, ne rien voir, ne pas subir d'influences. La bible comme premier livre. Les écrits Essenéens. La dynastie des pharaons, les grandes pyramides. La naissance du monde et de la culture. Une fenêtre ouverte sur le dehors. Un bruit de marteau sans enclume. « Rien ne se crée, tout se transforme ». Je suis bien ici, mais je ne pourrais plus y vivre.

La côte Ouest si différente de la côte Est. Les trentenaires en short en Jean déchirés, le style, les pignons fixe, la « culture » skate sur le déclin. « Quand quelque chose arrive c'est qu'il est déjà périmé » me dit un grand magnat de la pub. L'avant-garde à la traîne. Le coucher du soleil rouge de pollution, magnifique comme un cuivre qui résonne et diffuse jusqu'à la démesure le bruit guttural du monde. Toc.. Toc… Toc… Une voiture de police passe. Ma fenêtre est ouverte. Il fait chaud. Je dors dans une chambre d'hôtel qui fait cinq fois la taille de mon appartement parisien, une télécommande inutile dans la main parce que trop compliquée.

Le courrant passe et ne passe plus. Les batteries se chargent et se déchargent. Autres bruits de circulation. Voiture. Essence. Guerre. L'évolution ne mène nulle part ailleurs qu'à soi-même.

Mercredi 3 septembre

Il y a quelques années, j'ai lu un texte où il était question d'émerveillement. La capacité qu'ont les enfants, par exemple, de s'émerveiller de tout est fascinante, et c'est ce qui manque tant au monde des adultes aujourd'hui. Dans mon esprit, l'émerveillement est à l'opposé de ce « professionnalisme du rien » que j'ai toujours essayé de combattre. Le bon professionnel est blasé, tout lui est dû, et rien ne doit sembler étonner ce nouvel artisan dont le client doit croire, et voir, qu'il est rompu à tout. Je ne suis rompu à rien, et c'est pourquoi j'aime tant les amateurs, de quelques catégories qu'ils soient. Je ne parle pas des peintres du dimanche, ou des gens qui développent une passion dévorante (et généralement pointue) pour telle ou telle sous-culture, mais bel et bien de ces gens dont la capacité de surprise est encore aussi vivante que le souvenir du premier baiser. Certaines personnes disent ne pas se rappeler de leur premier baiser, et si je le comprends, je ne peux l'accepter.Le devoir de mémoire fait partie des choses qui, pour moi, différencient le bon amateur du mauvais, si l'on peut dire, et écartent le professionnel de cet état de connaissance contrainte inhérente à son travail. Vouloir faire les choses au-dessus de la jambe, ne veut pas dire que l'on ne mette pas en perspective nos actions, mais juste qu'elles aient sans cesse la capacité de nous émouvoir…

Une nouvelle expo me conduit aux Etats-Unis et je suis comme un gosse, surpris, reconnaissant, émerveillé. Tout est neuf pour moi, la chambre d'hôtel, la ballade sur Venice beach, les Burritos, et la galerie gigantesque où nous nous apprêtons à installer nos œuvres. Et pourtant je suis déjà venu ici, j'ai dormi dans des dizaines d'hôtels de luxe à différentes occasions, marché (roulé) sur Venice Beach, mangé des burritos, et exposé à l'étranger. Chaque nouvelle circonstance crée une nouvelle expérience, unique, comme elles le sont toutes – quand on garde cet œil qui permet de s'émerveiller de tout, et à chaque age, reconnaissant.

Pour certain de mes proches, rien ne semble plus normal que d'évoluer, et de se rapprocher chaque jour un peu plus de ce professionnalisme qui transforme la vie en programme, avec des choses à réaliser, dans un ordre précis, afin d'accomplir une destinée toute tracée : celle du créateur promis au succès de circonstance.

Que dire de cela ? J'aime la surprise, l'échec autant que la réussite, les discussions à bâtons rompus sur « la chance ou la malchance que l'on a ». Un destin ne vaut que par ses hauts et ses bas, non par ses succès et la logique rationnels qui nous a amené d'un point à un autre. En un sens, je suis aussi un grand professionnel, mais il n'y a pas un jour où je cesse de me questionner sur le pourquoi : pourquoi fait-on les choses, qu'est ce qui nous fait avancer, mon dieu qu'est ce que je fous là !

Sur la dizaine d'artistes invités, certains ont déjà des noms, tous sont sympathiques et intéressés, mais je ne sens pas cet émerveillement enfantin devant l'œuvre accomplie ou à accomplir. Je sens la logique, l'envie, le professionnalisme, mais peut-être me trompais-je.

Je me laisse porter. La vie de doit d'être une aventure, mais, en même temps, il y a tant de façons de vivre, de voir le monde, le ressentir, et surtout de partager ce ressenti.

Un pinceau à 100 dollars (soldé à – 40%) dans la poche et passé dans le budget de l'expo, me permettra dans quelques heures de réaliser une grande fresque murale à cheval sur un escabeau… La possibilité de l'échec est envisageable, les œuvres encadrées des autres artistes irréprochables. J'ai aussi fait des expos avec des jolies œuvres encadrées – ma dernière expo par exemple, et j'en ai gardé un très mauvais souvenir, malgré les nombreuses ventes. Qui a encore envie de réellement risquer des choses aujourd'hui ? Vendre, se vendre, voyager, se professionnaliser. Rester enfant. Grandir. Oui, vivre de différentes manières, mais laisser à l'émerveillement la place maîtresse d'une vie entièrement centrée sur la création qui ne peut, selon moi, exister sans cet émerveillement qui n'est jamais immaturité mais tout le contraire.

Peut-on être curieux sans être chiant, un touriste intéressé ?

En vieillissant on devient facilement esclave de la vie que l'on a choisie… Et si la vérité se nichait dans l'absence de choix ? Gouverner sans gouvernail, se laisser porter, « and eventually we should succeed ». Je suis venu ici faire une expo et chercher des galeries… Je n'ai encore envoyé aucun mail. Je ne réponds pas à un collectionneur qui veut me présenter à untel ou untel, je me mêle peu aux autres (ou pas au niveau ou je le souhaiterais), j'aimerais sans doute, mais comment faire ? Certaines choses arrivent, d'autres pas. Sans doute mes amis sont plus philosophes que moi, attendent-ils moins de la vie pour autant ? La rencontre qui fera tout basculer, l'instabilité, l'inattendu… Ais-je choisi

d'être artiste, choisit-on jamais rien ?

Hier, j'ai rencontré une amie que je n'avais pas vue depuis quelques années. Le moment était magnifique, magique. Thomas me dit : « tu m'as fait rêver ce soir, tu étais comme un gamin ». J'aime beaucoup Thomas et Léo, mes amis, qui m'ont amené ici, mais j'ai souvent l'impression de ne rien comprendre aux différentes manières qu'ont les gens d'exprimer leur reconnaissance. À dire vrai je ne sais même pas si je sais dire merci. Tout n'est pas un du, mais dû au bon vivant, le meilleur comme le pire.

Je suis prêt.

Je l'ai toujours été.

Prêt à quoi ? Toujours ce « quoi », à la fin de mes textes.

J'ai fait le tour du quartier à pied avant-hier. L'Amérique tellement attendue. Mon amie ex-mannequin qui travaille comme vendeuse et rêve d'école d'agriculture et de construire des maisons, au volant de sa voiture-poubelle à 500 doll…

Artistes tous frais payés.

Injustice ou tout le contraire ?

Nous sommes de plus en plus loin de la vérité de la vie, ou tout au contraire dans une évolution attendue.

Fuck that. Let's just live.

Artus.

Mardi 9 septembre

Pour la première fois de ma vie, je peux vraiment manger de mon art, inviter des amis, voyager, c'est un très grand plaisir à un moment ou je commence justement à penser à « arrêter de faire de l'art », pour autant que ce soit possible. Dernière hésitation avant le grand succès ? Dans une semaine, je serais à New-York en train de démarcher les galeries, faire des contacts professionnels, « lécher des culs ? » Non. Pas vraiment. Mais quand même.

Je passe par hasard 5 mn dans l'appartement de Johnny Depp, dans Downtown LA.

Aux murs des œuvres d'art atroces, dont, peut être un mauvais Basquiat, et, au-dessus du canapé 5 dessins préparatoires de Malevitch, dont deux sont parmi mes œuvres préférées toutes époques et genres confondus, et deux autres inconnues du grand public. Sans doute arraché de ces carnets au moment du scandale lié à la dispersion du patrimoine Russe.

Stupéfaction et horreur.

Sentiments liés et mitigés.

Évidemment un appartement superbe, que la star prête gracieusement à un ami dans le besoin.

De la mousse au coin des tables pour que les enfants ne se blessent pas et un artiste très sympa qui parle de galères passées.

Artistes et mécènes.

Aucune de ses œuvres aux murs.

Amitié et échange…

Célébrité…

Hier, j'étais à la première du film de mon ami Jocko Weyland. Un superbe documentaire sur la scène New-Yorkaise assez mal perçu côte Ouest… Il n'y est pas assez question de surf et de soleil ; c'est justement

ce qui fait sa qualité.

Pour moi, le skate ne vient pas du surf, mais de la rue, à la rigueur du roller, mais pas des vagues. Les vagues, c'est autre chose ; évidemment il y a l'influence, mais comment comparer des choses incomparables, « the rawness of the city ». Je comprends Jocko. Se séparer de l'Histoire pour en écrire une autre, plus alternative, différente, à la fois plus et moins vraie.

Pas mal de « stars » du skateboard assistent à la projection. C'est toujours étonnant de côtoyer les noms qui ont bercé mon adolescence et de réaliser que plus le temps avance et plus la vie fait le tri « entre le grain et l'ivraie ». Ceux qui restent, ceux qui partent, les vrais de faux… L'authenticité n'est jamais celle que l'on croit. Durer. Tout ce qui compte c'est de durer. Et peu importe le reste. Les mauvais choix, les indécisions, les erreurs.

Être fidèle n'est jamais une erreur.

Même à sa connerie.

Je crois qu'on appelle ça intégrité et peu de gens sont intègres « jusqu'au bout ». Fidèles à eux-mêmes. « No matter what ».

Bouffe dans un Diner. Beaucoup de choses sont « not allowed here ». Brancher son ordinateur dans un bar, envoyer des textes dans un musée… Je relève la phrase : « La hipitude est le nouveau fascisme d'aujourd'hui ». Ouais…

Bon… Je vais me faire un musée, histoire d'être « Aware ».

La fin d'un empire se fait sentir…

What’s next ?

Dimanche 14 septembre

« New York New York Big City A Dream,

And Everything In New York Is Not What It Seems »

« This moment is more precious than you »

Que dire ? 4 heures du matin en France, 10 ici. Nous sommes le 11 septembre. La ville semble dormir. Pas de grosses manifestations, pas de terreur dans l'air, même pas une impression de regret ou de deuil. Le passé est déjà loin (Les journaux titrent tous 9/11 quand même – mais ici je parle de la foule, pas des médias). Et puis, par le plus grand des hasards un ami m'invite à voir un spectacle de danse contemporaine à Washington square (dans la partie encore accessible au public pour cause de travaux). Un groupe de gens, assez jeunes, se trémoussent sur de la jolie musique, encore et encore, jusqu'à ce que l'éclatement des tours soit évoqué de manière quasi littérale. Le spectacle évolue vers la guerre d'Irak, sur fond de musique de the Cure « Killing an Arab », et les Stones « I can't get no Satisfaction », pendant que Bush fait le grand écart. Des Juifs et des Arabes se battent avec des panneaux routiers « stop », et la troupe s'installe en chandelle pendant un morceau de death metal… Des corps s'enroulent dans des drapeaux américains, des femmes arabes pleurent, tout est très drôle, expérimental, sirituel, controversif, « satyre of good american feelings witch is awesome ». Je trouve ça pathétique, pas drôle du tout, et tellement américain que cela me donne envie de vomir. À l'emplacement des tours, dans l'enchaînement des buildings, on peut voir deux laser qui essayent vainement de percer les nuages. Faire un spectacle de tout semble le mojo de ces amerloques tellement prévisibles, comme le reste du monde. J'ai parfois de ces envies de tout détruire. Que les Américains mettent en place un tel spectacle le 11 septembre n'a rien d'étonnant, c'est dans leur culture, mais je me pose de plus en plus la question de l'underground, de l'alternatif, et de quoi encore. Comment trouver sa place dans tout cela. Ce non sens insensé, cette perte de sens généralisé qui définit si bien notre génération, street art en première ligne. « Cela dit cette performance a le mérite de faire parler », me dit mon ami. Vraiment l'impression qu'on nous prend pour des cons, et cela n'a rien à voir avec ma nationalité, ou le décalage que je peux ressentir face à de telles inepties… Où est passé le sens critique si prononcé des années 70 ?

Les idéologies d'une autre époque ?

Le 12 et le 13, je commence à démarcher les galeries, comme prévu, faire des « meetings ». Je hais le fait que les gens ne s'intéressent qu'à mon présent « succès » et non à mes œuvres ou si peu, qu'un bel encadrement vende mieux, et que je sois là, comme un con, à essayer de monnayer mon art futur, autant dire trahir. J'aimerais bien faire une expo à New-York, mais cela en vaut-il le prix ? « -Bonjour, oui, c'est untel qui m'envoie, je suis représenté par une très bonne galerie Française, et oui, je reviens de Chine, je participe même à Sh contemporary, et ma dernière expo était presque sold out… ». C'est vrai que j'ai peut-être évolué, et que je suis peut-être en train de grandir, mais si je me trompais tout simplement. Tellement envie de tout arrêter, mais il n'y a pas de marche arrière pour moi. Je dois continuer, il le faut, et puis, de toute manière, je ne sais rien faire d'autre. Naïveté et innocence choisie… Mon cul !

Le 13 au soir, j'échoue dans la fête privée post vernissage de David Lachapelle. Tous ces modèles sont là. Tous ces Freaks… C'est à la fois très beau/dérangeant/flippant, ce mélange. Anorexique, corps entièrement refaits, tatouages, gens surlookés. Mais qu'est ce que je fous là. Je regarde 5mn et puis m'en vais. La traversée de Manhattan à 3 heures du matin est magique. Je suis en train de vivre une vraie aventure New-Yorkaise.La chaleur des buildings, le sol mouillé par la pluie, la fatigue. Parfois j'aimerais boire et laisser l'ivresse m'envahir, au lieu de quoi je reste presque toujours en contrôle de moi-même. Sentiment étrange de l'être qui ne se lâche jamais ou toujours. Mon amie me dit que oui, je suis bizarre. Bizarre comment ? « 37 ans, encore en skate, libre ». Ah ? C'est ça être bizarre ?

Le 14 je cours dans tous les sens pour m'acheter un vélo à pignon fixe pas trop cher, bien plus pratique pour arpenter les rues de NY, je suis aussi curieux de cette nouvelle culture émergente (même si cela fait plus de 20 qu'elle est là). J'ai envie d'un vélo très simple, ils sont partout hors de prix, presque comme en Europe, entre 1200 et 1500 dollars. J'en trouve un tout fait à 600. Deal ! Maintenant je roulerais, sliderais, et me ferais un peu peur entre les voitures. Je sentais presque l'ennui me gagner…Il paraît que c'est fashion week à NY. Expliquez-moi un peu ce que j'en ai à foutre ! J'espère juste qu'on ne me piquera pas mon nouveau vélo rutilant neuf… Rentrera-t-il dans l'avion ?

You are not special

Deux films et une chaleur étouffante. J'avais bien besoin de la clim aujourd'hui ! Vicky Cristi Barcelona et American Teen. J'ai noté :

« I don't know why I am so scared unless I am scared of myself »

« Get an afterlife »

« You are not as special as you think.

You are not going to get everything you want »

Je suis aussi allé au New Museum, sur Bowery voir l'expo « After Nature » ou je suis tombé sur une performance de danse au sol époustouflante orchestré par Tino Sehgal, et le film très noir de Herzog sur l'incendie des puits de pétrole et le retrait des soldats irakiens du Koweït en 91 (Lessons of Darkness). Exactement ce dont j'avais besoin après un rendez-vous avec une amie devenue vendeuse dans une grande galerie New Yorkaise qui m'a expliqué pourquoi mon nouveau travail était bien plus intéressant que mes œuvres passées, à la fois moins confus et plus ouvert. L'argument a porté ; Les fuck dans tous les sens, même pour mettre en perspective les codes de la contre culture n'amènent plus à rien aujourd'hui. Ou peut être que oui. Je me suis encore vu me décrire comme un mec issu de la culture skate et punk des années 80, ce qui est vrai et très étonnant pour moi. Un ami philosophe parle de « la censure contre-culturelle des trente dernières années ». L'air New-Yorkais me fait le plus grand bien, et c'est aussi vrai qu'il faut laisser respirer les œuvres et que tout contextualiser peut nuire, en même temps…

Tout cela tourne dans ma tête, dans un sens puis dans l'autre. Tentative d'adaptation rapide. Vendeuse dans une grande galerie d'art je trouve quand même que ça sonne très très mal à mon oreille. Putain de marché. Et mon amie est super ! Ce n'est pas après elle que j'en ai, ni même après le système, mais après moi-même. Que faire aujourd'hui reste une question qui m'obsède.

Du vélo sans frein.

J'ai toujours pensé que l'émergence des sports « branchés » avait une vraie résonance avec l'époque qui les voit naître.

« Die hipster scum », comme il est écrit sur le sticker de Simon and the barsinisters, le supergroupe croisé en live hier soir… Je n'avais pas encore fait le rapprochement entre le rockabilly et le punk… Voilà maintenant chose faite… Comme quoi… Tout à une histoire.

Décontextualiser mon cul ! Préciser peut-être, dans la fin d'été étouffante New Yorkaise…

Die Hipster Scum II

Quand même il faut dire que les amerloques sont complètement perturbés par leurs guerres, on le serait à moins. La vidéo d'Herzog au New museum est redoutable à ce sujet d'efficacité et de noirceur. Terrible et fantastique de tomber sur « une pièce » de cette envergure dans un musée. La guerre sur fond de citations biblique, la fin du monde, le pétrole, les machines à côté de « jolis coins de nature » comme dirait Malevitch en parlant de l'art académique, car c'est bien de cela qu'il s'agit. Tout est tellement attendu aujourd'hui, superbement attendu, et puis, parfois, par le plus grand des hasards, on tombe sur des choses qui nous touchent, profondément, et ces « choses », fond généralement l'unanimité. Devant l'écran d'Herzog, une foule. Même la guerre a une utilité esthétique.

Je regarde beaucoup, beaucoup de merdes au cinéma, c'est un fait avéré, et j'adore le cinéma américain, il éclaire beaucoup la stupidité judicieuse de la plus grande puissance mondiale, sa redoutable intelligence si vous préférez. Dans les années 50, quand on lisait un bouquin de SF, on parlait parfois de vulgarisation scientifique. Le cinéma américain, c'est la vulgarisation culturelle. Peut-on apprendre devant un bon spectacle, ou le divertissement l'emporte-t-il ? Un film sur Frida Kahlo, ou sur Pollock, sur Homeland security (Rendition), ou telle ou telle adaptation de romans (Fight Club), peut-il servir d'autres buts que le divertissement dans la durée ? L'Histoire, l'art, la musique, la littérature, revisités par Hollywood sont-ils encore de L'Histoire, de l'art, de la musique, ou de la littérature ?

Il faut du temps pour apprendre, parfois des années, une vie, et je ne crois pas que tous ces messages subliminaux que le monde moderne véhicule ne soient d'une quelconque utilité pour le « développement personnel » (quel mot atroce). Ils donnent une image pervertie de la réalité et mettent en image une volonté à l'eau de rose. C'est aussi cela la force de l'impérialisme américain, cette fausse morale du succès à tout prix. Morale et succès ne sont compatible que dans le sens du progrès sincère, et nous sommes loin de la vérité éthique tant recherchés par ces hommes devenus les fanfarons de leur propre destinée, ceux justement qui ont écrit cette histoire faussée par le cliché facile.

Il y a tant de pièges guettent l'être épris de vérité, tant de chemins de traverse, de détours, que l'on se demande parfois si ce sont eux qui font la beauté du périple, non cette ligne toute droite, aride comme l'inculture, qui symbolise l'aspect le pire de la race humaine : ce besoin irrépressible de reconnaissance contemporaine.

Combien de messages viennent parasiter la journée type d'une personne ordinaire, et tout d'abord cette personne existe-t-elle ? Nous sommes tous exceptionnels nous rabâche sans cesse les marques, la télévision, le cinéma, mais le sommes nous ? Le combat pour être « comme tout le monde » est-il perdu d'avance, ou pour vouloir « être comme tout le monde » faut-il être exceptionnel. Une paire de pompe fait-elle vraiment la différence quand on aborde le domaine de la pensée ? Marcher plus vite et plus longtemps pour penser plus et mieux. Se cultiver à coup de fausse vérité. L'important reste ce qu'on fait des choses, comment on les retransmet, partage, ce que l'on est capable de comprendre de ce qui nous entoure, ce qui nous façonne, notre Humanité.

J'aimerais pouvoir dire « je n'ai que faire de l'humanité de mes semblables », et la poésie de la vi(ll)e moderne me suffit. Rien ne me suffit moins. J'aime rouler à travers les rues sur mon vélo, me nourrir de toutes ces images provisoires, mais je veux aussi me nourrir de sens, de bien, de la générosité dans l'échange et le partage. Achetez, vous vous sentirez mieux semble dire le monde moderne, partez en vacances, détendez-vous, chassez l'ennui de vos vies, ne passez pas un instant seul, réchauffez-vous mutuellement sans vous soucier de rien d'autre que de votre plaisir égoïste et personnel.

« L'individualisme tue »

« Why torture yourself »

« Plutôt la barbarie que l'ennui »

Toutes ces phrases, ces slogans.

D’un côté Pepsi et de l’autre Coca.

Les Beatles et les Stones.

Macintosh et PC.

Blackberry et I-Phone.

Chrétienté et Islam.

Nazisme et Fascisme.

Choisissez votre camp.

Empathy ?

Get over it !

Today mainstream is the new underground (if you come from the underground)

Noté sur le vif, à une vente privé chez Sotheby's :

« Je ne sais pas si mes œuvres atteindront un jour un tel prix (de 20 000 $ à 1 200 000 $), probablement si je continue de traîner avec la bonne bande (the right crowd), mais, à dire vrai, cela ne m'intéresse pas. Le sens m'intéresse, « mais qui s'en soucie aujourd'hui ? » Personne ou tout le monde ? Pour faire joli sur le mur du salon ? La non-évidence familière me touche, c'est ce qui fait la vérité de l'art – cette différence qui, avec le temps, devient une absolue certitude. J'avais l'habitude de croire que le grand artiste est celui qui s'approprie une évidence, non celui qui les révèle. Il faut que les choses soient là et l'aient toujours été, qu'elles résonnent en nous de façon intime, et donc que, d'une certaine manière, on les ait toujours connues et côtoyées, peut-être sans s'en rendre compte (les dessins d'enfant et Picasso sont le meilleur exemple de ce que j'essaye d'expliquer). Je ne sais pas ce que je pense aujourd'hui. Une œuvre me touche parmi toutes celles accrochées aux murs. Deux peut-être. Rien de bien exceptionnel (je ne m'en souviendrais sans doute pas demain). Un engagement, une nouveauté ? Une durée ? L'authenticité ? C'est dur de juger l'authenticité d'untel ou d'untel, dans une galerie privée d'une société de vente aux enchères, entouré de vieux beaux tous cultivés (au moins un minimum) et riches. L'authenticité de l'artiste est-elle aujourd'hui encore garante de son prix ? Bah ! Du moment que cela fait des jolies histoires à raconter, en montrant la peinture récemment achetée à un dîner avec des amis. Tous ces faire-valoirs. Bien de consommation (honteux ?) de l'élite. Dieu que tout cela me dégoûte ! Privilège du « savoir » et de « la censure contre-culturelle » : la fameuse subversion underground qui dans l'esprit du collectionneur avisé à remplacé le mythe de l'artiste maudit. « Personne ne peut se targuer d'être le spectateur moyen de son époque », dit Catherine Millet, la plus impudique historienne d'art française. Mais alors qui juge et qui juge quoi. Il y a une certaine logique dans l'obscénité de toutes ces œuvres accrochées aux murs.

Dans une autre pièce une vente beaucoup moins cotée d'œuvres et

d'objets historiques d'Inde et d'Asie du Sud. 60 000 $ la petite statuette du VIIe siècle. Pitoyable vol dune culture ou diffusion du savoir ? »

Vivre et laisser vivre disait ma mère morte à l'impasse de la lucidité. Ne pas juger, mais essayer de comprendre quand même. Qui pourrait se vanter de percevoir le dess(t)in général de l'espèce humaine ?

Dans un livre de vulgarisation historique je relève la phrase suivante :

« À Hiroshima est morte une certaine idée du progrès. À Auschwitz, une certaine foi pacifique : l'idée, hélas fausse, que tout est préférable à la guerre. » (Barreau et Bigot).

Tout est-il préférable à juger ?

***

Plus tard, je demande à mon amie vendeuse chez Sotheby's qui elle préfère des artistes ou des collectionneurs : « les artistes bien sûr ». Nous nous aimons bien. J'ai du respect pour elle. Son abandon de sa carrière d'avocat pour le monde de l'art et de sa diffusion. Même « workaddict », elle croit en sa mission – c'est ce que je perçois d'elle en tout cas. Me trompais-je ? Tout ne peut être faussé en ce monde. Il faut bien se rattacher à quelques utopies.

***

Visites de galeries et de magasins de vélo. Je n'avais pas encore fait le

parallèle. Un beau pignon fixe, un beau tableau. Tout ça pour risquer sa vie entre les voitures ou dans des ventes aux enchères. À Hurler de rire. « Die hipster scum ». Avec l'art, on atteint le niveau du dessus, mais pour la jeune masse, un vélo à 1000 Euros, dans le salon, ça fait pas mal non plus.

***

Quelqu'un est intéressé par mon travail, peut-être me mettras t-on dans un group show un jour… ça paye le billet d'avion ça ?

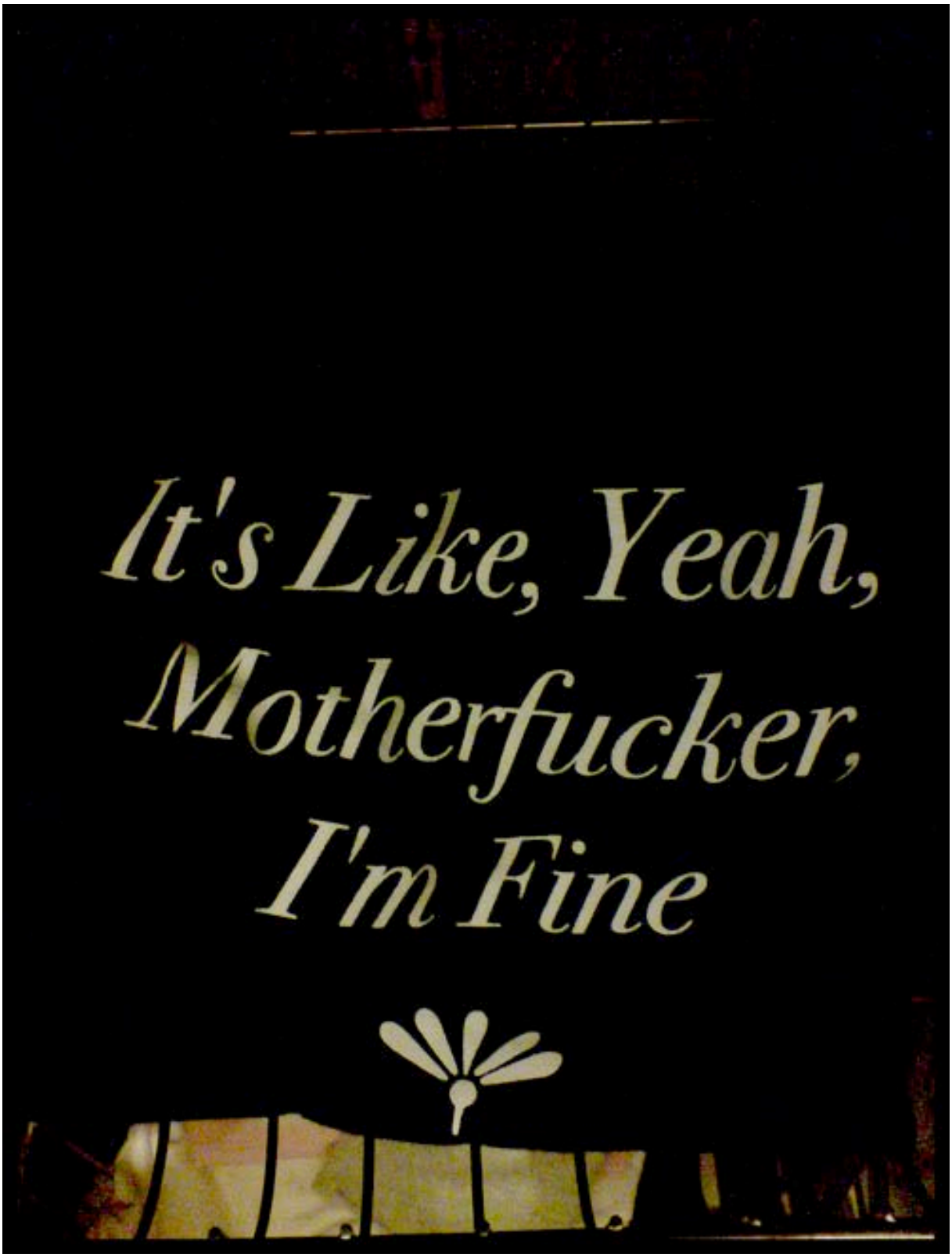
***

Une cinquantaine de bornes en vélo à travers la circulation. Williamsburg, 72street, 57, Brooklyn Parkaway, Union square, Upper east side, Chelsea, Greenwish village, Park slope, Lower east side… Je rencontre mon ex-femme qui enseigne à Brooklyn à des petits gangsters dangereux, essaye de faire quelque chose pour la communauté, l'étreinte est rapide, le sentiment passé, nous construisons de nouveaux souvenirs… Puis je dîne avec une vieille dame et amie qui me raconte sa vie, ses amours, ses décisions. À vingt ans, elle se mariait avec un homme de plus de cinquante qui mourra une dizaine d'années plus tard. Elle n'aura pas d'enfants, les portes qu'il lui a ouvert valaient le sacrifice qui n'en fut pas un. La haute société New-Yorkaise et mondiale, tous ces artistes, ces créateurs, musiciens, écrivains, journalistes, hommes politiques, elle les a tous rencontrés, photographiés, à noué des relations amicales avec certains. La façon dont elle en parle, le respect qu'elle leur témoigne est d'un autre temps. J'ai beaucoup de mal à identifier « les grands hommes » d'aujourd'hui, tous prêt à se vendre pour leur fameux quart d'heure de gloire. J'aime énormément mon amie, il y a une tonalité à nos discussions que je ne retrouve pas dans la jeunesse du nouveau monde. Le déclin de l'empire américain sur toutes les lèvres. « C'est fini Artus », me dit mon ex-femme. « L'obscurantisme est proche » me dit mon amie. « Et nous parlons tous Anglais » suis-je tenté

de répondre. Ce n'est pas rien cette nouvelle langue mondiale qui unit tous les peuples. Mais parlons nous Anglais ou Américain ? Quoi après l'empire Romain ? Dix siècles de rien, ou au contraire une réinvention du monde ? Je suis aussi optimiste que je peux l'être. Je veux croire, et je crois. Pas de sécu, pas de retraite, pas de peur du lendemain non plus. Inconscience ou liberté ? Mieux vaut ne pas être malade, c'est sûr, dans ce monde moderne, ici, ou là. Il y a encore tant à faire, et tant de choses plus importantes que l'art. Je n'ai pas choisi, je suis artiste, j'ai choisi, je suis artiste. Le monde. En regard du monde. Un spectacle très moche à l'alliance Française ou des Blanche neige défilent avec des panneaux « on strike », « I am a story of repetition », « I am a folk artist on the verge of extinction ». On parle de nouveau crack boursier et de gens qui se jettent des buildings. Le pays va mal.

Quel pays ?

Thanks for asking !



Ce matin, je me suis réveillé de très très mauvaise humeur, sans savoir vraiment pourquoi. Une espèce de raz le bol de l'Amérique venait de m'envahir. Trop grand, trop impersonnel, trop chaud, trop sale, trop bruyant, trop élitiste, trop nombriliste, trop différent de notre petite France. Le fait est que j'adore Paris, prendre le temps de vivre, la beauté des bâtiments, nos jardins, la nonchalance des gens dans les rues, l'impression d'être un peu à la campagne… En comparaison de la fureur New-Yorkaise, c'est un vrai plaisir de vivre « dans la plus belle ville du monde », cet improbable musée, figé comme une statue antique. Et puis il y a ces discussions sur toutes les lèvres à propos de « la fin de l'empire Américain », « du retour à l'age de pierre », « de l'obscurantisme qui guette » (en Anglais dans le texte original). La peur de la possible institution de Mc Cain et de sa vice-présidente Sarah Palin, inculte, anti-avortement, dangereuse selon la plupart de mes amis, démocrates bien sûr ; sans compter le risque de banqueroute suite à la chute violente de la bourse, l'insécurité médicale, la violence… De quoi déprimer vraiment ! À côté de l'Amérique, la saga Sarko Sego Carla ferait presque office de blague, si la situation n'était pas si tendue chez nous aussi, et la France sa part de responsabilité dans le bordel politique généralisé, l'afrique en tête de liste de nos impardonnables péchés post-colonialistes (Mais tout va bien on était contre la guerre en Irak !). La Chine, l'Inde, Le pakistan, l'Iran, la Corée du Nord, et nous voilà même en train de reparler de menace nucléaire, de fin du monde, de stratosphère bousillée et que sais-je encore… Mes lacunes en politique mondiale, comme en géographie ou en histoire (ne parlons même pas d'écologie), sont légion, mais ça ne m'empêche pas parfois de m'emplir d'une empathie terrible pour le monde dans lequel nous vivons.

Dire être de mauvaise humeur parce que la planète va mal, et qu'être artiste dans ces conditions ne sert à rien, n'a absolument aucun sens. Courir les rendez-vous pour montrer un travail qui ne crée aucune beauté, au mieux dénonce et au pire témoigne (ou le contraire ?), n'est pas meilleur.

Je crois ainsi qu'aucun artiste ne se préoccupe réellement de créer de la beauté aujourd'hui, c'est inclus, et encore.

Les artistes qui « expriment une sensibilité », sont forcément dans l'esthétique de leur expression, et c'est bien dommage car rien ne leur nuit plus une fois admis que le Beau à cessé de les intéresser il y a belle lurette. L'esthétique du beau, du sale, du controversif, n'est ni le Beau, ni le Sale, ni le Controversif, à peine une représentation déformée par leurs

ego en quête de succès et de reconnaissance, pour ne pas dire de fric (j'ai bien dit que je m'étais levé du mauvais pied ce matin)… Aucune authenticité ou si rare. Rien.

Un vernissage succède à un autre vernissage qui succède à une foire, puis une autre foire, une expo, puis un musée qui finit par acheter ce qu'un des tout nouveaux collectionneur Russe ou chinois à revendu à tel autre puis à tel autre et à encore tel autre, faisant exploser la côte de tel ou tel artiste bien plus brillant que le précédent mais pas tout à fait aussi bon… Tout cela m'ennuie, terriblement. Rien qui me remue vraiment les tripes sauf le cinéma, et, encore un peu le grand art abstrait de l'après-guerre.

Tout interchangeable, remplaçable, consommable. Unique comme nous le sommes tous.

Alors je suis allé au cinéma, encore, me poser devant une toile blanche (le carré de Malevitch n'attendait qu'une projection), fasciné par les émotions qui m'envahissaient. Voulais-je encore « être artiste » dans ces conditions. Pourrais-je passer deux heures devant l'œuvre d'untel ou d'untel et ressentir cet informulable qui fait la primauté de l'art dans les sciences humaines ?

La magie du cinéma est si forte ! Cette fois-ci « Towel head », un film sur les rapports compliqués que peuvent entretenir les jeunes adolescents avec le sexe, la pornographie, les adultes, leurs premières relations, l'amour, le viol… Très dérangeant et incroyablement réalisé. Ce que je hais chez les Américains, c'est cette morale puritaine qui leur sied si bien, cette certitude que le noir ne peut jamais être teinté de blanc vice-versa. Ce film est justement à propos de cela, dérangeant à souhait, si ce n'est, justement, cette certitude, « que tout finira bien », et que le réalisateur (aidé par le comité de censure) posera, à un moment ou à un autre, les limites précises de la morale qui ne peuvent, en aucun cas, être bafouées.

« Boring » comme disent les Français !

Je me demande ce que le cinéma Chinois et Indien va apporter dans les années à venir. Encore plus de spectacles, ou des films alternatifs censurés par les gouvernements ?

Quand je suis allé en Chine, j'ai réalisé quatre ou cinq peintures qui ont été interdites à la foire de l'art contemporain de Shanghai, ou l'on voyait, par exemple, écrit sur un portrait de Mao : « Capitalism turned me into a fuckin bitch », ou « Elle doute ». À Paris, un petit portrait de Hitler, très joli, qui disait « what is important is how we treat each other », à aussi été interdit deux fois, par deux grandes galeries Parisiennes (Agnès b et Patricia Dorfmann)…

L'autocensure (des galeries dans le cas présent) est-elle pour autant moins violente que la censure gouvernementale ? Est-ce que l'art se doit de forcément repousser les limites – de la perception, de l'art, de l'esthétisme, de la vie, de la politique. N'y a t-il pas des choses qui sont bien plus appropriées pour ce faire, les drogues, l'amour, le canoë Kayac ?

Le soir, j'ai parlé avec un galeriste, que j'ai plus ou moins traité de vendeur, après avoir nuancé mes propos par « interface entre le public, l'artiste, et le marché »… Il était furieux. Lui aussi aurait envie que le côté business soit moins prononcé, que ces choix comptent suffisamment pour qu'il n'ait pas besoin de les justifier et les vendre comme on vendrait son âme.

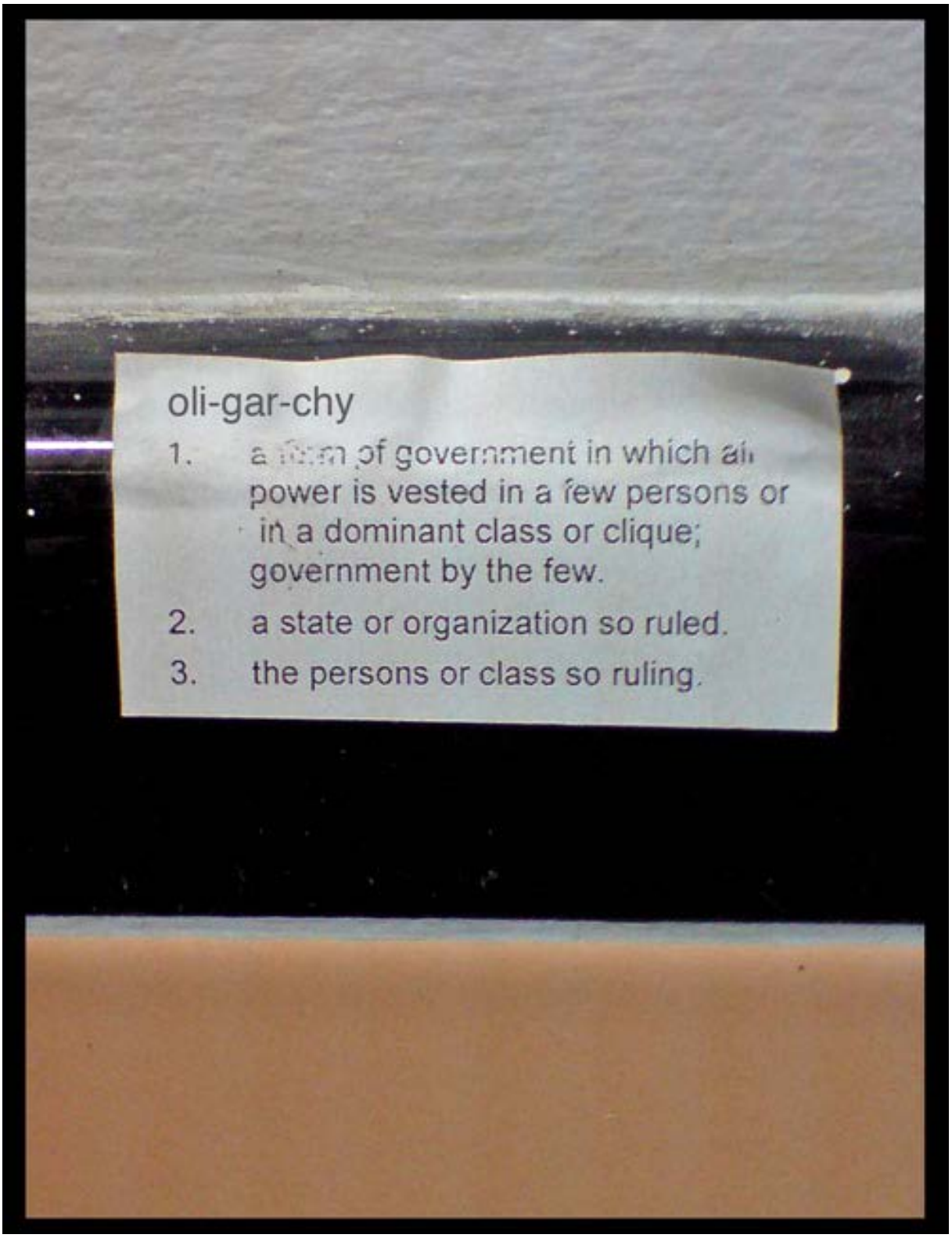
La mauvaise humeur m'a quitté avec la nuit qui tombe, et après un super moment passé dans un appartement d'Artiste de Tribecca, un quartier que je connais peu.

Une vue magnifique sur la circulation et les lumières de la ville, un coucher de soleil entre deux buildings qui se réverbère sur les cages d'escaliers métalliques extérieures, une réserve d'eau se détache d'un toit.

Je suis à New-York !

Que demander de plus ?

Warhol


oli-gar-chy
1. a form of government in which all power is vested in a few persons or in a dominant class or clique; government by the few.
2. a state or organization so ruled.
3. the persons or class so ruling.

Je erre dans les rues, me trimballe à droite et à gauche, fatigué, épuisé par ces rendez-vous qui ne marchent pas vraiment, par ce côté du marché qui me débecte. J'essaye de colporter mes idées comme d'autre des aspirateurs, mais ne réussi à avoir presque aucune discussion de fond. Certaines personnes n'ont pas le temps, d'autres refusent de me voir alors qu'elles sont devant moi : elles ont déjà leur cota d'artistes. Ce n'est de toute façon pas comme ça que ça marche, réseau, connections, bouche-à-oreille. Il est certainement encore trop tôt. Dans une galerie, je lis « maintenant vous ne savez pas qui je suis, mais bientôt mon nom sera sur toutes les lèvres ». La phrase introduit une expo rétrospective gigantesque. Je la trouve ridicule. Qu'un artiste dise ça ma paraît tout à fait justifié, l'écrire sur un mur moins. Qu'est-ce qui différencie une bonne expo d'une mauvaise. Je me suis déjà posé la question des milliers de fois. La différence, le sens, l'adéquation avec l'époque qui a vu naître l'œuvre ? Je cours les galeries de Chelsea. Beaucoup d'art chinois, des espaces colossaux, rien ne me plaît, encore une fois. Il y a trop de choses, d'artistes, d'expositions, plus de 250 galeries dans ce quartier autour de cinq ou six pâtés de maison. Sur le petit plan que l'on m'a donné un nom qui est entouré plusieurs fois : « Michael Krebber, September 18 – October 18, 2008, Greene Naftali gallery ». C'est le soir du vernissage, autant y aller. Foule, monte charge, 8e étage d'un building qui devait encore servir d'entrepôt il n'y a pas si longtemps. La population est jeune, joviale, bien habillée. Sur les murs des dizaines de surfs découpés en rondelles, et, à l'entrée, une silhouette rouge de sculpture de Giacometti se découpe sur le fond blanc du tableau. Deux ou trois collages aussi de reproductions de sculptures antiques sur papier blanc tâchés de peinture. Va savoir pourquoi cette expo là « marche ». Sur le papier il est écrit que l'artiste fait référence au Monsieur Teste de Valery, que son travail se rapproche de celui de Donald Judd et d'autres « sculpteurs » des années 80. « All the ideas are either from bad jokes, or are just plain uninterresting, or are stolen or copied from someone else ». Voilà une citation qui me plaît plus.

Devant une autre galerie, un abri conçu pour protéger les SDF gêne le passage, ou peut-être s'agit-il d'une œuvre d'Agathe Snow, une autre grande artiste de la nouvelle scène New-Yorkaise. Bien sûr qu'il se passe des choses, mais l'impression d'être dans un supermarché géant ne me quitte plus et gâche le spectacle. Venez choisir ce que vous mettrez au mur quand vous serez riche et célèbre semble dire cet art, même s'il dit totalement autre chose, tenez bon !

Dans l'après-midi, je me plonge dans l'œuvre de Warhol, « the man who killed art ». « The philosophy of Andy Warhol (from A to B and back again) », est un véritable chef d'œuvre, son Journal (édité par Pat Hackett) aussi.

Voilà ce que l'on peut trouver à la rubrique « art » de sa philosophie :

« Damian walked over to the window and looked out. « I guess you have to take a lot of risks to be famous in any field », she said, and then, turning around to look at me, she added, « For instance, to be an artist. »

She was being so serious, but it was just like a bad movie. I love bad movies. I was starting to remember why I always liked Damian.

I gestured toward the gift-wrapped salami that was sticking out of my Pan Am flight bag and said, « Any time you slice a salami, you take a risk. »

« No, but I mean for an artist - »

« An artist!! I interrupted. « What do you mean an « artist '? An artist can slice a salami, too! Why do people think artists are special? It's just another job. »

Damian wouldn't let me disillusion her. Some people have deep-rooted long-standing art fantasies (…).

« But to become a famous artist you had to do something that was « different ». And if it was « different », the it means you took a risk, because the critics could have said it was bad instead of good »

« In the first place », I said, « They usually did say it was bad. And, in the second place, if you say that artist take « risks », it is insulting to the men who landed on D-Day, to stunt men, to baby-sitters, To Evel Knievel, to stepdaughters, to coal miners, to hitch-hikers, because they are the one who really know what the « risks » are. She didn't even hear me. She was still thinking about what glamorous « Risks » artists take.

« They always say new art is bad for a while, and that's the risk – that is the pain you have to have for fame. »

I asked her how she could say « New art ». « How do you know if it's new or not? New art is never new when it's done. »

« Oh yes it is. It has a new look that your eyes can't adjust to at first. » (…)

« No, »I said. « It's not new art. You don't know it's new. You don't know what it is. It doesn't become new until about ten years later, because then it looks new. »

« So what's new right now? » she asked. I couldn't think of anything so I said I didn't want to commit myself.

« Is what's new now what happened ten years ago? »

That was pretty smart. I said, « MMmmmmaybe. »

« That's what that lesbian was saying at lunch. She said that even the very intelligent French people who are interested in everything cultural don't know the names of American modern artists. They just now learning about Jasper Johns and Rauschenberg. But what I want to know is, when people were saying how bad your movies and art were, did it bother you? Did it hurt to open the newspaper and read how bad your work was? »

« No. » »

Et puis il ajoute cette phrase sibylline, qu'elle contredit immédiatement :

« I never read the paper » (…)

« That is not true, » she yelled, miraculously making herself heard above the noise. « I see you reading the papers all the time ». (…)

« I look at the pictures, that's all. »

La nouveauté… La souffrance, le risque, l'incompréhension. Qu'est-ce qui est nouveau aujourd'hui et quelle autre souffrance que la peur de ne pas « réussir ». Qui se soucie encore d'être compris et cela revêt-il une quelconque importance ? Le message.

« Il est grand temps de tirer les leçons de l'histoire, et de dépasser ces notions obsolètes que sont : le talent, la nouveauté, et le génie. Ils ralentissent.

Si tout a déjà été dit, fait, et pensé, nous n'aurons aucune honte à redire, refaire, et repenser ce qui ne l'a pas été assez.

Imiter nos pères pour mieux les dépasser n'est que justice leur rendre.

Être multiple et agir dans tous les domaines nous permet de nous imaginer libre.

Nous affûtons paraît-il déjà les couteaux qui nous tuerons plus tard. »

« De même que l'homme ne s'exprime jamais mieux que dans ses contradictions les plus profondes, ce sont nos prétentions qui font de nous ce que nous sommes.

L'art posthume ne se justifie pas. Il n'a rien à prouver.

Nous préférons laisser l'art aux artistes qui le méritent, et vivre.

Mieux vaut vivre que de faire de l'art.

L'art est une conséquence, non un but. »

Mon ami de Daniele qui continue de lutter pour sa Porche et sa villa avec piscine, Aleksi courbé comme devant la grande œuvre assis devant sa table à dessin miniature, et moi à New-York en train de démarcher au lieu de travailler et laisser la magie agir. Tout est tellement dilué. Édouard, le troisième de l'art posthume (ce « mouvement » que nous avions lancé) en train de convoler en justes noces avec mon ex Vi, et Anna, assistante de production chez Yvon Lambert. Tous plus ou moins bouffés par le système (je ne parle même pas de mes illustrations pour les magazines).

« New York New York, big city a dream ». Le jour où l'Amérique vola l'idée d'art moderne.

Rauschenberg qui ?

Finance faith instead of fear

« Tout le monde espère, toi, moi.

Les chats espèrent-ils quand ils miaulent?

Non, ils demandent.

“Je veux”

Vouloir est une chose,

Espérer en est une autre, c’est une certitude qui n’arrivera jamais »

M’écrit mon très talentueux ami sourdingue Aleksi. J’adore Aleksi, sa sensibilité toute entière. Rien à jeter sauf lui qui devrait laisser son talent l’envahir comme la marée de ses pensées, un matin de mars, dieu de la guerre, comme chacun le sait. Saturnien…

Camus dit quelque chose comme « l’espoir est la chienlit de l’humanité ». Ne compte que la certitude, même si « il ne suffit pas toujours de vouloir ». C’est avec le vouloir que tout commence et avec l’espoir que tout finit. Il faut faire pour être. Il ne faut rien. Il faut tout. Poésie des mots qui ne veulent rien dire et disent tout.

« Il ne faut pas faire pour être, mais être pour être » répond au « nous ne sommes pas, nous sommes » d’Aleksi, mon fantastique ami qui se perd (selon moi) dans ses jolis dessins d’arbres. Se dépasser n’est jamais facile. Se mettre en danger. Avancer… Chacun son opinion…

Mais Aleksi va être papa. Mais. Pourquoi mais ? C’est en Mars que tout se passe. Je me demande quand son bébé va naître…

Ce qu’il pensera et voudra être quand je serai déjà un pied dans la tombe. « Nous ne sommes pas nous sommes ». Pourquoi vouloir être alors que nous sommes déjà, « par le simple pouvoir de notre volonté »…

Il y a 18 ans, je déclarais : « je serais riche et célèbre », devant des étudiants médusés, à une réunion où l’on demandait ce que nous voulions faire dans la vie. C’était une boutade.

Quand on est jeune (et dieu sait que je ne le suis plus, malgré mon vélo,

mon 15m2 dans lequel j'habite toujours, le skate, et la copine de 12 ans de moins que moi…), on a des rêves que rien ne semble pouvoir détruire. Puis on se réveille avec la gueule de bois, vers la quarantaine, et on se tape une petite jeune pour se sentir encore exister, voler un peu de cette énergie indomptable qui nous fait tant défaut dans notre vie d'adulte. Les rêves. La certitude que la concession est impossible et le compromis absolument inenvisageable. Nous serons ce que nous serons, et rien ne viendra abattre nos décisions de jeunesse.

Mon ami Jocko écrit un livre dont le titre résume tout : « The answer is never ». Never give up anything ! Skateboarding, being a punk, our freedom, ce qui nous fait nous, notre particularité comme les choix qui nous ont inscrit.

En aucun cas nous ne serons comme les parents, ces vieux croulants qui ont tout mis de côté, peut-être pour nous avoir…

L'intransigeance de la jeunesse comme on dit.

Il y a là un drame qui se joue qui vaut bien toutes les tragédies antiques.

La peur du ratage, la sécurité. Aujourd'hui je fais encore ce que je veux, mais demain ?

« Cette naïveté excessive de l'adolescent qui ne respire encore que par besoin spirituel d'aimer ».

Riche et célèbre, le futur Warhol… Je me souviens que je criais cela bien fort et sur tous les toits. Pendant la période de l'épicerie, mes amis ont bien failli y croire. Le succès, le pouvoir, l'ouverture de tous les possibles. Donner envie de faire comme nous à tous et à tous. Cette phrase était d'abord généreuse avant de devenir le fascisme de notre siècle. Puis nous avons chu. J'ai appris l'humilité et à me taire, mais, quelque part, je reste persuadé, comme je l'ai toujours été, oh combien grande est la destinée qui m'attend (celle que je vis au jour le jour, premier témoin de mon propre délire mégalomane), suprême prétention de l'imbécile qui, justement, ne respire plus « par besoin spirituel d'aimer » comme le dit Gogol dans « La perspective Nevski », et le chante les Simple Minds, dans leur premier album, en 79 ? « Life in a day », ou « Real to real cacophony ». Musique de ma jeunesse. Le fric, les années 80, la pub, tous ces hommes en noirs… Le moment ou le monde a retourné sa veste. Jolie doublure d'ailleurs… Toute en satin

rouge, coutures apparentes, comme le show business.

J'avais 20 ans : « je serais riche et célèbre ». Et pourtant l'argent, pas plus que la célébrité, ne m'intéressaient. La provocation plus, « en bon fils de situ mon cul »… Riche et célèbre ce n'est qu'un moyen de réussir à véhiculer ses idées, toucher le plus grand nombre… Combien coûte le carré blanc sur fond blanc de Malevitch ? Il est sans valeur !

Nous étions déjà en 90, et pendant que certains étaient très occupés à se suicider en devenant des stars, les autres apprenaient la société du loisir et des marques. Ça par contre me plaisait vraiment, un Levi's sur les fesses et un skateboard sous les pieds pleins de crottes de nez. La street culture venait de naître vingt ans plus tôt. Dépenser pour ne pas penser. Riche avait maintenant un sens, célèbre ne voulait plus rien dire du tout.

« Je n'espère pas, je sais ». cette simple phrase avait le mérite de mettre mes amis hors d'eux. Il y avait d'un côté ceux qui ne demandaient qu'à êtres persuadés, et les autres que la pornographie débectait. Car c'est bien de pornographie qu'il était question, à cette époque comme maintenant. Ne plus croire, voilà ce qu'on me reprocherait un jour, et pourquoi ? Car réussir sans croire, c'est un peu comme de naître sans saigner. Et ne réussissent vraiment que ceux dont la croyance s'est un jour tue pour se transformer en business, c'est en tout cas ce qu'on nous raconte dans les livres spécialisés. Un homme qui croit, c'est une multitude qui le suit et quel meilleur moyen de détruire le mythe que de le rendre virtuellement accessible à tous. Jamais je ne cesserais de croire pour mieux le cacher. Quelle multitude ?

De toute façon, je n'aime pas qu'on me suive. C'est tellement plus facile de se laisser conduire…

« Perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre ».

« Le courage de ne rien être personne ne l'a jamais ».

Personne n'est jamais rien, dans aucun cas.

Le regard de la société. Grandir dans, par, et pour le monde dans lequel nous vivons et qui nous entoure, nous juge, nous encense, nous détruit parfois. Le monde, nos amis.

Des cartons tout autour de moi.

Un film débile américain de plus à la télé.

Je vais aller me chercher à manger au chinois d'à côté. Ici comme ailleurs.

Il y a bien une raison pour laquelle j'ai laissé tomber la roue libre pour le pignon fixe.

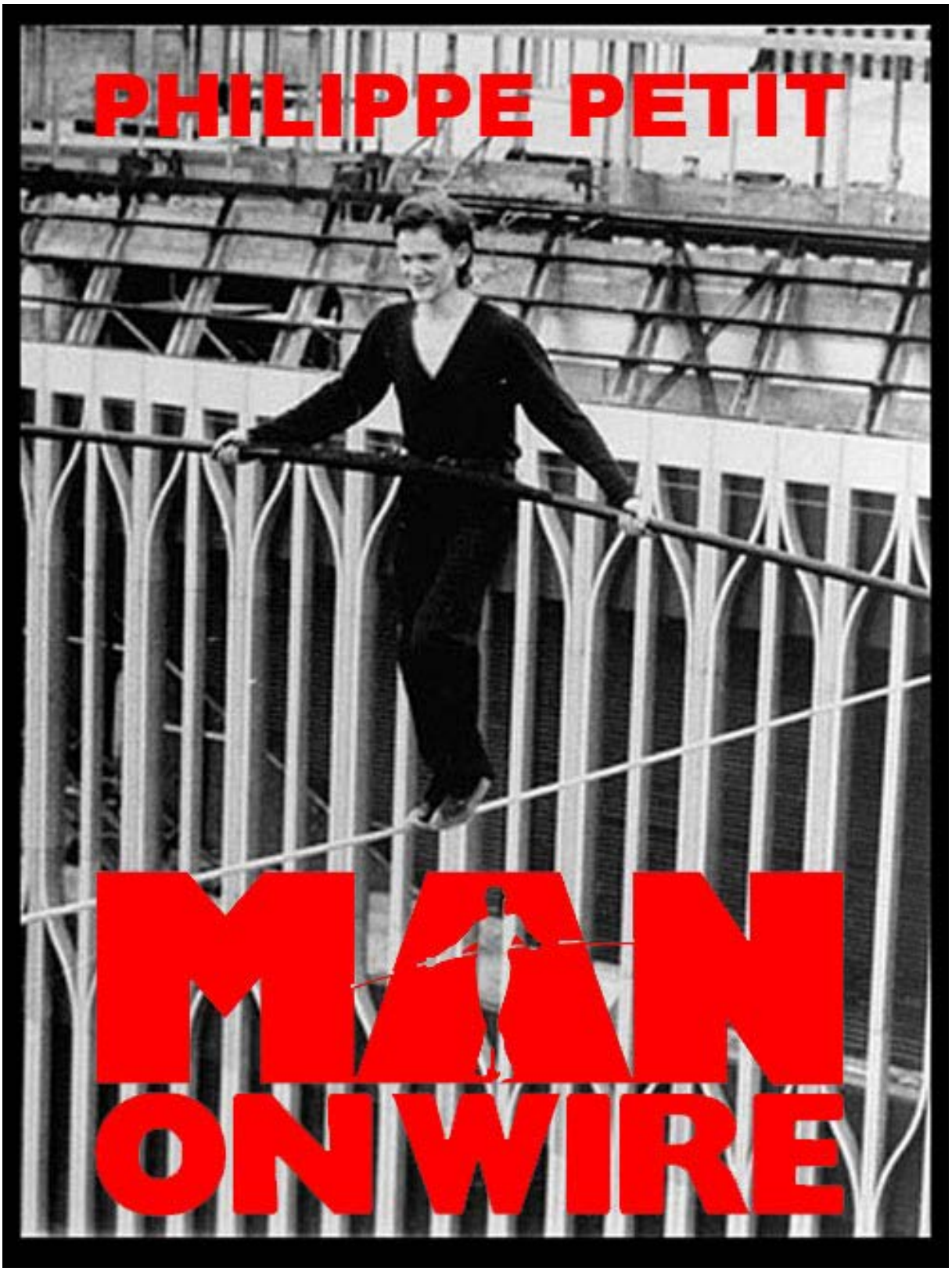
J'aime pédaler dans les descentes et forcer dans les montées. Ce n'est pas qu'une simple image.

Le Williamsburg Bridge, à fond. Les grattes ciels, le métro, wall street.

Ill-rippers.

« En flux tendu ! »

« Oh my god! I just saw the most amazing movie »



« Live in the moment and on the edge of life otherwise there is no point »

Ouais ben c'est l'histoire d'un funambule qui tend un câble entre les Twin Tower en 1974 et fait le con huit fois de suite avant de se faire capter par les keufs et de devenir une star. C'est écrit sur le poster : L'histoire d'un crime. « Mais pourquoi avez-vous fait ça » demandent les flics. « Pourquoi ? », « Pourquoi » répond-t-il. Le grand Art a t-il besoin d'explication ? Nothing is Impossible, c'est aussi la devise de Nike, non ? « It's impossible, that's sure. So let's start working ».

Faire la queue au cinéma (ou ailleurs) me rend fou, même dans un cinéma underground pour voir un film passionnant. Je déteste attendre en groupe. Je mets un pied à côté de la foule quand je ne peux faire autrement, gruge, passe devant, ou attends tout simplement à côté.

Et puis il y a ces bruits de téléphone, de mastications, les têtes qui dépassent, et les chuchotements parfois incessants, tout ce qui fait que j'aime le cinéma. Le brouhaha avant, les gens qui bougent… Je me souviens d'un livre de Moorcock ou les forces de la loi sont décrites comme immuables, contrairement aux forces du chaos qui sont décrites comme la vie elle-même. Attendre en ligne, bousculer l'ordre établi. Détruire pour reconstruire. Le blanc et le noir. Philippe Petit (le funambule) est au bien ce que les intégristes Musulmans qui ont détruit les tours sont au mal. Et la Beauté ? Le signe ? Les morts ? Le début. La fin.

Faire des choses, n'importe quoi. Le travail. Warhol qui ne cessait jamais de bosser. « Work, the only thing is work ». Préparer le terrain, se mettre en condition. « Ce qui est difficile ce n'est pas de faire les choses mais de se mettre en état de les faire », avait écrit ma mère sous un dessin de Calimero que j'avais fait enfant. La phrase est signée Constantin Brancusi.

En partant à New-York j'ai tenté de tendre un câble entre la France et les Etats-Unis, je crois pouvoir maintenant dire, à un jour de mon retour, que j'ai échoué. Tous ces rendez-vous m'ont porté sur le système, mais, comme d'habitude j'ai vécu, archivé, recensé, vu, appris, échangé (finalement assez peu), et me suis collé, passivement, devant un certain nombre de films au cinéma, toujours aussi fasciné par le grand écran blanc. Qu'un funambule ou un avion à réaction le traverse n'a finalement

pas grande importance. C'est la liaison entre les mots et l'image qui me touche. Toutes ces phrases, ces moments suspendus, toutes ces têtes tournées vers le même but, comme à la messe : « salvation », « salvation ». Nous repentant pour nos crimes, victimes d'un même idéalisme, à 12 dollars la séance, sauvé de notre ennui et de nos honteuses réflexions (celles-là mêmes qui nous ont conduit dans cette salle à la recherche de nouvelles distractions). La morale est toujours sauve. Je repensais à ce livre de Roszac « la conspiration des ténèbres », à propos du cinéma, la succession d'images, le rythme, la lumière, au secret qui n'est pas dans la narration, mais dans la fabrication de l'image elle-même. Clic, clic, clic. C'est aussi le bruit du pédalier de mon vélo, le meilleur moyen que j'ai trouvé pour me vider l'esprit, mon instant de méditation urbaine faute de fontaine des innocents ou écouter l'eau couler, interminablement, au milieu de la jungle Parisienne, ou face à l'océan dans une autre vie, bientôt peut-être.

Le funambule est une autre personne quand il marche d'un rivage à un autre. Certain diront que "ce qui compte ce n'est pas le trajet mais le voyage". Ils n'ont pas vu cet homme suspendu au-dessus du vide, entre deux tours, allongé sur son fil, les bras en croix, puis saluer un public imaginaire. Trente ans plus tard ses spectateurs, ceux qui n'ont vu qu'un point dans le ciel se balancer entre la vie et la mort avaient encore les larmes aux yeux. J'aimerais un jour toucher les gens à un niveau si profond, c'est exceptionnel. Nul besoin de détruire pour en arriver là, même si je crois que mon chemin passe par une forme d'anéantissement et de renaissance. Vieux syndrome chrétien s'il en est.

Pour un quart d'heure de retard, nous nous sommes vus offrir un ticket gratuit pour toute séance à venir… Que vais-je faire demain, pour mon dernier jour à New-York ? Voir des amis, visiter le Whitney Muséum, aller un nouveau rendez-vous boulot, acheter un cadeau pour ma copine, un nouveau guidon, ou regarder un nouveau film, encore un film, fasciné comme devant le sang bleu de l'empereur Ming, ou la petite télé noir et blanc de Maryse, scotché devant le cinéma de minuit alors que j'avais à peine 8 ans et cour le lendemain.

Ah ! Jeunesse…

Au-dessus des nuages. Dans une autre vie. Entièrement par procuration.

Roulement de tambour, ce sont les éclairs du studio Disney.

Qu'il est bon de ne pas penser et de s'abrutir jusqu'au bout.

Bon ou mauvais, le spectacle reste le spectacle. En retrait. Un pied hors de la ligne. Parce qu'on souffre tous du même mal. L'aspiration incomplète. Tous debout après « V pour Vendetta », et ému à mourir par « L'homme suspendu à un fil ».

Ariane tisse. Ulysse voyage. Qui nous a fait croire qu'il revenait ?

Paris !

Je viens d'arriver à paris, lessivé ! Je ne comprends pas pourquoi ils font tout pour nous tenir éveillé dans l'avion, cet « entertainment » à tout prix. Films, bouffe à intervalles réguliers, lumières… Et la peur de louper un repas, le bon nouveau film, l'atterrissage, le décollage. Impossible de dormir plus d'une demi-heure de suite. Dernière journée à New-York. Visite du Whitney, joli plafond, pot avec l'acheteuse de Sotheby's, très sympa, qui habite un petit appartement entre deux vols Pékin-New-York, les boutiques, encore un ciné « Hamlet 2 », juste après un rendez-vous expo (des affiches politiques engagées) très intéressant avec un artiste Underground New-Yorkais (tel que décrit par notre ami commun Jocko), qui m'a jugé ambitieux et plein d'avenant. Parlé des situs encore, de l'art à New-York, du business, des bons et des mauvais moments… J'ai tout de suite aimé le bonhomme, surtout notre court « ride », la nuit en vélo, dernière ballade dans l'Amérique qui m'obsède, partagé entre mon amour et mon dégoût, comme tout bon Français. Je ne pense pas que l'Amérique me dégoûte. Elle me fascine, totalement, et je n'ai aucune honte à le dire. C'est juste dur d'être soi, Français, quand on écrit en Anglais et quand on s'appelle Art US, parfois. Plus tout le vécu qui me lie à ce pays…

Puis j'ai rejoint chez Katz le copain galeriste d'un pote, sur Houston, dans le restau de « Quand Harry rencontre Sally », pour une nouvelle grande discussion sur l'art, le marché, la vie, les femmes - à peu près dans cet ordre. Comme quoi il ne faut pas désespérer… Et j'avais presque oublié le petit-déjeuner avec mon amie photographe et mon pote gay le matin, juste avant le musée. Quelle journée ! Aéroport, vélo « plié dans un grand carton », sacs lourds et encombrants…

Arrivé à Paris les sempiternelles grèves de métro, et moi, une pédale à la main, clef à molette dans la poche, le sac d'un côté, le vélo de l'autre, dans la foule de plus en plus nombreuse amassée dans la rame, carton vide abandonné sur le quai—attention colis piégé ! Je ne sais même pas comment je réussis à descendre entier.

Mon chat qui ronronne, le temps incertain, mon pote David en terrasse, ma copine que j'ai loupée de peu. C'est bon de rentrer chez soi, des affaires de femme partout…

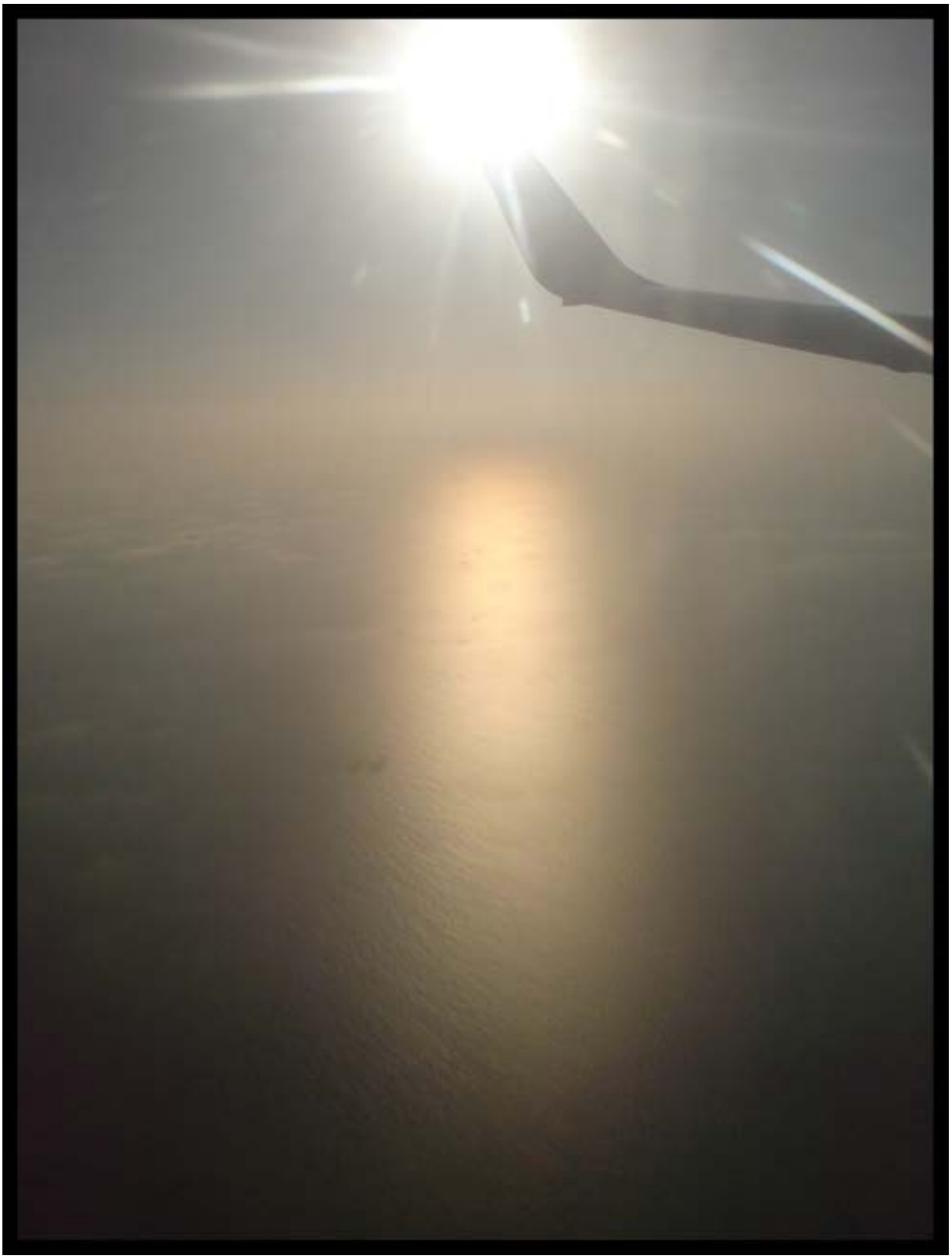
C'est mon anniversaire. Je viens d'avoir 38 ans !

Artus

Octobre 2008

ill-Blog

You just want things to be resolved to get your simplicity back



Dimanche, temps superbe dehors. Je pense à tous ces artistes qui un jour décident de « se ranger ». Mettre de côté leurs rêves parce que c'est juste plus simple. Ramdane me conseille, alors que je suis en train de m'inscrire à la fois dans la durée et dans la scène artistique contemporaine (sic) française : « pourquoi tu ne prendrais pas un petit job à côté ? Tu veux faire un film, devient assistant quelques temps, fais-toi des contacts… Tu crois que ça m'amuse moi de vendre des bougies en ce moment ? ». Patricia ma Galeriste m'explique que la vente privée de Damian Hirst chez Sotheby's est en train de tuer le marché de l'art, ou plutôt les galeries : « Je crois qu'il n'y aura bientôt plus de galeries, les clients achèteront directement aux artistes. Comme dans la musique et le cinéma, il y aura des majors, qui centraliserons les ventes d'œuvres et rachèteront les espaces indépendants. C'est une nouvelle ère qui commence ». L'art comme bien de consommation comme un autre. La relation entre le cinéma et l'art vu comme produit de masse a éveillé quelque chose en moi à un moment ou je suis en pleine remise en question, bizarrement à cause de mes récents succès financiers et artistiques. Patricia ajoute : « C'est vachement bien ce qu'à fait Damian Hirst parce que ça a marché ». Et tout ce qui ne marche pas alors ? J'aimerais faire autre chose que de l'art, mais j'en suis complètement incapable. Je me lève le matin et je pense à ma copine, au pédalier de mon vélo, au film que je pourrais aller voir au cinéma, à mes problèmes d'argent, essayant par tous les moyens d'éviter « les sujets sensibles ». Je lis des livres de merde parce que les bons livres sont trop compliqués, mais tout ça me fatigue, comme à la veille d'une dépression, ou d'un virage à 90° dans le cours linéaire de ma vie (chose dont je suis paraît-il spécialiste). Un bon livre est un bon livre, rien à faire, et, oui, sans doute Hirst un génie. La série. Warhol qui, en bon post Dada, a foutu un merdier incroyable dans le monde de l'art. Être artiste juste avant et pendant la première guerre mondiale, voulait-il dire quelque chose ? Beaubourg prépare une rétrospective futuriste, ce mouvement dont la modernité deviendra fascisme avec le temps… Tout le monde peut se tromper… C'est une liberté. « Le courage de ne rien être personne ne l'a jamais », moi moins qu'un autre. De plus en plus souvent des gens m'informent : « mais toi, tu es Artus, ce n'est pas pareil », sans que je ne comprenne réellement ce que cela veut dire. Que mes œuvres vaudront un jour une fortune, ou que mes engagements ont du sens…

Dois-je continuer mes grands dessins, faire de plus en plus de choses, ou, encore une fois me retirer pour mieux revenir. Je ne crois pas aux

artistes qui ne montrent pas leur production, par tous les moyens, à un maximum de gens possibles : d'où la nécessité de médiatisation, seul moyen de toucher le grand public aujourd'hui… Vraiment ?

Une expo la semaine prochaine, deux autres en novembre, deux de plus en février. Je sens la nausée m'envahir. Je ne suis pas un entrepreneur et les 261 galeries de Chelsea m'ont vraiment foutu la gerbe. Trop c'est trop. Ridicule cri du cœur. « Tu participes à Nuits Blanches cette année ? ». Un livre désuet de Simone de Beauvoir sur la table : « Tu lis ça toi ? » Comme une blague, et la fille sort « Les frères Karamasov », de son sac, après que son mec se soit « moqué » de moi. Accessibilité de la culture, inaccessibilité de sa diffusion moderne. « Faire étalage de sa science », est une insulte au goût public. Il semblerait que si de Gaulle et Mitterrand utilisaient près de 4000 mots dans leur discours, Chirac à peine 1000, Sarkozy lui ne dépasserait pas les 800. Flippant ? Sans doute. Depuis combien de temps ne me suis-je pas pris la tête a essayé de comprendre un truc compliqué, ou essayé de faire un truc difficile, vraiment difficile. Une heure, une semaine, une année, une vie ? Ne faire que ce que l'on a envie de faire, n'est pas simplement une suprême prétention, mais aussi une offense faite à la masse laborieuse et à ce soi-même qui ne cherche qu'à grandir dans la peine. Toutes ces capacités laissées en jachère au nom d'une liberté inaliénable.

- Love comes with pain, she said

- Annoyance is not pain, I answered

On peut aussi choisir d'apprendre, de se mettre en danger, de vouloir vivre une certaine forme de difficulté, pour mieux, en les surmontant, se découvrir un autre que celui que l'on croyait être.

Le monde moderne, je n'en ai rien à foutre !

***

J'ai encore perdu un texte. Impossible de me souvenir de quoi je parlais. Tout dans le flou comme souvent. La veille. Cet éternel mystère de la veille. Les journées passent étrangères l'une à l'autre dans leur honteuse similitude. Il faut casser le rythme linéaire de nos vies. Quoi qu'il en

coûte. Avancer. Détruire. Recommencer. Prendre des risques. Je regrette. Je n'ai pas peur. Entre ce que l'on dit. Ce que l'on rêve. Ce qui est.

Simone de Beauvoir écrit dans « tout compte fait » :

« Quelle est la part des circonstances, de la nécessité, du hasard, des choix et des initiatives du sujet ? (…) Je n'étais jamais passive : je sollicitais la vie. Souvent dans mes quêtes j'ai abouti à des impasses. Mais j'ai aussi fait des trouvailles qui m'ont enrichie. Et mon attitude multipliait les chances d'une rencontre décisive (…). Je croyais à mon étoile et que ce qui m'arriverait ne pouvait être que bon (…). Je me suis arrachée à la sécurité des certitudes par amour de la vérité : et la vérité m'a récompensée (…). J'étais conditionnée par la société. Je consommais les marchandises qu'elle m'offrait ; elle m'assignait un certain salaire : la marge de décision qu'elle me concédait était très mince (…). Dans le domaine culturel, il m'était permis de choisir : mais parmi les livres, les films, les expositions qui m'étaient proposées. Souvent, en outre, quand je croyais inventer une conduite je ne faisais que me conformer à un modèle (…). Savoir n'est pas posséder et pourtant je ne me lasse pas d'apprendre. Je souhaitais participer à l'éternité d'une œuvre dans laquelle je m'incarnerais, mais avant tout je voulais ma faire entendre de mes contemporains (…). On ne peut pas toujours vouloir ce qu'on voudrait : ce serait se renier soi-même. C'est pourquoi les gens dont la vie est *faite* la vivent souvent à contrecœur, enfermés dans un foyer d'où ils rêvent de s'évader ou dans un métier qui a cessé de les intéresser. Si la rupture avec le passé est à la fois violemment désirée et rigoureusement interdite il arrive que le sujet se voit acculé au suicide (…). Il est rare que l'on en vienne à ces extrémités mais fréquent que l'on subisse dans la résignation ou la révolte le poids d'ancien engagements (…) En vérité, même s'il prétends le contraire, aucun homme ne se veut autre qu'il est, puisque pour tout existant, être, c'est se faire être (…). »

« Elle a fait de sa vie la matière de son œuvre qui a donné un sens à sa vie. »

Je suis en week-end au Maroc. Le brouhaha des conversations me

berce. Le rythme est lent comme effréné. Dans ma tête tout va si vite. Un changement s'opère. La mer, le mouvement des vagues, les corps qui pénètrent le rivage, le bruit du sable qui crisse et froisse. La chaleur qui s'obscurcit. La nuit tombe. Quatre anniversaires. Quatre « célébrités ». Quatre cygnes blancs. Quatre femmes. Début et fin. Tout se joue. Tout à un sens. Temps de recommencer, finir, enchaîner. Le décalage entre la lumière et les mots. Le souk, les achats, la misère flamboyante qui s'étouffe. Joie et systématisme d'une société dont l'ancrage immémorial rétablit la limpidité d'un autre temps. Marques, repères, jalons, synonymes embarrassés. L'enfant porte un costume qu'il ne remettra jamais. En avant. Toujours plus vite. Fier des erreurs et des atermoiements. Retour sur soi-même. Un homme naît. Il a perdu tous ses privilèges pour gagner le seul qui compte vraiment. Choisir le néant à la naïveté, c'est faire fortune sociale. Sans frein et avec pour tout bagage la lucidité du naufrageur que le phare ébloui, aveugle, hallucine. Outre l'indépendance de l'ultime. Égaré au début. Le choix solitaire ne mène qu'à soi. L'ouverture c'est l'exorde.

« - Quel canon cette Jade Jagger !

- T'as vu comme la frange de Kate Moss a tout changé dans sa carrière !

- Moi, j'étais au courant pour Carla et Sarko trois mois avant tout le monde et puis tout d'un coup ça a été le black out…

- J'ai fait un article sur les tee-shirt Obama, c'est trop chanmé, mais ça sert à rien de les acheter chez Zadig et Voltaire. Tu peux aussi les trouver sur son site.

- Il a acheté un Renoir de la belle époque, un rouge, sans même le regarder, les bleus sont nettement moins chers…

- C'est vrai, ça ne se fait plus de poser un livre sur une table de café aujourd'hui, c'est un peu nul.

- Carine Roitfeld, elle a eu une carrière de fou, de stagiaire elle est devenue rédactrice en chef du Vogue et aujourd'hui elle fait la pluie et le beau temps dans la mode. Elle est carrément capable de détruire une marque du jour au lendemain, et ça c'est extraordinaire ! Quand tu vois la carrière de Lagerfeld et de St Laurent par exemple, c'est hyper

intéressant… Et puis maintenant quand un truc sort dans un défilé, 15 jours après il est chez Top Shop ou H&M. D'ailleurs je n'achète plus que du Vintage, ou alors je regarde la garde robe de ma mère d'il y a trente ans. C'est la meilleure façon d'être au courant des tendances… L'influence de la rue est cruciale de nos jours. C'est marrant de voir un truc apparaître dans un défilé, et dans un autre, comme les cheveux sur les vestes chez beaucoup de créateurs cette saison, sans parler d'espionnage industriel, juste parce que c'est dans l'air du temps. On ne sait pas trop d'ou ça vient et en même temps tout est très codifié et évident quand tu regarde de plus près, c'est fascinant ! »

« Très peu de personnes ont le courage de contempler l'interdit »

« Elle était très généreuse et il lui a rendu autant ».

***

Premier moment de solitude depuis des jours. Je suis en train d'écouter un album que je dois illustrer. J'ai quitté ma copine mardi soir. Je viens de prendre une douche chez ma petite sœur d'adoption qui m'héberge le temps que mon ex trouve un nouvel appartement. Je, j'ai, je. Un nouveau livre sur la table : « L'instinct de mort » de Mesrine.

« Il a voulu tout avoir à perdre en sachant que cette situation l'obligerais à avoir tout à gagner. Sa liberté, il s'en foutait, il l'a jouée, perdue, rejouée et reperdue. Il s'est suicidé socialement, non par mépris de la société, mais parce qu'un jour il a regardé autour de lui, pris une arme dans sa main et a cru à tort que c'était la solution de son problème ».

Et plus loin :

« On m'aimait, mais on vivait à côté de moi ».

Bizarrement je n'ai pas très envie d'écrire. Des choses sont en train de murir, de changer. Besoin d'une nouvelle pause avant de repartir. Dans un mois le Maroc à nouveau. La belle maison et la lumière rasante du matin sur un lit défait. Le souvenir du courage et le lendemain qui

s’éclaire. Je n’ai pas peur, je n’ai jamais eu peur, c’est autre chose, ce poids social, la suffisance du vouloir, l’insuffisance du refus. Conformez-vous. Ici, là, ailleurs, partout, quelque part, nulle part.

Tout ça en une semaine à peine.

Parti de tout pour arriver à rien ?

Et la ronde recommence ; sortir, rencontrer des filles. Je suis libre, je ne le suis plus. La contrainte humaine me pousse en avant. Je dois me mêler alors que je n'ai envie que de fuite, de violence, de réalité. L'automne recouvre paris et les feuilles se collent à mes roues. Vélo, skateboard, paysage qui défile, mouvement incessant. Un sourire m'illumine sur les quais de seine, envie de serrer dans mes bras, d'embrasser, de bestialité physique, de déchainement, de retour impossible. Cinq mois que je n'ai pas fait l'amour. Une nouvelle femme me plaît, l'histoire est derrière nous sans qu'il ne soit rien arrivé ou si peu. Nostalgie d'instants refoulés et accomplis, je ne lui plaît pas, physiquement et peut-être socialement, mais tout le reste marche, si ce n'est la frustration de l'homme qui désire mais ne peut conquérir entièrement. Je ne suis pas aigri. Je vis, je ressent, je suis heureux. Elle est très belle, une autre étape. J'aime lui parler, échanger, ce début d'amitié qui n'en sera jamais une. Souvent je me suis trompé, rarement échoué, quoique mon entourage en pense. Chaque moment comme aboutissement en soi, reconnaissant à l'extrême de la qualité absolue de mes aventures. L'échange est parfois déséquilibré, jamais inutile dans ma quête égoïste de sens. Au « trop intelligent pour être heureux » succède le « trop intelligent pour être dupe ». « Trop intelligent… », la phrase n'est pas de moi, suprême vantardise de celui qui cherche sans trouver. La branchitude, les milieux autorisés, élitistes, fermés, riches et généreux pour ceux qui ont été admis en son sein, terribles pour les autres. Une curiosité d'esthète.

Je n'ai jamais réussi à faire partie d'aucun groupe tout en ayant effleuré la réalité de beaucoup. Le roller, le skateboard, la mode, le pignon fixe. Les styles de vie. L'attrait du risque, de la communauté, du partage. Je cherche quelque chose, une solution, une échappatoire, un ailleurs qui n'a jamais vraiment existé. Lauren a bien raison, mes listes ne sont que des listes. Malevitch, Debord, Dick, Miller, Camus, Cendrars… Hier quelqu'un m'a encore dit que je devais écrire. Pourquoi ? Cette qualité du spectateur, toujours un pas en arrière, comme dans la merveilleuse nouvelle de Nabokov « le guetteur », ou à cause de ma « culture » ? Celle que je met rarement en avant. Nul besoin de dire pour exister. Folie de l'artiste qui aimerait que l'on respecte ses choix, aussi décalés et autodestructeurs soient-ils. Je ressasses. Essayer de comprendre le futur à la lumière du passé, c'est manquer le présent. Matthew Barney et son esthétique totalitaire. Le Baron, la Perle, le studio 54, les Deux magots, à chaque époque ses lieux de perdition, de fête, de rencontres enchanteresses. Observer n'est pas jouer. Envie de James Bond et de

loisirs abrutifiants. Se perdre pour mieux se trouver. Parfois je me demande si je sais encore ou je vais, doutant de cette confiance qui m'habite pourtant et ne m'a jamais failli. Rester sur ses position, c'est laisser la bêtise vous envahir, mais aussi séduire le destin. Bribes. « Les cibles c'est fait pour tirer dessus ». « Because everyone is going in the same direction doesn't mean it is the right direction ».

Je note :

« C'est incroyable comme certaines personnes sous-estiment les gens qui ne font pas les mêmes choix qu'eux. Le succès, l'argent (qui n'est jamais facile), les nouvelles valeurs véhiculés par la société. La réalisation dans l'underground, la contre culture, l'alternatif, n'est pas une fin en soi, à peine l'expression d'une négation qui, elle aussi, mérite d'être dépassée ».

Que reste t-il après Warhol et Debord ? Le marché, ou autre chose ?

« La beauté, une femme sur les genoux, le soleil, l'intensité du mouvement furtif, sa retranscription avec des mots qui sont déjà d'autres mots, d'autres envies, une autre histoire, sincère comme la mémoire et les regrets ».

Ma mère rêvait beaucoup, dans l'obscurité d'un appartement mal éclairé, face au boites aux lettres, noyée dans le brouhaha inaudible de la télévision et de l'alcool. Elle me parlait sans cesse des moutons, de la campagne, d'une enfance qu'elle n'avait pas vraiment vécu et d'une vie mélangée. J'essaye de comprendre sa mort alors que je viens de faire le deuil et de terminer le film de ce deuil. Double souffrance avant cessation de payement.

Je pense aux romans autobiographiques et à la fiction, au décalages qui pourrissent certaines vies. Être juste me paraît de plus en plus important qu'être vrai. Peut-être que c'est cela qui est en train de m'arriver. J'aime, mais que faire de tout cet amour ? Draguer des filles en soirée ? Créer ? Échanger ? Avec qui ?

« - It was disgusting »

« - Not at a philosophical level »

So be it.

Pourquoi ?

SHiT S
HAPPEN
Artus
MESRINE
THRASHER
Misericordia
ILLIMITE
Colocha
CK

Ça y est, j'y suis ! Le contrecoup de la rupture. Figé dans une immobilité maladive. Réveil. Ciné. FNAC. H&M. Mc Do. Travail. Mal aux dents et envie de me raser la tête. Reprendre à zéro. Nouvelles amitiés, nouvelles discussions. Echanges de emails. Tout faire pour éviter de penser et ne penser qu'à ça. Réorganiser ma vie. Dans un mois au Maroc. Encore un mois ! Tant de choses à faire. Le lancement du film sur notre voyage en vélo, avec mon meilleur ami et les cendres de ma mère, jusque dans le Loir et Cher ou elle était née. « Jusqu'au bout ». J'avais choisi d'ignorer sa déprime sur la fin, miser sur mon couple, envie d'enfants, mais la relation ne marchait pas, plus. Voler au loin. Briser la monotonie d'un quotidien tout sauf monotone. Pékin, Monthou sur Cher, Los Angeles, New York, Tanger… En quelques mois. Une expo à Blois qui se prépare, une autre peut-être, plus loin, plus tard. Des problèmes de galerie, de futur, des décisions en veille.

Et une nouvelle amie, magnifique, magique, insaisissable parce qu'elle ne veut être saisie, différente, intelligente, superbe. Virevoltante comme la vie, suspendue comme les décisions importantes, comme ces moments d'éternité qui marquent et que l'on oublie parfois, les années passant. Ces rencontres du hasard « qui n'a rien à voir là dedans ». Je me souviens, je me gratte, quelqu'un, un jour, m'a accouché. Nous parlons beaucoup, de tout, de rien, de la vie et de ses soubresauts. Vie qui se manifeste à nous dans sa plus grande clarté, limpide comme l'eau trouble. Je renaît sans jamais être mort. Je poursuit. Retranscrit. Note. Archive. Elle me regarde par dessus la table, au risque d'une étreinte non désirée et pourtant recherchée.

Tout est différent. Tout est pareil. Je me consume d'émotions au cinéma, en lisant, tout me touche, tout m'exaspère, tout m'atteint. Je regarde ce que j'ai dans mon sac. Ma vie. Je consomme de la culture, et du sport, me nourrie, m'hydrate. Fait le point. J'aimerais éviter. Témoigner. La force brutale du vécu non sa retranscription intellectualisée et intellectualisante. Je tourne en rond de plus en plus précisément. Je n'ai pas peur. Jamais. De rien. J'aime le danger. Le risque, l'aventure. Souffrir plutôt que de nier l'attrait, l'envie, le désir, la frustration, la beauté d'un instant qui les résume tous. Une tête sur mon épaule. Il y a 14 ans je n'aimais plus déjà. Onze ans ont passé. Elle me reçoit. Critique ma folie, puis me jalouse. Elle a beaucoup changé depuis qu'elle est partie. Qui est resté le même ? Moi ? Ou elle ? Ce jour où je me suis lancé à corps perdu sans jamais rien regretter.

J’ouvre un livre au hasard :

« Je souhaitais cette naissance. J’en espérait quelque chose de nouveau. Mais rien ne présageait un changement dans ma façon de vivre ».

Ce cher Mesrine…

« Une femme naît le jour où elle est vôtre ».

« Je ne m’avouais pas vaincu. Je connaissais mes limites. Je n’en avais pas ».

On me demande souvent de me justifier, d’expliquer, de partager. Un ami de ma petite sœur passe nous voir après un charmant dîner de famille. Il me questionne assez vite sur le Gumball Rallye auquel j’ai participé, sur le film que j’ai réalisé au Liban avec mon ami Ramdane, mon « travail », ma liberté qu’il envie je crois. J’essaye d’expliquer la difficulté, mais suis conscient de ma chance. Certains diront dans l’ombre de mon meilleur ami, je dirais dans sa lumière, toujours partant, l’un comme l’autre pour de nouvelles aventures, souvent initiées par lui. « L’aventurier n’est pas celui à qui il arrive des aventures, mais qui les fait arriver » (Debord).

J’ouvre un autre livre au hasard :

« C’est là que nous commençâmes notre vie commune. Débuts des plus propices. La seule chose qui nous manquât était un pissoir ou uriner aux accents de l’eau courante ». Magnifique écriture de Miller. Henri Miller.

Il va falloir que j’ordonne mon œuvre. Lauren me demande pourquoi je ne passerais tout simplement pas à autre chose. L’idée est tentante, mais je dois continuer, coûte que coûte. Me tenir à ma ligne de conduite. Ne pas lâcher. Vendre mon appartement ? Bouger ? Impossible : c’est une œuvre d’art en devenir. Depuis que j’ai mis dix ans de vie dans des cartons numérotés signés, prêts à être réinstallés. On me dit d’abandonner l’art posthume, de me libérer de mes boulets, d’avancer.

Évoluer est aussi avancer, peaufiner, développer, trouver le sens profond dans la répétition d'acte jugés désuets, non constructifs, inutiles, et fats. Jugés par qui, pourquoi ? Les spectateurs professionnels, ou les amis soucieux de notre évolution. J'aimerais pouvoir parler. Ce n'est pas me justifier qui me dérange finalement, mais d'en être incapable. Un homme marche sur un fil entre deux buildings promis à la destruction. On lui demande pourquoi, « pourquoi », « pourquoi ». Le grand art a t il besoin de pourquoi ? De quand, de comment ? J'aspire. Je ne suis pas encore. Je regarde à gauche comme à droite, mais plutôt à gauche, une autre époque, une autre histoire. « Coluche président ». Ses blagues sur la publicité, son sérieux, les restos du cœur. Quoi d'autre ? La tristesse. L'impossibilité de communiquer l'incommunicable autrement que par ce grand art dont il n'est plus question. J'aimerais pouvoir faire autre chose. J'aimerais vraiment. Je me dirige à tâtons. J'espère. Je doute, mais ne remet rien en question. Fierté dérisoire alors qu'on me propose, et pourquoi pas, un coup de main pour la gestion d'un restaurant dans un ciné… Si j'ai bien compris. Un endroit ou vivre, respirer, se bloquer quelques mois. Je ne suis pas encore alors que j'ai toujours été, de par le simple pouvoir de ma volonté. Dire, redire. Refaire. Repenser. Aimer. Je suis prêt à nouveau. Je l'ai toujours été. Je le serais toujours.

Une autre phrase au hasard ?

« Moi, fabrique, je vois dans la volonté de Dieu un préjugé ; seule ma volonté est tout et en moi est le sens de toutes les perfections ».

Celle-là est compliquée. Malevitch. Mon héros.

« Si vous êtes mort, je suppose que vous êtes mort partout. Cela n'a pas d'importance ». Dick.

J'en connais une qui va dire que je recopie encore, encore et encore.

Pourquoi ?

Par ce que.

Comme les enfants.

« - Le graffiti sur le mur des toilettes. Vous avez écrit que nous étions mort et que vous étiez vivant…

- Je suis vivant. Contrairement à certaines versions.

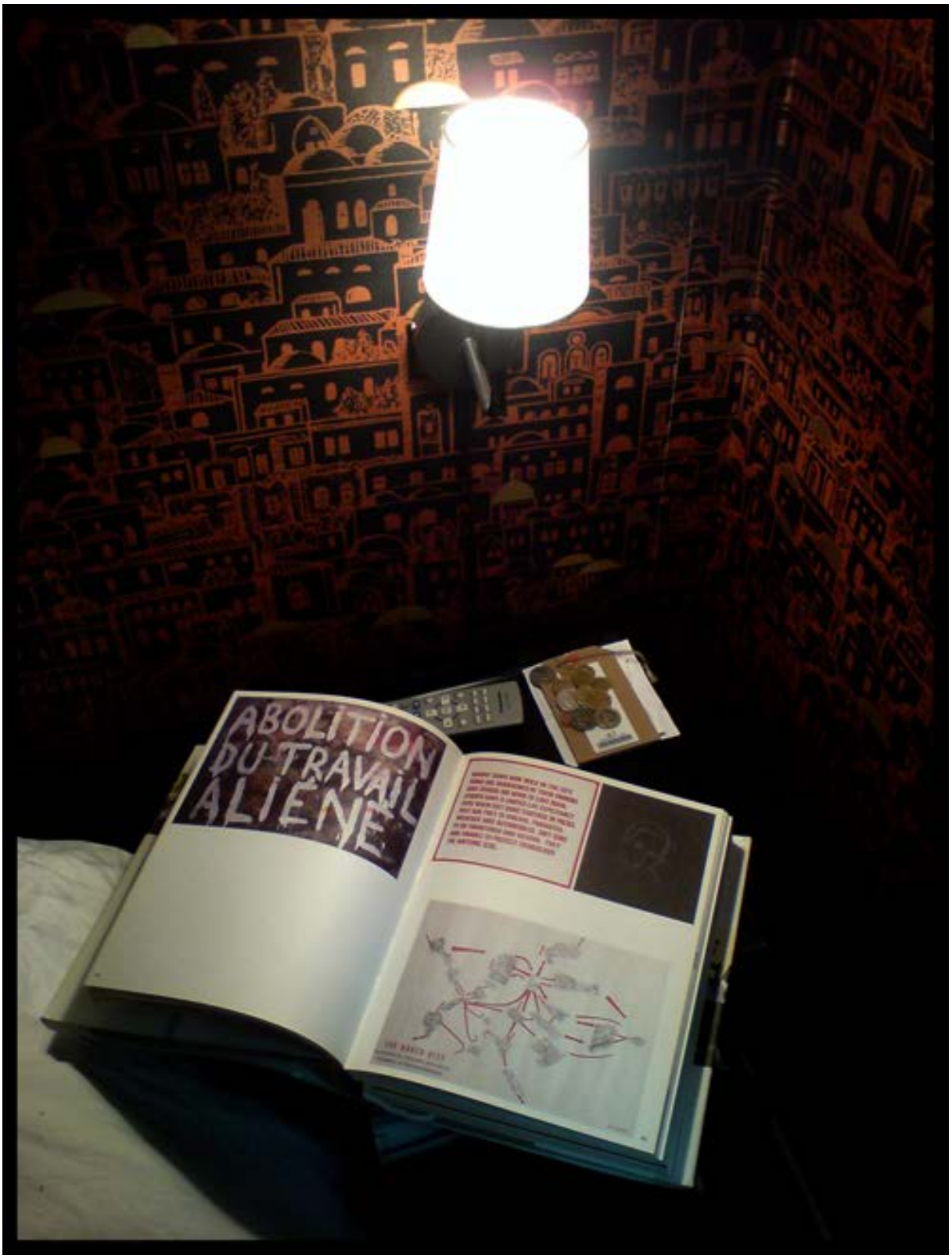
- Et nous, sommes-nous morts ?

- Oui.

- Mais dans la publicité télévisuelle enregistrée.

- Putain, Joe, c'était dans le but de vous pousser à lutter ! » (Ubik, le scenario, Dick, 1974)

That could have been the end, it is the beginning



Une nouvelle pile de livres sur la table : Simenon (Pedigree & Mémoires intimes), Ballard (Les nouvelles & Sauvagerie), London (Les morts concentriques), Panofsky (Idea), Tolkien (Les enfants de Hurin), s'ajoute à la précédente : Greil Marcus (L'Amérique et ses prophètes), Boule (contes de l'absurde), Dick (Ubik, le scénario), Malevitch (Dieu n'est pas détrôné), et à mon propre recueil (Rien n'est perdu). Je n'ai pourtant toujours pas fini de lire Simone de Beauvoir (Tout compte fait) que je picore, au petit bonheur la chance, entre deux ride en vélo dans Paris. Pas de réel rendez-vous, mais pas mal de rencontres professionnelles informelles forment mon quotidien d'artiste, plus ce film qui n'en fini pas d'être monté avec mon pote David, et nos toutes nouvelles connexion cinéma. Dans quelques semaines, comme je ne cesse de le répéter, je serais au Maroc, pour un mois, à tenter d'écrire encore et encore ma vie. Je pourrais évidemment dessiner, peindre, préparer de nouvelles expos, ou écrire le scénario de ce nouveau film qui me trotte dans la tête depuis quelques années : l'histoire d'un autostoppeur envoyé sur terre par des extra terrestres pour juger l'humanité, un road movie déjanté sur fond d'ultra violence et de contresens.

Ma vie, mon œuvre… Dans la postface du livre de Panofsky on peut lire : « De Platon et Phidias à Michel-Ange et Dürer, Panofsky étudie le trajet de l'*idée*, élaborée par les anciennes théories de l'art qui ne dissocient pas encore le beau du bien… », et, dans le corps du texte, la phrase suivante : « (…) de même que dans tous les domaines de la vie Platon sépare nettement les activités professionnelles selon les critères du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, de la même façon, lorsqu'il est question des arts plastiques, il oppose parfois aux représentants si décriés de « l'art mimétique », qui ne savent qu'imiter l'apparence sensible du monde des corps, d'autres artistes, ceux qui cherchent dans leurs œuvres, à mettre l'idée en valeur (…) ». Je suis déjà revenu plusieurs fois sur l'idée que « *Si l'on doit un jour être connu pour et par son œuvre, cela sous-entend qu'on lira forcément cette dernière à la lumière de notre vie, et donc l'application d'une éthique stricte dans l'une comme dans l'autre* », et insisté sur l'importance qu'avait cette phrase dans mon travail, elle est aussi la source de la plus grande confusion de ma vie, comme je commence tout juste à le voir.

Si le Beau et le bien sont à dissocier, de même que les artistes qui cherchent à travers le mimétisme à représenter la réalité s'opposent à ceux pour qui l'idée prévaut sur la forme dans la vision Platonicienne de l'art, alors faire de sa vie une œuvre et appliquer la même éthique dans

l'une comme dans l'autre, équivaut à confondre le Vrai et le juste, le faux et l'injuste.

Les mots ont pour moi un sens bien précis, et si je ne connais pas grand chose à Platon Aristote, Hegel ou Adorno, si les « livres compliqués » resteront toujours pour une part poésie dans ma façon de les apprécier, si je n'arrive pas à faire la différence entre l'art et la vie, c'est parce que l'art est avant tout l'expression de ma vie dans mon activités professionnelle principale.

« Être artiste ». « Ne pas faire pour être mais être pour être », prôner le dépassement de l'art, « abolir le travail aliéné ». Aliéné par un « système » qui n'accepte pas la contradiction et ne la reconnaît que lorsque son caractère subversif a été épuisé.

Exposer en galerie, diffuser son travail : « toute œuvre d'art qui peut être comprise est le produit d'un journaliste », marmonne Tristan Tzara de l'autre côté de la barrière de l'admissible, en 1914. Si je confond être vrai et juste, le beau et le bien, l'éthique et le travail qui véhicule cette éthique, l'œuvre et la vie, je ne suis absolument pas dupe d'autres différences qui sont pourtant admises du plus grand nombre.

En relisant mon dossier de presse des derniers mois, je suis tombé sur la récurrence des mots « vrai », « authentique », « vérité », et je me suis fait penser à tous ces artistes qui se sont un jour trouvés bloqués par le système qui avait un jour décidé d'exploiter leur œuvre à des fins commerciales avoués, *avec leur bénédiction*, et, après une courte remise en question, fait de leur « authenticité » leur meilleur marchandise.

Critiquer l'institutionnel ne mène à rien quand c'est autre chose que l'on cherche. Je n'ai pas choisi d'être en marge, et ne suis pas sûr de l'être vraiment. L'institution et le système sont ainsi de bien grands mots pour définir le manque d'ouverture d'esprit d'une petite élite, malheureusement aux rênes d'un pouvoir basé sur une conscience universelle du désir marketé d'autrui.

Un faux ennemi.

Je ne sais pas si je suis capable de bomber le torse pour passer le stade de ma professionnalisation après m'être battu toute ma vie pour une certaine forme d'amateurisme, mais une chose est certaine : si mon œuvre est indissociable de l'éthique qui l'a vu naître, rien ne m'oblige

pour autant à croire encore qu'elle ne puisse survivre à sa marchandisation (ou que je ne puisse survivre à « ma » marchandisation).

Comme je l'ai dit plus tôt le combat est ailleurs, dans le sens que je veux donner à ma vie et dans la justesse d'un propos qui n'a rien à envier à Sa vérité, comme diraient les Ricains.

Si l'on échoue, c'est que l'on a un jour péché par présomption.

« Je serais un jour le nouvel Andy Warhol », avais-je dit lors d'une interview pour l'express il y a quelques années. Il s'agissait d'une boutade, mais aussi d'une prise de position politique à l'heure d'un début de starification obscène des membres influents de la société. Je sentais déjà venir le mouvement quand je décidais de vivre dans les vitrines du Printemps été 2000, quelques mois avant le premier épisode de Loft Story. Depuis, avec Sarko et Carla, les CRS partout, je n'ai plus qu'une envie, me cacher, disparaître, préparer la révolution comme cet adolescent qui sommeille encore en moi. Le beau et le bien assimilés, c'est le début du fascisme. L'œuvre attachée à la vie, leur indissociabilité, c'est l'humain qui s'exprime dans sa plus grande justesse. Je ne confonds pas. Je lutte.

Platon ou pas Platon.

Aristote, je l'ai découvert dans un livre de SF.

Quand à « plus grande confusion de ma vie », elle ne consiste pas à confondre la vie et l'œuvre, mais à refuser la vie sociale qui est promise à mon œuvre et, à travers elle, faire de moi un personnage « public ».

D'un naturel discret, limite asocial, il m'est très difficile de me mêler à la foule sans voir ses limites qui sont aussi les miennes. Parler à des gens que je ne connais pas sous prétexte qu'eux me connaissent me paraît ridicule mais nécessaire, me faire connaître de gens que je n'aime pas dans le but de les pousser à apprécier mon travail est un combat perdu d'avance. Ici, il n'est pas question de politique, mais de personnalité. Ce n'est pas ma vie que l'on achète mais mon « travail » qui est aussi ma vie. Inconciliable ? Je ne l'ai jamais pensé car je n'ai jamais été à vendre. Si une peinture n'est pas moi, elle reste néanmoins la trace brutale du vécu qui a été le mien. Cette trace est mon produit, non sa justification. Question de temps sans doute, et j'ai tout mon temps.

Demain est déjà un autre jour.

Un téléphone portable sans réception. Loin de tout, face au tumulte calme de l'océan qui me relaxe, main dans la main de la destinée que j'ai choisi. Toujours et encore.

Vie et œuvre mêles car l'une évoque l'autre indissociablement.

Toutes ces discussions qui n'ont pas lieu et constituent pourtant le corps du texte.

Mimétisme ou idée.

L'un a t-il jamais existé sans l'autre ?

Artus

Novembre 2008

ill-Blog

Fragments

Les lendemains d'expos sont toujours durs. Même si « quelque chose s'est passé », c'est le quotidien qui reprend sa course. Un projet fini, c'est un autre projet qui commence, et « le pourquoi qui s'élève ». Hier, j'ai présenté mon film, « Le dernier voyage de Maryse Lucas », co-réalisé avec David Ledoux, au cinéma Racine Odéon, devant une salle comble. A la sortie une bataille à la chaine de vélo a fini de pimenter une soirée qui avait débuté dans le tumulte, les émotions, et s'était achevée par un banc d'honneur très bruyant. C'était la première fois depuis mes années rollers que j'entendais mon nom scandé par une foule, et que je sentais le poids d'un succès en train de s'inscrire dans la durée. Responsable à mes propres yeux d'une certaine intégrité, d'une vision un peu différente du monde. L'histoire, Maryse en fond d'écran. Daniele me demande sans duplicité, curieux de savoir pourquoi je tiens tant à mettre en avant le nom de ma mère : « mais qu'est-ce qu'elle a fait Maryse, à part vivre ? ». Mais c'est déjà énorme ! Vivre. Mon travail artistique, sincère en cela que je me sers d'un vécu qui n'est pas que le mien pour raconter une aventure parallèle dont la vérité pourrait sembler contestable à ceux qui ne l'ont pas partagée. Ma vérité, assez loin de celle mise en avant par le monde moderne, coincé entre des valeurs humaines et une compétitivité qui rend presque obsolète tout sentiment authentique. « Choisir entre le bien et le mal est juste une question de nécessité » dixit James bond (de mémoire) in Quantum of solace.

de Hesme
rand Bonello
LE DERNIER VOYAGE DE
MARYSE LUCAS
UGC ALTITUDE

Un vélo dont on changerait toutes les pièces une à une serait-il le même vélo. Le cadre est-il le vélo. Quel est le corps d'une personnalité que le vide envahi ? J'ai de moins en moins envie de faire de l'art. La Fiac, Show off, Slick, une œuvre d'art remplace une œuvre d'art qui en remplace encore une autre, tout a du sens, plus rien n'a de sens. Combien de fois ais-je écris cette phrase, toutes ces phrases. L'appartement ou je squatte, après la rupture avec mon ex-copine, est terriblement glauque. Un endroit ou dormir, dormir dormir. J'ai besoin de travailler, de créer, mais plus de dessiner, peindre, écrire ou penser. Cette chose en moi qui me dirige et me perds crie famine. Tous ces livres que je dévore, ces films, ces images que je consomme, où me mèneront-elles. Comment avouer que j'ai aimé la bataille à coup de chaîne qui a clôturé la première de mon/notre film ?

Deux semaines ont passés et j'ai du mal à croire que je suis installé au Maroc, dans une grande maison remplie de cris et de rires d'enfants, après cette rupture violente avec l'une des femmes de ma vie. Souvent mes amis se moquent de moi, me disent « encore une », et confondent les aventures avec la réalité de la durée, l'histoire comme dirait ma nouvelle grande amie. Parfois certaines rencontres changent une vie, d'autres la bouleversent. Le hasard, le secret, la magie. Blois, Ernée, Rennes, Belle-île. Un vélo dans le coffre prêt à escalader les montagnes, malgré le rapport trop dur. Je crois aux objets, aux signes, à cette réalité qui n'est jamais ce hasard dont je parlais plus haut. Envie de cinéma, de long métrage, de nouveaux amis, sans pour autant oublier que le passé est autant responsable de notre destinée que ce que l'on projette dans notre futur. Avec E. nous voulions faire des enfants. Les rêves déchus ont la vie dure et sa sensibilité me manque, mais de même que la perte n'amène pas que le fracas, le gain ne peut se concevoir sans aide, partage, et échange. Ce texte n'ira pas plus loin que ces quelques mots, ces émotions décousues qui ne vont nulle part ailleurs qu'en moi-même, dans un futur proche donc, celui que je suis déjà en train de choisir.

« Le lama blanc mange plus que n'importe qui » dans un jeu qui passionne les enfants.

Le Maroc, c'est la lumière. Allons-y !

CINEMATHEQUE DE TANGER

À fond dans la descente, la peur me prend, serais-je assez fort et fou pour maîtriser mon vélo, me jeter en travers de la route à une vitesse vertigineuse. C'est que la montagne est haute. Le paysage défile dans une sorte d'absence, concentré sur le bitume, à toute allure, je vois à peine le fantastique panorama qui borde la route. Je slide, me rappelant qu'un jour un ami à moi s'était cassé les deux poignets, en skateboard, à la fin d'une pente trop ardue pour ses débuts. Apprendre, ne pas passer par dessus le guidon. Sentir le vent, paisible, frapper un visage qui se détend. Rond point, montée difficile, les jambes qui tremblent sous l'effort, la voiture qui s'arrête, curieuse : déjà là ? La ville, son exubérante saleté, un policier corrompu qui essaye de m'arrêter sans raison, un enfant de me voler mon vélo, la plage, le soleil, Tanger. Un café au lait en terrasse, « le meilleur de ma vie ». Il faut rentrer, rester concentré, la descente est moins rapide, alors je vais deux fois plus vite, double un taxi, comme un fou, slide par intermittence, espérant que le vélo tiendra la route, le taxi me suit, essaye de doubler, je vais maintenant trop vite, sans aucune peur, physique. Ce danger que j'aime tant, maîtrisé, mais à la merci d'un quelconque accident de terrain. Insane. Beautiful. Magique. L'esprit vide, comme à chaque nouvelle étape. Un cycle commence, un autre fini. Un homme obsédé est un homme possédé du démon. Non, dieu n'est pas détrôné, il écoute de la musique à fond sur une platine MK2. Nous aussi, et nous chantons en cœur un refrain inconnu. Le rythme de nos vies, à nulles autres pareilles. Vertigineux. Vraiment. Le choix, c'est celui de ne s'en octroyer aucun.

UN AUTRE MONDE
EST POSSIBLE

Artus

Décembre 2008

ill-Blog

“Il n’y a que les imbéciles qui deviennent”

Réveil, matinée tranquille. La lumière filtre à travers les persiennes, comme dans tous ces films à relent colonialistes. Les femmes sont en train de se laver à l'eau froide alors que les oiseaux piaillent en souriant. Verdure chatoyante et misère oubliée. Le Maghreb. Je déteste les descriptions et les carnets de voyage, et pourtant, comment exprimer mieux le ravissement que par une description détaillée incluant tous les détails. L'intimité irréductible de l'expérience. Que raconter ? Je note dans mon carnet : « la nonchalance, c'est l'opposé de la passion », puis j'ajoute : « Je lis deux mots dans un livre et j'ai compris. Ces deux mots me suffisent. Rarement le style ou l'histoire m'émeuvent assez pour me donner envie de poursuivre jusqu'au bout. Je comprends trop vite, trop intensément, et, souvent, il ne reste rien de mon envie passé les premiers chapitres ».

« Quand vous appréciez le pouvoir chez quelqu'un, vous devez évaluer ses capacités en tant qu'ami et en tant qu'ennemi »… « Quand tu parlais de la liberté, il t'a demandé : la liberté de faire quoi, et tu lui a répondu : la liberté de dire non. C'est drôle, mais je pensais au même moment qu'il est plus important d'avoir la liberté de dire oui » (Shantaram de Gregory Davis Roberts, bientôt adapté à l'écran avec Johnny Depp dans le rôle de Lin).

« Un homme pas pressé arrive vite nulle part »… « La civilisation, après tout est définie par ce que nous interdisons, plutôt que par ce que nous permettons » (Le même). Toutes ces phrases toutes faites, ces idées reçues puis délivrées à l'infini à un public conciliant. La grande œuvre est celle qui sait véhiculer le juste équilibre entre l'attendu et l'inattendu. Tout le monde a besoin de repères, de fausse et de vraies affirmations pour se construire. Certains plus que d'autres. Qu'est-ce qui fait une identité ? Une singularité ? Une œuvre justement ?

J'attaque maintenant *« Les carnets du sous sol »* de Dostoïevski, ou je lis :

« (…) Il n'y a que les imbéciles qui deviennent. Un homme intelligent du XIXe siècle se doit – se trouve dans l'obligation morale – d'être une créature essentiellement sans caractère ; un homme avec un caractère, un homme d'action, est une créature essentiellement limitée. (…) Mais bon : de quoi un honnête homme peut-il parler avec le plus de plaisir ? Réponse : de lui-même. Et donc, je parlerais de moi.

(…) Je vous assure, messieurs : avoir une conscience trop développée,

c'est une maladie, une maladie au plein sens du terme. (…) Parce que, d'abord, je suis coupable d'être plus intelligent que tous ceux qui m'entourent (je me suis toujours senti plus intelligent que tous ceux qui m'entouraient, et quelquefois - me croirez-vous ? - j'en ai même éprouvé des scrupules). (…) Parce que je suis coupable, enfin, du fait que, même si j'étais doué d'une quelconque grandeur d'âme, je n'en éprouvais qu'une douleur plus grande à la conscience de son inutilité.

Pour [les hommes spontanés et les hommes d'action] un mur n'est pas un obstacle, comme par exemple, pour nous, les hommes qui pensons, et qui, par conséquent, n'agissons pas.

Comme si ce mur de pierre pouvait vraiment vous apporter le repos. (…) Absurdité des absurdités ! Ah non, mais - tout comprendre, avoir conscience de tout, de tous les impossibles, de tous les murs de pierre ; ne se soumettre à rien, aux impossibles, aux murs de pierre, si cela vous répugne de vous soumettre (…) ; c'est comme si vous, vous en étiez coupable, même si – encore une fois – vous n'êtes, à l'évidence, coupable de rien. (…) Un homme doué d'une conscience est-il capable de s'estimer un tant soi peu ?

Oui, est-ce possible enfin, est-ce possible que l'on s'estime encore un tant soi peu si l'on a essayé de chercher du plaisir même dans la sensation de son propre abaissement ? (…) Demandez-moi pourquoi je me démolissais et je me torturais tout seul de cette façon. Réponse : parce que je m'ennuyais de rester les bras croisés. (…) Je m'inventais moi-même des aventures, une vie – pour vivre, ne fut-ce qu'un tout petit peu. (…) Une fois même, j'ai voulu me forcer à tomber amoureux – et même deux fois. Et je souffrais messieurs, je vous en fiche mon billet. Au fond du cœur je n'y crois pas, qu'on souffre, c'est un sarcasme qui vous remue, mais moi je souffre, et de la manière la plus vraie, la plus réglementaire ; je suis jaloux, je bous et je trépigne… Et tout cela messieurs c'est par ennui – oui, par ennui ; le poids de l'inertie. Car elle est un fruit direct, légitime, une conséquence logique de la conscience, cette inertie – cette position consciente les bras croisés. J'en ai parlé plus haut. Je le répète, je répète et j'insiste : les hommes spontanés, les hommes d'action sont justement des hommes d'action parce qu'ils sont bêtes et limités. Comment j'explique cela ? Très simple : c'est cette limitation qui leur fait prendre les causes les plus immédiates, donc les causes secondaires, pour des causes premières : ainsi parviennent-ils plus facilement et plus vite que les autres à se convaincre d'avoir trouvé la base indubitable de leur affaire – et ça les tranquillise : et c'est là

l'essentiel. Parce que, pour se mettre à agir, il faut d'abord avoir l'esprit tranquille, il faut qu'il n'y ait plus la moindre place pour les doutes. Mais, par exemple, moi, comment ferais-je pour avoir l'esprit tranquille ? Pour moi, où sont-elles donc les causes premières qui me serviront d'appui, où sont les bases ? D'où est-ce que je les prendrait, Je m'exerce à penser ; par conséquent, chez moi, toute cause première en fait immédiatement surgir une autre, plus première encore, et ainsi de suite à l'infini. Telle est l'essence de toute conscience et de toute pensée. (…) On dit : L'homme se venge parce qu'il trouve là une chose juste. C'est donc qu'il a trouvé sa cause première, sa base – en l'occurrence : la justice. Il peut donc être tranquille sur tous les plans, d'où – il se venge tranquillement et avec succès, convaincu qu'il est d'accomplir un acte aussi noble que juste. Mais moi, je n'en vois pas, de justice là-dedans, et je n'y vois non plus aucune vertu, et donc, si je commence à me venger, je ne le ferais que par méchanceté. Cette méchanceté pourrait évidemment l'emporter sur mes doutes, et pourrait donc servir de cause première justement parce qu'elle n'est pas une cause. (…) Mais qu'est-ce que je peux faire quand la fonction unique et évidente de tout homme intelligent reste le bavardage, c'est à dire d'agiter les bras pour faire du vent ?

Si c'était seulement par paresse que je ne faisais rien. Messieurs comme je m'estimerais ! Je m'estimerais parce que je serais en état de posséder en moi au moins de la paresse ; j'aurais au moins une caractéristique, qu'on pourrait presque dire positive, et dont je serais assuré. Question : qui suis-je ? Réponse : un fainéant ; qu'une chose pareille ferait plaisir à entendre. C'est donc que je suis positivement défini, donc on peut dire quelque chose de moi. « Un fainéant ! » - mais c'est un titre, une fonction, oui, une carrière, mes bons messieurs. Non mais c'est vrai. Dès ce moment, je suis membre de droit du club le plus important, et je ne fais plus rien d'autre que m'estimer. (…) Moi, il y a longtemps que j'ai ça dans l'idée. Ce « beau », et ce « sublime », je l'avoue, ils me tapent sérieusement sur le système. (…) Ce qui profite à l'homme peut-il toujours être établi sans risque d'erreur ? N'y a-t-il pas des cas qui, non seulement n'entrent pas, mais ne peuvent entrer dans une classification ? (…) Vos intérêts, qu'est-ce que c'est ? Le bien-être, la richesse, le calme, etc. ; de sorte que les hommes, qui, par exemple, iraient délibérément à l'encontre de cette liste ne seraient, d'après vous et, d'après moi, bien sûr, rien d'autre que des obscurantistes, ou carrément des fous, n'est-ce pas ? ».

Et si vous remplaciez « mur » par « règles », « vengeance » par « volonté de réussite » et « fainéant » par « loser » ? Essayez, juste pour voir…

Le sous-sol en Anglais ça se dit « Underground », et dans ce texte qui date de 1864, on sent aussi pondre un peu de l'absurdité de la vie, version inversé, si chère aux existentialistes.

Et que se passe-t-il si l'on se refuse la jalousie ? Et donc le sous sol ? Et que l'on n'est pas dupe des héros ? Si la réussite sociale ne nous intéresse pas, et si les règles nous semblent parfois bonnes ?

« Le courage de ne rien être, personne ne l'as jamais »

Est-ce plus clair ?

Chacun ses choix…

Oh ! Hypocrisie de la vanité.

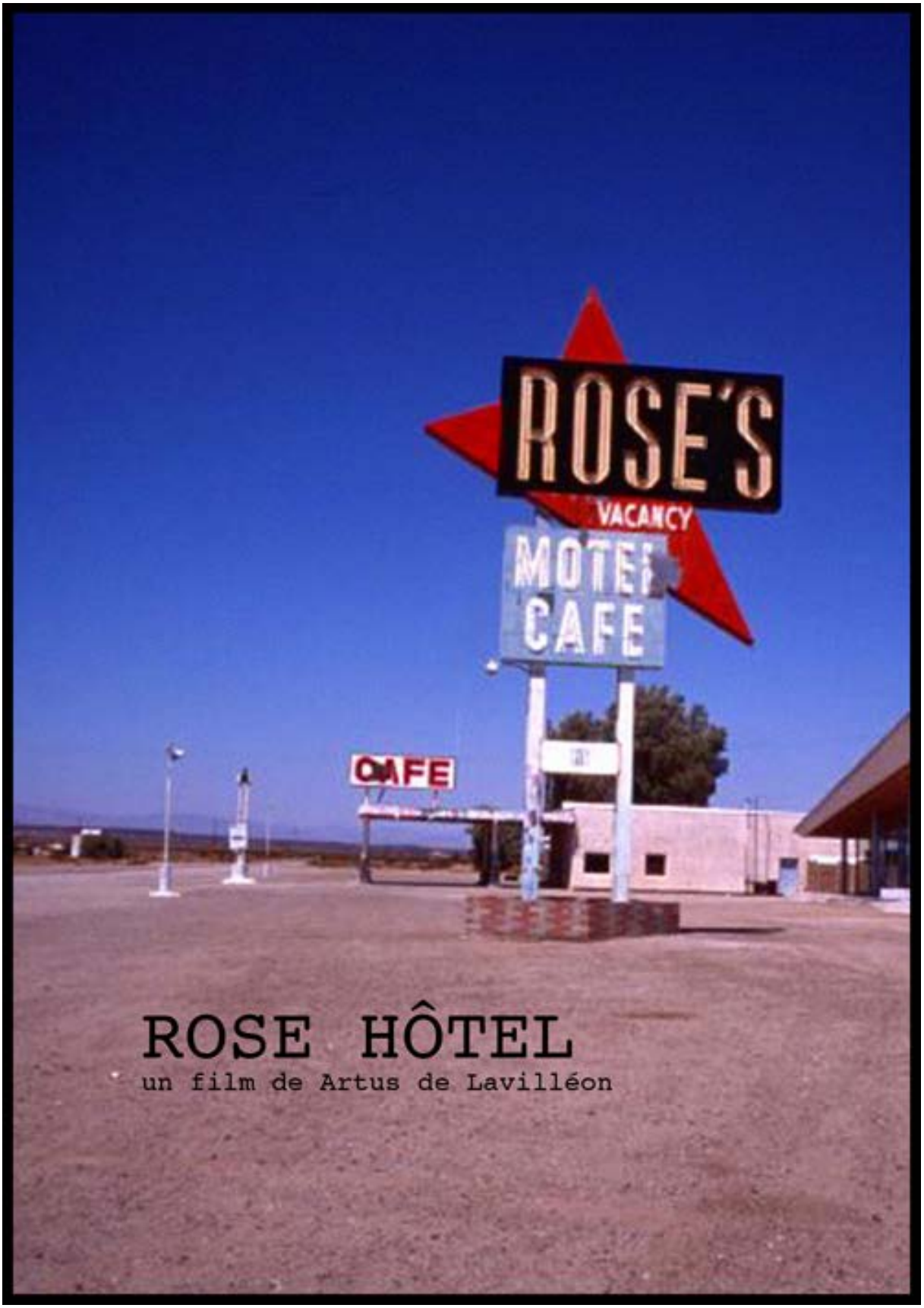
« C'est l'histoire d'un homme, dont la destinée n'est pas claire. Il pourrait être vous …ou moi ; mais n'est surtout personne. Dire qu'il est la main de dieu qui s'étends, serait lui faire trop d'honneur… Il n'est pas, l'instrument du libre-arbitre, car nous savons maintenant, qu'une telle chose n'existe pas. L'homme est homme, et c'est amplement suffisant, pour expliquer ce qui s'est passé. Il n'est, après tout, qu'humain, et le produit de ce qui l'a fait. J'ai bien dit produit. Un produit comme n'importe quel autre. Son passé importe peu, de même que son futur. Seul l'instant présent compte, car lui seul, est réel.

(…) L'homme ne réfléchit pas, ne pense pas, il agit. S'il pensait, il agirait certainement différemment, mais tel n'est pas le but, de cet homme-là. Cet homme là, nous divertit. Il n'est là, que pour notre plaisir. Et c'est ainsi que nous le définissons.

Ainsi, naissent les mythes, et les héros. »

Artus.

Be a Rock. Don't Roll!



Tanger, déroulement heureux de mes journées Marocaines. Bientôt le retour à Paris, le froid, les cafés, la minuscule chambre de bonne que je vais maintenant habiter seul, avec mon chat et mes vélos, mes cartons d'œuvres et mes livres. Mes deux années de vie commune avec Eleonora sont passées vite, comme une flèche tirée en direction d'un futur qui n'aura pas lieu, ou ailleurs, dans une autre vie, sous le symbole d'une amitié de rigueur. Quand on aime à ce point là, on aime pour toujours. J'aime garder contact avec ceux que j'aime et qui m'ont aimé, et, en y pensant bien, je ne crois pas avoir beaucoup d'amies filles avec qui je n'ai pas couché, de réelles amies. Deux ou trois tout au plus. Presque toutes sont devenues des amies proches et les plus proches d'entre elles celles que j'ai vraiment aimé (par contre je ne me suis jamais vraiment remis avec une ex, autant pour « quand Harry rencontre Sally », ce splendide navet). Ne comptent pas alors les années qui nous séparent. Reste cette familiarité, cette connivence, ces énervements qui nous ont liés pour l'éternité, comme on dit. Pourquoi cela n'a-t-il pas marché. Pourquoi. J'avais cru qu'aimer était plus important que tout, que les brouilles, que ce qui ne marche pas, que tout le reste, je m'étais trompé. Parfois des choix différents séparent un couple mieux que ne pourrait le faire aucune trahison. Tout dépend de « la convention de couple » qui est le nouveau contrat de mariage. Un ami me disait l'autre jour : « quitter une femme ou un homme aujourd'hui parce qu'il vous à trompé alors qu'on l'aime encore est une idiotie totale ». Sans doute. Mais quitter quelqu'un qui ne peut et ne pourra jamais comprendre vos choix, quelqu'un que vos choix rebutent, quelqu'un que l'on n'aime plus serrer dans ses bras pour une raison ou pour une autre. Quitter quelqu'un que l'on aimera toujours serrer dans ces mêmes bras mais avec qui le quotidien est impossible. Drame antique. Sublime de l'amour partagé mais impossible. Paris me manque. Paris me manque toujours quand j'en suis loin. J'ai presque fini mon scenario. Je suis heureux. Il fait beau. Le jardin est luxuriant. Je pense écrire sur un sujet et c'en est toujours un autre qui tombe, imprévu, impromptu. L'autre jour quelqu'un m'a remercié pour mes textes, mon engagement, je suis aussi tombé sur un article internet (je ne regarde presque jamais les articles internet) qui me qualifiait d'artiste anarchiste. J'ai trouvé le terme plutôt sympathique, « compte tenu de la conjoncture actuelle ». Il y a deux ans j'avais croisé une ancienne connaissance qui m'avait dit : « avec tout ce que tu as fait, toutes opportunités que tu as eu, continuer de vivre dans tes 15 m2, tient lieu de choix, et ce choix, bizarrement a du sens pour moi, pour nous, on est pas mal que ça épate, avec cette course au succès, à l'argent, la société a besoin de gens authentiques, comme toi ». Je sais, ça peut

sembler très con (surtout cette histoire de société et de « besoin »), mais ça m'a touché. Authentique ? Robert Motherwell dit que les vertus principales de l'artiste sont : « Intégrité, sincérité, authenticité ». J'ai cette phrase écrite sur un morceau de bois, rangé quelque part dans le grenier de ma maison de campagne, à côté des « Mémoires » de Tapiés ou l'artiste développe l'idée de « nécessité intérieure » comme condition sine qua non à la réalisation de toute œuvre importante. Authenticité, nécessité intérieure, œuvre importante. Je crois que je ne veux plus être « artiste », dans ce sens là en tout cas. J'ai déjà dit ce que je pensais de la sincérité. Tout cela me paraît aujourd'hui bien sincère, quand à la fin ne semble compter que la reconnaissance, le compte en banque, et les articles de presse qui s'accumulent. Et l'idée ? L'Idée qui fait d'un tableau de Soulage une œuvre a plusieurs milliers d'Euros. Les rappeurs parlent de respect, ma mère parlait de tolérance, j'aimerais parler de vérité. Vérité du quotidien, difficulté et splendeur de la vie. Histoires de vécu. Tous ces artistes ont façonné ma façon de penser, de voir le monde, surtout Malevitch et son incroyable prose :

« Je me suis transfiguré en zéro des formes et je me suis repêché du trou d'eau des détritus de l'Art académique . J'ai détruit l'anneau et l'horizon et suis sorti du cercle des choses… ».

Ces instants suspendus ou l'on croit avoir trouvé quelque chose, où l'évidence s'incarne. Avec mes amis de l'art posthume j'ai eu, un instant l'impression de toucher du doigt cette évidence :

« En ce jour brillant, nous décrétons la mort de l'art "contemporain" en terme d'époque de l'art, de mouvement, et l'avènement de l'art posthume. L'art-vie. "Il faut être un homme vivant et un artiste posthume". Car "l'après-fin de l'art" ne peut-être ni moderne, ni contemporaine, mais posthume ».

Débat d'intellectuels dans un monde ou seule l'image semble compter. L'après-fin de l'art. Quelle après fin de l'art ? Celle de Duchamp que je hais ? Celle de Malevitch mon maître ? Celle de Hegel ou de Nietzsche que je ne comprend qu'à peine ? Celle qui coïncide avec la mort de dieu ou celle de la querelle iconoclaste. Représentation et Mimesis.

« I'd rather think about girls », nous dit Wayne « dans le film éponyme ».

Je n'aime pas l'étalage de culture.

On me dit que mes textes sonnent comme de longues complaintes, une lucidité dont il est plus simple de se passer. Plainte et joie de vivre sont-elles inconciliables ? Peut-on croire au verre d'eau à moitié plein et être dépressif à la fois. Traverser un détroit à la nage et nager avec la force de l'espoir, non du désespoir.

Je ne suis pas dépressif et je crois pas à l'espoir.

Quelqu'un a retiré de mon site plusieurs vidéos pour « atteinte aux droits d'auteur ». « Dessins », « Chronologie I & II », « Torino Road Trip », « Book », « Mort aux cons ». Pourquoi ? Quels droits d'auteur. Images et dessins de ma vie, performances artistiques. Qui attaque, et pourquoi ? Qui annihile.

J'y pense et puis j'oublie. J'avance. « No Copyright, no fuckin copyright » en quatrième de couv de mon ouvrage sur la vie de Castelbajac, sans doute la chose que j'ai faite sur laquelle je communique le moins et avec laquelle on me bassine le plus. Parlez-moi de Jean-Charles et là, oui, je serais intarissable, mais qui s'intéresse à l'incroyable vie de cet homme a part quelques élus. Encore ne compte que le succès, l'association, le potentiel de renommée. Je suis toujours surpris quand JCDC m'assois au premier rang de ses défilés. C'est normal, c'est un ami et parfois nous nous téléphonons pour rien, juste comme ça, pour le plaisir. Ce n'est pas un ami proche mais un ami tout de même : un sacré personnage.

J'aime les caractères trempés, les vraies personnes comme dirait mon ami Julien Lachaussée, grand photographe de tatoués devant l'éternel. « Les vraies personnes ». Tout le monde est vrai.

Un autre ami me disait tout à l'heure qu'il croyait entendre ma voix quand il me lisait. C'est déjà que j'ai une voix. La peur, la peur de se faire voler, la peur de ne pas être assez authentique, reconnaissable. Cette peur là est la pire chose du monde quand il s'agit de création. Peur de ne pas être assez soi-même. Assez identifiable ?

Et si l'œuvre se suffisait à elle-même. Et si copier permettait aussi de progresser. Les DVDs à 1 euros en Chine et au Maroc. Les livres, l'imprimerie. L'argent.

J'ai rencontré quelqu'un qui avait été un proche de l'un des lieutenants de Mesrine. Qu'est-ce qui fait un leader ? La générosité, ou la force ?

Tout cela m’intéresse si peu.

Vivre, donner, échanger. Ne pas limiter, soustraire, bloquer.

Allez : quelques phrases de films… sans les sources.

A bientôt.

Artus.

Jusqu’ici toujours rien.

On ne prête qu’aux riches.

Si tu n’as pas d’amis, crée les !

C’est bien ce qu’il a fait… Parce que ça a marché !

Nous ne céderons jamais.

L’humanité doit atteindre son destin de violence.

Rien n’aurait pu le sauver, à considérer qu’un tel sauvetage soit souhaitable.

La mort n’existe pas. La vie seule est réelle.

Elle était très généreuse et il lui a rendu autant.

Il faudrait arrêter de vouloir croire.

Les cibles, c’est fait pour tirer dessus.

Parti de tout pour arriver à rien.

C’est difficile d’apprécier un homme qui ne boit pas.

Il ne suffit pas de tuer, il faut considérer l’homme aussi.

La passion naît du désir et de la peur.

En attendant le déluge.

Rien n’est pas tout.

Tout n’est rien.

La révolution on la fera plus tard ou on ne la fera pas.

On ne peut rien pour quelqu’un de désespéré.

Vrai jusqu’au bout.

- Nous on est le peuple qui dors, le peuple qui fait l’histoire.

- Il sont beaucoup plus nombreux à dormir alors !

Le bonheur te tourmentes !

C’est très difficile d’être et d’avoir été

Son extrême innocence : c’était ça sa corruption.

L’envie qui n’est pas désir mais profondeur inassouvie.

Toute œuvre d’art qui peut être comprise est le produit d’un journaliste.

Abolir le travail aliéné

Ce n’est pas parce qu’on ne les consomme pas que l’on ne veut pas voir les choses.

Il faut souvent passer par la case connard pour retrouver sa liberté.

J’avais toujours cru être quelqu’un qui savait ce qu’il voulait.

Brusquement les pensées prenaient le pas sur les sentiments.

Mais là tu te sers de moi pour écrire ta propre histoire.

N’importe quel rêve devient réalité.

Tant que le ruisseau de sang n’arrive pas à mes pieds, je ne bouge pas !

Quand es-tu devenu leur jouet ?

On rencontre souvent sa destinée sur le chemin que l’on prend pour l’éviter.

N’est-il pas temps que l’être humain compte plus que le profit.

Une vie sans réflexion ne vaut pas la peine d’être vécue.

Est-ce qu’on peut s’approprier des sentiments qu’on a pas éprouvé.

La certitude comme conformisme des incertains.

- C’est absolument absurde.

- Tu crois ?

– Je crois que j’en suis sûr.

- Te descendre n’assouvirais pas ma vengeance, tu n’en a rien à faire d’être mort ou en vie.

- Vous voulez être dans la légalité ?

- Le principe m’intéresse, mais pas le salaire !

- Il faut se conformer aux règles comme à une planche de salut. Si on ne tire pas le premier… Vous voyez ce que je veux dire…

On peut se marrer et être sérieux quand même.

Tout travail mérite salaire.

C’est pour ça que nous luttons, parce que nous n’avons rien.

Aujourd’hui le grand gagnant ce n’est pas l’homme fort, intelligent, c’est le petit combinard, celui qui sait manier le chantage comme une winchester, et surtout : la confusion dans la clarté.

La prochaine guerre ça sera comme ça, tout va péter et on sera jamais qui a gagné.

Le chemin le plus court pour aller de la barbarie à ma décadence, passe par la civilisation !

De Marx, nous avons surtout retenu la notion de capital, n’est-ce pas…

Perdre, c’est trop dur à supporter.

Je ne compte pas subventionner l'échec.

Je n'accepterais jamais que l'homme ne fasse rien, jamais.

À l'origine de l'échec il y a les erreurs.

C'est eux qui ont fait ça, et non qu'on leur a fait.

Je les ais connus, arrêtez de les voir comme ils n'étaient pas.

Il ne suffit pas de prier dans ce monde de merde, il faut aussi se défendre. L'homme doit affronter la vérité.

Obligatoire ? ça n'existe pas obligatoire.

Ne sous estimez pas le choix, il peut devenir un tigre féroce.

S'ils sont faibles alors ce n'est pas grave de les offenser.

Un rêve de Nihiliste complètement exhaussé.

- Si une journée est parfaite, c'est ta dernière sur terre.

La rébellion contre tout ce qui existe.

Comme beaucoup d'artistes il avait besoin de vivre avec une femme.

Je n'ai pas parlé de talent. J'ai parlé de génie.

Je te vois avec une autre et ça ne me fait rien. Rien.

Je pense que je lui ai pris davantage que je ne veux bien l'admettre.

Elle considérait la souffrance comme condition inhérente à la passion et acceptait de mettre sa vie en péril.

Je ne sais pas de quoi j'ai peur, si ce n'est que j'ai peur de moi-même.

On n'échoue que quand on abandonne.

Lorsque l'on vous traite comme une bête trop longtemps vous en devenez une.

Pour avoir il faut prendre.

Oui… Je sais… Tu allais gagner…

Vous avez la chance d'incarner la plus belle contradiction de l'histoire.

- Peut-être vont-ils se rendre ?

- Non, ils sont trop nobles pour cela.

I don't know why I am so scared, unless I am scared of myself.

Get an afterlife!

She was a brand display.

You are not as special as you think. You are hoping to get everything you want.

Finance faith instead of fear.

You just want things to be resolved to get you simplicity back.

Now that I saw the show, I'm going to look at the people.

Breaking away with nobody famous.

You can make me do anything.

Get real!

You think you can go and say to the all world « No » when the all world is not here to hear it.

- If I don't kill you, who should I kill?

- I don't deserve this!

- Love comes with pain.

- Annoyance is not pain!

- You are my husband… No, you are not!

When is it gonna start? My life, not all of this!

The more obvious the best.

- It was disgusting.

- Not at a philosophical level!

Because everyone is going in the same direction, doesn't mean it is the right direction.

Never is a long time.

You have to let go Darling!

Some things you can't apologize for.

Make yourself visible.

- Why do we do anything in this life?

– I need some kind of answer here!

– Was it another guy?

– I was scared!

It could have been a beginning. It is the end

Never explain. Never complain.

People really related to what you said. Especially the way you said it.

We'll police each other.

What is wrong with me? Purity! Purity!

I got the world to discover.

My thoughts haven't been so pure.

I love you. I love your ass. There is no me and any bitch. This doesn't feel wrong at all.

- Why is it happening to me?

- Stay strong.

Be a rock, don't roll.

An unexamined life is not worth living.

I've never cheated on my wife, but now it is my mission.

The thing they say (the women) when they don't say anything at all.

- Sometimes it is right to do the wrong stuff.

- We need to fix ourselves.

The most unpopular of the popular.

Men need to do what they need to do in order to become what they need to become.

First is first, second is zero.

No matter what I do, it is never going to be enough.

Just tell me what to do.

- All that I do only concerns me and what people think…

- Proud is a funny thing Allie.

It is easy to difference right and wrong when you are Young. It is harder when you get old.

I still love you but it is a different kind of love.

- She doesn't want to fuck you she wants to fuck him.

- I don't think you quite understand the nature of our relationship.

You better ask yourself what you are going to do with the tiger when you catch him.

Why do you keep being so good? Why are you so sweet and kind? Are you doing it punishment?

If he feels up to it he might as well do it.

I'd rather die from this than from anything else.

I volunteered but it was not because I am a great guy. I haven't been a nice guy in a long time.

The future is always a fiction.

- I'm more worried about reality than fiction. I am worried about the present.

- The present will look after itself, but it is our duty to realize the future with our imagination.

Maybe it was because of the failure of the experiment.

She could not understand how the failure of the experiment could possibly matter that much compare to the fate of the world. But the experiment seemed of greater importance than the end of time itself.

- Do you want to go threw this again Claire?

- No Henri. I'm Fine.

Only Miracles makes sense.

- I came for my work… he followed me because he loved me.

- I loved him too, very much.

Our lives are filled with sad stories and good ones too.

What we were playing was a prayer. A pray for the wounded planet Earth.

I like it better when you are depressed Peter.

The world is not OK.

I don't decide anything. I just let go.

- We've been pushing you too hard.

- No Henri, There is nothing to be sorry for. Life ends. But I see after all these years…

What a chasse it has been. What a dance.

« Days I remember all my life / Days when you can't see wrong from right / You took my life but then I knew that very soon you'd leave me, but its all right now I'm not frightened of this world believe me / Thank you for the day you gave me / I won't forget a single day believe me / I bless the light »

- This is so beautiful.

- No, wallpaper is beautiful. You are now looking at the human soul singing to itself, to its own god.

- I don't know about god.

- But… the god within us. Look at it… it needs nothing.

- It needs everything.

- Nothing! Nothing!

- It will eat us up alive!

- Never!

- We should really stop this-stop it, how can we stop it? This is all we ever wanted, this is what we feed on. How could we ever turn away from this?

- We don't have the right.

Who could have known that sleeping inside her was the propensity of addiction?

Soon they were hooked, all of them, they lived to see their dreams and when they slept they dreamed about their dreams. They had arrived to the Ireland of dreams together but at the same time they were oceans apart. I watched helplessly. They ignored each other and neglected themselves.

They made monsters for themselves that they cannot neither tolerate nor do without. Their dreams became black hole of isolation.

There is a line that never should have been crosses and we crossed it a long time ago.

You might have found him if he wanted to be find but it was impossible to rescue a man lost in the labyrinth of his own soul.

- But now, what happens now.

- Well that's for you to invent.

I wanted to see her grow old. More than anything I hoped she was now on the path to being that better person she had swore to become.

I always figured when I got older God would sort of come into my life…Somehow… he didn't… I didn't blame him.

What you got ain't nothing new. This country is hard on people. You can't stop what's comin'.

There's no waitin no new… That's vanity!

Stop torturing yourself man, you will never afford it. Live in the now!

It will be mine. Oh yeah, it will be mine! I mean: she will be mine. Oh yes, she will be mine!

I'd rather think about girls.

But you know, even though I live on my own now everybody's really hassling me to do something with my life. To become an adult. I feel like I'm in a "rite of passage" movie. But what I'd really like to do is something extraordinary. Something big. But I probably end up working at Great America.

Sometimes people outgrow one another. It is very sad but you can't let it drag you down…

Is that you… Or the snake?

I know I don't have his looks, I don't have his money…

She'd give a dog a bone!

- What should I do with my life? How do I get back?

- Well I still think you led a really cool life!

People need to be entertained, need the distraction.

I wish the god that somebody'd do something to block out the voices in my head for five mn. The voices that scream over and over: Why did they come to me to die. Why did they come to me to die.

- Well what's wrong with little entertainment?

- You know how it goes…

Honestly, I'm not having an affair. You have nothing to worry about.

- Well I am impressed with your quest of knowledge. Educated men are rare.

- I was up all night working on it

- That s a pretty big gun…

- You punk you crazy punk!

Noël

Lundi 15 décembre.

Dernier jour à Tanger. Ciel bleu magnifique. Mon scenario est en train de s'imprimer dans la chambre obscure au panorama superbe. Plus de bois pour le feu. Chauffage. Je m'apprête à descendre en ville. Affronter une dernière fois la montagne. Boire un café au lait avec un ami, ou un thé à la menthe, tout dépendras de l'endroit. En finissant ce script, je suis amené à me poser beaucoup de questions. Ma première fiction. Que voulais-je dire, comment ais-je rêvé ces scènes, comment une histoire se construit-elle. J'aurais envie de dire : « comme ça ». Je me suis levé un matin et elle était là, et puis je l'ai écrite et elle était conforme, et pourtant ; des petites modifications en ont fait une toute autre histoire que celle que je voulais raconter. L'éducation, ce qui est caché, le destin, le viol. De quoi parle mon histoire ? Car même la fiction la plus habile ne peut masquer la réalité qui l'a vu naître. J'essaye de raconter ce qui ne se raconte pas, parler des non dits, de ce que mon ami Daniele nomme « le masque de la société ». Qu'est ce que ce masque ? Quel visage cache-t-il ? Sous tous ces faux-semblant sociaux. La réalité de la vie. Une réalité comme il y en a des millions. Un homme fait du stop. Qui est-il ? Pourquoi est-il là ? Que cherche-t-il en accomplissant tout ce que les hommes lui disent d'accomplir, en se conformant à ce qu'il y a derrière les mots, les intentions. En quoi doit-on croire ? Qu'est-ce qui le guide. Quels démons, quels dieux. Tout ce que nous voyons existe-t-il ? Ce que nous imaginons. L'homme prend une voiture en marche et s'implique dans un destin qui va devenir le sien…

Le texte fini de s'imprimer.

J'attaque la montagne.

La descente est rapide. Trop rapide. Il faut freiner et aussi se laisser aller. Maitriser le vélo, le souffle, la peur. Mon corps tremble puis se relaxe. Il faut lâcher la tension. Se concentrer.

La montée est presque impossible car très longue (surtout en 49-16, ceux qui font du vélo sauront de quoi je parle). Je la vainc, essoufflé mais très heureux. Faux plat. Slalom fatigué entre les voitures, dérapages, puis une autre descente, moins raide donc beaucoup plus

rapide. Des graviers. Le risque. Une voiture qui s'échappe. Des gens qui regardent, curieux. Le souffle court, j'arrive à ma destination. Je me pose devant la cinémathèque et regarde passer les touristes, comme moi. Un mois n'est pas suffisant pour connaître une ville, mais il y a mon nouvel ami et toutes ses merveilleuses histoires. Son passé de bandit entre plusieurs pays, la fatalité qui amène de nombreux changement d'identité. Fonder une famille. Puis une autre. Tout vivre. Fuir et s'accomplir dans la fuite. Régler les problèmes et tenter le retour dans la vie « normale ». Un peu de prison dans un pays et un autre. Plus de gros deal, juste de la musique, des envies, de nouvelles rencontres. Même dans la musique il y a des escrocs. Passage éclair dans la librairie légendaire de la ville. Pas grand chose en rayon mais de sacrées photos in situ. Beckett, Sartre et j'en passe et des meilleurs. Le libraire nous informe qu'ici les livres mettent deux mois à arriver. Mon vélo est accroché dehors, pas de crainte, ce n'est qu'une grande ville comme les autres.

M. me raconte la drague du soir en voiture sur les boulevards, la ronde des regards et les filles qui perdent parfois leur pucelage, juste comme ça, parce qu'il est temps et qu'elles en ont envie, simplement, avec un presque inconnu, dans une chambre d'hôtel, dans un parc ou sur la banquette arrière du véhicule qui les emmène vers une destination mystérieuse. Il faut se cacher des frères et des cousins. Les terrasses, ici, ça ne se fait pas trop. Les cafés sont remplis d'hommes. Football et matches importants, Barcelone Madrid. Café au lait. Demain Tanger me manquera, mais de nouveaux projets commencent, un nouveau projet. « Je vais faire du cinéma, je vais faire du cinéma, je vais faire du cinéma ».

Qui vivra verra. En roller, en skate, ou en pignon fixe… Rasta, Punk, Mods, ou skateur. A chaque époque sa culture parallèle. Je me demande ce qu'en diront nos enfants ? Tektonik ?

Samedi 20 décembre.

L'homme revenait d'un long voyage autour du monde. En quelques mois,

il avait vu la muraille de chine, les avions décoller allongé sur les plages de Los Angeles, arpenté les rues de New York, et découvert les colonnes d'hercule, Tanger et le détroit de Gibraltar.

De retour à Paris, l'homme trouvait la vie bien ennuyeuse. Il rêvait de nouveaux départs, plus loin, plus vite, d'un autre monde possible. Les gens parlaient de crise, de noël et ne nouvel an, de cadeaux et de coût de la vie.

Vendredi 26 décembre.

L'homme attendait un journaliste tandis que l'eau du thé chauffait. Il faisait froid, et le petit radiateur avait bien du mal à tiédir l'atmosphère de la chambre confinée. Sur les hauts parleurs Patti Smith poussait sa complainte « You are not human, nobody there ». Un chéquier plié, inutile, rappelait à l'homme ses déboires financières, et la pile de factures impayées prenait des proportions dangereuses. L'homme, comme souvent, rêvait de fuite, d'autres devenirs possibles, « d'un autre monde ». « La crise » était sur toutes les lèvres. Allait-elle amener un renouveau ? Et en quoi son métier d'artiste serait-il touché ? L'homme se posait beaucoup de questions, toujours les mêmes, depuis plus de dix ans, ou était-ce vingt ? Dans quelques jours l'homme serait invité à une réunion d'anciens skateurs avec qui il avait fondé un fanzine en 89, proche de l'esprit du « do it yourself » si cher aux punks et, « dans l'idéal », aux nouveaux commerciaux d'agences de pub. L'homme n'avait aucune idée de ce qui amenait le journaliste à vouloir le rencontrer et il n'avait jeté qu'un coup d'œil distrait sur le site internet que ce dernier lui avait envoyé en lien. Ami d'ami le journaliste était de toute façon le bienvenu. Diffuser ses idées était ce qui comptait le plus pour l'homme, partager ; mais était-ce vrai ? L'homme était fatigué de l'art, des expositions, de la commercialisation honteuse du talent à des fins lâches. Il rêvait de grand, de révolution encore, de changement, et il doutait qu'une quelconque réforme du système économique puisse être l'issue de la crise dite mondiale. Quoi d'autre ? Un vélo à pignon fixe accroché à la mezzanine, un téléphone portable déjà obsolète, deux pull fluorescents superposés qui provoquaient l'admiration des proches… La vie lui semblait vide. Terriblement vide… Et pourtant. L'homme travaillait sur un projet de long-métrage, de livre, de nouvelles expos…

Le journaliste venait juste de partir, un joli article dans la poche. L'homme avait fait son travail social de rebelle. Il se demandait comment ses amis du fanzine avaient vieilli, et s'apprêtait à aller voir une exposition au musée d'art moderne sur « les futuristes » devenus fascistes. Tout était déjà écrit dans le manifeste de Marinetti paraît-il. L'attrait de la modernité comme les chemises noires, et pourtant la rétrospective à Beaubourg. Croire et développer ses croyances. Se perdre pour mieux se trouver. « Pour le dépassement de l'art ». « Ne travailler jamais ». « Être multiple et agir dans tous les domaines nous permet de nous imaginer libre. Nous affûtons paraît-il déjà les couteaux qui nous tuerons plus tard ». « J'erre sans but et devenirs parce que je suis déjà, par le seul pouvoir de ma volonté ». Lirait-on un jour les mots du manifeste de l'art posthume comme on lit les graffitis de Debord, un rictus désenchanté sur le coin du visage, l'espoir rivé aux entrailles avinées ?

Boire. « Le vrai est un instant du faux ». Là ou tout est vrai et rien ne l'est. Le Yi-king posé sur la table à côté d'une histoire de la religion de plus, et de l'interview de l'un des créateurs des brigades rouges. Ais-je raison de me diriger vers le cinéma ? *« (10) Qui marche sur la queue du tigre n'est pas mordu. Il va son chemin. Il marche d'un pas résolu. Danger, malgré la justesse. (38) Désaccord. Fortune dans les petites choses »*. Dois-je retourner à Ernée écrire Rose Hôtel, ou Mémoires ? *« (4) Dans l'obscurité réside le développement. Ce n'est pas moi qui cherche l'innocence naïve, c'est elle qui me recherche. Le premier oracle répond ; le second et le troisième souillent. La souillure n'apprend rien. Bénéfique est la justesse. (29) Le double piège. Dans la maîtrise des pièges réside la sincérité. Ainsi l'esprit se développe. La pratique touche à l'excellence ».*

La sincérité n'est pas la vérité pour trop vouloir lui ressembler.

Tourner en rond dans une cage.

Et alors ? Quoi ? Maintenant ?

Demandons encore au Yi-King.

« (51) Fertile est le tonnerre. Lorsqu'il survient tout le monde s'alarme, puis se met à rire. Le tonnerre sème l'effroi à la ronde, mais l'homme ne perd ni la cuillère ni le vin. Fortune. Le tonnerre survient - pensées dangereuses. Tu perds tes richesses et gravis neuf collines. Ne cours

pas après – tu les retrouveras dans sept jours. (40) La solution. Pour la délivrance, le sud-ouest est bénéfique. À celui qui ne trouve plus de direction, le retour apporte la fortune. À celui qui trouve une direction, la vivacité apporte la fortune ».

Bon, alors… Tout va bien. Extraordinaire la sagesse chinoise. Non ?

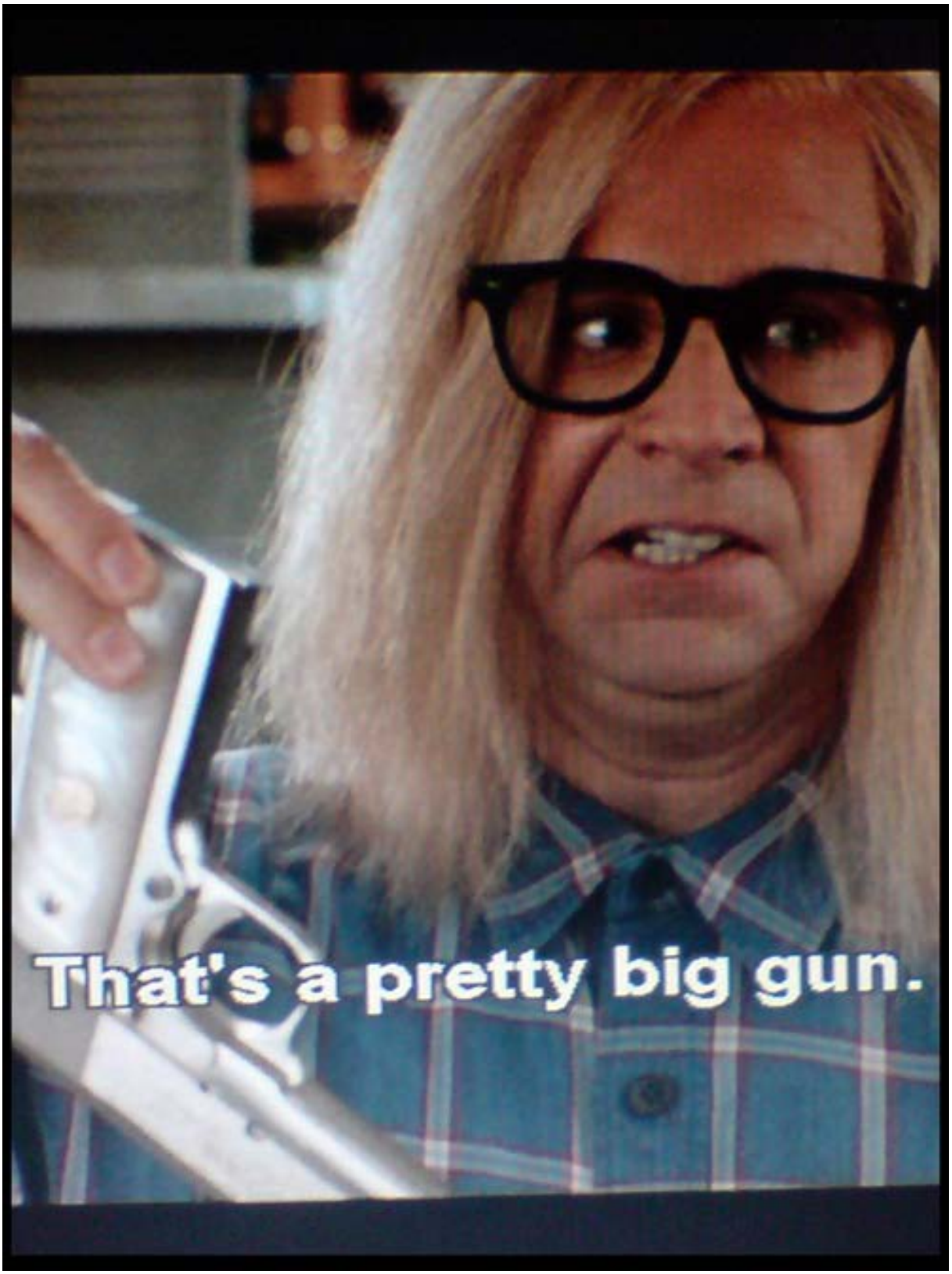
Oui non oui non. Cela dit, j'adore le Yi-king, ce livre magique qui permit à Ph. K. Dick d'écrire « Le maître du haut château ». Culture, cultures. « Plus de culture que de cultures », dirait JCDC.

Il est tard. Je suis allé voir les Futuristes, « nuls nuls nuls », à part un ou deux tableaux de Malevitch, bien sûr. Arpenté en long large et travers Beaubourg avec une amie, « au pas de course » : Villégié, les affiches lacérées, l'alphabet graffiti, la librairie du musée ou j'ai hésité (si si, je vous assure) à acheter la bio de Duchamp (avant de reculer devant le prix). « Connaître ses ennemis »… Donner de l'argent aux ayants droits, une assiette de foie gras devant l'ordinateur. Délicieux. La musique. Fugazi « Oh Yeah ». Parfois je me demande. Le riz qui cuit. Les cordons bleus de dinde congelés. « Only at the précipice do we evolve », noté sur un bout de papier qui traîne (la phrase issue du très mauvais remake, avec Keanu Reeves, de « The day the earth stood steal »). Ah, et puis aussi les vitamines C, et deux « œuvres » vendues aujourd'hui. Finalement peut-être que je vais pouvoir acheter Duchamp, et les brigades rouges.

Mon ex me téléphone. On s'engueule. Bien. Noël. « Merry Christmas ». Comme dans les films. Le cinéma. Two Lovers. Ils étaient trois et l'homme, à la fin, laisse son appareil photo derrière lui pour s'engager dans la vraie vie. Pas si fou que ça en fin de compte. La vraie vie. Les phrases qui tournent. Le temps qui passe. « Souviens-toi de m'oublier », m'avait dit un jour une modèle. Daniele et sa coupe de champagne. On attends Tricky et un acteur qui a embrassé Liv Taylor dans un film. Des jolies filles à la table d'à côté nous envoient des jolis regards. Je préfère rentrer chez moi, me foutre devant un bon DVD au chaud, avec Georges, mon chat, un fantasme dans la tête. Je pars. Rien à foutres des stars. Il fait très froid dehors. Pj Harvey chante maintenant « Walking on water. Proove it to me. Proove it to me… ». J'adore le riz blanc. Temps de me mettre à table.

Salut.

Il ne faut rien, il faut tout.



« Le temps, le temps n'attends pas ». Allongé dans le lit, plein de choses à faire. Je me recouche, « insoumis ». Bientôt je n'aurais plus d'argent pour manger et je déteste taper mes proches, sans dettes connues à ce jour à part celles de ma mère, toujours impayées, ah, et puis les impôts, l'électricité, le chauffage. Un clochard dors devant la porte de mon immeuble « par choix ». Il fait un froid terrible et je m'attends à le retrouver mort tous les matins. Tout le monde s'occupe un peu de lui, mais il a peu de couvertures et refuse toute aide ostentatoire, pendant que je bois mon thé au chaud. « Ça va » dit-il invariablement à chaque fois qu'on lui pose la question. Ça va. A 16 ans, j'avais rêvé cette vie là, commencé à dormir sur les bancs et voler à la tire aux étales des magasins. Je faisais un peu la quête et squattais une chambre de bonne vide que nous avions découvert, un jour que nous voulions monter sur les toits, avenue de la grande armée. À la fin la concierge nous prenait pour des locataires comme les autres… Mythe de mon adolescence, jusqu'aux premier casse pour voler une télé…

Et puis je me suis calmé et j'ai rencontré ma première copine… à 18 ans et demi ! Le clochard porte le nom de mon père, dont je ne me rappelle pas de la date de mort exacte, en novembre 1992 ou 1993 ? Jamais allé sur sa tombe, enterré dans le caveau familial de ma belle-mère, décédée dix ans après lui, que je ne supportais pas, malgré tout l'amour qu'elle lui portait. C'est assez étrange de n'avoir plus de parents sur qui compter au début de l'âge adulte. On se fait tout seul, sans repères évident, à un moment ou « l'entrée dans la société », et les choix qui la motive sont très important. J'aurais aimé parler de mes décisions avec mon père, ma mère est revenue trop tard, autour de mes 32 ans, pour mourir 5 ans plus tard, à une date exacte dont je refuse aussi de me souvenir. Patrick, le SDF, n'as pas d'histoire particulière, la copine qui le quitte, pas de travail, la rue. Je ne pense pas que je supporterais encore la rue, pour le peu que je l'ai connue. Faire la manche assis à côté d'une église, dans le métro, ou ailleurs. Et le pire est que je le faisais de ma propre volonté. Je fuguais beaucoup, parfois avec des amis, parfois seul, parfois utilisant l'excuse de relations inexistantes pour dormir à Paris et faire ma vie. Après avoir reçu une éducation hippie, je me retrouvais avec un aristo et une fille de général d'armée qui ne voulaient pas de moi. J'avais besoin de respirer, et même l'air des pots d'échappement me semblait plus saint que la puanteur omniprésente de l'usine d'éponge de Beauvais. « Tiens, ça sent Spontex aujourd'hui ». À force, j'ai fini par me faire mettre dehors, et j'ai connu les cités, le foyer Sonacotra, et le grand banditisme des tours délabrés de la ZUP du coin, un cutter sous la gorge

pour me faire taire : un mec avait décidé de squatter ma chambre de 9m2 que j'avais bien du mal à me payer en distribuant des prospectus, et avec le peu d'argent que me donnait mon père et que je me faisait parfois dépouiller…

Hier, je discutais avec un ami de la France des années 80, des groupes de punks, de skins, de redpunks, des bandes organisées dans les banlieues et dans les villes de province, de la vraie insécurité qui régnait alors dans certains quartiers à risques. Je ne sais pas si cette insécurité à beaucoup changé, elle descend moins sur la capitale, semble moins organisée, mais est peut-être plus dangereuse. Je n'en sais rien à dire vrai, le temps ou je faisais du stop du côté de la banlieue nord est loin derrière moi, mais je suis quand même content d'avoir connu, et vécu, cette époque. « J'aurais pu mal tourner » comme Leitmotiv, au lieu de quoi je suis parti aux Etats-Unis, me suis marié, revenu, co-fondé un mag de skate, un magasin, un projet dans une galerie, une autre boutique, et petit à petit, suis devenu « artiste ». Je n'ai pourtant jamais oublié la rébellion de ma jeunesse, le refus plutôt qui m'habitait devant « ce monde de merde que l'on me proposait ». J'ai fait mes choix, sans jamais rien demander à personne, ou très rarement. Je n'en suis pas fier, c'est comme ça.

En parlant à Tanger avec ce bandit, j'ai réalisé qu'une vie est pour beaucoup faite d'enchaînements de circonstances qui amènent d'un point A à un point B, sans qu'on puisse y faire grand chose. Certains sont plus vernis que d'autres, certains ont plus de force, certains se laissent juste guider par cette force qui les dépasse et qui n'est souvent que leur absence de choix. J'ai choisi ma vie, en réaction avec ce qui m'arrivait. « Comme Zelda, je savais que j'avais un certain nombre de choses à accomplir pour réaliser mon destin ». Faire ce pourquoi j'avais été programmé avec une mère hippie-nihilo-situationniste, un père aristo journaliste communiste, une belle-mère lesbienne artiste peintre, et un beau-père architecte, droit comme les maisons qu'il rêvait de construire. C'est mon beau-père qui m'a sauvé de mes mauvais choix en insistant au fur et à mesure des années sur les vertus salvatrices du travail qui est pour lui autant liberté que devoir. Même s'il n'a jamais été d'accord avec mes choix, ni ne les a vraiment supporté, sa présence rassurante a suffit à me faire vivre. L'importance de l'éducation est tellement déterminante, ce qu'on met dans nos têtes comme dans « le meilleur des mondes » avant nos dix ans, nos quatre ans, à notre naissance. Y a t-il une "irrémédiabilité" de la vie quand on ajoute à cela des choix importants et

différents ? La rébellion contre les dieux.

Je viens de finir un livre plus ou moins intéressant sur l'évolution religion, et me suis particulièrement intéressé à la religion à laquelle s'était convertie ma mère. Les différences entres Sunnites et Chiites, Hanbalites Wahhabites et Soufistes dans l'Islam, m'a passionné comme plus tôt la querelle iconoclaste, le protestantisme, l'église orthodoxe et réformée, pentecôtistes et reborn christians dans la Chrétienté. Jésus au cœur de notre culture, comme Mohamed pour les arabes. Pourquoi ma mère, pourtant très proche de l'indouisme et de l'animisme, avec ses salutations au soleil, aux plantes, et aux objets, avait-elle choisie de devenir musulmane ?

Et moi entre neuf et douze ans passionné de mythes et de légendes, et fou de L'Iliade et de L'Odyssée (version pour enfants) que j'ai bien du mal à lire aujourd'hui.

Qu'est-ce qui forme un destin ?

L'évolution d'une pensée ?

Le fameux « mana » des sociétés premières, la force de Luke Skywalker, l'éveil bouddhiste de Siddhârta et Demian, les drogues de Castaneda, Jodorowsky et Huxley. Je n'ai jamais essayé les drogues ni ouvert mon troisième œil à coup de LSD, extas, et autres merdes. Trop perdu de potes scotchés des raves des années 80, les dents rongées par l'acide, piercings dans la casquette, un chien plein de puce pour tout guide spirituel. Boum, boum, boum.

J'ai récemment décidé de faire de l'art, après avoir abandonné le skateboard pour le vélo à pignon fixe.

En 2004, je rédige, à la campagne, le manifeste de l'art posthume : je rêve de changer les choses, de poser une petite bombe dans le monde de l'art contemporain. L'expo ressemble à un squat dans l'ancien hôtel particulier de Molière. C'est à la fois une réussite et un échec. Le manifeste circule, fait des émules, mais n'est absolument pas relayé par la presse. Sommes-nous trop tôt, trop tard, ou tout simplement à côté de la plaque ? Avant cette exposition, j'ai toujours refusé d'exposer en galerie. Le lieu en est proche, mais pas tout à fait, et puis, il y a toutes ces œuvres qui s'empilent dans ma chambre. Il est temps de montrer mon travail. La galeriste Patricia Dorfmann me fait du pied et je décide

d'inviter les gens au « spectacle de ma vie » en montrant dix ans de création autour d'une reproduction à l'échelle 1 de ma chambre de 15m2 dans un cube blanc à l'entrée de sa galerie, que j'ai complètement modifié pour l'occasion. Le soir même, pendant le dîner de vernissage, je m'échappe avec une fille que j'attrape par la main devant tout le monde, sans un mot, pour la conduire dans la chambre au premier étage du loft dans lequel nous mangeons et faire l'amour, sauvagement bien sûr, pendant quelques heures, avant de redescendre affronter mes futurs collectionneurs, qui, évidemment, nous ont attendus. C'est un de mes meilleurs souvenirs « artistiques ». Par contre, devant la profusion d'œuvres, les dits collectionneurs sont très embêtés. Comment acheter la trace brutale d'un vécu qui n'est pas le leur ? Patricia est incapable de me vendre à hauteur de mon engagement, et l'expo, pourtant noire de monde durant les deux mois qu'elle reste installée, est un échec commercial. Me compromettre avec le système m'aura quand même permit d'être enfin officiellement considéré comme un artiste, et la sensation, quoique d'une certaine manière avilissante, n'est pas sans créer autour de moi « un buzz ». Tout ce que j'ai fait avant, de la ballade en tank illégale dans le Marais du temps de l'épicerie, à mon installation dans les vitrines du printemps, en passant par mes différentes créations, est enfin passé au crible de l'art. Mon pari d'exposer en 2010 à Beaubourg devient une réalité possible pour mes proches qui se mettent à croire en moi, mais alors pourquoi ais-je l'impression de m'être tiré une balle dans le pied ? En continuant d'agir en dehors de toute institution je gagnais en respectabilité ce que je perdais en réseau, en m'institutionnalisant je dois faire avec les lois du marché et cela ne m'intéresse absolument pas. Le dessin, d'une certaine manière, vient me sauver. J'ai trouvé un produit, mais ce produit, comme tous les produits m'ennuie.

Puis je tombe amoureux et je pars en chine retrouver ma très belle et talentueuse Suédoise qui a trouvé du travail dans la terre du milieu. Enfermé la moitié du temps dans son grand appartement d'ambassade, protégé par les flics et l'armée, surveillé comme tous les étrangers le sont, dans tous les pays du monde, j'accouche d'une série d'une quinzaine de grand dessins, magnifiques, qui sont très au dessus de ce que j'ai fait jusque là : le produit est arrivé à maturité. Il est simple, évident, direct. Il parle de moi, évidemment, mais pas seulement : du déclin de l'empire américain, de la montée du capitalisme à la chinoise (très emprunt de communisme), des films américains dans lesquels je vole à la fois les images que j'utilise, et des citations que j'utilise à contre

sens. En n'utilisant pas mon vécu comme ciment de mon œuvre, je le dépasse. Bien sur il est question de ma vision du monde, mais celle-ci n'est plus au premier degré. Je viens de perdre ma mère, et ce nouvel échec, après avoir passé 5 ans de ma vie à essayer de l'aider à se remettre de cette société du spectacle qui l'avait brisée, me permet, lui aussi de prendre des distances sur ma rébellion adolescente. J'ai trente huit ans, et il est temps d'apprendre à me vendre de la meilleure manière possible. Si je suis socialement artiste, alors il me faut accepter d'entrer dans le système, si je ne veux pas que l'on me retrouve un jour, enfermé dans ma petite chambre avec sur la porte la phrase favorite de Maryse écrite au marqueur : « bienvenue à l'impasse de la lucidité », détruit par ce que je voulais combattre.

Dans la grande galerie aux murs blancs, mes dessins font un carton. « Je vends tout ». J'ai, pour cela, accepté de faire une expo minimale, sans manifeste, une place minimum laissée à l'art posthume, autour d'une œuvre que je ne vendrais pas ou j'écris « souviens-toi de Maryse Lucas ». Bizarrement mon public ne s'y trompe pas, et je reçoit, comme un cadeau, le plus bel article que l'on n'ai jamais écrit sur mon travail. Mais pourquoi alors suis-je si déçu ? Terriblement déçu. Je sais que cette expo est la fin de quelque chose, et non le début d'une nouvelle aventure. Dix dessins pour mettre fin à une pratique d'une vingtaine d'années. À 4000 euros pièces, ce n'est finalement pas grand chose.

Mais il me faut tenter un nouvel essai, me réinventer une fois de plus. Il y a dix ans que j'ai l'idée de réaliser une installation faite de cubes, contenant des pièces en rapport avec les différents âges de ma vie. Dans le premier, ma fameuse chambre reconstituée à échelle 1, la même que j'avais montré chez Patricia. Dans le second, une chambre d'hôtel, la peinture innocence accrochée au dessus du lit, visible derrière une vitre de « salon de relaxation » de type Pipe show, une phrase de David Lynch sur l'extérieur du cube : « L'attitude d'un homme détermine ce qu'il sera », et une musique d'ambiance des Velvets : « But if you close the door I will never see the day again ». Dans le troisième, un chambre d'étudiant montée comme un décors de théâtre, des litres de peintures blanche seraient vidées sur du mobilier habitat, et, dans des cadres noirs inscrites les valeurs de la société. Ma peinture comme environnement en soi.

Pour réaliser ces installations il me faut un espace immense, et des budgets soi-disant colossaux. Patricia refuse de me suivre sur ce projet, et je trouve, en périphérie de Paris un espace privé qui pourrait être

intéressé à montrer ce nouveau travail. Ma galeriste foire le rendez vous en insistant sur le fait que : - C'est trop cher, invendable, « voilà dix ans que je veux lui refourguer ce projet », pourquoi ne pas montrer des dessins déjà, au moins ça vend. Quand à mon idée de mêler la folie joyeuse de l'art posthume à ces installations, ce n'est même pas la peine d'y penser. L'art posthume, c'était hier, pas la peine d'en rajouter, la cour est pleine, un autre échec ?

Bizarrement on continue de nous parler de l'art posthume aujourd'hui, alors qu'Aleksi se rapproche de plus en plus d'une carrière de dessinateur et Daniele de Photographe « professionnel ».

Ce manifeste auquel chacun de mes actes sont liés :

« Notre paresse nous pousse à préférer l'amateurisme au professionnalisme du rien. Il y a une raison à ça. / « La paresse est la vérité effective de l'homme ». / Le travail n'est acceptable qu'extrême, car travailler, c'est se retirer de la vie. / Le métier, c'est le savoir-faire de l'artiste qui va travailler une attachée-caisse dans le cerveau, et un chèque dans la poche. / Nous n'acceptons le métier que dans le cadre de l'erreur qu'il représente, en particulier comme en général. / L'acte d'amour est plus important que la jouissance, c'est pourquoi, dans notre système de pensée, la femme aura toujours plus de poids que l'œuvre qu'elle a inspirée. / Dans les musées, nous préférons regarder les femmes que les peintures. / En art, comme dans la vie, on a besoin de vérité, pas de sincérité. / L'éthique gifle la morale comme la foi se doit de vomir l'espoir, ils ne sont pas compatibles. / Vos doutes ne sont pas les nôtres. / Nous n'avons que cette certitude que vous nommez égoïsme. / L'égoïsme (au même titre que l'individualisme, le dadaïsme, le situationnisme, ou n'importe quel « isme ») ne vaut que s'il est partagé. / À l'imitation, nous préférons l'original. Il vend mieux ! / Ainsi nous préférerons Coca à Pepsi, le tatouage au body art, les tricheurs aux menteurs, Elle à Art Press, et Hustler à Purple, ils avancent à visage découvert. / L'authenticité, d'aussi mauvais goût soit-elle, finit toujours par payer. / Nous croyons au mauvais goût du public dans la durée. / Lui seul à une chance de changer le monde. ».

Le destin, qui n'a rien à voir là-dedans, me ferme les portes de l'évolution. Patricia sans le savoir peut-être, vient de mettre une intention claire sur ce qui me débecte le plus dans l'art : faire de l'argent compte bien plus que les idées qui sont à la base de la pratique qui permet de s'enrichir au delà de la simple valeur physique des choses. Être connu

pour une expérience veut-il dire que l'on doit accepter de s'y enfermer « puisqu'il faut bien manger » ? Dessiner en série puisque cela marche. Ne pas faire les choses parce que c'est bien trop de risques. Et « la vision de l'artiste » alors ?

Daniele photographe, Aleksi dessinateur, Artus artiste, sans compter Édouard le clipper, et Anna devenue productrice en galerie. Chacun sa case pour plus de clarté sociale. Laisser ses rêves derrière soi. « Celui qui n'a pas de radeau est sur de couler », disait aussi Maryse, ma mère.

« Être multiple et agir dans tous les domaines

nous permet de nous imaginer libre.

Nous affûtons paraît-il déjà les couteaux qui nous tuerons plus tard. ».

Encore le manifeste.

Je décrète donc que je ne ferais plus d'art et me lance, tête baissée, dans le cinéma. Là au moins les choses sont claires. Il n'est pas question de la pureté illusoire d'idées inscrites dans une histoire contemporaine de fric et de succès qui ne m'intéresse pas, mais de rentabiliser une idée, d'entrer dans le marché du spectacle assumé comme tel.

Le court métrage que je réalise avec mon ami David Ledoux (un grand merci à lui) avec les cendres de ma mère (artiste d'un jour artiste toujours) est un grand succès, il m'ouvre, peut-être, les portes du grand cinéma avec un projet de fiction. Là aussi, en dépassant le personnel et en me lançant dans la fiction, la question se pose de savoir si je gagnerais en lisibilité et en efficacité, comme je l'avais fait avec mes dessins, déjà loin derrière moi. Je veux bien accepter de dessiner pour des magazines, ou de la pub, mais cette série que j'avais réalisé en Chine, n'avait rien à voir avec cela, elle était proche de ce grand art que j'avais cherché toute ma vie. Dommage ? Rien n'est dommage tant qu'il est assumé, même l'entrée dans le marché ? Il faut continuer de refuser ce qu'on ne peut accepter, jusqu'au bout, et cette posture seule, car elle n'est pas une simple posture, à valeur à mes yeux. La façon dont on fait les choses lus que les choses elles-mêmes.

Évidemment je pense à des peintures, d'autres dessins, des installations, mais accepterais-je de me professionnaliser ?

Dans un livre sur la bande à Baader je lis :

« La mise en évidence du sujet révolutionnaire tel que la RAF l'a mis en acte, soustrait aux contraintes du nombre (on n'est pas assez nombreux), du lieu (ce n'est pas le bon endroit), du temps (ce n'est pas le bon moment), de la pédagogie (va-t-on nous comprendre ?), peut servir de point de repère à ceux qui n'acceptent pas cette défaite subjective et qui veuelent avoir une pensée et une action subversive sur le monde qu'il faut changer. » (Anne Steiner & Loïc Debray).

Qui veut agir agis, toujours.

Mais qu'est ce que je fous à lire maintenant des livres sur le terrorisme ?

Artus

Janvier 2009

ill-Blog

What is important is how we treat each other !

Qu'est-ce qui pousse les gens à s'engager ? De la subversion à la subversion armée ? Le refus de ce que l'on juge comme inacceptable ? La légende veut qu'à la base de 1968 il y ait eu la volonté de lycées mixte et d'une liberté, principalement sexuelle, plus grande. Je me fais écho de cette inculture là. Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui certains rêvent de révolution (et qui au juste ?). Ceux qui en ont marre de la société de consommation ou plus rien n'est réparable, ou les objets n'ont que la durée de vie de la mode qui les a vus naître, ou la pub vient parasiter toute forme de culture, ou ceux que le gouvernement, dans sa forme répressive, excède ? Nous sommes en 2009.

« Pour Ulrike Meinhof, qui a toujours fait preuve d'une conséquence extrême, le passage à la lutte armée s'inscrit dans le prolongement de son engagement. À partir du moment où cette politique (la conception de guérilla urbaine) lui paraissait comme juste et nécessaire, le passage à la pratique s'imposait. En ce sens, il n'y a pas de rupture dans l'itinéraire politique d'Ulriche, mais au contraire une remarquable continuité. (…) Toute idée de compromis ou d'« arrangement », était perçue comme intolérable. » (RAF, guérilla urbaine en Europe occidentale. Anne Steiner & Loïc Debray).

Que ferais-je, ou que ferions-nous, si un jour un nouveau mouvement d'idées révolutionnaire, demandant un engagement armé, voyait le jour ? Comment définirions-nous « l'ennemi » ? Quand je suis allé à la FNAC acheter ces livres sur les brigades rouge « au rayon terrorisme », il n'a pas fallu deux minutes avant qu'un jeune homme vienne me parler et me demander « pourquoi j'achetais ça », « qui me l'avait conseillé », « qu'est-ce que je pensais des BR ». Après avoir flâné dans les rayons surchargés de monde en période de noël, j'ai réalisé que le mec était toujours derrière-moi aux caisses – ce qui ne m'as pas pour autant empêché de payer par carte bleue. Comment passe-t-on dans la clandestinité, et une telle clandestinité est-elle possible à l'heure des micro-puces, cartes bleues, ordinateurs, et autres téléphones portables ?

L'engagement.

« Comme beaucoup d'autres, il lui semble primordial de lutter contre ce défaitisme en montrant qu'il est possible d'ébranler ce système, que l'état n'est pas invincible (…) Ce passage à une autre forme d'engagement politique n'est pas ressenti comme une rupture dans son itinéraire politique mais comme le prolongement de son combat », « Un à un , elle coupe tous les fils qui la reliaient à une vie passée et à une

certaine société : la famille, le couple, la réussite professionnelle » (Les mêmes).

En 1995, je dois faire face à mon appel militaire. J'ai déjà été ajourné plusieurs fois quand j'écris cette lettre : *« Je ne veux ni porter une arme ni faire mon service militaire et je demande à ce que mon cas soit réexaminé (…) et si je n'ai pas demandé l'objection de conscience c'est parce que je pense que nul ne doit payer d'une année supplémentaire ce refus ».* Je suis évidemment incorporé.

Mon idée est que l'on peut lutter contre le système de l'intérieur, sans pour autant avoir à payer son choix, en acceptant une convention « altérative », de type associative ou autre. Je pars faire mes classes, un sac à dos rempli de livres, bien décidé à ne jamais faire le salut militaire, ni obéir, de quelque manière que ce soit, aux ordres que l'on pourrait me donner, prêt pour ce faire à passer un an ou deux au trou. Je n'ai, évidemment, aucune idée de ce qui va m'arriver, et décide, pour simplifier les choses et ne pas risquer d'amitiés pénibles, de refuser de parler à quiconque. Le regard que je jette au militaire qui me fait descendre du bus, et tente une blague légère, suffit à le faire reculer d'un pas. Ma haine de l'uniforme est sans limites, elle n'a pas changé. Qui voudrait porter une arme dans l'idée de s'en servir est pour moi traître à l'humanité, mais comment lutter alors ?

Je suis debout quand on me demande de m'asseoir, assis quand on me demande de marcher, droit de me plier. On me propose un uniforme, que je refuse de mettre, et tente, par la force, de me couper les cheveux. Ma rébellion est à son comble quand on essaye de m'enlever ma boucle d'oreille, souvenir de l'Inde de mon enfance et d'une éducation sous l'égide de la liberté des êtres à choisir leur propre destin. Me contraindre ne sert à rien, et je fais appel à mon droit à être incarcéré pour mes idées. Tout me semble mieux qu'obéir. Après deux jours enfermé dans ma chambre on me signifie que je ne pourrait manger que si j'accepte de porter l'uniforme, ce que je fais, cheveux longs et boucle d'oreilles qui dépassent du béret, me donnant un air de « combattant de la liberté » à hurler de rire.

Une semaine de plus passe pendant laquelle je subis toute sortes de pressions. On me fait laver les chiottes, tente de m'imposer l'exercice, en survêtement bleu, et surtout le salut militaire que je ne peut accepter de faire. Comment ais-je réussi pendant près de 15 jours à me tenir à mes choix, tout en faisant toute sortes de micro concessions, pour manger,

dormir, et ne pas m'attirer la haine de ma chambrée, sans pour autant me retrouver en prison, je n'en sais rien.

Je me souviens par contre, que j'étais dans l'attente d'un passage devant un psychologue qui devait statuer de mon cas, et que l'évolution de mes « camarades », m'attristait au plus haut point. Tous, même ceux qui étaient à la base « contre », se prenaient au jeu. Ils aimaient les séances de cinéma communes devant des films de propagande édifiants, « l'amitié virile des douches », et étaient prêt à tout pour faire de leur séjour « le meilleur souvenir possible ». On avait peur de mon suicide qui aurait « fait réformer le dortoir ». Le pire étant sans doute, ce retardé, qui, une semaine après son arrivée, alors qu'il avait encore du mal à enfiler l'uniforme, se réjouissait de tirer au Famas. Quelques personnes essayaient de se faire réformer avec plus ou moins de brio, la plupart avaient peur de tout et surtout du faux pas qui aurait fait foirer leur plan ; ils critiquaient mon silence ou se protégeaient avec des dossiers psychiatriques ou médicaux aussi énormes que leur manque d'engagement.

Un fou me plaisait particulièrement parce que ses postures n'avaient rien de feintes. Il se jetais aux pieds des militaires, qu'il embrassait en louant leur autorité, bisait les secrétaires dans le cou, et vidait les tiroirs des bureaux dans lesquels on le faisait entrer. Je n'ai jamais su à quel point son handicap était réel.

De mon côté, je me faisait détester du commandant du camp, une femme qui n'avait de cesse « de me casser » et de m'apprendre à « devenir un homme » (« comme vous ? », me suis-je vu lui répondre), mais fini néanmoins par ratifier mon envoi en psychiatrie à des fins d'évaluation. Quand le docteur me demanda quels raisons me poussaient à lutter contre mon incorporation, je répondis que l'armée était ce qu'il y avait le plus loin des idéaux Français d'égalité, de fraternité, et de liberté, avec des supérieurs et des trouffions, la brutalité de la soi-disant fratrie militaire, et la liberté enfermé entre les quatre murs de la caserne. « Jusqu'à ou étais-je prêt à aller ? », jusqu'au bout bien sûr. Le Psy me dit que ma réforme serait une réforme « dure », avec apposition sur mon dossier de la mention : « nie les idéaux de la France, à surveiller en cas de guerre ». L'opposé de ce que je lui avais dit, mais d'accord. Sortir, sortir me semblait plus important que tout à ce stade de mon combat.

D'une certaine manière, on peu dire que j'avais gagné. Une semaine de

plus dans la caserne à essuyer les critiques et les moqueries, mais aussi une certaine forme de respect face à mon « courage ». Tous n'avaient pas eu ma chance, et certains s'apitoyaient déjà sur leur sort, ceux que les dossiers médicaux, plus ou moins falsifiés, n'avaient pas sauvé. Je continuais de ne pas parler et de me défendre contre les attaques de tondeuse, pourtant interdites sur un futur civil. Ils me firent sortir en survêtement réglementaire bleu, m'interdisant de me rhabiller dans le camp : je me déshabillais devant la grille, à l'extérieur, sous une pluie torrentielle avant de prendre le train dans mes vêtements d'arrivée, avec mon fou préféré, qui, jusqu'au bout, tenu son rôle impénétrable. Lui serrer la main fut un grand plaisir, surtout face à ce crétin, réformé comme nous, qui s'était aplati jusqu'à la fin, allant même jusqu'à nous insulter : « Lui était un vrai malade qui aurait aimé participer à l'effort de guerre Français si seulement il avait pu ».

Bref, tout ça pour dire, comme Mesrine au cinéma : « rien n'est obligatoire ».

Pourquoi y a-t-il autant de film aujourd'hui sur la révolte ? Le dernier gang, la bande à Baader, Mesrine justement. Et le terrorisme dans tout ça ? Est-il admissible ? Aurais-je tenu le coup si l'on m'avait réellement foutu au trou ? C'est possible. Mais de là à prendre les armes ? Certainement pas ! Le Pen au deuxième tour des élections, « Guerre civile » taggé sur la Bastille le jour de l'élection de Sarkozy, les banlieues qui descendent sur Paris, les étudiants surveillés par les flics, et puis rien. Rien. Rien.

Je suis artiste. Que puis-je faire ? J'ai parlé précédemment de ma galeriste qui me pousse à réaliser plus de dessins, et à me concentrer pour le moment sur ce qui vend. Est-ce une position acceptable ? Dois-je me soumettre ? Pousser la pratique jusqu'au professionnalisme du rien quand je sais aussi qu'il y a une certaine forme de beauté et de générosité dans la répétition d'actes destinés à plaire au plus grand nombre. Picasso serait-il celui qu'il est s'il n'avait pas passé une dizaine d'années sur chaque période. Soulages serait-il arrivé à une telle beauté dans l'abstraction lumineuse s'il n'avait pas poussé sa pratique dans ses derniers retranchements. Et que dire de dada, de Malevitch, de Debord, de Warhol ? À chaque époque sa spécificité ?

Quand j'expose chez Agnès b. les œuvres de mes amis « artistes ou pas », sous couvert du manifeste de l'art posthume, je crée un précédent : tout le monde peut réellement être artiste. Agnès b. me

félicite le soir du vernissage devant « la foule nombreuse venue participer à la traversée du miroir », et m'ignore, une semaine plus tard, alors que je mange face à elle. On me dit qu'elle est bizarre, que c'est normal, que je ne dois pas lui en vouloir. Y a-t-il un rapport entre son dédain et le fait que j'ai invité sa secrétaire et son mec à exposer avec nous ? Avec le tableau d'Hitler retourné, sur lequel j'avais rajouté « What is important is how we treat each other », qu'elle m'avait interdit de montrer et que j'ai sorti devant les caméras. À quoi sert l'art ? Qu'est ce que cet engagement dont je parle tout le temps ? Mon 15m2 à quarante ans malgré les nombreuses portes que j'ai pu ouvrir dans ma vie. Beaucoup ont construit des vies sur ces débuts de… De quel côté est la faiblesse du frustré dont on me parle parfois ? Que veut vraiment dire le mot « Intégrité » ? Et qui veut nous faire croire que cette dernière ne cache qu'une impuissance à rentrer dans la norme ?

Souvent j'entends dire que construire une famille dans un petit appartement et sans argent est utopique. À quel moment le choix intervient-il ? Et un tel choix est-il possible quand il faut faire face au regard de l'autre. Au poids de ce que l'on nomme réussite sociale, cette chimère qui ne cache souvent rien d'autre qu'un terrible ennui, un manque de liberté total dont la valeur la plus haute se confond avec la possibilité qu'offre le compte en banque.

On me dit que mes derniers mails sont déprimés, je les crois lucides. On me dit que je tourne en rond, que je dis toujours la même chose, je veux bien accepter cette critique, mais si telle est ma volonté et ma conscience ? Le noir de Soulages, les carrés de Mondrian, les bandes de 8,7 cm de large de Buren… Qui juge et qui juge quoi ici ? Les nouveaux bourgeois bohèmes qui ne sont jamais qu'une version moderne de la petite bourgeoisie du début du siècle. Le nouveau patronat, « la tyrannie de la hype ». Tous ces mots pour désigner une humanité qui ne change pas, n'évolue pas, et que la quête éperdue de loisir aliène. Qu'ais-je refusé dans ma vie ? Le succès, l'argent ? Mais l'ais-je vraiment refusé ? Mes dessins vendent, ils me font manger, mais ils ne sont qu'un miroir de plus de cet instinct qui permet à « la société » de s'approprier « l'authenticité » de celui qui la critique. Le street art d'un Banksy veut-il encore dire quelque chose à l'heure de son entrée en bourse ? Et que dire de la vente aux enchères, soit disant révolutionnaire, des œuvres de Damian Hirst semble-t-il orchestrée par son galeriste ? Ais-je produis assez pour « me retirer » ? Quelle prétention ! Dix grands dessins, est-ce suffisant ? Et mes peintures ?

Mes installations… Mon engagement ? Comment continuer de diffuser mes idées ?

Un ami, curieux de mon évolution, me dit qu'il est intéressé par « mes solutions ».

Moi aussi.

Que propose la société à celui qui « réussit ».

À quel point compte le regard de ses proches sur une vie, et surtout à quel point est-il façonné par ce qui les entoure. Nous entoure ?

Qui a conçu cette société paranoïaque et schizophrène qui est la nôtre. Accepter ou refuser. Être reconnu pour son authenticité, un bras noir en guise de carte de visite, et des fins de mois difficiles pour toute référence : le fameux CV du quarantenaire « cool » qui se tape des petites jeunes. L'art de se vendre. Parfois je me dis que mon refus de l'armée à fait de moi un homme au même titre que celui qui a appris à tuer son prochain… Mais n'étais-je pas déjà un homme avant de le devenir ? Qu'est-ce que cette société qui nous blesse et nous oblige ? N'a-t-il vraiment rien de mieux à nous offrir que la marginalité ou la norme ? Et la tolérance mutuelle ? L'acceptation plutôt !

Au moment ou j'écris ces mots des bombes pleuvent sur la bande de Gaza, un nombre de civil, comme dans n'importe quelle guerre, est touché. On nous parle de défense, pas d'attaque, le drame de la Shoah en toile de fond. Comment prendre position lorsqu'il s'agit de quelque chose d'aussi compliqué, quelque chose dont on ne sait rien ou si peut, dont seule la version médiatique nous touche vraiment… Un mec dans un bar se retire sans me saluer après m'avoir dit qu'Hiroshima était un mal pour bien, qu'il faut bien arrêter la violence d'une manière ou d'une autre et que les arabes, avec leurs lance-roquettes et leur tempérament sanguin, « un doigt pointé vers le ciel », n'ont que ce qu'ils méritent. Je sais ou va mon cœur, non pas vers les Palestiniens ou les Israéliens, mais vers tous ces gens qui aimeraient bien vivre en paix mais en sont incapable à cause des choix qui ont motivés leurs vies justement. Le retour en terre promise, la dépossession d'un territoire que des frontières définissaient et justifiaient. Les frontières ne justifient rien, surtout pas la violence. Quand au choix, ce fameux choix qui est le fil conducteur de mes textes, de ma vie, de la vie elle-même, peut-on réellement imaginer qu'il ne mène nulle part ailleurs qu'à encore plus d'incompatibilité entre

les êtres. Le choix, ou l'image que l'on s'est faite de Dieu ?

J'aimerais me politiser, mais c'est la société entière que j'aimerais changer. Un jour un journaliste m'a demandé si je croyais que l'art pouvait changer le monde. Je ne me souviens pas de ma réponse, mais je me rappelle qu'elle avait, évidemment, à voir avec mon vécu, que, comme à mon habitude, je tentais de décrypter. Je parlais de mon ex-femme, de mes proches encore, et de la proximité de la violence quotidienne qui transforme les êtres aussi surement qu'une guerre. Perdre un être cher est une sensation universelle auquel peut s'ajouter un sentiment d'injustice très brutal dans les cas les plus honteux. La barbarie est-elle vraiment préférable à l'ennui ? Cela expliquerait bien des choses, mais ne préfèrerait-on pas grandir, ensemble, comme il est souvent décrit dans les livres pour enfants.

Et me voilà en train de tout mélanger, le terrorisme, l'art, la guerre, sans aucune échelle de valeur. Y a-t-il un mal absolu ? Quelque chose qui inscrive de manière définitive la frontière (justement) entre le mal et le bien. Ne se définit-on que par ce contre quoi on lutte ? Dans un film je note : « Il est tellement capable qu'il peut devenir capable de tout ». J'adore ces phrases : « Incapable de ne pas faire ce qu'il avait envie de faire ». Toutes ces phrases, toutes ces idées, bien plus complémentaires qu'opposables. Se venger pour donner un sens à sa vie. S'engager, en boucle. Quand il y a une telle profusion d'idées, de religions, doit-on se diriger vers un renouveau plutôt que de faire avec ce qu'on a déjà ? Le renouveau, ça sonne assez fasciste vous ne trouvez pas ? Mais que dire du retour à l'état de nature ? Lire pour se confronter autant que pour se trouver. Faire l'éponge à une époque ou chaque slogan publicitaire à été ratifié par un planeur stratégique dont le métier est de vendre de la soupe avec des mythes issus de la Grèce antique aussi bien que des grandes religions, ou philosophies du « pays cible ». Peut-on encore vendre la guerre aujourd'hui ? La résistance ? Le terrorisme ou le grand banditisme ? À quoi sert au juste le cinéma, la télévision, les différents médias ? Nous donner à penser ou nous manipuler. Quand est-on face à une vraie personne, une vraie pensée ?

Le jour ou l'on m'avait demandé « avec qui j'aimerais manger si j'en avait la possibilité, mort ou vivant », j'avais répondu « Sophie Marceau », après avoir pensé Camus, Hitler et Malevitch. La plupart des gens choisissent leur grand-mère. Pourquoi ? La perspective de passer une bonne soirée avec une actrice sexuellement, et peut-être intellectuellement, désirable. Avoir un truc à raconter à mes potes qu'ils

comprendraient, en rapport avec mon époque. Et quelle Sophie Marceau ? Celle de « La boum », de « James bond », de « Par delà les nuages », ou de « La fidélité » ?

Du terrorisme à Sophie Marceau, n'est-ce pas un peu la même chose. Ces rencontres qui peuvent changer une vie comme « Le carré » de Malevitch à changé la mienne. Mais alors pourquoi n'ais-je pas répondu Malevitch ? Ce besoin de légèreté qui nous habite tous ? Mon amie – qui m'avait posé la question - avait pensé à « Staline », dans ce registre j'aurais préféré « Lénine », mais je n'ai pas fait science politique comme elle.

D'une certaine manière, je pense que tout me mène au cinéma, ce spectacle absolu. C'est une étape comme une autre pour donner mes idées à voir, de faire mon métier d'être humain, ni meilleur ni moins bon qu'un autre. Réac soit, mais réac généreux : mes questions sont toujours ouvertes.

C'est aussi quelque chose sur lequel j'aimerais revenir…

***

Je ne sais pas trop ce qu'est un « réac » si ce n'est quelqu'un qui se réfère sans cesse à des principes de vie dit immémoriaux, et je n'ai que des idéaux. Rester figé sur des idées, essentiellement à caractère religieux, « s'opposer aux évolutions sociales et s'efforcer de rétablir un état de chose ancien », la bible comme livre de chevet : « Tu ne tueras pas », « Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin », « Tu ne voleras pas », « Tu honoreras ton père et ta mère »… Je crois que l'homme à besoin de règles de conduite, et que la croyance en un plus haut, un meilleur, peut avoir un effet bénéfique sur l'humanité, mais je sais aussi que la définition de ce plus haut n'amène que confusion et désordre.

La croyance est un sentiment très intime qui ne s'explique pas, certains l'ont, d'autres pas. Qu'est-ce qui légitime le fait que j'ai toujours levé les yeux au ciel pour remercier quand il m'arrivait « quelque chose de bien » alors que ma mère était politiquement athée ; pourquoi ais-je un jour gravé dans une pierre les promesses suivantes : « Ne pas boire, ne pas

fumer, ne pas être jaloux ». Qu'est-ce qui fait que l'on se réveille un jour investi d'une foi sans limites et que cette foi nous pousse parfois vers un intégrisme proche du fondamentalisme le plus dangereux ?

Je n'ai jamais tué personne, même si j'ai failli, ce jour ou un vieillard m'a frappé gratuitement avec sa canne alors que je passais à quelques mètres de lui, je n'ai pas exactement honoré mon père (même si j'avais un grand respect pour lui), et, à ce jour, je ne sais toujours pas exactement ou il est enterré, et j'ai, bien évidemment (oserais-je dire « comme tout le monde » à un moment ou à un autre de ma vie) volé, et convoité la femme de mon voisin, mais cela ne veut pas dire pour autant que je ne me suis pas repenti, dans la bonne hypocrisie catholique. Le pardon, « forgiveness is heaven » tatoué sur mon bras noir. « Pardonner, c'est qu'il faut bien être supérieur ». Mensonge ultime de la salvation…

C'est ici et sur terre qu'il faut évoluer, tenter de changer les choses, essayer de bien se comporter, et c'est là que le bas blesse, selon quelles règles ? Peut-il y en avoir de différentes ? Non pas ce qu'on fait mais la façon dont on le fait. Je ne prend pas de drogues et suis plutôt contre quand je vois les ravages que la cocaïne, par exemple, a pu faire autour de moi, je n'aime pas l'homosexualité revendicative, ni toute forme d'intégrisme, quand il est agressif envers ceux qui sont différents, toute forme de ghettoïsation basé sur une frustration. N'être pas comme tout le monde est pour moi une qualité, non une honte que l'on sur joue pour rouler des mécaniques, mais, là encore, tout est une question de choix, et je respecte les choix tranchés, quels qu'ils soient, sauf le racisme et l'intolérance. Ce n'est pas une contradiction. Le terme même de tolérance est atroce. Tolérer n'est pas accepter.

Si j'ai choisi de parler de cocaïne et d'homosexualité c'est que ceux-ci ne me semblent pas aller dans le sens de la vie (se détruire, refuser de faire des enfants), et si cela fait de moi un réac (ou un provo ?), tant pis. Qu'un ami puisse s'inscrire dans une histoire qui n'est pas la sienne « en volant la femme du voisin », me débecte, même lorsqu'il s'agit d'amour. Le mensonge est ce qu'il y a de pire en amitié, mais, ceci comme cela n'est qu'une opinion, et, comme telle, sujette à évolution.

Mon beau-père avait l'habitude de me dire que le racisme était normal, car « on a toujours peur de ce que l'on ne connaît pas », et que c'était, somme toute, assez sain d'avoir besoin d'un temps d'adaptation pour se faire la culture de l'autre. J'ai mis des années à comprendre ce qu'il

voulait dire, même si aujourd'hui il devient très difficile de « ne pas connaître » ce qui nous entoure. Nous voyageons plus et avons des outils (internet, la télé), qui nous permettent de développer une conscience de l'autre plus précise et donc moins fermée. Est-ce que ne pas boire et ne pas fumer fait de moi quelqu'un de différent ? Sans doute. Ais-je réussis à ne pas être jaloux alors que je suis jaloux de tout ? Oui, car je suis toujours heureux du bonheur des autres, au delà de mes propres souffrances, mais je ne supporte pas le mensonge.

Ce week-end, je suis parti en vélo avec ma nouvelle copine et deux potes à Beauvais, aux vingt ans d'un fanzine que j'avais co-fondé, FTBX (Fuck The BlaireauX). J'ai revu beaucoup d'amis que je n'avais pas croisé depuis des années. Deux d'entre eux avaient des looks de fachos, bombers et col roulé noirs, lunettes à la « Natural born killer » et couteau dans la poche. Ils étaient passés du roller au skate, puis aux rassemblements de vespas en Allemagne et ailleurs. Quand j'ai demandé à un troisième s'ils étaient vraiment fascistes, celui-ci m'a répondu que leurs fringues étaient ignifugées, et leurs treillis « vraiment pratiques pour faire du 4X4 en forêt »… Des gamins de 18-20 ans prenaient paraît-il de la coke dans les chiottes, « une pratique qui se généralise en province à cause de la chute des prix et du phénomène de mode, en plus c'est inodore, pas comme les joints… ».

Un week-end intéressant et très sympathique à écouter des hits des années 80, en regardant des vieilles vidéos de skate, et une nuit passée au Formule 1, lessivés par la route, et heureux de retrouver le calme apparent des ZUP de province. Bizarrement, en rentrant à Paris après une potée digne des Ch't'is, nous avions l'impression d'avoir passé un week-end au sport d'hivers, et nous sentions très relaxés et joyeux de l'aventure partagée, malgré la fatigue, et les émotions. C'est toujours étrange de revoir des anciennes connaissances, surtout ceux en bombers. Plusieurs m'ont demandé « comment je gagnais ma croûte », assez surpris que mon style de vie me permette de manger tous les mois. Eux étaient devenus cheminot, ingénieur chez Massey-Fergusson, VRP, employé de mairie, électro, graphiste, maître d'œuvre, gérant de Mc Do, RMIste, et même photographe de skate… Une vraie micro société dans laquelle tout le monde s'entendait à merveille, liés par un passé commun en passe d'être oublié. Les quarantenaires de la génération skate.

Dans « Sous-culture, le sens de la vie », Dick Hebdige commence son livre en parlant du tube de vaseline « ce misérable objet sale » qui

proclame l'homosexualité de Jean Genet, lors d'une descente de police en Espagne ou on vient l'arrêter (« Journal du voleur »). Il est, selon lui, le symbole même de la sous-culture, des transgressions de codes qui font la force des mouvements alternatifs. Genet aurait préféré « verser son sang que répudier cet objet tout bête ». Mes amis au look fascistes se sont moqués de mon vélo sans frein comme on se moquait, plus jeune de leurs skateboard. Il est plus facile, c'est vrai, d'assumer le port d'une banane, l'achat d'un scooter ou d'une moto, le port de maillots de corps blancs, ou de blousons de cuirs noirs, voir même d'épingles à nourrices, que d'être saisi en possession d'un objet permettant d'identifier une « perversion ».

Laissez-moi préciser, quand je parle d'homosexualité, je ne parle pas de l'acte en lui-même, qui ne me paraît pas plus malsain qu'un autre s'il est pratiqué avec amour, mais de l'enfermement dans une pratique qui exclue toutes les autres. Les sous-cultures ont tendance à exclure. Le skateboard avec le roller, les rockers et les Teddy-Boys, le punk avec la disco, et tant d'autres… Quel rapport entre les sous-cultures et le terrorisme ? Un même combat pour la liberté ? Le nazisme est-il assimilable à une sous-culture quelconque aujourd'hui ? Et le Sionisme ?

« Le terme « hégémonie » désigne une situation dans laquelle une alliance provisoire entre certains secteurs sociaux est à même d'exercer une « autorité sociale totale » sur des groupes subalternes, et ce non pas en ayant recours à la coercition ou à l'imposition directe des idées dominantes qu'en « engendrant une forme de consensus telle que le pouvoir des classes dominantes apparaisse tout à la fois comme légitime et naturel » (Hall 1977). Une telle hégémonie ne peut se maintenir que tant que les classes dominantes « réussissent à reformuler toutes les définitions rivales au sein de leur propre espace de sens » (Hall 1977). De cette façon, les groupes subalternes seront, sinon complètement sous contrôle, du moins contenus au sein d'un espace idéologique dont le caractère « idéologique » est occulté, adoptant une apparence de permanence et de neutralité, extérieur aux contingences de l'histoire et des intérêts particuliers (cf. Social trends, n°6, 1975) ».

Il y a donc une différence entre sous-culture et terrorisme puisqu'il semble que la sous-culture est destinée à être assimilée, même dans sa version la plus extrême, alors que le terrorisme à pour but de changer l'histoire, ou, tout du moins, d'avoir un impact sur elle. Refuser de donner vie, où la pratique quotidienne de l'autodestruction, est-elle une forme de terrorisme ? De lutte contre le système ? Je ne le pense pas. De tout

temps des groupes ont voulu mettre en abîme le fonctionnement de la société, pousser à son comble ce qu'elle nous offrait en matière d'idéologie du refus. Ne pas être comme tout le monde, militer pour la différence, n'est pas se battre contre cette différence que l'on ne peut accepter.

Mettre des gens dans des cases, permettre que chacun fasse ce qui lui plaît sans aucun respect pour ce qui l'entoure. Je vois autant de « mal » dans la pratique de la drogue à des vues d'autodestruction, que dans le conformisme auquel pousse la consommation de masse, ne laissant aucune place à la diversité de l'insoumis.

Dans la plupart des livres faisant état de « déviances », on sent la fierté de l'appartenance à un sous-groupe sous-tendre l'engagement qui mène à la marginalisation, dans un sens ou un autre. Une marginalisation qui n'est « tolérée » qu'à partir du moment ou elle n'est pas considérée comme violente ou pouvant nuire à la société. On voit ainsi des groupes de réunir sous couvert d'idées communes qui évoluent au fur et à mesure des âges, s'adaptant au terrain de la révolte comme d'autres à l'insertion sociale. Les punks devenus New-wave, devenus grunge, devenus skateurs, devenus branchés… Le nihilisme se transformant petit à petit en prosélytisme et zèle à rentrer dans le rang. As-t-on jamais vu de révolte se transformer en révolution à l'heure de la tolérance mutuelle et de la répression armée ?

Passer de « smash yourself » à « smash the world » n'est pas si simple dans ce monde ou la liberté ne fait pas que s'arrêter ou commence celle de l'autre, mais celle du plus grand nombre, à coup de publicités qui proposent de transformer notre ennui – ou notre révolte paresseuse - en bien de consommation. Un nouveau lecteur DVD, 360 chaînes, le cinéma, les magazines, la musique, les livres. Toujours quelque chose dans la tête pour nous occuper. Le travail, l'argent, la réussite sociale, comment détruire ce que tout le monde désire et la logique qui veut que tout soit mieux que l'échec ? Pourquoi tenter le sort alors ? Boire, fumer, être jaloux, s'oublier, ne pas penser, ne surtout pas penser, échanger, partager des idées subversives.

De la subversion à la subversion armée « qu'est ce qui pousse à s'engager ? ». Les interdictions de plus en plus nombreuses, la liberté de choix de plus en plus restreinte.

Qu'est-ce que la subversion aujourd'hui ? « Une action visant à saper les

valeurs et les institutions établies ».

Il y a quelque jours, j'ai réalisé que l'aventure de l'art posthume avait pris fin avec ce projet de vidéos subversives que nous étions censé montrer dans un lieu de renommée ordinaire. Sur la trentaine de vidéos reçues, aucune n'était réellement « subversive » dans un sens profond. On voyait un crétin se prendre une ligne, une fleur s'ouvrir, des images de festin chez Mac Donald mélangées à des images de guerre, de famine, de pauvreté. Rien de bien neuf somme toute. Le sujet était presque chiant.

Si j'ai choisi de ne pas fumer, c'est que je trouvais le geste du fumeur inesthétique, ne pas boire, car je refusais d'altérer ma perception du monde, ne pas être jaloux pour ne pas être envieux de ce que je ne pouvais avoir. Presque partout je suis le mec un peu bizarre et snob, qui refuse de serrer les mains des gens qui l'ont « trahi », non pas parce qu'ils ont couché avec ma copine, ou frappé un ami, mais parce qu'ils m'ont menti en se mentant à eux-mêmes. Rien n'est plus important dans une vie que d'être « juste », au sens de précis dans ses choix. J'ai beaucoup de mal à définir ce qui m'attire dans la lecture de livres sur la sous-culture, la religion, ou le terrorisme, mais le fait est que l'évolution de l'un à l'autre, la négation réciproque d'une foi commune, me fascine. Pourquoi se fait-on la guerre et pourquoi continue t-on d'agir en dépit du bon sens, même lorsque l'on sait que ce que l'on va faire va blesser son prochain. La mesquinerie qui est à la base de certains actes dit « politiques » est terrible.

Quand je suis allé pour la première fois en Amérique, j'ai été très choqué par le fait que « là-bas, les gens ne voulaient pas faire la révolution pour que tout le monde soit égaux, mais pour être riche à la place du riche, et tant pis pour le clochard du coin incapable de se rebeller ». Comment accepter que ce clochard a peut-être choisi de se mettre en marge, et comment lui rendre la vie plus facile, sans pour autant l'obliger à rentrer dans les rangs, est une question qui n'intéresse presque personne d'un côté comme de l'autre de l'océan, sauf peut-être dans certains pays arabes ou la mendicité est très respectée… Comment ne pas propulser son désir de réussite personnel sur une génération déjà pas mal désenchantée, en écoutant « No future » des Sex Pistols qui passe par hasard sur mon ordinateur, juste au moment ou j'écris ces mots…

Je raconte vraiment n'importe quoi parfois…

Huit pages se sont presque écrites malgré moi, ou j'ai essayé de mettre par écrit des idées, toujours les mêmes, qui me préoccupent un peu chaque jour en ce moment. Il fut un temps ou je volais les képis des flics et taggais les cars de CRS en marche, il fut un temps ou je refusais de rentrer dans le système, et puis « le système », cette entité qui n'existe pas, m'a rattrapé. J'ai, comme tout artiste en passe d'être reconnu, accepté la galerie, le site internet, et les articles de presse. Je croyais faire ça parce que cela me plaisait, bien plus que « pour manger », parce que c'était nécessaire et inclus dans mon choix de « devenir artiste ». Aujourd'hui, il est temps que je conteste ce choix. Une partie de ce choix tout du moins. Ma contribution à la révolte sans arme ne peut se faire sans perte. C'est à moi de juger à quel niveau se place ma « subversion ». Le sujet de mon prochain blog ?

Ah Ah Ah.

« Sometimes I can see from miles / Feel life beating my eyes / And I am silenced / And I can't think straight / It's the best thing / Is the best thing / The best thing. Such a beautiful feeling » (Pj Harvey). Au hasard de I-Tunes.

Et si je demandais au Yi-King « que faire » ?

« 19. Surveillance. La surveillance est créatrice et féconde, bénéfique dans la justesse. Au huitième mois vient l'infortune. La surveillance éclairée est favorable au grand seigneur. Fortune. La surveillance attentive est favorable et sans blâme.

61. La confiance intérieure. Quand la confiance intérieure touche même les porcs et les poissons, elle apporte la fortune. Bénéfique est la traversée du grand fleuve. Bénéfique est la justesse. »

Ben voilà !

Useless internet toys ?

Je ne sais pas pourquoi j'écris tant sur mon blog en ce moment, pourquoi je suis obsédé par ces textes sur la révolte, le terrorisme, la sous-culture, par moi-même. Je ne sais même pas qui me lit. Prisonnier, tournant en rond dans mon petit appartement, avec mon chat, mes projets, mon art, mon vélo, mon appareil photo, mon ordinateur… Mon mon mon. Y a-t-il une échappatoire, une aventure du quotidien qui puisse m'amener dans un ailleurs non délimité ? Les films, les livres, le cinéma. L'amour ? Peut-être est-il temps d'inventer un nouveau concept. Quand j'ai montré « Fight Club » à un ancien ami de ma mère, il n'a absolument pas compris comment un tel film pouvait être culte pour notre génération, l'équivalent d'un « Pierrot le fou » à une autre époque. Il l'a trouvé violent, cliché, gratuit, alors qu'il est tout le contraire, mais je comprends : pourquoi montrer « la réalité » de manière aussi tragique ? Le cinéma témoigne, je ne pense pas qu'il change quoi que ce soit. Palaniuck, Ballard, « Millenium people », ces écritures fortes qui mettent en abîme la violence de notre monde.

Ce matin, je me suis réveillé avec un extrait du « Mythe de Sisyphe » en tête, le fameux extrait :

« Toutes les grandes actions et toutes les grandes pensées ont un commencement dérisoire. Les grandes œuvres naissent souvent au détour d'une rue ou dans le tambour d'un restaurant. (…). Dans certaines situations répondre « rien » à une question sur la nature de ses pensées peut être une feinte chez un homme. Les êtres aimés le savent bien. Mais si cette réponse est sincère, si elle figure ce singulier état d'âme ou le vide devient éloquent, ou la chaine des gestes quotidiens est rompue, ou le cœur cherche en vain le maillon qui la renoue, elle est alors comme le premier signe de l'absurdité.

Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teinté d'étonnement. « Commence », ceci est important. La lassitude est à la fin des actes d'une vie machinale, mais elle augure en même temps le mouvement de la conscience. Elle l'éveille et elle provoque la suite. La suite, c'est le retour inconscient dans la chaîne, ou c'est l'éveil définitif. Au bout de l'éveil vient, avec le temps, la conséquence : suicide ou rétablissement. En soi, la lassitude à quelque chose d'écœurant ; Ici, je dois conclure qu'elle est bonne. Car tout

commence par la conscience et rien ne vaut que par elle. Ces remarques n'ont rien d'original ; Mais elles sont évidentes : cela suffit pour un temps, à l'occasion d'une reconnaissance sommaire dans les origines de l'absurde ; Le simple « souci » est à l'origine de tout. » (Camus).

J'avais vingt quatre ans quand j'ai lu ce texte pour la première fois. Je venais de quitter la femme avec qui j'avais passé six ans de ma vie pour une presque inconnue. J'étais amoureux. Je vivais « l'absurde ». Mes décors s'étaient écroulés, révélant un tout autre pan de réalité. Ce n'étais pas seulement que j'aimais, que je voulais ou ne voulais pas rentrer dans la chaine, mais que, tout d'un coup, je prenais conscience de mon potentiel d'humain. Il est très dur d'expliquer à quel point ce texte me toucha. Il me parlait à moi en particulier, directement. On ne peut pas dire que je connaissais l'usine, ou le tramway, mais je les remplaçais aisément par le train-train amoureux, et l'inutilité (en matière de future vie professionnelle) de ce que j'apprenais à l'université. J'avais envie d'autre chose. De grandeur, de questionnements, et absolument pas de réponses toutes faites. C'est le moment que j'ai choisi pour me mettre en danger, et de construire ma vie sur un nouvel amour qui ne devait pas durer.

Durant cette période, j'ai énormément lu et posé les bases de ce que serait « ma pensé ». Une simplicité et un désir d'absolu.

Quinze ans plus tard, « le soucis » est toujours là, plus fort que jamais. À l'époque de Camus, je crois que s'engager dans « une carrière » d'intellectuel, était encore la chose à faire pour lutter contre « la société qui vous roue », pour dénoncer les différents scandales politiques et gagner une voix qui ait le mérite d'être entendue et respectée. Aujourd'hui, je ne suis pas sûr que « l'intellectuel » ait une influence majeure sur la société. Il n'y a qu'un schéma de pensée qui tienne : réussir. Réussir est à la base de tout. Quelle honteuse simplification. Acteurs, Cinéastes, Présentateurs, Stars, People, voilà les voix du monde moderne. Stars pour quoi ? Pour quel engagement ? Je n'ai même pas envie d'aller voir le « Che » au cinéma. Le terroriste compte aussi, certainement plus que l'artiste en tout cas, car son poids médiatique est plus grand. Les médias sont nos nouveaux intellectuels. Il nous conseillent quoi lire, quoi penser, quoi voir, mais n'ont aucune analyse de fond qui aille dans un autre sens que celui du spectacle. Il y a de très bons spectacles.

De même qu'un livre bien écrit aura plus de répercussions qu'un « mauvais livre », une bonne émission ou un bon film nous mènera plus loin, mais plus loin de quoi ? De notre quotidien ? Et, en plus, je ne suis pas sûr que le « Da Vinci code » par exemple, soit particulièrement bien écrit, il est écrit, est c'est suffisant, pour certains. Cette fange de la population, moyenne, qui attend en vainc, que quelque chose se passe, et se nourri, sans faire le tri, ni vérifier, tout ce qu'on lui propose, à partir du moment ou « l'objet du désir » (la fin de la religion transcendantale ?) est bien vendu – faute de mieux ? Les médias ouvrent-ils des portes ? Parfois, mais il est rare qu'ils nous mènent ailleurs que nulle part. Il y a une telle profusion « d'objets » aujourd'hui qu'il devient très difficile de savoir soi-même ce qu'on aime. Il y a d'une part ce que l'on doit aimer, si l'on ne veut pas totalement se marginaliser, et de l'autre ce qui vend suffisamment pour nous toucher, obligatoirement. Quand au territoire qui nous sépare, celui là se comble par de petites habitudes personnelles qui n'intéressent personne.

Cette phrase même : « - À quoi tu penses » « - À rien », ne semble-t-elle pas d'une autre époque. Quand a-t-on le temps de ne penser à rien aujourd'hui ? Et qui s'intéresse à ce que l'on pense ? « Viens on va se faire un cinoche », « Et si on se louait un Dvd », « On va boire un coup ? ». De quoi les gens parlent-ils dans les bars ? De rien, ou de tout ? Et cette mode de la musique qui augmente au fur et à mesure que la soirée se développe… « À quoi tu penses ? », « À rien, j'écoute la musique… T'as vu la meuf là-bas ? Il est pas mal ce mec… J'ai vu un sac, il était terrible. Il est trop bien fringué. T'as vu mes chaussures ? Et l'article dans… Trop belles les photos ! Putain, cette folie dans la bande de Gaza. M'en parles pas, ils abusent les Israéliens quand même. Tu fais quoi demain ? Ah ? t'as un nouveau… ».

On me dit souvent que je ne suis pas dans le bon milieu, j'ai l'impression d'être au milieu de tout. À quoi tu penses ? À quoi pensons nous ? À faire un monde meilleur, à posséder toujours plus de choses, à notre confort personnel ? Mais à quoi pensons nous ?

Je prend une phrase au hasard de Camus : *« Quand à la fin, tout le monde semble l'ignorer. »* (Chroniques algériennes). La fin. Le suicide ou le rétablissement. « La lassitude, le mouvement de la conscience ». L'ennui qu'il faut absolument combler. Travailler. Développer. Réussir.

Un magazine propose à l'art posthume 9 pages, dont la couverture, pour s'exprimer. Nous décidons de publier le manifeste et de refuser toute

interview, et demandons des pages noires, pleines, en symbole de notre contestation. Le projet n'est pas accepté. Il faut courber l'échine si l'on veut être médiatisé. Que faire ? Passer à côté d'une chance de pouvoir développer nos idées ? Montrer nos dessins photos illustrations, nos faire qui nous justifient ?

Une amie me propose son lieu pour exposer, puis une deuxième… Que montrer ?

« Envie de rien ne veut pas dire que l'on n'ai pas envie de tout, de vivre tout je veux dire ».

Vivre tout.

Tout quoi ?

Aimer pour s'oublier, créer pour contester, faire pour être ?

***

Je suis assis au Mc Do place de la République. Je regarde les voitures circuler. L'herbe encore blanche qui garde des traces de neige. Le verglas. Souvent, quand je suis assis là dans la journée, je vois passer un « fixie » (Vélo à pignon fixe, pour ceux qui ne seraient pas au courant), à une autre époque c'était un skateboarder, ou un roller. Ceux-là se font rares. Je viens ici pour faire de l'internet ou manger. Écouter les cailleras parler autour de moi, les gens sans moyens qui font une pause déjeuner rapide, les gens qu'un petit creux amène dans ce temple à l'américaine. Pourquoi vais-je encore chez Mc Do alors que je peux me faire à manger chez moi, ou que le bistrot Beaubourg, le couscous du coin, la cafet de BHV, ou le chinois d'en bas, font des repas au moins aussi bons et au même prix ? Je n'en sais fichtre rien. J'aime ça, c'est mon côté white trash. C'est vrai que nous les européens nous avons échoués le jour ou nous n'avons plus su construire notre mythe, le réinventer, le diversifier. Qu'est-ce qu'un Français dans l'inconscient collectif ? Un mec avec un béret, gitane maïs au bec, baguette sous le bras, une bouteille de rouge dans la poche de la veste en velours ? Sans oublier l'Épinel et le calendos… Quels autres clichés disponibles ? Aucun ? Le coureur cycliste ? Le loulou de banlieue ? La caillera ? Ou le jeune qui a mal vieilli, américanisé à l'extrême, Nike aux pieds et Jean Levi's aux cuisses. Coca-cola !

Il fait un froid terrible. Je me demande ce que je vais faire ce soir. Lire ? Regarder un film ? Et si je m'interdisais toute occupation pour un mois. Juste rester chez moi à penser, dormir. Combien de temps tiendrais-je avant de déprimer ?

La femme à côté de moi dit : « ils sont courageux ceux qui font du vélo ». Ce soir j'ai pris mon skateboard, c'est mieux pour bouffer ricain, et j'ai nettoyé chez moi. Hâte de rentrer me foutre sous la couette. Rien à raconter donc. Rien d'autre.

La nuit est tombée. Mon voisin le clochard SDF dors toujours dehors, refusant toute aide.

Que faire ?

Lui ramener un burger chaud ? Le déranger ? Je crois qu'il ne voudrais pas. Il faut lui demander d'abord. Le respecter, même si ce respect le tue aussi surement que de ne pas forcer des gens à accepter ce qui les sauverais. La dignité. Est-ce que celui qui perds sa dignité perd vraiment tout ?

Il y a quelques années, j'ai permis à un SDF d'habiter chez moi alors qu'il gelait dehors. Au bout d'une semaine le gars était devenu insupportable, jugeant chacun de mes gestes et faisant de ma vie un enfer à tel point que j'ai du le virer.

Je ne l'ai jamais revu.

Le trafic à cette heure de la soirée est assez faible. Les gens sont déjà rentrés chez eux, dans la chaleur de leurs foyers réciproques. Les gens derrière moi parlent fort d'assistance sociale et de bons de réduction, de misère et de vie, chez Mc Do. « Moi j'ai connu ça » dit l'une d'entre elles. « Ce n'est pas grave ». « Rien n'est grave ». « C'est juste la vie ». « L'important, c'est de se sentir bien dans sa tête » dit l'autre.

Je bois mon coca et je m'en vais.

Il fait vraiment très froid pour dormir dehors.

***

Hier, je suis allé à la manifestation pour que cessent les tueries sur la bande de Gaza. Un homme portait autour du cou une étoile juive

transformée en croix gammée dessinée sur un carton. Une femme marchait enrobée d'un tissu au couleurs du Hezbollah, un homme agitait un drapeau israélien scotché à un drapeau de la Palestine, la foule scandait « Israël SS », beaucoup de références à Hitler sur les pancartes, des enfants morts ou en sang. « L'humanité » faisait sa com en diffusant leur première de couv à qui voulait la prendre et l'exhiber. Il y avait un côté obscène et une incohérence qui m'a donné envie de partir immédiatement, mais je suis resté : c'était une marche pour la paix. Beaucoup de jeunes à capuche, de gens des renseignements, de flics et de CRS, camions anti-émeute garés dans la rue d'à côté, particulièrement entre le boulevard Beaumarchais et la rue des Rosiers à ce que j'ai cru voir. On se fait toujours l'opinion qui nous arrange.

Après cette manifestation je me suis senti sale, j'avais l'impression d'avoir assisté à une manifestation au pire antisémite, au mieux antisioniste, qui faisait l'amalgame entre nazisme et défense honteuse du territoire. Tous ces enfants morts, ce bain de violence d'une autre époque. Les juifs en tant de communauté tentant de justifier l'injustifiable, protégés comme souvent par les Etats-Unis et les médias. Tous ces barbus de banlieue venus en famille manifester pour la paix, et pourtant perçus comme hautement dangereux à cause de quelques extrémistes sur médiatisés. Le monde arabe poussé à bout, qui n'en peut plus et, évidemment parle de résistance là ou d'autres parlent de terrorisme. Je ne suis ni arabe, ni juif, je m'élève contre les massacres, contre une nouvelle guerre. Assez avec les guerres. Mais que faire, comment résoudre ce qui ne peut l'être ? Certainement pas avec des signes nazis collés sur l'étoile de David, « même si j'avoue que le logo était assez beau ». Horreur, horreur totale. « En massacrant sans distinction l'état d'Israël a commis une grave erreur qui pourrait en cette période trouble renverser l'opinion publique ». Un groupe de juifs manifestait aussi pour la paix. La communication et les médias. Le monde moderne, flippant, comme à son habitude.

***

- Peace is war

- Nobody gets assassinated anymore

- Fuckin' all around the world is a way to be mystical

Des gens que j'aime parlent autour de moi. Nous sommes dans un

restaurant chic rue du pont Louis-Philippe. Autour de la table, la fille d'un grand artiste juif américain, elle-même artiste, et son copain Dj, « gosse de riche » paraît-il, un businessman arabe pro Palestinien, un réalisateur à la retraite communiste, et un skateboarder reconverti au vélo. Nous tentons d'éviter le sujet brulant de l'actualité alors qu'un joli rayon de soleil vient taper l'exemplaire de « Lui » de 1964, que nous venons de voler aux toilettes, et un « Playboy » de 1982. Il y a une certaine tension dans l'air que je tente d'attiser. Je suis curieux des discussions qui pourraient avoir lieu. Mes amis sont intelligents, cultivés, et très au courant, de par leurs nombreux voyage, ou leur investissement dans la vie, de « l'actualité » du monde. Rien ne se passe que des débuts de… Un charmant déjeuner.

Nous parlons un peu de Borges, de Miller, des magazines posés sur la table ou nous lisons leurs interview, de la nullité de la presse actuelle et, dans le meilleur des cas, de son peu de fiabilité, de PPDA et de sa fausse interview de Fidel, de Chomsky, beaucoup de cinéma, un peu d'art, de musique, de mode, de la retraite et des salaires des gens pauvres. Le déjeuner coûte cher, ce qu'un ouvrier non qualifié gagne en 15 jours de travail, et nous sommes tous d'accord pour dire que quelque chose va mal. Qu'il y a des chances que ça pète. L'abrutissement généralisé, les nouvelles technologies, les banques, la situation au proche orient, la bande de Gaza, Israël, le Hamas, le Hezbollah… Le copain de l'artiste juive prend tout cela de façon très personnelle et manque à plusieurs reprises de se lever, nous changeons donc de conversation, et je m'absorbe dans la lecture de l'interview de Miller :

« Je suis habitué à avoir des hauts et des bas, des moments d'euphorie et de dépression (…). Il y a deux sortes de dépression. L'une est comme une dépression métaphysique où, tout à coup, sans raisons valables, vous découvrez un trou dans toutes les choses : vous sondez un puis sans fond. La vie prend une saveur absurde. Tous les voiles avec lesquels vous vous protégiez s'écroulent, les idées, les philosophies, etc. Brusquement il y a une déchirure dans tout ça et vous apercevez cet abîme dont on parle dans l'ancien testament (…) C'est le doute le plus profond que vous puissiez atteindre. Vous doutez de tout. C'est la nuit noire de l'âme et vous ne savez pas pourquoi. Je pense que ces chutes sont inexplicables. Tandis que les autres ont de la chance et peuvent dire : « je gâche ma vie » ou « je perds mon argent » vous ne pouvez même pas dire ce que vous perdez. Vous perdez la vue, vous perdez momentanément la foi. Puis ça revient (…). Il me semble qu'il n'y a rien

d'autre que cette ligne rythmique, c'est comme une vague et dans toute la nature, dans tout ce que nous y lisons, la vague est là. Si nous ouvrons nos mains et laissons les choses couler, nous les retrouverons toujours, mais à partir du moment où vous voulez vous emparer de quelque chose et le retenir à jamais, vous le réduisez à néant, n'est-ce pas ? »

« On ne peut pas faire un saint d'un personnage doux, gentil, neutre, un saint doit être un rebelle, avoir un caractère brutal et toutes ces choses dégradantes. Il doit y avoir un antagonisme. »

« Quelques uns se tirent une balle dans la tête après avoir lu certaines choses et les autres restent intacts ou pensent que ça passera ou que ce sera peut-être une bonne chose. Ce n'est pas le monde qui change, ce sont les mots. » (Henri Miller in « Lui », avril 1964).

C'est fou ce que je m'ennuie souvent en présence des autres. Les gens me parlent et une sorte d'absence me gagne, tout me paraît vainc, vide, inintéressant, mais là, avec deux de mes meilleurs amis autour de la même table je me sens « en sécurité ». Nous passons d'un café à un autre pour nous installer rue Saint Louis en L'Île, au Flore, ou les cafés sont si chers et si bien servis, dans des petits pots en argent. Nous commandons des glaces, du thé, et ré dérivons vers des discussions politiques. Cette fois-ci l'ami de l'artiste juive quitte la table tandis qu'elle a du mal à retenir ses larmes. Il est impossible de savoir ce qui motive ce chagrin. Des mauvaises relations de couple, la situation mondiale, ou simplement la fatigue. Peut-être un peu de tout. Je me surprend à penser « enfin, il se passe quelque chose ». J'ai ce côté « fouteur de merde », mais pourtant, cette fois-ci, je n'y suis pour rien.

Il est temps de se diriger vers le cinéma ou j'ai décidé de voir un documentaire sur Chomsky dont nous venons de parler, après avoir acheté des livres à « La Hune », la librairie branchée du sixième. L'un de mes amis m'offre la biographie de Duchamp, « l'artiste que j'apprécie le moins du monde » ou il écrit : « à la personne qu'Artus admire le plus au monde ». Il vaut mieux connaître ses ennemis de nos jours. C'est vrai que j'ai une certaine admiration pour Duchamp, mais je n'aime pas du tout la façon dont les artistes contemporains *« pillent le magasin de Duchamp et changent les emballages »* (Picasso). Duchamp est un grand penseur, un « anartiste » brillant, mais comment accepter le détournement d'idées à la fois contestataires et teintées de cet humour si caractéristique du dadaïsme, pour en faire, là encore, un produit comme

un autre, sans autre identité que la filiation qui le justifie.

« Je ne voulais pas être appelé artiste, vous savez. Je voulais utiliser ma possibilité d'être un individu, et je suppose que j'ai réussi, non ? ».

« J'aime mieux vivre que travailler. Je ne considère pas que le travail que j'ai fait puisse avoir une importance quelconque au point de vue social dans l'avenir. Donc, si vous voulez, mon art serait de vivre ; chaque seconde, chaque respiration est une œuvre qui n'est inscrite nulle part, qui n'est ni visuelle ni cérébrale. C'est une sorte d'euphorie constante. ».

« J'ai voulu me servir de la peinture, me servir de l'art comme pour établir un modus vivendi, une sorte de façon de comprendre la vie, c'est à dire probablement de faire de ma vie elle-même une œuvre d'art, au lieu de passer ma vie à faire des œuvres d'art sous forme de tableaux, sous forme de sculptures (1966) » (Duchamp).

Duchamp voulait et réussit à *« réduire ses besoins, et posséder le moins possible, afin de rester libre »* (Henri-Pierre Roché). Il a arrêté de peindre au moment ou tout le destinait à une carrière pour se consacrer aux échecs (j'aime aussi l'ironie du mot) et à la vie, devenant son propre *« ready made vivant ».* C'est une posture que je ne peux que comprendre et respecter, surtout aujourd'hui, même si je pense que ce que « l'art contemporain » a fait à Duchamp a presque entièrement détruit le mythe que ce grand homme avait construit, sciemment, comme une bombe à retardement, autour de lui-même.

Choisir de se retirer du circuit pourrait-il avoir plus de signification qu'à notre époque ou seul l'argent justifie une pratique ? Se préserver du succès et de la reconnaissance a-t-il aucun sens quand la production seule est garante de ce que l'on fait ? Peut-on être plus loin de ce que défendaient les artistes du siècle dernier que lorsque l'on accepte le marché de l'art dans ce qu'il a de plus sordide, c'est à dire la valorisation de l'artiste lui-même en tant que produit ? Comment lutter contre cet état de fait sans se poser en opposition à la soi-disant paternité Duchampienne de l'inacceptable déviance culturelle contemporaine, tant au niveau de la déshumanisation de la quête artistique que de sa fonctionnalité dite sociale ?

L'art contemporain n'a rien de commun avec Duchamp si ce n'est le fichage de gueule, spiritualité et humour en moins.

Peut-être est-il temps que je réhabilite Duchamp dans ma propre histoire.

Ne rien faire, ne pas bouger, s'absenter, se retirer du jeu…

***

« Maryse était au moment ou c'était trop clair pour ne rien faire - et ne rien faire était l'acte le plus courageux qu'elle ait pu trouver »

C'est fou, à deux jours d'intervalle, trois personnes m'ont dit que la meilleure réplique au marasme ambiant était de ne rien faire, ou plutôt de continuer d'agir comme si de rien était, sans pour autant renier son engagement dans son quotidien, en dehors de toute actualité, médiatique, politique, ou tout simplement humaine.

Bizarrement cela me fait penser à l'histoire de Marc Gator, ce skateur qui découpa l'amie de sa femme en morceaux avant de l'enterrer dans le désert et se livrer au flics, parce qu'il avait beaucoup de mal à gérer sa gloire et sa déchéance (« The rise and fall of Marc gator, Stocked », Helen Stickler). Qui arrêta sa passion pour suivre une tendance qui ne lui convenait pas. La mode était passée de la rampe au street et, alors que Tony Hawk (L'autre grand skateur des années 80) continuait de s'entrainer à la courbe, Marc tentait, sans succès, de se confronter à la rue. C'est une histoire classique, simplifié à l'extrême, qui fit quelques années plus tard de Tony Hawk le champion du monde de skateboard, dans une discipline très peu respectée des « vrais skateurs », et de Marc Gator un prisonnier d'état « victime d'un système qui avait été plus fort que lui », parce qu'il avait abandonné ce qui lui tenait le plus au cœur pour se conformer à un mouvement qui ne lui convenait pas.

Tout deux, à leurs manières, sont devenus des légendes, mais seul Tony Hawk a su atteindre le grand public. Toucher une telle audience sans pour autant se faire respecter d'une élite veut-il dire quelque chose ? Continuer coûte que coûte alors que tout le monde est contre nous, sublime-t-il une expérience qui, sans cela, n'aurait aucune valeur ? Est-il nécessaire, à l'égal d'un Stacey Peralta, d'inventer une histoire qui soit si proche de la vérité qu'elle devienne l'Histoire sans pour autant en revêtir aucune des qualités objectives (« The legend of Dogtown and the Z-boys ») ? Ne rien faire en tout cas ne veut pas dire se retirer de la vie publique, sociale et médiatique, pour parfaire un geste qui, pour une période donnée, a perdu tout son sens. Ne rien faire, c'est juste ne rien

faire !

Comment ne pas renier la vie elle-même en prenant une telle décision ? Disparaître pour mieux revenir, faire ermitage à l'égal du croisé qui se prépare à la guerre… C'est déjà une toute autre aventure. Opposer le nihilisme du rien à l'allégorie du winner devenu loser prêt à inverser le processus une nouvelle fois, n'a pourtant pas plus de sens. Je suis fatigué de ces combats ridicules et cherche des solutions définitives, tout en sachant pertinemment que rien ne l'est. De plus, je n'ai jamais cru aux croisades, ces histoires de foi contrariés ! Tuer tuer tuer l'ennemi. Aucun intérêt. C'est ensemble qu'il faut apprendre à vivre et pour la communauté qu'il faut se battre – avec des idées, pas avec des armes. Reste à savoir, une fois engagé, jusqu'à ou mener ces idées, seul dans sa chambre, ou à la tête d'un groupe qui se les approprieras, les fera évoluer, et, forcément, les nourrira d'une différence qui n'est pas nécessairement la nôtre, ni conforme à nos souhaits. Peut-être aussi que nos idées nous échapperons totalement sans que nous n'ayons rien à y voir. Crées seul, nourries par l'expérience, celles-ci trouveront un écho qui feront de notre vie misérable, en retrait, un modèle pour le plus grand nombre, amenant nos spectateurs à une idolâtrie contre nature, non moins sujette à l'interprétation, et plus proche du culte que de la générosité de « l'exemple ». Ne rien faire est-ce tout accepter ou tout refuser ?

Encore une fois : à quoi doit-on croire et à quoi se relier, sans pour autant tomber dans la religion, ou la croyance en un plus haut qui détiendrais toutes les solutions et l'ultime vérité - voire dans le terrorisme politique ou l'anarchisme engagé (liste non exhaustive) ? Marc Gator est un « Reborn Christian » qui a choisi de s'investir dans l'immobilisme d'une croyance ancestrale réinventée intégriste faute d'avoir su gérer son présent. Ma mère a refusé le monde moderne et préféré mourir seule dans sa chambre, à 70 ans, comme elle l'avait toujours souhaité, plutôt que se confronter une dernière fois, alors qu'elle en avait l'opportunité, à cette extérieur qui l'avait tant blessé et nourri à une autre époque. Debord s'est suicidé après avoir accepté une médiatisation qu'il avait choisi de rendre posthume, soi-disant pour lutter contre la société du spectacle, sans doute atteint de ce même mal être lucide qui poussa ma mère à presque cesser de s'alimenter à la fin de sa vie. Malevitch s'est éteint après être revenu à une forme de figuration qui n'excluait pas l'abstraction qui l'avait vu naître.

Je doute de la qualité de mon engagement à une période ou « tout

arrêter » ne signifierais rien d'autre, dans mon présent, que de n'avoir plus de quoi manger. Ce n'est pourtant pas le présent qui me tracasse, Je gère très bien mon présent. C'est le futur qui m'inquiète. Qui aujourd'hui serait capable de voir et de comprendre qu'un sacrifice peut aussi être un choix politique puissant, et non une peur « de ne pas réussir » par exemple, ou un courage qui n'a rien de commun avec la nostalgie d'un passé jugé plus couillu, ou un quotidien qui s'encrasse, fait des ratés et « ne mène nulle part ». C'est parce que je crois qu'aucun quotidien ne mène nulle part, et que je suis habité d'un optimisme phénoménal, que je me sent capable de faire cesser tout mouvement dans le sens d'une reconnaissance sans rapport avec l'engagement qui la sous-tend.

Et si Gator avait juste trouvé la foi dans le repentir, et si Maryse s'était retiré pour permettre à la vie de fleurir après elle, sur ces cendres encore chaudes, et Si Debord avait éveillé une conscience, et si Malevitch n'avait atteint un absolu que pour mieux en revenir ? Et si dans ces actes il ne fallait voir aucune autre croyance en œuvre que celle qui préside à toute vie ? Le « fluide » qui dirige toutes nos existences doit-il forcément être nommé, disséqué, expliqué. Si « tout à un sens », celui là n'est pas forcément celui que nous lui donnons.

Dans « Zeitgest » (http://video.google.com/videoplay?docid=-594683847743189197), une vidéo de type conspirationniste très bien réalisé, « la lumière est faite » entre les points communs qui unissent les religions (de Horus le dieu soleil, en passant par les mythes, l'astrologie, à Moïse, Jésus, Mahomet, mais pas les extra-terrestres), l'attentat du 11 septembre, et l'économie mondiale. Dans « Paulo Anarko » (http://paulo.anarkao.free.fr/), un long-métrage très prisé sur internet, un jeune homme part retrouver son père qui a choisi la voie de la marginalité, et nous emmène avec lui dans un voyage incroyable sur fond de contestation sociale. Y a-t-il autant de vérités que de personnes ? Et que penser du choix de l'immobilisme en période de crise donc ? Donner du sens aux choses et à tout nos actes, n'est-ce pas là la plus grande prétention ? Celle qui fait de nous ce que nous sommes ? Et si nous n'étions rien ? Rien d'autre que nous-mêmes je veux dire, sans jugement, loin de tout engagement, sujet de la vie bien plus qu'assujettis à elle. Diriger, contrôler, choisir. Le grand homme n'est peut-être pas finalement celui qui choisi son destin, mais celui à qui le destin s'impose, un jour, sans qu'il l'ait forcément voulu.

Ma copine me parle de la tante d'une de ses amies qui, alors qu'elle était

venue à Paris voir un cousin, s'est vue immortalisée en train de manifester, le poing levé, en tête de cortège, pendant mai 68, devenant par là même l'icône de la révolution étudiante (avec laquelle elle n'avait rien à voir). Je crois qu'aujourd'hui les gens sont tellement préoccupés par l'idée de devenir, qu'ils en oublient d'être. Si je choisissait aujourd'hui de cesser toute ou une partie de ma pratique artistique, ce ne serait pas pour ne rien faire, car « ne rien faire » serait au contraire continuer, en dépit de tout, une pratique qui ne me satisfait plus entièrement, comme elle a pu le faire dans le passé. Tu parles ! L'art ne m'a jamais satisfait entièrement car s'il est « ma vie et la vie elle-même », il n'est pas pour autant « toute ma vie ».

Je vais probablement continuer de dessiner car j'en ai aujourd'hui encore « besoin », même si je suis persuadé, quelque part, que la violence d'un acte n'a jamais plus de sens que lorsqu'il est jugé gratuit par « le plus grand nombre » (ce fantôme qui n'existe pas dans nos petites vies privées).

Dans « La petite apocalypse » de Taddeus Konwicki, le héros accepte de se suicider pour lutter contre l'invasion de la Pologne par la Russie (si ma mémoire est bonne – j'ai lu ce livre il y a près de 15 ans), parce que le parti le persuade « qu'il n'a rien à perdre ». Puis, alors qu'il cherche allumettes et essence pour s'immoler par le feu, le héros tombe amoureux. La morale veut alors que sa contestation soit nourrie par son sacrifice. C'est une vision totalement romantique à laquelle je ne suis pas sûr d'adhérer encore.

Et si son suicide n'avait jamais eu plus de sens que lorsqu'il n'était motivé par rien, par rien d'autre qu'un ordre du parti, le poussant à commettre un acte social et politique auquel il ne croit pas puisque les raisons de son mal-être lui sont toutes personnelles.

La variable de l'amour ne nourri pas l'histoire, elle en fait un roman. Elle le perverti donc. Ce n'est pas parce que l'acte d'un homme qui se suicide pour donner un sens à une vie, qui sans cela n'en aurait pas, paraît moins fort que l'acte d'un homme qui commet un geste politique définitif, alors qu'il aime et que tout le raccroche à la vie, qu'il est moins grave. L'important, dans cette histoire, c'est le suicide d'une « personne », que ce soit pour des raisons politiques ou humaines importe peu en fin de compte, même si je dois admettre que les raisons humaines m'intéressent bien plus que les raisons politiques de manière générale car elles leur sont toujours antérieures. Pourquoi cet homme va-t-il mal,

en premier lieu ? Parce qu'il n'aime pas ? Parce que son pays a été envahi ? Parce qu'il n'a pas assez d'argent pour vivre ? Aimer changera-t-il quelque chose quand « tout va si mal » ? L'homme ne cherche pas un sens à sa vie, il veut juste s'en retirer. Certains parleront de fatalité, d'autres de destin. Dieu, évidemment prend la forme de l'amour, et donc du choix, mais reste à l'homme le libre arbitre. Pourquoi cette histoire d'amour me gène t-elle tant aujourd'hui ? Parce qu'elle me semble fabriquée de toute pièce. Américaine en un certain sens. Elle est la part de rêve contenue en chacun de nous, et la réalité m'intéresse bien plus que le rêve.

L'être humain est complexe. Il ne peut jamais se limiter à j'aime ou je n'aime pas, à j'ai réussi ou j'ai raté, je suis riche ou pauvre. On peut être un grand humain sans pour autant chercher à, ou avoir besoin, d'accomplir quoique ce soit, mais on peut aussi se réaliser à travers un geste. L'amour n'a rien à voir avec cela. L'amour complète, l'amour n'est pas le fond des choses, ou en tout cas pas sous la forme romantique insipide dans laquelle on l'imagine aujourd'hui.

L'amour, ce n'est pas simplement « le sentiment très intense, l'attachement englobant le tendresse et l'attirance physique entre deux personnes », mais aussi un « mouvement de dévotion, de dévouement, qui porte vers une divinité, un idéal, une autre personne ».

L'homme qui se suicide parce qu'il n'aime plus existe-t-il ?

Dans tous ces films que je regarde, une phrase m'a particulièrement touché :

« You just want things to be resolved to get you simplicity back »

Mettre une idée politique, religieuse, artistique, ou amoureuse (liste non exhaustive), sur un refus, une contestation, un engagement, c'est limiter ce refus, cette contestation, cet engament, à une simplicité qui n'existe pas plus que « le grand public » qui la consommera. De cette audience, je ne connais que mes proches, et de ses idées que la société qui nous entoure. Si, à la fin, « seul le mauvais goût du public dans la durée à une chance de changer le monde », c'est parce que ce fameux « mauvais goût » façonne notre façon de pensée bien plus que quoique ce soit d'autre : il en est le résultat. Je suis mes proches et tout ce qui m'arrive est le résultat de notre interaction commune avec le monde. Comment ne pas les rendre responsable alors de ce qui arrive, de ce qui m'arrive.

Avec Ramdane, nous avons dernièrement beaucoup parlé de nos différentes façons de voir le monde. Pour lui la télévision, les journaux, la lecture, les voyages, permettent de former une vision consciente et actuelle, une vision qui permet « d'agir ». Pour moi aucune vision ne peut être plus pervertie que celle qui s'attache à des mouvements de pensée qui n'aient pas été ratifiés par une expérience empirique des choses. Quand je dis empirique je pense personnelle. C'est en lisant en moi que je peux comprendre les autres, non en lisant en les autres que je peux me comprendre moi, et comprendre le monde.

Pour en revenir à ce suicidé qui pour en finir avec la vie accepte une cause qui n'est pas la sienne, et n'est sauvé que parce qu'il aime ; je trouve cette vision aussi réductrice que celle que nous propose constamment les médias du monde entier. En agissant de manière personnelle, je change le monde, pas en fondant un groupe, ou un mouvement de pensée dont le destin sera forcément de me dépasser, comme je l'ai dit plus haut. Je ne crois pas en l'individualisme, mais en l'individualisme ensemble. Je n'aime pas les mouvements de foule, l'hégémonie et l'assimilation, c'est la liberté qui m'intéresse, et sans doute bien plus que l'amour même. « L'état d'une personne qui n'est pas soumis à la servitude ». Les hommes sont libres de leurs choix, quels qu'ils soient, et il faut les respecter.

Quand un texte de Chomsky est utilisé en préface d'un livre révisionniste, ou une phrase des Clash écrite sur une bombe destinée à détruire un ennemi Irakien (« Rock the Kasbah »), je suis révulsé car la confusion de sens est totale, mais je sais aussi que c'est cette confusion qui forme le corps même de notre humanité. Chacun comprend le monde comme il lui plait. Il n'y a ni bien, ni mal, juste des opinions différentes, des engagements différents, et un poids social qui inscrit des lois dans une continuité historique. Le génocide indien n'a pas empêché l'Amérique de devenir l'arbitre du monde moderne, pas plus que l'inquisition n'a ralenti la croyance chrétienne en un dieu fait d'amour et de pardon. Comment s'inscrire dans ce merdier sans à un moment ou à un autre dire des conneries plus grosses que nous ? Si personne ne détient la Vérité, tout le monde détient sa propre vérité. C'est celle là qu'il faut chercher, en soi, pas de l'autre côté de la terre, et ainsi commencer à changer les choses (d'autant plus qu'il est presque impossible de savoir réellement ce qui se passe de l'autre côté du monde – avec la manipulation des médias - à moins d'y être, et encore faut-il être prêt à admettre qu'à chaque vision correspond une réalité différente).

Interagir avec ce qui nous entoure est la seconde étape de ce changement tant espéré, comprendre plus qu'accepter est la voie de la sagesse, « Tolérer » (« admettre à contrecœur ») n'est pas un mot qui entre dans mon vocabulaire car il implique un jugement négatif de l'autre. La « Tolérance » (« respect de la liberté d'autrui, de ses manières de penser, d'agir, de ses opinions politiques et religieuses »), par contre est un grand concept. Comment deux mots si proches peuvent-ils être si différents ? Comprendre c'est « saisir le sens de », accepter c'est « consentir à prendre et à recevoir ». Les mots ont un sens. Si je comprend qu'il me faille vivre de mon art – de par mon choix d'être « artiste », je n'accepte pas pour autant les règles qui président à la vente de mes œuvres, je les tolère sans avoir aucune tolérance pour le système qui les a établi. C'est *en ce sens* que je cherche aujourd'hui le sens de l'engagement et la façon de dépasser « le capitalisme spectaculaire », qui, à mon sens, me prive de ma liberté individuelle à faire partie d'un groupe, soit-il celui des artistes : « *personne qui, pratiquant ou non un art, aime les arts, la bohème, le non conformisme* » (Le petit Larousse).

D'accord pour la bohème (ah, les bobos), mais quel non-conformisme ? Celui que l'on voit dans les magazines apolitiques et a-engagés ? Ou celui qui me fait vendre mon âme bien plus que mes dessins ?

Et pourtant… En digne fils de…

Tout ne se limite-t-il vraiment qu'à ça ?

***

Juste au moment de finir ce texte je reçoit un texto de SFR :

« SFR vous souhaite une très belle année 2009

Autour d'une valeur précieuse pour SFR

L'engagement »

Ben voilà. "Et Pan, dans le mille", en boucle. Comment lutter aujourd'hui, à une époque ou la pub récupère tout ? Ou l'engagement n'a plus aucun sens, sauf celui de faire de jolies préfaces de bouquins comme cette phrase de Duchamp, encore lui, qui ne s'éclipsa, comme d'autres, que pour mieux accomplir son mythe :

« C'est ce que j'ai voulu éviter toujours, d'être professionnel dans le sens d'être obligé de vivre de la peinture, ce qui la rend un petit peu quand même… sujette à caution puisque c'est fait… et surtout vous savez ce que c'est que les marchands de tableaux quand ils vous disent « Ah ! Si vous me faisiez dix paysages dans ce style-là, j'en vendrais autat que vous voudrez ». Alors ? comme ce n'était pas du tout mon intérêt ou mon amusement, je ne le faisais pas. Je ne faisais rien. Alors c'est pour ça, je suis allé à une conférence. Une table ronde qu'on avait faite à Philadelphie, on m'avait demandé « Où allons-nous ? ». Moi j'ai simplement dit : « Le grand bonhomme de demain se cachera. Ira sous terre. » En Anglais c'est mieux qu'en Français ? « Will go underground ». Il faudra qu'il meure avant d'être connu. Moi, c'est mon avis, s'il y a un bonhomme important d'ici un siècle ou deux ? eh bien ! il se sera caché toute sa vie pour échapper à 'emprise du marché… complètement mercantile (rire) si j'ose dire. » (1965).

Désolé, je crois que je n'aimes toujours pas Duchamp, par principe bien plus que par goût, je l'ai déjà dit. Quel esprit ! La disparition doit-elle aussi être considérée comme mercantile, donc sujette à caution, donc vecteur de célébrité posthume. Un calcul comme un autre ? « (rire) ».

Comment refuser en bloc une modulation qui inscrit aussi une certaine beauté du monde dans une marginalité qui n'en fait pas moins partie, pour lui être aussi nécessaire que la publicité qui la rend viable ?

À la campagne, ou rien ne change, tous ces débats me semblent très loin, et pourtant… Je suis entouré de bouquins, j'écoute « France culture » au réveil (bof), et je continue de me poser des questions. Les mêmes, encore et encore :

Que faire

Que faire

Que faire

Le courage de ne rien être, personne ne l'a jamais

Il ne faut pas faire pour être mais être pour être

En art, comme dans la vie, on a besoin de Vérité pas de sincérité

« La paresse est la vérité effective de l'homme »

« Aujourd’hui, j’aime perdre mon temps, c’est la seule façon d’être libre »

« Il faut donner du sens au sens »

Encore et encore et encore

Et si le manifeste de l’art posthume avait vraiment mis dans le mille ?

Reste quand même à le dépasser.

INTENTION I-7

À titre de mémoire :

Un manifeste de l'art posthume

Ne vous attendez à rien

Attendez tout

Selon le dictionnaire le plus commun, l'art, c'est « l'expression d'un idéal de beauté dans les œuvres humaines ». Nous nions cette définition que nous trouvons insuffisante en l'état.

L'art, c'est un environnement et une sensibilité, l'art c'est la vie. Votre vie, votre environnement, votre sensibilité.

L'art, c'est donner forme à l'espace qui nous sépare.

L'art est politique.

Depuis le carré de Malevitch l'art est, et, devant lui, « c'est une foule curieuse de critiques d'art instantané qui se presse à la traversée du miroir ».

L'art est donc le seul domaine qui ait atteint son absolu, c'est-à-dire le domaine de la création pure. Le seul domaine où l'homme peut se vanter d'être l'égal d'un dieu, et ou il peut créer librement, et sans contraintes.

Pourtant l'homme n'est rien sans le regard de l'autre.

Cet autre qui juge, condamne, ratisse.

Seul dieu juge.

Et c'est pourquoi nous affirmons nous moquer de cet art sectaire et institutionnel qui est le vôtre. Celui que vous nommez contemporain.

Il n'a de contemporain que son marasme.

En ce jour brillant, nous décrétons la mort de l'art « contemporain » en terme d'époque de l'art, de mouvement, et l'avènement de l'art posthume. L'art-vie.

« Il faut être un homme vivant et un artiste posthume ».

Car « l'après-fin de l'art » ne peut-être ni moderne, ni contemporaine, mais posthume : « née après la mort de son père ».

L'artiste posthume ne dispose pas, il propose.

Non, « Dieu n'est pas détrôné ».

Ainsi :

De même que l'homme ne s'exprime jamais mieux que dans ses contradictions les plus profondes, ce sont nos prétentions qui font de nous ce que nous sommes.

L'art posthume ne se justifie pas. Il n'a rien à prouver.

Nous préférons laisser l'art aux artistes qui le méritent, et vivre.

Mieux vaut vivre que de faire de l'art.

L'art est une conséquence, non un but.

Il est grand temps de tirer les leçons de l'histoire, et de dépasser ces notions obsolètes que sont : le talent, la nouveauté, et le génie. Ils ralentissent.

Si tout a déjà été dit, fait, et pensé, nous n'aurons aucune honte à redire, refaire, et repenser ce qui ne l'a pas été assez.

Imiter nos pères pour mieux les dépasser n'est que justice leur rendre.

Être multiple et agir dans tous les domaines nous permet de nous imaginer libre.

Nous affûtons paraît-il déjà les couteaux qui nous tuerons plus tard.

Conscience du support et soucis du détail valent bien chronologie et rétrospective dans le travail d'identification sociale de l'artiste.

Notre identité n'a que faire de vos peurs.

La réalité de nos faire est notre meilleure justification.

Il faut penser plus large et prendre en charge notre propre système de diffusion.

Nous rêvons de nouveaux lieux où les mannequins, les journalistes, et les artistes, iraient se faire voir.

Créer des lieux de vie plutôt que des lieux d'art.

« J'erre sans but et devenirs parce que je suis déjà, par le seul pouvoir de ma volonté ».

Rien n'existe sans faire valoir, dit-on.

La mannequin est le plus beau faire-valoir de notre époque, c'est une pute qu'on ne peut pas baiser.

Nous sommes fatigués de ces madones rachitiques pour pédophiles patentés.

Il n'y a pas plus d'intérêt à décréter art qu'à décréter artiste.

Intéressé veut dire intéressant.

L'art posthume est le miroir de son temps.

What you see is what you get.

Loft-story ne nous plait qu'en tant que mise en pratique des 15 mn de gloire de Warhol.

Nous chions à la gueule du succès.

Si « tout le monde peut le faire », tout le monde doit le faire.

Il ne faut pas faire pour être. Il faut être pour être.

Le courage de ne rien être, personne ne l'a jamais.

Si l'on doit un jour être connu pour et par son œuvre, cela sous-entend qu'on lira forcément cette dernière à la lumière de notre vie, et donc l'application d'une éthique stricte dans l'une comme dans l'autre.

Nos valeurs ne sont pas artistiques mais humaines.

L'intégrité, l'humilité, la fidélité et le respect, sont à l'amour, l'amitié et l'estime ce que sont la liberté, l'égalité, et la fraternité, aux français, une hypocrisie de plus à laquelle nous aimerions bien croire.

Rien n'est gratuit, ni un hasard.

Notre rancune se doit d'être tenace car pardonner, c'est déjà être supérieur.

La réussite, c'est le masque de la société.

En amour, nous choisirons toujours la pornographie à l'érotisme, elle a plus de réalité.

La pornographie, c'est ce qu'on fait des choses.

C'est vivant que nous sommes, et vivants que nous voulons être aimés.

Notre paresse nous pousse à préférer l'amateurisme au professionnalisme du rien. Il y a une raison à ça.

« La paresse est la vérité effective de l'homme ».

Le travail n'est acceptable qu'extrême, car travailler, c'est se retirer de la vie.

Le métier, c'est le savoir-faire de l'artiste qui va travailler une attachée-caisse dans le cerveau, et un chèque dans la poche.

Nous n'acceptons le métier que dans le cadre de l'erreur qu'il représente, en particulier comme en général.

L'acte d'amour est plus important que la jouissance, c'est pourquoi, dans notre système de pensée, la femme aura toujours plus de poids que l'œuvre qu'elle a inspirée.

Dans les musées, nous préférons regarder les femmes que les peintures.

En art, comme dans la vie, on a besoin de vérité, pas de sincérité.

L'éthique gifle la morale comme la foi se doit de vomir l'espoir, ils ne sont

pas compatibles.

Vos doutes ne sont pas les nôtres.

Nous n'avons que cette certitude que vous nommez égoïsme.

L'égoïsme (au même titre que l'individualisme, le dadaïsme, le situationnisme, ou n'importe quel « isme ») ne vaut que s'il est partagé.

À l'imitation, nous préférons l'original. Il vend mieux !

Ainsi nous préférerons Coca à Pepsi, le tatouage au body art, les tricheurs aux menteurs, Elle à Art Press, et Hustler à Purple, ils avancent à visage découvert.

L'authenticité, d'aussi mauvais goût soit-elle, finit toujours par payer.

Nous croyons au mauvais goût du public dans la durée.

Lui seul à une chance de changer le monde.

Il faut s'assumer tel qu'on est avant de vouloir changer le monde.

Cette société du spectacle qui est la vôtre ne nous intéresse que dans la mesure ou elle nous fait perdre notre temps.

« Perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre ».

« Il faut donner du sens au sens ».

« Être invisible est l'unique alternative qui soit laissée à l'art posthume pour lutter contre la société du spectacle ».

Nous ne serons invisibles que pour mieux vous aveugler.

« L'art posthume est notre anti-matière comme la matière fait l'art contemporain ».

Prêcher à des convertis ne peut être que le sacerdoce du faible.

« La seule tyrannie qui existe est celle du faible sur le fort ».

À côté de vos églises, ce sont des bordels gratuits que nous construirons, ainsi les gens pourront-ils choisir.

Nous créons par amour de la vie, pas par peur de la mort.

Du minuscule Palais de Tokyo, nous n'aimons que l'architecture qui a au moins le mérite d'être skatable, et donc utile.

L'art posthume nique l'esthétique relationnelle, à qui nous reconnaissons quand même, dans notre infinie bonté, le droit à l'existence.

Nous ne croyons pas plus à ces artistes qui ne peignent que pour eux-même et dans leurs caves, le pantalon plein de peinture, qu'aux artistes dit « contemporains ».

Nous préférons pourtant nous vendre à vendre notre travail.

L'artiste posthume étant forcément un grand homme, c'est aux grands musées que nous destinons notre œuvre, notre vie.

Les grands musées seuls séduisent le public.

C'est au musée de venir à nous, pas à nous d'aller au musée.

La reconnaissance ne vaut que par son caractère légitimant.

La reconnaissance ne vaut rien.

Personne ne peut, de toute manière, se targuer d'être le spectateur moyen de son époque.

L'artiste reconnu ne pose que le problème de la reconnaissance de même que « les précurseurs n'ont que la chance d'être né avant ».

Nous n'avons d'absolu que notre branlardise.

Car nous sommes :

Les fils de vos putes, de vos pds, de vos patrons et de vos jardiniers.

L'air de votre air

La liberté de votre liberté

Le mépris de votre mépris

Nous-mêmes.

L'art posthume encule l'art contemporain.

L'art, c'est la vie.

Notre vie, à nulle autre pareille.

S'en revendique qui veut.

Volenti non fit injura.

Gloria victis.

Artus pour l'art posthume.

AleksiAnnaArtusDanieleÉdouard, Paris-Ernée, 15-26 août 2004. »

PS/ Le texte d'avant me plaît beaucoup…

Artus

Fevrier 2009

ill-Blog

Revolutionary road

« L’aventurier n’est pas celui à qui il arrive des aventures mais celui qui les fait arriver ».

Peut-on considérer « les aventures du quotidien » comme de réelles aventures ? Un film, un livre, une discussion avec un ami, une ballade ?

Bloqué au café à attendre un ami, Internet ne marche pas, je suis comme perdu. J’ai envie de vivre pleinement ma vie, plus de la perdre, ne serais-ce pour me sentir libre. Et pourtant on ne peut pas dire que je ne vive pas pleinement chacun de mes états. En ce moment une petite déprime passagère teinté de cet optimisme indéniable qui me définit si bien. Demain quoi ? C’est toujours autre chose que je cherche.

Et si tous ces textes n’étaient que des examens de conscience ?

J’écris des bribes de phrases, incapable de consigner autre chose que des débuts de… Nous sommes déjà le lendemain. Je suis assis chez ma nouvelle copine que j’adore devant un thé et un croissant qu’elle est allée me chercher à la boulangerie du coin. Je me sent fatigué, j’ai un sale torticolis, et la pub commence à s’intéresser à moi. C’est dire que tout va mal ! Mes genoux, après des années de skateboard et six mois de pignon fixe me font atrocement souffrir. Une dent à faire arracher depuis cinq ans suite à coup de planche, et des lunettes à changer depuis plus d’un an me font penser qu’à trente huit ans passé, je suis encore incapable de m’occuper de ma santé « qui commence à vaciller avec l’âge ». Putain, dans un an et demi j’aurais quarante ans ! Je regarde de façon ironique mes Jeans élimés, et les quatre pulls qui se battent en duel dans mon placard en rêvant de nouvelles fringues que je n’achèterais sans doute pas. Je ne crois pas aux fringues.

Depuis quelques jours je sais que le film que j’ai tourné avec David, sorte d’hommage posthume à ma mère, sera projeté à Beaubourg pour le festival hors pistes le 28 mars prochain. C’est une consécration paraît-il. Une étape de plus. Moi qui rêvais de Beaubourg…

J’ai maintenant trois projets de films : un remake de « The party », sur les branchés, mon long sur cet homme envoyé par les extra-terrestres pour juger l’humanité, auquel personne, ou presque, ne croit, puis un film de « cinéma vérité » ou je mettrais en scène ma vie de tous les jours, comme j’en ai l’habitude et ne veut plus faire. Maintenant que j’ai une « signature ». Sans oublier un court métrage très drôle avec Jennifer Eymere avec qui je viens de passer une semaine de haute couture

mouvementée, et que j'ai re-découvert après une amitié lointaine de plus de dix ans.

Liste de choses pour remplir une vacuité crasse de l'engagement ?

Quoi d'autre ?

Une semaine dans la neige à se balader sur les hauts plateaux d'Auvergne tous frais payés par le festival du court de Clermont Ferrant et mon agent. Une semaine à bien manger, à respirer le grand air, et à voir des paysages magnifiques s'étirer à l'infini devant nous, David et Artus, jeunes réalisateurs dans le vent… Repérages, photos, fous rires et amitié.

Puis le retour à Paris, et, malgré le travail, le train train qui reprend le dessus. Cinéma, livres, pots avec les amis, ballades. « Incapable de ne pas faire ce que j'ai envie de faire » : c'est à dire rien et tout. Je me penche sur ce putain d'ordinateur et continue mes listes de projets. Une expo ici, une autre là, quelques idées de peintures, pas grand chose à écrire, tout à penser. Et les dessins, ces fichus dessins, quand même fier de ma pub couleur pour G-Shock dans Clark magazine et de la prochaine couv de Blackpool. Street culture. Reconnaissance de quartier. Il paraît que je suis de plus en plus connu, identifiable. Même mon idée de changer de médium semble marcher. Du dessin au ciné, pourquoi pas…

Mon producteur me dit : « tu sais Artus, il y a d'un côté les réalisateurs qui savent raconter des histoires, et de l'autre ceux qui ont quelque chose à dire. Toi tu es plutôt du côté de ceux qui ont des choses à dire… ». Une vacherie quand on sait qu'il n'est absolument pas intéressé pour produire mon histoire d'extra terrestre, mais une jolie ouverture pour mes nouvelles autofictions. Voilà bien un terme que je déteste d'ailleurs : autofiction. L'autofiction me paraît si loin de cette vérité que je cherche. Mon père avait l'habitude de dire qu'il faut « connaître avant de nier », en bon aristo qui se respecte (il essayait de m'expliquer qu'il n'y a rien de pire, en terme de bonne manières, que de tremper son croissant dans son thé, par exemple, mais qu'une fois qu'on le sait « on peut bien faire ce qu'on veut », même si rien ne l'exaspérait plus… Par contre les miettes sur la table, ça, c'était juste impossible !). Je pense de plus en plus qu'il y a toujours deux façon d'arriver au même résultat. De la sincérité à la vérité, ou de la vérité à la sincérité, c'est la part des choses qu'il faut apprendre. Et si on la refuse. La lutte armée ? Mais comment

accepter l'idée même de tuer quelqu'un quand on se bat pour la liberté et l'amour ? Parler de soi pour parler des autres ou parler des autres pour parler de soi ? Je continue de rêver d'engagement, l'engagement artistique me suffisant de moins en moins. La clandestinité, le low tech, les téléphones portables, les ordinateurs…. Que sera le mouvement dominant des années 2010-2020 ? Après les hippies, les punks, les yuppies, les new wave, les skateboarders, le grunge, les branchés ? De Sarkozy à Besancenot avec son Nouveau Parti Anticapitaliste. Toutes ces bouffonnades ! Anarchie !

Travailler pour donner du sens à sa vie ou parce qu'on s'ennuie ? « Les noces rebelles » en tête. Toutes ces phrases de film. L'écran noir puis blanc, les couleurs, les formes, les pubs, le titre, le film, le générique. Salut.

Dream is destiny

Attention aux Paparazzis / Photo Tanguy Loyzance

Rêve

Je suis en moto. Je file comme un fou, grille les feux rouges, prend des rues en contresens, file sans me soucier de rien ni de personne. Les rues sont désertes comme après ou avant une manifestation. Des flics me sifflent. Je ne m'arrête pas, tourne, évite, slalome, croit échapper. Lorsque je me gare pour aller manger à l'habituel restaurant chinois, non loin du carrefour désert des arts et métiers, une fliquette sort de nulle part et m'interpelle. Elle veut me verbaliser pour une somme monstrueuse que je n'ai pas. Je fais le bête. Je ne savais pas. Je n'avais pas entendu. Ah bon ? On m'a sifflé ? Oui, je suis en tort mais il n'y avait personne. En plus j'habite le coin. La fliquette ne veut rien savoir. Elle doit me verbaliser, mais ce sera moins cher si je paye de suite. J'essaye de négocier. C'est impossible. Je raconte que je ne fais de mal à personne, que c'est la moto de mon père qui vient de décéder, qu'avec les rues désertes un immense sentiment de liberté m'a pris. Que je profitais du silence pour tester la moto que je n'avais jamais essayé (d'ailleurs ais-je le permis ?). Une grosse moto noire, malhabilement peinte à la bombe mate. Je dis que je suis étudiant. Baratine encore et encore. La femme est inflexible. Quand nous arrivons au distributeur il y a déjà quelques minutes que je me suis tu. Je demande quand même une dernière fois : « alors, c'est combien » ? Tout en sachant que le prix annoncé n'est déjà pas cher au vu de mes fautes avérés, que l'on aurait pu me confisquer l'engin, me mettre en prison pour conduite dangereuse, découvrir que je n'ai aucun papier, et surtout me reprocher mon délit de fuite…

Au moment de faire le code, la fliquette annonce : « Allez, je te fais un prix, à cause de ton père ». « Et puis, tu es jeune, je sais ce que c'est…. ». Je suis d'autant plus surpris que nous commençons à discuter en nous dirigeant vers un coin obscur. La femme me raconte sa vie, un peu comme une grand-mère, ou une femme du quartier. Il me faut écouter, à cause de l'amende dont je n'ai payé qu'un tiers. Je m'ennuie, suis gêné. Même si, d'une certaine manière, la fliquette est touchante, la situation est clownesque, mais je ne peux pas partir. Plus maintenant. Trop tard.

La fliquette vient d'acheter mon droit à écouter son histoire…

Artus

Mars 2009

ill-Blog

Toujours rien

Une caillera m'apostrophe :

- Hey, vous avez un avenir !

- Non, j'ai un passé !

La scène se déroule à la fontaine des innocents ou je suis venu tester ma nouvelle board, faire quelques rock slide, tenter un ou deux 36 flips et quelques big spin, mes toutes nouvelles Vans au pied. La planche, une Dude skateboard, de même que les chaussures, m'ont été offertes par Valentine, de Notorious communication, parce que je suis quelqu'un d'authentique, et que mon image est susceptible aujourd'hui de faire vendre à peu près n'importe quoi. Je suis partout : dans une pub pour Edwin (malgré moi), sur la couverture et dans Blackpool magazine, Jalouse, Vice, Wad bientôt (…), et on me propose même de faire des vitrines, face aux colonnes de Buren, pour vendre des sacs à mains. C'est une jolie réponse à mes textes sur l'engagement, la disparition du système, et sa soi-disant contestation. Plus j'y pense, plus je crois que le spectacle dont parlait Debord n'est pas forcément l'ennemi tant décrié. Le problème, ce n'est pas le spectacle, mais sa qualité moindre aujourd'hui. À force de tout marketter et de tout penser on n'a plus de surprise, jamais. Tout est attendu, ennuyeux, et l'impression d'être violemment manipulé détruit tout rêve de plaisir.

« Ah, non ! On ne parle plus de la société du spectacle. Elle est finie, terminée. Y'a plus de spectacle. C'est plus marrant. Avant c'était l'excès. C'était dôle, c'était marrant… maintenant… La société du spectacle ? C'est la société des marques. La société de consommation. Faut avoir tel pull pour être bien. Faut aller dans telle fête parce qu'on représente… Quoi au juste ? » (Maryse Lucas in « Les enfants de la société du spectacle »).

L'autre jour Audrey de la galerie AAA, décide d'organiser une expo « à l'arrache », du jour au lendemain suite à un trou dans sa programmation, plutôt que de laisser sa galerie vide. Avec Daniele et Aleksi nous essayons d'inviter des amis, un peu au hasard, comme nous le faisons souvent, et de créer un mur ou l'œuvre compte moins que la générosité de l'installation. Le mur fait face à la porte et crée une mini embrouille avec les autres artistes présents pour son attribution. Nous n'avons même pas demandé, ni les uns ni les autres à voir le travail de quiconque avant de les convier à participer avec nous, et il en est de même avec Audrey, qui a juste décidé de faire de sa nouvelle expo « un

événement facebook », comme ça, parce qu'elle en avait envie, avec simplicité. Les œuvres sont vite accrochées, et tout le monde semble plus ou moins heureux de l'aubaine. L'événement est très « art posthume », en ce sens qu'il est plus ici question de créer un lieu de vie pour la soirée, qu'un lieu d'art. Ce n'est pas la qualité des œuvres qui compte, mais l'événement. L'expo est moyenne, mais très sympathique.

J'ai, pour ma part, ramené un renard empaillé sur lequel j'ai écrit en rouge le mot « Peace » et dans lequel sont planté des dizaines de fléchettes. L'œuvre traînait dans ma cave, comme une dizaine d'autre, au rebus de mes dessins. À la voir traîner comme ça, dans une galerie, à 3000 euros, je réalise que sont utilité était surtout de jouer aux fléchettes dessus, ce que nous faisons, une fois le vernissage finit. Une fléchette se plante dans une autre œuvre, pas mal, maintenant nous commençons à nous amuser. Heureusement l'autre œuvre est de moi aussi…

Quand je pense au spectacle, je pense à ce genre de spectacle là.

Autre chose. Daniele, qui continue de se battre bien plus que moi pour l'idée d'art posthume, a ramené un Art Press, sur lequel il me propose d'écrire n'importe quoi, et de vendre après l'avoir contresigné. 50 euros pour une couverture ou j'ai tagé « Mon cul » sur la droite du titre, au bic, et en première page nos deux signatures ? La voilà l'œuvre maîtresse du show. La trace brutale de vécu que nous recherchons. Depuis quelques jours que j'y pense, j'y vois une œuvre vraie, sans aucune sincérité ni concession faite au marché. Stupide comme la vérité de notre engagement très premier degré, très « conceptuel », au sens de l'art conceptuel, dans la forme, que j'imaginerais bien encadré dans un musée (titrée « un événement facebook ») plutôt que mon stupide renard d'artiste. Mais voilà, une fois l'œuvre pensée, elle n'aurait plus aucun impact, ni vérité. Elle ne serait plus cette trace brutale, mais sa version « intellectualisée et intellectualisante », ce contre lequel nous nous sommes toujours battu. Au lieu de quoi elle gît, posée à même le sol, dans le coin le plus obscur de la galerie, et sera même, si ça se trouve, foutue à la poubelle après l'expo.

GET AN AFTERLIFE !

Luis Salazar, détail, Galerie Crèvecoeur, 30 rue de Malte 75011 Paris. Jusqu'au 21 mars 2009.

« You just want things to be resolved to get your simplicity back »…

Je ne sais pas pourquoi cette phrase ne cesse de tourner dans ma tête depuis quelques mois. Elle est issue de la bande annonce du film « Doute » que je n'ai pas vu. Et puis cette autre, non moins étrange : *« Je suis un skateur, je suis un skateur »*. J'ai bien essayé le vélo, j'en fais même presque tous les jours, mais ce n'est pas pareil. Ma façon d'appréhender le monde est complètement lié au skate. D'abord apprendre, ensuite essayer, puis se lancer, faire semblant un ou deux coups, mais pas simuler, c'est là qu'on se fait mal, tomber, essayer encore, réussir, toujours à la fin, apprendre de ses chutes, progresser, jusqu'à atteindre une certaine fluidité – ou pas.

« You just want things to be resolved to get your simplicity back ». Quelles choses ? Pour quel mal de vivre ?

« Comment alors justifier la pratique commune qui pour comprendre le présent veut qu'on remonte dans le passé, lorsque plus loin on va dans le passé, plus dérisoire semble le présent ? Car, si l'on y trouve de telles lumières, leur sens profond devrait être que le présent est dénué de signification particulière. » (Russel Banks in « Hamilton Stark »).

Le skateboard… Presque 28 ans de ma vie. Je me suis acheté des trucs Ace, ceux qui tournent bien et sont fabriqués en chine avec le moule original des Indy. Doit-on tout sacrifier au design ? Les Indy, qui sont les plus beaux trucks du monde, les plus authentiques, ne tournent plus.

« Ceux qui peuvent agissent, et ceux qui ne peuvent pas enseignent » (Banks, « Sous le reigne de Bone »).

Il fut un temps ou je skatais jusqu'à huit heures par jour, deux heures minimum, et ce jusqu'à mes vingt sept ans, puis est venue la longue décadence, l'entrée dans le marché. Je venais encore parfois m'asseoir à la fontaine des innocents, regarder mes anciens potes tourner en rond, faire semblant de skater trois ou quatre minutes, juste le temps de faire mon run fétiche, ollie, ollie flip, rock slide, trois six flip, shove it front, shove it back, nollie big spin, switch pop shove it front, switch trois cent soixante, switch cent quatre vingt, no comply trois cent soixante, big spin reverse, slide trois cent soixante, power slide, écouter le bruit de l'eau, regarder les touristes, et repartir heureux.

« Le vol n'est qu'un délit, mais la trahison en amitié est un péché.

Comme si un délit était une action qui, une fois accomplie, ne nous change pas à l'intérieur. Mais quand on commet un pêché, c'est comme si on créait un état dans lequel on est obligé de vivre. C'est pas dans le crime que vivent les gens, mais dans le péché. Je ne sais pas si ça marcherait : j'étais un novice dans cette histoire de crime contre péché, mais je devais essayer. J'avais déjà assez d'expérience dans la criminalité pour savoir qu'on ne peut pas défaire un délit. Même un délit qu'on dit mineur. Quand c'est fait c'est fait. Mais un péché, ce genre de truc peut durer pendant des années qu'on en soit puni ou pas. J'espérait pouvoir le dé faire. Même si pour ça il fallait passer par un délit. Ou plutôt une espèce de délit. » (Banks, « Sous le reigne de Bone »).

Puis il y a eu les trahisons répétés, les grandes réflexions sur la vérité et la sincérité, l'éthique et la morale, le jour où les choses se sont posés et ont gagné ce caractère immuable qui est à la base de ma personnalité. Au moment ou je cessais d'apprendre de nouveaux trics en skateboards, mes décisions d'artistes s'inscrivaient dans la durée.

« Ollie, ollie flip, rock slide, trois six flip, shove it front, shove it back, nollie big spin, switch pop shove it front, switch trois cent soixante, switch cent quatre vingt, no comply trois cent soixante, big spin reverse, slide trois cent soixante, power slide ».

Ceux qui n'ont jamais fait de skateboard ne peuvent comprendre la magie de cette répétition là. Le passé, l'autre monde, le souvenir toujours présent et actuel.

Rechercher dans le passé les solutions du présent.

Quand suis-je devenu prisonnier de mes choix ? Quand le concept de faute est-il entré dans ma vie ? *« Il y a d'un côté ce que l'on peut faire et de l'autre ce que l'on doit faire. Ce que l'on peut, et ce que l'on ne peut pas. D'un côté le destin, de l'autre le libre arbitre. Dieu qui n'est ni bien, ni mal, ni présence, ni absence, mais action. »*

Depuis quelques temps, je n'arrive plus à écrire. Depuis ce texte sur l'engagement en fait. Il me faut faire un choix. Bientôt, vite. Ne pas croupir dans l'immobilité confortable de la réussite sociale qui m'importe aussi peu que ma première paire de chaussure (« Made for skate my ass »). Tout n'est que business, stratégie, réaction. Vraiment ?

Il ya quelques jours j'ai vu l'excellente exposition de Luis Salazar, un

Argentin que j'avais exposé il y a quelques années à la boutique Levi's, de retour pour quelques jours à Paris après des expériences que j'imagine difficiles dans son pays - si l'on en croit les quelques textes présents dans ses peintures et le titre de l'exposition : « Sale, moche, et sinistre ». Très proche de l'art brut ses œuvres m'ont remuées au plus profond de mon âme. Il y avait là une évidence, une force, un grandiose manque de recul, qui m'ont touchés plus qu'aucune autre exposition depuis des années. Comment dire ? Ses peintures étaient vraies et j'avais, j'ai, comme nous tous, peut-être même plus que nous tous, besoin de cette vérité dans ma vie aujourd'hui. La vérité du peintre et de l'artiste. Sans concession, sans second degré. Pure, mais absolument pas innocente. Tellement proche.

Il fait un temps superbe dehors. Je ne continuerais pas ce nouveau texte.

Mon nouveau scanner scanne, mon nouveau disque dur enregistre, mon vieux skateboard me sauve la vie.

Les projets, ce n'est pas tout.

« Now is the only things that's real », sur un panneau, aux Etats-Unis, au milieu de nulle part. Pourquoi là-bas plutôt qu'ici ?

Imposteur !

I JUST THOUGHT THERE WAS JUST MORE TO LIFE THAN JUST MONEY, FAME, LOVE
HAPPINESS IS A WORD FOR HYPOCRITS
WHEN THEY SAID "REPENT REPENT REPENT"
I WANDER WHAT THEY MEANT?

Après l'aridité un peu froide des journées précédentes, il pleut enfin. Le bruit des gouttes sonne comme une délivrance et, dans l'univers confiné de ma petite chambre, rideaux fermés, il rappelle l'existence d'un dehors affranchi de tout effort humain. Les particules chinoises n'ont aucun effet ici. Mon chat dors allongé sur l'oreiller et écoute distraitement le temps faire son œuvre. Nous sommes heureux.

Pour la première fois de ma vie je suis confronté avec l'obligation de faire des choses que je ne veux pas faire. Dessiner à la chaine pour payer des dettes qui ne m'appartiennent pas, me faire arracher une dent, répondre à des stimuli extérieurs sans aucun rapport avec ma volonté de liberté totale. La phrase est un peu ridicule si l'on pense à l'incapacité de prévoir et/ou d'éviter l'accident, la maladie, l'influence de ce qui nous entoure, sur la machinerie qui nous anime. Qu'il s'agisse de nécessité physique ou mentale c'est la même gène qui nous préoccupe : Il faut entrer dans le moule.

Le refus m'obsède, comment lutter, comment être soi-même dans ce monde qui absorbe tout, perverti tout, et n'accepte que ce qui lui ressemble.

Ma photo fait le tour des magazines sans que j'ai rien demandé, une marque a jugé bon d'utiliser mon portrait à bas prix. C'était ça ou la fin d'une amitié vieille de plus de dix ans. Je suis furieux, je n'ai presque aucun recours. On me parle d'enfants, de perte d'emploi, je me brade et baisse mon froc pour une histoire qui ne devrait pas me regarder. Tout m'échappe, même mon image ne m'appartient plus. De toute façon c'est foutu, nous ne serons plus amis. Une mère me tend une main mole tandis qu'un père évite mon regard. Dommage, ils n'auront pas compris combien m'a coûté le compromis auquel ils m'ont acculés.

La publicité me rattrape, je vais gagner beaucoup d'argent d'un seul coup, des collectionneurs s'intéressent, pari gagné, la semaine prochaine je serais à Beaubourg. Une exposition en amène une autre et encore une autre. Le mouvement est vicié, la sensation vicieuse ; je commence à penser à souscrire à une mutuelle, refaire mes lunettes, changer de téléphone, et pourquoi pas même prendre quelques jours de vacances. C'est la surmédiatisation qui amène le sous succès. Rien ne sera transformé. Ma dent est foutue, j'ai trop attendu pour pouvoir encore la remplacer : on arrache enfin.

Un fantasme m'appelle de l'autre côté de la planète. Je pense à

« Révolutionary road (Noces rebelles) », et me fait traiter de tous les noms : faux punk ado attardé imposteur vendu. C'est tout le contraire. Je veux vivre ce en quoi je crois, devrais-je me tromper. Aller jusqu'au bout de moi-même.

Je rompt le cours linéaire de ma vie et pars faire du skateboard à Angoulême. J'ai grossi, mes bourrelets me gênent. Il faut maintenant m'échauffer avant de me lancer. Détendre les pieds, les genoux, le bassin, le torse, les bras, les épaules, le cou. Le stress s'est accumulé, je craque de partout. Ce sera pourtant ma meilleure session depuis très longtemps. Le sacrifice était nécessaire et je le sais, cette fois-ci je n'aurais pas de soutien de mes proches, juste les critiques, toujours les critiques.

Faux punk ado attardé imposteur vendu. En boucle.

Nous parlons pour une énième fois avec un ami des branchés, qui sont à ce début de XXI eme siècle ce que les punks étaient aux années 70, une mode de plus sans la contestation ni les modifications corporelles (quoique) qui donnaient toute sa saveur à la précédente – « No futur », mais surtout de stratégie et de rêve de déviance culturelle. Vu de la province tout cela n'a pas grand sens et seule une nouvelle coupe de cheveux modifie l'image que le miroir me renvoie de moi-même. Je n'ai pas changé, je ne changerais jamais : les bourrelets en plus, l'intégrité en moins. Tu parles ! Trop facile. « Il faut frapper là ou ça fait mal ». Pour générer quoi ? De la vie, où de la douleur ?

Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Faux punk ado attardé imposteur vendu. Bien sûr que je comprend ce regard que l'on porte sur moi. Un article pour Jalouse, un vélo à pignon fixe, la mode, l'ex mannequin que j'ai décidé d'aimer, le nouveau film que je prépare… Une amie est une amie, un vélo sans frein reste dangereux et mes tatouages ne partirons pas. Et si j'achetais une autre paire de lunettes ? Et s'il était question de toute autre chose. Faire ce que l'on veut faire. Faire, juste faire. Exister. Je ne

me suis jamais vraiment soucié du regard des autres, pourquoi le ferais-je aujourd'hui ? Poursuivre ma route, continuer, coûte que coûte. Mais quand-même. C'était une très belle histoire.

Dans le train qui me ramène à Paris je ressasse les envies et les mots. Mon ordinateur est tout cabossé et je n'ai pas envie d'en changer. Tout s'ouvre à moi au moment ou je ne pense qu'à partir encore et encore – pour mieux revenir, ou pour une raison qui me dépasse moi-même : la bonne, ou la mauvaise ? Qu'importe après tout ! Allons, encore quelques mois… Une expo puis encore une expo et une troisième expo, est-ce tout ce que j'ai à m'offrir ? Faire passer l'art avant tout le reste. l'art, ou la vie.

Seule la vérité continue de m'intéresser. Ma vérité, pas celle des autres, et tant pis pour l'égoïsme.

Faire de sa vie son œuvre, je commence tout juste à réaliser ce que cela veut dire.

Rien ou tout ?

Beaubourg !

JE VOUS AVAIT BIEN DIT QUE JE SERAIS
A BEAUBOURG AVANT 2010 !
ET AVEC NOTRE FILM EN PLUS !!!
PARTY TIME !
LET'S SHARE
MAIS QUEL RAPPORT AVEC L'ART POSTHUME.COM
SAMEDI 28 MARS À 14H À BEAUBOURG
LE DERNIER VOYAGE DE MARYSE LUCAS
Un film de Artus de Lavilléon et David Ledoux
ARTUS 09

LE DERNIER VOYAGE DE MARYSE LUCAS

Un film d'Artus de Lavilléon et David Ledoux

Samedi 28 mars à 14h00 / Centre Pompidou

Ben voilà, ça y est, je suis à Beaubourg ! Quand je m'étais promis d'y être avant 2010, il y a neuf ans, personne ne me croyais. Bon, j'avoue, ce n'est pas la grande expo rétrospective que j'imaginais, mais ce n'est déjà pas mal.

« Le dernier voyage de Maryse Lucas » est un film en hommage à ma mère, co-réalisé avec David Ledoux. L'histoire de deux branchés (je sais que David n'aime pas ce terme) qui ramènent les cendres de la mère de l'un d'eux dans son village natal, et, au fur et à mesure du voyage rencontrent la réalité de la vie.

D'une certaine manière, on peut considérer que ce film s'inscrit plutôt pas mal dans mes histoires d'art posthume et de témoignage brutal de vécu, et développe en filigranes l'idée qu'« il ne faut pas faire pour être mais être pour être ».

Seulement voilà, ce film je ne l'ai pas fait seul, et il a été énormément nourri par mon amitié avec David, sans qui je ne sais pas si j'aurais eu le courage de tenter cette aventure, et encore moins d'en faire un film.

De cette amitié, et aussi des conseils de notre co-producteur (avec le Joker) Frédéric Jouve, est aussi né l'idée d'un autre projet qui consiste, cette fois-ci, à aller retrouver une fille que j'aime aux Etats-Unis, et de créer une nouvelle œuvre faite d'un étrange mélange de cinéma-vérité, de fiction, et documentaire.

« Si l'art c'est la vie, alors il s'agit forcément de ma vie, à nulle autre pareille, car des autres, je ne connais que moi » ; un constat simple, à la limite de la mégalomanie qui ouvre pourtant sur un sentiment proche de l'universel. Qu'est-ce qui fait que l'on décide un jour de faire de sa vie une œuvre, et surtout comment après cela différencier encore la vérité de la sincérité, qui, comme chacun le sait, sont deux concepts totalement différent ? L'homme vrai est celui qui se connaît empiriquement alors que l'être sincère ne fait qu'énoncer des vérités qu'il n'a pas encore vécues. C'est peut-être le centre de mon travail, à moins qu'il ne s'agisse

du destin, ou du sentiment amoureux, ou de l'archivage de quotidien…

Et David dans tout ça ? David prépare une expo (le 14/04 à 18h, Ofr, 20 rue Dupetit Thouars, 75003) et fait des photos ; nous préparons tous des expos.

Peut-on encore faire des choses à un moment ou tout à déjà été dit, fait et pensé, ou le talent et la nouveauté sont devenus des notions quasiment obsolètes, ou plus rien n'a de sens car tout en a trop, ou le professionnalisme du rien remplace petit à petit les plus beaux élans de l'âme ? J'aurais envie de dire oui, oui, et encore oui. Il suffit de passer à l'acte, « non pas de faire mais de fabriquer un objet qui tout d'un coup permette d'imaginer autre chose » comme dit le vieux pote coco de ma mère Michel le Bayon. Bien ou pas bien, ce n'est fort heureusement pas à nous de juger dès lors que l'on vit ce en quoi l'on croit, librement, et sans l'imposer aux autres.

Quand au concept d'engagement, si cher à nos amis publicitaires et à savoir si la quête du bonheur justifie tout, je ne vous dirais pas ce que j'en pense…

Quel bonheur en plus ? Celui qui s'expose dans les musées, sur les écrans, dans les livres, les journaux et les magazines (…), ou un autre plus vrai nourri d'une éthique qui n'a pas grand chose à voir avec la vie qui l'a vu naître. L'éthique a toujours tout à voir avec la vie qui l'a vu naître. Musée ou pas musée : « Si l'on doit un jour être connu pour et par son œuvre, cela sous-entend qu'on lira forcément cette dernière à la lumière de notre vie, et donc l'application d'une éthique stricte dans l'une comme dans l'autre », dès lors que l'on « choisi » d'être artiste. Ah bon ? Et si l'œuvre c'était la vie et qu'il n'y avait que des hommes et des femmes… et le partage de leur vécu.

ARTUSDELAVILLEON.COM /

ARTPOSTHUME.COM /

DAVID-LEDOUX.FR

PARFOIS LA VIE ÉTAIT TELLEMENT GENIALE...
DIE HIPSTER SWM
ÇA VA ? TU TIENS LA POSE ?
QUAIS !
ARTUS
ROCK N' ROLL
LET'S SHARE
ARTUSDELAVILLEDU.COM
DAVID-LEDOUX.FR

Artus

Avril 2009

ill-Blog

Putains d'expos

Depuis que ça marchait je ne m'étais encore jamais senti autant dans la peau d'un vendu. Pour moi l'art servait à autre chose qu'à vendre des jolis dessins et avait beaucoup à voir avec la contestation des systèmes en place. Aujourd'hui «la contre culture» ne voulait plus rien dire qu'un beau chèque dans la poche un jour ou l'autre, et on voulait nous faire croire que ça ne dérangeais personne... Vraiment ?

Et le mois suivant : Tout ou Rien (S'adresser en face) Galerie ABA et une grosse installation chez Corinne Cobson 75 rue Charlot 75003 Paris Vernissage Jeudi 11 juin de 18h à 21h, jusqu'au 21 juin.

!

MAIS MERDE ÊTRE ARTISTE C'EST QUAND MÊME PLUS QUE FAIRE DES EXPOS, NON ?

Deux expositions d'Artus

« Posters en Vente à la Boutique »

The Lazy Dog

Vernissage Jeudi 14 mai de 19h à 22h jusqu'au 30 mai

2 Passage Thiéré 75011 Paris

ATTENTION PERFORMANCE A 21H PRECISES

« L'exposition « Posters en vente à la boutique », est la réponse à l'exposition « Tomorrow is the first day of the rest of you li(f)es », qui avait eu lieu à la galerie Patricia Dorfmann à mon retour de chine en Juin 2008. J'avais accepté d'y montrer un travail très politiquement correct qui m'avait valu la reconnaissance des milieux de l'art et, malgré les nombreuses ventes, m'avait laissé un goût de défaite dans la bouche. Chez Lazy dog je compte tenter de rétablir une vérité propre à ma démarche « contre culturelle » et à ses limites ».

« En Chine une exposition controversée peut amener les artistes en prison, en France, comme dans beaucoup d'autres pays, nous avons l'Underground, ou la liberté d'expression pour nous protéger. L'art est devenu un produit comme un autre, un bien de consommation qui ne conteste rien et atteste tout au plus de l'appartenance à un groupe qui peut parfois se dire alternatif, ou indépendant. L'échec de la rébellion véritable a amené de nouveaux mouvements « branchés » qui on pris la rue d'assaut pour palier au peu d'intérêt des galeries pour leur travail. Petit à petit ces groupes ont trouvés leurs propres supports, magazines, galeries, et émissions relais, ce qui ne les a pas rendus plus authentiques, ils l'étaient déjà, mais leur a graduellement ouvert les portes de l'institution. La société récupère tout, et même les actes les plus extrêmes deviennent vite anodins au nez et à la barbe d'un état fascisant de fait. À Strasbourg des flics entrent sans mandat dans un appartement faire enlever un drapeau Paix à une fenêtre pendant les manifestations anti Otan. Tout le monde s'en fout, ou presque. Depuis quelques temps je réfléchis à l'engagement, au système, et après avoir

longtemps pensé que la solution était individuelle ensemble, et surtout de proximité (comment vérifier une information qui vient de l'autre bout du monde, et comment prendre parti quand on ne connaît que la vérité médiatique d'un événement), je me demande si une telle solution existe encore. Alors je continue de consommer, de faire de l'art, d'aimer, et de me vendre, comme nous le faisons tous. Bienvenue à ma nouvelle exposition. « Ne vous attendez à rien, attendez tout. Gloire aux vaincus ». Serais-je en train de citer le manifeste de l'art posthume là ? Ou de répéter une phrase que j'ai entendue ici ou là, ou volé dans un film ? Aucune importance, en ce moment, je suis en train de préméditer un nouveau départ. « Ou que tu sois, tu es déjà ». Allons-y donc. « Posters en vente à la boutique ». Performance à 21h précises ».

Et le mois suivant :

« TOUT OU RIEN (S'adresser en face) »

Galerie AAA et chez Corinne Cobson

Vernissage Jeudi 11 juin de 18h à 21h jusqu'au 21 juin

75 rue Charlot 75003 Paris

L'EXPOSITION : « Tout ou rien, vous adresser en face », fait référence à l'art conceptuel des années 70, et à leur engagement politique… Elle prend place entre la galerie AAA et l'Espace Corinne Cobson, et présente l'univers de l'intellectuel moderne qui a du mal à trouver ses marques dans une société ou l'image à bien plus de poids que les idées qui lui ont permis de naître.

Une cabane, reproduisant l'habitat d'un homme en voie de marginalisation, sera installée face à un écran ou sera projeté un film ayant trait au spectacle contemporain. Au dessus de la porte la phrase« N'avoir besoin de rien ne veut pas dire que l'on n'ai pas envie de tout, de vivre tout je veux dire », marquera le propos.

6000 pages de textes d'Artus de Lavilléon seront montrés pour la première fois ainsi que trois œuvres « Nazisme Fascisme », « Encyclopédia Universalis », « À grand pouvoir grande responsabilité », et plusieurs dessins.

« Quand on me demande d 'écrire un dossier de presse je ne sais jamais quoi dire, voilà, j'ai fait des trucs et aujourd'hui j'en ai un peu marre de voir mes dessins partout, alors je veux renouer avec mes installations et performances. Comme quand je m'étais baladé en tank dans le marais sans autorisation pendant l'épicerie (03.1999), vécu pendant 15 jours dans les vitrines du Printemps (09.2000), crée une galerie dans le magasin image Levi's que je dirigeais (12.2002), ou réinstallé ma chambre de 15m2 dans un cube à la galerie Patricia Dorfmann avec laquelle j'étais associé (12.2005)… Mais en même temps je ne peux pas ignorer qu'il est important de dire que j'ai eu un film à Beaubourg cette année et que je fais partie de la scène branchée contemporaine, alors que je défend un mouvement qui revendique la mort de l'art contemporain et l'avènement de l'art posthume depuis quelques années déjà, avec un manifeste sous médiatisé qui est pourtant le fondement de mon travail… Ah, et puis aussi je fais du skateboard et du vélo à pignon fixe, et, bien sûr, je porte des ray ban, mais je compte en changer bientôt… »

Bio

Artus de Lavilléon est un artiste « posthume » dont l'œuvre principale consiste à vivre et à témoigner de son vécu pour nous le faire partager.

Né en 1970, Artus a travaillé sur de nombreux projets : expositions, installations, performances, dessins, photos, livres, fanzines (FTBX 89-08), magazines (Tricks 97-99, Chill 04-06, ill-studio 06-08), et pièces de théâtre (« Un homme qui a bien vécu » 05, « Hoc est Corpus » 08).

Médiatisé pour avoir vécu trois semaines dans les vitrines du printemps (2000), pour ses concepts stores (L'épicerie 97-99, Nim 00-05), et associations (APA 00, JCDC et YSL 07), il est surtout connu pour avoir fondé, après s'être retiré deux ans à la campagne, le mouvement ART POSTHUME qui revendique la vie plus que l'art, l'amateurisme plus que le professionnalisme du rien, et le droit à « ne pas faire pour être mais être pour être ».

Présent dans plusieurs rétrospectives (« Gallierock » 07, « Beautiful Loser » 08) et galeries importantes : Agnès b. (06), Yvon Lambert 07), et Patricia Dorfmann (05-08) Artus est par représenté cette dernière, et le Joker.

Sa pratique du skateboard et du vélo à pignon fixe, ainsi que ses expositions dans le monde (France, Etats-Unis, Brésil, Italie, Estonie, Chine…), lui permettent de garder un lien avec cette nouvelle génération dont il est l'un des porte parole.

Après avoir tourné différents documentaires dont deux docu-fiction (« le Gumball Rallye » 01, « Les enfants de la société du spectacle » 05, « View on the sea » 06 avec Ramdane Touhami, et « Le dernier voyage de Maryse Lucas » 08 avec David Ledoux – sélection nationale à Clermont et présenté à Beaubourg lors du festival hors-piste) Artus se dirige maintenant vers la réalisation tout en continuant sa pratique artistique.

Il est maintenant reconnu pour ses dessins noirs et blancs de grand format, ainsi que ses peintures.

« En art, comme dans la vie, on a besoin de vérité, pas de sincérité »

Presse

Spray /04-2009/ Perdre son temps est définitivement la dernière façon d'être libre aujourd'hui

Clark /05-2009/ Wherever you go you already are

Wad /04-2009/ If you don't make a choice, the choice makes you

Jalouse /04-2009/ Artus l'intrus

Blackpool couverture / 04-2009/ Artus fascine et intrigue

Vice /02-2009/ Faith

Clark /01-2009/ Un artiste underground

Dam couverture /11-2008/ - Just be yourself – What is that ?

Connaissance des arts /09-2008/ Elle doute

Clark / 09-2008/ No success !

Vice photo / 08-2008/ Vuitton ? C'est vrai ça, vit-on aujourd'hui ?

Vice /numéro histoire 2.6/ Il parait que le gars gagne plein de thunes aujourd'hui

Jalouse / 08-2008/ Ben on est mal barrés !

Magazine /éte 2008/ Tomorrow is the first day of the rest of your li(f)es

Colette magazine /été 2008/ A true artist

Paris-art /06-2008/ l'artiste indiscipliné impose encore une fois son style et son imagerie populaire.

Particules /06-2008/ Jusque-là mon histoire était simple, c'était l'histoire d'un mec plein d'idéaux

Amusement /06-2008/ Un homme obsédé est un homme possédé du démon

Nuke /Endurance 5/ Jusqu'au bout

Beaux-Arts /05-2008/ Artu disparaît petit à petit de sa propre légende

Time out Beijing /03-2008/ Large drawings of True life experiences

Gustav /été 08/ Imaginez une bande de jeunes skateboarders chinois se faufilant a travers des galeristes et collectionneuses d'art en talons sur une rampe de skate

Buc /06-2008/ Any work of art that can be understood is the product of a journalist

Sang bleu /numéro 0/ This pure smell of truth that Artus exhales

Clark /06-2007/ Artus a choisi de faire de sa vie une œuvre d'art en évolution perpétuelle

Blast /printemps 2007/ Plutôt mourir que trahir

Point de vue /04-2007/ Artus a un talent fou, Interview de Jean-Charles de Castelbajac.

Le Figaro /04-2007/ Totalement Rock'n'roll

Clark /11-2006/ Notre ami Artus… Collector

Blast /automne 2006/ Famous artist, or just a jerk

Chill /09-2006/ Artus est naturellement fou, et suffisamment pour être génial des fois… et lamentable des fois aussi

Les Lettres Françaises /07-2006/ J'étais à la recherche d'un sens que j'avais bien du mal à trouver aujourd'hui. Couverture du supplément littéraire de l'Humanité

Jalouse /06-2006/ Une vraie star

Zurban /12-2005/ Rien de bien nouveau sous les spotlights

Les Lettres françaises /12-2005/ Sans doute une des meilleures expositions que l'artiste et l'écrivain ont vus chez Patricia Dorfmann. Supplément littéraire de l'Humanité

Le nouvel observateur /12-2005/ Quand Artus de Lavilléon et Ramdane Touhami, artistes et modèles de ministres de la culture associés

Le courrier de la Mayenne /07-2004/ Un nouveau mouvement artistique est né

Ouest France /04-2004/ Les artistes skaters veulent créer du beau avec du laid

Ouest France /03-2004/ Fuck la reconnaissance

Tekchnikart /02-2002/ Un cool a toute épreuve

Jalouse US /11-2001/The hotel costes in a skateboard shop ?

Madame Figaro /11-2000/ Hyperfashion

Herald tribune /10-2000I have wanted to bring art outside galleries and museums

Jalouse /09-2000/ INNIX est pourtant un vrai groupe avec des vrais humains incapables de jouer quoi que ce soit

The New York Times /14-03-99/ Out of this world

Composite /12-1998/ Paris is burning right here

Vogue /01-1999/ Pick up where Colette leaves off

Le Figaro /27-10-1998/ Le dernier cri de la mode… Ouh-là !

Figaroscope /7-10-1998/ L'épicerie des ultra décalés

Dépêche mode /11-1998/ Un lieu qui revendique l'amateurisme

L'Express /3-12-1998/ Nous sommes le futur Tapie, le prochain Warhol, le nouveau Dior

Le monde /20-10-1998/ Une nouvelle factory

Artus

Mai 2009

ill-Blog

Sur mon activité de branché…

J'ai depuis quelques temps beaucoup de mal à écrire et tenir à jour ce blog. Durant les six derniers mois j'ai énormément travaillé et commencé à gagner de l'argent, vendu à des collectionneurs, continué de faire des expos à droite à gauche, des illustrations pour des magazines, bref inscrit mon activité d'artiste dans une durée sociale. Parallèlement à toutes ces occupations, j'ai beaucoup réfléchi à la façon dont je pouvais continuer de garder une certaine intégrité, et ne pas renier ce qui, je pense, me fait moi, pour réaliser l'impossibilité d'être à la fois en marge et dans le système.

Réussir, quel intérêt de « réussir » si l'on se sent étrangement étranger au succès qui nous entoure. « Les gens » confondent généralement la qualité d'un travail et son support, c'est bien normal, car aujourd'hui le travail et sa qualité ont presque moins de sens que les marques, labels, galeries, qui lui donnent le droit d'exister. Travailler pour le magazine Jalouse, ou la galerie Patricia Dorfmann, donne à mon travail une tonalité branchée, que je n'ai jamais vraiment choisie. En même temps, je dois bien admettre que plus j'y pense plus je suis persuadé que « les branchés » sont aux années 2000 ce que les punks étaient aux années 70, non pas un phénomène de mode, mais une réaction, finalement assez « pure » au monde qui nous entoure : plus rien de nouveau n'est possible ? Aucune importance nous copierons, samplerons, referons, et redirons, sans aucune honte, ni état d'âme, ce qui a déjà été fait, dit, pensé (cf manifeste de l'art posthume, 2004).

Les limites de cet état de fait donnent un côté « faux » à toute notre génération. Qu'avons nous crée qui n'existait déjà, si ce n'est l'acceptation d'un soi dénué des notions de talent et de nouveauté pour les remplacer par celles de marketing et d'image médiatique, de starification vide de sens multiples et véhicule de contenus uniques simplifiés à l'extrême (ou affutés comme « les couteaux qui nous tuerons plus tard »). L'image bien plus que la représentation. Nous sommes ici très loin des années 70 et très exactement dans ce qu'elles dénonçaient ; comment alors ne pas vivre dans la culpabilité sans hausser les épaules et commencer à frimer parce que l'on fait partie du groupe dominant de son époque, dirigés par une l'imbécillité immémoriale de la victime consentante.

Le plus gênant, pour ne pas dire embarrassant dans tout cela, c'est le côté white power nazi de nos quartiers très sympathiques, de nos styles reconnaissables à mille lieues à la ronde, et notre snobisme fait de rien ou presque. Qu'avons nous inventé qui n'existait déjà si ce n'est

effectivement la fierté du rien générationnel ? Faux punks rockers et vrais skateurs, faux hipsters et vrais cyclistes en pignon fixe, le risque est-il le même ? Et surtout de quel risque parlons-nous ? Doit-on admettre qu'on ne peut être soi-même aujourd'hui qu'en étant en conformité absolue avec son temps et les groupes qui le dominent ? La marge est-elle encore possible ? Quelle marge ? On nous bassine sans cesse avec l'authenticité : lui est un vrai, lui un faux, qu'à la fin être vrai ou faux n'est plus lié à rien d'autre qu'aux concepts commerciaux qui supportent notre réalité.

Je n'ai jamais voulu vendre des tapis, ni même des œuvres, mais exercer mon droit à l'humanité. Autrement dit à exister à travers mes actes et bien plus que cela à travers mes décisions, non pas d'artiste mais d'être humain. Je suis déjà revenu plusieurs fois sur ce sujet, alors comment se fait-il que je me sois laissé emprisonner par le milieu qui est le mien ? Je crois aux rencontres bien plus qu'au relationnel, Jennifer Eymère de Jalouse est une amie, Castelbajac aussi, Ramdane Touhami la personne de qui je suis le plus proche, il est donc normal que j'ai travaillé ou travaille à un moment ou à un autre avec eux, tout comme avec Patricia Dorfmann ou mes potes de la bande Ill-studio ; mon « réseau » ne va pas plus loin.

Alors je tourne en rond : je ne suis pas très doué pour le relationnel. Un ami m'a dit l'autre jour qu'on me proposait rarement du boulot, ou qu'on me jugeait snob, parce qu'on me croyait que j'avais déjà suffisamment de travail et de reconnaissance de mon milieu pour vouloir en envahir d'autres. C'est totalement faux, je n'ai juste pas les connexions, et, aussi stupide cela sonne-t-il, j'imagine que je crois aux branchés, malgré leur connerie élitiste congénitale. Est-ce à dire que je me satisfais de peu ? Peut-être, mais comme je l'ai écrit gentiment dans mon droit de réponse à la marque Edwin, qui avait utilisé mon image sans me demander mon avis : « If you don't make a choice, the choice makes you », pirouette ultime de l'esclave qui se dit affranchi. Il y a longtemps que j'ai fait le choix de ne plus en faire, de me laisser porter par la vie et voir ce qu'elle aurait à m'apporter justement, d'être libre de toutes contraintes, et de laisser arriver les évidences. L'évidence de notre époque porte le nom de branchitude, est-ce regrettable ? Doit-on considérer notre génération comme celle qui n'a rien inventé d'autre que le droit d'aller plus loin dans le sample, la copie, la réutilisation de ce qui à été, ou celle qui, enfin diffuse et donne une seconde vie à ce qui n'est plus mais n'a pas été oublié ? Et internet ? Et la mondialisation ? Et « la technologie », et si il

fallait commencer à parler d'autre chose ?

« La présence policière est visible partout. Sur les grands axes encore ouverts à la circulation, des cars de police ont pris position, installant des chicanes et des barrages filtrants. La circulation se fait au ralenti. Des hélicoptères survolent la ville et peuvent ainsi transmettre en temps réel la position exacte des groupuscules de manifestants. Aussitôt qu'un groupe se forme, les forces de l'ordre envoient des renfort pour lui barrer la route et l'encercler ».

Cet extrait de texte est issu d'un article sur les manifestations anti-Otan qui ont eu lieu à Strasbourg il y a quelques semaines. J'ai appris depuis que des policiers étaient rentrés chez des particuliers pour les faire enlever les drapeaux « Pace » qui étaient accrochés à leurs fenêtres. Est-on encore dans un état de liberté ? Flics partout, CRS, plan Vigi-pirate, et cagoules noires… C'est à se demander si de telles provocations ne sont pas destinées à renforcer encore le système policier qui a, paraît-il, été "dépassé par les événements". En regardant les infos ce samedi là, j'avais presque envie de me prendre un billet pour aller à Strasbourg en démordre avec les flics… à ce niveau ça devient presque de la résistance, non ? Le problème de la lutte physique est qu'elle génère une violence que je ne suis pas encore prêt à accepter et que sans doute je n'accepterais jamais, mais en même temps je pense que je ferais partie des gens qui seraient prompt à agir en cas de vraie menace de notre « liberté citoyenne », et je crois que nous nous rapprochons de plus en plus rapidement des univers décrits dans la « science fiction » d'Orwell, Huxley, et Dick… Que font les jeunes artistes et les intellectuels aujourd'hui, à part porter des Ray-bans et se la pêter dans les bars branchés ? Bien sûr qu'il y a encore des gens qui réfléchissent, mais ou sont-ils ? En continuant mes recherches sur le terrorisme, parallèlement à celles que je fait sur l'art conceptuel (qui, contrairement à sa version contemporaine, était très engagé), je suis tombé sur le manifeste « La société industrielle et son avenir » de Kaczynski allias Unabomber, c'est une autre lecture que je vous conseille (ed Xenia, mais attention si vus recherchez Unabomber sur le net, vous serez certainement fichés). Kaczynski, qui n'a pas hésité à tuer des gens pour le faire publier, et a été condamné à la prison à vie, y parle de notre société technologique et comment cette dernière nous

alliène… Quelques extraits ?

« Le système se contrefiche de la musique que vous écoutez, des vêtements que vous portez, du dieu que vous priez, dans la mesure ou vous faites des études, obtenez un travail respectable, gravissez les échelons de la société, êtes un parent « responsable », un citoyen non violent et tout le toutim ». « Dans la société moderne, la loyauté d'un individu est réservée avant tout au système et accessoirement à sa communauté, car si la fidélité au groupe l'emportait sur la fidélité au système, de tels groupes prendraient l'avantage sur le système ». « Un thème qui revient constamment dans les écrits consacrés à la critique sociale de la deuxième moitié du XXeme siècle est l'absence de but et de sens à la vie qui opprime de nombreuses personnes dans la société moderne (cette perte de sens est souvent désignée par d'autres termes tels que « vide de sens moral de la classe moyenne », ou « anomie »). Nous pensons que la soi-disant « crise identitaire » est en fait une quête de sens et de but, une volonté d'engagement dans une activité de substitution gratifiante ». « Le concept de « santé mentale » est principalement défini dans notre société comme la capacité d'un individu à se conformer aux besoins du système sans manifester de signes de stress ». « Si le système industriel connaît une phase de déclin, nous devons en profiter pour l'abattre. Si nous transigeons avec lui et si nous lui laissons le temps de se rétablir, il nous dépouillera définitivement de notre liberté ».

« Depuis le début de la civilisation, les sociétés organisées ont du exercer une pression constante sur les êtres humains afin d'optimiser le fonctionnement de la mécanique sociale. Les moyens de pression varient considérablement d'une société à l'autre. Certains sont physiques (restriction alimentaire, travail harassant, pollution environnementale), d'autres sont psychiques (bruit, entassement, modification du comportement humain afin qu'il réponde aux exigences de la société). Autrefois la nature humaine était à peu près constante ou variait seulement dans une étroite fourchette. Par conséquent, les sociétés ne pouvaient contraindre les individus au delà d'une certaine limite. Lorsque cette limite de tolérance était franchie, les choses commençaient à mal tourner et l'on voyait apparaître rébellion, crimes, corruption, refus de travail, dépressions, troubles psychologiques, taux de mortalité élevée, déclin du taux de natalité, et bien d'autres chose encore ; par conséquent, soit cette société tombait en panne, soit elle

fonctionnait de plus en plus difficilement et elle était remplacée (de façon progressive, par la conquête, l'usure, ou l'évolution) par une autre forme de société plus efficace. Ainsi, autrefois, la nature humaine imposait certaines limites au développement des sociétés. Les gens pouvaient être contraints jusqu'à un certain point, mais pas au-delà. Mais aujourd'hui, les choses ont changé, car la technologie a le pouvoir de modifier les humains. Imaginez une société qui crée des conditions telles que les gens deviennent profondément malheureux et qui leu fournit ensuite des médicaments pour évacuer leur tristesse. Science-fiction ? Non, c'est ce qui se passe déjà dans une certaine mesure au sein même de notre société ? ».

Flippant ? Pas plus qu'autre chose. N'en étant qu'au début du livre je ne sais pas trop ou Kaczynski veut en venir, mais il semblerait que la nécessité d'une révolution contre le système technologique soit évidente pour lui, afin de rétablir le processus de pouvoir et d'auto-accomplissement de l'être humain tel qu'il existe dans son rapport naturel aux choses. Puisque la société pourvoit à nos besoins premiers, il ne nous reste que des activités subsidiaires pour nous accomplir sous peine de succomber à l'ennui et à la dépression. Quand à notre indépendance et à notre autonomie…

« Un individu dont le comportement déclenche un conflit avec le système se trouve confronté avec une force d'une telle puissance qu'il ne peut espérer la vaincre ni lui échapper ; il est alors condamné au stress, à la frustration, et à l'échec. Le cours de sa vie sera bien plus aisé s'il accepte de penser et de se comporter selon les exigences du système. Vu sous cet angle, le système agit dans l'intérêt de l'individu en le manipulant pour s'assurer de son conformisme » (le même).

Nous savons tous cela. Depuis quelques temps je ne lis que des débuts de livres, car le divertissement reste la base de ma curiosité. Soit je comprends vite, soit je m'ennuie vite, soit je ne suis pas d'accord avec ce qui est écrit ou avec les conclusions que je vois pondre d'une idée qui n'est jamais mieux exprimée que dans les premières phrases d'un futur développement. C'est sans aucun doute une erreur, mais je suis bien un

produit de ma génération. Le type qui a écrit « fight club » (Palahniuk) a-t-il lu Kaczynski ? Je ne crois pas, et Ballard ? Et Dantec ? Nous ne sommes pas si stupides que nous en avons l'air. « Rien ne vaut une pensée claire et limpide », mais une telle pensée est-elle possible sans ouvrir la voie royale au totalitarisme ? Que veut-on nous faire croire et à quoi veut-on échapper en courant si vite vers le mur qui nous fait face ? Parfois la lenteur ce n'est pas mal non plus, l'ennui, la rage et la décadence. Et si le monde s'autodétruit, quelle importance ? Il aura vécu. Le monde, ou nous ? N'avons nous vraiment aucun effet sur ce qui nous entoure ?

J'ai cru longtemps, et je crois encore que la solution est individuelle et personnelle, comment agir sur ce qui se passe de l'autre côté du monde alors qu'il y a déjà tant à faire chez soi. Que nous importe que la Corée ai lancé son premier missile longue portée ou que des transatlantiques traversent maintenant le pole nord en y lâchant leurs eaux usées si l'on est pas capable d'aider son voisin en dépression. Tout cela n'est-il que distraction ?

Et le cinéma dans tout ça ? « La Vague » est basé sur une expérience réelle, faite en 1969 pendant un cours d'histoire au lycée de Palo Alto, en Californie, au cours de laquelle un professeur démontre à ses élèves, par l'exemple, la facilité avec laquelle un régime totalitaire peut se développer. Le film, tourné en Allemagne aujourd'hui, fait la même démonstration en insistant sur les conséquences catastrophiques que cela peut entrainer, et surtout sur la facilité avec laquelle ce professeur réussit à embrigader ses étudiants. Que ce film ait réussit à rester 6 semaines à l'UGC ciné cité des halles est en soi inquiétant, mais en même temps révélateur d'un véritable intérêt du tout public pour un phénomène de société qui nous rapproche tous les jours un peu plus de « ça ».

Samedi 4 avril 09.

Street artist post situationniste branché ou tout simplement moi ?

« Posters en Vente à la Boutique »

Exposition du 14 mai au 30 mai, chez Lazy dog, 2 Passage Thiéré, 75011 Paris

Pour l'exposition « posters en vente à la boutique », que je réalise à la galerie Lazy Dog, le 14 mai, je décide de réaliser une performance ou j'entre nu dans l'espace, et déchire en quelques instants la majorité des œuvres, laissant apparaître derrière elles la phrase malhabilement écrite à la peinture rouge : « Putain de consuméristes de monde de merde de consumérisme à la con de monde de merde (de mémoire) ». Pourquoi une telle performance ?

Ma mère m'avait dit un jour: « Là non on en parle plus de la société du spectacle, elle est finie, passée, terminée. Il n'y a plus de spectacle. Avant c'était l'excès, c'était drôle, c'était marrant, alors que maintenant… C'est la société des marques, c'est la société de consommation, purement et simplement. Il faut avoir tel pull pour être bien. Il faut aller dans telle fête parce qu'on représente… Quoi au juste ? Oui, en fait c'est la société du spectacle quoi… ».

Souvent on me décrit comme post situationniste, avec mes grands dessins noirs et blancs, mes détournements de phrases, d'images, et je ne suis jamais très à l'aise avec cette définition. J'ai toujours essayé de ne pas rentrer dans des cases. Oui je fais du skateboard, oui je suis branché, oui ma mère et Guy Debord on été très proches, et oui je suis issu de ces trois cultures, mais je me souviens surtout de l'effet qu'à eu un jour sur moi le carré blanc sur fond blanc de Malevitch, et de la petite révolution personnelle qu'il a généré. J'avais 16 ans, je volais les képis des flics et taggais les cars de CRS en roller, j'avais les mains sales et je bouffais des kébabs quand je ne piquais pas à bouffer ici ou là, à côté de la petite chambre dont nous avions fracturé la porte et que nous nous étions octroyés avenue de la grande armée… Ah, et puis aussi de temps en temps nous nous lavions dans les chiottes du Mc Do… Vraie ou fausse, cette histoire représente une partie de ma vie d'adolescent et de jeune adulte. Tout y est, la rébellion, la liberté et la marge, la culture junk aussi. Dix ans plus tard, je réalise que je ne suis pas passé loin de cette vie de petite frappe ridicule à côté de qui personne ne veut s'asseoir dans le métro. Où sont les petites frappes d'aujourd'hui ? En banlieue, une cagoule sur la tête ? Et nous, que sommes nous devenus ? Des

faux punks attardés qui se sont fait avoir par le système ? Des grunges qui n'ont pas eu le courage de se suicider, des victimes passées de l'autre côté pour plus de reconnaissance sociale, pour être aimés et être enfin capable d'aimer ? J'allais presque oublier que j'étais né en 1970, avait vécu en Inde et dans les communautés, avant de me taper le pensionnat catholique et de sombrer dans ce que les années 80 avaient de plus sale : le désir de réussite. En 1990, sous forme de boutade, j'annonçais : « je serais riche et célèbre ». Quelle belle connerie. 20 ans plus tard on peu voir mon travail un peu partout, mes dessins sont à vendre dans les 4000 euros en moyenne, et j'ai même eu un film projeté à Beaubourg. Je fais un peu de pub, mais pas trop pour ne pas nuire à mon image, et commence à rêver de stabilité familiale. Que reste-t-il de ma rébellion ?

Une amie m'a dit que mon travail était très auto-destructeur, une autre que je préparais ma renaissance, j'ajouterais : dans le marché. « C'est qu'il faut bien vivre voyez-vous ».

Vivre. Si peu de gens savent ce que c'est que vivre aujourd'hui. Se mettre en danger. Ressentir pleinement.

Dans un magazine de skateboard je lis l'histoire d'un garçon qui a manqué de se retrouver paralysé après un saut périlleux en trampoline. L'histoire me touche profondément. Ce moment suspendu ou il a vu la catastrophe arriver. « Montrer-moi un piège et je me jetterais à corps perdu dedans ». Connaître ses limites, se connaître pour connaître l'autre et être honnête avec lui.

Après ma performance, je suis rentré sous une pluie torrentielle. En bas de chez moi, un artiste m'accueille dans sa galerie, il croit que je suis venu pour son exposition. Un cube flotte dans l'espace, support de lampes ultra-design qui s'allument et s'éteignent au rythme de la musique du groupe Air. Les quelques personnes présentes sont très bien habillées, l'ambiance est feutrée, et l'artiste, immédiatement, commence à m'expliquer le pourquoi du comment. Le moment est complètement surréaliste. Je viens de quitter un vernissage noir de monde, ou j'ai déchiré mes œuvres nu, et suis parti sans parler à personne, lui me raconte tout, très bien habillé, dans un lieu désert. Je lui dis, et l'artiste bloque. Pour détendre l'atmosphère, ne sachant pas quoi dire d'autre, j'embraye sur le carré noir sur fond blanc auquel me fait penser son œuvre. Puis je parle des craquelures, de la touche de peinture de Malevitch, mon héros, de la révolution de 1917 en Russie, du

ballet « Victoire sur le soleil ». C'est une référence étrange qui nous rapproche alors que nous pratiquons tous deux des arts très différents. Je monte chez moi épuisé et comate dans le fauteuil, mon chat sur les genoux. Pendant la soirée j'ai reçu quelques texto d'insulte d'une amie très proche à qui j'avais dit que j'étais en train de tomber amoureux d'une autre. Dans la nuit cette « autre », me rejoins. C'est une nuit magnifique qui nous lie et nous surprend, inattendue. Une semaine plus tard nous parlerons de prendre un appartement ensemble, alors que je préméditais de commencer une nouvelle vie, aux Etats-Unis avec une troisième femme, et d'en faire un film. Cette nouvelle rencontre n'est pas une nouvelle invention d'Artus, mais une vraie personne que je pense pouvoir aimer longtemps et passionnément. Pourquoi ? Et quel rapport avec mon art qui est aussi ma vie. Aucun, ou tous ? C'est le concept qui déshumanise, non la réalité des relations et de nos actes. On me dit souvent que je mélange tout, que j'aime trop et trop souvent, que je suis toujours à fond dans ce que je fais. Comment cela pourrait-il être un reproche ? Je n'invente rien, je ne fais qu'affirmer ce en quoi je crois.

Qu'est-ce qui fait une vie ? Les rencontres ou ce qu'on imagine ou attend d'elles. Est-on le produit de notre éducation et de ce qui nous fait ? Ou de nos choix ?

Pourquoi ais-je déchiré mes dessins nu sans donner d'explications ? Je n'en sais rien. Je l'ai juste fait. Le reste, j'y penserais plus tard. Aujourd'hui je suis amoureux et cela suffit amplement à remplir mon quotidien. Pour le reste… Et bien pour le reste il suffit de regarder ce qui est accroché au mur, les œuvres reconstitués, qui cachent ces phrases dont je ne suis pas sûr, déjà, de bien me souvenir, « en vente à la boutique avec la vidéo de la performance ». Un témoignage brutal de vécu, ou un plan marketing bien conçu ?

Allez savoir.

« - Maybe you are lying to yourself. Did you ever thought of that ? »

« - Everyday »

Et si je n'avais jamais été aussi vrai ? *Comme je l'ai toujours été.*

PS/ Sur le carton d'invitation on pouvait aussi lire :

« Tout ou Rien (S'adresser en face) »

Galerie AAA et chez Corinne Cobson

Vernissage Jeudi 11 juin de 18h à 21h jusqu'au 21 juin

75 rue Charlot 75003 Paris

L'EXPOSITION : « Tout ou rien, vous adresser en face », fait référence à l'art conceptuel des années 70, et à leur engagement politique… Elle prend place entre la galerie AAA et l'Espace Corinne Cobson, et présente l'univers de l'intellectuel moderne qui a du mal à trouver ses marques dans une société ou l'image à bien plus de poids que les idées qui lui ont permis de naître.

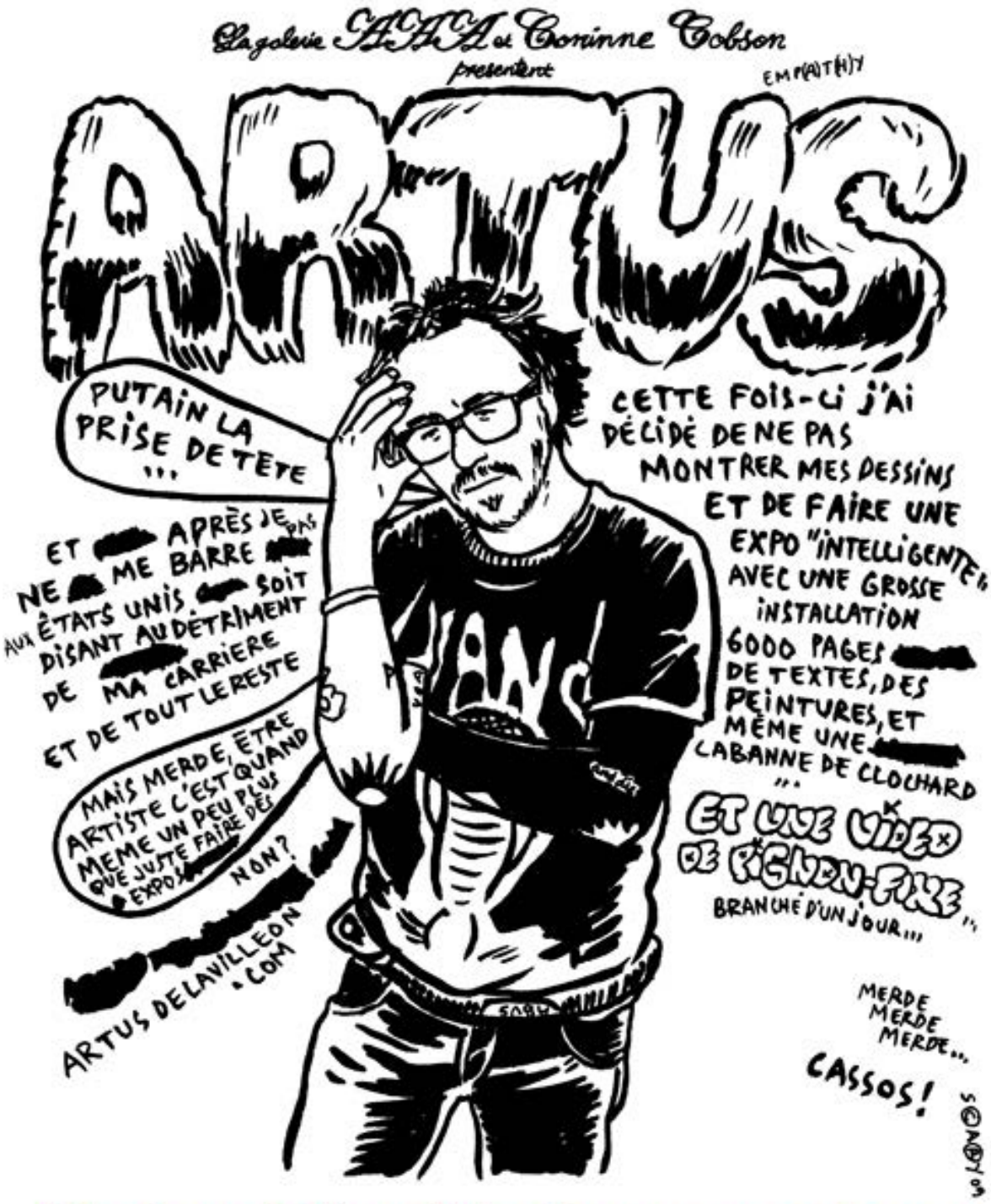
A suivre donc…

Artus

Juin 2009

ill-Blog

TOUT OU RIEN



Tout ou Rien (s'adresser en face)

Vernissage Jeudi 11 juin 2009 de 18h à 21h, jusqu'au 21 juin

75 rue Charlot, 75003 Paris

*« **L'EXPOSITION :** « Tout ou rien, vous adresser en face », fait référence à l'art conceptuel des années 70, et à leur engagement politique… Elle prend place entre la galerie AAA et l'Espace Corinne Cobson, et présente l'univers de l'intellectuel moderne qui a du mal à trouver ses marques dans une société ou l'image à bien plus de poids que les idées qui lui ont permis de naître ».*

Après ma dernière expo chez Lazy Dog, j'ai réalisé que mon public était pour beaucoup composé de jeunes hipsters, de graphistes, et autres bobos à lunettes de marques, comme si je ne le savais pas déjà. Au plus clair de mon show, je suis rentré dans la galerie, et ai déchiré mes dessins, nu, au milieu de la foule venue assister nombreuse à mon vernissage (http://www.vimeo.com/4827718). Le lendemain les dessins étaient vendus ironiquement reconstitués avec la vidéo du happening. Un jeune homme m'a remercié sur internet et le bruit que j'étais « fou » a vite fait le tour de Paris. Je n'en attendais pas moins.

Pourquoi voulais-je tant être reconnu de cette fange de la population ? Parce que je pense que, d'une certaine manière, les branchés, en tant que micro-mouvement, sont le nouvel underground, l'égal des punks à une autre époque, ou des grunges, ou …de qui d'autre ? En tout cas, si les années 2000-2010 doivent appartenir à quelqu'un, c'est bien à eux. Après tout s'ils n'ont rien crée de nouveau et doivent tant subir les critiques du « grand public », ce sont quand même eux qui ont diffusé les rééditions de masse, le sample, la customisation, et permis de n'avoir plus honte de copier ce qui avait existait déjà, et de dépasser les notions obsolètes de génie et de talent (cf. manifeste de l'art posthume).

Souvent on me dit que mon art est très « adolescent », parce que j'aime utiliser les codes de la contre culture et du Do It Yourself, mais il n'est pas que ça. Mon art est référencé, intelligent, et mature, mais il refuse de se mêler aux institutions qui, finalement, comme elles l'ont toujours fait, ne reconnaissent que le marché. Ce marché dont nous connaissons tous les limites.

Je suis un skateboarder et j'ai ce rapport particulier à la ville, mais je ne suis pas pour autant un street artist, ou un skate artist. J'aime tourner en rond à la fontaine des innocents, regarder les gens, la mixité des cultures, et je suis fatigué comme jamais du marais et de ce qu'il représente. Je n'ai jamais autant été aliéné par mes contradictions insolubles et mon désir de reconnaissance car j'ai, je crois, quelque

chose à dire.

Que puis-je faire après la destruction de mes dessins ? Me réinventer sans pour autant renier mes origines, forcément.

Après mon film hommage à ma mère (« Le dernier voyage de Maryse Lucas », co-réalisé avec David Ledoux) projeté à Beaubourg, et ces deux expositions, je comptais partir aux Etats-Unis dans l'idée de commencer une nouvelle vie avec une ex mannequin amie de longue date. Le soir du vernissage de « posters en vente à la galerie », je suis tombé très amoureux d'une nouvelle femme et nous avons décidé de nous installer ensemble après seulement une dizaine de jours passé ensemble. La veille je me disais que ça ne servait à rien d'être artiste si ce n'était pas pour être artiste justement. Vivre le plus pleinement possible et témoigner de ce vécu est le centre de mon travail, à tel point que mon meilleur ami dit de moi que j'aime m'ajouter ce vécu à la seule fin de nourrir ma création.

L'exposition « tout ou rien » parle de cela et de beaucoup d'autres choses aussi. Sur le dossier de presse on peut aussi lire :

« Tout ou Rien (S'adresser en face) »

Galerie AAA et chez Corinne Cobson

Vernissage Jeudi 11 juin de 18h à 21h

Exposition jusqu'au 21 juin de 14h à 18h

75 rue Charlot 75003 Paris

Une cabane, reproduisant l'habitat d'un homme en voie de marginalisation, sera installée face à un écran ou sera projeté un film ayant trait au spectacle contemporain. Au dessus de la porte la phrase « N'avoir besoin de rien ne veut pas dire que l'on n'ai pas envie de tout, de vivre tout je veux dire », marquera le propos.

6000 pages de textes d'Artus de Lavilléon seront montrés pour la première fois ainsi que quatre œuvres « Nazisme Fascisme », «

Encyclopédia Universalis », « À grand pouvoir grande responsabilité », "Empathie", et plusieurs dessins.

Trois tee-shirts collector, en collaboration avec l'artiste et Corinne Cobson seront aussi édités à l'occasion de cette exposition, ainsi qu'une collaboration avec l'artiste ESOJ.

AUDREY BERTOUNESQUE *ouvre la Galerie AAA en 2006, après avoir développé une passion pour l'Art contemporain japonais, suite à de nombreux voyages à Tokyo et des rencontres déterminantes. Art All Access présente une sélection d'artistes contemporains japonais, déjà reconnus dans leur pays, ainsi que de jeunes artistes français, à l'occasion d'expositions conçues comme des événements (concerts & performances).*

CORINNE COBSON : *un style non-conformiste, instinctif, compromis d'humour et d'élégance.*

Son imaginaire se construit sur la photographie, la musique, et le cinéma.

Cet univers se reflète dans son Espace. Dans un décor de scène de théâtre ou de spectacles vivants, les objets des grands designers trouvent leur place naturellement : un sofa Bauhaus, une table de Jean Prouvé, des portants et des miroirs de Marc Berhier, des suspensions de Jasper Morrisson et des livres d'art. Elle y organise des expositions, des one-man show, des lectures d'écrivains, une ambiance moderne et feutrée, douce et pleine d'humour où il fait bon se retrouver.

ARTUS EN 5 DATES :

- 03.2009. Présentation du film « Le dernier voyage de Maryse Lucas », en hommage à sa mère, à Beaubourg, co-réalisé avec David Ledoux.

- 02.2007. Publication de la bande dessinée « JCDC (Jean-Charles de Castelbajac » aux éditions Casterman.

- 12.2005. Réinstallation de sa chambre de 15m2 dans un cube à la galerie Patricia Dorfmann avec laquelle il est associé sur le projet APA (« Il learned it from a talk show »).

- 08. 2004. Création du mouvement artistique Art Posthume.

- 09.2000. Vit et dors pendant 15 jours dans les vitrines du Printemps (« Sleeping pornography »).

- 03.1999. Se ballade illégalement en tank dans le marais pour la réouverture du concept store L'épicerie qu'il a crée avec son ami Ramdane Touhami.

CONTACTS :

corinnecobson.com

galerieaaa.com

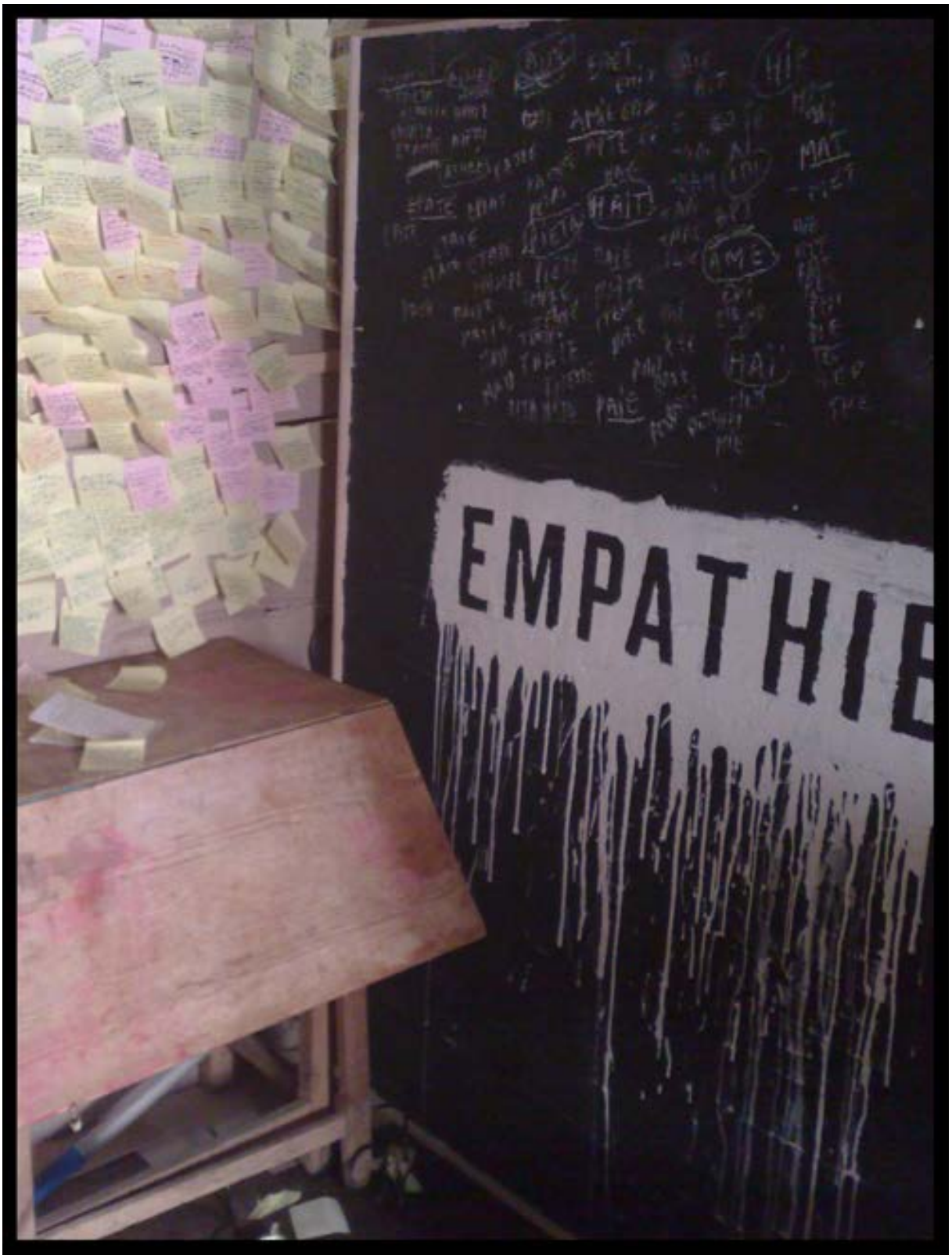
artusdelavilleon.com

artusdelavilleon@hotmail.com

Tout un programme !

Et quoi après ?

New York BFF



L'homme se réveille doucement sur un canapé, à New York. La veille, il s'est endormi, écrasé de sommeil, alors que les gens travaillaient encore dans le bureau où on lui avait permit de rester. L'homme devenu artiste, se demande un peu ce qu'il fait là, il revient sur les deniers événements de sa vie.

La rupture avec son ex-copine après une longue histoire mouvementée entre la chine et Paris, le voyage à Tanger, une première projection du film hommage à sa mère décédée deux années plus tôt, la rencontre d'une jolie fille, leur installation dans une belle histoire de couple puis la rupture qui se passe mal parce qu'il a décidé qu'il en aimait une autre, loin, aux États-Unis, et d'en faire un autre film.

L'abandon de ce film, la dispute avec le coréalisateur et ami, le projet d'un troisième film, de plus en plus d'illustrations et de dessins à droite et à gauche, la première campagne publicitaire, l'impression de vendre son âme et toujours l'envie de partir vivre cette aventure avec cette américaine, se réinventer une vie, recommencer quelque chose, faire des enfants.

Préparer deux expositions qui soient la somme d'une nouvelle époque de sa vie, juste entre maintenant et demain. "Wherever you go you already are", écrit de façon malhabile sur le grip de son skateboard.

Puis une autre amie dont la sœur a été assassinée qui lui propose un voyage à travers la France pour se délivrer du poids du procès en appel qui vient d'avoir lieu. Les paysages magnifiques qui s'étalent à l'infini, les hauts plateaux, la sublime beauté de ce pays qu'il veut quitter et auquel il souhaite rendre un dernier hommage, les photos, la complicité, et les tatouages qui marquent la fin d'un périple inoubliable : "Chance et Destin". Ce destin qu'il croit être le centre de son travail, de son œuvre, son vécu qu'il expulse depuis des années à travers son art qui est aussi sa vie.

Le retour à Paris. La perte d'un enfant et les insultes répétées qui fatiguent et perturbent, les amis qui ne comprennent pas, les faux pas et les erreurs, le travail, le travail, le travail. Les listes, une nouvelle expo qui se prépare, celle ou il a décidé de déchirer ses œuvres, nu, sans savoir vraiment pourquoi, pour marquer son refus de sa la société marchande sans doute, en rapport avec le monde dans lequel il évolue, collant au plus près d'une époque qu'il est loin d'accepter.

D'un côté l'institutionnel et de l'autre cette fange de la population branchée qui croit tout savoir, tout connaître et tout posséder, alors qu'elle n'est qu'un autre mouvement "underground" surmédiatisé qui n'intéresse qu'une très faible partie de la population mais influence grandement tout les autres. Ce groupe qui est en train de s'approprier ce qui fait sa force et son authenticité : sa différence et son déni, au moment ou ses dessins commencent à lui rapporter plus d'argent qu'il n'en a jamais eu avec le reste de son travail.

Et la nouvelle rencontre d'une femme qui s'impose progressivement comme une évidence, la force d'un amour en train de naître, et encore la jalousie des ex, l'incompréhension des amis, les critiques sur tout ce que l'homme est, ce qu'il fait, alors qu'il est en train de devenir une icône du petit monde Parisien qu'il rêvait de quitter. Il faut avancer, coûte que coûte, continuer de suivre l'instinct, exposer dans deux nouveaux endroits à la fois "fermer la galerie pendant son exposition", dans l'un des deux, et dans l'autre, installer une cabane de "clochard", dans un magasin de luxe, en face d'une vidéo de pignon fixe. Personne ne décrypte vraiment le pourquoi du comment mais certains sont sensibles.

Dans la cabane on peut voir 3278 pages de textes, près de 3000 citations de films recopiés sur des post-it, plusieurs tableaux, dont "Empathie", et une encyclopédie en train de pourrir à côté d'un lit et d'une table défoncée. Le lit où dormait ma mère, et la table de mon enfance.

Pas une vente si ce n'est quelques catalogues et la question qui revient sans cesse : pourquoi, pourquoi, pourquoi. Pourquoi l'argent doit-il tout valider, pourquoi faut-il absolument être politique dans ces choix d'exposition, de lieu, et de réseau, pourquoi même l'authenticité la plus pure ne peut être respectée quand elle n'est pas validée par une certaine intelligencia, qu'elle soit branchée ou institutionnelle ? Et si ce que je cherchais n'avait à voir ni avec l'un, ni avec l'autre ? Aujourd'hui à New York, en train de penser à ma nouvelle copine, la femme que j'aime comme j'ai rarement aimé, restée à Paris.

Et si moi je savais, pourquoi je fais les choses, pourquoi j'agis comme j'agis, pourquoi je me soucie si peu du regard des autres même si j'en souffre parfois. Avec mes lunettes de branchés, mon skateboard et mon vélo à pignon fixe, à New York, ou je participe à un festival ou je vais montrer le film hommage à ma mère coréalisé avec un ami, et quelques nouveaux dessins, mais surtout prendre plaisir à vivre, cumuler les

nouvelles expériences, sans me soucier plus que mesure sur ce qu'elles pourraient me rapporter, financièrement, et en terme de contacts professionnels. Vivre est déjà tellement magnifique. L'arrivée sur New York en avion, la chaleur de l'air, les nouvelles rencontres…

Jessica me manque, c'est en ce moment l'événement le plus important de ma vie, quand à l'œuvre, laissons l'œuvre se dessiner seule, comme elle l'a toujours fait, rien ne me paraît plus sain, et pour le reste…

Chaque chose en son temps n'est ce pas…

New York part II

Ma copine est tombé par hasard sur un texte d'il y a quelques années ou je fais une liste de toutes les filles avec lesquelles j'ai couché et décrit nos relations en mots très simples, « suce bien », « femme de ma vie », « amie », « un peu conne »… Je ne me souviens plus des mots exacts et je n'ai pas envie de retrouver ce texte, perdu au milieu de mes 3300 pages d'archivage du quotidien. Quelques jours avant mon départ de New York, elle m'avait dit qu'elle me trouvait un peu fou, mais que ça ne la dérangeait pas. Je me demande comment elle va réagir à ces mots, toutes ces lettres, ces dérapages plus ou moins contrôlés.

Faire la différence entre la démarche d'artiste et la vraie vie. Y a t-il une telle différence ? Jessica m'a aussi dit que je parlais souvent de la même chose, comme d'autres avant elle, amis et relations, et que je devais évoluer, pourquoi pas parler de New York dans mon blog, décrire d'autres aventures. Il y a longtemps, j'avais noté dans un carnet : « Des autres je ne connais que moi ». Comment parler de ce qu'on ne connaît pas, et puis, je ne sais pas, c'est moi, ce que je fait.

Cela dit, il y a certainement parmi tous ces textes des choses que je n'assume pas ou plus, des choses qui me dérangent, mais n'est-ce pas justement tout l'intérêt de ne faire aucune sélection à une époque ou l'élitisme le plus irritable met des limites à tout, crée des échelles de valeurs, et des frustrations inavouables : n'être pas assez bon, pas à la hauteur, effacer toutes les imperfections, se fasciser de plus en plus.

Dans « La dernière bande » de Samuel Beckett un homme revient sur son passé et le commente. C'est une pièce magistrale (particulièrement quand elle est interprétée par Michel Simon). On me dit souvent que je confonds les choses, que tout ce que je vis se trouve à la même échelle, que je m'emballe trop. « Que vaut une vie si elle n'est pas vécue », reste mon invariable réponse. Comment reprocher à quelqu'un de trop s'emballer ? Vivre le plus intensément possible ; mais cela ne veut pas dire que je ne sais pas. Je sais généralement très bien ce que je pense, ou sont mes priorités, mes échelles de valeur, les gens que j'aime, un peu, beaucoup, passionnément… Mes fameuses listes.

A New York je pense encore à moi, mon œuvre, ma vie, mais y pensais-je vraiment ? Un sentiment très simple d'amour m'habite. Comment sortir de mon quotidien, de mes habitudes, de ce qui me fait moi justement. En allant de l'avant ? Dois-je pour autant cesser d'archiver tout et n'importe quoi quand je continue d'être persuadé qu'il y a une certaine beauté dans ce geste compulsif qui m'habite. La cabane de « clochard », de ma

dernière installation. Ce qui m'importe plus que tout, cet hommage vibrant à tous ceux que j'aime et qui m'aiment, aux autres aussi. La beauté du partage. La sensibilité extraordinaire de beaucoup de mes proches, leurs vies. La mienne.

Un ami me parle de sa fille en même temps que j'écris ces mots, de ses problèmes de couple. Je lui avoue :

« et tu as accompli là un truc dont je ne fait que rêver, moi l'instable, toujours en mouvement, toujours à courir après la vie, la nouvelle expérience qui nourrira mon oeuvre. Et en même temps avec de vrais sentiments, de vraies rencontres. Ah ! La vie ! »

Fou ? Non je ne crois pas… Ou une folie très calculée ? Et si j'étais vraiment un peu malade ? Artiste ? La belle excuse…

Les rues de New York m'appellent. J'y vais.

New York part III

Je suis assis dans un diner sur la sixième, l'avenue des Amériques, au moment ou j'écris ces mots. Le brouhaha n'est pas sans me rappeler les cafés Français. La nourriture est très moyenne, lourde, indigeste, le service un peu désagréable, très « professionnel », pour autant que ce mot ait un sens en Amérique ou tout est tellement formaté. « Do not sit here sir », « More hot water sir », « Here is your note sir ». La pluie tombe à torrent dehors, et, malgré la chaleur, il est impossible de sortir sans se retrouver mouillé de la tête aux pieds, même pour franchir les quelques mètres qui me séparent du bureau du Bicycle film festival, auquel je participe. Je suis un « guest », ce qui veut dire qu'un coin de canapé m'a été réservé et que je possède un passe qui me permet de voir tous les films du festival et m'octroie quelques avantages. Un dîner ce soir, la bouffe et les boissons gratuites hier pendant un concert, et l'affichage de ma position avantageuse d'artiste, réalisateur, média.

L'organisation est intéressante, presque tous sont passionnés de vélo et travaillent gratuitement ou presque jusqu'à pas d'heure, perturbant le soir et le matin mon sommeil pourtant lourd de décalage horaire, et de fatigue accumulé.

Pensant que je partais aux Etats-Unis pour « ne pas revenir », j'ai accumulé les expositions ces derniers mois. Laisser une trace qui me convienne, une trace un peu en marge de tous les systèmes, entre galerie surbranchée, et lieux d'une autre époque. Je suis très reconnaissant des gens qui m'ont aidé, mais en même temps leur en veux de ne pas me comprendre mieux, du manque de réelles discussions, de référence, d'amour. C'est d'ailleurs pour cela que je voulais partir, refaire ma vie avec une amie de longue date, brièvement découverte dans un sens amoureux, il y a quelques mois. Et le destin, si une telle chose existe, en a décidé autrement. J'ai rencontré quelqu'un et me suis laissé envahir par l'énergie étrange de cette nouvelle personne. J'ai décidé de rester, pour elle et pour moi, et de commencer cette nouvelle vie en France, dans un nouvel appartement. Autant pour mes rêves Américains. J'avais pourtant réservé une partie de mon voyage.

Partir pour revenir, accomplir une exposition de plus, cette fois-ci à côté de Jonas Mekas, Agathe Snow, Benedict Radcliff, mon ami Jacques Ferrand, Martha Cooper, Mike Giant, Peter Sutherland, Scott Campbell, Steve Mac Donald, Andrew Mc Clintock, et tant d'autres. Je suis content de faire partie de cette nouvelle scène internationale liée au vélo, alors que j'étais tellement réticent à être reconnu comme un « skate artist ». Le vélo est un sport / mode de vie / moyen de transport bien plus ouvert

que le Skateboard ne l'a jamais été, déjà pour la variété de ses formes, BMX, coursiers, Low Riders, Tall Bikes, Fixed Gear, (…) ; chaque engin véhicule sa culture, ses référents, et ce melting pot en fait quelque chose de très intéressant. L'horizon est large. Le rapport à la rue et à la ville similaire.

Dans le bureau ou les gens travaillent, les piles de vélo ont remplacé les piles de skateboard dans les salons ou nous regardions de vidéos. Nous avons grandit. Beaucoup de « riders » ont commencé leur expérience d'artiste sur une planche pour évoluer vers le deux roues. Beaucoup n'ont pas abandonné leur première passion qu'ils pratiquent de concert. Comme une grande famille qui étend ses ramifications à travers le monde entier. Autant il était impossible d'être un ancien roller quand on faisait du skate, ou d'écouter du punk pendant la période hip-hop, autant il est ici respecté et envié d'avoir un passé, quel qu'il soit. Le vélo est multiple. Je suis conquis.

La pluie tombe, le brouhaha enfle, le restaurant se rempli, et je sent que je prend une place qui n'est pas la mienne, à travailler, alors que tout le monde mange autour de moi. J'ai peur d'un faux geste qui ferait tomber du jus d'orange, du thé ou de l'eau sur mon ordinateur. Des gens entrent, sortent, l'endroit n'est pas très grand, juste à la sortie de la station de métro de la 14 ème rue, non loin de union square ou j'ai appris à parler Anglais.

C'était une autre époque, j'étais marié, amoureux, je dépensais sans compter le maigre héritage de mon père, récemment décédé, avec un peu de culpabilité, et beaucoup de plaisir. Ma femme travaillait, et je passais le plus clair de mon temps à le perdre, comme je continue de le faire avec application. Dix ans plus tard, cette dernière me décrit toujours comme immature et refuse de voir le plaisir et la difficulté que peuvent procurer une telle vie. La future bataille pour les 500 euros de loyer que je devrais payer avec ma nouvelle copine lui fait penser à Virginia Woolf qui devait se battre pour 500 livres à une époque pour se sentir écrivain. Elle se sent adulte à côté de moi et me décrit son quotidien : le réveil à 5h du matin, les cours (elle est devenue professeur de Français), aller chercher sa fille à l'école, sa relation avec son nouveau mari qui, comme moi, lui dit qu'elle aurait fait une extrêmement bonne philosophe. Mais elle est heureuse comme ça. Elle n'aimait pas la façon dont notre relation passée nous aspirait l'un dans l'autre sans nous laisser d'espace réciproque pour exister. Elle me met en garde pour ma nouvelle relation, et je l'écoute religieusement, tachant de séparer le vrai du faux, et de

savoir à quel point je suis d'accord avec elle et à quel point je pense qu'elle se trompe.

Nous parlons des grands artistes, de « ce porc de Miller », d'Anaïs Nin, de l'échange et du partage dans le couple. Du support mutuel et des limites qu'il faut poser pour que cela marche. Nos erreurs, mes erreurs. Forcément je me demande à quel point j'ai échoué, et je ne voit nulle faute dans mes agissement passés. Je suis devenu artiste, elle est devenue professeur. J'ai toujours été artiste, mais en même temps je le suis devenu grâce à elle. J'aurais tellement aimé lui donner la même chose, mais cela m'aurait sans doute octroyé un pouvoir sur elle qu'elle n'aurait jamais accepté. Il me semble qu'elle n'a jamais dépassé ce stade. Elle me dit que je l'irrite. Je me demande si nous avons autre chose à nous dire. Parler de la pluie et du beau temps, de la situation en Israël, de nos engagements réciproques, pourquoi pas. Les années qui passent feront-elles de nous des amis quand tout semble indiquer que ni l'un ni l'autre ne respectons nos choix réciproques. Ceux qui nous ont séparés, ou plutôt ceux qui ont fait qu'elle décida un jour de me quitter.

Toutes ces choses tournent dans ma tête, alors que je suis assis dans ce café, qui n'est pas un café, à New York, et que la pluie tombe à torrent.

Pourquoi suis-je tellement incapable de cesser d'archiver mon quotidien, tous mes quotidiens ? Parler toujours de la même chose, encore et encore. Ce que je ne peux m'empêcher de considérer comme du génie et qui n'est peut-être que maladie.

Mon ex femme m'a dit quelque chose de juste cela dit, qu'il fallait séparer les choses, se garder un espace à soi, laisser respirer l'autre. Ne pas l'absorber.

Je suis tellement amoureux de ma nouvelle copine, et elle me manque tant. Pourquoi cette envie de construire à nouveau ? Est-ce l'âge ? Et n'ais-je pas toujours eu envie de construire. Oui, car j'ai toujours pensé pouvoir être fort pour deux, et cette fois-ci j'ai juste l'impression que nous pouvons être fort à deux, ce qui change beaucoup de choses.

Jessica est intelligente, talentueuse, il y a une force en elle qui fait plus que me séduire et me conquis entièrement. Séparer les choses, pourquoi séparer les choses ? Et pourquoi ne pas se battre pour ce en quoi l'on croit, jusqu'au bout, « comme ma mère ».

Maryse Lucas qui avait écrit sur sa porte : « Bienvenue à l'impasse de la lucidité, les monologues de la solitude », sur sa porte, au marqueur, juste avant de mourir, à 70 ans, comme elle l'avait toujours dit. La légende, ce que je veux qu'il reste d'elle, la force de son choix. Quel choix ? Pour quelle réaction au monde qui nous entoure ? « When the legend become facts, print the legend ». Ce que les vies racontent. Ce que nous voulons qu'elles racontent. L'art = la vie. Combien de fois ais-je écrit cette petite équation dans mes carnets de jeune homme. Et là, tout de suite, l'idée d'une pièce de théâtre, un nouveau texte inspiré par « La dernière bande » de Beckett.

« Un homme est assis dans une pièce obscure, face au public, derrière un bureau. Une lumière pend du plafond. Il relit des textes qu'il a écrit plus jeune, une pile de papier. 3300 pages de souvenirs, d'archivage du quotidien. L'homme commente ces textes, revient sur ce qu'il a vécu. Cet homme c'est moi, mais c'est aussi mes amis, des acteurs, tout ceux qui, pour un instant, voudraient prendre ma place, lire mes textes, et les commenter comme si c'était eux qui les avaient écrit ».

Le serveur passe à côté de moi, me débarrasse : « Thank you sir ». Il voudrait que je parte, je me sent obligé de commander un café, l'un de ses horribles cafés américains. Pourquoi aimais-je tant cet endroit, pourtant parfaitement inhospitalier ? La pluie qui continue de tomber. L'agitation, le service du midi. « Le manuscrit trouvé à Saragosse » de Potocki et le magazine « Interview » dans le sac de coursier que l'on m'a prêté et sur lequel d'autres serveurs butent… Ma pompe à vélo et ma chambre à air. Mon ordinateur posé sur la table. Ma copine au téléphone qui me dit qu'elle a cassé son disque dur, perdu toutes ses informations. Quelques années de vie, de mémoire externe. Je pense à internet, à tous ces réseaux qui nous lient, à ce qui lie tous les hommes, à la révolution des moyens de communication, à la façon dont tous ces nouveaux objets ont des durées de vie qui ne dépassent généralement pas les deux ans, ne sont plus réparés, coûtent une fortune.

« C'est qu'il faut être riche pour être libre aujourd'hui », disait Maryse. Cette illusion de liberté que l'on nous fait payer au prix le plus cher. La mer, le soleil, une maison. La calamité des machines quelque part entre « Terminator », « Matrix » et « Blade Runner », Dick, Orwell, et Huxley, Dantec peut-être, Lolitta Pille, et Ballard. Je ne comprend pas comment on peut ne pas s'intéresser à la science fiction et aux films grand public, ils disent tant sur me monde, et à quoi servent les livres si ce n'est à connaître le monde ; les différentes façon de penser, cumuler les

expériences de vies sans bouger. Tout ce savoir figé pour l'éternité, nos erreurs comme nos succès. « La vitesse immobile ».

Le café est vraiment dégueulasse mais l'endroit se désempli, le « rush hour » vient de passer. J'aimerais bien me trouver un autre endroit pour lire un peu. Il est presque deux heures de l'après-midi et aujourd'hui je voulais acheter des pièces de vélo. Dépenser un peu d'argent mais pas pour me sentir libre, ni bien, ni par nécessité, juste par plaisir, sauf que ça ne me fait jamais vraiment plaisir. Avoir le plus beau vélo du monde. Les bons moyeux, les bonnes roues, le bon rapport, le bon cadre, la bonne fourche, le bon jeu de direction, le bon guidon, la bonne potence, les bonnes gentes, la bonne selle, la bonne tige de selle, les bonnes chambres à air, les bons pneus, le bon rayonnage, le bon pédalier, la bonne chaine et la bonne couronne de chaine, les bons pignons fixes… Mais pas de freins, non pas de freins.

Tellement de notre temps.

Foutu temps d'ailleurs.

Magnifique comme tout ce qu'on aime.

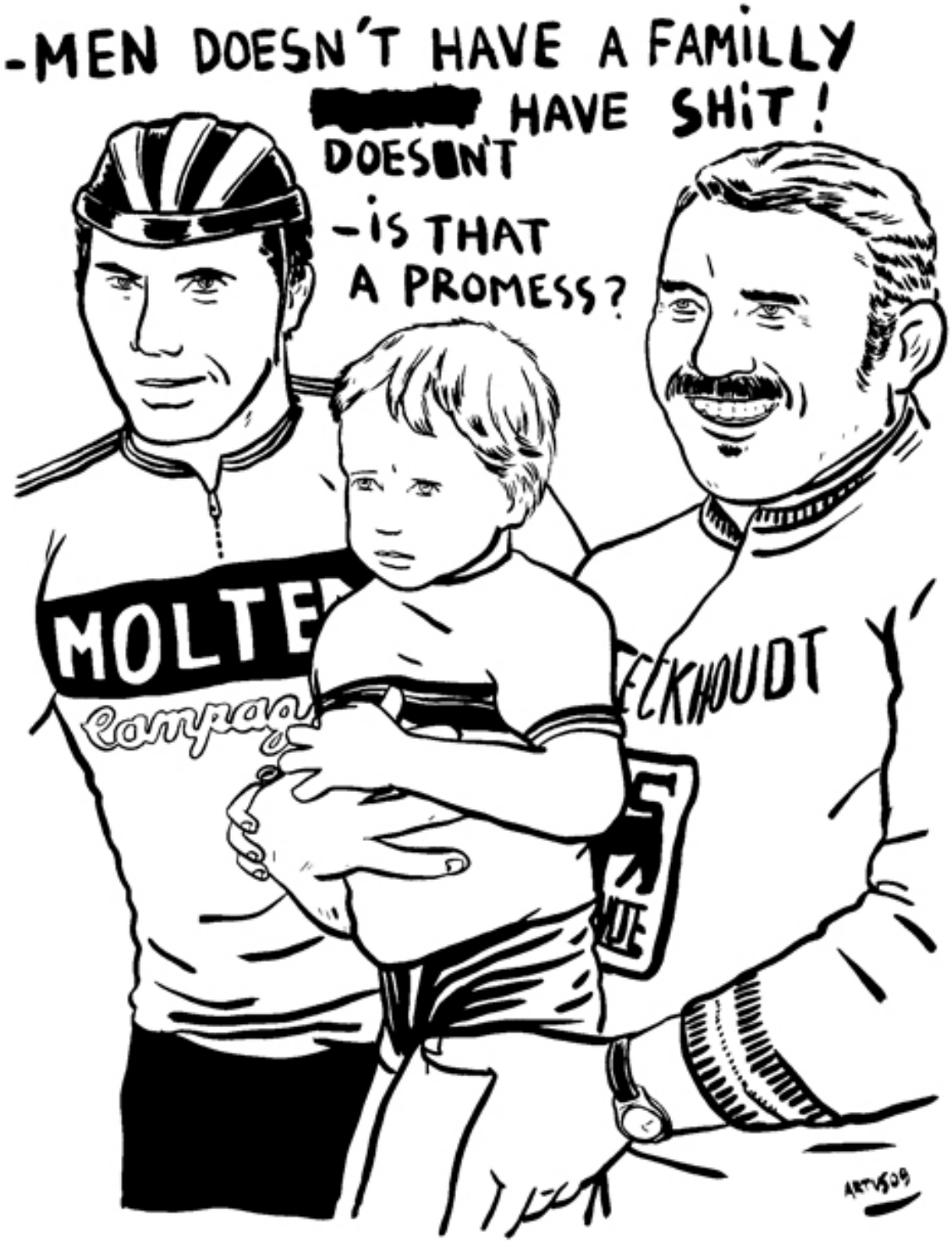
Artus.

Artus

Juillet 2009

ill-Blog

Joseph


-MEN DOESN'T HAVE A FAMILLY
HAVE SHIT!
DOESN'T
-IS THAT
A PROMESS?
MOLTE
Campag
ECKHOUDT

Matin, réveil tranquille dans un nouvel appartement. L'homme ouvre doucement les yeux sur la magnifique femme qui sort de la douche, son chat endormi à côté de lui. L'espace est vaste, différent de son habitude. Il s'est enfin passé quelque chose, une singularité qu'il n'attendait plus, et même si l'homme avait tout fait pour que sa vie change, ainsi, brusquement, il n'avait aucune idée qu'un tel changement se passerait dans son propre pays. Il avait décidé de partir, puis, après une nouvelle rencontre, choisi de rester. La femme porte une robe beige en accord avec les couleurs passées de leur grande chambre d'une quarantaine de mètre carrés. Elle se sent un peu malade et vient se recoucher dans le lit posé à même le sol, recouvert de raphia. L'homme et la femme ont décidé de laisser l'endroit le plus dénudé possible, une table, quelques livres, deux grandes fenêtres et un immense dressing suffiront à leur bonheur, dans cet appartement en collocation dont la pièce principale doit presque atteindre les 130 m2. Posséder un tel logement, dans Paris, même à Pigalle, est une chance que ni l'homme ni la femme ne pouvaient laisser passer, et ils ont donc décidé de s'installer après seulement quelques journées passées ensemble, confiant dans le devenir étrange de leur amour naissant. Cette histoire ne sera peut-être pas simplement un histoire, mais une vie partagée jusqu'au bout, c'est tout du moins ainsi que l'homme envisage leur futur. Lui a presque quarante ans et rêve de faire des enfants depuis quelques années déjà, elle en a vingt six et est peut-être un peu jeune pour ce genre de décision, mais qu'importe, ils se sentent bien et cela suffit pour le moment. L'homme est bien décidé à conquérir la femme toute entière et lui dit souvent. Elle lui sourie et rie, charmée par ce personnage particulier qui se jette dans cette nouvelle aventure à corps perdu, comme il le fait souvent, mais cette fois-ci avec plus d'envie que lors de ces dernières aventures passées…

L'homme écoute les cloches désaccordées de l'église sonner la messe du dimanche, la semaine ce sont les enfants qui le réveillent à cause de la proximité d'une école dont les bruits résonnent jusque dans leur cour.

L'homme aime ce bruit, cette nouvelle tonalité qui n'est pas sans lui rappeler New-York, va savoir pourquoi, sans doute à cause de la richesse d'un environnement différent, comme il y a longtemps qu'il n'en avait exploré.

Une guitare offerte à sa copine par un travesti du quartier trône négligemment à côté d'une peinture de Joseph, l'artiste du marais, mort célèbre dans sa misère du côté de la rue du roi de Sicile dont il squattait

le trottoir. L'homme est content d'avoir cette œuvre accrochée à son mur, même si elle représente une époque de l'artiste qu'il n'est pas sur d'aimer. Elle représente pour lui un engagement empreint de ce faire qui ne se satisfait d'aucune concession, marque s'il en est des grandes destinées, celles qui illuminent par leur exemple la vie des autres hommes.

L'homme est content d'avoir enfin quitté son quartier précédent, car avec la mort de Joseph, de sa mère, et le départ des pauvres et autres marginaux qui vivaient non loin de chez lui, le marais avait perdu à ses yeux toute son âme. D'une certaine manière ce sont les bobos, des gens un peu comme lui, qui les ont chassés à cause d'une hausse déraisonnable du niveau de vie et la fermeture de leur endroits favoris, vite remplacés par des magasins de luxe et autres bars branchés.

Pigalle, niché entre le quartier des abbesses, lui aussi en voie de boboisation, et la très chic rue des Martyrs, garde cette tonalité populaire qui n'est pas sans lui déplaire… Sex shops et car de touristes, le mélange salvateur permet à l'homme de respirer à nouveau, de se sentir revivre.

Une femme qui l'aime endormie dans son lit.

Un vélo à pignon fixe rangé dans son salon.

Et un ordinateur pour taper ces mots.

Pornographie

Whitney *6 JUIN 2009 À 14:29 Et bien, moi, tes affiches me font trop penser à l'américain là, Lishen je ne sais pas quoi ! Je n'y voit aucune patte perso ou originale. Ca ne m'étonne pas que tu aies besoin de te foutre à poil pour faire exister un minimum ton "travail". De ton témoignage à la Christine Angot pour théoriser ce que tu fais, je retiens : j'ai grandit dans un milieu coolos avec une mère chanmée, j'ai voyagé, vécu comme je le voulais, pas de gros soucis, mes resucées des 80′ plaisent aux branchouilles qui trouvent là une alternative aux tablos Ikea et autres merdes picturales habituelles encore plus laides, plein de filles me courent après et à 40 ans je vais me poser parce que je suis aujourd'hui un adulte. Cependant je ne sais plus vers quelle rébellion me tourner, une raison à cela : je n'ai jamais vraiment TRAVAILLÉ.*

Ykygalore *26 JUIN 2009 À 14:15 Whitney tu as le droit de ne pas aimer cependant tu ne sais que ce qu'Artus veut te faire croire de sa vie et tu es à côté de la vérité. Il est toujours plus classe de dire que les gens qu'on a perdu étaient chanmé afin d'en laisser cette image aux autres ou pour soi-même. Quelle importance que ses affiches ressemblent à Lichtenstein ? C'est bien Artus qui les as dessinés, saurais-tu le faire ? Artus ne peint pas pour être reconnu comme un grand artiste mais simplement afin d'immortaliser des moments de vie afin que nous ne partions pas que comme des grains de poussière et que nos vie aient peut-être apporter un petit plus aux autres, ou simplement eu une signification absurde, comique, héroïque peut importe, simplement quelque chose. Le simple fait que tu ouvres la bouche porte à conséquence, idem si tu écris. Ce qu'il fait ce n'est pas du Ikea et quand bien même ça l'était on s'en fout, tu aimes tu aimes pas, c'est un choix mais derrière Artus il y a un mouvement : le skate et une philosophie : l'art posthume. Quand au fait de n'avoir vraiment travaillé qui a dit que le travaille voulait dire passer 8h derrière un bureau ? La vie par elle-même ne t'a t elle pas plus apporté que l'école ou un travail ? Artus sait vers quelle rébellion se porter je présume que c'est l'impossibilité de vaincre la mort.*

Gey *1 JUILLET 2009 À 17:33 J'ai l'impression de voir un "happening" de première année des beaux arts. Je trouve cela ni pertinent ni même rock'n'roll. Mais sans doute que sur place j'aurais peut être trouvé cela amusant.*

Artus 9 JUILLET 2009 À 13:33 C'est amusant de voir que ma dernière

performance puisse faire un peu faire réagir. Comme je l'ai déjà écrit je ne sais pas trop pourquoi j'ai eu besoin de me mettre à poil et de déchirer mes dessins dans un lieu branché, pas plus que je n'explique les raisons qui me poussent à continuer de travailler dans cette optique « de première année des beaux arts », si ce n'est que mon « travail » se soucie peu de toutes ces critiques. Je fais ce que je crois devoir faire en rapport avec mon vécu et mes aspirations. Le vernissage suivant a eu lieu à la galerie AAA qui était « fermée durant la durée de l'exposition », et se déroulait en face (comme il était indiqué sur la porte) dans la boutique de Corinne Cobson, ou j'avais installé « une cabane de clochard » face à un écran ou on me voyait traverser Paris de dos en Pignon fixe, alors que des phrases issues de film surlignaient mes pensées. Pourquoi fait-on les choses ? Ou plutôt pourquoi fait-on toujours les mêmes choses. Des savants nous diront que le cerveau abîmé reproduit des schémas déficients au gré de liaisons électriques devenues redondantes à force de redites, des amis nous rassureront plutôt en parlant du travail maniaco compulsif de l'artiste en quête de reconnaissance, certains critiquerons une posture qui n'a pourtant rien de feinte, d'autres parlerons d'impossibilité de vaincre la mort. Les plus au courant feront référence au manifeste de l'art posthume qui annonce fièrement que « Notre paresse nous pousse à préférer l'amateurisme au professionnalisme du rien » car « La paresse est la vérité effective de l'homme (Blaise Cendrars) ».

Que « Le travail n'est acceptable qu'extrême, car travailler, c'est se retirer de la vie ».

Qu' « Imiter nos pères pour mieux les dépasser n'est que justice leur rendre ».

Que « Notre identité n'a que faire de vos peurs ».

Que « La réalité de nos faire est notre meilleure justification ».

Et surtout que « Vos doutes ne sont pas les nôtres ».

Les plus jeunes parlerons de culture skate.

Mais tous auront besoin de parler.

Quand à théoriser à la Christine Angot, je ne théorise pas, j'écris des

idées qui ne sont pas le support de mes œuvres mes leurs conséquences, une tentative de réflexion sur le faire, et de partage. Mon vécu n'a rien de resucé, et je ne souhaite mes années « de soucis » à personne. Cela dit j'ai effectivement toujours été libre de mes choix, pour autant qu'on le soit par rapport à son vécu justement. J'aime et j'ai aimé et, effectivement l'envie de me poser depuis quelques années me pousse à me questionner encore plus sur ce que nous offre la société en matière de « bonheur ». Je ne me crois pas exceptionnel, ni différent, même si je le suis certainement. Quand à mes dessins qui ressemblent un coup à ceux de Lichtenstein (par la taille), à ceux de Pettibon (par le contenu), ou à ceux de je ne sais qui (par le trait), ceux-ci, vu le succès qui les entourent, doivent bien toucher les gens pour une raison qui me dépasse moi-même et me pousse à continuer ; il ne faut pas sous estimer le désir de ceux qui nous entourent. Si mes velléités me dirigent plus facilement vers la peinture et une autre idée de l'art, ce n'est pas pour autant que j'en oublie, non pas le côté marchand de mon travail mais la générosité de l'échange. L'importance du regard de l'autre. Tous ces obstacles qui ne me mènerons jamais plus loin de moi-même que je ne l'aurais décidé (et c'est peut-être là tout le problème, mais qui sait, peut-être aussi là où tout se passe). Si ce sont « nos prétentions qui font de nous ce que nous sommes », alors autant prétendre en grand.

Et pour la première année des beaux arts, qui a dit que certains étudiants n'étaient pas déjà des artistes confirmés brimés par des maîtres qui ne comprennent rien ?

La certitude n'a rien de hasardeux, et elle mérite plus que jamais d'être exprimée, même si ses raisons n'en sont pas claires. Du moins pas encore.

L'insulte ne vaut rien, et certainement pas pour son caractère de possible.

Je suis aujourd'hui dans ma grande maison de campagne de Mayenne, après avoir déménagé dans un nouvel appartement, lui aussi très grand, avec ma nouvelle amie. J'ai effectivement bientôt quarante ans, ce qui peut-être considéré par certains comme l'âge de la maturité. Depuis quelques mois je me sens comme délivré, et si je comprend que mon étalage de vécu puisse déranger (il me dérange parfois moi-même) je ne sais comment, ni pourquoi – surtout pourquoi – je voudrais inverser le

mouvement. A New York, j'ai lu cette phrase : « It is only when there is no turning back that the journey begins (C'est seulement quand on a dépassé le point de non-retour que le voyage commence) ». Je crois que les grands artistes sont ceux qui vont jusqu'au bout d'eux-mêmes et de leurs croyances, quoi que ça leur coûte, mais en même temps je me pose la question de la limite entre l'art et la vie – pour autant qu'une telle limite existe puisque l'art fait partie de la vie et, selon moi, est la vie elle-même, ma vie en tout cas. J'ai passé quinze années de mon existence dans un misérable 15m2, je n'ai jamais fait de compromis, même s'il m'est arrivé de faire des concessions, et si j'ai eu souvent peur de ne pas avoir assez d'argent pour manger (« finir le mois ») je ne m'en suis jamais plaint. Ma vie, telle qu'elle a été vécue, a été choisie de bout en bout. Savoir si j'aurais pu faire d'autres choix que ceux qui m'ont mené ou je suis aujourd'hui, compte tenu de mon éducation et de mes croyances, est sans doute l'une des questions essentielles de mon existence, mais elle n'est pas la seule. Si je parle souvent de ma vie, je ne le fais jamais pour justifier mon art, ou pour l'expliquer, mais pour partager ce vécu qui lui est indissociablement lié. Ne prêtant que peu d'attention aux médisances qui m'entourent, et elles sont nombreuses, de mes proches comme de mes « ennemis », on peut dire que j'avance souvent en aveugle, n'écoutant que « ma vérité intérieure ». Savoir si je fais des erreurs ? Qui n'en fait pas ?

Maintenant pour ce qui est « des branchés », à dire vrai je suis de plus en plus heureux d'en faire partie. Qui n'aurait voulu participer à « la nouvelle vague », aux « existentialistes », aux « punks », ou autres mouvements des années passés, me jette la première pierre, je ne vois aucune différence entre ces groupes et ceux de notre époque. Je suis sans doute là ou je dois être, compte tenu de qui je suis. Je ne crée rien, n'imagine rien de nouveau, mais, comme beaucoup d'êtres de ma génération, sample, copie, réinvente sans aucune honte ce qui a déjà été dit, fait, et pensé. Je rêve de no-copyrights, pour que l'homme puisse enfin grandir en cessant de se battre pour une exclusivité ou une « nouveauté » qui n'a plus aucune raison d'être. Pousser plus loin ce qui a déjà été, annihiler la frustration de celui dont on se moque parce que son travail n'a rien de « novateur », ni de « créatif », parce qu'il est bien plus un artisan qu'un artiste. J'ai tellement de respect pour les artisans et je n'ai jamais caché mes références. Les maîtres et les élèves. Et derrière tout cela l'élitisme de classe qui veut que certains êtres soient jugés meilleurs que d'autres, en vertu de quoi ? Chacun son métier. Le refus du créateur d'être porté aux nues pour un « travail » qui n'en est

pas un, son humilité, sa liberté, ses choix. Beaucoup de personnes mélangent création et innovation, mais qui a dit que la création devait être forcément innovante, ou supérieure ? Ceux là même qui décident qu'un être puisse avoir plus de « valeur » qu'un autre, et vilipender celui qu'ils ont jugé inapte ? Et puis, à une époque ou tout le monde se revendique plus ou moins artiste, n'est-il pas temps de considérer que l'art n'est jamais qu'une autre forme donnée au besoin de création de l'homme qui s'exprime dans tout ce qu'il fait, des mouches des pécheurs au logo du graphiste branché.

Il y a longtemps j'avais lu quelque part « Personne ne peut se targuer d'être le spectateur moyen de son époque ». Nous sommes tous différent, et c'est de cette différence, même dans la « copie », que vient tout ce qui fait la beauté de notre humanité. L'acceptation de l'autre dans ses différences ou ses similitudes. Le nazisme moderne. Mais qui sont ces fameux « branchés » dont nous parlons tant ? Des Bobos ? Des gens issus de classes aisés se prétendant bohèmes, ou des jeunes gens que les métiers de la communication, la société moderne, ont enrichis et réunis ? Malgré mes Ray-Bans, je ne suis pas un bobo, mais un aristo. Artus de… Vieille noblesse, pas nouveau riche. Se réfugiant dans la culture comme d'autres dans l'exploitation des nouvelles ressources humaines…

J'ai commencé le paragraphe précédent en parlant de mon déménagement dans un nouvel appartement sans spécifier qu'il se trouvait à Pigalle, entre les sex shop, les cars de touristes, Blanche et le quartier populo de la place de Clichy. C'est une délivrance. Toutes ces nouvelles odeurs, le mélange des genres et des personnes, le travello de notre rue qui offre une guitare à Jessica parce qu'elle lui a fait un sourire, les gros Américains qui montent les marchent qui mènent à Montmartre, le vieux qui pose ostensiblement ses DVDs pornos sur le comptoir ou nous prenons un café et fait des gestes obscènes dans notre direction, les morceaux de verre au sol, le très chic supermarché du coin… Loin justement des bobos du Marais, mais pas si loin de ceux d'Abesse ou de la rue des Martyrs. Paris change comme elle a toujours changé. Les jeunes chassent les vieux, les riches les pauvres, mais il reste quand même quelques ilots de résistance « où les gens comme moi » fuient. « Les gens comme moi », la belle blague. Que connais tu de moi toi qui m'insulte ou me regarde de haut ? Que fais-tu de ta vie. Que produis tu en dehors de ta bile ? De quel droit me juges-tu et sans doute juges-tu

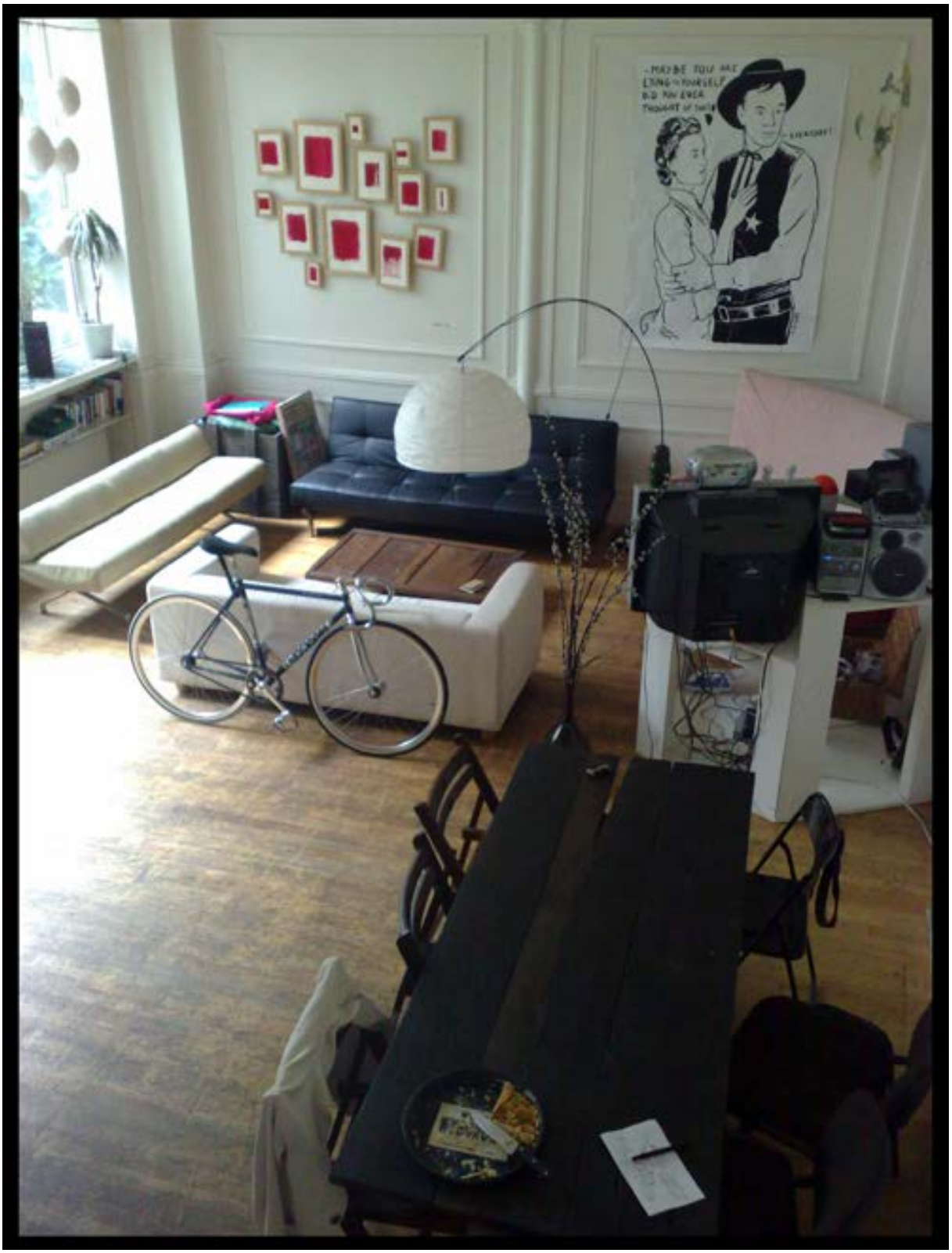
tout le monde ? Quel âge as-tu et que fais-tu de ta vie ? Je n'apprécie ni l'œuvre de Christine Angot ni le ton qu'elle emploie, et pourtant je respecte son travail. Je suis né d'une rencontre entre une ex-prostitué et un journaliste, ma vie a tout été sauf simple, mais j'ai aussi appris très jeune ce qu'est la différence et ce qu'il en coûte d'échoir dans la marginalité. Je n'ai jamais choisi de faire partie d'aucun groupe, mais par mon travail ou mes loisirs ai été assimilé par des gens qui longtemps s'étaient moqués de moi, les skateurs, les branchés, mais je ne leur en tient pas rigueur, seule la connerie me débecte, la connerie de ceux qui rejettent sans prendre la peine de comprendre, ni de savoir de quoi ils parlent. Ceux qui mettent dans des cases. Journaliste, ex-prostitué, coolos branchouille quarantenaire skateur artiste.

L'un des meilleurs amis de ma mère avait écrit sur un mur : « ne travaillez jamais », mon beau-père, lui, pense que le travail est un droit, non un devoir, pour lequel des gens se sont battus. Respecter autrui commence par essayer de comprendre ce qui fait d'une personne une personne. Aujourd'hui dans une grande maison à la campagne, hier dans un minuscule appartement, demain qui sait ? Certainement pas en train de me justifier en tout cas.

Vivant.

Artus.

Jessica



Assis dans mon salon, je ressasse. J'essaye d'écrire encore et encore mon quotidien sans savoir ni pourquoi, ni réellement comment. J'écris. Devant moi une porte grande ouverte sur une cour intérieure remplie d'arbres de tout genres et espèces. Un petit Paradis au cœur de Pigalle, dans la rue à putes et à travestis, juste à côté des bars de charme et des salons de massage thaï. Juste à côté du mc Do et des cars de touristes. Mon chat miaule, il a faim, et Jessica est partie faire sa vie. J'avais envie d'aller au musée du quai Branly avec elle, mais elle a décidé qu'aujourd'hui serait une journée sans. Nous passons trop de temps ensemble, à tel point que nous nous demandons si c'est une bonne idée de partir en vacances ensemble. Un mois au Maroc dans la grande maison de Ramdane. Après avoir parlé de ma « misérable » vie dans mon 15m2 carré, me voilà dans un espace si grand que je m'y perds avec des voyages à l'étranger et de l'argent sur mon compte en banque, une copine et des projets communs malgré les petites disputes et réorganisations des débuts.

Hier, j'ai construit une table avec des morceaux de bois récupérés par l'un de nos colocataires. J'ai vernis, poncé, assemblé. La table sent bon l'encaustique, elle aussi est très grande. L'odeur me fait penser à Jasper Johns et au pop art, à ce spectacle que j'ai été voir avec ma nouvelle copine, à Saint Eustache, ou ils passaient « 13 most beautiful » portraits de Warhol sur un écran géant tendu au cœur de l'église. Un spectacle très impressionnant que je n'aurais pas été voir seul.

Hier aussi, nous avons mangé avec l'un de ses amis, son petit frère comme elle l'appelle, qui se destine à une carrière de curator d'exposition. Alors qu'ils parlaient de la biennale de Venise et des gens qu'ils y avaient rencontrés, je me disais que j'étais tout bonnement incapable de voir les gens pour des raisons uniquement professionnelles et que ma carrière, par voie de fait, était mal engagée. Mais en même temps, je réalisais que rien n'était plus moi que ce déni et à quel point cela me peinait que l'on me croit connecté parce que trois au moins de mes amis font partie de l'un de ces réseaux qui « gouvernent le monde », des leaders d'opinion comme on les nomme. Gouverner le monde ne m'a jamais intéressé. Être heureux, vivre, écouter de la musique, manger, faire du vélo ou du skateboard, voyager, me laisser porter par le hasard. Dans ses entretiens quelqu'un dit à Warhol qu'il « subissait sa vie », lui répond qu'il aime beaucoup cette idée. Je ne sais pas si j'aime l'idée de choisir ma vie puisque je pense par ailleurs ne jamais rien faire que je n'ai pas envie de faire.

L’autre jour, en revenant aux sources de mes décisions d’artiste j’écrivais :

- Qu’est ce qu’un artiste ?

- Quelqu’un qui poursuit toute sa vie sa vérité intérieure.

- L’art ?

- Donner forme à l’espace qui nous sépare.

- L’art posthume ?

- La trace brutale d’un vécu.

- La vérité ?

- Se connaître soi avant d’aller vers les autres.

- La sincérité ?

- Aller vers les autres pour se connaître soi.

- L’éthique ?

- Vivre ses croyances.

- La morale ?

- Vivre les croyances d’autrui.

- La pratique de l’art ?

- Intégrité, vérité, rien n’est gratuit, le risque.

- L’œuvre ?

- Entre.

Il y a ce bouillonnement en moi, cette volonté parfaite que je n’arrive pas à taire. L’archivage du quotidien.

Avant hier, j’étais tellement fier d’avoir jeté des papiers qui traînaient au fond de ma poche, et de ne pas les archiver comme je le fait d’habitude dans l’une de mes fameuses boites, que je me suis demandé si mon

comportement artistique n'était pas la forme la plus sage donné à une forme de folie. Comme ces clochards qui ramassent nos rebuts dans la rue et les conservent dans l'idée de leur donner une nouvelle vie. S'identifiant sans doute à ces déchets comme d'autres à leurs souvenirs.

Sur un site internet un inconnu a pris partie contre moi et a écrit que je n'avais jamais eu de gros soucis et que je n'ai jamais vraiment travaillé, comme une insulte. Il se trouve que le fondement de mon travail se trouve justement en relation directe avec ce que j'ai pu vivre dans mon passé, avec le milieu « coolos » d'une époque à laquelle peu de puristes ont survécu, et avec la philosophie de Guy Debord que ma mère a tenté d'appliquer toute sa vie (« ne travaillez jamais »). Comment être un enfant des années soixante dix (et pas 80), et vivre aujourd'hui. Comment accepter « ce monde qui nous détruit » (graffiti sur le mur en bas de chez moi). Je sais, je me répète, encore et encore et encore, et me lire ne sert pas à grand chose. D'après mes proches, c'est déjà incroyable si vous en êtes arrivés ici. Chaque texte que je commence est à reprendre à zéro. Dès les premières lignes on sait déjà de quoi je vais parler, aucune surprise, le quotidien est le quotidien et les références toujours plus ou moins les mêmes. Comment en changer. Comment changer de vie. Et surtout le veut-on ?

Dans la biographie de Laurent Fignon, le dernier ouvrage qui m'a intéressé, j'ai noté un certain nombre de phrases que je vais citer ici dans l'ordre de ma lecture :

« Il faut comprendre pour juger, mais comment juger quand on a compris ? Je ne saurais dire où j'ai entendu ces mots. Sans doute dans la bouche d'un juriste. Ou celle d'un avocat. En tout les cas de quelqu'un qui a réfléchi à la complexité de la vie. »

« À l'image d'un spectacle qui n'est rien s'il n'est pas partagé, un physique en pleine croissance qui tend vers la perfection et l'énergie la plus impressionnante ne sont rien s'ils ne fusionnent avec l'esprit. Parfois certaines manifestations de son corps ne correspondent pas au silence qu'il impose. On peut souffrir en secret comme on peut jouir de sa domination absolue sans le moindre cri. »

« C'était l'époque ou je méditais souvent sur l'une des plus étonnantes phrases de Jacques Anquetil : « Si tu ne fais que vaincre, tu as ton nom dans les statistiques. Si tu convainc, tu entre dans le livre de l'imaginaire ». »

« L'heure était arrivée. Les vainqueurs allaient incessamment s'effacer derrière les gagneurs. Nous étions les inventeurs d'un système qui offrait aux sportifs les pleins pouvoirs : nous en étions les victimes. »

« (…) j'ai lu des pages de René Char. « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil ». »

« Il ne faut jamais repousser un geste symbolique quand il se présente, même dans l'infinie tristesse. Sinon, ensuite, on court toujours après, on cherche comparaison ou réparation, comme un supplément d'âme, éternelle course contre la montre. Et les contre la montre ça nous connaît nous autres les cyclistes : on les dispute en solitaire… »

Le cyclisme, le pignon fixe, Paris, la rue, le skateboard, déraper entre les voitures à la limite du point de chute, sentir le danger, avoir été un champion, le roller, voler dans les airs, tout oublier pour n'avoir plus en tête que la figure, la position du corps, l'exploit.

Puis un livre de Ballard sur « les conséquences extrêmes de la logique ultra sécuritaire », « Sauvagerie », daté de 1988. Et Warhol donc à St Eustache, allongé par terre avec Jessica, les yeux rivés à l'écran, puis au plafond de la cathédrale, à 33 mètres de nous, main dans la main, saisi par l'émotion et la musique de Dean and Britta. L'émotion. Les influences.

Y a t-il de mauvaises lectures, de mauvais spectacles ? Plein, ceux qui ne savent pas nous saisir. Je crois mon art capable de saisir, mais je sais aussi qu'il est temps que je me réinvente, mais pour aller ou, faire quoi ? Devenir célèbre ? Dans « Bronson », le prisonnier le plus dangereux d'Angleterre on peut entendre : « L'ambition est la vertu des grand hommes ». L'ambition, la prétention, la dignité et l'humilité, l'ennui qui me saisi parfois, l'envie de dormir, m'allonger, fermer les yeux. D'où me vient cette impression d'avoir quelque chose à dire qui concerne tous les hommes et ce ton qui est le mien, cette certitude de ne jamais faire un faux pas, ou plutôt de ne jamais aller à l'encontre de ce qui me fait moi. Mais le regard qui juge des proches comme des lointains, qui s'inquiète et qui remet en question. Mon regard sur moi même. Toutes ces lectures.

Un ami doit me rendre visite. Faim.

La table sur laquelle j'écris est magnifique. L'appartement dans lequel je travaille maintenant grandiose, et j'aime à nouveau. Que demander de plus ?

Tout… ou rien ?

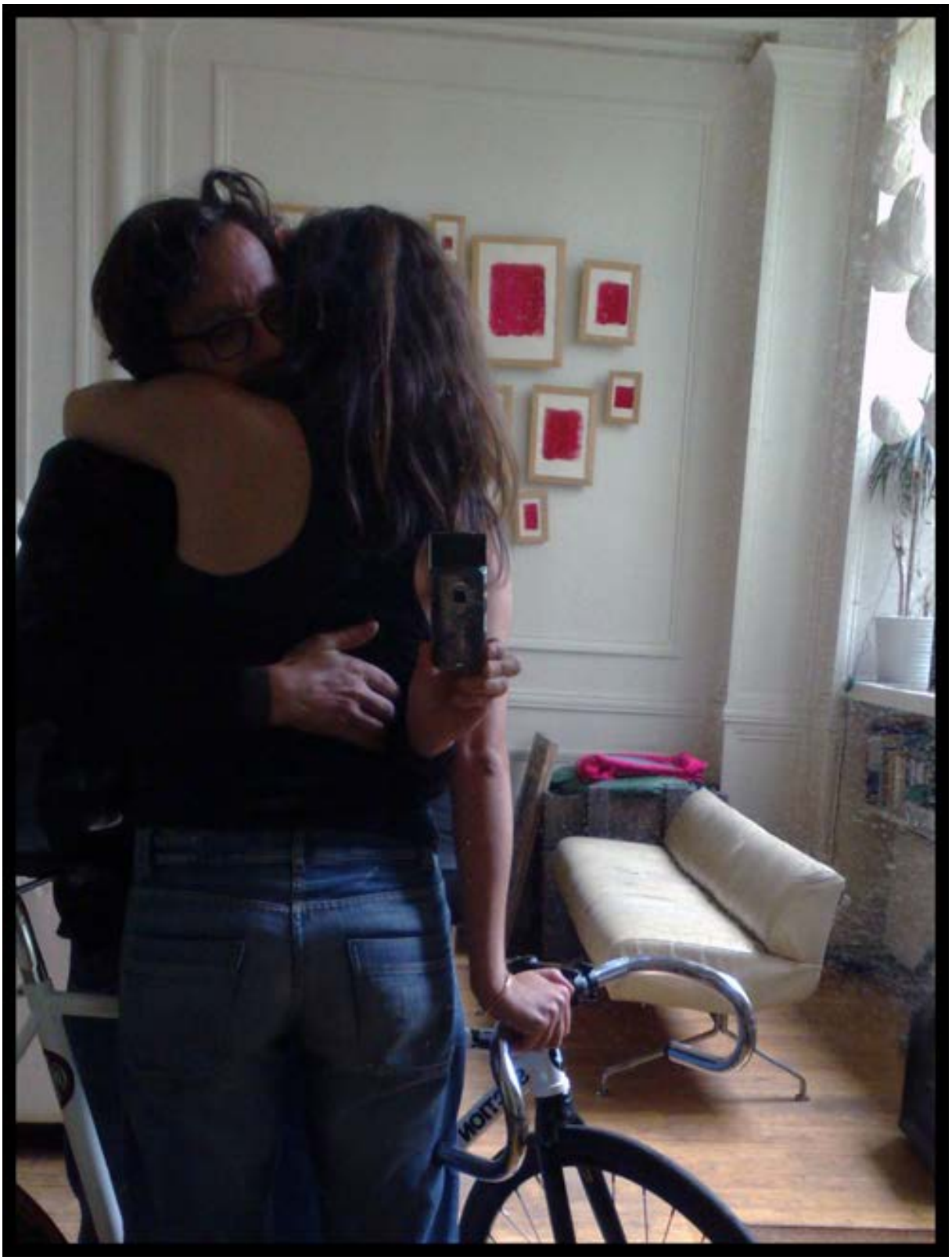
Jusqu'au bout. Toujours.

Artus

Août 2009

ill-Blog

Rebel without a cause



Paris 1986. J'ai 16 ans quand je vois des noirs se grouper autour d'un ring improvisé au Trocadéro, sur l'esplanade des droits de l'homme. On me dit de rester ou je suis, niché sur un coin de fenêtre. Des CRS arrivent, les touristes sont invités à ne pas dépasser les barrières anti-manifestation. Un black se rapproche d'un CRS : « Si vous bougez, on retrouve vos familles et on les nique ». Le CRS se tait, il attend ses ordres. Il s'agit d'un combat entre les Red Dragons et les Black Panthers, ou un truc du genre. Un règlement de compte à la loyale entre deux bandes rivales et leurs champions. Des noirs partout. Le combat commence. Les flics n'interviendront pas. « Effusion de violence nègre » civilisée. Baston, dispersion. 30 minutes au maximum. Je redescends de ma fenêtre en me demandant comment je vais raconter ça aux copains.

Beauvais 1986. Tandis que nous fuyons en voiture une cité ou nous sommes allés faire du skate, un pote saisi la main armé d'un bâton qu'une caillera brandi dans notre direction, pour le trainer sur quelques mètres sur la route avant qu'il ne s'explose par terre. Des mois d'embrouilles avec une bande qui nous cherche « pour nous défoncer la gueule ». Un ami Parisien descend à Beauvais pour nous défendre et nous donner un coup de main en cas d'embrouille, ce qui ne tarde pas. Je suis avec lui sur un pont quand trois mecs nous entourent avec des cutters. En moins de temps qu'il ne faut le dire, mon ami, qui a le bras cassé suite à d'autres bagarres, balance sont plâtre dans la tronche d'un gars, un coup de roller dans les couilles du deuxième, et s'appuie sur la rambarde pour envoyer dans le même mouvement son pied dans la gueule du troisième. Bizarrement, la fin de nos embrouilles avec la cité. Quelques jours plus tard les flics m'arrêtent par surprise, après une course poursuite infructueuse en roller dans la ville, et me font faire trois fois l'aller retour dans l'artère principale, portière ouverte, pour bien montrer « leur prise ». Je leur avais fait un doigt accroché à une voiture.

Paris 1987. Un ami vole à l'arrachée les képis des flics et en fait la collection, tandis que je tag les cars de CRS en mouvement et prend un plaisir infini à me faire poursuivre dans les rues de Paris, en roller comme lui, sans jamais me faire attraper. C'est l'époque des fugues et des squatts, des vols à la tire et du bac. Le jour des résultats mon père donne dix francs à ma belle-mère devant moi, sans rien dire. Il avait parié que je ne l'aurais pas. J'ai 17 ans.

Beauvais 1988. Le jour de mes 18 ans ma belle-mère pose une clef sur la table de la cuisine, mes parents m'ont loué une chambre dans le foyer Sonacotra de la ZUP Beauvais ou les jeunes racailles expulsées de la

grande banlieue Parisienne ont leurs habitudes. Un rebeu me glisse un cutter sous la gorge et m'informe qu'il va dorénavant habiter avec moi, dans mon nouvel appartement de 9m2. Les flics ne peuvent rien faire sauf me conseiller de déménager, le garçon a ses entrées dans le grand banditisme. Je demande à un pote des Black Panthers de le virer. Chose dite chose faite, malheureusement ce dernier décide à son tour de squatter le sol de ma chambre : « je lui dois bien ça ». Mais au moins il ne me rackettera pas. Je déménage et le retrouve quelques années plus tard maître chien dans le RER. La peur que je ressens ne l'empêche pas de me faire des excuses : « il était jeune ».

Paris 1988. Je suis en train de faire du skateboard quand des skins décident de faire une descente sur la place des innocents, au forum des halles. Armés de bâtes de baseball et de gourdins en bois ils frappent tout ce qui dépasse sans discrimination, et disparaissent au bout de trente secondes. Les CRS les suivent à trente mètres, sans intervenir. J'ai échappé de justesse à la bastonnade. Les scores du front national sont en hausse.

Paris 1990. Alors que je passe le plus clair de mon temps à tenter d'échapper à des punks qui, pour une raison obscure, ont décidé de me péter la gueule à Angoulême, Mandela libéré vient déposer une gerbe de fleur sur l'esplanade des droits de l'homme à Paris ou j'ai passé mon adolescence ; il est donc normal que je veuilles voir l'évènement de mes yeux. Dans mon souvenir le Trocadéro était à moitié désert et la pluie au rendez-vous, mais alors pourquoi cette vue d'hélicoptère à la télé d'une place noire de monde sous un soleil resplendissant ?

Bonheur

Chaleur, Cévennes, magnifique panorama, un corps se niche dans mes bras, j'aime à nouveau.

Le bonheur est aussi inexplicable quand il nous saisi que quand il nous manque. Pourquoi ? Qu'est-ce qui fait qu'une rencontre est supérieure à une autre ? Le choix, ou la chimie, peut-être le partage, tout simplement, l'égalité dans les sentiments.

Je me sens coupable parce que je ne travaille pas assez, les yeux rivés sur mon téléphone. Aujourd'hui une vente aux enchères a lieu à St Tropez ou six de mes œuvres sont présentées parmi trois cent autres. Trente seconde par œuvre pour convaincre et pas mal d'argent à la clef. En quelques mois, j'ai dépensé une somme astronomique sans même savoir comment, un voyage par-ci, un autre par-là, quelques dettes et dépenses incontournables, un loyer…

Je me sens grandir, envie de grandir. Le couple, les idées d'enfants, déjà. Combien de temps que nous sommes ensemble ? Trois mois ? Comme si une époque avait pris fin et qu'une nouvelle commence.

De moins en moins envie de regarder des merdes américaines au cinéma, mais peut-être d'en lire, comme ce livre de Laurent Fignon, et cet autre « conseillé par Paolo Coelho » dont je préfère ne même pas citer le titre. Toujours à la recherche de quelque chose de nouveau, d'une culture alternative.

Michel, mon ami, me passe un livre « Introduction à la guerre civile » publié par Tiqqun, et qui fait suite à « L'insurrection qui vient », du comité invisible, puis « Paludes » de Gide, alors que je suis en train de lire « La théorie du choc » de Naomi Klein. Best Sellers et littérature, mais ou tout cela me mène-t-il ? A nourrir ma carrière artistique, « en photo dans le dernier elle », comme me dit une amie.

Et me voilà reparti dans le même questionnement, encore et encore, ce questionnement auquel j'essaye d'échapper, mais pas en baissant les bras, mais en trouvant d'autres manières de l'exprimer. Lesquelles ?

Me tenir droit, me redresser.

Et là, tout de suite aller prendre une douche parce que je n'arrive pas à me réveiller. La suite de ce texte plus tard, ou jamais.

Trouver des nouvelles choses à faire, ou continuer en évoluant progressivement sans perdre les bases, la base. Ma « folie » et mes troubles obsessionnels compulsifs (l'archivage du quotidien). D'accord.

Ne pas oublier qu'à une époque j'ai renié le plaisir du simple Ollie en skateboard pour suivre le mouvement technique (la mode), et que je n'ai jamais retrouvé ma détente.

Boire mon thé maintenant, avec Jessica qui travaille en face de moi.

Magnifique incroyable Jessica.

Douche.

Réveil.

Artus

Septembre 2009

ill-Blog

Impressions de vacances

Matin, réveil dans la grande maison vide. Ramdane, mon ami, a décidé de déménager et nous a laissé sa maison d'ami. Une maison sublime sur les hauteurs de Tanger. Tous les matins nous sommes réveillés par les pépiements des oiseaux sous un ciel invariablement clément. Chaque matin nous pensons : « une magnifique journée commence ». C'est les vacances, ce moment un peu étonnant où l'on a rien à faire et ou l'on vit juste de l'air du temps quand le temps est beau, et d'amour partagé quand le temps est mauvais. Farniente est le mot clef pour de bonnes vacances paraît-il, tandis que Ramdane bosse comme un malade sur son nouveau restaurant, ses bougies, et tous ses nombreux projets, sans compter la famille, les trois enfants, le fameux déménagement, et tout le reste. Chaque minute rentabilisée pour le bonheur des siens et le plaisir de donner forme à ses idées.

Jessica est assise en face de moi, et nous sommes maintenant installés à la terrasse de « L'Africain », à l'ombre d'un caoutchoutier, après une traversée épique de la ville en vieille Merco de 1966, intérieur cuir rouge. D'autres bruits d'oiseaux, des enfants qui jouent, les hommes habillés en blanc qui se préparent pour le Ramadan, les femmes qui viennent chercher de l'eau à l'entrée de la casbah, juste devant le restaurant.

Hier, nous avons passé la journée à jouer avec les enfants, nous balader dans la ville, lire et nous baigner. Bizarrement ce repos n'enlève pas le stress des projets à accomplir, ni les réflexions qu'il engendre. Que vais-je faire à la entrée, comment assumer le loyer, le train de vie avec la nouvelle copine… Quelle direction prendre pour quel « meilleur devenir » ? Déjà je sens des changements s'opérer dans ma façon de penser, mais pas ou peu dans ma façon de voir le monde.

Un journaliste décide de faire un article sur moi en demandant à mes amis de décrire nos relations sous forme d'anecdotes, de vécu commun. Michel me décrit comme étant quelqu'un qui fantasme beaucoup, Nico comme observateur contestataire qui ne change jamais, « dans le bon sens du terme », et je suis très curieux de lire ce que les autres amis vont bien pouvoir écrire. Jessica pense que je suis naïf « comme un artiste ». Ramdane me dit que je ne fais pas ce qu'il faut pour réussir et qu'il est ridicule de faire des concessions quand on n'est pas prêt à baisser totalement sa culotte, mais il me parle en même temps de l'intégrité de certains artistes qu'il aime, et a du mal a cacher ce qu'il pense de la nullité de certains autres qu'il connaît. « L'important c'est de faire de la thune et d'être heureux ». Pragmatique, comme à son habitude. Jamais je ne voudrais passer chacune des minutes de ma vie

à travailler comme un chien comme il le fait en ce moment ; même pour construire une famille ? La question n'a jamais été autant d'actualité.

Progresser, ou se vendre ?

***

D'après Jessica, il y a une certaine compétition entre Ramdane et moi. Lui le business man et moi l'artiste « toujours à l'affut de sensations nouvelles ». Dans le hall du port qui nous conduit en Espagne je lui lance : « Tu sais Ramdane, tu travailles comme un fou, pour toi et ta famille, et c'est tout à ton honneur, et tu passes ton temps à dire que je ne fout rien, mais quand même… Imagines que je réussisse… Quelle vie j'aurais eu par rapport à toi ! Que du kiff. Les artistes peuvent gagner beaucoup d'argent aussi ! ». Je crois que je l'ai vu vaciller. « Lequel aura le mieux réussit dans 10 ans ? ». Dix ans de plus. J'aurais presque 50 ans ! Dix pour se faire connaître et dix pour vivre de son art dignement. Je ne crois pas aux réussites rapides en art. Pierre Huygues, Philippe Parreno, Matthew Barney, kamel Mennour, Emmanuel Perrotin… Tous ces noms qu'il cite à tout bout de champ, comme références économiques de l'art contemporain (et presque jamais pour leur travail), avec leurs assistants, leurs boite de prod, leurs budgets astronomiques, tout ce monde que je ne comprends pas.

Dans une interview Boltansky en parle bien mieux que moi :

« Tout ce que je peux dire c'est que ce (mon exposition au grand palais) sera en janvier, et sans chauffage. Et sans assistants, et je m'en flatte. Je n'en ai pas, ni de secrétaire. Si j'en avais, il faudrait les occuper – donc faire quelque chose – et les payer – donc vendre. Je suis un artiste vieux et traditionnel, pas le chef d'une petite entreprise comme j'en vois tant. Le danger des expositions genre Grand Palais, c'est justement de tomber entre les mains d'ingénieurs et de spécialistes qui veulent trop bien faire. Moi, j'essaye que ce soit le moins cher possible, un peu raté, pas un truc de boite de prod. Depuis quelques années, le modèle cinématographique a été décalqué sur les arts plastiques. C'est une erreur. Je veux que l'on voit le hasard et les ratages, et que l'émotion entre par cette porte. Je veux que dans les formes il y ait quelque chose d'improbable qui fasse passer l'émotion. Dans ma jeunesse, les gens les plus importants étaient les critiques – ceux qui savaient écrire du moins. Puis ce fut le tour des commissaires d'exposition. Aujourd'hui ce sont les puissances d'argent – c'est le signe d'un affaiblissement intellectuel. Moi

qui ai une si haute idée de l'art, je trouve triste cet abaissement par la spéculation… Mais j'ai une telle confiance dans l'art que je pense qu'il s'en sortira. Il s'en sortira toujours. » (« Le Monde », samedi 29 août 2009)

La vantadise, le mensonge et l'exagération en public. L'éducation dans la réussite.

***

Et ce court voyage à Marbella avec Jessica pour aller voir une galerie. Ramdane et Victoire qui nous regardent partir en stop sans comprendre vraiment pourquoi on ne veut pas prendre le bus, à 8 euros le ticket… Et l'aventure alors ? Les rencontres ! Les hasards qu'il faut aussi provoquer.

Assis dans le canapé l'immense espace dédié à l'art chinois que vient d'ouvrir mon amie Maité, rapidement rencontrée en chine, nous nous mettons à discuter de la fidélité en amour et des trahisons qui parfois peuvent nous détruire. Maité me parle de bouddhisme, de souffrance à dépasser, d'expérience de vie, alors que je tente de lui expliquer le point de rupture qui existe chez chaque humain. Elle pense qu'on doit avoir le droit à l'infidélité, et que « c'est comme ça que l'on grandit, en apprenant de ses souffrances ». Je retiens l'envie de lui dire qu'elle ne sait rien, qu'elle n'a jamais vraiment vécu ces douleurs dont elle me parle, et tente de lui parler de ma mère qui, justement, un jour, a passé ce point de rupture. Rien a faire. « Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort ». Peut-être, mais quand je regarde mon propre parcours je sais que je ne supporterais sans doute pas une trahison de plus d'un proche. Passé un certain stade il ne s'agit plus de ce que l'on peut endurer, « pour être heureux », mais de notre tolérance à autrui qui se trouve mise en danger. Du risque ce se voir marginalisé à un tel point qu'aucun retour en arrière n'est plus possible. J'essaye encore une fois de retenir mes mots tandis que Jessica me regarde du coin de l'œil. Ma souffrance est immense. J'ai vu et vécu. Je sais.

Je tente une vague comparaison avec le vendeur d'armes qui sait le mal qu'il va faire, mais ne peut s'empêcher de continuer son business pour son enrichissement personnel, et dévie sur la notion d'état terroriste. Il en va de même lorsque l'on sait que des actions sont mauvaises et que l'on peut les éviter. Pourquoi blesser l'autre si l'on peut faire autrement ? Pourquoi désirer la femme du voisin, pourquoi trahir alors qu'on est dans

une relation dans laquelle on s'épanouit ? Je ne prône pas ici la fidélité absolue, elle n'existe pas, mais le respect mutuel.

Nous ne nous comprenons absolument pas. Serait-il question ici d'égoïsme ?

Certains actes sont définitivement à éviter, il en va de l'évolution humaine. C'est mon avis en tout cas. Naïf, peut-être bien. Faire les choses dans l'ordre. Prendre le temps. Ne pas céder à ses instincts les plus bas, mais aussi être à l'écoute, vivre et partager… Ne rien s'interdire mais faire les choses « bien ». Tromper, d'accord, mais alors en connaissance de cause, et éviter la destruction absolue. Elle est souvent inutile. Ce soir, j'ai réussit à ne pas en dire trop. Les filles se sont bues trois bouteilles de vin et après le départ de Maité nous nous mettons à danser, nus, main dans la main, avec Jessica, dans la grande galerie déserte. Nous nous aimons et j'ai gagné un nouveau projet d'expo, mais surtout nous avons passé une très bonne soirée à discuter, partager un repas et des idées. Hourra, Hourra ! Demain nous mangerons des fritures dans un bar à Tapas et prendrons le bus pour filer à Tarifa, puis Tanger à nouveau. Je crois que j'ai chopé une insolation. La diarrhée encore.

***

Presque un mois que je suis à Tanger, maintenant installé dans la nouvelle maison de mon ami, encore plus grande que la précédente, toujours avec Jessica, toujours malades, malgré la piscine et la très bonne nourriture de leur cuisinière Rachida, la cousine de Ramdane. Je repense à Marbella, à tout cet art pour nouveau riche, au clinquant et au marketing, aux collectionneurs. Je crois que tout cela me dépasse.

Hier, Jessica est tombé de sa chaise africaine alors qu'elle était en train de lire Blaise Cendrars que j'adore, et que je n'arrive pas à lâcher le « No logo » de Naomi Klein. Blaise Cendrars avait beaucoup de mal avec les surréalistes et l'establishment de l'époque. Je le comprends. Je me suis par hasard installé « sur la chaise du roi », celle qui a une tête gravée dans le bois. Je regarde ma copine et me dit que la vie est merveilleuse. Que ce soit en Espagne comme en Afrique, tout dépend souvent de qui nous accompagne.

Entre les cris d'enfants et les devoirs des invités nous avons l'impression que notre emploi du temps nous échappe totalement, mais quel bonheur

de voir une famille heureuse et réunie. Cela dit je me sens très mal de ne pas travailler alors que beaucoup pensent que l'artiste est en vacance toute sa vie. Je le suis, aucun doute là dessus, mais n'en est-il pas de même de tous ces gens qui font des boulots qui leur plaisent suffisamment pour occuper toute leur pensées et leur temps libre. Être en vacances n'est ce pas ne faire que ce que l'on a envie de faire au moment ou l'on veut le faire ? Bizarre perspective que la mienne… Mais alors, qu'est ce que je fais ici ?

Un homme nous invite faire une ballade en voilier. Nombreux vomissements sur une mer à peine agitée et pêche aux oursins. Nous ancrerons le bateau dans la magnifique baie de Tanger en plein Ramadan et devons supporter les terribles remarques de nos hôtes qui se moquent de la pauvreté des arabes et mangent face à eux. Une artiste à côté de moi se plaint que certains de ses spectateurs trouvent son art trop engagé. L'enfer. Je n'avais jamais mangé d'oursins, ni fait du voilier. Certaines personnes ont le chic pour tout gâcher. Ce sera quand même un autre bon souvenir allongé avec Jessica à prendre le soleil sur le pont, en attendant que le temps passe.

***

Jessica rentrera à Paris une semaine avant moi pour aller travailler, dans une grande lettre je lui fait part de mes doutes et de ma vision de la vie. Je suis amoureux d'une façon assez différente de mon habitude. Envie de faire ma vie avec cette femme après bientôt cinq mois passés ensemble (mais ne l'ais-je pas su dès les premiers jours ?). Elle est exceptionnelle. Voici une partie de la lettre que je lui envoie :

« Parfois j'aimerais travailler sur autre chose que sur moi-même, mais c'est presque impossible, depuis que ma mère m'a appris à lire sur des textes qu'elle écrivait à la première personne en mon nom. C'est d'autant plus bizarre que, quand je pense à ma vie, je réalise que presque toutes mes décisions ont été des décisions de peintre ; mais qui se soucie encore de la peinture aujourd'hui ?

Hier soir, avant de dormir, j'ai lu au hasard quelques pages au sein de mes 3278 pages de texte. Sur dix, à peine deux étaient passables, une presque bonne. Je crois que tout cet archivage du quotidien, « sans correction » est une tentative de réponse à la télé réalité, à l'élitisme et « au professionnalisme du rien » comme je l'appelle. Par hasard donc, je suis tombé sur ce petit schéma qui disait à peu près : « Vérité = Se

connaître empiriquement avant d'aller vers les autres. Sincérité = Croire que l'on se connaît alors qu'en fait on ne sait rien, et afficher de fausses vérité que l'on n'a pas encore vécues ». Le danger d'une telle posture est monstrueux, mais est-on responsable ? Après « la trahison » d'A., je cherchais un moyen de croire encore en l'homme et je refusais d'admettre que certains d'entre nous puissent être mauvais. Se connaître est la base de tout.

Quand j'ai « choisi » d'être artiste, j'ai réalisé que le vécu était au moins aussi important que l'œuvre car il est son véhicule, ou plutôt le contraire. Que dans l'œuvre on cherchait toujours l'artiste, de même que l'artiste ne s'exprime jamais mieux que dans son œuvre. J'ai écris ce qui allait être la base de l'art posthume : « Si l'on doit un jour être connu pour et par son œuvre, cela sous-entend qu'on lira forcément cette dernière à la lumière de notre vie, et donc l'application d'une éthique stricte dans l'une comme dans l'autre ». Et cette phrase est devenue la base de mon travail. C'est sans doute le moment ou j'ai dérapé.

Mais je pense quand même que la réponse actuelle au monde est l'individualisme ensemble. Se connaître soi avant d'aller vers les autres. "Donner forme à l'espace qui nous sépare". La notion de bien et de mal. La religion. Dans les jeux vidéo où l'on construit des civilisations et où l'on se prend pour dieu, la religion est la première étape. Elle indique clairement le bien et le mal et passé un certain stade « tout le monde sait ». C'est le stade ou la religion se doit normalement d'être dépassée et ne l'a jamais été, ou bien malhabilement. Appliquer ce que l'on sait. Mais comment avoir une conscience empirique de quelque chose que l'on n'a pas vécu ? La ressentir au plus profond de soi, comme ce jour ou j'ai rencontré ce vendeur d'armes. Lui disait le faire « pour protéger son pays ». Je me suis rarement senti aussi mal. Mais comment l'exprimer, comment parler. La vérité et la sincérité, l'individualisme ensemble, dieu, et l'art. Comment partager ? Ces milliers de pages.

Souvent j'aimerais ne pas être tant centré sur moi même et j'ai un peu honte quand j'essaye à tout pris de partager mon vécu par un biais ou un autre… Mais en même temps j'ai tellement besoin du regard de l'autre. Le manque d'amour de mon adolescence et le trop plein de mon enfance. Mes contradictions insolubles…

Comment parler lorsque se prendre pour exemple semble la seule chose possible. Comment parler de ce que l'on ne connaît pas et je me connais bien. J'aimerais m'échapper, échapper parfois à ma pratique, mais c'est

ainsi que je me suis construit et ce qui m'a « sauvé ».

Hier, en me parlant de X, une amie me disait qu'il n'était pas fiable, « comme tous les gens qui ont eu un vécu difficile : soi d'abord », mais qu'il était très sympathique. Je refuse de n'être pas fiable à cause de mon vécu. Le vécu n'est jamais une excuse, tout au plus une explication, et la malhonnêteté est souvent une affaire de mauvaise éducation. Blâmer la religion et la rejeter en masse alors que l'on n'est pas encore prêt. Comment peut-on vendre des armes ? Laisser Maryse mourir dans sa merde sous prétexte que j'avais « autre chose à faire ». Des expos ? Je n'avais pas réalisé à quel point son retour dans ma vie avait brisé le mouvement. Mais j'ai fait ce que j'avais à faire, en toute conscience. Mon beau-père m'avait dit de l'abandonner à son sort. C'était tout bonnement impossible. De même que je m'interdis aujourd'hui de reparler aux gens qui m'ont fait du mal par égoïsme, et surtout alors qu'ils pouvaient l'éviter et par rapport à ce qu'il y avait dans la balance, une amitié, des idéaux soi-disant partagés, l'art posthume. Tout cela foulé aux pieds.

L'individualisme n'est pas l'égoïsme, ni le bonheur une excuse à tout, c'est juste que tout commence et finit par et avec l'individu. Les films aujourd'hui sont presque la nouvelle religion, ce sont eux qui véhiculent la morale et l'enseignement de notre siècle, et sans doute la raison pour laquelle ils me fascinent tant.

Dans le deuxième film que j'ai regardé hier soir, j'ai noté la phrase suivante : « Toute ma vie j'ai cru que dans la vie ce qui était important c'était d'agir, d'être courageux, mais la seule chose qui demande du courage, c'est de faire face à ses responsabilités ». Je suis artiste, je n'ai rien à vendre sauf ma naïveté et ma ringardise (C'est finalement une bonne analyse). Je crois être un grand artiste, ce que seul le temps dira. Mon marasme et mes décisions. Croire en un toujours est de plus en plus difficile pour moi, mais je pense que c'est important.

Maryse, ma mère, un jour a « cassé », elle n'a pas choisi d'arrêter de se battre, pour la liberté, pour l'intelligence, et la « tolérance mutuelle » (une citation de Gandhi retrouvée sur un papier dans son passeport après sa mort), mais subit le contrecoup de ses choix. Refuser de se laisser piétiner par des amis et ne pas leur pardonner ou plutôt les sortir de ma vie (de quel droit s'ériger en juge ?) est ma décision ; et pourtant je suis ami avec quelques personnages troubles. Je ne crois pas en la morale, mais profondément en l'éthique. X a une éthique qui lui est propre, il a fait de la prison, a volé, sans doute trahi, mais je ne pense pas qu'il l'ai

jamais fait en désaccord avec lui-même. Et il faut pour cela se connaître. C'est définitivement la base de tout. Pas de pathos, juste la vie.

Discuter des heures sans pour autant parler de soi et se prendre pour exemple, parce qu'il est soi-disant impossible de ne pas faire autrement lorsque l'on cherche « la vérité ». Refuser la sincérité et pourtant s'intéresser à l'autre et au monde que l'on ne connaîtra jamais vraiment empiriquement, ou par fragments. Comment faire, comment faire, comment faire ? Croire en l'individu et aux "informations" aveuglément ou avec parcimonie. "Tout ou rien". Trouver l'"entre". Alors j'écris à ce rythme soutenu, sans cesse. Je crée. J'essaye de donner forme et que ce que je suis puisse servir à d'autres. Il y a tellement que nous pouvons encore découvrir l'un de l'autre, l'un avec l'autre. »

A Tanger, le 5 septembre 2009.

Retour impossible

Tempête sur Tanger. Le vent souffle comme jamais depuis que je suis arrivé. Impossible de dormir. Je repense à mes dernières rencontres, le baron Francisco A de Corguera Gandarillas, et Jean Louis Ricardi. Un peintre Chilien et un grand décorateur d'intérieur Français qui ont tous deux choisi de venir vivre à Tanger. Grandes discussions au restaurant de Ramdane sur la vie, les livres, et plein d'autres sujet. L'ambiance est détendue est très sympathique. Francisco est un dandy aux multiples femmes et enfants, 18 selon la légende, qui me questionne sur les nouveaux mouvements artistiques et semble très intéressé par ma grande amie blonde, Lauren, venue nous rendre visite. Jean-Louis nous expose la grande différence qui sépare selon lui les gays des homosexuels, puis nous embrayons sur Proust, Stendhal, Violette Leduc, Garcia Marquez, Duras, Nabokov, et tant d'autres lectures qui ont meublés ma jeunesse. Je n'ai jamais réussi à lire Proust dont on me parle beaucoup en ce moment, ni les 100 ans de solitude de Garcia Lopez, mais les discussions sur les livres sont tellement rare dans mon milieu à Paris que je suis charmé par ces deux personnages hauts en couleurs, comme beaucoup d'autres que j'ai rencontré ici.

Nous parlons aussi de décoration et de grands noms du monde que je ne connais pas, et presque par hasard surgit dans la conversation le nom de Pierre-Lucien Martin, le grand relieur d'art qui était très présent une partie de mon enfance. Je suis très ému quand je commence à raconter l'histoire de ma mère à ces étrangers qui me le demandent. Pour la première fois dans un autre cadre que celui de l'intimité, je raconte la vraie histoire de son retour à Paris. Ma souffrance et la difficulté de gérer une alcoolique dépressive à peine capable de marcher dans mon 15m2 autour des années 2000, juste au moment ou tout marchait bien pour moi. Puis je rentre chez Ramdane et Victoire et tente d'écrire ce texte impossible. Comment raconter par écrit ce que je viens de dire très simplement lors d'un dîner mondain, avec la même réserve et la même honnêteté ?

Le surlendemain nous recroisons Francesco chez lui, qui nous a invité à voir ses peintures. Certaines œuvres ressemblent étrangement aux miennes. Il cite l'école américaine, Baldessari, Rusha, …, pour référence. Son travail est riche et foisonnant, son charme indéniable entièrement tourné vers Lauren. Sa maison sublime sur les hauteurs de la Kasbah de Tanger, avec une vue imprenable sur la mer et les vêtements qui sèchent sur les toits à côté des nombreuses paraboles. Victoire me dit qu'elle m'imagine bien finir comme ça, en vieil excentrique

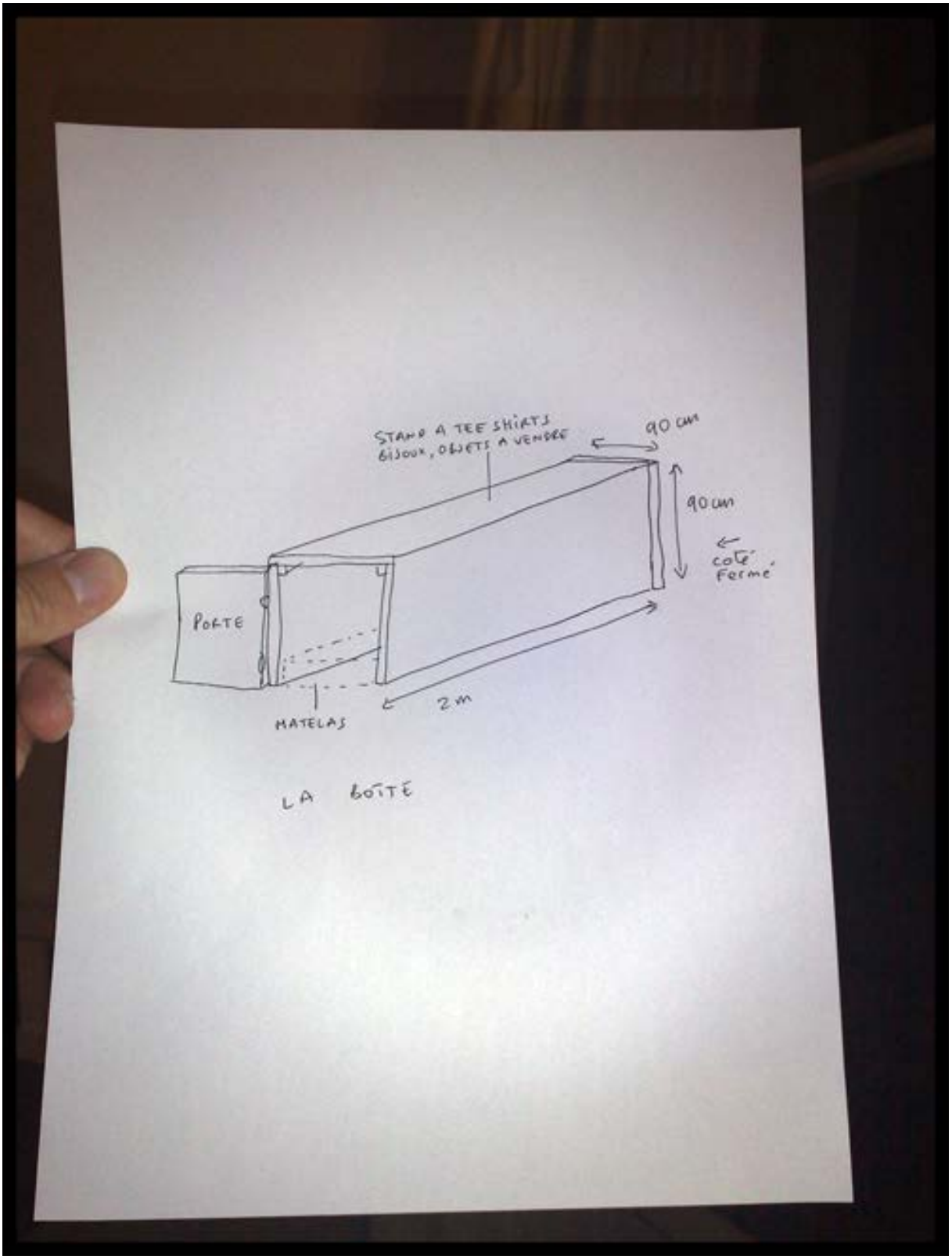
environné d'œuvres, et pense que ma maison d'Ernée n'est pas loin de celle de Francisco en terme de décoration et d'énergie. L'homme me donne envie de peindre et de me jeter à corps perdu dans ma pratique. Ici il n'est pas question d'argent ou de réussite mais juste de faire et de partage. J'adore ça.

Sur le retour, je pense à mes performances et à Paris. Je suis fier de régulièrement prendre le chemin le moins facile, mais comment l'expliquer à tous ces proches, qui, eux aussi, ne me parlent que de réussite et d'argent. Francisco abstinent depuis dix ans, tranquillement installé à Tanger, qu'une exposition à New-York ou ailleurs fait vivre, plus peut-être un héritage familial. Mohamed qui dors dans un petit deux pièces, juste à l'entrée de la kasbah aussi, qu'il paye « un peu cher », 120 euros par mois. Partir… J'ai choisi de rester pour Jessica et l'amour. Je suis sur de mon choix, mais Paris coûte si cher, et je n'ai pas beaucoup d'argent. Lauren me dit, si tu veux de l'argent tu n'as qu'à travailler pour en gagner. Mais je suis fier de ce que je fais, et l'argent ne m'intéresse pas. Seuls les projets comptent, peintures, dessins, installations, performances, films… Je sais depuis le début que mon chemin prendra du temps, mais comment concilier cela avec mon envie de fonder une famille ? Jessica à 26 ans, pour l'instant tout va bien, mais dans deux ou trois ans ? Je n'ai pas peur et je suis sûr de moi, mais ce poids social m'effraie. A croire qu'il n'y a pas d'autre solution que la solution de l'argent, et il y en a de façon évidente. Ce que seuls mes amis un peu clochard et bohèmes supportent, pour avoir choisi le même style de vie.

Francisco est âgé, il a une vie derrière lui, et c'est aujourd'hui que je ne supporte plus Paris. Essayer et essayer encore, mais sans modifier ma façon de faire. De toutes façon je crois que j'en suis incapable. Et pourquoi m'inquiéter, jusqu'à maintenant j'ai toujours eu, plus ou moins, de quoi vivre. Et tout est dans ce plus ou moins.

Plus est-il toujours mieux que moins quand on se bat pour une idée différente de la vie ?

Consumérisme



Je pars après-demain en Inde, dans le Ladakh, pour faire un reportage photo pour le Elle, et j'ai évidemment des tonnes de choses à faire que je ne fais pas, ou dans le désordre. Retour de vacances comme n'importe quel mec qui travaille. Une expo chez Citadium, un projet de livre, de jaquette de CD, une restauration d'œuvre à organiser, des dessins notamment pour un mécénat de chirurgie cardiaque avec la crème des branchouilles, un journal interne d'agence de pub, bref que des choses très excitantes qui me donnent de plus en plus l'impression d'être devenu un graphiste branché de plus, et n'ont pas grand chose à voir avec ce devenir artiste que je revendique comme mien depuis des années : « c'est qu'il faut bien vivre voyez-vous ».

Cela dit le projet Citadium, s'il est bien réalisé, est très intéressant puisque je me propose de vivre caché dans un stand à tee-shirt, pendant 15 jours, presque entièrement coupé du monde extérieur, face au tableau consumérisme. Il fallait bien que je dérape à un moment ou à un autre. Il y a quelques temps j'étais tombé sur le livre souple sur l'art conceptuel aux éditions Phaedon, et il m'avait retourné la tête. L'engagement politique des artistes y était très fort. Adrian Piper, Chris Burden, et je me demande sans cesse comment reproduire cet engagement aujourd'hui, dans une société qui récupère absolument tout.

J'ai aussi lu dernièrement les livres de Ziegler « La haine de l'occident » et de Naomi Klein « No logo » et « La stratégie du choc » qui m'ont profondément marqués. Autant j'ai du mal a m'intéresser aux journaux, autant le travail journalistique ou économiste d'enquête commence à me passionner. Tout simplement parce que ma confiance est renforcé par le temps qui est passé entre « l'information », et la façon dont elle a été digérée. De plus nous somme face à un avis subjectif, très loin de cette objectivité illusoire qui caractérise si bien la grande presse.

Comment réinsérer de tels ouvrages dans ma pratique artistique ? Comment ceux-ci m'influencent-ils ? Et toujours cette passion pour le mauvais cinéma, les phrases, la nouvelle religion de l'homme moderne. Vivre sans. Couper son téléphone. Se retirer du monde dans le monde, et rendre visible cette action.

« Consumérisme »

Un homme vit et dort caché dans un stand

quelque part dans le magasin, pendant 15 jours

Installation - Performance

Du 15 au 30 octobre 2009

Artus

« Il y a un moment ou les idées cessent d'être bonnes pour être juste nécessaires. C'est le moment ou la perte de sens devient la plus évidente, et parfois aussi la plus intéressante, socialement, artistiquement, et humainement ». Artus.

Parallèlement à ses expositions en galerie, l'artiste Artus de Lavilléon – connu pour ses dessins en noir et blanc et ses collaborations avec des marques (Levi's, Yves Saint Laurent, Sony, Jean Charles de Castelbajac, Lazy Dog, Corinne Cobson, …) – a au cours des années passées, réalisé un certain nombre de performances et d'installations dans des boutiques ou des lieux dont l'activité n'était pas dédiée à l'art.

Sa performance la plus remarquée s'est déroulée dans les vitrines du Printemps à la rentrée 2000, dans le cadre de l'exposition « Excentriques », où Artus vécut durant une quinzaine de jours devant une foule curieuse, un peu avant que le phénomène de télé-réalité n'envahisse nos petits écrans.

Pour l'Espace de Sabrina Rasoloniaina (sur une invitation de Manuel Angot), il propose de vivre caché pendant les heures d'ouverture, dans une boite fermée de dimension humaine (0,90 x 0,90 x 2m), entièrement habillé de blanc, non loin d'un tableau où l'on peut lire le mot « Consumérisme ».

Bien que la mention « Un homme vit et dort caché dans un stand quelque part dans le magasin, pendant 15 jours » soit écrite sur la vitrine, rien n'indique dans le magasin de quel stand il s'agit.

Son idée: vivre de rien et sans rien pendant la durée de l'exposition, et se couper du monde sans qu'aucun stimuli extérieur (téléphone portable, livres, films…) ne vienne troubler sa méditation à l'exception de la presse

écrite du jour.

De façon à ne pas interrompre sa performance, une boite du même type sera installée à son domicile, équipée uniquement d'une table, d'une chaise, et d'une machine à écrire sur laquelle chaque soir Artus consignera ses impressions et ses souvenirs.

Comme Artus a coutume de le faire dans son travail, dont l'un des principes consiste à archiver le quotidien et à créer les situations qui le subliment, cette performance montre comment l'artiste s'inscrit aujourd'hui dans le monde pour en être le témoin privilégié.

Ainsi, pour lui, l'artiste n'est plus celui qui crée mais celui qui s'approprie des évidences, et sa soumission face à un monde de plus en plus régit par le consumérisme, se verra dépassée par sa capacité à le réinventer.

« Quand il y a presque dix ans, je me suis installé dans les vitrines du Printemps pour parler du phénomène de télé-réalité qui s'apprêtait à envahir le petit écran, et nos vies, j'ai choisi de le faire devant la peinture « pornographie », et ai écrit : « la pornographie, c'est ce qu'on fait des choses ». Aujourd'hui, cette pornographie est devenue notre quotidien, et la quête de reconnaissance n'a jamais été aussi grande. Lorsque Emmanuel Angot m'a proposé d'exposer des œuvres chez Citadium, j'ai choisi de montrer le décalage qu'il existe entre l'artiste qui a besoin de vivre de son travail, et la force de récupération de la société qui fait que « plus rien n'a de sens puisque tout est un produit », contre culture comprise. Mon projet était d'installer une cabane de clochard ou sein du stand de mon ami et d'y vivre, mais je suis vite revenu sur cette première idée, trop visible, trop évidente, difficilement vendable, pour décider de dormir dans un présentoir, à tee-shirt, bijoux, sacs…, pendant la quinzaine de jours que durerait ma performance. De me rendre invisible, non loin d'une peinture où il serait écrit « consumérisme » en larges lettres blanches sur fond rouge. Puis, le soir, de rentrer chez moi, où une cabane du même genre aura été installé, et d'y travailler, coupé du monde extérieur, sans accès à aucune technologie, sauf une machine à écrire et du papier. Ni téléphone portable, ni livres, ni films, ne venant me perturber, juste le journal acheté en costume blanc sur le chemin de ma boite.

Il y a quelques temps ma mère est morte chez elle après avoir écrit sur sa porte « bienvenue à l'impasse de la lucidité ». À la fin d'une vie bien remplie, et déçue par le monde, Maryse Lucas s'était clochardisée chez

elle, et a fini ses jours, sans sortir, entourée de marginaux qui, comme elle, étaient rongés par leur incapacité à changer les choses. Je crois que l'on peut changer les choses. A l'instar de l'art conceptuel des années 70 (Chris Burden, Adrian Piper), je pense que nos actions créent un référent qui n'est pas dénué de poids politique. Pourquoi montrer de nouvelles œuvres quand notre vie et notre art ne font qu'un. Si le spectacle est la dernière aventure contemporaine, cela veut-il pour autant dire que l'on ne puisse le dénoncer ? »

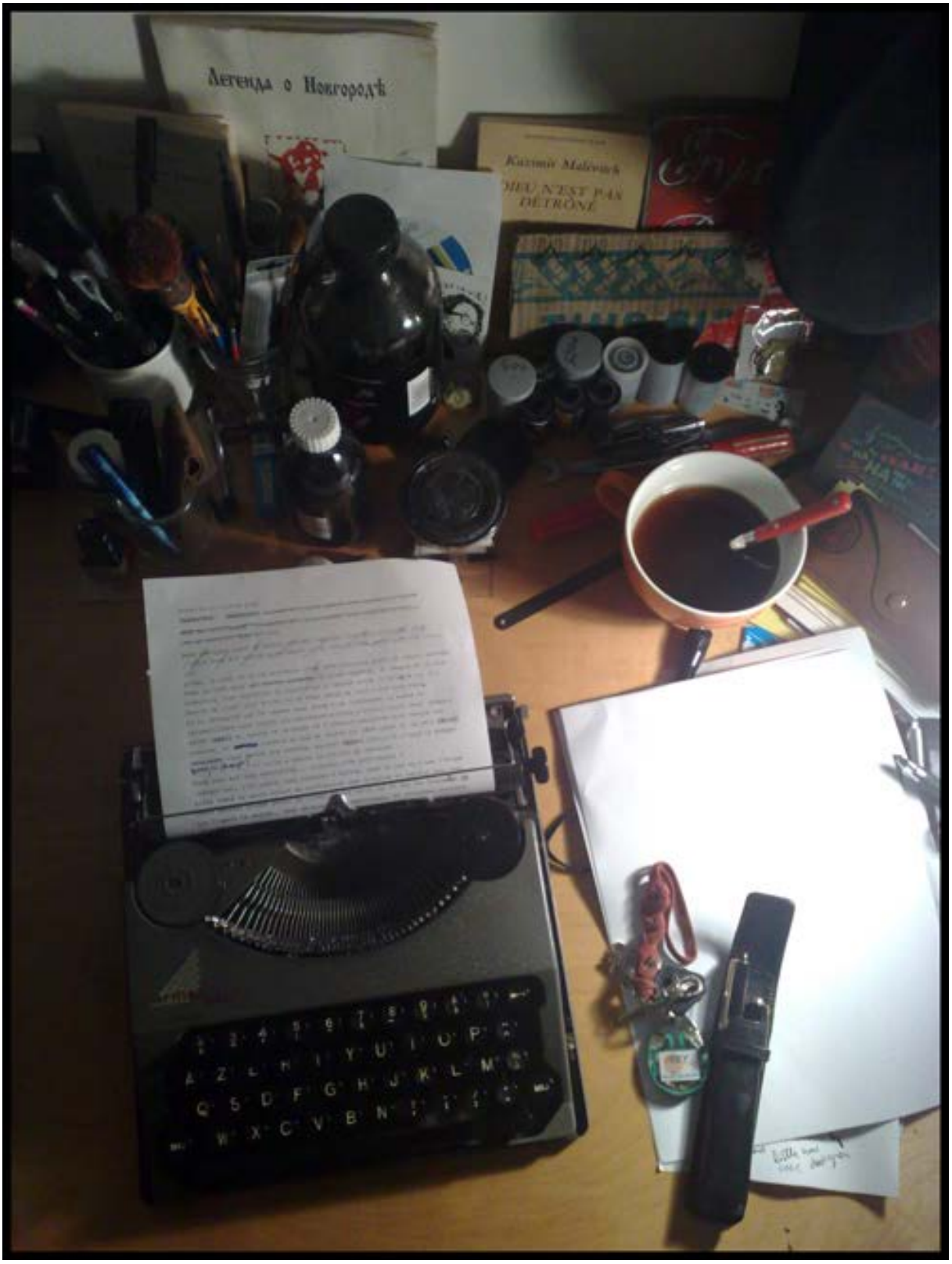
Artus de Lavilléon

Artus

Octobre 2009

ill-Blog

Consumérisme II



C'est fou ces phrases qui restent bloquées dans nos têtes… Dans quelques jours je vais m'enfermer dans un cube, chez Citadium, puis chez moi, sans technologie, caché aux yeux du monde mais quand même accessible de mes quelques proches. Autour de moi, les gens commencent à parler de ma performance : « - Mais pourquoi tu fais ça ? » « - Pourquoi tu veux te faire souffrir encore ». Comment répondre autre chose que « je ne sais pas », ou « à vous de deviner ». Une chose est sûre, je ne fais pas ça pour me punir moi même de ce que je ne comprends pas, mais plutôt pour mettre en abîme un fonctionnement de notre société qui me paraît abscons. Si plus rien n'a de sens alors comment donner du sens à ma dernière pitrerie en date ?

L'autre jour ma copine me dit : « - Je pense souvent au suicide », moi aussi… Pourquoi ? « - à cause du poids de la vie parfois, je suis heureuse, très heureuse même, tout va bien, mais les choses me pèsent ». Quelles choses ? « - La rapidité, le manque de profondeur, ce qui se répète ». Je me souviens vaguement de l'effet qu'avait eu sur moi le mythe de Sisyphe de Camus, que j'ai pourtant lu très tard, autour de mes 24 ans. Et Siddhârta aussi. Être éveillé, comprendre. Tout m'échappe aujourd'hui. Et ces phrases qui tournent dans ma tête. La morale du cinéma américain comme nouvelle bible et religion. Que nous offre le monde aujourd'hui à part des points vers et des points rouges sur une carte encore partiellement rongée par la guerre, la famine, la course au succès et à la richesse, au détriment de qui et de quelles valeurs ? Me cacher dans un grand magasin non loin d'un tableau où j'aurais écrit le mot « CONSUMERISME » sur une grande peinture. Qu'ajouter de plus ? Acheter pour se sentir bien, et quand on se sent bien ressentir pourtant ce poids : quelque chose ne va pas, mais quoi ?

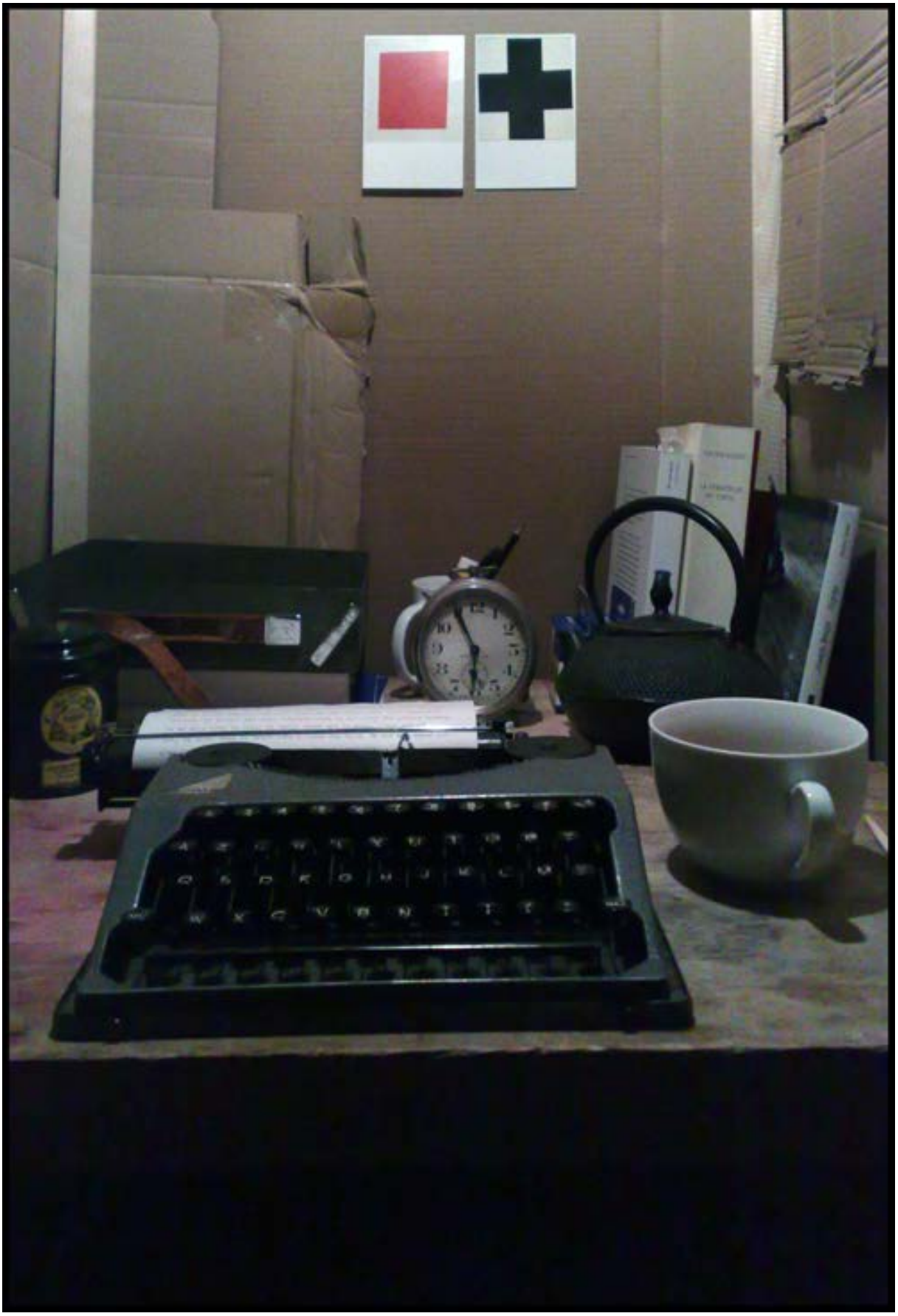
« Envie de rien ne veut pas dire que l'on n'ai pas envie de tout,

envie de vivre tout je veux dire »

Enfermé dans une boite dans un temple de la consommation. Bien sûr que j'y pense, tous les jours. Incapable de rien faire sauf penser à cette performance. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Et puis, le soir, dans un autre cube, j'essayerai d'écrire des embryons de réponse, des réponses d'artiste, des réponses introspectives qui pourtant éclairent le monde… Mon monde, et aussi le vôtre.

Voir page précédente pour la description de la performance….

Consumérisme III



Chronique d'un enfermement volontaire dans une surface minimum vivable dans un temple de la consommation moderne, et de ses suites.

Dans quelques heures je serais m'isolerais complètement dans une boite au sein du magasin Citadium/Le Printemps et y passerais en moyenne dix heures par jour sans en sortir, sauf crise grave, du 15 au 30 octobre 2009.

De 10 h à 20h du Lundi au Samedi à l'exception du Jeudi ou le magasin ferme à 21h, et du Dimanche ou je me baladerais dans Paris.

J'arriverais vers 9h50 vêtu d'un costume blanc, au 104 rue de Provence et en repartirais vers 20h10, sauf le premier jour ou j'arriverais à 9h30, et le deuxième ou je partirais plus tôt pour des raisons personnelles.

La boite fait l0,90 x h0,90 x L1,90 m et est placée horizontalement à l'entrée gauche du magasin, non loin de la vitrine ou se trouve la peinture « Consumérisme ». Elle est opaque et sert de stand.

J'y amène tous les jours le journal « Le monde », et y dors sur le même matelas sur lequel dormais ma mère, avec une couette, deux oreillers, un réveil, des boules kies, un réveil, une lumière, un stylo et un carnet de notes. Trois bouteilles d'eau, dont une vide.

Pour le cas ou des personnes trouvent ce stand qui est « caché quelque part dans la boutique », le vendeur leur interdira de me déranger et pour toute explication leur montrera le livre « Coyote » sur la performance de Joseph Beuys de 1974, que j'ai découvert aujourd'hui, et qui, dans mon idée, fait étrangement écho à la mienne.

Mon téléphone, ainsi qu'une liste des amis qu'il contient, et mon ordinateur portable seront laissés, le temps d'une rapide consultation, à disposition du groupe de personnes qui ont accepté « d'enquêter (peut-être sous forme d'interviews) sur les raisons qui peuvent pousser un homme, moi, à réaliser une performance artistique qu'il dit ne pas comprendre lui-même ».

Mon emploi du temps entre la boite installée chez Citadium et celle installée dans mon ancien appartement ne concernant que moi, je ne donne pas l'heure précise de mon arrivée au 14 rue Portefoin. Mais je tâcherais d'y être tous les jours avant minuit et ce jusqu'à 8h du matin.

J'y travaillerais à écrire à des textes, dans cet autre espace vital minimum, faisant l0,70 x h2,0 x L1,50m, placée juste derrière la porte d'entrée et bloquant l'accès à l'appartement. On peut m'y rendre visite et m'y rencontrer la nuit. Le code est le 86437 et l'interphone de Lavilléon.

Sur la table que je possède depuis mon enfance : une machine à écrire et des rubans, du papier, un réveil, « La stratégie du choc » de Naomi Klein, « L'art conceptuel » de Tony Godefrey (ed Phaidon souple) qui m'ont fortement influencé, « Le Coyote », et mes « mémoires ». Une tasse, du thé, une théière, et une bouilloire.

Sous la table, une bassine, du savon et un gant, un tube de dentifrice et une brosse à dents, pour me laver brièvement la nuit dans la cour.

Mes repas, déjeuner et dîner, seront principalement pris à l'extérieur, sur le chemin d'une boite à l'autre.

Dans le cas ou le vernissage prévu par le magasin Citadium/le Printemps et « la boite de jour », quelques jours avant la fin de la performance, a effectivement lieu, probablement le mercredi 28, je me réserve le droit de sortir de ma boite de façon définitive et de l'exposer ouverte aux yeux du public.

Une photo sera prise avant et après la performance, de la détérioration du costume blanc que j'aurais porté sans relâche.

Les textes écrits dans la seconde boite seront à disposition de qui s'y intéresse, et n'auront pas forcément de rapport avec cet enferment choisi et subit.

« Dans la seconde acception, le consumérisme désigne l'épistémè associé à la société de consommation. Il s'agit d'une idéologie où la consommation de biens revêt une importance capitale. Cette acception de consumérisme est largement rattachée à la notion de post-modernité.

Le consumérisme est par métonymie appelé société de consommation et en tant que tel violemment critiqué depuis la fin du xxe siècle, que ce soit par les mouvements écologistes ou par les « anti-pubs »… » Wikypédia.

Voir page précédente. Artus

Consumérisme IV

Durant quelques temps vous pouvez me lire ici :

http://artusconsumerisme.blog.lemonde.fr/

(Je vous conseille de commencer par le début en bas)

Pour en savoir plus sur le projet voir pages précédentes

Artus

Janvier 2010

ill-Blog

AVIS AVIS

QUAND ON M'A PROPOSÉ D'EXPOSER DANS LA BOUTIQUE D'UN CENTRE D'ART, JE ME SUIS DIT QU'ENCORE [redacted] UNE FOIS ON CONFONDAIT MA PRATIQUE [redacted] ARTISTIQUE AVEC UN ARGUMENT DE VENTE BON MARCHÉ. TANT QU'À [redacted] ÊTRE "RÉCUPÉRÉ" J'AI DÉCIDÉ DE METTRE EN VENTE MA TYPO ET D'AINSI PERMETTRE À TOUT À CHACUN DE FAIRE SON PROPRE FAUX, ET LE JOUR DU [redacted] VERNISSAGE DE SIGNER CE FAUX - QUELQUE SOIT LE MESSAGE QU'IL VEHICULE.

LE CONTRE SENS ÉTANT LA VALEUR AJOUTÉE LA PLUS [redacted] CHÈRE À NOTRE ÉPOQUE, RIEN NE ME SEMBLAIT ALORS PLUS JUSTE QUE CETTE AUTOPROMOTION DÉNATURÉE [redacted] DESTINÉE À TRAHIR UNE PRATIQUE QUI, POURTANT N'A JAMAIS ÉTÉ À VENDRE...

C'EST MAINTENANT CHOSE FAITE !

* J'AI AUSSI DÉCIDÉ DE PRENDRE EN PHOTO CHAQUE "CLIENT" DE FAÇON À POUVOIR LE DESSINER PAR LA SUITE, ME RACONTANT LE POURQUOI DE LA PHRASE QU'IL [redacted] AVAIT CHOISI D'ÉCRIRE AVEC MA FONTE, PUIS DE DISTRIBUER [redacted] GRATUITEMENT CETTE FOIS-CI, DES FANZINES RACONTANT [redacted] CETTE HISTOIRE. LIBRE ALORS À DES COLLECTIONNEURS POTENTIELS D'ACHETER L'ORIGINAL DE LEUR PORTRAIT, AINSI QUE CE TEXTE.

ARTUS @ atHome

Nouvelle expo ce mardi, vernissage de 18h à 20h

Du 12 au 17 janvier 2010

Le CentQuatre - 104 rue d'Aubervillier – 75019 Paris

"Le collectif atHome, plate-forme de distribution artistique destinée à promouvoir la création, organise du 12 au 17 janvier au 104, l'établissement artistique de la ville de Paris, un événement autour de la typographie.

atHome a invité des graphistes, créateurs et artistes, à présenter des travaux typographiques sur le thème « texte à voir » en opposition avec le « texte à lire ».

L'artiste Artus de Lavilleon proposera son projet « Avis Avis », durant lequel chaque visiteur pourra taper la phrase son choix, grâce à un système informatisé, dans la typo d'Artus. Chacun des textes sera imprimé sur A0. À l'issue de l'exposition, l'auteur du texte pourra acheter son impression, sur laquelle Artus aura apposé sa signature, sorte de plus-value à l'œuvre « fake » qui pourra ainsi devenir un contre-sens approuvé de son travail" (Clark magazine).

Il réalisera aussi des dessins des personnes qui auront acheté les posters, ou il leur demandera d'expliquer la phrase qu'ils auront choisi d'écrire, et leur enverra gratuitement le dessin la semaine suivante (l'original restant à vendre). On parle aussi d'une nouvelle performance et de deux très grand dessins…

“Aujourd’hui”

Vendredi 8 janvier

Je sens comme une fêlure en moi. Longtemps j'ai pensé que l'on pouvait tout surmonter et pris pour exemple des gens qui s'étaient extrait de leurs milieux ou avaient vécu des choses si terribles que leur survie même tenait du miracle. Puis, j'ai compris aussi que l'on pouvait « casser », et qu'une fois un certain point atteint il n'y avait plus de retour possible. Très jeune, j'ai cherché à atteindre ce point. J'étais comme fasciné. Je me disais : « et si je devenais fou ». Je m'installais sur le lit et je laissais tourner les choses. Tout tournait ; la terre et moi avec. Je perdais mes repères, un instant, et puis la réalité revenait s'imposer à moi. Une réalité difficile, des parents séparés, un père absent, une mère plus ou moins disparue, une belle-mère qui faisait tout pour me montrer que je n'étais pas le bienvenu dans sa vie, un beau-père inapte à me comprendre. On a toujours tenté de me changer, de me montrer que j'avais tort. Tort de faire du roller, du skate, d'être dans la mode, de ne pas assez gagner d'argent alors que, de faire-ci ou de faire-ça. Je me suis durci et j'ai décidé de n'écouter que mon instinct, celui qui m'avait permit de survivre, malgré tout, à toutes ces « remontrances », ces incessantes remontrances. J'ai vécu pendant 15 ans dans un petit appartement qui est devenu ma base et ma sécurité, j'ai tout fait pour réunir des gens, autour de moi et mon énergie, et j'ai aidé beaucoup de monde à travers les différents projets qui m'ont permis, à moi aussi, de grandir. Avant la journée d'hier je n'avais jamais pensé que j'avais construit autour de moi des gardes fous, ce que l'on appelle des gardes fous. Essayé de créer des choses qui durent, des choses sur lesquelles me reposer. Je n'ai plus du tout envie de devenir fou, même si une partie de moi sera toujours attiré par cela, comme on peut l'être par le vide, surtout lorsque ce vide s'est un jour incrusté dans notre vie.

J'ai aussi vu autour de moi le pouvoir de la confiance octroyée. Retirer sa confiance c'est un peu tuer quelqu'un, de même que le trahir. J'ai été trahi un nombre incalculable de fois. Profondément trahi. Et aujourd'hui je suis fatigué. J'ai peur, « comme un enfant dans le noir ». Je viens de rencontrer une nouvelle amie. Nous nous aimons. Mais qu'adviendrait-il si.

Et puis il y a l'art. Cet art qui est ma vie. Ce qui réellement me tiens.

Mercredi 13 janvier

Daniele me dit cette phrase étrange : « Vie mort et miracle », ça me plaît beaucoup.

Jeudi 14 janvier

Il fait un froid de canard dans l'appartement, malgré les deux petits chauffages à fond. La chaudière ne marche pas et voilà, ça y est, je découvre la joie des grands espaces toujours froids. Travailler, travailler dans le froid est presque impossible. On rêve de bains chaud, de gros manteaux, d'étreintes dans le lit, on fait tout ça et après, quand on se penche sur la table il est presque impossible de rien faire. Au moins dehors il fait froid pour une bonne raison. Dehors, c'est dehors. J'ai même travaillé trois minutes en terrasse aujourd'hui, et puis je me suis laissé happer par la rue, son agitation, les gens qui passent et repassent, la faune de Pigalle. Je n'arrive pas à m'habituer à mon nouveau quartier. Le marais me manque, le marais me manque énormément. Abesses et les bobos du ciné, le marais et la mode, les graphistes à lunettes partout, comme un con avec mon ordi sur les genoux. Hier Jessica m'a dit : et si j'arrêtais la pilule ? Cet après-midi j'en discutais avec un ami nouvellement père. « C'est génial, quand tu vois ta meuf avec ton fils ou ta fille dans les bras, mais après l'intimité ce n'est plus pareil ». « C'est quand même la plus belle chose du monde, j'en pleure presque à chaque fois ». J'ai tellement de choses à faire, à organiser, à penser, tout se mélange. Le froid m'engourdit. Les projets. La liste de projets. Tous ces livres que je lis, que j'achète, l'argent, le cinéma, les restau, un ami qui gagne 40 000 euros par mois m'en propose 800 pour faire 365 dessins, enfin 12 modifiables, me dit que je devrais me trouver un métier, autre chose que l'art. Je dois lui rendre mes trucs mardi. Et moi, moi devant mon ordi avec mes idées de livre, d'expo, de site internet, de dictionnaire d'art, d'illustrations et de chroniques pour les magazines, moi qui court après le temps libre comme d'autres après leurs souvenirs. S'éduquer, se cultiver, être libre, trouver l'équilibre. On ne fait pas de l'art de 8h à 5h comme d'autres vont au bureau. Avec Jessica nous nous donnons un an. Un an pour asseoir notre situation, pour grandir ensemble, rapidement si possible. Deux hystériques me téléphonent et me gâchent la journée. Je ressens de plus en plus l'énergie des gens, surtout la mauvaise depuis que dans ma vie privée tout est au beau fixe. D'autres projets, le temps qui passe, et moi à côté du radiateur qui pense, et pense, et pense.

Lundi 18 janvier, matin

Depuis la fin de ma performance à Citadium, j'erre un peu comme une âme en peine en me demandant quels nouveaux projets vont gouverner ma vie en 2010. J'ai des tonnes de projets, et, principalement de construire une stabilité avec ma nouvelle amie Jessica. Rétrospectivement, quand je regarde derrière moi, je me dis que c'est la première fois depuis plus d'une dizaine d'année que je suis réellement heureux, dans une durée qui ne me paraisse pas que celle de mon « fantasme ». Je veux mériter ce bonheur et donner autant que je reçois. C'est bien normal. Alors je cherche des moyens, moyens d'accéder plus rapidement à cette reconnaissance de mon travail qui pourrait poser cette stabilité que je recherche. Bientôt un livre photo doit sortir, puis, je l'espère, deux ou trois autres ouvrages, mes dessins, mes performances, mes textes. J'ai besoin de nouveaux outils. Je prend des rendez-vous, demande conseil, cherche à me réinventer. Ramdane, mon meilleur ami donc, me propose de devenir graphiste, ou de l'aider à monter une boîte de tee-shirt. Régulièrement il me parle de nouvelles idées de carrière dans lesquelles je pourrais m'épanouir, en attendant la reconnaissance de mon travail d'artiste qui ne viendras peut-être jamais. Mais je ne suis ni graphiste, ni vendeur de tee-shirt. Un choix à été fait il y a bien longtemps et rien ne pourra jamais me faire revenir sur ce choix qui m'a déjà tellement coûté. On ne revient pas en arrière quand la moitié du chemin a été parcourue, et surtout quand on est heureux et fier de ce que l'on fait. Je n'ai aucun doute sur la valeur de mon choix pour moi-même*, et pour les autres*.

De tels choix sont ce qui rend le monde vivable, et non la lutte acharnée pour l'argent, le succès, la reconnaissance à tout prix. Jean-Charles de Castelbajac, qui est aussi mon ami, me dit : « tu sais ce que c'est un adolescent ? Quelqu'un qui vit au crochet des autres ». Je suis venu lui dire bonjour et voir quand il va payer une œuvre qu'il a réservé à ma galeriste Patricia Dorfmann. Le même homme me dit régulièrement que « je devrais grandir un peu, mettre un costume, faire plus de concessions, et surtout avec le talent que j'ai, de plus me bouger le cul ». Je crois qu'il a un peu oublié l'importance parfois de tenir ses positions, et en même temps je sais très bien que ses positions lui les a tenu, alors pourquoi ? Pourquoi me dire cela ? Hier, Emmanuel de Brantes, à qui je voulais présenter un projet a commencé à m'expliquer comment le vendre, et, avant même que j'ai réellement eu une chance de discuter

avec lui du pourquoi et du comment, insisté sur la nécessité de créer une dynamique entre la marque, le sponsor, ou « le client », et l'artiste qui ne peut vivre aujourd'hui « de la simple beauté de son geste » (cette phrase est de moi). Et s'il le pouvait ?

« N'avoir besoin de rien ne veut pas dire que l'on ai pas envie de tout, de vivre tout je veux dire ».

Transmettre un CD, se mouiller un peu pour ses amis, monter à la corde, défendre et protéger. Non pas modifier pour plaire. Ajuster pourquoi pas, mais modifier… Changer le sens. Il y a dans mon travail une logique et une constance, pourquoi cela semble-t-il si important à mon entourage que je baisse un peu les armes, que j'apprenne le relationnel et le discours ? Les grands artistes doivent-ils vraiment se justifier et se vendre ? Plus que jamais je crois au travail, et mon travail est là pour parler pour moi. Peut-être ne présentais-je pas bien, peut-être ne suis-je pas doué pour le relationnel, peut-être y a t-il des raisons pour lesquelles je ne travaille pas plus pour la pub, les tee-shirts, et les mugs. Peut-être croyais-je en une autre forme de respect que celui qui consiste régulièrement à dire à ses proches qu'ils ont tort quand tout semble aller contre eux. J'ai rencontré plusieurs fois dans ma vie des gens qui « n'étaient rien » ou qui « avaient été quelque chose » (personne n'est rien et être quelque chose est toujours relatif), et réalisé à quel point le simple fait de donner sa confiance à quelqu'un pouvait le faire avancer. Qui donne encore aujourd'hui son aide en acceptant que cela ne puisse avoir aucune valeur sociale autre que le simple plaisir d'avoir été utile à quelqu'un (surtout dans les milieux « créatifs » ou la place est si chère)? Et qu'entends-t-on aujourd'hui par valeur sociale ? Le retour sur investissement ? Quelle belle générosité ! Tout le monde se plaint d'un abrutissement généralisé, et quoi ?

Je suis là. Je ne vais pas bouger. Tenter, vaguement de rendre mon travail plus « lisible » dans le sens du marché me rendra-t-il plus viable en tant qu'être humain ?

Je ne le crois pas.

Et ne le croirais jamais. Ne pas faire pour être mais être pour être.

Ne suis-je réellement pas, suffisamment ?

Lundi 18 janvier

Comme souvent, quand je vais au cinéma, je note des morceaux de dialogue ou des phrases que j'extrais ensuite de leur contexte pour « faire des œuvres ». Mon idée est que, d'une certaine manière, ces phrases, pensées, jugements, remplacent pour le plus grand nombre l'enseignement passé de l'église (– ce sont les mêmes gens qui allaient à l'église en quête de sens qui vont aujourd'hui au cinéma selon moi, et, passivement, gobent ce qu'on veut bien leur donner à manger et à voir -) et qu'en tant que telles elles représentent une forme d'endoctrinement qui est loin d'être sans conséquences.

La morale du cinéma américain par exemple, le modèle dominant, est à faire peur, mais souvent ce sont aussi dans ces mêmes films que le héros, ou son faire valoir, prononcent des phrases qui ramènent à peu de choses près à ce que la génération d'avant considérait comme « l'impasse de la lucidité » :

- You live in a box. Your car is a box. Your home is a box. You look at the box. You lost your soul in a box.

- The happiness is not the best way to be happy.

- What did I do to deserve this?

- When you are not born yet you know everything that's gonna happen.

- Why do you remember the past and not the future?

- Most of the time we do nothing.

- We cannot go back, that is why it is hard to choose. You have to make the right choice. As long as you don't chose everything remains possible.

- What make me say « I don't swim with idiots? ». I don't know how to swim.

- If we stay together we will drawn.

- We will learn how to swim.

- You mean, we have to make a choice?

- Every path is the right path.

- You should not have remorse. The desire to live doesn't mean a lack of humanity

- My head hurts my head..

- What else hurts?

- Do u know there are only evil people are destroying the world.

- You were born in

- it is us against them my good friend

- It is gonna be pretty bad isn't it ?

- You've survived worse

- Don't compromise your principles or abandon your cause

- Do you know what's waiting for me along the road?

- For one reason or another I see more inside the past than onside the future

- Try to keep this in mind

- How do you define the idea of comprehension?

- Well it is knowing something and knowing what it means

- I think there is two ways of looking at the idea of understanding : one is if you don't look you will not see. The other is : if u look a little less you will see a hell of a lot more!

- You might still be under the effect of those drugs they put in your drink

- If there is no way out, the best thing is to find a way further in

- There is a difference between truth and fiction, fiction is to make sense

- There is no such thing as innocent men.

- I am being dirty

- I don't trust him. He likes people and you can never kind people like that

- You know what is scary about commitments? Your life becomes real

- Find a new normal

- Il vivait l'instant présent comme un enfant. C'est un don précieux pour un homme

- On ne sait pas ou on va mais quand faut y aller faut y aller

- Toute ma vie j'ai cru que dans la vie ce qui était important c'était d'avancer dans la vie, d'être courageux, mais La seule chose qui demande du courage, c'est de faire face à ses responsabilités.

- Que je sois pendu

- Certains viennent seuls

Le même jour, plus tard

En essayant de trouver des sites internet d'artistes que j'aime, j'ai réalisé que je ne connaissais pas vraiment d'artistes. J'ai quelques amis dont je respecte le travail, Zeus, Luis Salazar, Thierry Théolier, bien sûr Aleksi (Dirloz) et Daniele, Ramdane (qui se considère comme tout sauf artiste), Castelbajac, Claudio Cassano (un artiste italien un peu perdu de vue), et qui d'autre ? Des artistes américains comme Ed Templeton, Marc Gonzales, Larry Clark ou Nan Goldin, Richard Prince, et pour le reste il s'agit d'une autre génération, Burden, Piper, Debord, Tapiès, Rauschenberg, Soulages, un peu Beuys, Boltanski, Sophie Calle, mais pas vraiment, Malevitch évidemment, mon maître, Guy Debord à cause de ma mère, les Dadas mais pas Duchamp, vraiment je ne sais pas… Est-ce parce que je n'arrive pas à me concentrer ? Combien ais-je de livres d'art ? Très peu, combien d'expo vais-je voir par an ? Un peu plus ? Essayons de trouver d'autres noms… Bill Violat ? Bof, Barbara Kruger et Jenny Holzer, pourquoi pas. Space-Invaders me paraît plus proche, Buren, Ben, MBTP, Les nouveaux réalistes ? Raymond Hains oui, Petibon, mais surtout parce qu'on me dit sans cesse que mon travail ressemble au sien, Bazelitz à cause d'une expo, Gaziorowski pareil, mais je n'ai jamais fouillé plus avant, Rainer à cause de ses

recouvrements noirs… Banksi m'a ému un moment trop rapide. Grunwald, les primitifs italien, Paolo Ucello au Louvre, l'art primitif Inca, Baldessari pour « The back of trucks », Matthiew Barney parce qu'il est incontournable mais alors pourquoi ne pas citer Warhol et Jeff Koons (je ne suis pas contre), « La chaise » de Kossuth, la maison coupée en deux de Matta Clark, Paul Mc Carthy pour son ridicule flamboyant, Raynaud et sa maison en carrelage (oui je triche je regarde dans le dico), le Twombly des débuts, … Pollock même pas, Miotte parce que j'en ai un chez moi… JR qui grandit à vitesse grand V, Bertrand Lavier pour ses Mickey au musée d'art moderne et ses vitrines imprimées sur toile, son coffre fort et son frigo… Barry Mc Gee à cause des camions renversés… Journiac parce que son fond est représenté par ma galeriste… Quelle dérision.

Mercredi 20 Janvier

Temps de merde. Jessica vient de partir travailler. Ce matin nous avons trouvé le temps de déjeuner ensemble tandis que nos colocataires parlaient des infirmités qui peuvent parfois paralyser une vie et du manque de désir d'aventure de ceux qui en sont atteints. C'est très rare quand je suis debout avant elle mais aujourd'hui j'ai plein de travail, un calendrier pour la maison de bougies de mon ami Ramdane, un rendez-vous pour visiter une nouveau lieu, un autre pour récupérer de l'argent suite à la vente d'un dessin, et encore un autre pour remettre des images de ma dernière performance au 104 aux filles qui m'y ont invités. Tout faire au dernier moment. Se lever tard. Être libre. Depuis quelques jours je me penche sur la question de la querelle iconoclaste Byzantine et « l'affaire Arius » au dernier siècle de l'empire romain unifié. Deux livres passionnants qui se mélangent un peu dans ma tête, mais qu'importe, il y a longtemps que ces sujets me passionnent. D'ailleurs je ne comprends pas pourquoi les choses ne se fixent généralement pas de manière claire dans mon cerveau, tout dans un espèce de flou. Toute cette culture que j'accumule, dont je me sert rarement, et que je suis le plus souvent incapable de ressortir, même cinq minutes après avoir refermé le livre qui m'a passionné, et souvent cloué chez moi deux ou trois jour de suite « sans rien faire ».

Sur la radio Gainsbourg chante « ce sont des trucs qui ne s'expliquent pas, ces jolies choses qu'on se dit tout bas ». « Entre machine et moi il se passe des choses des machins », « Comme dit machin, comment

déjà, il y a des choses qu'on ne dit pas », « Ou quelque chose comme ça »… Moi, j'ai tendance à tout dire, même si je me tais le plus souvent, atterré par la connerie des gens. Quand on ne sait pas, mieux vaut ne pas parler, non ? Et que sait-on vraiment à part notre propre vécu ? Celui que j'essaye de partager depuis des années. Se réfugier derrière des citations ou des postures. Comment elle m'a dit Jessica ? « Ces réactions à répétition qui te font te demander si à la fin, ce n'est pas de ta faute, si tu t'y prends mal. Bien s'habiller, savoir présenter un projet, se montrer aux autres, l'intérieur vers l'extérieur, la projection, puis peut-être l'acceptation, l'identification, la croyance. Voila notre sale monde aujourd'hui ». Bien sûr qu'elle a raison, pour une part, mais que dire de l'autre ? Et de quoi parlais-je exactement. Ne pas trahir, le reste viendra tout seul, quand il sera temps. Peut-on vraiment accélérer les choses quand on sait profondément que ce n'est pas à nous de décider. La tour de Babel ou la bibliothèque d'Alexandrie qui, paraît-il, ne fut pas entièrement (accidentellement) incendiée mais dispersée ou détruite à cause de guerres (de religion) stupides. « Ceux qui savent ne savent jamais rien ». Vanité et humilité, construction. Pas à pas. « Il y a des choses qu'on ne dit pas ». Lesquelles ?

Fini les rendez-vous. Une femme à côté de moi dans le métro se fait voler son I-Phone à l'arrachée. Je lui passe mon portable pour qu'elle bloque son forfait et après qu'elle m'ai demandé mon nom me questionne : « Artus, Artus l'artiste ? ». Ben ouais. Nous avons tous les deux un Clark magazine à la main, ce qui explique un peu, peut-être. Puis elle descend du métro et court à son rendez-vous. Je n'ai pas réussis à retenir son nom, évidemment pas, mais j'ai pensé qu'elle avait l'air « Cool », et me suis demandé ce qu'elle pouvait bien faire dans la vie. En pensant à la scène « street » Française et mondiale je me dis que finalement c'était bien là et nulle part qu'il se passait quelque chose et que j'étais très heureux de faire partie de cette « culture ». Dans le dernier Clark un article sur Spike Jonze (réalisateur sur-médiatisé), sur Greil Marcus (écrivain de l'incroyable Lipstick Traces), sur Pablo Cots (peintre inconnu), sur Agnès b. (et son engagement), sur le Grunge, sur Miss Van (que je déteste), sur ill-studio (mes potes), sur les nouvelles cruising board Element, sur des expos à voir qui ont l'air bien, sur de la musique. Dans ma poche toujours ce livre sur la querelle d'Arius, j'essaye de retenir, Constantin, Alexandrie, Athanase, Dioclétien, la pax Romana, Eusèbe, Ossius, Origène, mais j'ai bien du mal. Les dates, ces

fichues dates, vers 325 et avant. Dioclétien, Galère, c'est avant ? Constance, Julius… La double nature du Christ, humain ou divin, et ce que cela représente politiquement en ces siècles ou il faut fédérer, fédérer à tout prix car les hordes de barbares rodent. Et que ce serait-il passé si Arius avait gagné, si le Christ avait été un modèle humain, donc atteignable et non un dieu symbolique et fantasmagorique. Il faut laisser Dieu être Dieu et son fils notre guide. Monter au ciel d'accord, mais redescendre ? Être engendré ex nihilo, à partir de rien, incréé. Devenir Dieu, quel blasphème. Comme hier ce film sur l'avortement par le réalisateur de American History X, « Lake on fire », ou l'on voit les fœtus aspirés, les têtes, les mains, déjà, avant trois mois. Flippant, super flippant. Tuer, même dans le vendre c'est tuer, et c'est interdit par la bible, ce modèle indémodable. Mais le droit au choix, la liberté, reconnaitre les erreurs. « Make Mistake » comme dirait mon ami Aleksi.

Daniele m'a montré ses dernières séries photo, très belles, très pro, ne rien faire pour faire plus. J'adore mon ami Daniele, ses doutes, sa lucidité. Et puis on m'a proposé : un portfolio dans un mag (peut-être), une soirée « Art posthume » (le 11 février), de me présenter à une galeriste Belge, à un groupe de Rock (pour faire la pochette de l'album), de produire l'un de mes projets de livre avec Ill-studio, 1000 euros de plus que prévu pour des illustrations pourtant déjà faites, 1750 euros de "dédommagement" pour des photos en passe d'être publiés, et ce week-end ma copine m'invite en voyage surprise et je n'ai toujours pas un radis en poche, mais demain 1000 euros encore devraient tomber.

Une bonne journée quoi…

Beaucoup de mails envoyés et peu de réponses, dieu que les gens peuvent être malpolis. Et maintenant les dessins, les dessins et encore les dessins. Ces fichus dessins qui me font vivre et que l'on associe maintenant à mon nom, invariablement, Artus l'artiste ? Ah, oui, celui-là.

Lundi 25 Janvier

Assis sur les toilettes, l'ordinateur sur les genoux, Lou Reed sur la chaine hi-fi, Jessica dans son bain. Lundi, nous sommes tout juste de retour de Rome ou elle m'a invité à passer le week-end. Mon premier

voyage surprise, ma première invitation et le passé qui s'évapore dans un espèce de flou. Un passé lointain avec une autre copine que je n'aimais pas et n'ai jamais aimé, une histoire simple que je me suis hâté d'oublier pour affronter la vie et sa folie. Combien de fois ais-je été amoureux depuis cette première histoire ? Vraiment amoureux ? Et Jessica ? Une fois selon elle. Ma deuxième véritable histoire d'amour. Compter les choses, faire des listes, respecter les chronologies pour comprendre le monde. Nous parlons de faire un livre ensemble, j'aimerais qu'elle fasse un livre avec moi, qu'elle m'aide à, enfin, réaliser ma monographie, mais avec la maturité de mes années perdues. Et aussi que ce livre lui permette d'asseoir ce qu'elle est, l'intelligence et la beauté incarnée, qu'il lui ressemble. Notre histoire, celle qui durera toujours ?

Jeudi 28 janvier

Lu dans l'interview de Greil Marcus dans Clark : « D'une certaine manière le Hip-hop s'est avalé lui-même, un peu comme le mémoire est en train d'avaler le roman », et je me suis dit que cela me faisait très peur. Faut-il revenir au roman ? Dans « Le symbole perdu par l'auteur du Da Vinci code » Dan Brown explique que le mot sincère vient de l'expression sans cire : « depuis Michel Ange les sculpteurs dissimulaient les défauts de leurs œuvres avec de la cire : ils comblaient les fissures et éclats avec de la cire chaude qu'ils recouvraient ensuite de poussière de pierre. C'était considéré comme une duperie de la part de l'artiste et à contrario, une sculpture « sans cire » – littéralement sine cera – signifiait une oeuvre sincère. » Et donc vraie, *avec des défauts*. Dans « U-Turn », de Oliver Stone (« que du lourd » n'est-ce pas) je note la phrase suivante : « Un homme sans éthique est un homme libre ». Quoi d'autre ?

Ah ! Oui. Un ami devenu patron dit à un autre ami devenu rien du tout « Tu devrait retirer le piercing de ton nez et te couper les cheveux, ça irait mieux pour toi ». Dieu que les gens peuvent être cons parfois. Devenu rien du tout, ça n'existe pas. Et l'humanité dans tout ça. Je crois que je tourne en rond alors que pourtant… Mon chat ronronne, il fait toujours très froid dehors, j'ai plein de projets, et je suis très heureux. « Devenu personne ». Quelle connerie. Disparaître dans l'anonymat des gens connus alors que la vraie vie se déroule ailleurs. Quelle vraie vie ? Celle sans cire ?

Sincère ? C'est la vérité que je cherche. Toujours. Dans Dan Brown, dans La querelle d'Arius, dans U-Turn, dans les œuvres d'artistes. Dans la vie qui ne se limite jamais à sa version élitiste ou populaire car elle est tout à la fois. Célèbre et anonyme.

Mais alors pourquoi ais-je tant de mal à croire à l'anonymat aujourd'hui ? Parce qu'il ne veut plus rien dire. Late Biosas, late biosas, late biosas (vivre caché). Je comprends. Je viens de comprendre. Bien sûr. « Le masque de la société ». Mon très grand ami artiste Daniele Tedeschi. Mon ami Patron Ramdane. Et mes autres amis journalistes, skateurs, charpentier, au chômage. Je suis aussi artiste, ça n'a jamais autant voulu dire quelque chose.

« Aujourd'hui ».

TABLE DES PHRASES LES PLUS REMARQUABLES DE *PALUDES*

Page 15. — *Il dit : « Tiens! Tu travailles? »*

Page 137. — *Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève.*

Page * . . . . . .

. . . . . .

* Pour respecter l'idiosyncrasie de chacun, nous laissons à chaque lecteur le soin de remplir cette feuille.

Vendredi 29 janvier

L'homme était malade. Comme sa copine la veille il savait qu'il devait passer la journée au lit. Il avait beaucoup de mal à rendre les choses, vomir, se forcer à ressortir par le haut ce qui devrait sortir par le bas. L'homme y voyait une image de sa vie, de ce qu'il était. On ne marche pas à reculons pensait-il en lisant « Paludes » d'André Gide. *« Leur plaisanterie me parut prétentieuse, de sorte que je cru devoir n'entrer qu'après eux ».* Mon rapport au monde, aux choses. La pluie qui tombe, les cris d'enfants dans l'école de l'autre côté de la cour.

« Il y a des choses que l'on recommence chaque jour, simplement parce que l'on a rien de mieux à faire ; il n'y a là ni progrès, ni entretien – mais on ne peut pourtant pas ne rien faire… C'est dans le temps le mouvement dans l'espace des fauves prisonniers ou celui des marées sur les plages. »

« Quelle monotonie ! recommençais-je – après un silence. Pas un événement ! il faudrait tâcher un peu de remuer notre existence. Mais on n'invente pas ses passions ».

« Moi, cela m'est égal, parce que j'écris (…) mais ce qui m'est insupportable c'est qu'[ils ne comprennent] pas cet état… C'est même ce qui m'a donné l'idée d'écrire (…)». « - Pourquoi veux-tu donc [les] troubler, si [ils sont heureux] comme cela ? – Mais [ils ne sont pas heureux], mon cher ami ; [ils croient] l'être parce qu'[ils ne se rendent] pas compte de [leur] état ; tu pense bien que si la ***médiocrité*** *se joint à la cécité, c'est encore plus triste. – Et quand tu ouvrira [leurs] yeux ; quand tu auras tant fait que de [les rendre malheureux] ? – Ce serait déjà bien plus intéressant ; au moins [ils ne seront plus satisfait – ils chercheraient] »*

« Et comme aucun enfin ne souhaitait guérir et que les fleurs s'en fussent fanées, Tityre prend lui-même la fièvre pour pouvoir au moins se soigner »

« L'agenda a du bon, pensais-je car si je n'eusse pas marqué pour ce matin ce que j'eusse du faire, j'aurais pu l'oublier, et je n'aurais pu me réjouir de ne l'avoir point fait. C'est toujours là le charme qu'à pour moi ce que j'appelai si joliment l'imprévu négatif ; je l'aime assez car il nécessite peu d'apport, de sorte qu'il me sert pour les jours ordinaires. »

« Rien qu'on puisse laisser derrière soi, disant : « CELA EST ». De sorte que nous revînmes pour voir si tout y était encore. – Ah ! misère de notre vie, n'aurons-nous donc rien fait faire aux autres ! rien fait ! que remorquer ainsi ces flottantes dérives… »

« Nous n'avons jamais vécu plus, dit A. Peut-on dites-moi vraiment, vivre plus ? Où prîtes-vous le sentiment d'une plus grande exubérance ? Qui vous a dit que cela soit possible ? [L'homme] ? – Vit-il plus parce qu'il s'agite ? »

Malade, fiévreux, heureux. Du temps pour réfléchir. Et le travail qui s'accumule, s'accumule, s'accumule. Un livre sur mes performances, un livre sur mon art, un livre sur mes photos, un livre sur mes dessins, un dictionnaire de l'art contemporain, un catalogue pour les bougies, un projet de film à réécrire, un nouveau site internet à réaliser, des expos à préparer, et l'envie, toujours, de ne rien faire que poussé par l'inspiration, cette muse capricieuse.

Artus

Février 2010

ill-Blog

Plus tard

Lundi 1er février

Depuis ma performance au Citadium, je suis abonné au Monde.fr, et je reçois, chaque jour cinq ou six mails différents ayant trait à l'information. *« Obama renonce à envoyer des hommes sur la lune alors que la Chine et l'Inde fourbissent déjà leurs fusées », « Google menace de quitter la Chine », « grâce à la Chine l'Asie connaît pas la crise », « Les ambitions de la Chine créent des tensions avec l'occident », « Taïwan : Pékin annonce des sanctions contre Washington », « Les relations diplomatiques sino-américaines sont entrées en zone de turbulences depuis l'affaire Google »*. C'est très étonnant de vivre le siècle de la déchéance Américaine (*« plus gros déficit budgétaire jamais enregistré »*) alors que le débat sur « l'identité nationale Française » fait encore parler de lui. Combien de temps encore subira-t-on l'influence américaine sur nos vies et qu'en restera-t-il lorsque les Etats-Unis ne seront plus la première puissance mondiale. La musique, le cinéma, les fringues. Comment sera le monde le jour où Pékin aura vraiment assis son influence sauvage ?

« Le message doit être clair, et fort: si les Etats-Unis ne respectent pas les intérêts essentiels de la Chine, ils ne peuvent s'attendre à ce que celle-ci coopère sur une vaste gamme de problèmes internationaux et régionaux essentiels » (China Daily)… Ah ! Tiens… La Chine tient déjà les Etats-Unis par les couilles ? L'échec du communisme et le succès de Mao à faire de son pays « une grande nation » ou la liberté n'existe que surveillée, muselée, contrôlée avec à chaque coin de rue un commissaire du peuple portant le brassard de l'inspection généralisée… Oserais-je dire que j'ai aimé la Chine quand j'y ai été ? Où trouver la liberté aujourd'hui. Comment se battre pour elle à notre échelle ? Et l'incessant, *« toute rencontre avec le Dalaï-Lama engagera des sanctions »*… Incroyable tyrannie d'un pays sur le reste du monde qui, déjà, ne laisse plus grande place au respect et à la « tolérance mutuelle » (valeur chère entre toute du bouddhisme), ces mots que je déteste car ils sous entendent, toujours, la supériorité de l'un sur l'autre. Tolérer ? C'est qu'il faut bien être supérieur, ou, tout du moins, le penser. Supérieur mutuellement, mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Mercredi 3 février

L'homme se réveille, il se sent gros, il a mal dormi.

Depuis qu'il a recommencé à rêver, il fait parfois des cauchemars.

De temps à autre l'envie de tout quitter le tourmente. Retrouver son misérable mais très agréable appartement de 15m2, abandonner l'idée de faire des enfants, l'idée que l'on peut-être heureux avec quelqu'un d'autre que soi-même. Créer la vie. Dire merde à cette société qui condamne et étouffe la sensibilité des plus faibles, et en même temps vivre son égoïsme. Accepter que l'on n'encourage pas et nie le plus souvent le talent quand il est teinté de cette forme de différence revendicative qui donne souvent naissance aux plus belle choses, et permet les changements les plus profonds, ceux dont on a peur. Combien d'être broyées et annihilées par leur croyance en un autre possible ?

L'un de ses meilleurs amis couve des idées de suicide et à beaucoup de mal à trouver sa place dans ce monde, et l'homme ne peut ignorer qu'il est aussi intéressé par cette souffrance là, malgré (ou à cause) de son bonheur et de sa joie de vivre présente. Concerné en tant qu'humain, en tant qu'artiste, en tant qu'intellectuel, un terme qui définirait bien l'homme s'il n'avait passé sa vie à le contester, à contester son appartenance à cette forme d'hiérarchie-là.

Au moment du grand réajustement, l'homme se questionne. Tout cela vaut-il la peine ? Le grand appartement. La copine qu'il aime et qui l'aime. Sans doute lui aussi a-t-il peur. Cette peur immense qui, déjà, il y a longtemps, l'avait étreint. Non pas la peur de l'échec ou du succès, mais qu'il ne soit pas fait pour « ce monde-là ».

Où que le regard de l'homme se porte, il sent une certaine misère, un mal être généralisé dont il connaît bien les racines. L'égoïsme, l'égoïsme de rigueur, celui qui le tente parfois lui aussi, l'individualisme, « la peur de se griller pour l'autre » comme disent les jeunes.

Dernièrement, l'homme, je, ai demandé à mon amie de contacter un de ses proches pour un projet qui me tenait à cœur, et cette dernière a jugé que ce projet n'intéresserait pas son ami, la star, pour de multiples raisons. Le manque de temps, le peu de chance de succès d'une rencontre entre les deux hommes, entre l'univers des deux hommes, et aussi, sans doute la peur de « griller une carte ».

Assis au mac do après avoir écrit se début de texte dans sa baignoire, l'homme se sent étouffer. Il regarde dehors. La faune de Pigalle, les bus qui passent, le bruit des étudiants qui mangent à côté de lui.

Comment ne pas tenter de pousser la rencontre entre deux êtres que l'on aime sous prétexte de différence? D'incompatibilité décidée. Parce que l'on ne veut pas mélanger, qu'il ne faut pas mélanger, surtout pas. La souffrance de l'homme. Ne pas laisser de chance à la chance, jamais, car cette chance coûte bien trop cher lorsqu'elle ne se meut pas dans le bon sens. Initier des débuts de, n'avoir pas peur d'essuyer des refus, se réinventer tous les jours. Quand il ne s'agit pas de soi.

Même lorsque l'on pense que cela n'a aucune chance de marcher. La magie de la vie qui se trouve niée, chaque jour, chaque heure, chaque minute. La rencontre de l'homme et de la femme que pourtant rien apparemment ne destinait l'un à l'autre alors que tout les prédestinait.

Comment peut-on juger pour les autres ?

Artistes. Tous sont artistes. Ils ont un jour fait un choix, le choix le plus important de la vie. Créer. Certains en ont fait un métier, d'autres sont restés en contact avec la source vive, souvent ceux qui ont le moins bien réussit, restant figés sur leur idéalisme, leurs rêves. Certains ont oublié à quel point ce chemin est un chemin difficile, parfois à cause de la chance, ou du poids des responsabilités, un chemin plein d'embûches et de décisions irrémédiables. Un choix respectable et respecté entre tous lorsqu'il est couronné de succès, et rejeté dans le cas opposé. Dans l'antiquité on parlait de guides, de liens entre l'homme et dieu, d'interprètes ; poètes, rapsodes, chanteurs, écrivains, philosophes, peintres, dessinateurs, réalisateurs, architectes… être en contact avec le divin. Le savoir.

Les artistes sont rares, les vrais artistes, dit-on. Combien sur la multitude seront choisis ? Par qui et pourquoi ? Les amis de nos amis sont nos amis dit-on aussi, et tendre la main est un devoir paraît-il. Aider son prochain. Si peu se souviennent. L'héritage Judéo Chrétien. Tous se souviennent, presque tous nient.

Évidemment que les hommes « savent », mais ils préfèrent souvent faire autrement, revendiquant leur liberté et ne sachant que cette liberté là n'est qu'illusion, destruction, égoïsme donc. Se réfugier derrière son égo, derrière les règles d'une société qu'on ne cesse de critiquer, d'un monde qu'on a pourtant fait à notre image. Notre incomplétude. Mettre dans la case rebelle, éternel adolescent, artiste raté, ceux qui gênent, pour, pourquoi pas, les reconnaître après leur mort.

Et puis, il y a les monstres sacrés, ceux qui ont eu de la chance, ceux qui se sont battus plus que les autres, ceux qui le pouvaient, ceux qui le voulaient. Ceux qui étaient capables de penser en terme de stratégie, de positionnement, de précision.

L'homme avait eu une discussion sur ce sujet la veille avec une femme qui, entre toutes, pouvait bien représenter l'esprit de l'institution, intelligente, raffinée, éduquée. L'homme avait essayé de lui parler de contre-culture, de science-fiction, d'entités marginales, mais ceux-ci n'entraient pas dans le cercle d'intérêt de la femme. Ils étaient « autres » et le resteraient, malgré leurs qualités indéniables ceux-ci ne pouvaient correspondre. La précision qui paraît-il n'est pas élitisme. « Mais les écrivains de science-fiction sont très précis », avait-elle dit pour clore le débat. J'étais resté silencieux. Pourquoi ce terme de précis me gênait-il autant ?

Plus tard

Un homme me dit : « Et je vais être très connu ». Je le crois, je l'aide, ou en tout cas m'intéresse, le soutien, pourquoi pas après tout. C'est maintenant à lui de faire ses preuves, trouver son chemin, réussir ou échouer, mais en tout cas essayer. C'est ainsi que je nourri le monde, et que nous le nourrissons tous, et pas avec le rejet, qui est à la mort ce que la création est à la vie.

Juger ? De quel droit. Le tri se fait tout seul. Il s'agit juste d'appréciation généralisée. Y a t-il des vérités qui soient réellement immuables ?

Dieu peut-être ?!?….

Tout cela n'est finalement qu'une question de point de vue. Les réacteurs nucléaires, l'individualisme poussé à son paroxysme ou l'électricité pour tous.

Après nous le déluge ? C'est une phrase de la marquise de Pompadour après une défaite militaire de Louis XV, son amant, qu'elle conseillait. Son pouvoir ? Ou celui qu'elle s'était elle-même octroyée…

Jeudi 4 février

Temps superbe, je m'apprête à aller faire du skateboard, ce midi à la fontaine des innocents, et ce soir au skateparc de la Chapelle avec mes amis. Je sors du cinéma ou j'ai vu le dernier film des frères Cohen, qui

m'a beaucoup plu. Quand tout semble se régler, il y a toujours une nouvelle tempête à l'horizon qui approche, attention aux mauvaises actions. Morale juive ? Sans happy end. Une prise de conscience américaine ? J'ai adoré. Aujourd'hui je vais mieux, la dépression passagère de l'un de me meilleurs ami mise de côté le temps d'une session, « à chacun ses problèmes comme qui dirait ». Et ce matin un réveil magnifique avec Jessica qui riait à côté de moi, heureux heureux heureux. Ce réajustement dans ma vie qui me prend tant d'énergie. Penser au futur. Ais-je jamais pensé au futur de cette manière là ? Je ne crois pas. J'ai même réservé une montre dans un magasin, alors que je suis à sec, pour, pourquoi pas, un jour le donner à mon fils ou ma fille, notre fils ou notre fille. C'est à cause de Ramdane tout ça. Ramdane qui un jour perdu une montre à laquelle il tenait car elle correspondait à la naissance de son premier enfant. Il était tellement déçu. Bizarrement l'une des fois où j'ai le plus senti son humanité. Il avait laissé le portefeuille avec tout l'argent de notre voyage dans la voiture, comme il le fait toujours, la montre dedans, et évidemment il se l'était fait voler. L'argent, ce n'est que de l'argent (environ 3000 e je crois) mais la montre, la montre pour son fils. Sa déception, il se fichait vraiment de la thune, étonnant et en même temps tellement lui. Cette liberté là. Et puis nous avions rencontré des gens qui nous avaient aidé et qui sont resté des amis. Il fait trop beau. Je vais skater. Me manger un KFC à la fontaine en souvenir du bon vieux temps… Ah ! la montre de Ramdane était une Rollex, la mienne sera une Lipp. Les marques toujours et encore et toujours et encore. Pas grave, il fait beau, il fait beau, il fait beau.

C'est dur quand on a des amis proches qui vont mal. Ça nous atteint, forcément.

Je t'aime Jessica et finalement tu as raison, on s'en fiche de la rébellion, ce n'est pas que le chemin qui compte, mais aussi le but à atteindre, celui qu'il ne faut pas perdre de vue, jamais.

Être heureux et rendre heureux. Y a t-il plus belle chose ?

Et s'accomplir, dans ce bonheur.

Jeudi 11 février

Alors qu'en général je ne me souviens que d'un ou deux rêves par an, depuis que je suis avec Jessica je me réveille souvent dans cette espèce

de torpeur si particulière qui accompagne le songe heureux. C'est une sensation très spéciale que je n'avais encore jamais expérimenté adulte. J'ai bien quelques souvenirs d'enfance, mais ils constituent une mémoire si lointaine que je ne suis sûr de rien.

Après avoir réfléchi plusieurs jour à la proposition de mon amie pour qui la précision uniquement explique le succès des grands artistes, j'en suis venu à une conclusion toute différente. Pour moi, il s'agit surtout d'incarnation. L'artiste se doit d'incarner une idée, une posture, un geste. Que ce geste soit précis ou vague m'importe peu puisque c'est son œuvre toute entière qui se fait le témoignage de son intégrité. La précision, c'est l'élitisme, une notion que je hais entre toutes, alors que l'incarnation…

Sinon, je travaille toujours comme un fou à mes différents projets de livre, agite les souvenirs comme autant de fantasmes de mon passé, que j'essaye de remettre en ordre et dans leur contexte. C'est un travail d'autant plus difficile qu'il me met aujourd'hui face à un moi-même que j'aurais tendance à vouloir oublier. Le moi-même qui me faisais « péter les plombs » et douter il y a quelques jours qu'un bonheur dans la durée soit possible pour moi, et surtout puisse venir d'autre chose que de mon art. Art qui passerait presque à la seconde place s'il n'était pas si important dans une pratique quotidienne et n'occupait, souvent la plupart de mes pensées. Mais enfin… Les pensées sont une chose et le quotidien une autre et que : *« L'homme, est forcément plus important que son œuvre, et, puisque c'est vivant qu'il est, c'est vivant que l'on doit l'aimer, non à travers une oeuvre posthume sans aucun rapport avec le présent d'un art contemporain que j'exècre »*, comme je le retrouvais dans l'un de mes textes écrit en 2004, quelques mois avant la rédaction du manifeste de l'art posthume. La vie d'abord, l'art après. Comme l'impression jusqu'à maintenant de ne m'être servi de mon art que pour nourrir ma vie. C'était une erreur.

Jessica, qui m'aide à travailler sur l'un de mes projets de livre et prépare une longue interview de moi, me demande si je suis en train d'écrire l'un de mes fameux textes du matin, et si j'y parle de ma frustration d'hier. C'est vrai que je me sentais bizarre après le départ de mon ami Ramdane et quelques heures passées dans les photos prises au temps de l'épicerie (1998-1999). Sur trois ou quatre tiroirs bien rempli nous n'en avons regardé qu'un et fait une sélection très large et bien trop rapide de « documents » qui pourraient donner lieu à une nouvelle édition.

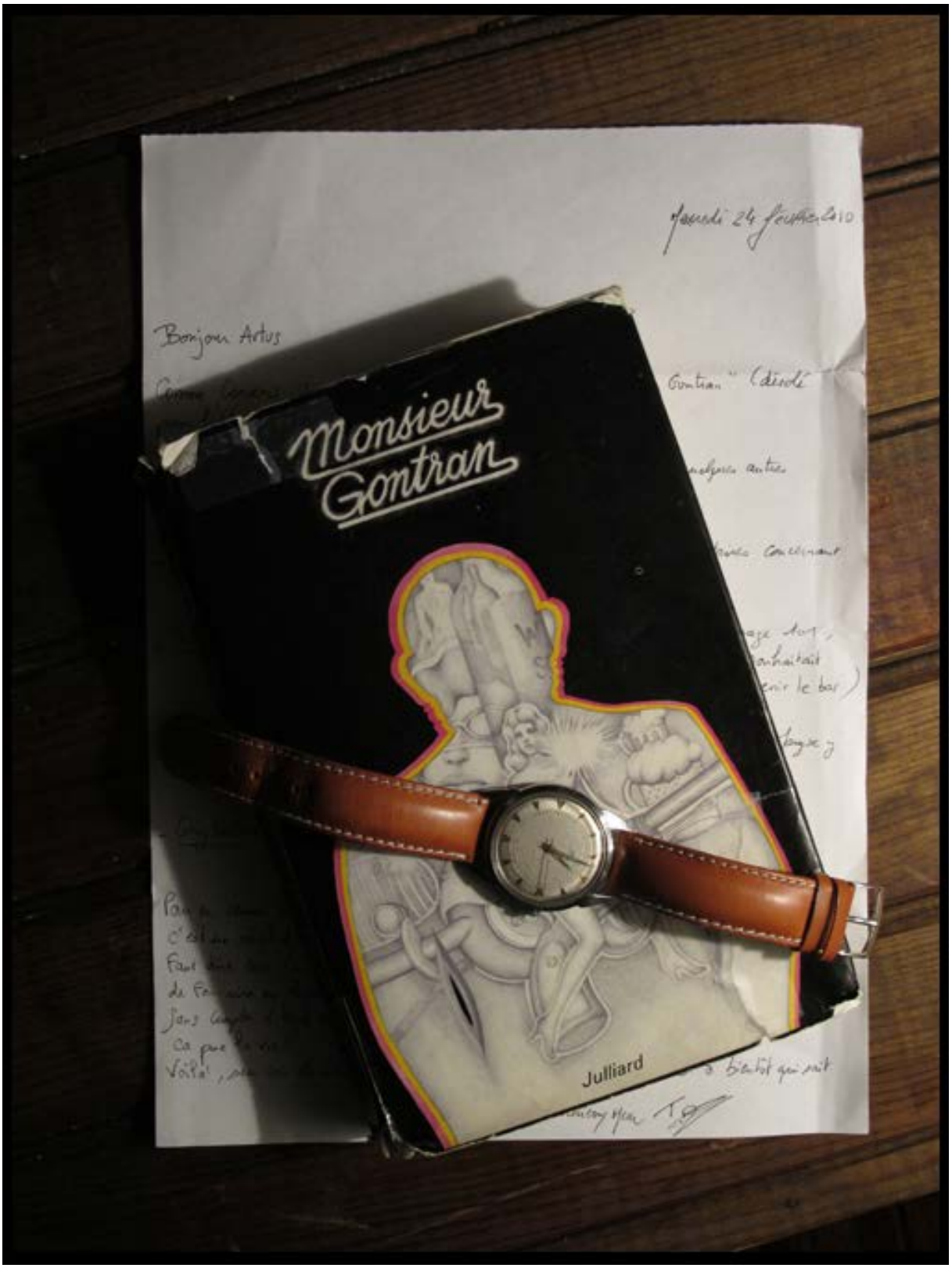
J’ai désespérément besoin d’un scanner et de nouveaux outils pour mener à bien tous ces nouveaux projets. Archiver, classer. Jeter l’inutile aussi peut-être ?

Artus

Mars 2010

ill-Blog

Monsieur Gontran



Dimanche 7 mars

Selon un site de référencement Internet 18 341 526 millions de personnes seraient allées sur mon site, mon blog, ou auraient cliqué sur l'un des liens en rapport avec artusdelavilleon.com. Il semblerait aussi qu'il y ait 18 800 entrées à mon nom sur le moteur de recherche de google, c'est à dire plus que je n'aurais même jamais imaginé. Dans la pratique, je ne sais pas vraiment si cela sert à grand-chose puisque je n'ai presque aucun retour, jamais, sur ce que je poste ici où là, et que je ne suis pas vraiment un internet geek. Cela dit il y a aussi les bonnes surprises, un mail parfois vient révolutionner mon quotidien, une rencontre en chair et en os, un coup de téléphone inattendu après un bref échange « sur la toile ». Je ne sais pas vraiment ce que je pense de tout ça… Comme si le monde était en train de passer de l'âge de pierre à l'âge de bronze sans que nous ne réalisions pleinement les conséquences de ce changement.

Dans la pratique, j'ai reçu, il y a quelques jour, un petit livre dont je parle souvent dans ces chroniques, ou ce blog si vous préférez, que m'a envoyé quelqu'un qui avait visionné le documentaire que j'avais fait sur la vie de Maryse *« Les enfants de la société du spectacle »*, où ma mère raconte sa vie, face camera, pendant qu'elle quitte progressivement l'hôpital où je pensais qu'elle allait mourir. Comme si l'histoire qu'elle me racontait, qui est aussi mon histoire, la sauvait au fur et à mesure qu'elle accomplissait son devoir de mémoire. Ce livre que je pensais s'appeler *« La tatoué »* racontait, selon elle, la période où elle tenait le bar *« L'homme de main »*, avec son ancien mari Ghislain. Maryse m'en parlait parfois en me disant qu'il s'agissait plus ou moins de mémoires, encore une fois, et semblait fière qu'un tel livre existe.

Quand j'ai reçu *« Monsieur Gontran »*, j'étais heureux et très reconnaissant envers la personne qui m'envoyait, deux ans après la mort de Maryse, un nouveau document capable d'éclairer ce qu'avait été la vie de ma mère dans les années 60, et peut-être raconter sa relation avec une époque totalement fantasmée dans mon esprit. Sa rencontre avec les Lettristes, puis les situationnistes, la période où elle dansait nue sur les tables à Saint-Germain-des-Prés accompagnée de la bohème artistique et intellectuelle d'après guerre, en fuite de la campagne profonde dont elle était issue et curieuse de tout. Après quelques pages j'ai réalisé que je ne pourrais pas lire ce livre d'un bloc comme je le fais d'habitude et qu'il allait me falloir des jours, voir même des années pour digérer ce que j'étais en train de lire.

C'est l'histoire d'un mac, sordide, écrite en argot de l'époque, qui parle

de l'une des ses gagneuses, devenue sa femme parce qu'elle avait été sa maitresse avant d'être sa pute, avec qui lui, Monsieur Gontran, avait pris un bar où, effectivement il s'était passé beaucoup de choses. Je raconte mal bien sûr, car le héro c'est ce sale type, sans morale d'aucune sorte, qui se vante et se gausse, tout au long du bouquin, de ses ignominies. Le genre de bouquin qui vous tombe des mains. Maintenant je comprends que l'on puisse se sentir profondément sali par des textes. J'aurais aimé arrêter de lire mais il était déjà trop tard. Le point de vue était intéressant, honnête si l'on peut dire, mais tellement loin du choix « artistique » (le mot est d'un ami) que ma mère semblait avoir fait de s'être prostitué « pendant un an », « à cause des odeurs », comme elle l'avait écrit sur sa copie de bac.

Bizarrement je connaissais tout, mais le point de vue était différent. Maryse m'avait toujours dit qu'elle ne se souvenait plus comment elle avait décidé de passer le pas. Dans le livre rien n'est dit, mais on sent l'emprise terrible qu'a pu avoir cet homme sur sa vie, comment, sans doute, il a pu la pousser à devenir ce qu'elle avait, paraît-il, toujours souhaité être. Maryse pute, je savais, Maryse m'a toujours tout dit, mais quand au Maryse « se faisant botter le cul pour se cultiver » se substitue *« Je choisissais ses lectures. Et pas du livre cochon, pas de l'estampe japonaise ! … ça c'était pour les travaux pratiques, pour qu'elle apprenne à traiter le client. »*, c'est un peu dur à avaler. Cela dit ma mère avait l'air d'être un parfaite chieuse (on l'aurait été à moins), incontrôlable quand elle le voulait, et parfaitement exceptionnelle.

La haine que développe Mr Gontran tout au long du livre pour *« la tatouée »*, dit beaucoup sur les relations qu'ils avaient pu avoir. S'étaient-ils aimés, sans doute, mais c'est une autre relation qui est décrite ici, un monde dont je n'avais aucune idée tangible. « Tout y passe ». Mon grand-père qui se faisait battre par sa femme et qui perd des doigts à la scie sauteuse *« parce qu'il est trop con pour pouvoir s'en servir »*, la folie de ma grand-mère… Si je me permet, c'est que Maryse a déjà tout raconté, mais il y a aussi ici ce qu'elle avait enfoui. Hier, quelqu'un m'a dit qu'il y avait de quoi faire un film, et j'ai répondu : *« - De ma vie aussi. » « – Mais la vie de ta mère, ce n'est pas ta vie ! »* Que suis-je en train de faire ici ? Créer mon mythe d'artiste, à un moment ou je suis en train de faire un livre avec Jessica, mon amie, sur mon art qui est aussi ma vie ? Je ne sais pas. Après une telle lecture je ne sais plus rien. Pourquoi ais-je tant besoin de communiquer ? De tout dire ? Parce que Maryse était déjà comme ça ? Par provocation, par soucis

« d'honnêteté », comme Ghislain l'a fait avant moi. Pourquoi Maryse était-elle si fière de ce livre et voulait-elle que je le lise ? Parce qu'il s'agit ici de vérité et que la vérité est la seule chose qui compte vraiment dans ce monde. La vérité des différents points de vue ou la vérité historique. Celle qu'on réécrit sans cesse.

Cet après-midi, j'ai dormi quelques heures, même pas découragé, fatigué, alors que j'avais bien dormi la veille, peut-être pour récupérer de toute cette nouvelle charge émotionnelle, même pas déprimé, mais sans doute, oui, profondément choqué. Une nouvelle claque dans la gueule ais-je pensé, et en même temps… En même temps quoi ?

Je savais. La rencontre de Maryse et Patrick, mon père, sur un trottoir, moi l'authentique fils de pute. Dix ans plus tard. Dix ans après sa rupture avec Ghislain, alors qu'elle disait avoir arrêté. Savoir. Savoir à tout prix. Le devoir de mémoire. Si je reviens sur ce terme c'est qu'il sous entend un devoir moral de dire, de reconnaître, et d'accepter la responsabilité que l'on peut avoir, dans la douleur que l'on a causé.

Maryse m'a causé beaucoup de douleur. D'où cela venait-il ?

Pourquoi Maryse est-elle partie de sa campagne profonde pour affronter « ça ». La violence du monde, cette violence que, bien sûr, je porte en moi, dans ma chair, mes souvenirs, ceux qui ne sont pas mémoire, justement. Ceux qui sont inscrit dans mon ADN.

Puis-je échapper à tout cela ? Bien sûr. Car il faut transformer en beauté même le pire, et, d'une certaine manière. Je dis bien d'une certaine manière. C'est ce que Ghislain a fait en écrivant ce livre, et Maryse en me disant de le lire.

« Le devoir de mémoire est le devoir moral qu'ont les États d'entretenir le souvenir des souffrances subies dans le passé par certaines catégories de la population, surtout lorsqu'il en porte la responsabilité ».

Alors, après m'être réveillé, j'ai pris mon ordinateur, et je suis venu m'installer au Mc Do pour écrire, au dessus de la place Pigalle au passé trouble. Cet après midi, alors que je buvais un Tchaï tea latte venti au Starbuck du coin de la rue en finissant « Monsieur Gontran » (je sais, je sais, mais croyez-y où non, cela a beaucoup à voir avec cette culture populaire qui me fascine), j'ai rencontré un couple qui m'a demandé quel était ce livre qui me passionnait tant. Je venais de le finir, et je leur ai tout

raconté, et puis nous avons aussi parlé de Pigalle, ce quartier d'artistes et de prostituées, de modèles… « Savez-vous si les modèles gagnaient plus que les putes », me suis-je vu demander à cet ancien banquier… « Savez-vous si ». Maryse avait été modèle aussi. Pourquoi a t-elle fait cet autre métier ?

Monsieur Gontran explique ce que Maryse n'a jamais dit :

« …c'est surtout par la tronche qu'elle était remarquable. Alors, là, complètement dingue. Pétardière ! renaudeuse ! … J'ai mis des mois à me l'assouplir. Faut dire qu'au moment où je l'ai prise, c'était une cavette de vingt ans. Elle faisait ses études et devait passer sa seconde partie du bac. Elle avait été ma maîtresse un certain temps, mais je la poussais hein ? Et très sérieusement ! « Termine ! je lui répétais. Travaille et termine tes études, t'as pas traîné sur les bancs pour finir en couilles, sans diplôme quand même ! » Seulement cette conne foutait rien. Je ne sais pas si elle en était incapable ou si elle voulait pas. Toujours est-il qu'elle a échoué. Je lui ai dit : « écoute fillette, qu'est-ce que tu vas glander dans la vie ? » Elle savait pas. Alors j'ai décidé pour elle. « Eh bien, puisque tu fais pas d'études, travailler pour soixante sacs par mois à l'EDF ça vaut pas un coup de cidre. Tu vas y aller. » Et elle s'est retrouvée aux asperges. Elle a fait ses classes chez la mère Lucienne, aux Halles, et après je lui ai trouvé une place à la Madeleine.

Mon vieux, ça a été tout de suite une gagneuse ! »

Et après arrivent les détails que je ne retranscris pas ici…

« … Du jour où elle s'est retrouvée au tapin, elle est devenue adulte… Elle le sentait… elle se le prouvait… Remarque je l'avais policée un peu… je lui avais appris des trucs, les usages de son monde… et de l'autre, tu vois ? »

Puis le passage où il lui choisi ses lectures pour appâter le client, et :

« Je lui faisais lire tout ce qu'il y avait de bon… ça pouvait aller de la vie des hommes illustres jusqu'à Stendhal, en passant par Aragon. « Le cul c'est une chose, je lui disais, la tête en est une autre. Ton cul est à tout le monde, pas ta tête. Faut la soigner. » Alors, même quand elle tapinait, je l'emmenais à des concerts, des expositions, des musées… ça lui faisait une vie différente des putes ordinaires. »

Des trucs comme ça.

18 341 526 millions de personnes oui. La merde !

Ma psychanalyse en public, et ma copine qui me dit qu'elle a aussi besoin de légèreté. D'arbres, de nature.

Ne pas confondre poids et profondeur.

Ne pas confondre

Ne pas confondre

Je continue de dire que je n'ai jamais été aussi heureux, malgré tout, où à cause de tout. Comment suis-je passé au dessus de tout ça ?

Comment pourrais-je faire lire *« Monsieur Gontran »* à mes enfants un jour si eux aussi se mettent à confondre.

Les arbres, la nature, et le bitume. Le blanc et le noir. Qui font notre humanité.

Les derniers mots de ce livre si honteux, enfin… juste un peu avant la fin :

Monsieur Gontran, encore dans la merde, parle à un avocat.

« - Merde, vous y allez fort !

- C'est vous qui y allez fort ! Dans la vie il convient d'être insignifiant, effacé, respectueux. Or, vous, vous baisez à gogo, vous bombez le torse, vous tonitruez, vous cognez et vous chantez cocorico ! Vous vous prenez pour un julot, vous êtes un bourrin. Et vous agissez comme vous en avez envie… comme la plupart des mâles ont envie d'agir…

- Vous y compris peut-être ?

- Moi y compris. Et le juge comme les autres. Vous êtes une insulte à notre hypocrisie et à nos regrets. Ça aidera bien à vous condamner.

- Mais bon sang ! La vérité c'est qu'on m'a traité de PD et que…

La vérité, il s'en foutait. Chacun la sienne et rien de moins supportable que celle des autres. Dans mon cas, il ignorait ce qu'elle était, mais il

savait bien ce qu'elle allait devenir (…).

« Et vous vous trouvez seul devant la France laborieuse, suffisant, monumental, rigolard, insolent de crinière et de barbe, avec votre voix rauque et vos dents en moins. On vous verra ignoble, inutile, et heureux par dessus le marché… ». Il me les pelait vraiment, l'enviandé !

- Toi, le cher maître, je lui envoie dans le tube, je vais venir te faire avaler ton encrier si tu continues !

- Vous voyez bien que la vérité des autres est insupportable ?

Et il a raccroché ».

Au moins être fier, de ce que l'on est, ou en tout cas l'accepter, et ensuite… Mouais. Quel fils de pute quand même !

Sinon, j'ai enfin fini de payer ma montre Lip, pour le symbole, vous savez…

Portraits de villes

Le vernissage #3

Pour la troisième année consécutive
la galerie Philippe Chaume accueille
l'exposition *Portraits de villes*, 3e opus
des éditions be-pôles
Photographies de Moscou par
Harry Gruyaert, New York capturé
par Steve Hiett, Pékin illustré
par Artus de Lavilléon et Sarajevo
raconté par Lina Scheynius
Vernissage le jeudi 25 mars 2010
à partir de 18 heures
Exposition 26 mars - 15 mai 2010
Galerie Philippe Chaume
9 rue de Marseille 75010 Paris

www.be-poles.com™
En partenariat avec Radio Nova

Portraits de villes

GALERIE PHILIPPE CHAUME

Vernissage le jeudi 25 mars de 18h à 21h30

expo du vendredi 26 au 15 mai 2010

9, rue de Marseille 75010 paris

De décembre 2001 à mars 2008, j'habite en chine, à Pékin, dans le quartier des ambassades de Sanlitun, où je suis venu rejoindre mon amie Eleonora. Je réalise dans son grand appartement surchauffé mes premiers grands dessins, et quelques customisations de peintures, qui donneront lieu à mon retour à une exposition à la galerie Patricia Dorfmann qui me représente. Cette exposition malgré son grand succès me déçoit pourtant, car, si j'y vend beaucoup, je crois y perdre le caractère de révolte qui fait de mon art ce qu'il est. Tout est bien encadré, bien montré, parfait en un certain sens. Pourquoi suis-je si déçu ? Je n'en sais rien.

Deux ans plus tard, j'expose à la fois les dessins issus du fanzine jamais publié en France que j'avais réalisé là-bas (Deadpan spécial Chine ed. Elk), ainsi qu'une série photo que j'avais prise alors que mon ami Michel le Bayon était venu me rendre visite, au hasard de nos ballades "à la recherche du dernier communiste".

D'après une journaliste on y sent un vide et une solitude immense.

Qui n'a pas été à Beijing ne peut comprendre cette sensation, des expatriés d'un côté et de l'autre des chinois incapables de parler un mot d'anglais -sauf dans le cadre de relations principalement basées sur l'intérêt. La mondialisation et le capitalisme, tandis que dans les Hutòng et les rues adjacentes, le peuple s'active.

J'aurais aimé parler la langue de tous ces gens que l'on expulsait un à un de l'autre côté du 5th ring road à cause des jeux Olympiques, mais malheureusement mon seul contact avec la culture chinoise aura été une exposition sur l'équivalent de leurs grottes de Lascaux, une autre sur les posters datant de la révolution culturelle, et, bien sûr et surtout, les dumplings dans la rue, "comme à Paris rue au Maire" "mais en mieux". Quelques échanges de regards amusés donc, une ou deux poignées de mains, et durant la durée de l'exposition que j'ai faite avec mon ami

Jocko Weyland aux pied des CCTV tower, la rencontre de cette famille de chiffonniers, ou récupérateurs d'ordures, qui habitaient là, dans les débris d'un vieux quartier qui venait d'être rasé.

Deux ans plus tard Pékin continue de me manquer comme une ville où j'aurais facilement pu passer quelques années de ma vie.

Puis je suis rentré, j'ai rencontré une autre femme, commencé à penser à faire des enfants, et je me suis dit que ce n'était pas si mal d'encadrer les choses et de les vendre comme trace et preuve d'un vécu.

Si l'on me demandais aujourd'hui comme hier sur quoi porte mon travail, je dirais sans hésiter :"Sur le destin", les rencontres, la vie, dieu, sur ce qui fait qu'on est ce qu'on est et pas autre chose.

Peu de temps après avoir rencontré Jessica, ma nouvelle amie, je me suis enfermé pendant 15 jours dans un stand à tee-shirt exigüe, fermé et opaque, caché dans un grand magasin. Toutes les nuits, en dehors des heures d'ouverture donc, j'étais enfermé dans une autre boîte dans laquelle j'écrivais des textes qui étaient publiés sur le blog du journal le Monde sous le titre "Consumérisme" (http://artusconsumerisme.blog.lemonde.fr/).

À ce jour, personne n'a voulu montrer les traces que j'ai réalisé avec des amis de cette performance. "Pas assez commercial". Par contre le petit livre sur mes photos de chine est maintenant disponible et accessible à tous.

Que dire de tout cela ? La peinture "Elle doute" sur laquelle j'étais intervenu à Pékin, ainsi que "Capitalism turned me into a fuckin bitch", et "She is confused" ont été interdites à la foire internationale de Shangaï et tout le monde s'en est plaint (Connaissance des arts – sept. 08. "Elle doute").

Alors j'encadre, j'encadre, et je ne cesse de penser à comment faire pour montrer le reste, tout le reste de mon "travail".

Il parait que 18 341 526 millions de personnes sont venues sur mon site et mon blog si j'en crois un site d'analyse qui fait référence (je sais je sais, je rabâche). Si on m'avait dit il y a quelques années que la contre-culture passerait par internet, je crois que je me serais bien moqué. Mais

quelle contre-culture au fait ? Celle à laquelle J'emprunte mon langage artistique, ou celle, bien réelle, qui se tait, se terre, et attend son heure ?

Les livres contenant le titre "Insoumission" n'ont jamais autant vendu et en ne compte plus les films qui nous parlent de Mesrine, de la bande à Baader, et du Ché. Camus écrit "Les justes" en 1949 ; on le joue actuellement au théâtre dans une mise en scène splendide mais absolument effarante car elle fait contre-sens total.

Hier, avant de me coucher, j'ai relu "Le discours de Suède". Le texte m'a remué au plus profond de mon être et m'a rappelé pourquoi j'avais un jour choisi d'être artiste : tout simplement parce que je n'avais pas le choix.

Montrer, exister, échanger. Vivre. Et tenter de partager, toujours.

Le reste ne dépend pas de nous et c'est sans doute mieux… Et pourtant…

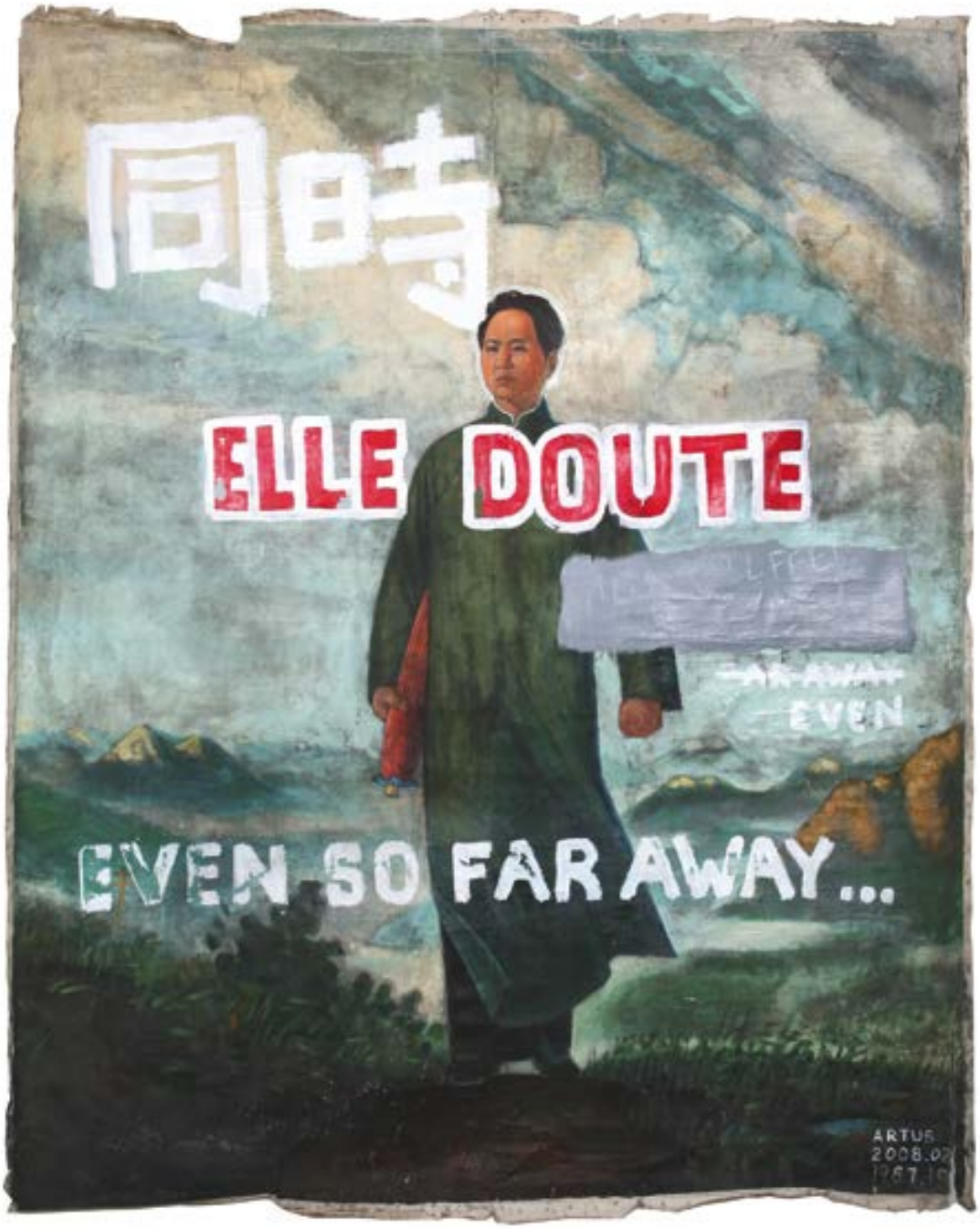
Artus, veille d'expo, à Paris, fin mars 2010.

À pékin

De décembre 2007 à mars 2008, j'habite en chine, dans le quartier des ambassades de Samlitun, où je suis venu rejoindre mon amie Eleonora. Je réalise dans son grand appartement surchauffé mes premiers grands dessins, et quelques customisations de peinture, qui donneront lieu à mon retour à une exposition à la galerie Patricia Dorfmann qui me représente. Cette exposition qui fait mon succès, me déçoit beaucoup, car, si j'y vend beaucoup, je crois y perdre le carractère de révolte qui fait de mon art ce qu'il est. Tout est bien encadré, bien montré, parfait en un certain sens. Pourquoi suis-je si déçu ? Je n'en sais rien. Deux ans plus tard, j'expose à la fois les dessins issus du fanzine jamais publié en France que j'avais réalisé là-bas, ainsi qu'une série photo que j'avais réalisée alors que mon ami Michel le Bayon était venu me rendre visite au hasard de nos ballades "à la recherch recherche du dernier communiste". D'après une journaliste en y send un vide et une solitude immense. Qui n'a pas été à Beijing ne peut comprendre cette sensation, des expatriés d'un côté et de l'autre des chinois incapables de parler un mot d'anglais sauf dans le cadre de relations principalement basées sur l'intérêt. La mondialisation et le capitalisme. tandis que dans les Huteng, et les rues adjacentes le peuple s'active. J'aurais aimé parler la langue de tous ces gens que l'on expulsait un à un de l'autre côté du fifth ring road à cause des jeux Olympiques, mais malheureusement mon seul contact avec la culture chinoise aura été une exposition sur l'équivalent de leurs grottes de Lascaux, une autre sur les posters datant de la révolution culturelle et, bien sur et surtout, les dumplings dans la rue, "comme à Paris rue au Maire" mais en mieux". Quelques échanges deregards amusés donc, une ou deux poignées de mains, et durant la durée de l'exposition que j'ai faite avec mon ami Jocke Weyland aux pied des CCTV tower, la rencontre de cette famille de chiffoniers, ou récupérateurs d'ordures, qui habitaient là, dans les débris d'un vieux quartier qui venait d'être rasé. Deux ans plus tard Pékin continue de me manquer comme une ville ou j'aurais facillement pu passer quelques années de ma vie. Puis je suis rentré, j'ai rencontré une autre femme commencé à penser à faire des enfants, et je me suis dit que ce n'était pas si mal d'encadrer les choses et de les vendre comme trace et preuve d'un vécu. Si l'on me demandais aujourd'hui comme hier sur quoi porte mon travail, je dirais sans hésiter : "Sur le destin", les rencontres la vie le choix, ce qui fait qu'on est ce qu'on est et pas autre chose. Peu de temps après avoir rencontré Jessica, ma nouvelle amie, je me suis enfermé pendant 15 jours dans un stand à tee-shirt exigu fermé et opaque caché dans un grand magasin; toutes les nuits, en dehors des ouvertures donc, j'étais enfermé dans une autre boite dans laquelle j'écrivais des textes qui étaient publiés sur le blog du journal le Monde sous le titre " "Consumérisme". À ce jour, personne n'a voulu montrer les traces que j'ai réalisé avec des amis de cette performance. Pas assez commerciale. Par contre le petit livre sur mes photos de chine est maintenant disponible et accessible à tous. Que dire de tout cela ? La peinture "Elle doute" sur laquelle j'étais intervenue à Pékin, ainsi que "Capitalism turned me into a fuckin bitch", et "She is confused" en été interdites à la foire internationale de Shangaï et tout le monde s'en est plaint. La censure à Paris est bien plus subversive car générée par les galeristes et les lois du marché. "Tu comprends Artus, il y a des choses qui ne se vendent pas".

Alors j'encadre, j'encadre, j'encadre, et je ne cesse de penser à comment faire pour montrer le reste ... Il paraît que 18 341 526 millions de personnes sont venues sur mon site et mon blog en 4 ans, si j'en crois un site d'analysequi fait référence. Si on m'avait dit que la contre culture passait par internet... Je crois que je me serais bien bien moqué. Mais quelle contre-culture bien moqué. Mais quelle contre culture au fait ? Celle à laquelle j'emprunte mon language artistique, ou celle, bien réelle, qui se tait, se terre, et attend son heure ; les livres contenant le titre "Insoumission " n'ont jamais autant vendu et on ne compte plus les films qui nous parlent de Mesrine, de la bande à Baader, et du Che. Camus écrit "Les justes" en 1949, on le joue actuellement au théatre dans unemise en scène splendide mais absolument effarente car elle fait contre sens total en ce moment au théâtre. Hier, avant de me coucher, j'ai relu "Le discours de Suède". Le texte m'a remué au plus frefond de mon être et m'a rapellé pourquoi j'avais un jour choisi d'être artiste : tout simplement parceque je n'avais pas le choix. Montrer, exister. Vivre. et tenter de partager, toujours. Le reste ne dépend pas de nous et c'est sans doute tant mieux... Et pourtant...

Artus, veille d'expo
à Paris, fin mars 2010.



PS/ Pour ceux qui consulteraient cet article sur Facebook, notez qu'il s'agit d'un compte que je ne peux pas consulter car il ne m'appartient pas et que je n'en connais pas les codes d'accès. Vous pouvez néanmoins me joindre sur artusdelavilleon@hotmail.com, ou voir mon travail sur artusdelavilleon.com. Merci pour vos nombreuses visites. Artus

Artus

Mai 2010

ill-Blog

Monthou-sur-Cher

Dimanche 28 mars 2010.

Je suis assis dans un café de Pigalle tandis qu'une bruine légère tombe sur Paris. Sur mon ordinateur le nouvel album des Brian Jonestown Massacre passe en boucle depuis plusieurs jours. Je me sens bien. Une expo amenant une autre expo puis encore une autre expo, je ne suis plus trop inquiet pour ma « carrière artistique », même si je ne cesse de me questionner sur le sens que je veux donner aux choses, à ma vie, à ce que je vois, lit et écoute.

L'autre soir, à mon vernissage pour la sortie du livre sur mon voyage en chine de 2007, le public s'est extasié devant une petite installation de polaroïds et quelques dessins noirs et blancs qui n'exprimaient (selon moi) pas grand chose d'autre qu'une maitrise photographique et graphique – ce qui est déjà bien – alors que je continue de me battre

pour trouver un endroit ou montrer « consumérisme », et les images d'une performance autrement plus politique et engagée. Signe des temps, il semblerait que personne ne veuille prendre ce risque. Alors on me dit que je crache dans la soupe, que je ne suis jamais satisfait, que je devrais cesser de me plaindre. J'ai la réputation, paraît-il, de m'embrouiller souvent, d'avoir amis et ennemis, bref, d'être quelqu'un d'entier même si on me décrirait plus volontiers comme un « chelou », ou un « relou » parfois. Je ne comprend décidément pas ce monde ou trop bien.

Hier, dans une librairie de livres d'occasion je suis tombé sur *Ou bien ou bien*, de Kierkegaard. Voici un extrait :

« Laissons les autres gémir sur la méchanceté de l'époque. Moi, je me plains de sa mesquinerie ; car elle est sans passion. Les pensées des hommes sont minces comme des dentelles, et eux-mêmes pitoyables comme des dentellières. Les pensées de leur cœur trop pauvres pour être coupables. Si un ver de terre nourrissait de telles pensées on pourrait peut-être considérer cela comme un péché, mais non lorsqu'il s'agit d'un homme crée à l'image de dieu. Leurs désirs sont mesurés, indolents, leurs passions somnolentes ; ces âmes mercenaires accomplissent leur devoir mais se permettent néanmoins (…) de rogner quelque peu la monnaie. »

Après *Artistes sans œuvres* de Jouannais je m'imagine peut-être lire ce livre jusqu'au bout, alors que j'ai de plus en plus de mal a finir les livres que je commence. Pour en revenir à mon exposition, j'ai pour une fois décidé d'envoyer des mails et des sms à la plupart de mes contacts, chose que je ne fais plus jamais, et j'ai eu la surprise de voir des amis que je n'avais pas vu depuis longtemps se joindre à la longue liste d'invités. Mes potes skateurs, anciens mannequins, photographes, amis d'enfance, famille, journalistes, businessmen, avocats, créateurs en tout genre, ce qui a crée un très joli événement comme on en vit rarement. Le livre a beaucoup plu, de même que les polaroïds encadrés et la peinture ramenée de Chine ; les éditeurs et le galeriste, tous très sympathiques, semblaient ravis, et trouver du sens à tout cela. J'ai même vendu plusieurs œuvres, et notamment l'édition originale imprimée d'un petit livre que j'avais écrit en Chine. Le texte qui introduit l'expo, ou je gémis « sur la mesquinerie sans passion de l'époque », a été beaucoup lu et apprécié.

Qu'attendent mes spectateurs ? De passer un bon moment, de voir des

jolies œuvres, ou de vivre à travers moi un sens et un engagement qui n'est souvent pas le leur. J'ai de plus en plus l'impression que quelque chose est en train de changer en moi, la certitude que jamais je ne changerais se fait de plus en plus nette. Contradiction ? Non. Il faut aller plus loin, plus fort, ne rien renier et continuer de dire, d'écrire, et d'utiliser tous les moyens nécessaires à l'accomplissement de ce dont je me crois capable.

Un ami américain est là pour quelques jours, il est un digne représentant de l'underground américain des années 90, skateboard, fanzines, détournements divers et variés, photos floues mais historiques, etc. « The top of the shit pile », « like my ex girlfriend used to say », ajoute-t-il quand on lui demande les raisons de son engagement. Après avoir publié *The answer is never*, Jocko Weyland est devenu une sorte de référence dans la culture skate. « When are you going to stop skateboarding » semble être la question à laquelle son livre répond, j'y vois un engagement plus profond. Malheureusement aujourd'hui, ce sont ces mêmes marques qu'il combattait, et d'une certaine manière combat toujours, qui lui payent le voyage pour exposer dans des magasins tendances qui n'ont selon moi que peu d'idées de ce avec quoi elles flirtent. Comment ne pas accepter la reconnaissance ? Comment dire non ? Ceux à qui nous parlions ont grandit dans la société, et, une fois adultes, n'ont pas pour autant oublié ceux que d'autres choix ont constitués. Celui là travaille dans une boutique, celui là importe des chaussures, cet autre a eu plus de chance et a réussit à « percer », et faire plus d'argent que tous ces amis réunis. Il va acheter une ou deux « œuvres », pourquoi pas, cela fera joli dans son salon. Mais attention, il ne veut pas quelque chose de trop violent… Comment y faire face chaque jour de sa vie ? Et puis « il y a des musées pour ça ».

J'ai été à un dîner avec des gens avec qui j'étais en école primaire, personne n'avait changé, les énergies étaient les mêmes, et j'étais bien l'artiste, celui qui avait toujours été différent et similaire. Comment choisit-on son destin ? Comment un destin nous choisit-il ? D'après Kierkegaard, *« Il est vraiment naïf de croire que les cris et les vociférations peuvent avoir une utilité dans ce monde et modifier le destin. Il faut accepter celui-ci tel qu'il se présente et garder toujours la mesure ».* Je ne suis absolument pas d'accord avec ça même si *« il est assez curieux que ce soit toujours les mêmes choses qui nous occupent à toute les époques de la vie ».* Le stade esthétique ne peut être sans aucune éthique, ou alors il ne vaut rien !

Pourquoi achète-t-on une œuvre qui transcende, car il y a bien des gens qui les achètent ces œuvres-là. Et très souvent ce sont des gens qui n'en ont pas les moyens qui « scotchent » les œuvres qui importent le plus pour moi.

Avec Jessica, nous continuons de travailler sur cette longue interview qui viendra illustrer le livre que je suis en train de réaliser sur tout mon travail depuis 20 ans. Hier, un ami me demande quels sont mes projets du moment, je lui dit que j'aimerais bien ouvrir une galerie, et il me répond : « pourquoi pas ? Je pourrais peut-être te trouver de l'argent, investir un peu ». Créer un lieu de vie plutôt qu'un lieu d'art. L'idée me travaille, c'est d'ailleurs la seul façon de travailler, être travaillé par.

Plein de choses à faire aujourd'hui. Continuer *Ou bien ou bien*, mettre de l'ordre dans mes textes, relire l'interview de Jessica, « customiser » une toile, organiser, ou aller au cinéma voir le dernier Tim Burton…

Hmmmm.

Finalement nous sommes allés nous promener avec Jessica, un peu au hasard, et j'ai passé une merveilleuse soirée.

Mercredi 7 avril.

Deuxième nuit passée presque sans dormir après une journée de rendez-vous, à me balader en skate d'un endroit à un autre, et à vaguement travailler. Mal au dos comme un vieux. Perdu (ou gagné) deux heures au Mc Do à relire l'interview que Jessica fait de moi, des choses intéressantes, d'autres moins, mais une pensée qui semble stable et logique. Le serveur du Chao Bâ qui drague ma copine sans aucune vergogne et l'autre, sans doute homosexuel qui me sourie parfois (à se demander si ils n'ont pas un deal ces deux là !). Vu au cinéma *Achille et la Tortue* de Kitano, qui parle d'un artiste sans style véritable (sauf celui qui lie les maîtres qu'il imite), et fini sa vie sans reconnaissance autre que celle de sa femme. De bonnes barres de rire devant des œuvres parfois tellement loufoques qu'elles en deviennent géniales. Le héros qui assiste à sa vie, presque en témoin, presque sans jamais parler, concentré comme personne sur son œuvre. A-t-il décidé d'être artiste ou cela lui est-il tout simplement arrivé ? Je repense à ce texte écrit il y a quelques jours et à la cicatrice que j'ai dans ma main

droite à cause d'une chute violente en Roller autour de mes 20 ans. Cette chute a-t-elle changé ma ligne de destinée ? Le fait d'avoir fait des sports dit extrêmes. Même pas peur même pas mal… Hier soir, alors que je n'arrivais pas à dormir donc, j'ai noté sur un post it :

« Ma trajectoire, qu'est-ce qui m'arrivera si… Je suis quelqu'un qui pense beaucoup. Pendant la nuit je peux me lever dix à quinze fois, pour aller me dégourdir les jambes, boire, pisser un coup. J'ai le sommeil léger. Dernièrement quelque chose a changé ».

Quand je traverse la grande chambre ou j'habite avec Jessica, je me dis que plus rien ne sera jamais plus comme avant, que je suis à la veille de quelque chose de grand, ou pas d'ailleurs, de quelque chose de différent, comme avant un saut dans l'inconnu. Bizarrement, souvent, en traversant cette chambre, je me touche le ventre avant d'ouvrir la porte qui mène aux toilettes. Je me dis, tiens, j'ai encore grossis, mais j'aime bien cette petite boule dure et ferme au milieu de mon corps. Elle me rassure je crois. Je suis tellement amoureux de Jessica ! Dans mes carnets, je continue de noter des phrases de films.

There is only one thing, can my violence conquiers yours ?

What would be worse ? To live as a monster, or to die as a good man ? (Shutter Island de Scorcese)

Puis :

Le talent n'a rien à voir avec la renommée (Achille et la tortue)

Sinon, je continue de chercher un nom à la galerie que je veux ouvrir

Voilà les premières propositions

Le trou de balle

Galerie Nul

Au grand jour

Les individualistes réunis

Zéro-onze

Mais rien ne me satisfait vraiment…

Dans quelques instants nous allons nous ré-installer au Chao Bâ pour continuer l'interview avec Jessica. Tellement de travail en attente, de choses que je ne fais pas, et d'autres que je fais à la place de. Jessica commence à me comprendre bien, elle dit que je suis libre, mais le suis-je vraiment ?

Peut-on réellement l'être quand on est dirigé par un choix dont on ne sait, finalement, rien, car rien, quand on n'y pense, n'aurais pu nous mener ailleurs que nous sommes aujourd'hui et en ce moment.

Le bruit de l'école à côté, les enfants qui jouent.

La prédestination.

Il y a longtemps que j'ai accepté même si je marche parfois sans savoir ou je vais. Et j'adore ça.

Vendredi 16 avril.

Matin, réveil tranquille. Je suis assis à la grande table en bois du salon. Dehors il semble faire beau mais c'est assez dur à savoir vu d'ici, malgré la très jolie cour pleine d'arbres et de verdure, peu de lumière réussit à filtrer à travers les grandes baies vitrées ; Comme un peu tout le monde dans l'appartement j'attends l'été, le moment ou la chaleur sera si forte que se terrer à l'ombre deviendra un luxe. Le mois d'août à Paris. Sur la chaine hi-fi passe une chanson de Nine Inch Nails, le refrain indique « too fuct up to care anymore ». Je pense au chemin parcouru cette année. « It didn't happened the way you wanted it too. Now you know how it feels like ». Hier j'ai reçu un texto d'une ex qui m'avait proposé il y a quelques temps, alors que je vis le plus grand bonheur avec Jesica, de recoucher avec elle. Je pense à cette femme que la drogue a détruit en partie, à son parcours, au fait qu'elle ait réussit à s'en sortir et qu'elle pense à moi. A la violence du monde. Cela me perturbe un peu, car je l'ai beaucoup aimé et parce que j'ai beaucoup d'empathie pour elle. L'amour sera toujours là, mais il est maintenant devenu tout autre. Un sentiment à la fois distant et présent, mais pas dans le sens d'un retour en arrière. J'envisage rarement les retours en arrière dans les actes même s'il n'est pas désagréable d'imaginer en pensée ce qui se serait passé si. Rien sans doute. Tout à sa place et pour une raison précise. Jessica aujourd'hui et demain, d'autres hier. L'art qui n'a jamais cessé de

me guider, et mon amour des gens –celui qui me liait à cette femme qui me dit maintenant ne plus aimer personne… Le fameux point limite. « Je lui avait bien dit que cela se passerait comme ça ». « Now you know how it feels like ». J'arrête les Nine Inch nails. Je ne les aime plus. Jessica me demande pourquoi je parle tellement des punks aujourd'hui ? Pourquoi ils m'attirent tant, alors qu'elle est en train de lire Please kill me, l'un des livres référence en la matière. Parce que j'aime leur énergie et pas leur no futur. Vous avez envie de le faire, faites-le. Et ce n'est pas parce que c'est la fin du monde que. Dirty de Sonic Youth maintenant. Vieux non-tubes des années 90, ceux que tout le monde écoutait pourtant.

Mardi 4 mai.

J'écris de moins en moins, en quelques années j'ai « tout écrit », tout ce que je pouvais en tout cas, mes mémoires vécues au quotidien devenues simple archivage de vécu. Bloqué en moi-même comme d'autres dans leur travail. Ce destin de l'homme qui tourne en rond, prisonnier de sa carcasse et de ses faires. Celui là est artiste, cet autre boucher, ce troisième cadre dynamique, ce quatrième trader, ce cinquième DA, ce sixième maçon, ce septième sans emploi, à parler toujours de la même chose, toujours plus ou moins du même quotidien même s'il est différent. Je ne sais plus trop où aller et je trouve cela fantastique. Inventer, réinventer. Publier, montrer, me détacher.

Et si on m'en empêchait.

Consumérisme par exemple.

Avec Jessica nous sommes descendus à Lyon voir l'exposition rétrospective de Ben, Ben dont le travail a soixante dix ans ne semble plus motivé que par la peur de la mort. Mon message sera-t-il bien compris. Et Jessica qui remarque : « c'est fou, toute une vie pour dire une seule chose ». J'adore le travail de Ben jusque dans le milieu des années 70, et après quoi ? Les toiles noires, les agendas et tous ces produits dérivés. Dans le catalogue de l'exposition on peut lire tout ce que Ben a fait avant tout le monde, et tout ce pour quoi il n'a pas été reconnu, ce qu'il n'a jamais cessé de dire justement. Mais quoi exactement ? Quel est le message de Ben ?

Quand s'est-il mis à bloquer, quand est-il devenu génial ou plutôt quand a-t-il cessé de l'être ? Quand son désir de reconnaissance a dépassé sa

créativité. Quand il a accepté la case dans laquelle on l'avait mis ?

L'autre jour une fille a dit dans une phrase que j'étais « la voix de la contre culture », une belle blague qui m'a a la fois beaucoup fait rire et un peut bouleversé. La voix de la contre culture. Je me suis dit que ça ferait un joli titre de roman, un truc un peu ironique, très second degré. Je ne pense pas que la contre culture soit jamais réellement second degré, elle est naïve, parfois puissante, toujours engagée, mais rarement second degré – lui manque presque toujours la distance avec elle-même et avec les autres…

Mes amis de ill-studio me disent que je tourne en rond (dans mes textes). Ont-ils raison ?

« Tout ça pour dire une seule chose ? »

« Que tout est art et que tout le monde peut le faire ». Dixit Jessica.

Lutter contre l'élitisme donc ? La raison des produits dérivés. Les années 70. Et maintenant quoi ? Apprendre la beauté du monde (tout est art), ou plutôt que nous sommes tous égaux.

Sur le chemin de Lyon je suis retourné au petit village du Loir et Cher ou j'ai en partie passé mon enfance. Un ami était là et j'ai vu les ravages du regard des autres sur sa différence. Quand j'ai fait le film sur ma mère et que je l'ai interviewé il y a deux ou trois ans, l'équipe de tournage avait peur de lui. Des yeux très clairs, presque délavés, les dents pourries, la stature impressionnante, et les voisins qui balancent : « Les pompiers sont venus, on l'a attaché à un arbre. Il a détruit sa voiture à coup de masse quand il a perdu son permis, il ne fout rien depuis qu'il a eu son accident du travail (qui l'handicape à tel point qu'il ne peut presque rien porter). On l'a amené. Il a failli tuer sa mère… ». Le huis-clos. L'impossibilité de quitter le village, de travailler. Et mon ami me dit : « Tu te souviens quand j'avais gagné ce concours de dessin, quand ta mère m'apprenais à lire, les policiers m'ont confisqués ma collection de couteaux, ils ont jugé que j'étais trop dangereux, tu as vu comme j'ai arrangé le garage ? Je récupère des palettes usagées et j'en fais des placards, des pots de fleurs, des moulins pour jardin. Sinon je vais à la pèche. Je prends des médicaments hyper fort pour la douleur, à cause de mon dos. L'accident est arrivé le … à 18h précises, il y a 18 ans ». Avec Jessica nous avons très mal dormi parce que nous aussi nous avions un peu peur. Que ce serait-il passé s'il avait grandi dans un autre

environnement, s'il avait été plus fort ? Plus fort que son « destin ».

Mon ami d'enfance qui sera toujours mon ami.

En tapant mon nom sur internet je suis tombé sur un article sur moi que je n'avais jamais lu. Voici un copié collé de cet article qui m'a beaucoup plu et l'adresse ou le trouver. Merci à celui qui l'a écrit. Le texte n'est pas signé.

Les réalités des êtres peuvent être si différentes.

MERCREDI 20 MAI 2009

Le rebelle et le banquier : à propos d'Artus, du politiquement correct et de la Banque Populaire…

http://some-cool-stuff.blogspot.com/2009/05/le-rebelle-et-le-banquier-propos-dartus.html

Avant d'exposer à la galerie AAA -"Tout ou rien (S'adresser en face)" du 11 juin au 21 juin - Artus de Lavilléon expose actuellement, et ce jusqu'au 30 mai, chez The Lazy Dog. Sous le titre amusant de "Posters en vente à la boutique", il propose une série de dessins grand format à l'encre de Chine.

L'annonce de cette exposition a fait le tour des blogs s'intéressant aux arts graphiques tendance contre-culture. Il faut dire qu'en communicant inspiré Artus avait rendu public, quelques jours avant le vernissage de la dite expo, une note d'intention susceptible d'ouvrir l'appétit des plus perplexes. Qu'on en juge : « L'exposition « Posters en vente à la boutique », est la réponse à l'exposition « Tomorrow is the first day of the rest of you li(f)es », qui avait eu lieu à la galerie Patricia Dorfmann à mon retour de Chine en juin 2008. J'avais accepté d'y montrer un travail très politiquement correct qui m'avait valu la reconnaissance des milieux de l'art et, malgré les nombreuses ventes, m'avait laissé un goût de défaite dans la bouche. Chez Lazy dog je compte tenter de rétablir une vérité propre à ma démarche « contre culturelle » et à ses limites ».

Dans le cas où cette annonce de rébellion n'aurait pas suffi, le flyer de l'événement en rajoutait une louche : "Depuis que ça marchait je ne m'étais encore jamais senti autant dans la peau d'un vendu. Pour moi

l'art servait à autre chose qu'à vendre des jolis dessins et avait beaucoup à voir avec la contestation des systèmes en place. Aujourd'hui "la contre culture" ne voulait plus rien dire qu'un beau chèque dans la poche un jour ou l'autre, et on voulait nous faire croire que ça ne dérangeais (sic) personne… Vraiment ?".

Mazette : on tenait là un artiste engagé, noble représentant d'une espèce pourtant malheureusement en voie de disparition ! Et comme pour mieux susciter une certaine nostalgie envers les belles année de l'art contestataire, Artus promettait une performance "saignante" le jour du vernissage de son exposition, à "21 h précise" : "vu que je suis très énervé contre tout en ce moment je vous conseille de ne pas la louper celle-là…. Ca va saigner !".

A 21 heure précise donc, le 30 mai dernier, Artus s'est mis à poil (ohhhhhhh !), a déchiré ses posters accrochés aux murs (ahhhhhhh !), derrière lesquels sont soudain apparus des mots grossiers peints en rouge (ihhhhhhh !).

Trêve d'ironie cependant. Malgré la dimension surannée et potache de la dite "performance", le travail d'Artus est loin d'être inintéressant. Cela a des faux airs de Raymond Pettibon dans le dessin, des vrais airs de Lichtenstein dans la composition et de vrais faux airs de Debord dans le propos comme dans la manière. Le tout avec une dimension autobiographique bien dans l'air du temps. C'est à la fois plaisant et intelligent, amusant et stylé et, faute de savoir susciter la révolte par des moyens nouveaux, cela a au moins le mérite d'évoquer une période où d'autres, sans doute plus inspirés ou plus révoltés, savaient le faire. On pourrait se contenter de conclure là dessus.

Sauf que la lecture de certains magazines actuellement en kiosque nous réserve une certaine surprise. Le Crédit Coopératif, filiale du Groupe Banque Populaire, lance en effet une nouvelle campagne de publicité sur le thème "Une banque qui me défend, ça se défend !". Pour mieux faire avaler la pilule de son slogan démago, la banque s'est adjoint les services d'un artiste, d'un artiste pourfendeur du "politiquement correct", d'un artiste contestataire… Ca y est ? Vous avez deviné ? Ben oui : Artus. Le même.

Il y aurait certes là de quoi rire. Ou se mettre en colère. C'est pourtant un malaise d'un tout autre genre que l'on ressent pour peu que, tentant de parfaire son opinion sur le cas Artus, on prenne la peine d'aller fouiller un

peu sur son blog. On y découvre en effet un gars intelligent, cultivé, critique envers le milieu dans lequel il évolue, s'interrogeant sur le rôle de l'artiste dans la société comme sur les tenants et les aboutissants de la contre-culture… Bref un artiste qui en plus de ne pas être dénué de talent serait visiblement honnête, notamment envers lui-même. Même pas un salaud !

Point de colère donc, mais de la tristesse, tristesse de voir une nouvelle fois vérifié le constat debordien : en ce début du XXIème siècle, la société du spectacle est plus que jamais capable de récupérer à son profit les critiques qui lui sont adressées, d'assujettir contre-culture et contre-pouvoir et de continuer ainsi à reigner seule… laissant aux spectres des artistes et autres contestataires le soin de divertir et d'endormir ceux qui ont la naïveté de croire encore en eux.

PUBLIÉ PAR BLOGCOOLSTUFF@GMAIL.COM À L'ADRESSE 00:01 / LIBELLÉS : ART / 7 COMMENTAIRES :

Samantha a dit…

Merci pour ce sujet extrêmement intelligent !

20 MAI 2009 15:50

blogcoolstuff@gmail.com a dit…

merci à toi : ça fait plaisir

22 MAI 2009 02:38

b. a dit…

j'aime beaucoup le ton et l'intelligence de ton analyse, bravo !

23 MAI 2009 05:24

blogcoolstuff@gmail.com a dit…

n'en jetez plus, la couple est pleine (merci quand même, ça fait plaisir)

23 MAI 2009 05:41

manche de pioche a dit…

Pour faire le chiant,

je dirais “rien de nouveau”.

De tout temps les artistes ont fait la pute,

ils sont comme tout le monde ils préferent être riche et bien portant pour créer que pauvre et le ventre vide.

Et ne me dites pas que certains sont mort dans l’annonymatle plus total,c’est juste qu’il n’ont pas été reconnu en leur temps.

Et les portrait de bougeois et de roi que l’on se tappe à longueur de musée si c’est pas de la pub ,je ne sais pas ce que c’est d’autre.

En fait ce qui me choque le plus dans cet article c’est qu’Artus est qualifié d’”artiste”.

Cà, ca me pose problème.

Mais beau boulot quand même

24 MAI 2009 11:41

blogcoolstuff@gmail.com a dit…

salut Manche de pioche,

comprends bien que ce n’est pas tant qu’Artus travaille pour la pub et pour une banque qui m’attriste dans cette affaire. Mais plutôt le fait qu’il énonce dans le même temps un discours on ne peut plus “rebelle”, anti-politiquement correct, situ (ou plutôt pro-situ).

24 MAI 2009 12:04

Merci

Artus

3 MAI 2010 13:55

Homo(i)ousios

Peinture réalisée pour l'exposition

Childhood d'Aleksi Cavaillez

Artcap 75 rue Charlot 75003 Paris

du 28 mai au 8 juin 2010

avec Sylvain Harivel et Daniele Tedeschi

Homo(i)ousios.

Depuis quelques années je récupère des toiles que je « customise » en y apposant, le plus généralement, des phrases de chansons, de livres, ou de films américains grand public. Ces toiles sont récupérées dans des marchés aux puces ou des brocantes au quatre coins du monde, Chine, Pays Baltes, Ukraine, Amérique, France… Avec une préférence pour les personnages politiques : Mao, Lénine, Marx, Hitler, Jesus par exemple. Il s'agit souvent de toiles de propagande ayant été peintes d'après une photo originale, et recopiés en série, non signées, mais il peut aussi s'agir de toiles de maîtres oubliés, laissées à l'abandon, dans des états lamentables. J'adore les toiles qui témoignent d'un vécu, et, dans la plupart des cas le détournement m'intéresse autant que ce que la toile exprime par sa facture.

Pour Homo(I)ousios, la toile a été achetée dans une brocante parisienne et négociée à un prix relativement bas à cause de son mauvais état général. D'après ce que m'a dit le vendeur la toile aurait été peinte par un certain Galyan, en Ukraine, dans le début des années 70, et recopiée en série dans des écoles d'art pour être diffusée à plus large échelle par des étudiants qui rendaient ainsi un hommage obligatoire à l'état, notamment en taisant leur nom. C'est moi qui ais rajouté le nom du peintre originel sur la toile en plus de ma signature.

La phrase « How many Losers ask for forgiveness » est issue du film « Life during wartime » de Todd Solondz (2008), dont l'idée principale repose sur la notion de pardon et d'oubli (Forget and not Forgive). L'usure que j'impose aux textes que j'ajoute à la main sur ces toiles fait quand à elle référence à ce que j'appelle le « graffiti historique », celui que l'on peut voir sur les murs des différentes villes du monde et qui a subit l'usure du temps, et le passage de différent censeurs, ceux qui

luttent contre la détérioration des biens et imposent le copyright (terme américain assez éloigné du droit Français) dans un pays ou la liberté d'expression est de plus en plus sujette à une mauvaise interprétation des droits d'auteur….

Le terme Homoousios signifie consubstancialité et, quand à lui, parle de la querelle d'Arius au temps du premier concile œcuménique de Nicée. Le christ était-il de même essence, ou d'une essence semblable (Homoiousios) à celle de Dieu ? Engendré et non crée, ou tout simplement fils de ? Que ce serait-il passé dans notre système de valeurs judéo-chrétienne si nous avions admis la potentialité du Christ a avoir été juste un homme ? Et quelle est cette histoire de double nature ?

Artus de Lavilléon, pour Alexis Cavaillez et Artcap, mars 2010.

Artus

Août 2010

ill-Blog

Pensez-en ce que vous voulez !

...MAIS LES TEMPS ONT BIEN CHANGÉS.

Roundhouse NIKE 6.0
Résidence d'artiste du 11 au 20 août
Exposition jusqu'au 27
Place des Basques
La centrale
Hossegor

. IL ÉTAIT DIRECTEUR MARKETTING (OU UN TRUC COMME ÇA) CHEZ NIKE ET AVAIT UN LOOK DE [redacted] LOULOU PAS POSSIBLE...
DÉTENDS-TOI ARTUS... TU BOSSES POUR [redacted] NOUS MAINTENANT!
– TOUT VA TRÈS BIEN SE PASSER...
PLANNING
"BIZARREMENT," JE N'EN DOUTAIS PAS UN SEUL INSTANT.

Fanzine Nike Roundhouse Hossegor

Entrisme au pays des surfers*

(*on se persuade comme on peut)

L'histoire que vous vous apprêtez à lire est une histoire simple, celle d'une grande marque de sport internationale qui envahit un marché qu'elle n'a pas encore à son palmarès.

L'histoire que vous vous apprêtez à lire est une histoire compliquée, celle d'un artiste qui accepte de collaborer avec une grande marque internationale pour dénoncer la récupération de son art par celle-ci.

L'histoire que vous vous apprêtez à lire n'a rien à voir avec tout ça. C'est une histoire de rencontre, de confrontation de deux mondes. Pardon de trois mondes.

D'un côté une grande marque de sport internationale, représentée par une bande de joyeux lurons, organisateurs mais aussi hôtes exceptionnels d'un évènement marketing bien ficelé digne de notre époque.

De l'autre un artiste de la culture "street" de la première génération, entendez par là issu du skateboard et de la rue, invitée par la marque en question à une collaboration artistique dans un univers très différent du sien, celui du surf.

Et au milieu, trois jeunes surfers en vogue, qui avec leurs jolis minois et leurs talents incontestables étaient les égéries de la marque le temps d'un été.

Tout ce joli monde se côtoie quotidiennement dans une grande maison en bord de mer à Hossegor, définitivement la ville la plus "surf" de France.

L'objectif de Nike était un triple objectif:

1 - recréer une maison de surfers, ou donner l'illusion d'entrer dans l'intimité des trois stars du moments: Naum Ildefonse, Nico Von Rupp et Charlie Martin.

2 - faire de cet endroit le lieu incontournable de l'été à destination de la cible identifiée: les jeunes vacanciers (attention aujourd'hui un jeune peut avoir jusqu'à 35 ans) venus pour la plupart à Hossegor pour la passion

de la vague ou pour son lifestyle.

3 - incarner la coolitude de la marque, à coup de soirée et de concerts privés au bord de la piscine, de projections de vidéos de surf sur le grand écran du salon, de baskets à customiser et à gagner, de tee-shirt, freesbie et autres goodies… Et pour ça, rien n'est laissé au hasard. La maison, retapée à neuf est digne d'une colocation dans un style "loft story" à la plage. Les jeun's viennent bronzer et draguer sur les transat en buvant des Vitamin Water, le dernier drink à la mode, avant d'aller "catcher les waves". Ils squattent les ordis de la cuisine et facebookisent avec tous leurs friends, se prennent en photo dans les toilettes, checkent les magazines dans les canap' trop confortables, jouent au flipper, et rendent visite à l'artiste Artus de Lavilléon qui a installé son atelier au sous-sol.

La joyeuse team Nike semble s'amuser.

Les surfers enchainent les compétitions et les gagnent.

Et Artus travaille à ce fanzine, oui, celui-là même que vous tenez entre vos mains.

Il y fait part de ce voyage au pays des surfers, de ce monde un peu surfait, de celui des marques et celui des beaux gosses bronzés qui ont eu très jeune la chance de tout avoir.

Mais voilà, Artus est embêté, confus. En bon artiste, il se pose tout un tas de questions existentielles (lire page xx). Sans cesse les mots tournent dans sa tête « les marques, le skate et pas le surf, l'argent, la télé-réalité, la publicité… ». Comment témoigner de la vie, quand elle n'est pas la vraie vie justement ? Comment parler de sa rencontre organisée avec des surfers qui ont la belle vie et vingt ans de moins que lui ? Qu'en tirer ? « Pas grand chose » dira-t-il dans une interview. Car oui, ces jeunes vivent pour leur passion, de leur passion, et quand ils ont un moment de libre, ils kiffent écouter du bon son et faire la fête avec leurs copines. Pour eux, le débat porte sur la mer, la qualité de la vague et la force du vent et rien d'autre.

Artus avait choisi Entrisme*, un terme un peu compliqué à comprendre pour ce fanzine, un rien ostentatoire, et puis il a bien été obligé d'admettre au contact des organisateurs notamment, que tout cela avait un côté bon enfant et sacrément humain. Celle qui, sourire et regard

chatoyant en toute circonstance s'occupaient comme personne des jeunes surfers sponsorisés, mais aussi son coéquipier qui mettait les foules en délire un soir de concert, prêt a slamer sur la foule pour donner le ton et surtout mettre de l'ambiance. Ce soir là, au bord de la piscine, alors qu'un dj se préparait à monter sur scène pour faire son set, il disait justement à Artus « Regarde autour de toi, est-ce que tu vois un signe Nike quelque part ? », Artus sourit « non ». « Alors tu vois c'est pas trop corporate ! » Clin d'œil.

Jessica Piersanti, Hossegor. Samedi 25 août 2010.

** L'entrisme est une stratégie d'organisation qui consiste à faire entrer de manière concertée des membres d'une organisation dans une autre organisation aux idées proches, mais concurrentes. Le terme entrisme est intrinsèquement lié à l'histoire du léninisme et du trotskisme, mais est aussi employé depuis lors pour décrire des pratiques du même ordre (infiltration, noyautage, etc.).*

ELLE TROUVAIT QUE MON [redacted] UNIVERS ÉTAIT TROP ENVAHISSANT ET QUE JE RESSASSAIS TOUJOURS LA MÊME CHOSE...
MAIS C'ÉTAIT [redacted] TOUTE MA VIE ET JE NE VOYAIS PAS COMMENT LA CHANGER.

Quand Nike m'a demandé de travailler pour eux, je me suis demandé « doit-on et peut-on travailler pour une marque sans perdre son intégrité artistique », sans trouver la réponse. Aussi subversif soit-on, qu'est-ce qui est le plus fort de la marque ou de nous, comment se fait-on récupérer et pourquoi. Bref, comme souvent, je tournais en rond. Pour moi, faire reste une nécessité supérieure, et peu importe l'endroit où l'on fait à partir du moment ou l'on garde son intégrité, justement, et c'est exactement ce que l'on me proposait : « Une résidence d'artiste dans une maison de surfer sur la côte Basque ».

En 10 jours, je devais réaliser un fanzine, puis une expo, sur ce que j'avais ressenti de l'univers du surf durant mon séjour, et installer « un atelier d'artiste » avec mes œuvres qui donne à la fois à Nike une image cool, et leur permette, par le biais de cette pièce, de communiquer sur leur coolitude. Devais-je accepter sachant que la plupart des idées sur le comment venaient de moi et des séances de « brainstorming » que j'avais faite avec mon ami Guillaume Legoff qui m'avait proposé ce projet. Qu'allait dire mon public alors que je venais aussi de faire des illustrations pour une banque. Qu'est-ce qui était le pire d'ailleurs pour un mec comme moi, tatoué jusqu'à la main et en constante rébellion, censé représenter une certaine alternative, à la fois à l'art contemporain, et à la pub – serais-je plus que jamais considéré comme un vendu ?

Et puis il y avait l'argent, l'argent, la thune, le flouze, le pèze, le cash, comme nous avait un jour crié un vendeur de tomates à Barbès ; l'argent et la perspective de superbes vacances à la mer avec ma copine et mon chat, la rencontre d'un nouveau public et la confrontation avec un nouvel univers.

Dans le camion, tandis que nous descendions, puis plus tard avec un ami nous avons beaucoup parlé de ça (et d'autre chose). Ma copine me disait souvent que je me trompais de chemin, mais mes plus belles expositions avaient souvent eu à voir avec des collaborations avec des marques : l'épicerie tout d'abord ou j'avais installé une galerie dans un magasin de vêtements que j'avais co-crée, puis mon installation dans les vitrines du printemps, une autre galerie dans une autre boutique, la mode des « concept stores » à laquelle j'avais participé, une performance assez violente ou je m'étais enfermé dans un stand à tee-shirt opaque de dimensions réduites en face de la peinture « consumérisme », pendant 15 jours, dans un autre grand magasin, et tant d'autres choses.

J'aimais construire des cabanes et des univers, m'exposer (ou me cacher – voir même détruire des œuvres) aux yeux d'un grand public soi-disant non éduqué, et plus le temps avançait plus je trouvais juste cette confrontation et moins les galeries en fond de cour qui ne sont finalement que des espaces de vente pour une élite méprisante.

Ici j'entend Jessica me dire : « mais tu caricature tout Artus ».

Hier, nous nous sommes enfui de la maison Nike et des « jeunes à Casquette et chemise à carreaux » pour aller à Bilbao voir la sublime exposition consacrée à Anish Kapoor, dont la production et la mise en œuvre avait du coûter très cher, et j'ai pensé à cette phrase de Brancusi qui décrivait les artistes contemporains comme des gens « qui fonctionnent comme des boîtes de prod de cinéma avec assistants » etc. (je cite de mémoire) et ajoutait « que ça ne l'intéressait pas ».

Si je déteste les galeries (mais doit bien faire avec pour vivre et reconnais leur utilité et souvent la passion de leurs directeurs – ma galeriste est une grande galeriste et une femme fantastique), j'ai une fascination pour les musées où se massent une foule hétéroclite et curieuse. La dernière étape de la vie de l'artiste – et la raison de l'art posthume ?

Au dernier étage, il y avait les Clutch de Robert Rauschenberg, des déchets ramassés ici et là et exposés comme des œuvres d'art (à la Arman) – ses dernières œuvres. Dans un coin une petite vidéo montrait Rauschenberg en train d'expliquer qu'il avait voulu donner une deuxième vie à ces objets oubliés, devenu par sa main le symbole d'une crise américaine et d'une peinture à la recherche d'elle-même. Puis une autre vidéo montrait les ballets pour lesquelles ces œuvres avaient servi de décor. Va savoir pourquoi, j'étais très ému, sans doute le côté dérisoire de tout cela.

Je ne me compare pas à ces artistes, où plutôt je le fais tout le temps. Comment devient-on un grand artiste ? Robert Motherwell, un autre grand américain, parle d'intégrité, d'authenticité et de sincérité, j'ai envie de répondre vérité, nécessité intérieure et rapport avec l'autre et son époque – « donner forme à l'espace qui nous sépare », « s'approprier des évidences ».

Beaucoup comparent mes installations à Loft Story – j'avais commencé à m'exposer dans des vitrines en parlant de Pornographie quelques mois

auparavant. Créer des lieux de vie plutôt que des lieux d'art. Qu'est-ce qui vient avant ? Warhol, ou la télé réalité ? Tout à t-il déjà réellement été fait et quelle importance à l'époque des rééditions, du mixe et après les détournements des années 70. Se réapproprier les choses est aussi une façon de les réinventer, non ?

Il paraît qu'Agnès b. a organisé une exposition de street art avec pour sujet l'entrisme. Je n'ai pas vue cette exposition, et à dire vrai je n'ai pas grand chose à faire du street art – est-il le nouveau pop art ou pas ? est la seule question qui m'intéresse un peu. A quel point les institutions se trompent t-elles en accordant plus de valeur (marchande) au l'art « contemporain » qu'à l'art de rue ? Cela est-il déjà en train de changer ?

Mon problème, c'est que je suis le cul entre deux chaises, j'aime le populaire mais suis paraît-il souvent trop dur à comprendre, ou alors je n'arrive pas à m'exprimer face aux élites qui me demandent de justifier mon amour de « la rue », donc, le plus souvent j'essaye de me taire ou bafouille des inepties plus fortes que moi. On me parle beaucoup de ma naïveté aussi. Alors je vole des phrases, me réapproprie des situations, des photos (que je décalque), des moments. Sur un papier je note une phrase qui virevolte durant une discussion « évoluer dans le bon sens est aujourd'hui devenu une nécessité commerciale pour les marques qui s'exposent sous le feu de la rampe ». Mes fameux lieux communs. Ma nouvelle et future série de peinture.

Comment devient-on un grand artiste ?

Certainement pas en faisant des petits dessins en tout cas !

Artus à Hossegor, Août 2010

Foutu ? Vraiment ?

NOUS VIVIONS À UNE ÉPOQUE OU IL [redacted] ÉTAIT DE PLUS EN PLUS DIFFICILE DE SAVOIR CE QUI ÉTAIT DE L'ART "AUTHENTIQUE" OU PAS.
La Beauté dépend du portefeuille de celui qui l'achète
AFTER DEATH, WHAT?
BEAUCOUP DE VISITEURS COMPARAIENT MON INSTALLATION AU [redacted] SEIN DE LA MAISON NIKE À LOFT STORY...
DOIS-T-ON RÉELLEMENT SE RÉSOUDRE À CROIRE QUE L'ART NE DÉPEND QUE DE COMMENT ET OÙ IL EST MONTRÉ ET FINALEMENT MOINS DU POURQUOI QUE DU COMBIEN ÇA COÛTE...

Artus

Septembre 2010

ill-Blog

---

40 ans déjà !

POUR MES 40 ANS, JE [redacted] RÊVAIS D'INVITER TOUS MES AMIS À LA MER (ME REJOINDRE), MAIS ON M'AVAIT DÉCONSEILLÉ DE FAIRE CELA CAR "PERSONNE NE VIENDRAIT" - ENTRE LE PRIX DU TRAIN ET DU RESTAU, LE LEVER TÔT, LES NÉVROSES DES UNS, LE MANQUE DE THUNES, D'ENVIE ET DE TEMPS DES AUTRES ET TOUT LE RESTE - MAIS VA SAVOIR POURQUOI JE VOULAIS LE FAIRE QUAND MÊME !
[redacted] PUTAIN CE QUE C'EST BEAU !
PEUT-ÊTRE QUE DANS [redacted] MON IDÉE C'ÉTAIT MOI AUSSI QUI VOULAIT LEUR FAIRE UN CADEAU EN LEUR DONNANT UNE EXCUSE POUR S'ÉLOIGNER DE PARIS, PASSER UNE JOURNÉE À LA MER SANS CONTRAINTE "ENTRE NOUS" QUI QUE CE SOIT CE NOUS [redacted] APRÈS TOUT, MÊME SEUL, CE SERAIT MAGNIFIQUE -

ON M'AVAIT PARLÉ D'UNE BRASSERIE "LE CENTRAL" TRES SYMPATHIQUE, A TROUVILLE...
SI À 40 ANS JE NE POUVAIS PAS ME PAYER UNE PETITE EXCURSION À LA MER JE NE VOYAIS PAS BIEN QUAND JE POURRAIS - AVEC MA FUTURE RETRAITE "D'ARTISTE CRÉATEUR"...

A l'occasion des mes 40 ans, j'essaye d'organiser une journée à la mer…

L'idée serait de partir le dimanche 26 septembre au matin pour aller se balader le long de la plage à Trouville, pas trop loin de Paris donc…

puis de se retrouver pour un déjeuner informel à la brasserie Le Central vers 14h.

Si ça vous tente vous pouvez me joindre sur mon mail

artusdelavilleon@hotmail.com

Infos utiles:
Restaurant Le Central
158 boulevard Fernand-Moureaux
14360 Trouville-sur-Mer
Plan

Pour ceux qui viennent en train, l'idéal serait de prendre le train au départ de la Gare Saint-Lazare de 8h45 (arrivée Trouville-Deauville 10h46)
ou celui de 11h45 arrivée à 13H57.
Et pour le retour, en fin de journée, à vous de voir!

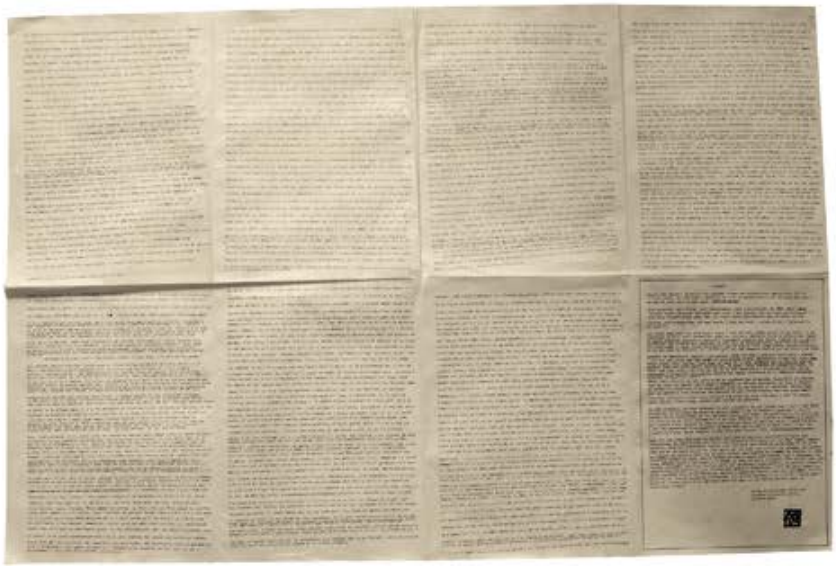
"S'en revendique qui veut".

Artus

Octobre 2010

ill-Blog

Lady Gaga + Artus



Extrait du texte ci-avant

écrit à la ligne sans pause ni corrections

la veille de l'accrochage

PAGE 1

Une expo de star, il parait que cela faisait vendre et ramenait beaucoup de monde.

Depuis des années, je notais les phrases issues de blockbusters américains. Et là, j'étais servi. Un très beau concentré de rien savamment orchestré.

Divertir à tous prix.

Et puis cela avait un peu de sens tout ce non sens.

PAGE 2

Tout accepter, tout faire, tout transformer, tout s'approprier. En même temps, ça me faisait chier.

Mais pourquoi m'invitait-on? Parce qu'on aimait mon travail? Pourquoi une expo Lady Gaga? Qui étaient les artistes participants? Tout cela n'avait aucun sens.

Moi qui était censé représenter une certaine contre-culture, une alternative. Sur mon skate, à on habitude, j'avais écrit "Alternative to what?".

PAGE 3

Du divertissement pour endormir les masses.

Travailler sur Lady Gaga. Qui était venu avec une idée aussi conne?

Nul, nul, nul comme aurait dit ma mère.

Je me demandais s'il y avait encore des gens qui avaient envie de faire la révolution.

Quand le monde avait-il commencé à déraper?

Le pouvoir inutile des stars. L'échec de la politique, des idéologies.

Et Mesrine qui dit: "Obligatoire? Ça n'existe pas obligatoire!"

Le sens au sens, tourner en rond encore et encore, aligner des mots pour ne rien dire, pour faire une jolie œuvre à accrocher au mur.

Beaucoup de mes amis n'ayant pas mon succès, se marginalisent, souffrent du monde et s'abrutissent à Gaga.

Joli trouvaille que ce nom au fait.

GAGA GAGAGA GAGAGAGAGAGAGAGAGA

et si mes mots ne devaient se limiter qu'à ça, une immense feuille qui ne dirait que GAGA

PAGE 4

Faire, fabriquer un objet qui tout d'un coup permette. Quoi? d'avancer, de réfléchir, de se perdre, d'ajouter à la profusion du non-sens généralisé.

Noter des phrases. Essayer de comprendre comment cela marche.

ONCE YOU KILL A COW YOU GOTTA A BURGER

BUT YOU CAN STILL SEE THE CRACK IN THAT MOTHER FUCKER REFLECTION

Nous allions faire un livre sur ma performance CONSUMERISME, celle que personne n'a encore voulu montrer. C'est vrai Lady Gaga c'est mieux. Plus joyeux, plus dans le sens de la vie. Entendre par là le sens du marché.

Dans une autre merde américaine, je note : STOP TALKING IN BUMPER STICKERS. Je crois que Gaga aurait pu dire ça.

Et si la vie consistait à s'ajouter du vécu pour en témoigner. Décrypter les choses, perdre son temps.

L'artiste et la commande non payé.

Pourquoi fait-on les choses?

PAGE 5

Bâclé trois œuvres en une après-midi en espérant que ça marche. Impossible de peindre dans un délai si court.

Je trouve ce travail très étudiant aux Beaux-Arts. Sans doute à cause du sujet imposé.

Toutes ces chansons stupides et je ne pense pas qu'elles le soient. Just order me a sandwich. LET'S MAKE A SANDWICH. EN LETTRE CAPITALES. Un truc à tourner en boucle à s'oublier, à ne plus penser qu`à ça, en boucle, un sandwich. Penser à Gaga pour ne penser à rien d'autre.

Gaga comme réponse à tout, on se croirait dans un bouquin de Dick.

Pourquoi écouter Gaga et pas… Bob Dylan par exemple?

Qu'est-ce qui fait une époque?

Ne rien casser, ne rien détruire, s'abrutir dans la rébellion des autres.

Une musique un peu niaise résonne dans mon appartement "shining, shining in your eyes, because I am still in love with you, I want to see you dance again". C'est vrai autant parler de sandwich.

Il parait qu'un grand photographe avait un D.A pour démêler les bonnes des mauvaises photos. D'autres ont des éditeurs, des paroliers, des galeristes, des interfaces. Tout ne marche-t-il qu'à l'interface?

PAGE 6

Je veux déranger, je veux déranger le plus possible.

Ce que j'aime dans l'art? Son côté dérisoire, et il l'est de moins en moins. Comme si en le rendant "Important", en lui donnant de la visibilité, on lui enlevait toutes ses armes.

encore plus fort que Madonna et Manson. Bien vendu. Bien ficelé.

Peut-être cela aurait-il été diffèrent si j'avais rencontré Gaga. Si je lui avais parlé.

Le galeriste a dit que ça lui faisait penser à un truc d'Orlan. Qui d'autre a

répondu à l'appel? Qui d'autre s'est dépêché de rendre ses œuvres comme on rend une copie? Tout cela est lamentable. ONCE YOU KILL A COW.

En couverture d'un magazine de mode posé sur la table, je peux lire : l'art de l'amour de l'art. Je me demande ce que cela peut vouloir dire. Rien. Gagagagagagagaga

PAGE 7

S'ériger en spectateur moyen de son époque, ou plutôt en spectateur spécialisé, supérieur, averti. Décider qu'aujourd'hui on parlera de Gaga parce que c'est tendance, qu'il y a un concert et qu'une telle idée réunira du monde. Car Gaga est une idée. Une idée du succès, une idée du pop art, une idée de l'art, une incarnation. En fait l'idée est juste par rapport à son temps, et en même temps, soyons honnêtes, elle est déplorable. Tellement déplorable. Parler avec ses mots pour dire ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas et se faire sans cesse parasiter par les mots des autres, les slogans des autres, les images des autres. Tenter de se les approprier parce qu'on n'a pas le choix, même si le choix on l'a toujours. Dire non et se marginaliser jusqu'à devenir une légende ou en crever. Ou rien. S'avachir devant la télé.

Quatre heures environ à taper pour trouver quoi? Rien.

Amalgames de lieux communs tapés à la ligne, à l'heure, au mot, et pas à l'argent. Deux filles dans une voiture avancent vers leur destin portées par de gentils réalisateurs, de gentils scénaristes, de gentils, qui d'autre est gentil? D'ailleurs c'est toujours comme ça, on ne comprend rien et on finit par mourir, à moins de choisir son sens soi-même, d'écrire son histoire, l'inventer.

N'y a-t-il vraiment rien d'autre? Nulle part? L'art de l'amour de l'art. Le sens donné au sens, et la vérité parfois dans le contresens absolu.

Artus de Lavilléon édité par Jessica Piersanti. Octobre 2010, Paris.

à titre de mémoire

Éloge de l'Amérique, ou décryptage engagé ?

Depuis toujours je m'intéresse aux symboles de la culture populaire, notamment américaine, et l'influence qu'elle a dans nos vies.

Quand j'étais plus jeune, des marques comme Levi's, Nike, Coca-Cola, ou Mc Donald étaient le symbole d'une appartenance a une modernité sous influence, mais elles étaient aussi critiqués par un certain establishment et par une fange contre culturelle engagée qui pourtant nourrissait son imaginaire à coup de tubes chantés en Anglais.

Dans mon histoire personnelle, avec un père à la fois aristocrate et communiste, il était impossible de porter de telles marques, et d'écouter autre chose que de la « bonne musique », jusqu'à ce qu'il découvre de visu l'Amérique impérialiste qu'il avait tant critiquée et se surprenne à l'aimer. Un signe des temps non négligeable juste avant la chute du mur de Berlin.

Entre temps mes revendications musicales et vestimentaires était à la fois devenues synonymes de ma liberté, et de ma rébellion. D'une certaine manière, à ce niveau là comme à bien d'autres, j'ai toujours marché à contre-courant. Quand certain critiquaient l'invasion par l'Amérique, je répondais bienfait de la mondialisation, et je n'ai pas changé d'avis. J'adore autant manger au chinois, au Viet ou au kébab du coin, en écoutant MTV, qu'au restaurant Marocain ou dans tous endroits pas chers de quelques pays qu'ils soient.

Baguette vin rouge, ou Mc do coca ? Aljazeera ou MTV ? Et pourquoi pas les deux ?

Après avoir travaillé deux ans en tant que directeur artistique pour la marque de Jean Levi's, à l'histoire chargée, du Vietnam au phénomène Grunge, et fondé leur boutique image Française NIM, je suis devenu artiste à temps complet, et à incarner pour certains une forme de culture alternative, elle-même très référencée.

Les grands dessins noirs et blancs qui ont fait ma renommée, ou sont en train de la faire, étaient tirés d'images de vieux films américains, et de citations détournées d'autres films, toujours américains, tendance blockbuster.

Mon nom Artus, peut aussi se lire Art US ; est-ce la raison de l'attention particulière que je porte à l'Amérique, je n'en sais rien. Selon l'artiste espagnol Tapiés son intérêt pour les murs vient du fait que son nom veut

justement dire Mur en catalan. Est-on prédestiné ? Qu'est-ce qui fait qu'on s'intéresse à telle chose plutôt qu'à telle autre ? Il ne faut pas oublier non plus que l'Amérique est la première puissance mondiale et qu'il n'est jamais gratuit, ni inutile, de décoder les messages que l'on peut voir dans tous ces spectacles bon marché qui nous divertissent tant.

« A grand pouvoir grande responsabilité », comme dirait Spider man.

Étant aussi issue de la rue, ou de la culture street comme on dit aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de remarquer les nombreux slogans qui ornent les murs de la ville, et délivrent, eux aussi des messages qui forment notre manière de penser. Ce sont ces messages qui m'intéressent, ou comme dirait Henri Miller (tiens, encore un américain) « donner du sens au sens ».

Puis il y a mes fanzines, les Deadpan (humour pince sans rire), ou je décalque des photos numériques pour apposer des légendes, des textes, ou je raconte ce que je vois en temps réel, raturant, et biffant ce qui me dérange, mes nombreuses erreurs, mon regard de dyslexique, ma compréhension du monde, ou plutôt celle que je livre à tous et à toutes, presque toujours gratuitement et « en série limitée ».

Viennent ensuite les produits dérivés, les associations ici et là. Certains me traitent de vendu, d'autres parlent de génie. Je continue de travailler, à mon rythme, toujours plus intéressé par les grandes marques et l'empreinte qu'elles laissent dans nos vies, leur façon d'évoluer, et à travers leur histoire, ce qu'elles racontent du monde.

En 2002, pour l'exposition Indéfectible je demande aux gens de choisir leur camp comme énoncé plus haut, Baguette vin rouge ou Mac Do Coca ? En 2003, pour Get a life, je repeint en noir une salle du concept store Levi's pour y exposer tous mes objets noirs de même que des boites à Pizza blanches et des canettes de Coca Rouge, NIne Inch Nail et les Pixies à fond sur la chaine. En 2005, pour ma première grande rétrospective en galerie I Learned it from a talk show j'invite les gens à ne boire que du coca Cola au vernissage. En 2009, pour Tout ou rien, je recouvre les murs d'une cabane en carton (dans la boutique d'une créatrice de mode) de milliers de post it où sont consignées les phrases clefs de films grand public (généralement américains, mais pas seulement) à côté d'un tableau ou sont notés par paire toutes les choses qui sont à la foi similaire et différentes : Mac Do/Quick, Coca/Pepsi,

Mac/PC, Beatles/Rolling Stone, Camus/Sartre, etc… L'idée étant toujours de pousser les gens à choisir leur camp, ou à affiner leurs choix, Main Stream ou élitisme de masse.

Mais que dire de ces choses qui ne se classent pas, ou changent de côté avec le temps, se bonifient, se pervertissent, se développent ou disparaissent ? Ces choses qui indiquent un sens qui les dépasse parfois. Notre humanité.

Alors qu'en 2010 je m'apprête à faire une résidence d'artiste sponsorisée par Nike et travaille de plus en plus pour la pub (notamment avec une campagne pour une banque coopérative) et des clips, je pose la question du mécénat et de ce que les marques représentent vraiment pour nous. Et si les grandes marques étaient les mécènes d'aujourd'hui ? Et l'anglais la langue internationale qui unira tous les peuples ? Et si décrypter était plus important que jamais ?

S'investir et réaliser ou plutôt comprendre et accepter que le monde ne fasse pas que se résumer aux slogans qui l'inscrivent.

La trace, c'est ce qui reste de l'œuvre dans le temps. Comment être français et à la fois Américain dans beaucoup des gestes de notre quotidien (musque, vêtements, objets usuels, « réseaux sociaux » etc). En s'appropriant une culture qui n'est pas la notre, en la détournant, ou en travaillant avec (et non pas pour) ?

Dans le manifeste de l'art posthume j'indique « il ne faut pas faire pour être mais être pour être ». Alors soyons.

« Après tout ce qui compte ce n'est pas l'homo Sapiens, mais l'homo Faber, celui qui fabrique, et quand il fabrique il invente un objet qui permet tout d'un coup d'imaginer autre chose. Parce que en gros c'est ça la vie ; la vie, c'est fabriquer. C'est tout, c'est aussi simple que ça » (MLB dans les enfants de la société du spectacle).

Voilà.

Artus de Lavilléon. Le 16 juillet 2010 à Paris.

Lady Gaga à Gogo

Vernissage jeudi 21 octobre de 19h à 22h30

Galerie Chappe, 4 Rue André Barsacq, 75018 Paris

du 22 au 30 octobre 2010 de 14h à 20h

Avec : Viktor & Rolf, Jean-Charles de Castelbajac, Thierry Mugler, Lauren Dukoff, Bernard Chandran, Mouton Collet, On aura tout vu, Mächen Mächen, Olivier Bobin, Gary Card, Vera Thordardottir, Charles Youssef, Marko Mitanovski, Vava Dudu, Junko Shimada, Tilmann Grawe, Vilsbol de Arce, Stephanie Paterek.

Orlan, Aurèle et Winnie Denker,Brisa Roché, Paulina Leonor, Lady K, Artus de Lavilléon, Cyril Angueledis, Marc Sich, Arnaud Pagès, Gwenael Billaud, Steven Passaro et Stefan Mucchielli.

Artus

Novembre 2010

ill-Blog

BFF Paris / Le dernier voyage de Maryse Lucas

BFF10 / Paris

Projection du film réalisé avec David Ledoux

Le dernier voyage de Maryse Lucas

pour le dixième anniversaire du Bicycle Film Festival

Vendredi 5 novembre à 20h

Le nouveau Latina

20, rue du Temple

75004 Paris

entrée 7 Euros

Le dernier voyage de Maryse Lucas.

France 2010, Vidéo / 22mn

Réal. : Artus de Lavilleon, David Ledoux.

Deux Parisiens traversent la campagne française vers le village natal de la mère de l'un d'eux, pour y disperser ses cendres. Chemin faisant ils découvrent de quoi la vie de Maryse Lucas, la mère d'Artus était faite.

Papiers importants divers et variés

Papiers importants divers et variés
Une exposition d'Artus chez Les Néréides
Vernissage Mardi 9 novembre
de 18h à 21h
Jusqu'au 9 décembre
5, rue du Bourg l'Abbé
75003 Paris

« Je pense qu'il ne faut pas installer des sarcophages de valeurs, des Mecque pour la prosternation »

Malevitch, *Sur le musée*, février 1919.--

A l'occasion de la sortie du collier Kill Yourself and die coproduit avec les Néréides, je vous prie d'assister à l'exposition « Fiches », qui retrace une partie de ma dernière année d'archivage du quotidien.

Seront montrés différents documents, que je range habituellement dans des pochettes sous le titre générique de « papiers importants divers et variés » et que j'ai, pour la première fois, extrait de la masse de papier qui encombrent nos vies.

Ainsi qu'une peinture customisée et restaurée signée Marie Braquemond, l'une des quatre femmes impressionnistes connues à ce jour.

Le choix d'une boutique au lieu d'une galerie (comme je le fais souvent) s'explique par le fait qu'aujourd'hui l'art est devenu un produit comme un autre : un collier, une peinture, une performance, tout se perd et se justifie par l'acte d'achat d'un collectionneur, d'un musée, ou d'un particulier, qui va donner valeur à ce qu'il achète.

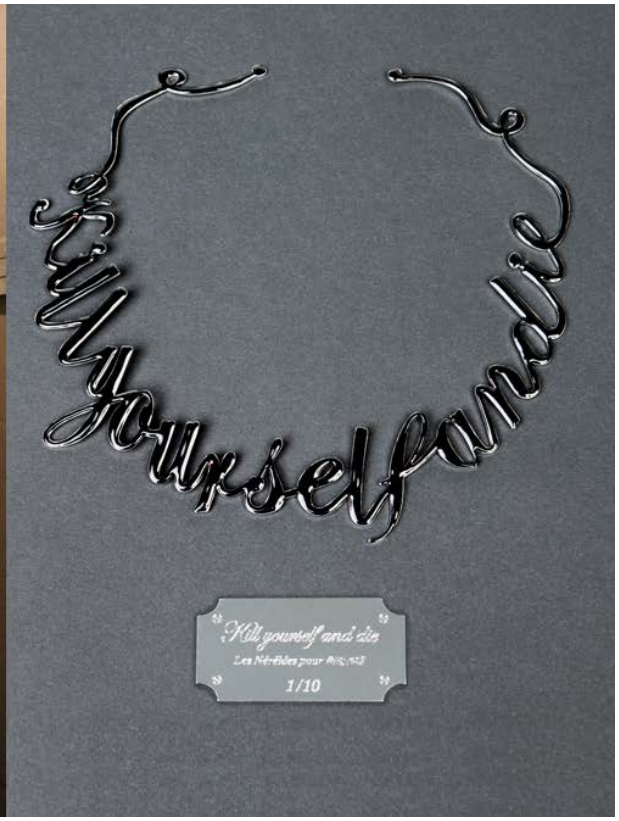
Si le lieu fait l'art, alors ce que je vais montrer ici n'en sera pas.

Il est amusant de penser qu'à peu près au même moment mes œuvres ont fait leur entrée sur le site de la FIAC : Foire internationale d'art contemporain. Foire : Règne du bruit, du désordre et de l'agitation (familier ; péjoratif) Synonyme de bazar. Quel vacarme, c'est la foire ici !

Amicalement.

Artus.

Kill yourself and die


Kill yourself and die
1/10

Kill Yourself and die.

Il y a quelques années j'avais décidé de monter un groupe de death métal conceptuel avec un ami *sans savoir jouer de musique*. Le premier album ***Silent music*** devait être vendu vierge, le deuxième ***Beats***, reproduisait le beat death, le troisième ***Remix***, nous faisait évoluer du métal à la bossanova en cassant le rythme par des moments de silence, le quatrième***Scream*,** n'aurait été que hurlements, dans le plus pur style punk, et nous devions nous séparer au cinquième album à cause d'une histoire de groupie. C'est ce qui s'est passé. J'étais très amoureux quand elle m'a quitté avant d'aller le rejoindre. Puis je me suis tatoué ***Kill yourself and die*** sur le bras qui était le titre de l'une de nos chansons. Quelque temps plus tard, je suis allé me réfugier dans ma maison de campagne pour écrire, réfléchir et créer, pendant deux ans. Face à moi, dans le silence du grand salon, une peinture ayant appartenue à ma famille me faisait face. Je pensais plus que jamais aux détournements, aux remixes divers et variés qu'avaient produit notre génération, customisation et autres modes du vintage. Dans l'idée générale, réappropriation et réédition donnaient une seconde vie à des objets oubliés, passés de mode, ou disparus, ainsi remis au goût du jour, car ils étaient le signe d'une époque en train d'accepter son passé non pas comme une simple histoire, mais comme un vivier dans lequel puiser de la ***nouveauté***. Après tout, n'était-ce pas ce que nous faisions depuis toujours ? Mais pour la première fois, peut-être, copier ne voulait pas dire cacher ses sources, mais au contraire les rendre lisibles, et avec fierté qui plus est. *Faire comme* n'était plus une insulte, mais un gage de qualité,*faire comme, et pas forcément mieux*, si possible sans ironie, me paraissait incroyablement sain*, même si, d'une certaine manière, la négation de la capacité de renouvellement de la création était aussi au centre de toux ces débats.* J'avais à la fois envie de détruire et de construire sur cette destruction, amener de la beauté dans l'anarchie de ma vie sans cesser de considérer le nihilisme comme fécond à partir du moment où les références n'étaient pas que rendues visibles, mais aussi assumées. Le tableau était là, la rage aussi. J'ai écrit ***Kill yourself and die*** sur le tableau, suis revenu à Paris et l'ai présenté comme la pièce maîtresse de la première exposition de l'art posthume, un mouvement artistique que nous venions d'initier avec des proches et la rédaction d'un manifeste. *« Si tout a déjà été dit, fait, et pensé, nous n'aurons aucune honte à redire, refaire, et repenser ce qui ne l'a pas été assez »*, écrivions nous. Le tableau n'a pas été vendu quoiqu'il ait été montré plusieurs fois par la suite, mais abîmé, cuit par le temps et les transports.

Il a fallu le faire restaurer. J'ai reçu un coup de téléphone : *« ce tableau est peut-être un* ***Marie Bracquemond*** *une des 4 femmes reconnues pour leurs peintures dans la période impressionniste, doit-on enlever la typo ? »* Puis : « *Sinon au niveau des cotes si il s'avère que c'est cette signature, je ne sais pas si on les additionne (la tienne + M. Bracquemond), si une des cotes s'annule…, enfin j'en ai aucune idée! Vu qu'il n'y a pas d'autre cas! Mais la réflexion s'arrête vite, vu que le tableau n'est pas authentifié ».* L'histoire devenait intéressante. J'ai décidé de continuer à fouiller l'idée. ***Kill yourself and die*** est devenu comme un slogan qui me suivait partout. *« Ne pas faire pour être mais être pour être »,* la devise de notre groupe. Le positif et le négatif. Comme beaucoup avant moi je me construisais contre, mais à presque quarante ans cela devenait puéril. Lorsqu'on m'a proposé de faire un bijou, j'ai pensé à cette phrase. Dans la perte de sens généralisée, la peu d'intérêt que je lisais autour de moi pour les choses profondes, ou dites ennuyeuses, me fatiguait, alors pourquoi ne pas faire un bijou sur lequel il serait écrit ***Tue toi toi-même et crève*** en référence à toutes ces histoires que j'avais vécues et que je portais ; en référence à ce tableau et à tant d'autres choses, et au regard que l'on porte parfois sur nous sans savoir, se posant en juge alors que l'on est souvent incapable de même se poser la question du pourquoi. La parure du condamné. Ma mère m'avait dit un jour que le plus beau tatouage qu'elle aie jamais vu était une ligne pointillée qu'un ami s'était fait tatouer autour du cou avant que la peine de mort ne soit abolie (en 1981). J'ai décidé de faire un bijou avec une idée qui avait déjà servie, et, va savoir pourquoi, cela me semblait juste. ***Le bijou de notre époque.*** On me proposait aussi de m'échanger la fabrication de l'objet contre un dessin. Pourquoi pas après tout. Tout n'est-il finalement qu'une histoire de cote ?

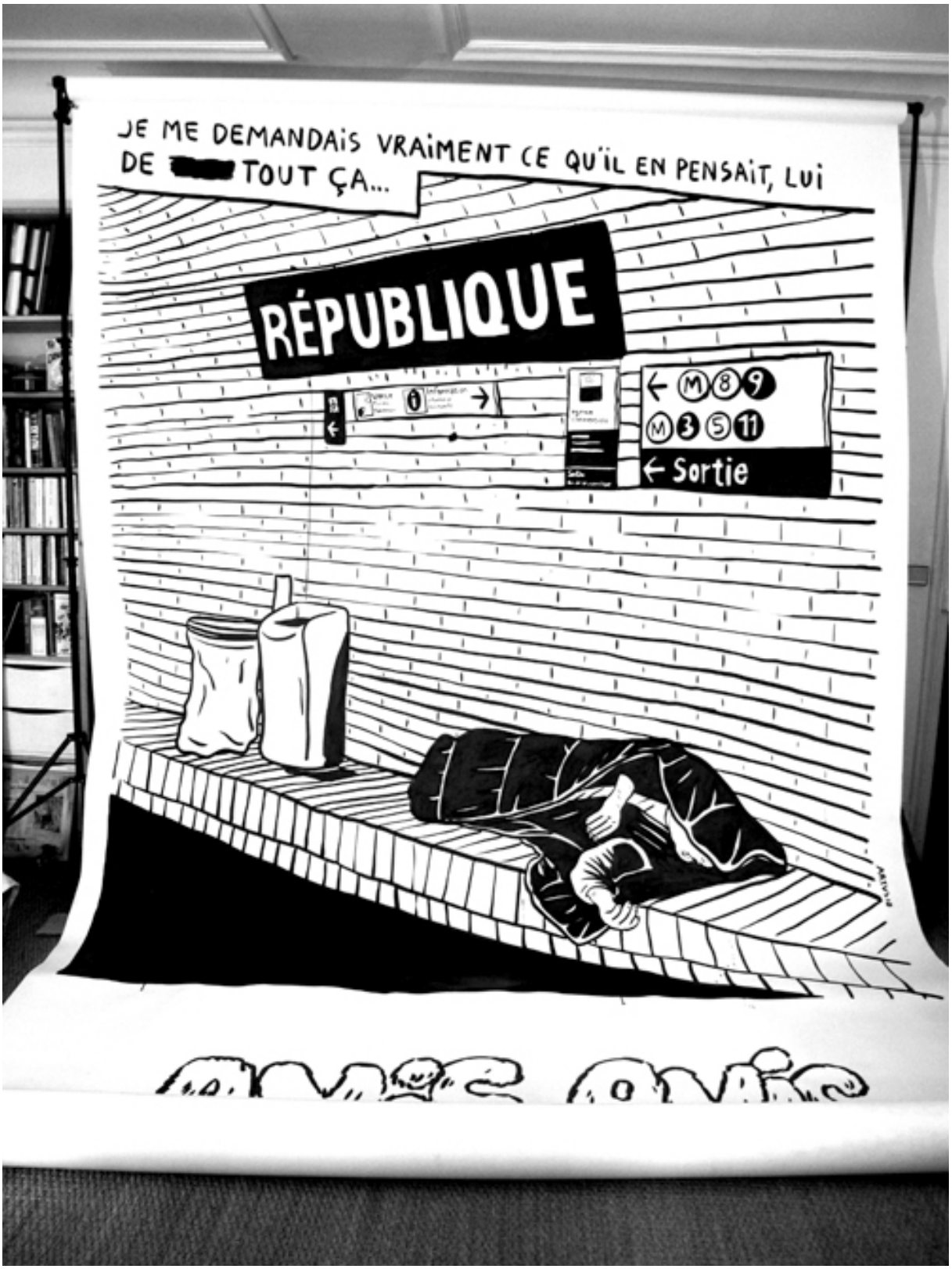
Artus de Lavilléon pour les Néréides, Octobre 2010.

Artus

Décembre 2010

ill-Blog

Trois expositions et un fanzine.



L'exposition "Papiers importants divers et variés" chez Les Néréides, 5, rue du Bourg l'Abbé, 75003 Paris, est prolongée (voir page suivante) pour une durée indéterminée. Le collier Kill Yourself and die est en vente chez Colette.

On fire.
FEATURING
Guillaume œ, Rosemarie Auberson, Jeremy Barrois, Romain Bernardie James, Aleksi Cavaillez, Zette Cazalas, François Coquerel, Artus deLavilleon, Jacky Georges, Blaise Hanquet, Charlotte Houette, Spela Kasal, David Ledoux, Mia Meliava, Cheri Messerli, Thibault Montamat, Edouard Plongeon, David Rager, Sanna Saastamoinen-Barrois, Caandide, Jeancri, Pring, TifaMade, Two Bunnies in Love.
Group Show + Concert/DJ
Friday 17 december 2010
from 6 to midnight
Grand Ofr. gallery
Cité Griset, 75011 Paris
2011 is the fifteenth anniversary of Ofr. Lots of exciting projects in progress. Group shows all year long in a new location, huge! And a retrospective book due out in May featuring the 101 editions we have published, the 244 artists we have exhibited, the hundreds of wonderful magazines we have distributed, the thousands of books we have imported, the 120 bookshops we have opened and closed, the inspirational travels we have embarked on, and all of the courageous friends we have made along the way - quelle aventure!
The first 'On fire' group show will be on December 17, 2010 from 6pm-12am with a special concert and DJ.
Followed by more events in February, May and September.
Ofr.
photo by David Ledoux
www.ofrsystem.com

Pour les 15 ans d'exposition, édition et de diffusion de travail "d'artistes qui les enthousiasment", Ofr expose 18 jeunes (et moins jeunes) artistes parisiens du 17 décembre jusqu'à une date non communiquée…

On fire, vernissage vendredi 17 décembre 2010, de 18h à minuit

Grand 0fr. gallery

Cité Griset

75011 Paris

L'exposition Lady Gaga, quand à elle, continue

(voir : http://www.artusdelavilleon.com/blog/page/3/)

Reflexgallery

62, rue Jean-Jacques Rousseau

du 19 décembre 2010 au 17 janvier 2011

Et puis…

Le fanzine Deadpan spécial étudiant a été réalisé à l'occasion du salon des formations artistiques "Le start" commissionné par Le Monde étudiant et Télérama qui eu lieu les 4 et 5 décembre 2010, au 104. Merci à Nico/Le Joker, Laurence, Xavier, et a tous ceux qui figurent sur ces dessins et ont gentiment répondu à mes questions…

Antus Présente

DEADPAN

SPECIAL SALON ÉTUDIANTS "LE START"

GRATOS

FRED MATHIAS ÉTAIT PARTI DE PARIS POUR VIVRE SON ART À RENNES - IL AVAIT PLEIN DE CHOSES A DIRE :

"JE SUIS PARTI PARCE QUE JE NE TROUVAIS PAS MA PLACE À PARIS, LE PARIS DU SIÈCLE PASSÉ N'EXISTE PLUS DEPUIS LONGTEMPS"

"ÇA N'EST PAS FACILE DE VIVRE DE SON ART, SURTOUT AUJOURD'HUI OÙ LES MÉDIAS [redacted] FONT DE TOUT UNE MODE"

"ON N'EST PLUS CAPABLE DE REGARDER UNE ŒUVRE À CAUSE DES HYPERCOMMERÇANTS"

"L'ART C'EST UN MODE DE VIE ET JE NE VOULAIS PAS ÊTRE À LA MERCI DU COMMERCE"

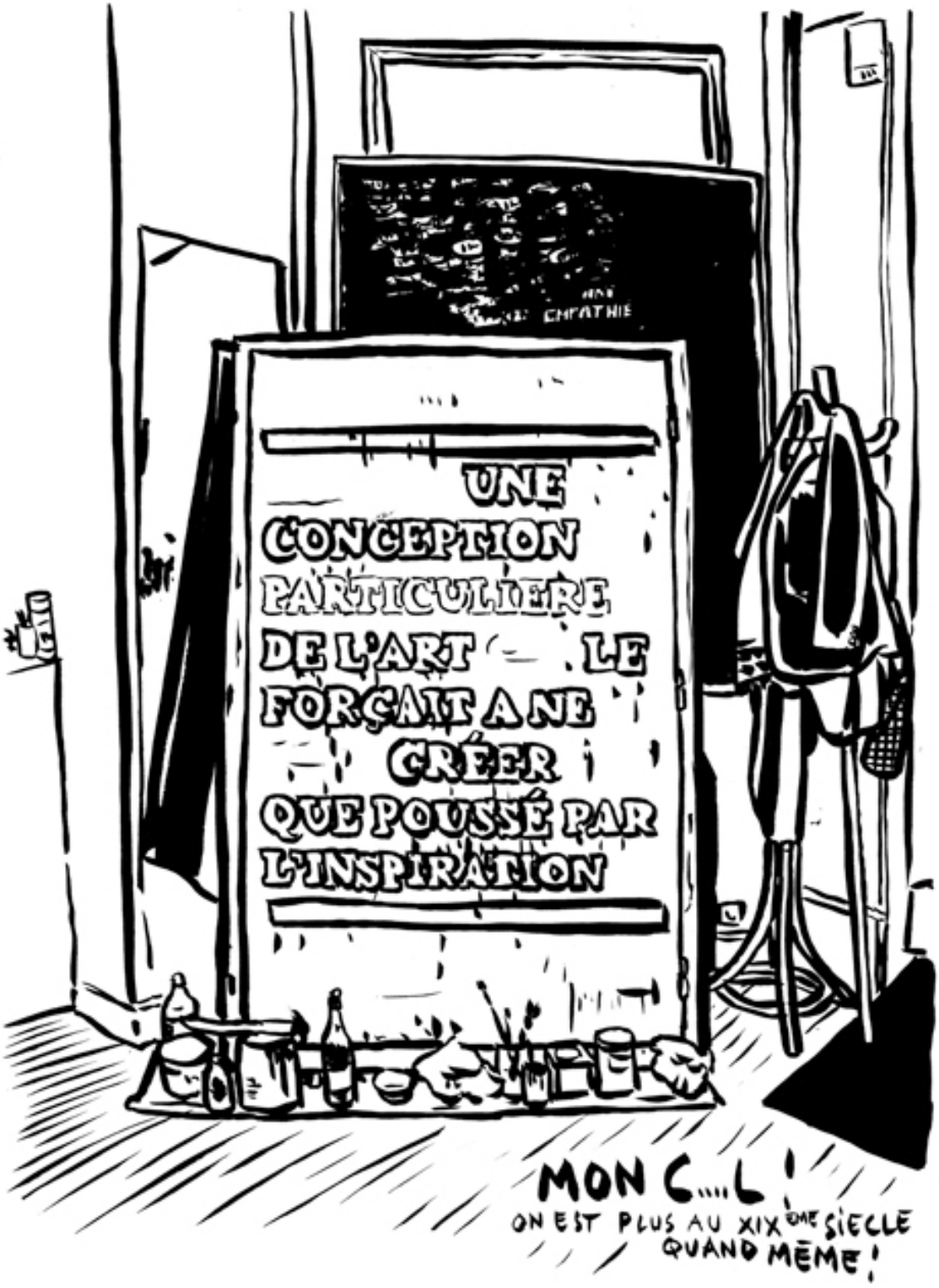
"L'ART ET L'ENTREPRISE CE N'EST PAS COMPATIBLE EN L'ÉTAT ACTUEL DES CHOSES"

"IL Y A DES GENS QUI ONT AMENÉS LA PUBLICITÉ AU NIVEAU DE L'ART MAIS L'ART N'EST PAS DE LA PUBLICITÉ, MÊME SI LA PUBLICITÉ PEUT ÊTRE DE L'ART À PARTIR DU [redacted] MOMENT OU ON AIME CE QU'ON FAIT"

"MOI, J'AI UN METIER MAIS JE N'AURAIS PAS DE RETRAITE"

"L'ART C'EST DE LA SOUPE MAIS DE LA SOUPE DE QUALITÉ"

J'AVAIS BEAUCOUP D'ESTIME POUR MON AMI... MOI QUI AVAIT CHOISI UN CHEMIN TOUT AUTRE...


UNE
CONCEPTION
PARTICULIERE
DE L'ART LE
FORÇAIT A NE
CRÉER
QUE POUSSÉ PAR
L'INSPIRATION
MON C....L !
ON EST PLUS AU XIX ÈME SIÈCLE
QUAND MÊME !

Cherche appartement…

NOUS
CHERCHONS
UN NOUVEL
APPARTEMENT
A PARIS AVEC
MON AMIE JESSICA
ARTUSDELAVILLEON
@HOTMAIL.COM

Dans les 40/50m2 ou plus, haut de plafond, ensoleillé, bien placé, sympathique, pas trop cher, simple d'accès, si possible avec terrasse, balcon, cour, cave, etc… Nous contacter !

"C'est clair on va trouver direct. Y'a aucun doute" dit Jessica : Je compte donc sur vous pour m'aider à trouver si vous avez des idées (même si ça ne correspond pas tout à fait avec notre description).

Sinon :

- L'exposition Papiers importants divers et variés chez Les Néréides, 5, rue du Bourg l'Abbé, 75003 Paris, est prolongée (voir pages suivantes) pour une durée indéterminée.

- Le collier *Kill Yourself and die* est en vente chez Colette.

- Pour les 15 ans d'exposition, édition et de diffusion de travail "d'artistes qui les enthousiasment", Ofr expose 18 jeunes (et moins jeunes) artistes parisiens du 17 décembre jusqu'à une date non communiquée… On fire / Grand 0fr. gallery / Cité Griset / 75011 Paris.

- L'exposition Lady Gaga, quand à elle, continue (voir : http://www.artusdelavilleon.com/blog/page/3/) : Reflexgallery / 62, rue Jean-Jacques Rousseau / du 19 décembre 2010 au 17 janvier 2011.

- Et j'ai maintenant une exposition prévue : Galerie Patricia Dorfmann, le 20 janvier 2011. Lieux communs / Rétrospective 2.

- Une autre à la Tour, à priori du 24 février au 15 mars sur Mon ami Daniele.

- et une troisième en préparation à priori pour mars sur La pub.

Ceci expliquant aussi peut-être cela ?

Artus

Janvier 2011

ill-Blog

Lieux communs

Artus de Lavilléon
LIEUX COMMUNS
Rétrospective II
Vernissage samedi 22 janvier 15h / 21h
Exposition 22 janvier – 26 février 2011

“Je pense qu’il ne faut pas installer les sarcophages de valeur, les Mecque pour la prosternation”.

Kazimir Malevitch in Sur le musée, février 1919.

Pour sa troisième exposition personnelle à la galerie Patricia Dorfmann, Artus de Lavilléon présente *Lieux Communs*, une rétrospective de ses derniers travaux.

L’expression « lieu commun » loin du sens péjoratif qu’on lui donne dans le langage courant, garde dans le travail d’Artus son sens étymologique du latin *locus* (lieu) et *communes* (communs), ou encore *topos*, en référence au mot grec signifiant le « lieu ». Pour Aristote, les lieux communs sont « les idées les plus générales, celles que l’on peut utiliser dans tous les discours, dans tous les écrits ».

Les lieux communs sont une base d’entente nécessaire aux dépassements des tensions, des contradictions, des conflits que l’argumentation peut susciter. Si les lieux communs semblent parcourir l’ensemble de l’oeuvre d’Artus, ils lui permettent d’élaborer son discours en se fondant sur des idées universelles.

Dans ses grands dessins noir et blanc, Artus utilisait déjà les stéréotypes du cinéma populaire américain - cliché duhéros sauveur, du cowboy ou encore du boxeur -, les lieux communs sont ici tantôt utilisés en plaidoyer, tantôt en “table de mémoire” proclamant des citations inspirées de ses lectures.

Ainsi, dans ses peintures « améliorées » - selon le terme créé par Marcel Duchamp* -, on retrouve des fragments de littérature empruntés à Flaubert ou à d’autres auteurs comme « Une conception particulière de l’art le forçait à ne créer que poussé par l’inspiration » ou « La beauté dépend du portefeuille de celui qui l’achète ».

Peut-on créer sans être uniquement poussé par l'inspiration ? La beauté peut-elle se suffire à elle-même sans dépendre du marché qui la justifie ? Artus nous interroge sur la notion même du lieu commun, qui doit se transformer pour passer d'une idée anciennement admise à une notion plus polémique.

Dans le grand triptyque *Lieu commun I*, Artus exalte ses idéaux, aux travers d'expressions largement utilisées dans ses écrits : « En art comme dans la vie, on a besoin de vérité, *pas de sincérité* » (Malevitch *amélioré** par Artus), et « Le courage de ne rien être, personne ne l'a jamais » dixit Artus.

Au centre de l'oeuvre, l'artiste représente son corps nu, apaisé dans un mouvement de lévitation, comme hors du temps. La peinture surplombe une autre de ses phrases phares « Il ne faut pas faire pour être, mais être pour être » extraite cette fois du Manifeste de l'art posthume, écrit en 2004.

Sur la partie droite de l'oeuvre, Artus fait entrer une autre voix, celle de sa mère, avec une note qu'elle avait laissée sur sa porte « Bienvenue à l'impasse de la lucidité », ainsi qu'un bout de phrase non achevé : « Celui qui n'a pas de radeau… », ce qui implique indubitablement sa fin, « …est sûr de couler ».

Les lieux communs ne se limitent pas seulement à des phrases, ce sont aussi des endroits regroupant sous un même terme les lieux d'expositions, les lieux d'art - ici la galerie -, et les lieux de commerce, de vie (boutiques, grands magasins et autres librairies).

En effet, depuis 2009 les derniers travaux d'Artus ont tous été montrés en dehors du contexte du marché de l'art classique : son installation *Tout ou rien* (2009) a eu lieu dans une boutique de vêtements à la mode, pendant que ses dessins préalablement déchirés étaient exposés dans la galerie lui faisant face et sur la porte de laquelle on pouvait lire : « La galerie sera fermée durant toute la durée de l'exposition ». Sa performance *Consumérisme, chronique d'un enfermement volontaire* (2009) a été réalisée dans un temple de la consommation parisien, et son exposition la plus récente *Papiers importants divers et variés* (2010) prenait place dans une boutique de bijoux fantaisie.

Artus soulève ainsi la question de savoir ce qui différencie un lieu de consommation d'un lieu d'art dans le travail d'identification et de diffusion de l'oeuvre, tout en invitant à réfléchir sur les moyens qu'a l'artiste de montrer son travail« lorsqu'il refuse l'achat comme moyen premier de la reconnaissance d'une oeuvre ».

Jessica Piersanti, Paris décembre 2010

PS/ Nous cherchons toujours un appartement ! Voir page précédente

Entretien

Artus de Lavilléon

LIEUX COMMUNS

Rétrospective II

Vernissage samedi 22 janvier 15h / 21h

Exposition 22 janvier – 26 février 2011

_____

ENTRETIEN

_____

Tu vas bientôt présenter une nouvelle exposition chez Patricia Dorfmann. Peux-tu nous parler de ton opposition au marché et des liens que tu entretiens avec l'art contemporain ?

Patricia m'a dit dernièrement que les gens avaient très mal pris la campagne publicitaire que j'ai réalisée pour le Crédit Coopératif, et qu'ils ne comprenaient pas mon parcours. Avec l'art posthume et mes différents projets, j'incarne pour beaucoup une certaine alternative. On me dit souvent qu'il faut que j'arrête d'être « contre », et l'on me reproche mes collaborations avec des agences, des marques, etc. C'est une question que je me pose souvent moi-même. J'ai plusieurs embryons de réponses à cela. Tout d'abord si l'art est devenu un marché comme un autre alors je ne vois pas de contradiction à me vendre à un autre marché qui lui au moins n'a pas l'hypocrisie de se dire intègre. Je trouve moins gênant de faire de la publicité que de tout faire pour entrer dans le marché de l'art. J'ai toujours adoré exposer dans des endroits qui n'étaient pas principalement dédiés à l'art, car ils permettaient à la fois des rencontres inattendues et luttaient contre l'élitisme des galeries. J'ai souvent crée ces endroits et ces rencontres : l'épicerie, les vitrines du Printemps, le magasin Homecore, la boutique Corinne Cobson où j'envoyais les gens à la galerie en face ou j'étais censé montrer mon travail qui était « fermée le temps de l'exposition », et plus récemment mon enfermement volontaire dans un stand à tee-shirt dans le grand magasin Citadium, sans doute l'une de mes performances les plus abouties.

Tu as aussi exposé dernièrement dans une boutique de bijoux fantaisie.

Oui, un tableau impressionniste « customisé » qui date de 1894 sur lequel j'ai écrit la phrase « Kill Yourself and die » que j'ai décliné en bijou. Est-ce que je dois réellement expliquer cela et me justifier pour tout ce que je fais ? J'ai ce rapport particulier aux marques, mais en même temps je ne crois pas faire vraiment partie ni de la street culture (avec tous ces produits dérivés) ni de l'art contemporain (avec ses concepts), j'essaye juste de montrer mon travail de la manière la plus large possible, et je ne vois aucun support qui ne mérite pas que l'on s'y intéresse.

Tu n'as pas peur de te perdre en faisant cela ?

Oui et non. Non, parce qu'en prenant l'exemple de Ben, que j'aime beaucoup, je ne vois pas le mal à cela, et oui parce que cette pratique, entre toute autre, l'a selon moi relégué au rang d'artiste un peu marginal alors qu'il est un très grand artiste français.

Donc tu as peur de « te griller » aux yeux du marché ?

Non, ce n'est pas cela, j'ai peur de ne pas être compris, mais en même temps je m'en fous, j'avance à mon rythme, et la pub me permet en ce moment de prendre des distances avec le marché de l'art qui, de toute manière, ne m'a jamais vraiment intéressé.

Tu m'as dit récemment que tu n'allais presque jamais voir d'expositions.

C'est exact, mais cela ne veut pas dire que je ne suis pas curieux ou que je ne me renseigne pas, mais mes centres d'activité sont ailleurs. Je lis énormément, me tiens au courant à ma manière de ce qui se passe dans le monde et auquel on ne peut, de toute façon pas échapper. Les journaux gratuits, les kiosques à journaux, la musique partout, les bribes de conversation que l'on attrape ici et là, les graffitis sur les murs. Les gens m'intéressent tellement plus que ces informations qui ne restent pas. Les livres comme témoignages de leurs vies…

Toujours cette histoire de témoignage et ce rapport à la rue, même si tu te dis peu intéressé par le street art.

Le street art m'intéresse complètement, mais lui aussi subit les assauts du marché, cela ne veut pas pour autant dire qu'il faille vivre caché ou ignorant de tout, mais je garde mes distances…

Alors pourquoi la pub ?

Il y a cinq ans à peu près, j'ai fait ma première exposition chez Patricia

Dorfmann. Elle portait le titre « Rétrospective I, I learned it from a talk show », et j'y montrais tout. Des centaines d'œuvres, ma chambre de 15m2 déplacée pour l'occasion dans un cube blanc au milieu de la galerie, etc. L'exposition qui devait durer un mois en a duré trois à cause du nombre de visiteurs, mais nous avons fait très peu de ventes. Je me souviens même d'un collectionneur qui a demandé à Patricia ce qu'il devait acheter. Les gens étaient à la fois troublés et touchés par cette profusion chronologique. A mon retour de Chine, il y a deux ans environ, j'ai accepté d'exposer un choix de dessins très réduits, en respectant certains codes : bien encadrés, bien montrés, comme si les gens étaient incapables de voir et comprendre les choses autrement que comme cela,. Nous avions même fait écrire un texte par une critique d'art connue, que je n'ai jamais vraiment rencontrée, pour que cela fasse « bien ».

Au lieu du vernissage plein de joie, de pique assiettes et de ma joyeuse bande qu'on m'avait déconseillé d'inviter, nous avons eu quelques collectionneurs, presque personne n'est revenu voir l'expo, et nous avons tout vendu, sauf les œuvres réservées par un collectionneur qui ne les a finalement jamais prises.

J'ai été profondément blessé par cette exposition, et c'est après et après seulement, que j'ai commencé à vendre mon cul aux agences de pub… « Tant qu'à faire » comme m'avait dit Maryse, ma mère, quand elle m'avait raconté qu'elle avait acheté une jaguar avec l'argent de son copain faux monnayeur.

C'était une autre époque…

Comment tricher aujourd'hui ? Voilà une jolie question. Comment être soi-même au milieu de toutes ces choses qu'il faut et ne faut pas faire pour satisfaire un public ? Dans *Le voleur* de Georges Darien, le héros dit « je fais un sale métier, mais je le fais salement ». C'est une belle phrase. Faire de la pub plutôt que se soumettre à l'institution, aux serrages de mains, et aux galeries désertes et désertées par nos vrais amis.

Mais tu t'arranges beaucoup avec toi-même aussi, non ?

Non, tu vas me dire que tu sais déjà, mais je dis souvent qu'il y a une énorme différence entre la morale et l'éthique. La morale c'est de la merde, c'est bon pour les petits bourgeois comme on aurait dit du temps des Dadas, seule l'éthique compte, et je crois avoir une forte éthique, c'est elle qui me dirige et m'a toujours dirigée.

Peux-tu m'expliquer la différence ?

C'est comme la vérité et la sincérité, l'une est l'expression de l'autre mais elles n'ont rien à voir. Pour aller vers les autres il faut se connaître soi et l'on ne peut se connaître soi que lorsque l'on va vers les autres – d'ou la nécessité de règles, de religions, pour relier les hommes non pour se séparer, et de morale, ou de codes moraux si tu préfères. Cela dit je pense qu'il faut aussi être capable de dépasser ces notions de morales et de religion aujourd'hui, car je ne crois pas que personne ne soit capable de se tenir entièrement du côté du « bien » toute une vie, car alors cela sous-entendrais la supériorité de certains êtres ou de certaines formes de pensée sur d'autres alors que nous sommes tous si différents. Accepter que l'on puisse être faillible est la première étape vers la connaissance de soi, mais aussi que les codes qui régissent notre monde puissent l'être aussi. Le problème c'est que très peu de gens sont capable d'accepter qui ils sont vraiment.

La sincérité, comme la morale, c'est croire que l'on se connaît, en se découvrant à travers l'autre et à travers des règles que l'on ne respecte que parce que l'on n'a aucune idée de qui l'on est vraiment. Je sais qui je suis.

Tu veux dire que la vérité permet plus mais qu'elle est à la fois très dangereuse dès lors qu'elle est utilisée comme instrument ?

Je n'aime pas ce terme d'instrument, mais c'est vrai que ceux qui disent posséder une vérité se cachent souvent derrière cette dernière pour justifier un élitisme qui n'a aucune raison d'être. L'éthique est un concept tellement personnel face à la morale qu'il me semble moins exclusif, et c'est pour ça que je dis que l'éthique est du côté de la vérité et la morale de la sincérité (ce qui dans mon travail prendra la forme de la série Coca/Pepsi). Malheureusement savoir pour soi ne veut pas dire savoir

pour les autres et il faut être très fort pour dire « je sais » sans pour autant dire « je sais mieux que vous »… Et là proférer des règles faussement justifiés par une éthique inexistante et faite de *lieux communs*. Quand Hitler écrit *Mein Kampf*, il énonce sa vérité, non une vérité globale. C'est ce qui fait sa force, et son danger.

Un skateur m'a dit un jour que le grand style naît lorsque le beau triomphe du monstrueux. S'il n'y avait pas eu Hitler, aurions nous pris conscience du vrai danger du mal absolu (tel qu'encouragé par tous), et n'aurions nous pas tous été tués dans une guerre nucléaire, par exemple ? C'est un peu bête, très bête même comme raccourci, mais il dit bien ce que je veux dire. Car on apprend beaucoup de toutes ces personnes qui vont au bout d'elles-mêmes, quel que soit cet eux-mêmes. Les comprendre, c'est comprendre le monde je pense.

Apprendre de ses souffrances ?

Non, les accepter comme faisant partie de la vie.

Tu m'as dit tout à l'heure que tu avais plusieurs raisons d'être « contre » l'art contemporain.

Effectivement. Quand j'ai montré ma chambre reconstituée chez Patricia Dorfmann, je l'ai fait poussé par cette nécessité intérieure dont parlent Kandinsky, Tapiés et tant d'autres, et qui n'a pas grand-chose à voir avec le marché, et s'oppose totalement à ce que je perçois de beaucoup d'artistes aujourd'hui. Boltanski, quand il fait *Monumenta* au Grand Palais, se sent obligé dans une interview qu'il accorde au Monde, de dire qu'il travaille seul, et pas environné de 150 assistants qui lui font penser que les artistes ont maintenant des boites de prod derrière eux comme dans le cinéma, je cite mal mais l'idée est là. Je suis d'accord avec lui. Depuis 15 ans je travaille « la tête dans le guidon », je ne vois que la route, et je n'ai encore jamais eu le temps de vraiment réfléchir à mon travail. Lors de ma dernière exposition, j'ai montré une sélection des papiers importants divers et variés que je conserve dans des boites depuis des années, et j'ai eu la surprise d'y découvrir beaucoup de richesse, quoiqu'aucun réel tri n'ait été fait. Là il va falloir que je m'explique. Tu vas voir il y a un rapport…

Avec l'art contemporain ?

Oui, l'art contemporain me fait penser à ces boites de nuits ou il y a un videur devant la porte qui te dis toi tu peux entrer et toi non. Quand tu vas dans des boites de Salsa par exemple, il n'y a personne devant la boite, le tri se fait tout seul, je préfère ça – il suffit de savoir danser pour pouvoir entrer. Chez les punks c'était un peu pareil avec leur slogan « Do it yourself ». Si tu veux faire un truc alors juste fais-le, et fais le toi-même. Que tu ais un truc à dire ou pas n'est pas important, du moment que tu le fasse, et après… Après on s'en fout, ce n'est pas notre problème du moment que ça existe. Il y a un tri qui se fait naturellement dans le temps et ça me paraît plus humble même si ça semble très agressif. J'ai été élevé là-dedans. Repris par les marques ça donne Just do it, si tu vois à quoi je fais référence.

Et alors ?

Alors c'est ça, c'est exactement de ça dont je parle. L'élitisme de l'art contemporain est incompréhensible et tellement exclusif qu'il me frustre totalement.

Mais de fait, tu es un artiste contemporain ?

Non, je me décris moi-même comme un artiste posthume, né après la mort du père, après la mort de l'art, après le carré de Malevitch, l'avènement de l'art vie et de l'artiste élevé au rang de créateur sans que pour autant dieu ne soit détrôné. Quand je vole à la tire à quinze ans et que je rencontre le carré de Malevitch au journal de 20h je n'ai aucune idée que ce dernier va changer ma vie, et pourtant il le fait, car il crée une curiosité, et c'est une rencontre inattendue aussi. Pourquoi un type se met-il à peindre un carré blanc sur fond blanc à un moment où la représentation du monde est encore si importante ? Et s'il était honnête ? Pour quel humanisme ?

Je vais essayer de le raconter autrement.

« Si l'on doit un jour être connu pour et par son œuvre, cela sous entend

qu'on lira forcément cette dernière à la lumière de notre vie et donc l'application d'une éthique stricte dans l'une comme dans l'autre ». Avec cette phrase je justifie tout. Ce qui est important, ce n'est pas l'œuvre, mais l'humain qui se tient derrière, de son vivant. Après ce n'est pas à nous de décider. C'est cela l'art posthume. Je crois que l'art contemporain se trompe car il accorde trop de valeur à l'œuvre et pas assez à l'humain.

Je suis complètement d'accord avec toi.

L'homme doit être aimé de son vivant car son œuvre vient après lui, et non avant. L'homme ne peut justifier ce qu'il fait avant de l'avoir fait, c'est là ou je veux en venir. Aujourd'hui les artistes travaillent comme des attachés de presse et beaucoup d'œuvres ne sont qu'une démonstration d'une pensée, et non d'une existence, et qui plus est d'une pensée qui se veut en phase avec le marché.

Mais il y a quand même des artistes sincères dans l'art contemporain.

Pour combien de vrais ?

Donc la seconde raison de ton opposition à l'art contemporain serait que l'artiste contemporain a plus à voir avec un travailleur spécialisé qu'avec un artiste, si j'ai bien compris.

C'est cela oui, ou si tu préfères, son manque d'humanité car il considère plus l'œuvre que l'homme qui la justifie. Il n'en a rien à foutre de l'homme car il lui préfère son concept appliqué.

Pourtant tu fais souvent référence à l'art conceptuel dans ton travail.

Ça n'a rien à voir. Déjà l'art conceptuel des années 70 était éminemment politique. Adrian Piper, Chris Burden qui se crucifie à une Volkswagen, s'enferme dans un casier d'université, et crée (entre autres choses) un système qui menace de destruction un musée en cas d'influence

massive, sans compter l'artiste qui découpe une maison en deux et regarde une moitié s'effondrer (Gordon Matta-Clark), tous ont quelque chose à dire qui dépasse les mots mais les concerne aussi. C'est vrai j'adore aussi Kossuth et Art and Language… Cela dit l'exposition qu'il y a à Beaubourg du type qui recense toutes les propriétés qui appartiennent à l'un des actionnaires du Moma est une œuvre dont le caractère politique ne cède en rien à une beauté esthétique qui aura toujours du sens hors de son contexte d'origine (il s'agit de Hans Haacke)…

Mais tu ne connais pas leurs noms et n'es même pas sûr de ce que tu avances…

Oui, je blâme toujours ma mauvaise mémoire mais tu as raison de m'interrompre, je connais rarement mes références. Je crois savoir que Jean-Pierre Raynaud a vendu des seaux contenant les restes de sa maison après l'avoir entièrement recouverte de mosaïques blanches puis détruite, mais je n'en suis pas certain. Ce sont des gestes. Des gestes qui ont eu une importance précise à une époque précise et qui comme tels resterons dans la mémoire collective comme des gestes importants, mais qui intéressent-ils vraiment ?

Dans la nouvelle de « la chaise » que tu as enregistré et jamais diffusée, et que tu t'apprêtes à écrire, tu parles d'un homme qui devient dieu après être passé par une éducation artistique et s'en être désintéressé, peux-tu nous parler de cela ?

X. est un beauf qui fume gitanes maïs sur Gitanes maïs. Quand il rencontre un prof de philo à la retraite qui lui explique qu'il y a une différence entre signifiant et signifié, entre les choses et les mots que l'on pose dessus, et qui, en fait, est un total imposteur, sa vie commence à changer. Le prof de philo dans cette histoire ne connaît de la vie que l'idée qu'il s'en fait. Aucun faire empirique ne vient jamais confirmer, ou infirmer, ses réflexions. L'histoire de X est l'histoire de quelqu'un qui se devient à travers son faire, jusqu'à le dépasser, car il aura vraiment vécu ses pensées, et de façon généreuse qui plus est, jusqu'à se transformer en autre chose. Mais il y a aussi une histoire de femmes entre eux.

Tu as beaucoup été trahi dans ta vie.

Plusieurs fois par plusieurs femmes, quoique j'ai presque toujours choisi de blâmer les hommes avec qui elles étaient parties et qui toujours se disaient mes amis.

Et ta mère est morte après t'avoir laissé une note sur laquelle elle avait écrit « jusqu'au bout ».

Et sur sa porte d'entrée elle avait écrit « bienvenue à l'impasse de la lucidité », oui.

Elle était une grande amie de Guy Debord ?

Je ne sais pas trop ou tu veux en venir.

Que tu me parles de la réalité de ta vie à toi, ce à travers quoi tu aspires à te devenir.

Guy Debord, comme Malevitch, était quelqu'un qui prônais le dépassement de l'art et l'a amené jusqu'à la révolution. En fait c'est inexact, pour Malevitch l'art était un environnement avant tout, quand pour Debord il était une situation, enfin je crois…. Ce que j'aime chez ces deux hommes, c'est leur dévouement à la cause. J'ai lu dernièrement un best seller artistique sur les artistes sans œuvres. J'ai beaucoup d'estime pour les artistes sans œuvre, et je crois que ma mère était l'une d'entre eux. Il y a quelques années, quand j'étais étudiant, l'ouvrage à la mode était la transfiguration du banal, et entre les deux il y a eu l'art contemporain en France, puis l'art aujourd'hui, l'art au tournant du millenium, art today. En fait je me fiche de l'art, vraiment, mais il est ma vie.

Nous arrivons au bout de cette interview. Veux-tu rajouter quelque chose ?

Oui, avec l'art posthume nous avons tendus à déclarer artiste plutôt qu'à déclarer art. J'ai en ce moment un ami qui se noie dans des névroses parce que l'art contemporain tarde à le reconnaître alors qu'on ne peut douter de son engagement dans l'art, je trouve cela dommage, d'autant qu'il est à mes yeux un artiste exceptionnel. Son cas n'est pas isolé. Tellement d'artistes meurent, littéralement meurent, du manque de reconnaissance. On a tous l'impression qu'il faut passer par certaines cases, actes, étapes, pour « réussir », alors que pour moi la seule réussite qui compte est celle qui s'obtient de soi-même. Après, c'est l'art posthume, et peut-être que cela suffit en tant que justification. Pub ou pas pub, art contemporain ou pas, c'est l'homme qui compte et l'homme seul, ce qu'il représente pour ceux qui l'entourent. Nous sommes tous importants, même ceux qui ne le sont pas. Comment décider ce que seule l'histoire peut ratifier, ou invalider ?

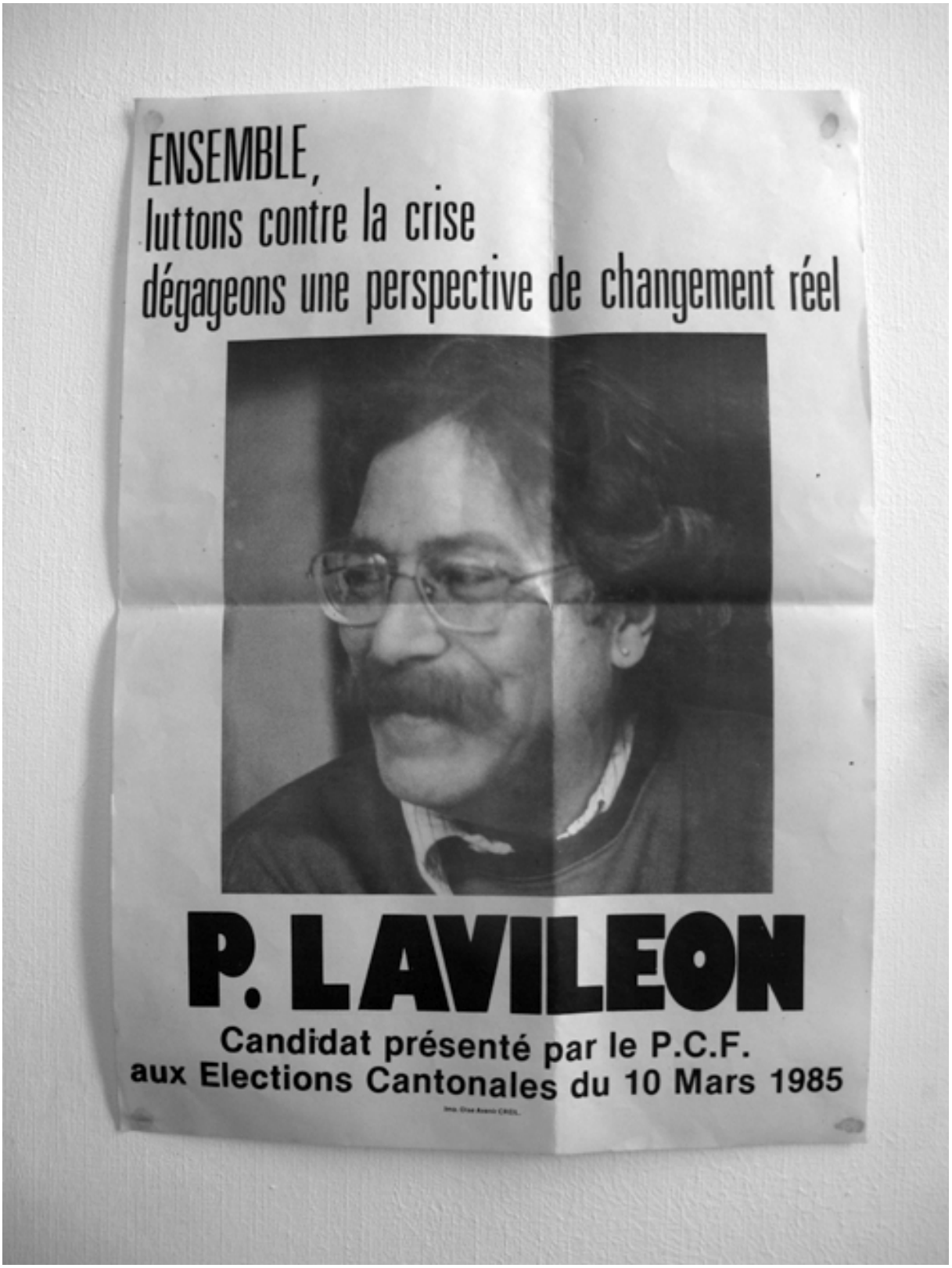
Comme dit Catherine Millet, « personne ne peut se targuer d'être le spectateur moyen de son époque », alors pourquoi tout cet élitisme ?

C'est quelque chose que je ne comprendrais jamais.

Merci.

Auto interview réalisée au Mc Donalds Pigalle à Paris, le 20 Novembre 2010.

Artus Laviléon, RETROSPECTIVE II



Artus de Lavilléon

Rétrospective II / LIEUX COMMUNS

Vernissage samedi 22 janvier 15h / 21h

Tous à 17h à la galerie !!!!

Exposition 22 janvier – 26 février 2011

Galerie Patricia Dorfmann, 61, rue de la Verrerie, 75004, Paris.

Après avoir vécu dans les vitrines du magasin Le Printemps, créé un mouvement artistique, « retourné ma veste en galerie », perdu ma mère, vécu en chine, montré un film à Beaubourg, exposé à l'étranger et dans des foires, et presque tout vendu à une exposition ou tout était bien encadré, bien montré, bien justifié, je me suis senti trahi par moi-même et par le système qui (enfin) me reconnaissait.

« Tant qu'à ce que l'art soit devenu un marché comme un autre », je me suis alors mis à développer les grands dessins noirs et blancs qui faisaient mon succès en publicité et sous forme d'illustration, tout en me servant de cette excuse pour exposer dans des *lieux communs* (boutiques, librairies, magasins) et continuer de témoigner de mon vécu et de son archivage quotidien de la façon la plus large possible (décalée ? Banale ? Populaire ? Marginale ? Posthume ? sans rapport avec ce marché).

C'est cette partie de mon travail que je vous propose aujourd'hui de découvrir, entre performance et revendication engagée, ce qui découle d'un refus du marché de l'art, et de ses conséquences, plus quelques peintures faites dans mon salon.

Artus Laviléon, 15 janvier 2011.

Divers textes et entretiens disponibles page suivantes et sur le site de Patricia Dorfmann, ma galeriste et amie.

Merci à Jessica pour son aide.

Artus

Février 2011

ill-Blog

MAN
WHO'S GOT NO ETHICS
IS A FREE MAN
-I ENVY
YOU
YOU SHOULD
HAVE NO
REMORE, THE
DESIRE TO
LIVE DOESN'T
MEAN A LACK
OF HUMANITY

Il va falloir qu'un jour je mette de l'ordre dans tout ça…

Mercredi 2 février 2011.

« à partir du moment où on va se battre pour la liberté, on a beaucoup de mal à se battre pour la structuration de la liberté dans une société ou tout est déjà trop structuré ». Gilles Audejean à propos de Maryse Lucas.

Quand ais-je perdu ma liberté ? Quand j'ai commencé à gagner de l'argent. La réponse est trop exacte pour ne pas être vraie. Et pourtant je suis artiste et je vis en partie de mon art. Je continue de « ne jamais faire ce que je n'ai pas envie de faire », mais je fais de plus en plus de concessions sur ces envies. Depuis que je suis heureux, est une seconde réponse, une seconde évidence. Car avec le bonheur viennent les responsabilités, l'envie de fonder une famille, de ne pas pousser l'autre dans nos galères. C'est que travailler prend beaucoup de temps. Travailler ne rend absolument pas libre. Travailler aliène. Et pourtant je déteste ces gens qui ne font rien, qui ne sont pas capable de sortir ce qu'ils portent en eux, qui vivent de façon égoïstes, et sont inapte à partager leur talent, quel qu'il soit, de se mettre en état de. Puis de faire. « Fabriquer cet objet qui tout d'un coup permet à d'autres la traversée du miroir ». Ici je ne parle pas des esclaves des 8h-5h, de ceux qui finalement permettent à la société de fonctionner, car je n'ai aucune idée de cette vie là. Beaucoup de mes amis sont des fous, des marginaux, des anormaux, des gens décalés. Des gens qui vivent pour eux-mêmes, et pour les autres. Pas pour les autres et pour eux-mêmes. « Le confort que vous avez exigé est maintenant devenu obligatoire ». Trouver l'équilibre. Je sais ce que ces phrases ont d'agaçant, mais elles me paraissent quand même justes. Quelle vérité n'existe sans la sincérité qui la borde ?

Depuis quelques mois deux images m'obsèdent : la petite chambre de bonne ou j'ai passé quinze années de ma vie avec entre rien et 500

euros par mois pour vivre, les grands mois, et toutes ces matinées passées à lire et à écrire, dans un café ou un autre, pendant que mon stagiaire bossait pour moi, il y a quelques mois. L'équilibre n'est ni dans une image, ni dans l'autre, mais quels bonheurs !

Le plus dur c'est le regard des autres. Leur jugement. Tous ces instants occupés à faire des choses alors qu'il est si important de s'ennuyer, de sentir les heures passer et aussi, parfois, le poids de la vie. Tout ces instants sans lesquels aucune création ne peut-être valable. Soupeser le monde.

…

Puis un enfant vient me demander un euro, pour se boire un café. Comme je lui dis que je n'ai rien, il ramasse mes restes pour essayer de diluer une petite crème en pot pas encore ouverte dans un mini fond de tasse. Apitoyé, je lui offre deux euros qui traînent dans le fond de ma poche. Ses potes arrivent, je distribue alors généreusement trois euros de plus. Les enfants me remercient, partent vers la caisse, puis repassent devant moi en baragouinant je ne sais quoi en Roumain peut-être, tout sourires, avant de sortir.

Je suis en train de taper la suite du texte ci-haut quand les enfants repassent, s'installent non loin de moi avec des gâteaux achetés au supermarché du coin. L'un d'eux se lève et m'offre une crêpe au chocolat avant de retourner s'asseoir. Ils me saluent de loin avant de revenir me proposer du gâteau. Je distribue cinq euros de plus, avant de réaliser que je n'ai plus un centime pour offrir à Jessica, ma copine, le double latté qu'elle m'a demandé. Carte bleue pour trois euros.

De retour à la maison, je lui raconte l'histoire, et elle me dit gentiment : c'est pour ça que tu aimes tant le Mc Do, pour son côté sociologique… Bizarrement, c'est vrai, c'est le seul endroit où je fais ces rencontres qui éclairent mon quotidien, car elles en sont très différentes. En prise directe avec la vie.

…

Tous ces textes commencés et pas finis. Et si mon absence déclarée de liberté coïncidait avec mon incapacité à finir mes textes ? Quand on sait qu'un coin de table suffit pour écrire…

Tous ces textes abandonnés.

…

Vendredi 7 mai 2010.

Aujourd'hui, j'avais décidé de ne rien faire, de n'absolument rien faire. Me lever tard, me rendormir, lire, penser, vivre à mon rythme… Et puis il a fallu acheter des billets d'avion pour le mariage d'un ami, téléphoner à mon agent pour une histoire de pub, et aller chercher de l'argent, avant de pouvoir m'installer dans un café et commencer ce texte. Ce petit esclavage du quotidien. Un autre ami qui vient dîner ce soir m'a téléphoné pour me proposer d'aller skater et j'ai réalisé que c'était le dernier jour de « ma » campagne publicitaire pour une banque dans le métro, et donc ma dernière chance de photographier mes images in-situ. Finalement je suis quand même assis ici, à moitié au soleil, avec une nouvelle veste un peu moche en lin que j'ai achetée sur un coup de tête hier, un livre sur les ovnis, et un autre sur l'Albanie qui parle d'un esprit emprisonné durant le règne communiste. Hier, j'ai aussi acheté un livre sur le mystère Charlemagne et ses liens avec le nazisme et l'occultisme. Que de saines lectures, le genre de celle qu'on lit quand on a décidé de ne rien faire, de n'absolument rien faire. Au lieu de quoi…

Cette nuit je me suis encore levé pour pisser une bonne quinzaine de fois. Impossible de dormir. J'ai touché mon ventre en me disant que j'avais encore grossis et que mon appartement, et la chambre dans laquelle nous vivons avec Jessica, était décidemment bien grand. Trop ?

Mon ami Daniele a fait un rendez-vous avec une grande galerie qui s'est très bien passé et Ramdane m'a parlé de ses futurs millions, du temps qui lui manque de plus en plus, et un autre ami, Yorgo, d'une histoire d'amour qui le bouleverse depuis quelques années. Nous sommes allés voir des expos, avons mangé au restaurant, et tout le monde m'a dit que j'avais bonne mine. Comme quelqu'un qui vient de faire une campagne publicitaire et a plein d'argent (pas tant que ça en fait) sur son compte. Ou plutôt comme quelqu'un d'amoureux en train de se construire une nouvelle vie, de se reconstruire, de construire tout court.

Si peu de temps pour penser, pour être soi. Prendre du recul. La magie des artistes qui la plupart du temps n'en glandent pas une… Tant de projets. Quelle direction prendre ? Pas celle de la pub en tout cas, même si elle nourrit plus que tout autre, en ce moment. Ma galeriste qui ne comprend pas mon évolution, mon « art conceptuel » qui m'a plutôt l'air d'être une réaction à ce que je vis. Etre assez intelligent pour trouver la bonne concession, sans compromis.

Et puis X. qui ne réussit pas à se remettre de ses ruptures, du poids de la vie parfois, qui prend mal une remarque que je lui fais sur ses cheveux devenus blancs. Un très bon ami que j'aime énormément mais ne supporte plus mes leçons de morale et de vie je pense. Tu veux travailler, et bien travaille alors.

Tes photos ne marchent pas, fait-en plus. Terrible. Nous n'arrivons même plus à communiquer. Ceux qui réussissent et ceux qui se perdent parfois sur le chemin de la vie, n'arrivent pas à surmonter ce qui les bloque. Ma façon de tourner en rond parfois et même tout le temps. Avancer, avancer coûte que coûte : « c'est facile dire pour toi, tout va bien en ce moment ». Mais c'est que je me suis battu, que je me suis battu toute ma vie, ne pas baisser les bras. D'ou me venait cette capacité ? D'autres plus sensibles…

La vie. La vie.

Bob Dylan à fond dans le bar à moitié désert.

Envie de skater. Me jeter à fond sur des marches, une rampe d'escalier (ce que je ne sais pas faire), une descente ou une mini rampe. Apprendre de mes chutes.

Il y a très longtemps que je ne suis pas tombé. Comment réagirais-je ?

Et si ce temps là était effectivement révolu ?

Faire des enfants. La création ultime comme m'a dit Jessica.

Je ne suis pas sur que faire des enfants soit la création ultime, car pour moi, créer c'est avant tout créer un outil qui permettent a leur tour aux autres de « traverser le miroir », comme dit Jacques Prévert – celui que Houellebecq décrivait comme un con avant de…, comme Dantec et comme tant d'autres. Soral, etc.

« Ou alors il faut prendre de la coke et se croire de gauche parce qu'on est abonné à libé ».

Mais il y a quand même des gens qui réfléchissent et pensent à autre chose.

Ne pas changer mais évoluer, garder sa ligne veut dire être capable de la définir. Faire un choix. Devenir ce choix.

L'incarner.

…

Samedi 8 mai 2010.

« C'est assez ouf d'avoir mes dessins partout dans le métro quand même. Je ne sais pas. C'est très étrange. Tout ce chemin parcouru pour ça… ».

Assis dans le métro je vois par la fenêtre la campagne publicitaire que j'ai réalisé pour Crédit Coop s'étaler sur tous les murs. Les dessins sont de moi, mais les textes et la typo « librement » inspirés de mon style. Ce qu'ils racontent ? Une histoire qui n'est pas la mienne, même si elle semble de gauche. L'histoire d'une banque coopérative. Artiste, je suis artiste. Ah ? C'est vrai, je ne sais pas quoi penser de tout ça. De l'argent, des moyens d'avancer, me sentir bien, financièrement bien. Grande discussion avec mon ami R. qui se marie bientôt, et, selon moi, est résolument passé « de l'autre côté ». « Pour nous, les arabes, devenir patron peut-être considéré comme un vrai acte punk ». C'est sans doute vrai, j'ai été visiter ses usines avec lui et mon ami a du se raser les dreads, mettre un costume, et afficher une montre hors de prix pour commencer à se faire respecter. Etrange monde que le nôtre ou ce même ami dit à un autre de mes proches qu'il devrait faire de même s'il veut réussir en tant que photographe. Les fossés qui se creusent. « Changer le système de l'intérieur ». La belle utopie. Oui, ou non ? Et la liberté dans tout ça. L'important n'est-il pas de rester libre, mais alors à quel niveau se situe la liberté ? Quand on refuse de se dire supérieur ? Ou ailleurs ?

La montre. Ce doit être la montre…

…

Dimanche 11 juillet 2010.

Artus de Lavilléon

Biographie

Artus de Lavilléon naît en 1970 à Paris. Il est le fils de Maryse Lucas et Patrick de Lavilléon, journaliste, qui la rencontre « sur le trottoir ». Très vite Maryse de sépare de Patrick et rencontre Louis Soors, un jeune architecte avec qui elle partira en Inde et dans les communautés ou Artus sera en partie élevé. Entre 6 et 9 ans Artus fait de nombreux allers-retours entre Monthou sur cher (Loir et cher), le village natal de Maryse,

et Paris ou il habite rue du Théâtre, puis rue Serret, dans le 15 ème arrondissement.

Entre 9 et 12 ans suite à la séparation de Maryse et de Louis, Artus est souvent confié à Moustache, un Kabyle à la retraite, avec qui il va voir tous les mercredi et samedi des films de Kung-fu et de série B. dans les cinémas permanents des faubourgs parisiens, et aux filles de Pierre Lucien Martin, un grand relieur d'art, qui lui font découvrir les cinémas d'arts et d'essais de Saint Michel et Saint Germain des près ainsi que la bibliothèque de Beaubourg ou Artus fugue très souvent pour aller lire des livres de mythologie et de bande dessinée.

C'est chez Pierre qu'Artus aura ses premières émotions artistiques en découvrant des lithographies originales de Braques, Tzara, Arp, illustrant des tirages de tête de Prévert, Camus, Char, Eluard et tant d'autres… Il est l'image du grand homme courbé devant son travail qu'Artus conservera toute sa vie d'Artiste.

Vers 12 ans Artus est confié à la garde de son père qui l'inscrit dans une pension catholique à Mesnières en Braye (Sarthe) ou ses cheveux longs teints au henné sont très mals perçus. Nouvelles fugues et installation dans une grotte Troglodyte, à Villedieu le Château ou Artus habite un cabanon à lapin dans le jardin pour échapper à belle-mère, une lesbienne qui s'est faite opérer pour ne pas avoir d'enfants, qui voit d'un très mauvais œil l'arrivée d'Artus dans sa vie.

Son père, très peu présent, pousse Artus à « savoir avant de nier, connaître avant d'oublier », et tente de lui inculquer une éducation aristocrate basée sur la lecture des grands classiques et l'apprentissage des bonnes manières. Artus préfère la science-fiction et la culture Mac Donald qui commence à voir le jour, ainsi que les mauvais films américains dont il est friand. Il sera le résultat de ces éducations méles.

Nouveau déménagement à Villers sur Bonnières, puis à Beauvais, ou Artus commence à faire du skateboard et du Roller et travaille à une bande dessinée qui ne verra jamais le jour « Etat d'âme » qu'il signe Sia. Intérêt pour le graffiti et début d'une période de vandalisme (Chozman, Bob Tail, DSB team).

Artus passe beaucoup de temps dans la rue entre Beauvais et Paris ou il dors régulièrement sur des bancs et assiste à la vie nocturne de la capitale entre les champs Elysées, les Halles (la fontaine des innocents), et le Trocadéro (la place des droits de l'homme).

Création du fanzine FTBX (Fuck the blaireaux, 1988) qui est à ce jour le plus vieux fanzine de skateboard français encore existant.

En 1990 Artus quitte Beauvais pour l'école de bande-dessinée d'Angoulême ou une erreur d'inscription le dirige en art. Série « Défence d'afficher », « les croix », et première performance « le nombril ».

L'année suivante Artus quitte l'école Nationale d'Art de Cergy Pontoise, ou il est inscrit, pour la réalisation d'un nouveau projet de bande-dessinée « Le cycle des clefs », qu'il abandonnera, de même que le dessin, pour une dizaine d'années.

1991-1994. Inscription en fac à l'université de Paris 8, ou Artus découvre les écrits de Malevitch, et la querelle iconoclaste qui ne cesseront de l'intéresser.

En octobre 1994 Artus rencontre Veronica une américaine étudiante en philosophie avec laquelle il se mariera le 26 janvier 1996. Découverte des Etats-Unis et de l'art américain.

…

Lundi 1er novembre 2010.

Caractéristiques de la caricature

(Ad nauseam)

1.

Je ne sais pas comment commencer ce blog, ce livre, ce truc. Le fait est que je suis un incroyable paresseux. J'adore me cacher derrière des phrases comme « Aujourd'hui perdre son temps est la seule façon d'être libre », de Blaise Cendrars. En fait je suis un skateur : « La paresse est la vérité effective de l'homme », celle là est de Malevitch, mon maître à penser. J'écris comme si j'avais vingt ans, alors qu'en réalité j'en ai quarante. Je déteste Kerouac et sa bande de cons de la Beat Generation. Je ne sais pas de quelle génération je fais partie. Entre deux. Entre les 80 et les 2000, le fric, les loisirs, et « la perte de sens généralisée, due au trop plein de sens », comme pourrait dire ma copine qui a 27 ans. Là, tel que je me visualise, j'ai les cheveux longs un peux gras, un short en jean coupé à l'arrache, une barbe de trois jours et une chemise à carreau. Dans la réalité, qui n'est pas loin, je suis assis dans un fauteuil club en cuir trouvé dans la rue, en train de taper cette histoire sur un

pc portable, alors que mon mac sommeille sur la table. C'est pas mal d'écrire comme ça. De vivre ce dépaysement là, cette aventure consumériste du quotidien. Je passe ainsi par des moments de déprime très violent ou j'achète n'importe quoi, écrit n'importe quoi, lit n'importe quoi, tout ce qui passe sous ma main, pour combler le vide, ce vide si violent de la solitude moderne. Alors je suis parti à la campagne, seul, pendant quelques années, sans sexe, sans amour, loin des années 70 ou j'avais été élevé et si proche à la fois. Effrayé du dehors, calfeutré chez moi comme un vieux jeune ou un jeune vieux, entre deux. Entre, comme pourrait dire Deleuze. Je n'étale pas ma culture, j'en ai, un peu, et puis j'oublie tout, les noms, les dates, les évènements, ce que je viens d'écrire ou ce que je vais écrire. Mais je note, je tiens des fiches, ou au moins j'essaye, des pochettes, des cartons, des boites, sur lesquelles j'écris Papier importants et variés, et que je ne rouvre jamais. Pour me souvenir. Ma manière à moi d'oublier.

Je ne suis pas un psychopathe, plutôt un marginal qui force ces traits de caractère pour se rendre intéressant, pour se sentir vivre, m'ajouter du vécu, comme dit mon meilleur ami, à tout prix. Je tiens des positions ou fait semblant de les tenir. Certains me traitent de moraliste, je leur parle d'éthique, et personne ne comprend ce que j'appelle la différence entre vérité et sincérité. C'est égal, tout est égal, alors je me fiche de tout et de tout le monde. Je tape à un doigt.

Marginal, je me demande si ce mot à encore un sens aujourd'hui ? Suis-je un marginal parce que j'achète des livres et que je les lit, ou parce que l'un de mes endroits préféré au monde est le premier étage du mac Do de la place Pigalle à Paris. Là j'abuse, mon endroit préféré est la fontaine des innocents, à moins que ce ne soit le pont Louis Philippe, ou la colline à Turin où, un jour, le ciel s'était couché sur moi. Ais-je au moins un endroit préféré ? Tout le monde devrait avoir un endroit préféré. Ce fauteuil dans lequel j'écris qui perd ses plumes.

Dans un film américain, vu récemment, bien qu'il date des années 70, cette époque ou la rébellion avait encore un sens, et ou la guerre ne s'était pas généralisée, j'ai noté la phrase suivante : « Vous ne pouvez faire taire les marginaux car vous avez besoin d'eux pour vous dire quand vous êtes foutus. Le plus dur vous êtes avec les marginaux le plus vous avez besoin d'eux ».

Relisez cette phrase et essayez de la comprendre, elle fait un peu penser à Palahniuk, le scénariste de Fight Club. L'écrivain plutôt. J'aimerais écrire un livre pour faire un film. Cela seul compte. Être connu. Mais non, je n'en ai rien à foutre d'être connu.

Skateur, ça la fout mal, ce n'est pas sérieux, un peu comme être professionnel en trottinette, ça ne sert à rien, pas plus qu'être punk, à part que pour être un

vrai skateur il faut porter certaines marques, bien visibles si possible. Moi, ce que j'aime surtout dans le skate, c'est que c'est le seul moment ou je ne pense pas. Ne compte que la figure, la connerie, la montée d'adrénaline avant la descente ou le 360° flip. Cette figure ou la planche fait une rotation à plat en même temps que sur elle-même. La première figure sérieuse, celle sans laquelle on ne peut se déclarer skateur. En rampe je crois qu'il s'agit du pivot Fakie, mais là je suis trop technique, c'est d'ailleurs pour ça que j'ai parlé de descente, là tout le monde comprend. De toute façon pas d'adrénaline en 360 flip, à moins de le faire sur des marches, la peur de se casser la cheville – quoique, puisqu'on ne pense à rien.

Il y a longtemps que je ne saute plus de marches, pas de sécu, besoin de mes deux jambes pour aller au boulot, de mes mains plutôt puisque je ne sors plus de chez moi que très rarement. J'ai même un stagiaire en ce moment. Il est là, me regarde, me dérange, j'ai dis oui quand il m'a demandé si je voulais bien le prendre, ou comme on dirait non, sans passion, pourquoi pas.

Peut-être que je ne crois plus au sens.

Dernièrement j'ai essayé de lire la bible. Le début de la bible, celle édité par le nouvel Obs et le CNRS, celle ou il y a aussi des morceaux du Coran. Je me demande pourquoi ce n'est pas Zibé ou Le monde qui a produit un tel truc. Difficile pour la presse de gauche. Car le nouvel Obs c'est bien à droite non ? Comment savoir ?

Depuis que mon père est mort je manque de repères, à moins que ce soit à la mort de ma mère que tout ai commencé à partir à tout va. La fin officielle d'une époque, pour moi et les autres. Les potes Situs tous morts et décédés. Là non plus je ne sais pas de quoi je parle. Je dévore tous ces livres sans les comprendre, ou en les comprenant à moitié, juste parce que ma mère et mon père étaient des lettrés. La pute et le journaliste. Je ne suis pas chic de dire ça. Ma mère n'était pas. Elle l'était, mais juste un an. C'est très vendeur de dire ça, pour le mythe. C'est comme ça qu'ils se sont rencontrés.

De toute façon j'écris toujours la même chose et ne fais jamais rien. Aucun effort en tout cas, ne marche que ce qui arrive naturellement. Au mieux je provoque, au pire j'ignore. J'essaye de mettre de l'ordre dans les choses mais à quoi bon. Mon stagiaire me demande, pour mes dessins, comment les classer, si j'ai avancé de mon côté. Je n'ai rien à lui dire. Je n'en ai rien à foutre de mes dessins. Ils me font bouffer, c'est tout. Est-ce que c'est ça qui fait de moi un artiste ? Mes obsessions ? Ma liberté ? Je pense à ma meuf qui n'est pas là. Combien de fois ais-je lu le mot meuf dans un bon roman ? Jamais ? Je dois écrire un mauvais roman. Ou plutôt je me le dois, pour m'approprier l'évidence de mon époque, son marasme.

Je ne me souviens de rien, j'oublie tout. Et pourtant, quelque part, le lien doit se faire. Je l'aime. Il y a longtemps que je n'ai pas porté de short en Jean. Elle m'a fait acheter un beau manteau, m'a coupé les cheveux. Tout le monde me dit que je suis plus beau comme ça. Je me conforme. Je passe mon temps de concessions en compromissions, mais aussi je me rassure comme je peux. Je dors mal, et j'en suis un peu fier. Tout tourne dans ma tête, non stop, et c'est aussi pour ça qu'elle m'aime. Je ne suis pas dupe de mon beau manteau. Va-t-elle se lasser ?

Combien de pages puis-je écrire comme ça ? À la ligne, sans fatiguer mon lecteur. Une ? Trente, Un livre ? Tout dépend-t-il vraiment de la mise en page. La forme plus que le fond.

Une amie m'a dit à midi que son frère avait fait un vœux pour l'humanité lors d'un voyage au Vietnam je crois, et que la chose l'avait choquée, marquée, qu'elle avait trouvé ça mignon.

C'est vrai, c'est mignon de souhaiter des bonnes choses à l'humanité.

L'un de mes meilleurs amis est un businessman connu quoique personne ne le nomme businessman. On le décrit plutôt comme un créateur, ou un designer. Lui surf sur les tendance, leur trouve un nom, une forme. Dans le dictionnaire le synonyme de son nom est Buzz. Mon nom à moi est constitué de Art et US, ce qui me lie de manière indéfectible aux autres, ou aux États-Unis. Va savoir. La raison de mon amour du skateboard ?

Alors que je marchais dans les rayons d'une librairie, je me disais que je choisissais souvent les livres en fonction de leurs titres et du nom de leurs auteurs. Un nom dit tellement.

Comment appeler notre ou nos enfants. Haydée à cause de la maitresse de Edmond Dantès, allias le Conte de Monte Christo, et Hadrien à cause de l'empereur, à cause du livre de Yourcenar le livre le plus compliqué que j'ai jamais eu l'impression de lire à cause de la qualité de la langue utilisée ?

Mon chat miaule, se plaint de ne pas avoir à manger.

Jessica, ma copine, ne savait pas que son nom voulait dire : « Dieu te regarde ».

Dans le dernier livre lu, un écrivain ne peut écrire qu'à la machine à écrire, et dit : « vivre, c'est vivre dangereusement », et c'est pour ça qu'il aime écrire à la machine, parce qu'il n'existe qu'un original. J'aime l'idée, mais je suis personnellement trop peureux pour m'y conformer. Trop heureux, je veux dire.

2.

J'adore lire au Mc Do. Je sors du Mc Do et je suis heureux. Deux jeunes occupent tout l'espace sur le trottoir, je les évite pour les doubler et ils me demandent pour qui je me prends avec mon manteau de costard. C'est vrai, j'ai un très beau manteau, offert pour mes quarante ans par ma « famille ». C'est compliqué de rentrer dans les détails, mais j'ai parfois envie de leur dire d'aller se faire voir, de leur dire qu'ils ne savent pas qui je suis. Que je viens de la rue comme eux. Que normalement je ne porte pas ce genre de vêtement, mais qu'aujourd'hui il faut bien, pour se fondre dans la masse. Je regarde mes doigts taper sur le clavier. Je repense à la machine à écrire du type du roman que je viens de finir, et à une performance ou j'ai vécu enfermé dans un stand à tee-shirt opaque de dimensions restreintes, pendant 15 jours, dans un grand magasin – avec une machine à écrire aussi. Mon premier livre publié, ou bientôt publié. Celui sur lequel travaille mon stagiaire. Mais surtout je pense à une bande annonce de film qui finissait pas ces mots : fin de concession. Ou une phrase du genre.

Au mac Do, j'ai marqué sur un papier : « Pour qui écrivais-je ces mots ? Pour expulser mes névroses ? Quelle autre raison pourrait me pousser à raconter encore et encore et encore mon histoire. (Toujours la même histoire, celle de ma vie). Pour qu'elle serve aux autres ? Pourquoi ? (Comment ?). Ma névrose à un nom. Elle s'appelle « Archivage du quotidien ». ». Et en marge de ce mot j'ai ajouté : Depuis des années… Je.

Je quoi ? J'archive, oui. Mais quoi ? Des bribes de vécu, un vécu que je crois important de partager.

Un type monte un clip sur son ordi, durant la pause il me montre les images prises par sa copine des FARC, les forces armées de Colombie, pour ceux qui, comme moi, auraient besoin de Wikypédia pour savoir de quoi il s'agit, ou de qui plutôt. Je lui demande s'il a eu le temps de jeter un coup d'œil aux images de ma mère et il me dit que nom, que c'est trop dur en ce moment parce que sa mère à lui… La voilà la proximité, la seule qui m'intéresse. De l'autre côté du monde. Déjà tant à régler ici et maintenant.

Envie de lire et de parler de la dernière bande de Beckett, un projet de pièce de théâtre, une adaptation si vous préférez, qui m'obsède.

Je vais choisir de passer la soirée au lit. Marre de me raconter. Je préfère en ce moment l'histoire du barbu aux cheveux gras en short et chemise à carreau. Lui m'intéresse. Il est mon pire – ou mon meilleur devenir. Qu'est-ce qui est le plus utile à la société ? Celui qui réussit mesquinement, ou celui qui

rate brillamment ?

3.

Un serveur passe à côté de moi, et emporte avec le journal du jour la feuille sur laquelle j'avais noté mes idées pour la suite de ce texte. La musique est très mauvaise, impossible de me concentrer. J'avais aussi trouvé un titre, un ligne conductrice, quelque chose qui me semblait important, même si ça ne l'était sans doute pas. Carotide de la caractéristique, ou caractère de la caractéristique, je ne sais plus. Alors je me lève et je leur fait ouvrir la poubelle. Le papier est là, tout tâché de café. Comment n'ais-je pas pu me souvenir ? Ce titre m'a obsédé une partie de la nuit. Caractéristique de la caricature (ad Nauseam). Pourquoi ce titre ? Même s'il n'est que provisoire ? Carotide à cause du sang qui passe, de sa force, tranché on meurt. Trop gore. Et puis ces deux mots qui se répondent, jusqu'à la nausée.

En buvant un coup avec un ami hier, j'ai réalisé à quel point j'étais pédant, sur de moi, supérieur presque, assis sur mon derrière, fier, insupportable. Ais-je toujours été comme ça ? Jouer le cynisme et la littérature, se donner un genre, ou se faire malmener par la vie. Nul juste milieu pour moi. J'ai toujours su. Comment peut-on être si sur ? Car ma certitude ne concerne que moi ? L'appliquer sur le monde et la regarder vivre à l'extérieur de moi. C'est peut-être cela qui fait de moi quelqu'un d'asocial. Qui a écrit les confessions ? Je tourne autour du pot. Ringard. A côté de moi un enfant joue à un jeu vidéo, c'est insupportable. La semaine passée j'ai lu un certain nombre de livres (10 ?), et puis j'ai posé les livres. Du temps pour penser, pour ne rien faire. Qui prend encore ce temps aujourd'hui. La voilà la seule vraie richesse.

Maintenant c'est mon téléphone qui sonne. Dix minutes de perdues. Un ami. Envie ne ne voir personne. L'enfant qui jouait à côté de moi me regarde fixement. Il veut mes tickets Mc Do pour une histoire de promotion, je l'écarte d'un geste de la main. Je suis en train d'écrire connard.

Ça, c'était le sujet du jour. Pourquoi et comment me suis-je mis à écrire, et surtout à vouloir écrire. Je me souviens très bien qu'au début j'insistais toujours sur le fait que mes textes étaient des écrits d'artiste, pas d'écrivain – j'avais trop de respect pour l'écriture. Quelle connerie. « écrire c'est toujours écrire ». Qu'importe pour qui et pourquoi on le fait, du moment qu'on le fait. Surtout à partir du moment ou l'on admet que ce n'est jamais nous qui décidons de la valeur de nos actes à part nous.

Tous ces textes, ces milliers de pages. Il paraît que Miller à écrit des dizaines de livres avant de se mettre à écrire. Il s'entraînait. Est-ce que je suis en train

de faire en ce moment ? Quand l'écrit d'artiste (dieu que je déteste cette expression) deviendra-t-il un simple écrit ? Quelque chose de valable. Quand j'en aurais fini avec moi ou quand au contraire… Mon dernier rempart contre la connerie du monde. D'abord se connaître soi, et ensuite aller vers les autres, ou aller vers les autres pour se connaître soi. Le mensonge. Les extrêmes qui finissent toujours par se rejoindre. Vérité et Sincérité. Ce que l'on se doit d'être et on ne doit jamais rien. Les il faut et les je veux être.

Du temps pour penser, et pas pour nourrir sa bande démo, comme m'a dit le con qui vient de me téléphoner, caractériel, arriviste, perdu, comme nous le sommes tous dans ce monde de merde. Le soleil. La mauvaise musique. La place Pigalle. L'hiver commence, il ne va pas durer longtemps.

4.

J'ai commencé à écrire en 1995, j'avais 25 ans et je venais de rencontrer celle qui serait bientôt connue de tous mes proches comme ma future ex-femme, mais plus tard. A l'époque je croyais que nous allions faire notre vie ensemble. Elle était belle inattendue, passionnée et passionnante parlait de suicide et d'existentialisme, de différance, avec un A à cause de Derrida, et de tas d'autres choses qui me faisaient pour la première fois envisager la vie autrement que pareille.

Nous nous disputions souvent, et les objets volaient dans le petit 15m2 dont la fenêtre ouvrait sur le dehors et sur un voisinage à moitié hostile à cause des culottes qui sèchent et des embrouilles à répétition. A moitié à cause de l'amour évident aussi. La jeunesse. Mes voisins n'étaient pas forcément des cons, plutôt sympa même, mais leur seul de tolérance n'était pas non plus le plus absolu. C'est bizarre d'ailleurs que je parle ici de mes voisins. Mes premiers voisins. Je passerais 15 ans dans ce petit appartement. Un an par mètre carré. Deux avec elle, treize seul. Le temps de me remettre. Avant de rencontrer Jessica avec qui, aujourd'hui, quinze ans après donc, j'essaye de faire des enfants.

Il fallait écrire, évacuer, remplir le vide de son absence. Mais ce n'est pas comme ça que tout a commencé. J'aurais envie de dire avec ma mère. Bien sûr avec ma mère.

Maryse m'avait élevé avec Louis, elle avait un passé fantastique que je ne connaissais pas ou à peine, même si je le devinais, même si on m'avais dit que… Je faisais une monographie d'artiste sur moi-même pour clore mes études – j'y reviendrais peut-être, et je n'avais pas réellement vu Maryse depuis mes 12 ans. Elle pourrissait à la campagne, m'avait foutu dehors après

m'avoir fracassé une bouteille de vin sur le crane. Mon père m'avait pris chez lui, ou plutôt m'avais foutu en pension pour ne pas avoir à gérer, mais pour, quand même, satisfaire au devoir. Ma belle mère m'avait dit que ma mère avait été une pute que je ne devais plus la voir, lui parler, qu'elle était mauvaise, voulait soi-disant me protéger, jusqu'à ce que nous roulions sous la table à nous tabasser à coup de poing. Je fuguais, je fuguais tout le temps. Le skate, le roller, le sentiment de puissance, de liberté. Rien à foutre de rien, cette phrase va revenir souvent, rien à perdre non plus, puisque j'avais déjà tout perdu. Maryse avait été une mère fantastique, et, jusqu'à ce que sa vie bascule, suite a des mauvais choix, avait réellement fait ce qu'elle pouvait, compte tenu de sa sensibilité, de son passé, de ce qu'elle était. Fait ce qu'elle pouvait, la phrase est banale et ne lui rend pas honneur. Musée, tambourins et campagne, joie, déjà plus. C'est à elle que je dois mon état d'artiste.

J'ai commencé ce livre comme un con, pour me rendre intéressant, mais je le suis sans cela, par mon vécu, ce qui m'a fait, et pas seulement l'art posthume. Mon état d'artiste.

Foule chez Mc Do, bruit, midi, je déteste cette heure. Des gens mangent face à moi, se relaye, j'occupe une place qui ne devrais pas être la mienne, je gêne. C'est moins évident l'après midi. Et le matin. Quand il n'y a personne. La bataille pour une table si possible avec vue sur la place en travaux. Je n'ai pas choisi cet endroit pour vivre. C'est lui qui nous à choisi. Un immense appartement plein nord. Pas de cafés sympathiques, à cause des touristes et du roulement. Tout est impersonnel. Stupide. Inutile. L'homme face à moi à une cravate. Mon père ne portait que des nœud papillon, sa rébellion d'aristo coco. Mais pas seulement. L'absence de mon père. Sa présence aussi dans tout mon être, mes actes, ma foi. La chute du mur de Berlin au milieu de tout ça.

Mais ce n'est pas pour ça que j'ai commencé à écrire. Maryse allait mal, très mal. Je crois qu'elle se punissait à Monthou-sur-cher ou elle était retournée vivre auprès de sa mère, tentant l'excuse de la maladie de cette dernière, sa vieillesse. Elles ne pouvaient pas se sentir. La picole pour Maryse. La picole dure. Et moi curieux qui passe et qu'elle ne reconnais pas autour de mes vingt ans. Mon fils ? Je n'ai pas de fils. A 24 je décide de faire quelque chose. Et si je lui demandais de m'écrire sa vie, ma vie. Pour construire le mythe de ma jeunesse d'artiste. Le vélo rouge. Les souvenirs qui ne sont pas mémoire. Tout ce qui m'a fait et qui n'est pas moi mais dont je me souviens quand même. A cause des images, de la télé, des associations, ce qu'on m'a dit. Creuser. Les raisons sont complexes à défaut d'être compliquées.

Pour « La monographie », j'ai besoin de tout justifier, tout savoir. Artus est né le, à, il a eu une enfance difficile, et cette enfance justifie l'utilisation de la couleur rouge dans son œuvre. Tu parles. Déjà je me moquais, mais

sérieusement. Très sérieusement.

Sauver Maryse, l'aider à se souvenir. Qui elle était, qui nous étions. Je cite de mémoire ces petites notes écrites au dos de photos de mon enfance : Premiers voyages en Inde avec l'artiste, traversée de la Turquie, de l'Afghanistan, en stop, en cavale – non, j'invente, mais la réalité quand même. Mon père qui la pourchasse avec un ami qui deviendra un proche, trente ans plus tard, avec le retour de Maryse dans ma vie, dans mon 15m2, avant la rencontre de Jessica et le déménagement. La mort de Maryse.

Paix à son âme.

Comment raconter ? Trouver des biais. Plus le factuel, mais la fiction. La fiction comme seul moyen de dire la vérité. Je n'ai jamais cru à cela, je déteste la fiction. Je la range du côté de la sincérité. Ou alors il faut une vraie fiction, pas une fiction basée sur des faits réels, et de telles fictions existent t-elles ? La bible ?

L'Ilyade et l'Odyssée ?

Quand j'étais petit je m'enfuyais pour aller lire des livres de mythologie à la bibliothèque de Beaubourg. J'avais 9 ans. J'ai fait ça jusqu'à 12. De la BD aussi. Mon père m'avait dit qu'il fallait lire. Il ne pensait pas science fiction, et pourtant ce sont la mes premiers vrais émois littéraires. Le space Odyssée. Des titres ? J'achetais des bouquins à 1franc, les volais surtout. Mais là j'avais 14 ans. Je ne parlais à personne, même pas à mes parents. Je mesurais 1m36. J'avais mis mon évolution sur pause. Je me rêvais dessinateur de BD. Et pourtant ces années m'ont formé, forgé. Rendu dur et sur de moi. Ce n'est pas moi qui avais tort mais le monde et son injustice.

Maryse se séparant de Louis, mon beau-père, un homme droit comme les maisons qu'il rêvait de construire, jugé inapte parce que rentré dans le monde du travail qui vous roue. Qui me comprendras ? Ma mère avait été l'amie des vrais artistes. Les années 50, ceux qui voulaient changer le monde et avaient activement lutté à construire la révolution. Situs, anarchistes, mon père même, ce communiste décati. Louis avait dix ans de moins qu'elle. Comment pouvait-il savoir, comprendre.

Les Indes, la drogue, les communautés, comme un parcours obligé. Lui timide (?) réservé, venant d'une famille pauvre. Responsable. Équilibré. Elle folle, « incapable de ne pas faire ce qu'elle avait envie de faire ».

Patrick, mon père, monsieur de rencontre ma mère sur le trottoir ou elle tapine avec une copine en 68. Il monte avec les deux femmes. Tombe amoureux d'une. Maryse tombe enceinte. Il boit. Est marié. Divorce. Il vivent l'amour fou

jusqu'en 72 ? Puis Louis, jusqu'à 79. Maryse seule jusqu'à 82 ? La pension jusqu'en 84. Puis Beauvais, l'Oise et sa sorditude.

Mon père avait toujours rêvé d'écrire, il était journaliste, un journaliste engagé. Je n'ai jamais rien trouvé de lui, il semblerait que ma belle mère ait tout détruit.

5.

Quand je commence la monographie, je n'ai aucune idée que ma mère fut un temps la meilleure amie de Guy Debord. Je travaille sur la lettre et l'intrusion de la lettre dans la peinture, sa capacité à structurer l'informe, à lui donner un sens, en tant que symbole du mot. J'ai 24 ans, je ne travaille sur rien. Je fais du skate. Des tags plus que des graffitis. Je déteste les graffitis. En école d'art comme partout d'ailleurs il faut justifier, alors j'invente, je me renseigne. Calligraphie Dave Mac Kean, je me souviens de noms que je n'ai jamais oublié, Grünewald, partout ou il y a intrusion de mots. Cubisme, Dadaïsme, la aussi je cite sans savoir. Je me forge une identité sociale. Intelligente, intellectuelle, mais j'ai un peu honte, je ne suis pas dupe, finalement je me tais, mais je continue de chercher. Je serais riche et célèbre, comme une provocation. Les lettristes. Ça sonne bien. Isidore Isou. Je ne comprend rien mais ça me plait. L'internationale situationniste, Debord, mais 68, la révolution. Ne travaillez jamais. J'aime ce mot, la photo un peu pourrie en noir et blanc. On ne parle pas de mode alors, c'est un hasard qui me fait rencontrer l'auteur de « la société du spectacle », ça aussi me plait, mais moins que Jasper Johns et Warhol. Le pop art, la factory. Tout en dilettante. J'aime bien commencer à peindre, la bd me fait chier. Pas de provoc possible en BD.

Maryse était une diva, elle jouais tout le temps des rôles. Elle était grande. Elle m'a beaucoup esquinté, mais elle a aussi semé la graine. Louis m'a structuré. Patrick était l'absent. Je ne parlerais pas ici de Danielle, ma belle mère, qui, après la mort de Patrick, en 1992, fit tout pour que je perdis tout contact avec ma famille du côté de mon père. Louis était ma famille, Louis était tout.

Bizarre que nous arrivions à peine à communiquer aujourd'hui.

La lettre, le mot, l'envie. Les lettristes donc pour justifier mes premières étranges peintures sous influence. La rue, sa saleté, sa richesse. Le Trocadéro ou je passais des heures, Angoulême, ou j'ai fui dès que j'ai pu. Ma première copine Corinne, et Veronica Veronica, Veronica ; jusqu'à ce que les mots perdent tout leur sens.

6.

Ne pas arrêter. Qu'est-ce qui fait la qualité d'une rencontre ? Sa capacité à changer notre vie.

Je monte des marches et me souviens de tout. Ses yeux, le copain qui la drague maladroitement. Elle est américaine. Je l'invite chez moi, Corinne, pour la première fois en six ans est partie en week-end toute seule chez ses parents. Je lui ai demandé de… J'ai chaussé mes rollers que je n'ai pas mis depuis ma longue adolescence pour ressentir encore la folie et la rapidité, l'absence totale de peur que je ne ressentirais jamais en skate quoique je réfère de loin sa pratique, plus difficile, plus gratifiante, plus liée à une « culture ».

Veronica jette un œil à mes carnets de peinture et à mes dessins. Aucun doute pour elle je suis un peintre et pas un dessinateur de BD. Comme pour Jessica 10 ans plus tard, c'est par le biais de mon art que je tombe amoureux et surtout que l'on tombe amoureux de moi.

Mon art. Ma vie. La seule chose qui ne me trahira jamais. Mon identité.

7.

« Ne se rendre compte de rien. Rendre compte de tout ». Je passerais deux ans et demi avec Veronica entre la France et les États-Unis, New York et Paris, le Bronx, Harlem, Pougkeepsie, et le marais. Ce qui me marque le plus ? La saleté, la violence. Les coups de feu la nuit, le voisin qui se fait braquer au pistolet, la limite presque une frontière sur 125 street et Broadway, juste à l'endroit ou nous habitons, Veronica en larme un soir parce que nous rentrons trop tard du côté de Fordham University… New York a bien changé depuis 1995, et pourtant c'est si proche, tellement proche que j'ai du mal à imaginer que les années 80 aient été pire. « Ne pas se balader dans les contre allées , ne pas aller du côté des Projects, ni vers alphabet street pour seules consignes. Le Lower East side qui est devenu très cool. Comme quoi le fascisme d'un Giugliani a du bon ? Et Sarko ? La fontaine des innocents, cette fontaine ou j'ai passé tellement d'heures à tourner en rond en skateboard a discuter avec tout le monde et personne, m'asseoir en été avec un bon bouquin en écoutant le bruit de l'eau couler. Vers 11h-minuit, ça finissait toujours en rixes. Clochard, dealers, pochtrons, à coup de tesson de bouteille, de couteau, même une descente de skinhead en pleine journée avec des battes de baseball qui tapaient sur tout ce qui bouge en criant… J'avais ma planche, je me déplaçait plus vite que la violence, et puis, ce qui est bien quand on passe le plus clair de son temps dans la rue, c'est qu'on apprend à

la gérer cette violence là. La plupart du temps la violence des gens qui n'ont rien ou pas grand-chose.

Je me souviens aussi de discussions surréalistes à propos de ce que je pouvais lire avec des incultes curieux qui me voyaient là tous les jours. Lire est aussi un très bon moyen de communiquer. Le vieux poète avec son bonnet vert fluo qui me parlait toujours des Symbolistes, d'Odilon Rodon, et d'Essaouira. Est-il mort, est-il parti rejoindre ses rêves ? Et à New York, le cul posé sur les marches d'Union Square, moi qui parlait si mal Anglais, à regarder le début du Roller Blade, les skateurs de Suprême et d'Astor Place, le Brooklyn Banks, le choc de la City, Wall Street à côté de la merde, les chewing gums qui constellent le sol, les cages d'escalier, la saleté, cette saleté omniprésente, le métro bringuebalant. Mon père se moquait de mon accent anglais, de mon incapacité à parler cette langue. 3 de moyenne au Lycée, et pourtant j'ai appris en moins de six mois à parler couramment, les listes de verbes irréguliers. Patrick est mort juste avant que je rencontre Veronica, Maryse juste avant que je rencontre Jessica. Mes parents auront vraiment été absent de tout, sauf Louis mon beau-père, celui qui de part sa normalité peut-être rend les conversations si difficiles…

Patron, il est devenu patron, m'avait dit Maryse la seule fois ou elle le revit, « un petit homme tout gris ». Architecte, passionné, mais pas connu. Enfin, qu'en sais-je ? Spécialiste des hôpitaux, puis des casinos. Toujours la tête un peu ailleurs, endormi devant la télé, ou s'animant d'une voix monocorde sur des sujets qui ne m'intéressent pas, et si peux curieux. Je me rappellerais toujours quand un jour ou je lui montrais des dessins, il a saisi le catalogue de vente de machines outils de la société ou bosse son fils et ou il m'a dit, là au moins il y a des couleurs.

Que connait Louis de l'époque ou je vis ? Nan Goldin et Larry Clark, Kids, l'influence américaine omniprésente. Qu'est-ce qui va changer avec l'arrivée de la chine dans la course des grands ? « Beauvais la ville la plus dangereuse du monde », cette moquerie que j'ai entendue des années après que je lui ait dit qu'une amie s'était trouvée mêlée à une petite guerre des gangs qui avait quand même finie à coup de fusil à pompe et par sa disparition. Et la cité ou ma belle-mère m'avait pris une chambre le jour de ma majorité, au foyer Sonacotra, ou les mecs dealaient à mon étage, protégé par la police qui avait peur d'eux. Je sais, j'avais été les voir après qu'un mec m'a foutu un cutter sous la gorge pour habiter « chez moi », dans mon petit 9m2 lit armoire lavabo. Mais il m'avait laissé le lit quand même. « Non, lui on ne peux pas y toucher. Ça t'attirerais plus d'ennuis si on s'en occupait que si tu partais ». Partir où ? Et puis il y a eu Corinne, avec qui je suis resté six ans et qui m'a sorti de là… Corinne que j'oublie souvent de ma biographie. Corinne qui m'a soigné, sauvé, calmé. Que serais-je devenu si je n'avais pas rencontré Corinne ?

« Beauvais la ville la plus dangereuse du monde ». Les cailleras virés de Sarcelles, puis de Creil, et qui arrivent là, pas loin du grand banditisme, ou carrément les pieds dedans. Mon adolescence. New York à 25 ans… J'étais prêt à voir la ville d'un oeil un peu différent? J'avais été formé pour. La réalité a tellement de visages pour tout à chacun.

Mais à New York il y avait aussi le Met, et une exposition formidable sur les Incas, les Mayas, et l'art précolombien qui m'a beaucoup marquée, parce que très différente de nos Egyptienneries du Louvre…. Et, bien sûr, le carré de Malevitch que j'avais rencontré au journal de vingt heures et qui avait changé ma vie que, par hasard encore, je ré-rencontre au Whitney Muséum of Modern art. C'était la première fois que je le voyais en vrai, moi qui prêchais le livre ou le magazine comme véhicule privilégié de l'art, racontant à qui voulait bien l'entendre que dans notre société moderne la reproduction valait bien l'original. Pensant même à prendre en photo mes premières peintures – celles que je préfère encore aujourd'hui (issues du petit carnet marron de ma « période américaine »), avant de les détruire pour qu'il ne reste que cette trace appauvrie. Tu parles ! Rien ne vaut que par l'original. Les contours vaporeux, la touche, l'usure du temps, le carré qui n'est pas vraiment carré, en passe de tomber, à la fois flottant et si justement posé. La porte ouverte à la création, l'homme libéré de la représentation, et en même temps cette fenêtre ouverte sur l'absolu, sur dieu et sur dieu en nous-mêmes.

J'avais 16 ans, je commençais à voler, rêvait de finir mes jours sur un banc et n'envisageais la liberté qu'en marge (16 ans quoi), quand… Mais tout cela est connu, déjà trop connu. Le carré. Pourquoi peindre une œuvre pareille et dire qu'elle allait changer le monde ? Et si le type était honnête ? D'une certaine manière j'ai toujours cru à l'art abstrait, et à l'abstraction du monde, à la transcendance d'un mur, ou d'un trottoir, aux phrases qui nous environnent, à tous ces messages (et pas seulement publicitaires). Une photo et une peinture figurative diront – selon mon opinion – toujours moins que cet indéfini sublime qui dit tout justement parce qu'il ne dit rien, que l'on peut contempler des heures sans lui trouver d'autre sens que celui qu'on veut bien lui donner. Toutes ces œuvres ouvertes, Soulages et son noir… Je ne sais pas… Le carré m'a toujours fait penser à l'église, et il n'est pas étonnant que Malevitch ait ressenti la nécessité d'écrire un texte avec pour titre « Non Dieu n'est pas détrôné », et présenté comme le nouvel icône de son temps, et des temps à venir », « pour qu'il soit reconnu dans le torrent des siècles ». Suis-je parti à New York avec le livre de Marcadet consignant les premiers écrits de Malevitch (édition l'âge d'homme) ? Certainement. Je l'avais pour prof, et il m'a passionné. Imaginer qu'un homme puisse avoir été torturé pour qu'il revienne à la figuration était fascinant. Comment avais-je vu à 16 ans l'intégrité du carré ? Parce qu'elle me semblait évidente, comme toutes les grandes œuvres ? Parce qu'elle éclatait de sa vérité profonde ?

Quels autres livres avais-je dans mon sac quand je suis parti aux États-Unis ? Un livre sur Dada de Marc Dachy, une histoire de l'art contemporain de Catherine Millet. Les mémoires d'Hadrien de Yourcenar ? Ou plutôt celles de Tapies où il parle si justement de nécessité intérieur comme seul moteur de l'œuvre véritable…

New-York est pour moi lié à l'histoire de l'art. Baselitz au Moma ou ailleurs, les coulures, la petite galerie des Beautiful Losers d'Aaron rose, le skate, le skate partout, des distances énormes parcourues à longueur de journée pendant que Veronica travaillait.

Une somme astronomique dépensée en Tropicana, la chaleur étouffante, les magasin photo tenus par les juifs. Adorama, B&H, l'Olympus Pen-F et mon premier contact avec un Leica.

Que valaient mes premières photos ? Pas grand-chose et tellement à la fois, pour la trace, le vécu, ce que j'essaierais de partager toute ma vie. L'humanité des reportages de Nan Goldin, cette immense révélation. Comme si on pouvait toucher ses gens, se nourrir d'eux et de leur vécu, ou plutôt de l'image de leur vécu.

Leur caractère iconoclaste parce que tellement agressif, hors norme, vrai. « Mais tu penses vraiment que cela peut intéresser quelqu'un Artus ? » On s'en fout de la vie de ces drogués. Quel rapport avec la vraie vie.

Faire ce qu'on veut, ne faire que ce que l'on veut une vie entière. Mais on n'a pas le droit. Pour qui te prends-tu, pour qui vous prenez-vous ? Subir la tyrannie de ce choix, car c'est bien d'un choix qu'il s'agit, un choix irréfutable, ce genre de choix qui font une vie.

Louis voulait que je soit prof, que j'aille au moins au bout de mes études, pour le cas où, pour la sécurité. 5 ans avec Corinne avaient eu raison de toutes mes velléités de sécurité. Petit restau, petit Ciné, Petites discussions sur l'avenir, petits voyages… Mais peut-être n'étais-ce pas juste la bonne. Je refusais de voyager prétextant une enfance difficile et un trop plein de sensations. Je voulais attendre et Corinne voulais partir de suite, aller aux Indes, vivre l'aventure. Et dire que c'est avec une autre que je l'ai vécu. Corinne en dépression, Corinne qui me parle de suicide, Veronica aussi et le service militaire au milieu de ça. Huelsenbecq qui écrit sur un tableau le résultat de l'improbable addition 18 juillet 1881+ 18 juillet 1881 + 18 juillet 1881, et se fait réformer.

Ne jamais faire ce qu'on ne veut pas faire.

« Mais pour qui tu te prends ? »

Le refus du salut militaire, de l'objection de conscience. Si on est contre quelque chose il faut se battre contre ce contre quoi on est contre. Jusqu'au bout comme aurait dit Maryse.

J'ai fini par me faire réformer après deux mois très difficile à marcher quand on me disait de m'arrêter, me mettre debout quand on me disait de m'asseoir, etc.

Un voyage à Venise avec Corinne me revient en mémoire, les églises, le bonheur. Une photo un peu stupide de fils à linges sur un mur ocre. Ma première photo, celle qui m'a donné envie.

Puis, au coin d'une rue l'achat du carnet dans lequel je ferais mes 50 petites peintures américaines avec Veronica.

J'étais tellement mal de trahir celle qui m'avait sauvé. On n'avait pas encore fait le film sur Ian Curtis et Joy Division. Comment expliquer et partager le malheur qui m'habitait alors. Choisir. Choisir la liberté. Accepter le risque du banc comme faisant partie intégrante de la vie. Réussir ou finir dans la rue.

Toujours la rue.

Je n'aurais jamais peur puisque, quelque part je savais que partout je serais heureux. Heureux d'avoir fais mon choix.

La jolie carte postale de Venise ou la saleté de New York.

Comment comprendre autrement cette carte postale.

Je voulais conquérir mon bonheur, le mériter, non qu'il me tombe dessus sans que, jamais, je n'ai décidé qu'il serait ma vérité.

Ma vérité était ailleurs, dans cet indéfini pourtant si clair de mon enfance. Le malheur, puis le bonheur à nouveau.

Henry Miller parle de rouvrir la plaie pour qu'elle serve à d'autres. Je n'aime pas la psychanalyse. Je ne me sert pas de mes textes pour expulser, mais pour raconter une histoire qui, oui, soit utile aux autres. Comme Malevitch m'a été utile, comme Nan Goldin m'a été utile, comme Camus m'a été utile.

Le mythe de Sisyphe de Camus et la Petite Apocalypse de Taddeus Konwicky. Là ou Corinne avait vu une histoire d'amour et regretté une fin sous le signe de l'absurde, j'avais vu et apprécié la beauté du geste et sa force, son humanité. Se suicider pour sauver le monde. Et survivre à son suicide pour le raconter.

8.

Quoi d'autre à New York ? Un souvenir à Central Parc ou nous nous étions assis avec Veronica, amoureux comme jamais, même si le vers était déjà dans le fruit. Elle avait signé une de mes peintures, et par ce geste, s'était approprié toute mon œuvre. Elle avait aussi rencontré John, qui serait son futur mari. Un poète qui, selon elle, me ressemblait beaucoup. Et puis nous avions recueilli dans la rue le premier fils de pute du nom, un skateur Français qui s'était perdu et avait besoin d'un endroit pour dormir. Je savais mais j'avais confiance – il n'y a pas d'autre moyen de vaincre le mal.

Pas d'amis ou peu, un type qui se disait le meilleur ami de ma future ex femme, qui m'ignorais littéralement quand nous allions chez lui, mais que, va savoir pourquoi, j'aimais quand même.

Le star trek marathon à la télé. Sa famille, sa nièce, une soeur que j'aimais bien et une fille sublime qui m'avait beaucoup plu.

Ah ! J'oublie le principal. Teresa, cette autre fille, très belle, avec qui, des années plus tard j'entretiendrais une correspondance.

Je revenais épuisé de union square ou j'avais encore passé une belle journée à ne rien faire, skatouiller, regarder les gens prendre la L line, manger un burger sur Broadway de l'autre côté, et fait un saut à WH smith et certainement à Adorama, pris quelques photos au demi format squatté devant Supreme.

Teresa était là, devant moi, dans le métro, caché par un vélo à la Mondrian, jaune rouge bleu vert, et, à la faveur d'un cahot les plus belles jambes que j'ai vue de ma vie, les seins, le cou, un pull rouge bordeaux une jupe courte noire (?), des lèvres charnues et pleines autour d'une bouche juste de la bonne taille, le nez un peu busqué, les cheveux au carré, courts, le visage oblong, très dessiné.

Nous nous engueulions souvent avec Veronica, sur l'art principalement, la philosophie, la méditation. J'avais été la chercher à New York après qu'elle m'ait quitté, après mon service militaire parce que, même si je ne la voyais plus j'avais encore Corinne en tête. Je n'acceptais pas de lui avoir fait mal, terriblement mal. Veronica avait ouvert le gaz, il avait été coupé la veille, elle était saoule. Vodka. Des bouteilles cachées. Pas d'amis. Juste moi et la passion. Les cours à la Sorbonne, une caillera avec qui elle sortait plus ou moins qui avaient essayé de la violer dans un métro à l'abandon, juste avant que je ne la rencontre, une histoire de vol de voiture à Pigalle aussi, et dans le Bronx (?) une rixe avec des GI, amis de son ex, qui lui avaient cassé le bras parce qu'elle était avec son nouveau mec à qui ils avaient aussi pété la

mâchoire… Tout cela est très embrouillé. Jusqu'à quel point peut-on raconter des souvenirs qui ne nous appartiennent pas. Y a t il aussi un copyright sur les souvenirs ?

Elle avait essayé de porter plainte et sa parole n'avait pas été entendue comme quand…

Alors Paris, Paris et moi comme dernière chance. Personne ne l'avait crue. Elle me disait tu me sauve la vie. Elle donnait un sens à la mienne.

De la profondeur, du vécu, du vrai. Elle pouvait comprendre Maryse, mon enfance. La violence, cette violence si certaine, celle que je cherchais aussi dans le skate. Puissante, adictive.

Son corps dans le petit appartement ou elle était jeune fille au pair. Une texture de peau nouvelle, à la fois ferme et caoutchouteuse. La peau de Teresa, la peau de Jessica. C'était la première fois que je faisais l'amour. Pardon Corinne. Tout me parlais. Nous nous comprenions, profondément, au delà de nous. Nos peaux parlaient. Nos bouches. Trois femmes emmêlés. Comment me souvenir de Veronica sans penser à Jessica, sans mettre un corps sur un autre, une sensation.

Est-ce cela qui m'a plu chez Teresa ? Son regard amusé quand elle a vu que je l'observais. Combien de stations les yeux dans les yeux ?

Surpris.

Surprenant.

J'étais tellement amoureux à ce moment là, tellement acquis entier certain, même s'il y avait eu l'autre belle fille que je n'avais que regardé passer, désiré vite fait, comme on désire quelque chose qu'on est sûr qu'on ne prendra jamais, qu'on aura jamais.

Je n'ai peut-être jamais autant aimé que lorsque Teresa m'a regardé ce jour-là. Lorsque nous nous sommes regardés.

Puis elle est descendu du métro. Je me suis retourné au moment ou elle essayait de remonter dans la rame. Mais il était trop tard.

Je n'ai jamais parlé de cette histoire à quiconque. Elle était mon secret et ma fierté.

Veronica encore, son sac US kaki, son grand manteau noir, ses cheveux au carré, son cou. Le cou de Teresa, os saillant. Très fin.

Le Trocadéro ou nous nous voyions en cachette alors que j'étais censé aller en cours. Ma décision a été vite prise. Elle m'avait dit Dommage. Dommage que tu aies déjà une copine. Dommage que nous ne puissions pas. Dommage que tu veuille être dessinateur de bd alors que tu as l'envergure d'un très grand artiste. Dommage que je sois américaine et toi Français.

Que tu aies hérité de ton père et que tu ne fasse rien de cet argent, que tu attendes de faire des travaux pour t'installer avec Corinne rue Portefoin et que je n'aie rien à te proposer d'autre que ma passion. Dommage qu'après que finalement tu l'aies quitté et que tu aies tout remis en question pour moi tu ne sois pas assez fort pour aller jusqu'au bout.

Alors elle est partie, a rencontré John à New York, et je suis parti la retrouver.

Ai vraiment et enfin quitté Corinne et mes rêves de petit bourgeois. Moi, le fils de Maryse. Ni de Louis ni de Patrick. De Maryse.

Il y avait un peu d'elle dans Veronica.

Et rien dans Teresa.

Je n'étais pas encore prêt pour Jessica. Je n'avais pas encore vécu. Rien. A part le skate et surtout le roller.

Accroché à 140 aux voitures, tagué les cars de CRS, volé les Képis des flics, dormi dehors sur des bancs, volé à la tire pour manger, squatté avenue de la grande armée. Tenter de sauter les 36 marches du Trocadéro. Fait des Christ air et des Mc Twist en rampe pour finir par me prendre une cabine téléphonique à 60 km dans la face et perdu connaissance quelques fois, cassé le nez, une dent, des cotes, un doigt, mais jamais rien de grave. Au dessus de la peur et de la violence. Un coma visuel de 10 mn. Le nerf d'un doigt coupé par un tesson de bouteille, les entorses. De 16 à 24 ans. Avant pendant et après le skate que je pratiquais avec moins de courage.

Pourquoi revenir à « ça ». Quel rapport ?

La fatigue des sessions.

NewYork NewYork NewYork, big city a dream and everything in New-York ain't what it seems.

9.

Une histoire de rue, d'aventures du quotidien. « L'aventurier n'est pas celui à

qui il arrive des aventures mais celui qui les fait arriver » dirait Debord. Je n'ai rien choisi, j'ai tout décidé.

En écrivant une monographie d'artiste inconnu sur moi même, en l'inventant, je créait le mythe, ou plutôt la mythologie de mon propre vécu, déjà.

De retour à Paris nous avons essayé, encore et encore, sans succès, nous nous aimions mais c'était impossible, alors nous nous sommes mariés. Un 26 janvier. La date à son importance pour la suite. Un ami a fait le témoin. J'avais les cheveux teints au henné, et Veronica en rouge vif, robe verte, doc Martins montantes, 26 trous.

Sur la brochure que l'on nous a tendu ce jour là il y avait écrit : Les clefs de la vie : Mariage, divorce, décès.

Je ne suis pas encore mort mais j'ai effectivement divorcé. Après m'être trouvé je me perdais dans cet amour impossible. Je m'y abîmais. Veronica m'avait révélé à moi-même, et quoi après. Je l'imaginais philosophe, changer le monde, elle avait une idée géniale : faire le lien entre philosophes de l'Est et existentialisme. J'aimais l'écouter, des heures, me raconter ses découvertes mais était-elle capable d'imaginer une vie entière dans 15m2, avec un homme égoïste, nombriliste, obsédé par lui-même et son art. Je suis obsédé, c'est exact, mais égoïste. La suite de ma vie m'a prouvé que j'étais tout sauf égoïste.

En me quittant Veronica m'a détruit. Elle m'a dit tu devrais travailler chez Mc Do, apprendre à suer un peu. Sa mère était femme de ménage, elle était d'origine hispanique. Panaméenne. Pourquoi tout est-il si approximatif dans ma tête ?

Veronica m'a quitté parce qu'elle était incapable d'accepter la vie qui allait avec les choix qu'elle m'avait aidé à prendre, parce qu'elle même était incapable de faire de tels choix. Elle avait besoin de sécurité, et pas d'un homme qui passe le plus clair de son temps à le perdre à la fontaine des innocents ou sur la place des droits de l'homme.

La phrase est littérale, c'est là ou j'aimais le plus « perdre mon temps », réfléchir, penser, lire, et m'oublier.

Aurais-ce été différent avec Teresa si je l'avais rencontré à ce moment là et pas des années plus tard ?

Au lieu de quoi j'ai couché avec Laurie que je désirais depuis qu'elle avait 12 ans et moi vingt. Combler l'absence. Il y avait une grève des métros. Je me souviens de tout. Ses cheveux rouges, ses lèvres, sa peau. Toujours la même

peau, les mêmes lèvres, et Jessica de me dire : et si je me teignais les cheveux en roux.

Mais Jessica est différente, tellement différente, déjà parce qu'avec elle je peux imaginer une vie. Ais-je imaginé une vie avec Veronica ? Non. Je l'ai vécu.

Laurie, il est très difficile de parler de Laurie. Etais-ce avant ou après Sophie et Antonin Artaud ?

Puis une autre fille m'a raconté des choses dures. Un faux flic l'avait obligé à la suces alors qu'elle n'avait que 10 11 ans, dans la cage de son escalier. Traumatisme. Infantilisme. J'avais envie de témoigner de tout ça.

Alors je me suis mis à écrire, écrire, écrire.

Savoir qu'on écrit pas pour l'autre, savoir que ces mots que je vais écrire ne me feront jamais aimer de qui j'aime, savoir que l'écriture ne compense rien, ne sublime rien, qu'elle est précisément ou tu n'est pas, c'est le commencement de l'écriture.

La fièvre et la transpiration aussi.

La pornographie qui n'est pas seulement ce qu'on fait des choses, ou quand on nous quitte, mais quand on nous viole dans notre âme et notre être le plus profond.

J'avais un nouveau sujet.

Sophie me raconta le mythe d'Artaud. Je fondais un magazine de skate après avoir brièvement appris la photo de mode.

Emily. Toutes ces femmes, ces rencontres. Cette folie furieuse et cette course en avant. Oublier, oublier que celle que j'aimais n'avait pas voulu de moi et m'avais préféré un connard sans moralité qui en plus de l'avoir dragué quand nous étions ensemble avait fini par se la faire après notre séparation.

Veronica avait besoin d'un endroit ou rester, elle m'avait dit qu'elle allait chez Emilie l'amie que je lui avais volé, puis elle avait disparue, et moi Nicole, Lætitia, Sophie, Laurie…

Fils de pute.

« Ça va Artus ? Non je ne sais pas ou est Veronica, mais si tu as besoin de quelque chose n'hésite pas à me (nous) téléphoner ». C'est lui qui a tout détruit finalement, mais il paraît que la vie l'a rattrapé lui aussi. La vie nous

rattrape tous.

Par Ellipses.

Cette rage qui ne s'est jamais vraiment tue : « Pardonner, c'est qu'il faut bien être supérieur ».

10.

Bribes, une peur immense, la pornographie, mes premiers livres, le début d'archivage du quotidien. L'envie d'écrire à cause d'une phrase qui n'était même pas de moi, mais de Barthes. J'avais du la noter sans faire attention et me l'approprier non pas comme un détournement mais comme une pure création de l'esprit.

J'ai cru longtemps que cette phrase était de moi et qu'il fallait m'en rendre digne. Mon ami Aleksi dirait « Make mistake », il en a fait son slogan. Patrick mon père m'engueulait dès que je faisais des fautes d'Orthographe, ou pour mauvais accent anglais. C'est pour ça que je ne corrige pas mes dessins aujourd'hui et que je laisse toutes les fautes, peut-être aussi pour cela qu'il y a tant d'Anglais dans mes création (plus la volonté de me faire comprendre partout). Ce n'est pas que je ne veux pas apprendre la grammaire on la concordance des temps ou que ces dernières me gênent, soient une entrave à ma liberté, il serait ridicule de penser la langue ainsi, mais qu'il y a une certaine revendication dans mes erreurs.

Quand Sophie m'a raconté Artaud j'ai découvert quelque chose qui me manquait et qui, par extension, me semblait manquer à la littérature entière. Les erreurs, l'humanité dans la faute, dans le mal fait bien fait pas fait existant quand même (Fluxus? Qui ? Les artistes sans œuvres).

D'après elle Artaud avait écrit des poèmes d'inspiration surréaliste qu'il aurait envoyé à la NRF, et justifié, après leur refus de les publier, en écrivant que si ces poèmes étaient si mauvais c'est surtout parce que leur but était de parler de l'incapacité de l'homme à traduire clairement ses sentiments.

J'avais trouvé l'idée géniale.

D'après Sophie, ou en tout cas de ce que je me souviens de cette discussion le directeur de la NRF aurait commencé une correspondance avec Artaud sur ce sujet, avant de décider de publier lesdits poèmes suivis ou précédés de cette correspondance, puis, par la suite, l'œuvre complète d'Artaud.

J'ai cherché vainement cette œuvre complète dans les rayons de la Fnac, j'ai bien sur trouvé les écrits de Rodez, Héliogabale, le théâtre et son double (que je n'ai pas lu), et beaucoup de poèmes d'une précision absolue, par contre nulle trace de répétitions, de mauvaise syntaxe, de toutes ces traces d'humanité brutes que je cherchais.

Le seul endroit où transparaissait parfois cette idée de l'erreur comme seul indice véritable de l'homme qui se tient derrière son œuvre étaient les écrits posthumes. Je les dévorais.

Le premier homme comme la mort heureuse me touchaient comme peu d'œuvres auparavant. Je me souviens d'un passage qui était en double dans l'un des eux livres, comme si Camus avait répété deux fois la même chose dans son livre à deux endroits différents pour appuyer une idée qui n'était encore qu'en gestation. J'aimais ne pas savoir quelle partie il aurait enlevé et quelle partie il aurait laissé, car c'était justement là, entre Mersault et Meursault entre le Camus jeune et le Camus reconnu que se trouvait la raison même de l'artiste. Sa mission et son engagement non dans les postures que nous développons tous dans notre vivant pour être conforme à notre œuvre.

Doit-on trouver les raisons de l'œuvre dans la vie, ou les raisons de la vie dans l'œuvre ?

D'une certaine manière je dois ici accepter que je me sois toujours senti supérieur tout en étant intimement persuadé d'une similitude, ou d'une égalité qui n'existe que dans l'idéal.

Voir les erreurs et les échecs, c'est rendre à cet idéal toute sa justice.

…

Vendredi 25 juin 2010.

Marginaux et autres inadaptés

Il paraît qu'on reproduit toujours le schéma familial.

Ma grand-mère a fait plusieurs allers retours en hôpital psychiatrique et battait mon grand-père.

Un peu avant sa majorité, parce qu'elle avait fugué, ma grand-mère a fait interner quelques temps ma mère pour tenter de la soigner à coup d'électrochoc.

Cela n'a pas marché.

Maryse a foutu le violon sur les rails de chemin de fer et est partie vivre la bohème à Paris.

Elle a trainé avec des artistes et des marginaux de tout genre.

Son premier mari rêvait de faire la révolution. Il a commencé par la mettre sur le trottoir.

Avec l'argent ils ont ouvert un bar en face de Jussieu et elle lui a mené une vie impossible jusqu'à ce qu'ils se séparent.

Il a écrit un livre ordurier sur toutes ces histoires. Ma mère en était très fière mais elle était déjà morte quand je l'ai trouvé, un choc.

Selon elle, elle avait toujours rêvé d'être prostituée, « à cause des odeurs ». La réalité a du être autrement plus violente que le fantasme.

Mais elle l'assumait.

Puis elle est partie vivre avec un faux monnayeur, jaguar, moutons, nature, et villa en Espagne.

De retour à Paris, elle a été une des premières femmes à se faire tatouer le visage, puis les poignets, les chevilles et dans le bas du dos, « une rose, comme les putes ». Elle s'est aussi fait refaire le nez.

Son faux monnayeur l'a poursuivi avec un fer rouge pour lui enlever ses tatouages. Elle lui a échappé et rencontré mon père, sur le trottoir, alors qu'elle discutait avec « Tata Edith », rue Godot de Maurois, après être monté se faire une partie de jambes en l'air à trois.

Mon père était un aristo communiste, journaliste à l'intégrité indiscutable, « monsieur de » comme l'appelaient les filles, un habitué paraît-il à voiles et à

vapeur dans sa jeunesse, selon plusieurs sources. Sa dignité ne laissait rien filtrer.

Ils sont tombés amoureux et partis en Tunisie m'engendrer sous un olivier. Le faux monnayeur furieux et ivre de jalousie a volé la jaguar et la villa qui étaient au nom de Maryse en menaçant de montrer à ses parents des photos d'elle en train de se gouiner avec une copine, « des photos d'art ».

Par respect pour ses parents et par amour pour Patrick, mon père, Maryse a tout abandonné derrière elle. Trente ans plus tard, elle avait toujours les papiers de la Jaguar sous son oreiller et me parlait de son mouton et de ses bonnes.

J'imagine que pour elle, une fille de la campagne, c'était quand même quelque chose d'avoir vécu « cette vie là ».

Mais elle a choisi ses copains anarchistes et la liberté, elle a même caché des terroristes chez elle semble-t-il. De gauche évidemment. Avec Patrick c'était plus compliqué, on commençait vraiment à savoir ce qui se passait en Russie et il ne lâchait rien, en plus il buvait beaucoup. Elle aussi j'imagine. Il n'était pas rare que des objets volent dans le salon, moi compris, quand je n'étais pas laissé à moi-même, à la garde des seuls chats, quand Maryse décidait d'aller faire la fête dans le saint germain des près des années 70, qui avait beaucoup changé depuis l'après guerre.

Les potes qui après avoir voulu faire la révolution se mettaient à travailler dans l'audiovisuel.

Alors elle est repartie, en Inde cette fois-ci, avec un jeune étudiant en architecture de dix ans de moins qu'elle, qu'elle avait levé dans un bar. Louis.

Mes premiers souvenirs. Peut-être. Les singes, la chaleur, puis les communautés, la campagne, un type qui avait construit un vélo tout en bois, Michel le Bayon, la Sanguinède, les copains du cirque aussi, Gilles, une voix que je reconnaîtrais par hasard alors que je fais du stop, des années plus tard. Des noms qui reviennent, Cyrille Van Belle, les salons enfumés, la fête, les disques de Jazz et les Bds pour adulte posées en pile le long des murs. Les locaux de Métal Hurlant à deux pas de chez nous, rue du théâtre à Paris, dans le petit appartement ou nous vivions avec Louis sur l'estrade qu'il avait bricolé. La minuscule cuisine. Le restaurant arabe juste en bas ou je courrais avec mon petit ami dont j'ai oublié le prénom. Moustache, le Kabile à la retraite qui m'emmenait au cinéma voir des films de Kung-fu et de série B. quand Maryse, après avoir quitté Louis, essayait de ses remettre à travailler.

Elle m'avait appris à voler, alors je volais beaucoup. Fauchons chez Fauchon, juste à côté de la rue Godot de Maurois.

Pierre Lucien Martin, le très grand relieur d'art ou j'ai eu mes premières émotions artistiques, René Char, Braques, Prévert, Arp, Tzara, Vasaelly, Chagall, tous ces tirages de tête alors que je ne savais pas encore les trésors que j'avais entre les mains. Titine sa tortue, et un placard ou se trouvaient six mois de costumes identiques pour l'hivers, et six autres mois pour l'été. Penché sur sa table comme devant la grande œuvre. L'artisan dans toute sa beauté.

Les filles de Pierre. Le cinéma d'art et d'essai. La bibliothèque de Beaubourg ou je dévore, seul, des livres de Mythologie et des bds.

Et Maryse qui pète les plombs après s'être séparé de Louis, cassé la jambe, et remis à boire. Ma grand-mère qui vient s'occuper de moi. La foire du trône et une paire d'Adidas noires à bandes jaune fluo qu'elle m'avait offerte, payé une fortune, et que nous avions perdus.

Pourquoi ce souvenir particulier ?

Un poste radio et un vélo rouge offert par Louis que je n'ai plus le droit de voir.

Maryse qui retourne s'installer à Monthou sur cher, avec sa mère, dans le village qu'elle avait fui adolescente, et qu'elle n'a jamais cessé d'essayer de quitter en dilapidant les biens familiaux.

Il est décidé que j'irais vivre avec mon père qui ne veux pas de moi et vit avec une lesbienne qui s'est faite opérer des trompes pour ne pas avoir d'enfants. Lui non plus ne veut pas vraiment de moi, mais c'est il fera « son devoir ». Alors internat Catho, car il faut m'éduquer. J'ai les cheveux rouges jusqu'aux fesses, porte des vestes en mouton, et ait l'habitude de regarder le cinéma de minuit sur la petite télé noire et blanc de Maryse, surtout ceux qu'un carré blanc, en bas à droite interdit aux moins de dix-huit ans. Fini tout ça ! Il faut lire Flaubert, Balzac, Hugo, apprendre à manger avec des assiettes sous les bras, porter blazer et peut-être plus tard chevalière et Church, quand j'en serais digne. Apprendre l'arbre généalogique, savoir avant de nier, apprendre avant d'oublier. L'héraldique.

Je ne sais toujours pas décrire en terme juste le blason de ma famille.

Mais je sais, bien sûr que je sais.

Je suis le fils de ces deux éducations.

Alors vient le moment de faire un choix. Je serais libre, entier, et je ne plierais jamais.

Mon premier pote, qui ne soit pas un ami d'enfance, est un pd qui rêve de devenir coiffeur, puis un italien qui veut faire de la bd. Dans l'internat nous tentons une poche de résistance. Je fais le mur, suis régulièrement collé, et dois me taper des heures de catéchisme, ou de comptabilité, la matière où, évidemment, je suis le plus mauvais.

Crédit, débit, bilan, Eve, Adam, Jesus, etc.

A force de faire le mur on finit par me renvoyer.

Pour ne pas vivre avec mon père et ma belle-mère, je m'installe dans un casier à lapin, juste assez grand pour y poser un lit et une table de nuit, dans le jardin, à côté de la maison troglodyte qu'ils viennent d'acheter et qu'ils revendrons très vite. Le pire est qu'on me laisse faire.

La mère de Patrick vient de mourir. Nous habiterons à côté de Beauvais, dans l'Oise, en face d'une marre à canard et du calvaire sur lequel j'adore, quand mon cousin vient passer des vacances avec moi, tirer au fusil à plomb.

Il a acheté un boa constrictor qu'il nourrit avec des poulets entiers.

Entre huit et neuf kilomètres à vélo matin et soir, par tous les temps, pour aller au lycée à vélo. Danielle, ma belle-mère ne sait pas conduire, apprend, et refuse de m'accompagner. J'arrête de lui parler pendant presque deux ans.

Je m'enferme dans des placards pour lire à la lampe de poche des livres de SF et des policiers qui me sont interdits.

Nouveau déménagement à Beauvais centre.

Je me mets au roller, et au skate. Rentre tard, sèche les cours, suis impossible à vivre.

Un jour je défonce le placard ou Danielle a enfermé mes rollers à clefs à coup de hache. Quand on m'interdit la porte je passe par la fenêtre. Vais en cours en chaussettes, sans aucune affaire. Suis un vrai branleur, quoique je n'ai pas encore trouvé le terme. Mes héros de l'époque – on ne peut pas encore parler d'amis, je suis bien trop asocial pour cela – JCL qui se ballade avec des pistolets en cours, des grenades, et dépose même une vraie bombe (il a un frère artificier dans l'armée) dans la salle de classe avant de se faire renvoyer. FP, qui dessine tout le temps, et vole toutes les ampoules du lycée une journée avec son pote JMR. Le grand YT et ses fringues fluos, des baffles

accrochées à la ceinture qui passent en boucle du Prince ou public Enemy, le roi du cool. Et c'est a peu près tout.

Quelques filles aussi.

Moi aussi je porte des fringues fluos, mon pire look de l'époque ? Chaussettes rayées dépareillées, nounours attaché à la cheville, bandanas bleus turquoise, pantalon complètement déchiré à carreaux, tee-shirt blanc col en V., blouson court matelassé avec des patch et des graffitis peints à la craie dans le dos. De la nourriture et des objets qui tombent régulièrement dans les manches et les jambes de pantalons quand nous allons faire les courses dans les supermarchés.

Quelques voitures défoncées à coup de roller, un ou deux casses dans des baraques vides, des pavés qui s'égarent dans des vitrines, le vol à la tire, surtout aux étales des boutiques.

Ma belle-mère qui me provoque aux poings et m'accusera plus tard de lui avoir foutu un cancer du sein. Je m'étais réfugié sous la table. Mon père qui refuse de me parler et les pantalons de costar que je découpe au dessus de la cheville, ou que j'achète trop grand, même pas pour faire chier, mais plus pour suivre la mode. En roller, en roller tout le temps. Tager les cars de CRS en marche, voler les képis des flics. Mais j'ai déjà raconté tout ça. « Toute une époque ». L'impression de voler, d'être le meilleur, indestructible.

Une bande commence à se former autour de moi.

Des noms, plein de noms. Des rencontres. Une autre histoire.

Renaud qui passe à l'instant sur la radio. Mon dieu ce qu'il est blême mon HLM.

Le foyer Sonacotra ou on me vire le jour de mes dix-huit ans. Les racailles. La drogue que je refuse mais les terrasses de café, 501 et Timberland aux pieds, aussi.

Beaucoup de mes amis rentrent dans le trip Scooter, un peu facho sur les bords, cols roulés, docks et Harrington. Ils deviendrons représentant de commerce, cheminot, ouvrier à l'usine après le trip techno et les dents qui tombent, voir motards version dure.

Coup de fusils et fuite en corse.

Je serais donc un skateur.

D. est un redskin qui veut faire l'armée. Il est réformé après avoir attaché un

supérieur à un arbre durant un exercice. Il conduit des 4X4 et teste des tracteurs Massey Fergusson aujourd'hui.

…

Lundi 6 septembre 2010.

J'ai longtemps eu du mal à expliquer mon art, et c'est toujours plus ou moins le cas. Quand on me demandait, je commençais invariablement par raconter mon histoire, longuement, consciencieusement, depuis le début, en faisant attention de respecter cette chronologie qui en est l'un des fondements. Le but était de faire de mes expériences le seul support de mon œuvre, de la re-contextualiser dans « la vraie vie », et de ne pas permettre de déformations liés à des explications postérieures. Et puis comment parler des autres alors que des autres on ne connaît que soit ? (Ce qui initiera par la suite ma réflexion sur la vérité et la sincérité).

Nulle référence artistique non plus ne pouvait me « justifier », à part peut-être le carré blanc sur fond blanc de Malevitch que j'avais rencontré jeune homme et qui est à la base de ma pratique (« il m'a sauvé la vie ») et Debord « parce que ma mère avait été amie avec lui », plus bien sûr la culture punk des années 80, ou « straight edge » - mais on ne peut pas vraiment considérer cela comme une influence à moins d'accepter le rapport controversé (parce que « récupéré ») de ces mouvements avec le situationnisme et le Dadaïsme.

Durant le long entretien que Jessica, mon amie dans la vie, a réalisé de moi, je suis encore revenu sur « mon histoire » - le passé de prostitué de ma mère, son amitié avec Debord donc, les communautés, mon enfance hippie, la rupture, l'internat catho avec le père communiste absent, le roller, la découverte de la rue et plus ou moins au même moment du « carré » – etc etc, les fanzines, puis Tricks, l'épicerie, Nim, encore et encore. Comme s'il s'agissait de créer un mythe, le mythe de mon devenir artiste, tentant par là de montrer que, dans mon idée, destin et absence de libre-arbitre se confondent dès lors qu'une évidence s'impose à nous, et qu'on la choisie.

Comment devient-on artiste ? Pourquoi fait-on les choses ? Qu'est-ce qu'un artiste d'ailleurs ? Quelqu'un qui ressasse toujours la même chose et qui est tellement obsédé par une idée qu'il fini par se confondre avec elle, ou quelqu'un qui accompli, au sein de la société, un métier qui n'est finalement pas très différent d'un autre ?

Le sous titre du premier fanzine que j'ai publié était « à parution irrégulière, skate oblige », dans le manifeste de l'art posthume nous avons écrit : « Perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre » - c'est une paraphrase de Blaise Cendrars, et je viens de réaliser une peinture (dans la série des lieux

communs – en référence à Flaubert), sur laquelle on peut lire: « une conception particulière de l'art le poussait à ne créer que poussé par l'inspiration ». FTBX était un titre libre de droits, L'art posthume indiquait « s'en revendique qui veut », et je pense que tout le monde peut être artiste – en faire son métier est une autre paire de manche, surtout lorsqu'on ne croit pas « au professionnalisme du rien » et qu'on s'est battu toute sa vie pour une certaine conception de l'amateurisme (ce que j'appelait avant « les branleurs »).

Pour moi, l'important reste de revendiquer, une position, une idée (voir même un idéal, par les actes), un faire, une posture, et de créer en référence à cette revendication car rien n'existe dans la durée sans incarnation ; C'est ce qui fait que j'ai tant de mal à croire aux nouvelles technologies et à tous ces artistes qui ne créent que pour eux même – ou presque, sans fabriquer « d'objet » « qui permettent à d'autres la traversée du miroir » (Prévert et Soljenitsyne), et que je m'insurge tant sur ce retour de l'art bourgeois qui envahi les cimaises des salons (ou « foires » - le mot est choisi) contemporaines. Mais je m'égare.

Vous l'aurez compris, je suis du côté de l'art engagé, et même si je me commet de plus en plus avec la pub, je le fais en mon nom, ne niant pas mon époque, mais ne l'acceptant pas non plus.

Ma premiere œuvre pouvant s'inscrire dans le champ de l'art contemporain a été une monographie d'artiste inconnu réalisé sur moi-même, parodiant le travail des critiques d'art et un système légitimant (léninifiant ?) que déjà je ne comprenais pas, elle a aussi, d'une certaine manière été la dernière. Puis j'ai été embarqué dans la vie. Selon Catherine Millet « personne ne peut se revendiquer le spectateur moyen de son époque », et pourtant, comment expliquer autrement un art institutionnel sujet à des modes, des tendances, et encore des fluctuations dignes des places boursières les plus honorées du monde ? Je viens de le dire, je ne comprend pas ce marché. Je comprend l'amour que j'ai porté à ma première femme et lui reconnais ma décision d'être artiste car « elle me trouvais beau quand je peignais ». Qu'y a t'il de plus loin de l'art institutionnel que cela ? Cela, c'est, au meilleur des cas après que l'on peut le dire, jamais avant. Cherchant dans la vie de l'artiste les moteurs de son œuvre. Et si c'était tout le contraire ? Et si c'était dans l'œuvre de l'artiste que l'on doive chercher les moteurs de sa vie de façon posthume et garder pour le vivant ce qui est vivant justement. Ce que l'on appelle la sphère privée de l'artiste.

Cela me semble avoir plus de sens au temps de la télé réalité ou l'homme ne s'est jamais autant regardé le nombril. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Je n'en sais rien, mais je pense que c'est ainsi que nous progressons, et cela depuis la nuit des temps. Je suis un optimiste. Je crois en la durée. A la nuit qui succède au jour et au jour qui succède à la nuit. Au dessin puis à la

couleur, puis au dessin à nouveau, dans l'histoire de l'art j'aurais tendance à dire aux sujets religieux qui d'un siècle sur l'autre succédaient aux sujets mythologiques puis religieux à nouveau.

Je crois qu'il est temps que la tyrannie du pourquoi cède sa place à la tyrannie du comment, et que ce comment ne se trouve pas forcément là ou l'on pense qu'il se trouve. Comment en est-on arrivé là d'ailleurs. Comment en est-on arrivé, comment en suis-je arriver à parler de tyrannie pour définir mon domaine d'activité ?

Les images n'ont jamais été aussi présentes, aussi justifiés, autant choisies. Et la liberté dans tout ça ?

Quand je me demande s'il y avait une seule œuvre à sauver dans tout ce que j'ai fait, je ne pense pas à mes performances dans les vitrines du Printemps ou ailleurs, même si je pense qu'elles ont forcément du nourrir l'inconscient collectif, ni à mes boutiques ou à mon travail de publiciste, mais à un carnet, réalisé entre 1995 et 1996, ou figurent ces 50 petites peintures qui me firent prendre conscience de mon possible.

Je trouve qu'il y a bien trop de vanité dans la production de l'art d'aujourd'hui. Qu'un artiste même se permette de parler de son travail avec des mots longuement choisis me choque. L'artiste n'est ni un attaché de presse ni un businessman dans mon esprit, il est même tout sauf cela.

Après la monographie donc, « j'a été embarqué dans la vie », j'ai fait une rencontre puis une autre rencontre et encore une autre rencontre, et toutes ces rencontres ont donné des projets, et se sont transformées en œuvre… Jusqu'à la rédaction du manifeste de l'art posthume en 2004 et à ma première rétrospective (qui était aussi ma première exposition) en galerie. « L'art doit être la trace brutal d'un vécu, non sa retranscription intellectualisée et intellectualisante ». Tout était dit. Peut-on décréter artiste comme on décrète art ? Si l'on peut décider d'élever un objet en tant qu'œuvre peut-on élever un être humain au rang d'artiste ? Guide ? Prophète ? Et qui décide de cela ? Ne sommes nous pas tous égaux ? Une phrase à particulièrement amusé : « Dans les musées nous préfèrerons toujours regarder les femmes que les peintures ». Cette phrase, par sa banalité même parlait aux gens. Mais à quels gens ? Aux laissé pour compte d'un système jugé élitiste par le plus grand nombre, ou à tous. La vie, ou l'art ? N'est ce pas la même chose après tout ?

Décentrer le débat de Duchamp et le poser dans le domaine de la vie. Je ne suis même pas sûr que personne ai réellement compris ce que j'essayais de faire. Quand j'ai proposé, plus tard, chez Agnès b. à son copain et à sa secrétaire (parmi une centaine d'autres participants, artistes ou pas) de

montrer une œuvre dans l'exposition qui nous était dédié « laissant l'histoire faire le tri entre le bon et le mauvais », je pense avoir crée un précédant. La vie et la foule étaient au rendez-vous, comme souvent. L'exposition de l'art posthume dans une autre galerie (pourquoi citer le nom, elle a maintenant disparue) était une belle rigolade, il y avait la fanfare, les performances (des réactions directes à ce qui se passait à ce moment là), et même quelqu'un qui dormait au milieu des œuvres. On dit même qu'elle a inspiré l'accrochage des peintres de la vie moderne à Beaubourg en 2005, de la bouche même de son curator. Et puis quoi ?

Un manifeste ? Pour quoi faire ?

C'est le moment ou je cesse de raconter mon histoire. Ou je bloque. Ce qui suivi n'étant plus considéré que comme un travail (que je fais plus ou moins bien), ou comme la continuation de ce qui était déjà en gestation. Anna a repris ces études, Daniele continue de lutter pour survivre avec ses photos, Edouard fait de la pub et convole en juste noce avec mon ex, Aleksi, plus sourd que jamais, à déménagé en banlieue et continue de créer. Nous virevoltons tous dans l'absolue indifférence d'un public volage pourrait écrire quelqu'un. Une amie me dit quand même : mais tu n'as honte de parler comme ça Artus, tu es connu maintenant. Tu ne peux plus te plaindre.

Je ne me plains pas. Je raconte, simplement, c'est vrai, toujours la même histoire :

Ma première performance artistique concistait à faire visiter ma chambre quand j'étais adolescent, ma première émotion artistique date du carré blanc qu'avait peint mon beau-père « au dessus du lit du bonheur de mon enfance », Pierre Lucien Martin représente encore aujourd'hui l'image que je me fait du grand homme, de l'artiste, qui est aussi un artisan.

Souvent je me dis que je ne suis pas adapté à mon époque. Le succès à tout prix, la reconnaissance, le star system, et pourtant, comme tout artiste, je porte cette aspiration en moi : j'ai besoin de partager ce que je fais, aux plus de personnes possibles.

Enfant des années 70 issus du Fanzine et de la street culture, « Hippie Punk » comme pourrait écrire une rédactrice de mode.

« Is my cock big enough, is my mind Small enough, for you to make me a star » Dead Kennedys pull my string, 1986.

Je tourne en rond, soit. Serait-ce parce que j'ai quelque chose à dire de finalement assez simple ? Et parce que je pense que si nous pouvons tous être artiste (comprendre par là : être conscient que la trace qu'on laisse

invariablement derrière nous – et de son utilité), nous devons tous effectivement essayer de l'être ? « Donner forme à l'espace qui nous sépare » afin de combler ce vide qui représente si bien la société moderne et ce qu'elle a de haïssable dans son opposition entre le pouvoir et le vouloir. Mais pour cela encore faudrait-il s'entendre sur ce que nous comprenons du « métier » de l'artiste. Cette façon que nous avons de tout compartimenter, comme si le monde ne pouvait exister sans qu'il y ait des faibles et des forts, des juges et des jugés, des esclaves et des maîtres, des artistes, et des gens pour les acheter…

Ah qu'il est dur d'être clair quand il s'agit d'exprimer les aspirations les plus hautes.

Après l'exposition de l'art posthume, ou j'ai invité tous mes amis à montrer leur « travail », sans qu'aucune échelle de valeur ne soit imposée (grandes discussions avec les fondateurs du mouvement), et que rien ne se réfère à rien si ce n'est à la vie (et au manifeste qui en est issu), j'ai décidé de faire ma première rétrospective en galerie, chez Patricia Dorfmann, une amie. D'abord parce qu'elle me l'avait proposé et ensuite « parce qu'il le fallait bien ». Et j'ai tout montré. Chronologiquement, consciencieusement, précisément, même, si à tout dire, je n'ai jamais cru aux galeries en fond de cour, et tout fait, depuis le début, pour montrer mon travail dans cet ailleurs si mal défini et si peu considéré par les institutions. Comment arriver au musée autrement ? Cet espace à la fois tellement et si peu démocratique, ou tout se joue.

Ma chambre au milieu de tout cela. La chambre dans laquelle tout s'était passé, dans laquelle mon devenir avait pris forme et dans laquelle tout s'était cristalisé. Reconstituée pour l'occasion dans un joli cube blanc, dans un autre cube blanc, figée pour l'éternité. En démonstration, puisque c'était l'original qui était en vente et pas sa reproduction.

Après sont venues les déceptions, le début du succès, la reconnaissance.

Ma mère, qui a débarqué chez moi après une absence de plus de vingt ans, a écrit sur sa porte : « bienvenue à l'impasse de la lucidité » tandis que je notais dans un carnet : « Le courage de ne rien être personne ne l'as jamais ». Pourquoi ?

J'aimerais vous raconter ces histoires, plutôt que les autres.

Les jolis dessins bien encadrés, la côte qui grimpe, qui grimpe, qui grimpe, ou pas. Les hésitations, les erreurs, les disparités, le bien fait mal fait, et pas le tout justifié, expliqué, ratifié.

« Et puis je bloque à peu près ou tout commence ou tout finit ».

Comment raconter la suite, quand je continue de penser que ce n'est pas à moi de le faire.

Je propose. Je ne dispose pas.

Artus.

…

Mardi 25 janvier 2011.

Entretien

…On a discuté. J'étais avec Sayem, je te racontais que j'étais étudiante, que je comptais faire une présentation sur toi dans mon école.

Et même que ça t'a fait rire !

Je t'ai parlé de questions que j'aurai à te pauser et elles sont juste là :

- Premier point… biographique ! En étudiant ton travail, j'ai appris beaucoup de choses sur ta vie, mais rien sur ton parcours pour devenir artiste. Est-ce que tu as toujours aspiré à ça ? Comment et par quels chemins tu t'es retrouvé a vivre de ce que tu produisais ?

- Comment je suis devenu artiste ? Je pense que la réponse la plus honnête serait de dire que j'étais un branleur. Je ne foutais rien à l'école, préférant passer mon temps dans la rue à faire du roller et du skate, ce qui a failli mal tourner parce que j'ai une histoire familiale compliquée, et puis, un jour, j'ai entendu parler du carré blanc sur fond blanc de Malevitch, et, va savoir pourquoi, ce truc m'est resté dans la tête. Je me suis dit : qu'est ce qui peut pousser un mec à faire un truc pareil. Et puis, quand il a fallu faire un choix de carrière (à 18ans !), prendre une direction dans la vie comme on dit, mon père m'a inscrit dans une école d'art, ce qui s'est révélé un très bon moyen de continuer de ne rien faire. Je suis parti à Angoulême, ou un autre événement m'a marqué. Je rêvais alors d'être dessinateur de Bd, mais une erreur d'orientation a fait que je me suis retrouvé en art ; là un prof nous a demandé

de faire une série de croix, et, avec mon colocataire, qui détestait l'art, on en a fait une trentaine. Le jour du rendu le prof n'a tiré du lot qu'une quinzaine : les miennes. Il s'agissait de croix rapidement campées à la peinture. Je ne sais pas, j'imagine que les miennes étaient inspirés, et je me suis dit : tiens, c'est pas mal l'art en fait. Et puis je ne voulais pas finir comme ces dessinateurs de bd qui passaient leurs vies enfermés chez eux à imaginer des univers fantasmagoriques penchés sur leur table lumineuse sans jamais sortir. C'est un boulot très dur et très ingrat la bd… Quand on m'a demandé ce que je voulais faire alors j'ai répondu « riche et célèbre », comme une boutade. C'est resté. Quel intérêt de faire de l'art si ce n'est pour partager notre création, c'est ce qui se trouve derrière cette phrase un peu stupide qui, prononcée en 1990, avait tout de la provocation. Aujourd'hui, on dirait qu'elle est presque naturelle tant la société entière a évolué dans ce sens, mais sans en comprendre la générosité. L'argent entérine les choses, c'est en cet unique sens qu'on peut lui conférer une valeur, quand à la célébrité… Quel piège ! A force de ne rien faire, j'ai été renvoyé d'écoles en écoles, avant de finir à Paris VIII en maîtrise d'art plastiques, ou j'ai redécouvert Malevitch avec Jean-Claude Marcadé qui avait traduit beaucoup de ces textes aux éditions aujourd'hui introuvables de « L'Age d'homme ». J'ai été particulièrement marqué par plusieurs textes, notamment *Zéro Dix, La paresse comme vérité effective de l'homme, Sur le musée, ou Dieu et la fabrique*, si j'ai bonne mémoire, mais il est possible que j'ai découvert certains textes plus tard. Il faut savoir qu'à ce moment là, j'étais très asocial, je ne parlais à personne, passait le plus clair de mon temps en skate, venait de perdre mon père, et ma mère avait plus ou moins disparue, mais je vivais depuis cinq ans avec une fille qui… Heureusement qu'elle était là… Bref, je crois que c'est le moment ou j'ai découvert l'art et l'effet qu'il peut avoir sur nos vies. Il y a eu aussi le mythe de Sisyphe de Camus. Tout cela est encore très présent à mon esprit. Comme inscrit. J'avais donc arrêté de dessiner et commencé un petit carnet de peintures quand j'ai rencontré celle qui allait devenir ma future ex-femme. « Il arrive que les décors s'effondrent », c'est ce qui est arrivé. « Un jour, le pourquoi s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement ». Je venais de lire la petite apocalypse de Tadeusz Konwicki ou on propose à un homme de se suicider pour une cause à laquelle il ne croit pas vraiment, mais comme il a une vie minable, il accepte, puis il tombe amoureux et ce n'est que parce que son sacrifice n'a plus aucun sens qu'il prend tout son sens. Je le raconte très mal, mais en tout cas mon ex n'a pas compris, et Veronica est arrivé à ce moment là, elle était étudiante en philo et a agit comme un révélateur sur moi…. Voilà, c'est ces différentes rencontres qui m'on permis de prendre la décision d'être artiste, pour autant qu'une telle décision puisse être prise – je dirais plutôt qu'elle est *contenue*, même s'il faut la prendre cette décision, au moins pour soi, et ensuite pour les autres. C'est d'ailleurs quelque chose que les gens voient rarement dans mon travail. Le destin, le choix. Choisit-on vraiment ce qui nous arrive, ou seulement notre façon de réagir à ce qui nous stimule, ce qui amène

directement la question de dieu, et du rapport qu'entretien l'artiste avec le temps. Ce que j'appellerais plus tard l'art posthume.

- Une question inévitable ? Expliquer en quelques mots "l'art posthume" ?

L'art posthume, c'est une façon de dire que « si l'on doit un jour être connu pour et par son œuvre, cela sous-entend qu'on lira forcément cette dernière à la lumière de notre vie, et donc l'application d'une éthique stricte dans l'une comme dans l'autre ». C'est une phrase du manifeste, que j'ai écrit presque d'un trait en aout 2004, alors que je m'étais retiré de Paris, pour presque deux ans, à la campagne, pour être seul, inspiré par mes amis Daniele Aleksi et Edouard (avec qui je me fâcherais plus tard, ce qui amènera la dissolution du groupe). Beaucoup de gens, y compris Daniele, parlent de collectif, ou de mouvement, parce qu'à un moment nous avons été plus d'une centaine. Pour moi il s'agit d'un manifeste, d'un texte donc, ou nous avons, ou j'ai, écrit des idées, tenté de saisir un air du temps. Après une petite introduction, ou j'explique que l'après-fin de l'art ne peut-être ni moderne, ni contemporaine, mais posthume, la première phrase du manifeste est « De même que l'homme ne s'exprime jamais mieux que dans ses contradictions les plus profondes, ce sont nos prétentions qui font de nous ce que nous sommes ». Je ne sais pas bien expliquer le manifeste, il est une somme de pensées, de lieux communs, de citations détournées, de références, quelque chose qui s'est inscrit dans nos vies de manière durable et nous liera à tout jamais. Je ne sais pas ce qu'Édouard et Anna (qui nous a rejoins et quitté plus tard) pensent aujourd'hui de ce manifeste, mais je pense qu'il est là pour rester. Son influence dans nos vies, je pense surtout ici à Daniele et moi, est cruciale. « Il ne faut pas faire pour être mais être pour être », « En art comme dans la vie on a besoin de vérité pas de sincérité », « Il faut donner du sens au sens », « Perdre son temps est aujourd'hui la seule façon d'être libre », « dans les musées nous préférons regarder les femmes que les peintures ». Je cite de mémoire. Tout est là. Il faut lire. Cendrars, Malevitch, Miller, Guy Debord. Plein de phrases volées, détournées, que personne n'a jamais identifié et souvent critiquées, disant qu'elles étaient incompréhensibles, et pourtant, elles sont comme un cri qui ne se limite pas qu'à cette phrase un peu jeune : « j'encule l'art contemporain », ou « Du minuscule Palais de Tokyo, nous n'aimons que l'architecture qui a au moins le mérite d'être skatable, et donc utile ». Il y a aujourd'hui, comme il y a eu de tout temps, une élite artistique qui décrète, érige, entérine… L'art posthume était une façon de dire « il y a autre chose », une proposition d'artiste si tu préfères. Savoir si elle va être retenue dans le temps ne dépend que de nous et de nos évolutions séparées. Le texte est là en tout cas. Encore une fois, il faut le lire.

- Par rapport à tes dessins, où est-ce que tu places tes performances ? Les deux sont étroitement liés à l'autobiographie, est-ce que ils sont

indissociables ? Est-ce que les performances sont des poussées fortes de ton travail (qui ont permis de te faire un nom) ?

Dans le manifeste, ou plutôt dans un petit texte qui l'a suivi de près, et qui figure souvent encadré dans mes expositions, je parle de traces brutales de vécu. Aujourd'hui j'aimerais m'éloigner de cette brutalité, mais je pense toujours que l'art doit être une trace de quelque chose qui est arrivé, une sensation, une pensée, quelque chose d'informel sur lequel nous ne pouvons mettre ni nom, ni explication. Il arrive quelque chose, et ce quelque chose se transforme en œuvre, en performance, en film, en texte, en photo, en pièce de théâtre, en peinture, en dessin. Il ne faut rien limiter. Un ami dit que j'adore m'ajouter du vécu pour en témoigner. Je parle aussi d'archivage du quotidien, ou de mémoires vécues au quotidien. Les performances sortent de moi, par instant, sans être réellement voulues. Elles sont nécessaires. Dire pourquoi j'ai un jour déchiré mes dessins nus dans une librairie branchée ou l'on m'avait demandé d'exposer est presque impossible, ou pourquoi j'ai un jour marché pendant deux heures dans un quartier de bureaux et de commerce avec écrit mort aux cons sur le torse… C'est compliqué. Tapiès paraphrasant Kandinsky parle de nécessité intérieure, les artistes de l'art conceptuel des années 70 ont tendance à ne faire que décrire leurs actions, aujourd'hui on veut tout expliquer, tout mettre dans des cases, pour mieux vendre, mieux communiquer, c'est une erreur à mes yeux. Quand je me suis enfermé dans un stand à tee-shirt de dimensions restreintes caché dans un grand magasin, je n'avais aucune idée préconçue de pourquoi je le faisais. C'est ça qui me gène en fait : l'idée préconçue. Des idées il y en a plein, « La stratégie du choc » de Naomi Klein, ou elle parle des sweatshop et des conditions de travail effroyables des gens qui fabriquent les tee-shirts que nous achetons, ou le livre de Heath et Potter sur « Le mythe de la contre culture », la performance de Joseph Beuys « Coyote », ce sont plutôt des références. C'est d'ailleurs comme ça que je travaille. Je me renseigne, je lis beaucoup, je trouve des idées, et puis on me propose des expos, et je fais tout pour que ces expos soient en rapport avec mon vécu intime, ce qui empli mon cerveau si tu préfères. Car cela me paraît honnête, et c'est aussi ce qui plaît dans mon travail je pense. D'abord créer, ensuite en parler tenter d'expliquer. Tu me demandais tout à l'heure pour l'art posthume, et je ne savais pas quoi te répondre. C'est cela : rétablir le sens de lecture. Il arrive quelque chose, ensuite on en parle, et ce quelque chose amène quelque chose d'autre, et pas, on réfléchi, on écrit un dossier de presse, on trouve un endroit ou montrer, et après on vend. Je ne dis pas qu'il ne faut pas vendre, mais qu'il faut résister à un marché qui veut absolument tout justifier. L'art posthume entend un après qui ne nous concerne pas, et surtout ne dépend pas de nous. J'ai l'impression que les artistes contemporains veulent tout trop maitriser. La vie c'est aussi ce qu'on ne connaît pas, et les performances sans doute un moyen d'être en contact avec cette partie de nous. Pour les dessins c'est un

peu une autre histoire, c'est presque arrivé par hasard dans ma vie, même si mes premiers désirs me portaient vers eux.

- D'ailleurs tu es un artiste pluriel, tu touches a la vidéo (le film sur ta maman que j'ai adoré), la photo, le dessin, la performance… où est-ce que tu te sens le plus à l'aise pour t'exprimer ?

La peinture. Je me rêve peintre. C'est le grand art pour moi. Peut-être que le reste n'est qu'un moyen d'atteindre ce qui me plaît le plus. J'aime prendre mon temps, c'est important, et puis peut-être que si je deviens peintre un jour, vraiment peintre, ne faisant plus que ça, j'ai peur que ma vie ne s'arrête. Car j'ai envie de tout essayer avant. En ce moment je travaille sur deux projets de magasines, dont l'un est un journal gratuit, je fais des illustrations, de la pub, plein de choses, et j'adore ça. Le film sur ma mère était un grand moment de vie et il y a effectivement beaucoup d'images en mouvement sur mon site, des diaporamas, des choses qui me paraissent maintenant déjà datées. Les choses prennent du temps. Je ne comprends pas la course au succès qu'il a aujourd'hui qui fait que les gens deviennent tous très vite des spécialistes de ceci ou cela. Je suis un amateur, et j'espère bien le rester toute ma vie.

- Tu viens du milieu street à la base, tu es représenté par une galerie réputée dans le milieu : tu es donc un artiste contemporain ? Sans être totalement dans la même mouvance, tu te sens proches des Banksy & co ?

J'ai l'impression aujourd'hui qu'un artiste contemporain se doit d'être conceptuel, ce que j'aime dans ce que tu fais c'est que tu es au contraire très ancré dans la réalité.

Je ne sais pas si je me décrirais comme très ancré dans la réalité, mais une chose est sure je n'ai jamais voulu faire partie d'aucun mouvement, à part l'art posthume qui d'une certaine manière parle de l'après, après la mort je veux dire, donc en dehors de la vie, de *notre* vie. Une fois qu'une œuvre est faite elle nous échappe, elle vie sa propre existence. Pourquoi lui mettre une étiquette ? Street art, Skate art, Art Contemporain, Art conceptuel, Dadaïsme, Situationnisme… Dans le manifeste nous écrivons : « L'égoïsme (au même titre que l'individualisme, le dadaïsme, le situationnisme, ou n'importe quel « isme ») ne vaut que s'il est partagé ». Est égoïste celui qui ne se soucie que de soi. C'est toujours cette histoire de limiter les choses, j'aime imaginer que je les ouvre que je crée des débats, que mes œuvres posent des questions. Si on peut bien évidemment trouver dans ma vie des réponses à mes œuvres, et si je passe tant de temps a essayer de trouver moi-même ces réponses dans ma vie, c'est que je veux que cette partie là soit réglée pour que personne ne s'y perde, ou ne s'approprie ce qui ne lui appartient pas. C'est l'ailleurs qui est intéressant, pas ce que l'on connait déjà. L'autre jour, après ma dernière

exposition chez Patricia Dorfmann, on a consécutivement comparé mon travail à celui de Sophie Calle, Guy Debord, Picabia, Jasper Johns, et Ben, c'est donc « qu'il ratisse large », et cela me rend très heureux, et c'était ça ma singularité. Être un peu comme tout le monde et comme personne à la fois ?

- En ce moment, tu multiplies les collaborations (je pense à la publicité, aux Néréides, au livret de Sayem), est-ce que cela fait de toi un illustrateur, du coup ?

Je n'ai rien contre le fait d'être illustrateur, ou dessinateur, ou ce que tu veux, si cela te semble important. Il semblerait que l'autre jour quelqu'un soit entré chez ma galeriste et lui ait dit « Tiens Artus, mais il ne fait pas de la pub ? », comme quelque chose de très négatif. L'artiste Ben, par exemple, semble avoir tué sa carrière à coup de produit dérivés, et pourtant ça ne dérange personne quand Warhol le fait, et ça n'empêche pas Hans Ulrich Obrist (une référence absolue dans l'art contemporain) de dire qu'il est l'un des plus grands artistes Français. Pour moi, le dessin est un moyen comme un autre de continuer de créer, et puisqu'il semble que mes dessins soient un bon moyen de continuer de produire mes œuvres, je n'ai aucun problème à en faire des produits commerciaux. Depuis toujours j'ai cherché des moyens de gagner de la liberté, l'argent est malheureusement un de ces moyens. Au début j'ai pensé à la photo, puis j'ai monté un concept store, et puis un autre, et j'ai de tout temps collaboré avec des marques. Levi's, Nike, Crédit Coopératif, LVMH, Yves Saint Laurent… Je sais, ça peut sembler très contradictoire quand on me connaît, mais finalement non, et puis ça me semble moins hypocrite que le marché de l'art où là aussi on est un produit, un produit comme un autre. Cela dit, c'est vrai, il faut que je fasse attention. J'ai tendance à dire oui à tout parce que je crois que ce qui est important c'est la rencontre (le carré de Malevitch au journal de vingt heures en 86), et que celle ci peut arriver n'importe ou et n'importe quand. Et je crois en mon travail. C'est lui qui me guide, et aussi, généralement m'amène des collaborations qui vont (presque) toujours dans le bon sens.

- Il y avait beaucoup de monde à ton vernissage, du beau monde même ! Ça te plait ou ça te met mal à l'aise ?

Est-ce que ça me plaît ou me met mal à l'aise qu'il y ait du beau monde à mon/mes vernissages ? ça me plait bien sûr, mais ce qui me plait plus c'est que mes deux meilleurs amis m'aient tous les deux dit qu'ils étaient impressionnés par ma capacité à continuer d'être encore entouré de mes vieux potes et par la mixité générée par mes expo. J'aime autant parler à un skateur de quinze ans qu'à un collectionneur ou une célébrité, et je le fais aussi. Par contre, ce qui me plait moins, c'est tout ce cirque généré par les grandes galeries, et comme m'a dit Jessica, ma copine, à qui je dois beaucoup dans cette étape de ma vie, « ce qui est terrible c'est que les gens ne

commencent à aimer que quand il y a d'autres gens qui aiment », et que « le beau monde » fasse tant dans la carrière d'un artiste, l'endroit ou s'est montré aussi – alors que dans ma tête montrer chez Les néréides, Nike, Citadium, ou Patricia Dorfmann ne change pas le travail, seulement le regard que l'on porte sur lui, et ça, oui, je trouve cela ridicule. Cela dit j'apprend beaucoup en ce moment et commence tout juste à trouver un équilibre entre le refus et l'acceptation d'un marché que je ne fais encore que découvrir. Il y a des bonnes choses à prendre partout. L'ennemi, c'est l'élitisme, pas la popularité. Maintenant, oui, tu as du voir ça, je suis souvent mal à l'aise à mes vernissages. C'est fatiguant de sourire tout le temps, et, même s'ils ne passent que 5mn, et se sentent souvent bien plus mal à l'aise que moi dans ces endroits (ou pas d'ailleurs), ça me fait toujours beaucoup de bien d'avoir mes vrais amis autour de moi dans ces moments. Ils me rassurent sans doute. Tant qu'ils seront là, je saurais que je suis toujours dans le bon chemin.

- Merci beaucoup d'avoir pris le temps de lire ce mail.

Si tu as le temps de répondre à quelques questions ça serait formidable ! Les textes de Jessica sur ton blog m'aident beaucoup.

Je suis sur que tu peux lui poser des questions à elle aussi, elle sait sans doute des choses sur moi que j'ignore. A bientôt.

Artus.

- À très bientôt.

Justine.

…

Lundi 31 janvier 2011.

« Suivez le soulèvement en direct en vidéo » titre Le monde numérique aujourd'hui.

Assis au Mc Do Pigalle au soleil je rumine le vol de ma pochette CD. 500 putains de Cds disparus ! Black Flag, Sonic Youth, The fall, Gang of four, Joy Division, Jefferson airplane, Nine Inch nails, Iva Bittova, les chants des Balkans, Mad season, , The violent femmes, the désert sessions, les premiers albums des Beastie Boys, de Run DMC, de De la soul, de Simple Minds, tous mes albums des Pixies… Je suis furieux. Au temps du téléchargement gratuit et du piratage tout azimut quel intérêt ? Putains de coke heads et autres guédros de la soirée pourave, chez moi en plus. Invités par je ne sais qui, même pas je leur ai parlé tellement ils avaient l'air stupides. Copains de

copains de copains. L'impression d'avoir 20 ans à nouveau. Le soleil au coin du visage, à travers la plus belle baie vitrée de la place. Mc Do partout, le thé bio certifié rainforest. Tant qu'il y aura des cons sur terre. J'avais 20 ans, moi aussi j'ai volé, mais jamais chez des gens (sauf de la bouffe quand il fallait). Au supermarché souvent, dans les boutiques, et puis, un jour, j'ai arrêté. C'est ma mère qui m'avait appris, nous trouvions ça très drôle. « Fauchons chez Fauchon » comme elle disait, et de joindre le geste à la parole. Le caddie plein à raz-bord. Nous faisions les courses pour un ami. 500 balles à chaque fois, que plus tard je volerais dans la poche de la superbe robe syrienne de ma mère pour aller acheter quoi ? Des jeux vidéos. Je me souviens très bien, nous nous chauffions au bois de cagette en mangeant des boites de crabes endormies chez Félix Potin. Un pavé dans la vitrine un jour où ils avaient refusé de me rembourser la consigne d'une bouteille de coca. Chez moi une vitre restée cassée et pas de chauffage en hivers, les dumplings du coin, quatre par quatre, deux euros, plus le bol de riz-blanc, pendant des années. La misère, mais le dernier ordinateur portable sur la table, à côté du téléphone portable dernier cri. Outils de communication et objets destinés au faire. Sans compter le Leica à six ou sept mille Euros avec les objectifs. Acheté pas chouravé celui-là. Les biens. Les biens matériels. Et y'en a que mon blacberry fait marrer. D'autres qui hallucinent que je skate encore. Bien. Je leur casserais bien les jambes arrières à ces conards.

Alors je pense. Trop de travail, pas assez d'ennui. Un projet mène à un autre projet qui mène à un autre projet, et ainsi de suite, jusqu'à ce que mort s'en suive. D'ailleurs, c'est toujours comme ça : on ne comprend rien, et on fini par mourir. Pavement. Jessica a raison, des noms vont revenir sans cesse me hanter. Un pote me téléphone et veut venir scanner des choses chez moi. Je l'aide à monter une expo. Trop de travail, trop de travail, trop de travail. Bonheur et réalisation virtuellement taggé sur ma planche de skate. Qu'est-ce qui n'est pas virtuel aujourd'hui ?

Lors de ma deuxième rétrospective en galerie (!) j'ai montré des traces de vécu. Depuis une semaine j'essaye de mettre des mots sur une idée. L'art posthume encule l'art contemporain. Ce cri instinctif. Pourquoi ? Parce que l'art contemporain n'est pas la trace d'un vécu mais d'une pensée, et quelle pensée n'existe sans le vécu qui l'a précédé ? D'abord vivre, ensuite créer, ensuite penser à ce qu'on a fait, et créer à nouveau, pas créer pour exposer, être connu ou reconnu, gagner de l'argent. Remettre les choses dans l'ordre. Ce n'est pas aujourd'hui que j'y arriverais.

Ce week-end j'ai rentré un power slide to disaster sur un plan incliné après une courbe, grand débat sur facebook : quel est le nom exact de la figure ? Je n'ai pas facebook, mais mes potes me disent que c'est rare qu'il y ait autant de « comments ». Qu'est-ce que la contre culture ? Existe-t-elle ? Et la culture alternative ? Anti-pro écrit sur un tee-shirt. En jolie typo.

Je me laisse porter par un enregistrement d'une chanson volée sur mon Blackberry. R.I.P du CD original. Dreaming dreaming, I want a range life. J'adore cette chanson. Mais, est-ce que je veux une vie rangée ?

Un vieux écrit un livre à 70 ans après s'être fait tatouer la faucille et le marteau sur ses épaules, un vendeur de boutique branchée se casse en Pologne élever des chiens et donner des cours de free fight avant de devenir père en Finlande, un pote se crée un alter égo chorégraphe pour ne pas devenir artiste, un deuxième devient millionnaire, un troisième s'égare jusqu'à se perdre, un quatrième essaye de foutre le feu à son village avant de finir attaché à un arbre dans le jardin de sa mère chez qui il vit encore à presque quarante ans. Anormaux, marginaux, amis.

Du punk rock dans mes oreilles, le bras tatoué en noir. J'y suis, j'y suis presque. Is that really the way it is, a contract made of mutual interest. The way the other want it.

Ma copine me dit : c'est peut-être bien que tes Cds aient disparus, tu vas pouvoir écouter des nouveaux groupes.

Mais en ais-je envie quand j'aime qui je suis ?

I found that essence rare.

…

Mon ami Daniele

Mon ami Daniele

Artus de Lavilléon

DU 26 FÉVRIER AU 12 MARS 2011

VERNISSAGE : LE 25 FÉVRIER à 19h

La Tour. 111 rue St Honoré, 75001 Paris.

Horaires d'ouverture : du mardi au vendredi de 12h à 19h,

et le samedi de 10h à 18h.

En dehors de ces horaires, la galerie peut être visitée sur rendez-vous.

Artus fait tout, des peintures, des dessins, des films, des pièces de théâtre, des livres, des photos, et même de la pub. Pour son exposition à La tour il a décidé de montrer des photos et des dessins de son ami Daniele, de reproduire son univers et à travers lui de montrer la genèse de l'art posthume, le mouvement qu'ils ont initié tous les deux. Ni street art ni art contemporain, leur art se trouve dans ce juste milieu qui n'appartient qu'à lui-même.

« Quand j'ai rencontré Daniele, je n'avais aucune idée qu'il deviendrais l'un de mes meilleurs amis, et c'est un hommage que je veux lui rendre aujourd'hui. La position qu'il tient, à la fois bohème et en marge de tout système, me paraît aujourd'hui plus importante que jamais. Par une série de photos et de dessins je vais montrer ce qui me plaît tant chez mon ami et la raison pour laquelle, sa création est si intéressante dans le contexte artistique contemporain.

Ensemble nous avons fondé l'art posthume, un manifeste annonçant la mort de l'art contemporain en tant que mouvement et époque de l'art, énonçant des règles qui allaient diriger nos vies et notre création. Par art posthume nous entendions une vision de l'histoire de l'art, finalement très romantique, qui impliquait un avant et un après : d'abord la création, la vie, et ensuite son témoignage, sa retranscription sous forme d'œuvres.

« Nous voulons êtres des hommes vivant et des artistes posthumes »,

pourrait être le cri qui nous a dirigé et nous dirige toujours depuis la rédaction du manifeste en 2004, c'est une évidence qui semble négligeable dans un temps ou le décalage entre la création, sa diffusion, et sa légitimation, a été brouillé par un désir de reconnaissance marchande souverain et obscène. Aujourd'hui tellement de gens veulent être reconnus qu'ils en oublient presque pourquoi, ou plutôt qu'ils le savent si bien qu'on ne fait pas de différence entre leur production et les textes qui la justifient.

Il y a quelques années, Daniele a commencé à prendre en photos des objets et des gens qu'il faisait disparaître par l'intrusion de sa main dans le champ. Je détestais cette série. Quand il s'est détaché progressivement de la photo de mode (pour laquelle il était connu) dans le but de développer des démarches plus artistiques, comme « créer des lieux de vie plutôt que des lieux d'art » en organisant des soirées au succès controversé, ou s'est intéressé de plus près au reportage, je me suis demandé ou il voulait en venir. Le chemin logique aurait du l'amener à la publicité, mais voilà, Daniele préférait se concentrer sur l'essentiel, les gens, la vie. Il jouait le jeu social et commercial avec de plus en plus de maladresse, refusant de se plier au « masque de la société » comme il le nommait lui-même, s'intéressant aux ombres plus qu'à la technique ou au sens, plus qu'au soi-disant succès qu'amène toujours un relationnel florissant et un compte en banque ostensiblement rempli. Tout d'un coup, sa série des mains se mettait à prendre du sens, de plus en plus de sens. Tout ce qu'il tentait de saisir lui échappait, car « il ne cadrait pas ».

Savoir quelle est la différence entre un artiste autoproclamé qu'aucune simultanéité ne vient justifier et un perdant (au sens social du terme), est presque aussi impossible que de dire si un engagement, jamais renié, dans une pratique sans concession, vaut dans notre monde la dévotion à une cause gagnée d'avance parce qu'elle est celle du plus grand nombre sans jugement de temps. Alors, dans ces conditions, comment vivre sa posthumité au quotidien, quand on est persuadé de sa valeur et qu'on donne tout à cet autre dont l'absence ne s'est jamais autant faite ressentir ?

Comment prouver quand on sait, qu'on sait qu'on ne saura jamais rien, et que prouver ne nous intéresse pas. C'est la question que me semble poser mon ami Daniele et, finalement le centre cette forme de création bien particulière qui ne s'exprime jamais mieux qu'en marge de tout système. La seule création sérieuse à mes yeux.

Dans le manifeste nous avions écrit : « Il ne faut pas faire pour être, mais être pour être ». Henri Miller dans les premières pages de Ma vie et moi *écrit* : « Depuis une vingtaine d'années tout mon effort tends à passer de l'acte à l'être. Être m'intéresse plus que faire. Il y a tant et tant de projets ! Tout le monde se croit obligé de savoir ce que je fais, quelle est ma vie, ce qu'elle a été, et ainsi de suite. En un sens je suis complètement écœuré de ressasser les mêmes choses à propos de ma vie ou de mes projets d'avenir. Tous les jours, en me réveillant, j'ai envie de dire « le bel aujourd'hui », à la manière des Français ; cela devrait suffire ».

Mais cela ne suffit jamais et ce qui rend Daniele si intéressant à mes yeux c'est qu'il est partagé entre son besoin de faire et son incapacité à rendre public. Comment ignorer la mission qui nous est confiée ?

Laissons Henri Miller conclure :

« On dit souvent « oh, je peux parfaitement faire ceci » ou « je pourrais parfaitement faire cela », c'est faux. Nous n'avons pas le choix. On est ce qu'on est, on sera ce qu'on est, mais cette histoire d'avoir un rôle à jouer, humble ou grand, n'est pas essentielle ; c'est un moteur pour le moi, une façon de donner sens à la vie. La tragédie de notre monde c'est que les gens n'ont pas conscience de leur rôle, ne le voient pas lucidement. Ils sont à plaindre ».

Daniele est conscient de son rôle, et c'est la sa tragédie personnelle. Savoir si elle est rêvée n'a pas d'intérêt, puisqu'elle est vécue, et c'est là le principal. »

Artus de Lavilléon, le 14 décembre 2010, à Pigalle.

L'exposition

Rétrospective II / LIEUX COMMUNS

SE TERMINE le lendemain, le 26 février 2011….

Ne la loupez pas, certains disent que c'est la meilleure !

Galerie Patricia Dorfmann, 61, rue de la Verrerie, 75004, Paris

SI L'ON DOIT UN JOUR
ÊTRE CONNU POUR ET
PAR SON ŒUVRE,
CELA SOUS-ENTEND
QU'ON LIRA FORCÉMENT
CETTE DERNIÈRE À LA
LUMIÈRE DE NOTRE VIE
ET DONC L'APPLICATION
D'UNE ÉTHIQUE STRICTE
DANS L'UNE COMME
DANS L'AUTRE.

Jeudi 17 février.

Assis au café j'attend Daniele en travaillant plus ou moins sur un projet commercial a dominante Artistique. Ce midi mon avocat (ben ouais j'ai un avocat !), m'a demandé si je voulais vraiment monter un journal (mon nouveau grand projet)(parce que tu es un peintre quand même, tu le sais, non ? Que tu es un peintre – en me regardant fixement), et il a fallu que je me justifie. J'ai parlé de l'image du grand homme que j'avais en tête, Malevitch qui écrit de la philo, monte une école, fait des décors de pièces de théâtre, milite pour la révolution, de Malraux, l'homme politique que l'on sait (même si je ne vois pas d'affinités particulières avec Malraux, il était de droite, non ?), de Blaise Cendrars qui pars faire des films en Amérique du sud, écrit, vit, fait mille métiers. Ça je comprend, me dit Jean-Philippe, alors d'accord, il veut bien m'aider sur mes projets, en échange d'un pourcentage et de quelques œuvres. Deal. Deal.

Cela dit, c'est vrai, je travaille trop. Toujours sur un projet ou un autre et si peu de temps pour écrire, peindre, ou faire des vrais dessins, libre de toute contrainte et surtout pas de celle de l'expo qui vient. L'idée. Je pisse, une petite musique résonne : du punk rock. Je cherche le haut parleur, avant de réaliser que la musique vient de mon téléphone portable en mode « walkman ». Voilà une bonne idée… Alors je pense au film Sid and Nancy, au moment ou Sid rentre dans une pièce bourgeoise et la taggue à la bombe, tableaux accrochés aux murs compris. Et si je faisais ça dans un centre d'art. A ce moment mon téléphone sonne et on me propose une expo au Pérou, une autre à New-York. C'est vrai que c'est mon « breaking point », alors pourquoi faire un magazine, continuer de faire de la pub, gagner de l'argent de façon sale. C'est que ça doit bien me plaire aussi, me permettre de m'imaginer libre, y compris du marché de l'art et de ses contraintes.

Je prépare l'expo de Daniele qui squatte chez moi à tenter d'encadrer ses trucs (ses œuvres pardon) et les miennes, les choisir, sorte de laissé pour compte du système qui ne reconnait que ceux qui sont capables, ou assez intelligents pour abonder en son sens, unique, et terriblement perverti : ce qu'il faut faire pour réussir. Surfer sur l'illusion, le virtuel comme on dirait aujourd'hui. Jusqu'à ce qu'il devienne réel. Faire pour être, et non pas être pour être, contresens magnifique sur ce que l'art posthume a toujours défendu.

L'art posthume.

Tiens, voilà Daniele… à qui il va falloir que je paye encore un café.

J’arrête.

Mon ami Daniele

LE MARCHÉ DE L'ART EST [redacted] UN MARCHÉ QUI EXCLUT.

QUAND ON M'A PROPOSÉ UNE EXPOSITION DANS UN NOUVEAU LIEU, JE ME SUIS DIT QUE CE SERAIT BIEN D'Y RÉALISER NON PAS UNE EXPOSITION SUR MON AMI DANIELE, COMME ANNONCÉ, MAIS **DE** MON AMI DANIELE.

JE N'AI PAS PRÉVENU [redacted] LA GALERIE DE MON [redacted] INTENTION CAR JE SAVAIS QUE LA RÉPONSE SERAIT [redacted] NÉGATIVE ET JE NE VOULAIS PAS PRENDRE CE RISQUE. POTENTIELLEMENT

J'AI JUSTE PRODUIT CETTE EXPOSITION ET L'AI DÉCOUVERTE LE JOUR DU VERNISSAGE.

[redacted] JE TIENS ICI À M'EXCUSER AUPRÈS DE LA GALERIE POUR CE QUI SERA SANS DOUTE PERÇU COMME "UNE NOUVELLE PERFORMANCE D'ARTUS" [redacted] BIEN QU'ELLE N'EN SOIT PAS UNE, MAIS UN HOMMAGE À CE QUE DANIELE INCARNE À MES YEUX:

UNE CERTAINE FORME DE RÉSISTANCE, NÉCESSAIRE, À UNE ÉPOQUE ET UN MILIEU.

PUISQUE SON INTÉGRITÉ ET LA QUALITÉ DE SON TRAVAIL, DE MÊME QUE SON HUMANITÉ EST INCONTESTABLE, JE N'AI JAMAIS ACCEPTÉ QU'IL NE RÉPONDE À AUCUNE "CIBLE" CONTEMPORAINE.

LE TRAVAIL DE DANIELE TEDESCHI PARLE DE LUI-MÊME.

MERCI À LATOUR DE NOUS RECEVOIR.

ARTUS POUR DANIELE TEDESCHI ET L'ART POSTHUME.

L'A.P.I

Mon ami Daniele

DU 26 FÉVRIER AU 12 MARS 2011

La Tour. 111 rue St Honoré, 75001 Paris.

Horaires d'ouverture : du mardi au vendredi de 12h à 19h,

et le samedi de 10h à 18h.

En dehors de ces horaires, la galerie peut être visitée sur rendez-vous.

Le marché de l'art est un marché qui exclut.

Quand on m'a proposé une exposition dans un nouveau lieu, je me suis dit que ce serait bien d'y réaliser non pas une exposition sur mon ami Daniele, comme annoncé, mais DE mon ami Daniele.

Je n'ai pas prévenu la galerie de mon intention car je savais que la réponse serait certainement négative et je ne voulais pas prendre ce risque.

J'ai juste produit cette exposition et l'ai découverte le jour du vernissage.

Je tiens ici à m'excuser auprès de la galerie pour cette nouvelle performance d'Artus, telle qu'elle sera sans doute perçue - bien qu'elle n'en soit pas une, mais un hommage à ce que Daniele incarne à mes yeux.

Une certaine forme de résistance à une époque et un milieu.

Puisque son intégrité et la qualité de son travail ne fait aucun doute, de même que son humanité, je n'ai jamais accepté que l'on puisse considérer qu'il ne répondait à aucune cible contemporaine.

Le travail de Daniele Tedeschi parle de lui-même.

Merci à La tour de nous recevoir.

Et bientôt

Vendu

Collaborations et autres travaux commerciaux

Vernissage Jeudi 31 mars de 18h à 22h

Avec le soutien de Vin et Culture.fr et lejoker.fr

Du 1er au 30 avril 2011-03-19 Galerie M.H. Karst

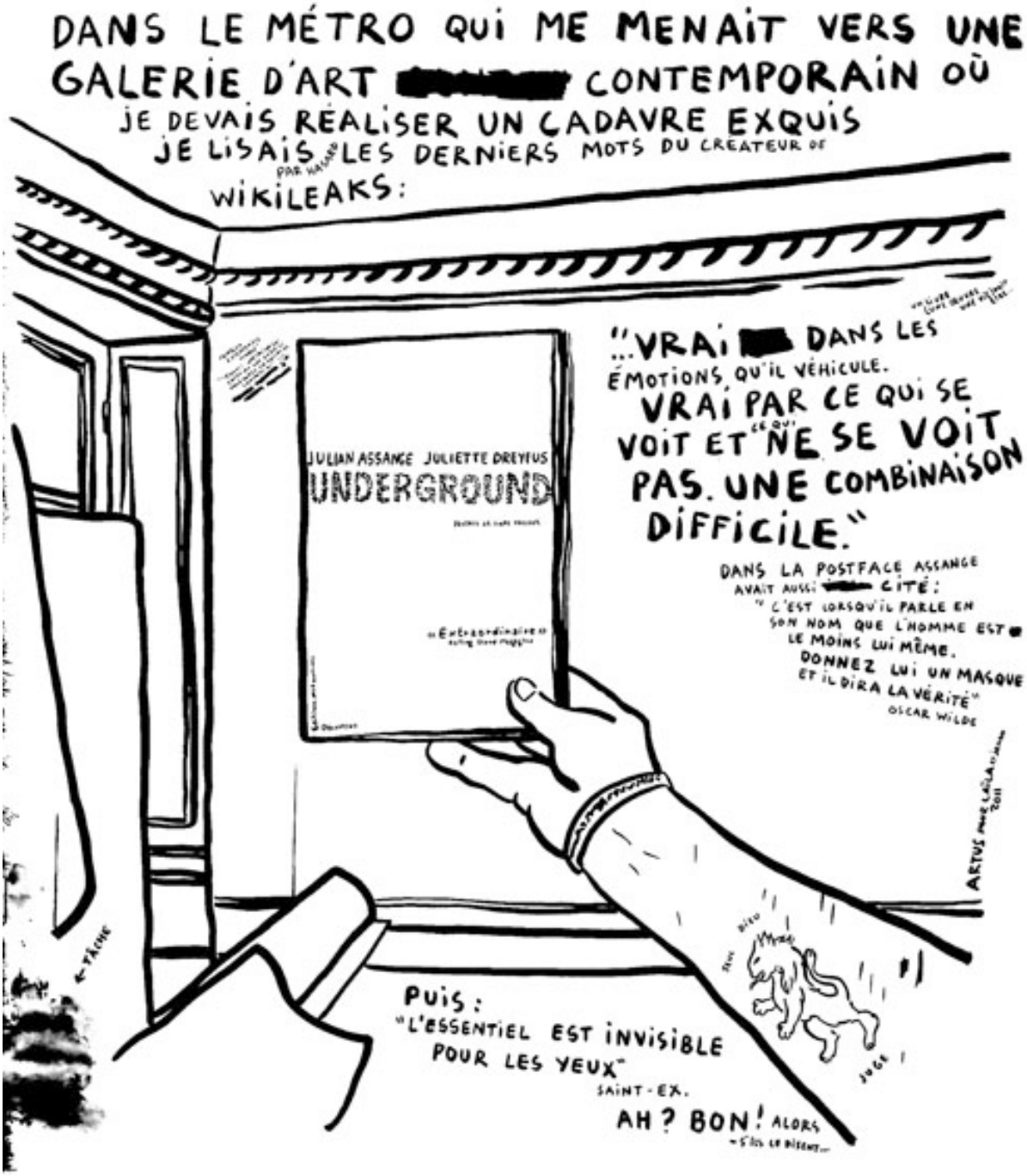
30, rue de Malte. 75011 Paris

Artus

Mars 2011

ill-Blog

Cadavres exquis



Dessins Exquis

56 artistes pour un cadavre exquis de 100m de long

Du 24 mars au 4 avril

vernissage public le 24 mars de 14h à 19h

40 rue de Richelieu

75001 Paris, France

du lundi au samedi de 14h à 19h

Extrait du dossier de presse :

« À l'occasion de la semaine du dessin à Paris, Slick vous convie à l'exposition *Dessins Exquis.*

Une cinquantaine d'artistes, de renommée internationale ou émergents, est invitée à réaliser le plus grand cadavre exquis au monde (1,5m de haut x 100m de long).

Il sera exposé sur les deux étages de hôtel particulier situé 40, rue de Richelieu du 24 mars au 4 avril.

Chacun des artistes, selon la temporalité qui lui est propre, aura dessiné une partie du gigantesque cadavre exquis sur rouleaux de papier Canson, à l'occasion d'un workshop.

Le vernissage sera l'occasion de déployer les rouleaux pour découvrir ce récit collaboratif dessiné à plus de 100 mains ».

Commissaire d'expo : Laurent Boudier
Organisation : Johan Tamer-Morael

Vendu !

La Galerie M.H.Karst & Nicolas Levy / Le Joker
Présentent
ARTUS DE LAVILLÉON
LE CONFORT QUE VOUS AVEZ EXIGÉ EST MAINTENANT DEVENU OBLIGATOIRE ...
SPIDERMAN?
"VENDU"
Collaborations et autres travaux commerciaux
Vernissage Jeudi 31 mars de 18h à 22h.
Exposition du 1er au 30 avril 2011
Galerie M.H.Karst.30 rue de Malte.75011 Paris
Avec le soutien de vinetculture.fr
Pour en savoir plus : artusdelavilléon.com/blog
mhKarst.com

« In Heaven Everything is fine You got your good thing And I've got mine. »

In Heaven, The Pixies

« It is better to have a life than to have a plan ».

Une série sur M6 dans les années 90.

« Trouvez quelqu'un qui enfreint une règle quelconque et vous aurez un potentiel marketing ».

Heath et Potter. Révolte consommée.

Tenir coûte que coûte. Résister aux galeries aux accrochages stériles et sans aucune générosité, au marché de l'art, ne pas se compromettre, refuser de faire partie de l'art contemporain… Dans l'un de mes carnets j'ai noté « la publicité me permet de rester libre », c'est une phrase étrange.

Mais de quoi parlais-je au juste ? De l'institutionnalisation inévitable de l'art, ou de la liberté dont ce terme ne me semble plus investi puisque tout y est codifié, mercantilisé, et banalisé à l'extrême, à coup de foires, de nuits blanches, de spectacles aussi inutiles que le peu de remises en questions qu'il génèrent.

Tout me paraît tellement « produit », que l'envie même de créer est en train de me quitter.

Quand j'étais jeune, après avoir, relu, et lu à nouveau les écrits de Malevitch, pour comprendre son carré blanc sur fond blanc, j'ai été très touché par ce ton exalté qu'il employait, cette poésie que j'ai aussi retrouvé dans les premiers textes de Guy Debord, et je me suis dit que

l'un comme l'autre avaient touché cette vérité profonde qui permet la traversée du miroir, la vérité de l'avant garde ou du révolutionnaire qui refuse de ce soumettre au système (« cette nouvelle notion du marketting moderne »). Je me suis aussi intéressé aux Dada et commencé à comprendre à quel point Marcel Duchamp (qui n'en faisait pas vraiment partie), avec son urinoir, avait profondément perverti la notion d'art. J'avais 20 ans, et moi aussi je voulais faire ma révolution. Je disais que je voulais être riche et célèbre, comme une provocation qui n'en étais pas vraiment une puisque déjà je faisais partie de cette génération désenchantée (dite « grunge ») à qui on commençait à vendre une fortune sa propre rébellion. L'idée venait de laisser place au concept qui lui-même permettait de penser que sans évidence aucune vérité ne pourrait plus jamais être comprise comme telle. Dérision et provocation s'apparentaient dorénavant au spectacle, et à rien d'autre.

Comment toucher les foules sans devenir riche et célèbre. Comment exister sans le regard des autres. Comment vendre sans se vendre soi-même en tant que produit ? En bon « flower punk » (© Jalouse magazine), je refusais MTV, mais ne pouvais m'empêcher de regarder fasciné « Culture pub », à la télé le soir.

A presque quarante ans, je continue de rêver de changer les choses, de les changer profondément, mais je n'arrive plus à savoir comment, dans un milieu ou tout ce qui est permi, ne l'est que pour mieux être « récupéré » par une société, dans laquelle rien n'existe sans ce qui le justifie.

Plus personne aujourd'hui ne semble vouloir rompre avec l'histoire, ni même la changer. Tout le monde veut faire partie de… et de…, et non plus contester juste pour le plaisir de contester (et aussi parce que vivre c'est tout essayer). S'il y a en moi de l'anarchiste, alors celui-là s'apparente plus au *Banquier anarchiste* de Pessoa qu'avec un *Martin Eden* qui pousse son intelligence jusqu'au suicide, ou au *Voleur* de Georges Darien qui fait un sale métier « mais a au moins l'excuse de le faire salement ».

Il n'y a plus de moyens, juste des buts, des objectifs à atteindre, des cibles à analyser. « S'identifier à » importe plus que résister ou imaginer qu'il existe encore un autre possible. Car finalement les révolutions ne mènent qu'à un renversement des valeurs et des fortunes, ou un retour dans le rang de la mondialisation souveraine. Mettre un nom sur les choses, et par la même se les approprier, semble bien plus facile que créer dans un monde ou tout à déjà été dit fait et pensé. Mais est-on bien certain, suis-je bien certain, que cette voie soit aussi définitive que ce(ux) qu'elle permet d'exclure ?

Je crois que le mieux – à l'opposé du moins bien - ne m'intéresse pas si le système qui le porte est pourri de l'intérieur et sent la pisse fondatrice.

Ici et là on voit la révolte pondre, les modèles du passé ont fait leur temps nous dit-on sans savoir par quoi les remplacer.

Dans *Le mythe de la contre culture* Heath et Potter citent David Brooks : « Les bourgeois privilégiaient le matérialisme, l'ordre, l'autodicipline et la productivité. Les bohèmes célébraient la créativité, la rébellion, la nouveauté, l'expression de soi, l'anti-matérialisme et l'expérience directe (*Bobos in paradise*) » avant de conclure : « A présent demandez-vous lequel de ces deux groupes reflète le plus l'esprit du capitalisme contemporain. ». Et si se rebeller aujourd'hui voulait dire entrer dans la norme ? Et la déplacer ?

« Montrez moi un révolutionnaire qui ne pense pas médias, et je vous montrerais de l'art véritable ». Je crois qu'il existe d'autres chemins, et que ceux-ci se situent *entre*. Que le monde ne commencera a changer que lorsqu'on admettra que le chemin compte autant que la voie qu'il ouvre. Et surtout qu'il n'y a pas de vérité immuable (ou objective) qui tienne car la vérité est toujours subjective. Puisqu'elle appartient à tous et pas seulement à l'élite de ceux qui savent. D'un côté comme de l'autre.

Quand je vends mes dessins dans la pub, il n'y a aucune ambiguïté, ce que je vends est un produit qui correspond à des besoins identifiés, ou développés comme tels, ce n'est pas juste du cynisme. « Puisque l'art est devenu un bien de consommation comme un autre autant le montrer comme un produit comme un autre » ais-je déclaré récemment, je parlais ici de l'art commercial.

Mais est-on bien certain qu'il ne reste que celui-là ?

Et que la marginalisation est la seule réponse à porter à des questionnements qui, comme tout le reste, n'ont rien de bien nouveau.

Le bonheur est désespérément politique.

Artus de Lavilléon, Lundi 14 mars 2011, Paris.

Et aussi Cadavres exquis… Voir page précédente.

Artus

Avril 2011

ill-Blog

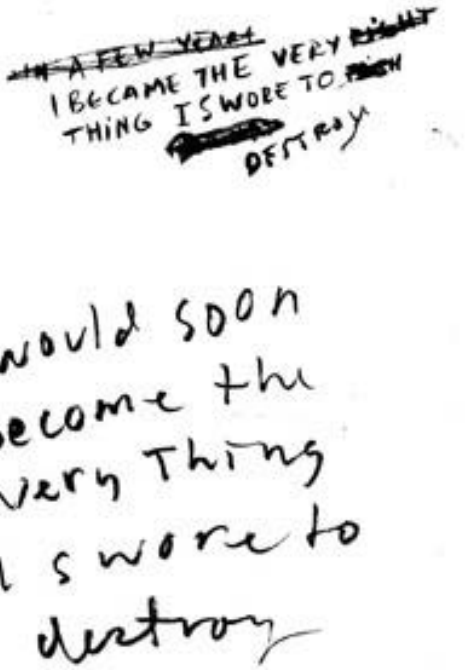
Deadpans
Séries limités
et numéros rares
Artus 2006 / 2011

ARTUS DE LAVILLÉON

The Decline of the American Empire
Customised Paintings
Paintings
Happenings, Performances and Installations
Papiers Importants Divers et Variés

Books and Zines
Films and Theatre Plays
The Room Project

Paris New York / 2008 2011



Movie Quotes
PIDV
2010
Ink on paper
29,3 x 23 cm

Un type plein d'idéaux
Le déclin de l'empire américain
2008
Black and white ink on paper
160 x 110 cm

Why are they doing that to me
Le déclin de l'empire américain
2008
Black and white ink on paper
160 x 110 cm

My Failures
Le déclin de l'empire américain
2008
Black and white ink on paper
160 x 110 cm

I. The Decline of the American Empire

The Set Up & High Noon
PIDV
2010
Chinese DVD covers
27.5 x 18.3 cm each

Lying
Ripped Drawings
2008
Black and white ink on paper
180 x 120 cm

Movie Quotes
MDV
2010
Collage and marker on paper
29,7 x 21 cm

Scared
Repent
2009
Black and white ink on paper
180 x 120 cm

2. Customized Paintings

Kill Yourself and Die
Peinture Customisée
Marie Bracquemond 1896 / Artur 2004
Gouache and oil on canvas
Artist's collection

Elle doute
Peintures customisées
1967 / 2008
Acrylic chalk and oil on canvas
225 x 180 cm

How Many Lovers Asks for Forgiveness
Peintures customisées
2008
Acrylic chalk and oil on canvas
194 x 124 cm

Nihilism is Nothing to Worry About
Peintures customisées
1970 / 2005
Gesso acrylic and oil on canvas
150 x 100 cm

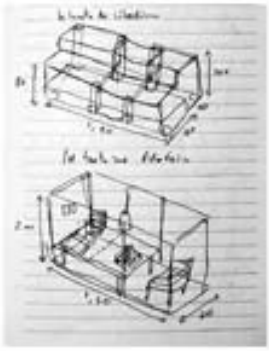
Une conception particulière de l'art
Lieux communs
2008
Acrylic chalk and oil on canvas
200 x 130 cm

4. Installations Performances and Happenings

Empathie
Innocence
2009 / 2004
Black table paint and Gesso on wood / canvas
104 x 132 cm

View of the exhibition Tout ou rien
The gallery will be closed during the show 2009

Consommérisme
Two weeks worn jacket 2010



Consommérisme
2009
Performance
190 x 90 x 90 cm
150 x 70 x 200 cm

For two weeks, a man dressed in a white suit lives in a minimum vital space hidden in a department store.
Everyday the texts he has written at night, in another box built in his home, are being published on the website of a national newspaper.

Posters en vente à la boutique
Ripped Drawings
2009
Black ink on paper
180 x 120 cm each

Chacun pour soi
Destroyed Drawings
2009
Black ink on paper
1300 x 270 cm

Papiers Importants Divers et Variés
Installation
2010
Galerie Patricia Dorfmann
29, 7 x 21 cm each

5. Papiers Importants Divers et Variés

Papiers Importants Divers et Variés
Images, Notes, Documents, Livres
2010
Documents
29,7 x 21 cm

Deadpan 1
Fanzine 72 pages
2006
Self printed book 4/12
29,7 x 21 cm

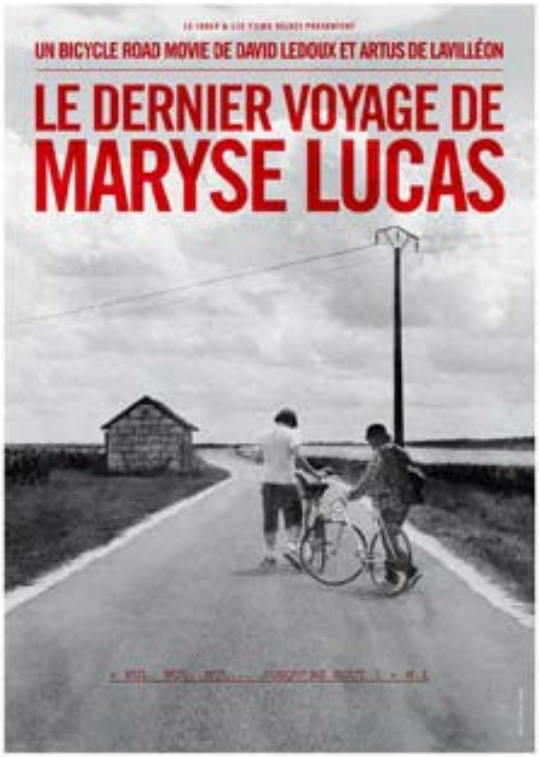
Artus
Notes pour des mémoires
2003
Self printed book 1/1
14,8 x 10,5 cm

L.A.P.I
Périodique de l'art posthume
2003
Self printed book 1/500
21 x 14,8 cm

Catalogue Artus
Galerie Patricia Dorfmann
2008
Printed book /500
42 x 29,7 cm

Chronique d'un enfermement volontaire
Consumérisme
2009
Self printed book 1/1
29,7 x 21 cm

6. Books and Zines



7. Films and Theatre Plays

Artus' Room Project

Does the artist make the room, or does the room make the artist?

The story of how a living space became a piece of art.

When I first met with French artist Artus de Lavilleon, I think that I was just about to turn twenty. My best friend Sophie had dragged me through to what is being met with the "coolest place on the planet," she had said. So I certainly had no expectations that we would end up discussing the relevance of contemporary art in the world today. But that, in fact, was what happened.

Although I was already interested in the arts at the time, I only had a vague understanding of what Artus was recounting. He told me about the origins of Art Posthume, an art movement he had founded with a couple of artist friends based on the idea that contemporary art was just a rip-off. Explaining his definition, he told me "if art is dead, it cannot be contemporary, it can only be posthumous". I didn't question whether it was right or wrong, but Artus handed me a piece of paper on which he had written the manifesto for Art Posthume.

I put the paper in my bag and would not meet with Artus again until a few years later. In the meantime, I moved to the United States and followed Artus' work through his website. He put up a few slideshows online called Chronology I, II and III, a vetted mix not only of pictures of his friends, girlfriends and mother, but also his paintings, sketchbook life etc. One place seemed to recur frequently in his work: his bedroom.

Every inch of wall was covered in old paintings, drawings and pictures. The actual space, a tiny fifteen square meters, was intended for as many bookshelves as it could hold, full of books, tapes, vinyls, cds and boxes. In fact, it was not only a bedroom, but an entire tiny studio apartment that he had inherited from his father, where Artus spent 15 years of his life.

"Three years from 1981 to 2010, contains a really important moment of my life and career," he later told me. Maybe it was because he had this apartment at his disposal that he was able to get rid of the anxiety of making money and gain the courage to become an artist. For a long time, he lived without a fridge or any comfort at all. He simply didn't care as long as he could write and produce art.

He could survive from one day to the next, working on different projects, some becoming big successes - like the opening of the well-known concept store 18 Epicerie - or when he endured more difficult times with a scarcity of jobs. In any case, he always had a roof above his head, advantageously located in the heart of Paris, in Marais, at 14 rue Portebin. The year I moved away from Paris, I received an invitation from Artus to the opening of his first solo exhibition at Gallery Patricia Dorfmann.

The flyer represented a picture of the room with the title "Leaved from a milk store." As I was not if the country I could not attend, but soon learned from a friend that Artus had brought his entire apartment to the gallery; not only the contents of the room, but the room itself. In fact, he recreated the exact same space, with the bookshelves, the desk, the bed, in a space with the accurate dimensions.

When finally I came back to live in Paris, I met with Artus completely randomly as I was then working at a press office on the same street where he was living. After some missed appointments, he invited me to his apartment, very excited to show me the latest 2x3 meters drawing he had just finished. I was of course really curious to discover his little niche.

I must say I had imagined a parent under the roof, but the room was actually on the third floor, well in by two large French windows with a view of the courtyard. That was the first time I saw his apartment in the flesh, and before leaving I remember saying "I feel really good in your environment."

I have always been fascinated by people's interiors and very sensitive to the energy of places. Not the stylish interior design spaces of magazines, but the ones that actually possess real stories. I liked every single thing that remained from Artus' room. The fact that cleaning was clearly not a priority, the fact that he was living a simple life with nothing more than two chairs and a bed he must climb into because of the lack of space. The kitchen was non-existent and he could barely cook, the shower was shared with strangers, his friends: one who had her place in the tub, and the toilet was on the other side of the hallway on the entrance floor.

I spent a long time looking at the books on the bookshelves above the two small desks. There were so many classical novels on political science, of mostly conscious and revolution topics, such as the complete work of Albert Camus, the famous "The Society of the Spectacle" by French Situation theorist Guy Debord, "God is not cast down" by Russian abstract painter Malevitch, and also a good stack of science fiction, including all Philip K. Dick and Chuck Palahniuk... In the midst of it all, I realized that Artus' writing was prolific: he had bound together a bunch of his texts and correspondences in small books that took a good third of a shelf. There were also many pictures drawn and stickers that were covering the non-existing fridge...

The place looked kind of messy but in an organized way, as if it had been set for viewers to come have a look. Artus showed me an incredible number of files that were all named and classified in a chronological order. He told me, for many years, he used to spend nights drawing them to friends in slide shows. At the afternoon went by, he started telling me poem: much everything about the different epochs he went through. From spending a lot of time with his street friends skateboarding and accommodating anyone in need of a bed for the night, to the time he lived here with his first wife Veronica and of course the long period when he shared the room with his mother whom he tried to rescue from alcoholism after not having from the above twenty years.

Artus loves to speak about his life, actually: his life is the base of his art. He is a great storyteller, and as my attention - not to my curiosity - brought me to a stack of boxes with the name "Papiers Importants Divers et Variés" (various and miscellaneous important papers) written on them, I didn't feel shy asking him: what is actually remain with a bit of laughter.

He told me how more than ten years ago he somehow regressed on himself a strict "archivage du quotidien" (archiving of the everyday). "I was telling myself nothing that comes in the room should ever get out," he explained. "I kept everything as for as everything could go without making me nuts: letters, notes, post-its, copies of art pieces, pictures, pencils, paintings, comic books, magazines, cds, clothes, shoulsards, and tons of shoes."

"Where is everything then? What did you do with it?" I asked. "After ten years, it became truly unlivable. The space was covered with eight bookshelves. There was also a Louis XVI sofa that belonged to my father, a coffee table, a cot, an Ikea closet... that's when I decided I needed to take a breather from this past and wanted to sell the room. I wanted to clear my life, the base of my art. So I brought all my belongings to Patricia Dorfmann's gallery to show it to the public in an exhibition." And you sold everything? "Well, there was nothing to sell except for the entire room - I mean what could I sell, pieces of my room?"

He not only wanted to sell the contents of the room, but he also wanted to sell its floor walls. In other words, he wanted to sell his apartment with everything inside reinstalled at 14 rue Portebin, the way it was for the past ten years.

It sounded crazy and unrealizable, and the fact that it didn't sell at the gallery comforts me in my idea. I asked him, "Who on earth would want to buy a 40 year-old teenager's bedroom filled with the former owner's old stuff? And who would bother to empty it entirely in order to turn it into a more livable space?" "It's not a question of turning it back into a more livable space, it's about keeping the room intact through time."

Artus had faith in his work and was quietly optimistic. "It didn't work this time, but I am not giving away that idea. I know it is going to work," and he went on, "you know the room is an art piece now, it was shown in an art gallery, and basically if someone buys it, the whole point is that he can't change the way everything is arranged. It's forbidden to actually alter the art piece."

I found this was the force a little pretentious, but then he added: "You know I really would like people to come visit this room as if it were a small museum or some famous dead painter's or painter's place. Don't you think it would be fascinate to visit the room of someone who is not famous? Instead of visiting Marie-Antoinette's apartment or Louis XIV's, we could visit their mate's place?" And as we were arguing, I realized I was sad deeply very absorbed in the idea.

I looked around and asked where all the pieces comes were. After the show at the gallery, Artus had meticulously wrapped the whole room in cardboard boxes and moved everything to his counterside house, and then of course started from scratch with a new empty room. He agreed to one day show me the numbered boxes that contained ten years worth of his daily life, and all the very precise drawings he had done with measurements of the room the way it used to be.

It took me a long time before I actually went to visit Artus in the countryside. In the meantime, we met regularly for coffee at the corner of rue Portebin and rue de Bretagne. We had many more discussions about the room. "It's such a good preview of what the museum represented for me, between fiction, art, and disembowelling." But I guessed the whole point could not only be a factory about freezing time, and there was still something about the whole idea that niggled at me. Artus told me: "The biggest artists in history are the ones who knew how to appropriate for themselves the obvious."

Was it the obvious or simply narcissism? Despite my doubts, he went on and spoke of the rest of his work: the tall black and white drawings that sort of made him successful, the war he dropped painting at one point to concentrate on performance, the importance of writing and how life was the major and only guide through his work.

"Life art is a summary of what I went through, what I have lived. My best friend used to tell me that the only reason I do stuff is to add to my experiences. It's a great description of how I work," and then he added, "For me, the most interesting parts of an artist's career are the moments that pushed him to make the decision to become an artist. That is why the room is so important to me. Does the artist make the room, or does the room make the artist?"

On my way home, I thought of the German Dadaist Kurt Schwitters. The artworks he built in his house, the Merzbau, because an integral part of the statement he created, Merz. I started to realize that Artus' house was indeed the heart of Art Posthume. Artus' home was not unlike Schwitters' Gesamtkunstwerk, a universal, ever-evolving artwork that used many forms. It was not either the realization of an abstract concept defined in advance, but derived much of the architecture design and was in a state of perpetual becoming.

Both of their pieces were guided only by daily work - both in and on the workshop - and it was difficult to determine when it began and when it would end. And when over the summer I read Hannah Arendt's "Condition of modern man", I found this sentence: "There is an ontological relationship between humans and the space they occupy." I sent Artus an email with the quote. He replied instantly with an invitation to his country home/side house, saying he had something to show me.

A week later, I rented a car and was driving to Evette, the little village in a region south of French Brittany. Artus had also inherited this house, not from his father this time but from his ex-partner, with whom he had a tumultuous relationship. From the living room to the kitchen, from his workshop to his bedroom, I could really feel in this house the same energy he had put in the apartment rue Portebin: a warm cocoon.

After he had shown me around, he finally got to the point: "You know I met a lawyer about selling my apartment in Paris and we started to study how to make it happen and if I could sell it as art. He asked me to make an inventory of its contents." He took me up to the attic. There his entire apartment room reconstructed in the countryside. That had been his main reason to come to Evette that summer. He had just spent one week unwrapping all the boxes that had remained closed since the exhibition and had restored the space of the house attic.

When we climbed up there, I was suddenly plunged into Artus' old life. The eight bookshelves were there, filled with more books and tapes and cds than I could have imagined. There on the cot was Georgie the cat, laying comfortably. It was as if she had traveled back in time and refound her old habits. We sat down next to her, facing shelves and drawers, and looked at each other amused. Artus grabbed an old tape and turned on an old boom box. "Of course at that time, tapes were very popular and the cd was just about to break in."

As we were listening to some old grunge songs, the noisy church bells interrupted. He opened up the small window, releasing a bunch of colourbs and showed me the view. The house was on the central place of the village, right behind the 11th century church. Over lunch the following day, I asked Artus if it was really worth visiting the place of another artist? I told him my fascination for the space of artistic creation, the environment that inspired the artists, but still found his perspective ambiguous.

For all the painters' houses I visited - which included those of Leonardo Da Vinci, Paul Cézanne, Auguste Renoir, or Claude Monet to name only a few - there seemed to be a simple rule that kept the curiosity alive: the houses were all visited posthumously, after the artist had been recognized by history, and this was going in exact opposition of Artus' concept of art posthume.

As part of his long, sometimes contradictory answer, he quoted himself: "If we must one day be known for and by our work posthumously, this implies that we will necessarily read it in the light of our lives, and therefore must apply strict ethic in one as in the other." He had written this line in his manifesto, and couldn't help bringing it as well. "Our contradiction made us who we are." This is the sentence I heard the most when listening to Artus' sometimes long and complicated explanation. This is also how he brought along the notion of ethics within the concept of the room.

"If I know that today we direct the life of great artists posthumously, from as an artist my life has to be ethical. Since I think life is art, I must conform to a certain ethic, as I impose on myself certain codes in my work." I replied that I thought it was inconsistent. "I am directed by something way higher than moral, this is what I call ethic" he said. For him moral was only based on the rules of society, whereas ethics represented the rules someone imposes himself. And of course that applies to the room too.

He took as an example Andre Breton's workshop as shown at Beaubourg Museum in Paris, under glass. "You can find his art in his life. For instance, we find artifacts of his inspiration for collages and surrealism, such as the African masks. Whereas for me, it's the inverse, you can find my life in my art. Documenting my life is the justification of my art." I imagined the interior of André Breton's apartment at 42 rue Fontaine in Paris, where between the two world wars he had started a collection of over 5,000 items: modern paintings, drawings, sculptures, photographs, books, art catalogs, journals, manuscripts, and works of popular and Oceanic art. In a way, he had kept every proof of his way of thinking and had appropriated for him self "the obvious" of his time through the evidence of his life.

What was the evidence Artus was capturing and appropriating with this project? Could the 80's and the beginning of the 21st century be well represented through skateboard magazines, friends and naked ex-girlfriend pictures, unpaid bills, family memories, drawings on restaurant tablecloths, death certificates, letters, plane and metro tickets? That was part of his projections, as well as the winning of materialism over ideas. Inevitably, a lot more questions came to the table. How much to you want to sell the room for? How are you going to sell it? Who is the target? In a rolly-rolly explanation, he said he wanted to sell it double the price of the real estate market, or maybe triple. He also mentioned selling it to an auction house or to a real estate agency, to a Chinese art collector or a rich person who would like to invest in exceptional property. And the more we got into details, the more the project sounded unrealistic. But Artus was still faithful. "I know it is going to work."

Back in Sill, he invited me over for lunch with his lawyer in Paris, who he said was going to draft the contracts for the sale of the apartment. We meet the following week at Joe Allen, a low key American restaurant in the centre of the city. Jean-Philippe, a lawyer of intellectual property, told me he had been collecting Artus for years and followed along the way they became friends.

Over lunch, he started to methodically questions Artus about the details of the room. Of course, one of the first things that came up was his previous suggestion that Artus make an inventory of the apartment. "I have taken photographs of everything," Artus said, "but I decided I don't need to actually make a list of things. I want to keep a part of the mystery."

Jean-Philippe insisted, "You know it's a little bit complex... In legal terms, there are two different elements: the contents of the room, the walls, and the artworks." "No, no, no, you don't get it, the artwork is the room in its totality," shouted Artus, while throwing him a list of what was in the bookcases. Jean-Philippe took a quick glance and asked back, "And what about the drawers, the boxes and most importantly, where is the list of the artworks?"

Artus explained that the artworks have been out of the room for years, that they were drawn on the substrates and that consequently they are no longer part of the room. Jean-Philippe seemed doubtful "so does what artworks are still in the room?" The only answer Artus would give remained: "The room is the artwork." He wanted to give the right to the future to not only be the owner of the room but also give him the opportunity to take whatever he wanted in the room and have Artus sign it in order to make it a piece of art. "That being so back to the list! How would you know what the owner is taking out of the room if you don't have a precise list of what is in there? And how would you prevent over time that some of the elements disappear in the market if you get super famous?"

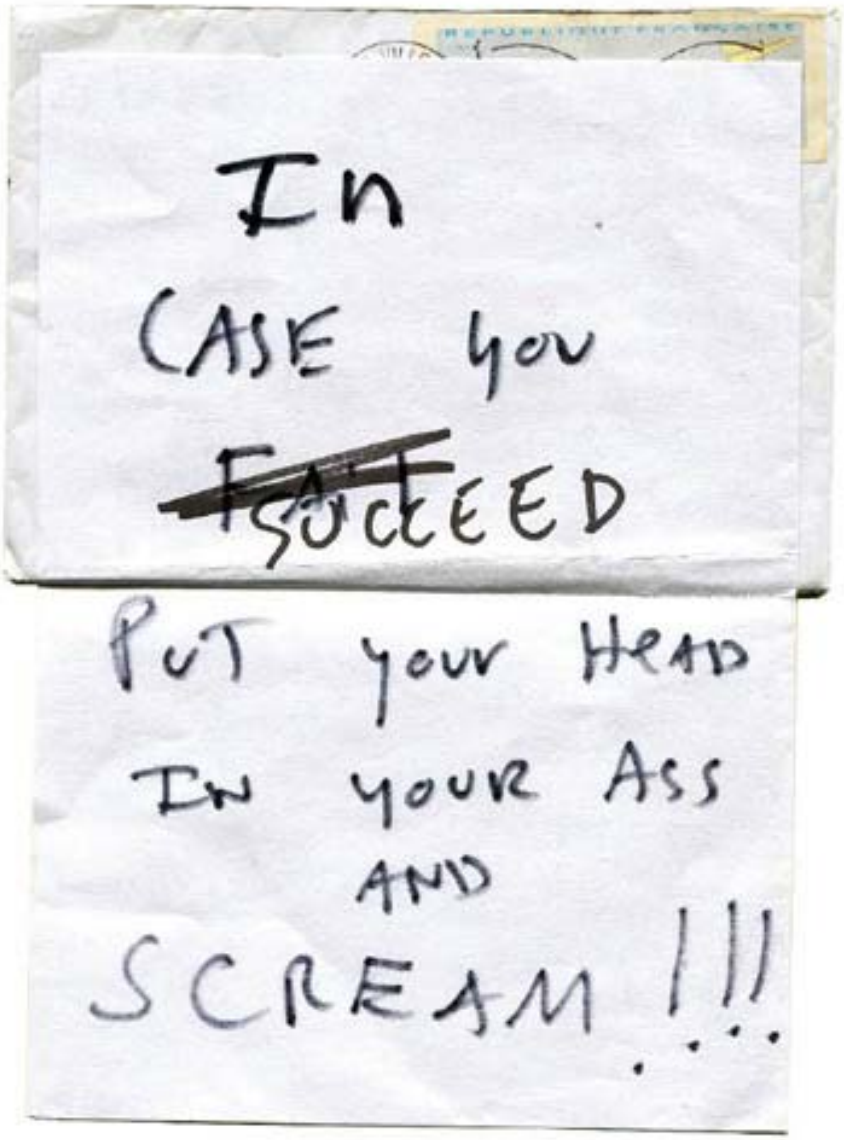
"That's another story!" Artus said. He asked both of us if we knew the Andy Warhol Time Capsules. Warhol spent years filling cardboard boxes with collected source material for his work and an enormous record of his own daily life, from correspondence, magazines, newspapers, gifts, to photographs, business records, etc. He wrapped up 612 Time Capsules over the years and they had remained surprisingly unknown until his death in 1987.

If they were never sold, they became accessible to curators, scholars, and the general public in a dedicated museum, providing a unique view into Warhol's private world and life, expanding the public's understanding of his work and practice. That is precisely where Artus wanted to get. He wanted to write down in the contract that the buyer could look at the contents of the boxes and drawers and eventually take out some materials in order to understand his practice, but he could not alter the visual appearance of the room.

He also wanted to stipulate that this would only be possible while he remained alive, and that nothing could leave the room once he died. Jean-Philippe took note of everything but couldn't help asking "and would you give the opportunity for visitors to come in the room and look at everything?" And the answer followed instantly: Artus had of course thought of an possible arrangement: "a wall of glass could be installed if the buyer wanted to make his art piece public." Jean-Philippe looked at me astonished and said, "We have to be practical!" and Artus to say, "That's exactly it! You are in the practical, and I am in the ideal" On our way back to the subway station, Artus confessed, "The truth is that the room is more important than my art, because logically everything should be placed after, posthumously!" What intrigued him in the end is that the buyer could become an artist in return, since the room makes the artist.

Time has passed since the contract was written. The room remains for sale with the same will, that it must be sold without going through a museum, a gallery, or any art institution. Even if the room remains without a buyer, a yet unrealized project, the will of its creator is still alive. Still today, Artus doesn't seem pressed by time. I remember him saying one of the last times I saw him: "This room is a lifelong project. If it is not sold, it doesn't make it a failure." From my point of view, all the art projects cannot correspond to official expectations, in terms of social representation and monumentality. Had he been an architect, then perhaps the outline of his plan would suffice for it to be recognized as an art piece and become public. Unfortunately in the field of fine arts, unrealized projects seldom appear in official structures. The room project is curiously a utopian project. But who knows, maybe we will soon be reading on a plaque on the front of the building of 14 rue Portebin: "Here lived Artus de Lavilleon from 1984 to 2004."

Jessica Pavesant



Fan Letter
PIDV
2010
Ink on paper
21 x 14,8 cm

Artus de Lavilléon
14, rue Portefoin / 75003 Paris, France
artusdelavilleon@hotmail.com
artusdelavilleon.com/blog
+ 33 (0)6 03 62 56 80

New York Story

Après trois semaines à New York, le soleil se lève enfin, bruits de sirènes et pignons fixes partout, la chaussée défoncée par l'hivers, la pluie, la neige, et le poids des véhicules. Des lignes de métros reconverties en jardins suspendus, la ville en dessous qui s'étouffe elle-même. Magasins, façades surchargées de signes, de publicités, de textes qui enjoignent ou prohibent, avertissements sonores et interdictions en tout genre, le regard sollicité de partout et tout le temps. Faire attention là où on ne cherche rien à vous vendre, des périmètres entier à l'abandon, crise, danger. New York pourrait-elle connaître l'échec de Détroit ? Jamais nous dit-on. Nous sommes ici au centre de l'ancien nouveau monde, tout y est encore rapide, enjoué, sympathique. Et pourtant… Depuis le 11 septembre et la guerre d'Irak quelque chose a changé : la chine produit presque tous les biens de consommation courants et limite la dette, gigantesque comme ce pays et ceux que la marginalité confine à une histoire constamment en train de soi-disant se réinventer. L'archéologie de New York éclaire le monde du génie de ses déviances. Fanzines, musiques undergrounds, films tournées à l'arrache, ici on soigne ses anti-héros, on en parle et ainsi s'en protège. Quel homme obsédé n'est pas possédé par le démon est une question sacrilège au pays du marché libre. Ici chacun fait ce qu'il veut, même si ce vouloir est potentiellement plus destructeur que les règles qui le régissent. Alternatif ou mainstream, tout est bon du moment qu'il y a du fric à se faire, du sens à trouver, des légendes à créer. New York se nourrit de New York et continuera de se nourrir de sa propre histoire jusqu'à ce que l'histoire ne soit plus que du domaine du fantasme.

Nous n'en sommes pas loin.

A peine arrivé je me suis trouvé au contact de tout. Soirée avec la famille Lenon, musiques et créativité, gens souriants et bien habillés, puis, quelques jours plus tard la scène punk, les skateboarders, et les musées. Touriste au pays ou toutes les rencontres sont possibles, même les plus incongrues. Plein de gens me connaissent ou connaissent mon travail. Comment est-ce arrivé ? Comment les réseaux se mélangent-ils, comment en vient-on à rencontrer dans la rue d'une ville de millions d'habitants des gens rapidement croisés dans d'autres villes, d'autres époques, d'autres temps ? Conserver le lien plus que tout, envers et contre tout.

Jessica me présente son mari, je lui fait ma demande en mariage.
Mon ex-femme nous reçoit froidement à Brooklyn, obsédée par sa

montre, et, semble-t-il, son incompréhension totale de la raison de notre rencontre. « Que sont les amis s'ils ne sont les gardiens de l'âme de ceux qu'ils aiment », m'avait-elle dit. Et puis les années ont passé.

J'achète un vélo, slalome entre les voitures, dérape, glisse, suit Jessica, ma magnifique Jessica. Notre chambre à New York à un croisement de rue, juste à côté de l'armurerie, juste là ou après le 11 septembre les immeubles étaient recouverts d'avis de recherche, « comme un papier peint mortuaire », nous dit notre propriétaire.

Il fait chaud, beau, j'adore le corps de Jessica au soleil, les ballades à central park, les hamburgers et les œufs over easy avec l'incontournable bacon, les cafés Grumpy, avec la crème, et les sachets de thés qui infusent dans leurs gobelets, meilleurs que partout ailleurs.

Nous travaillons un peu, chacun de notre côté, toujours ensemble, soudés contre la souffrance du monde, tous ces gens malheureux, ces gens qui prétendent et font semblant en attendant et souhaitant de tout leur être un meilleur, tout à emporter, consommer, et jeter ensuite.

Les ours blancs du zoo qui nagent sur le dos, la patte folle, puis se retournent, et recommencent inlassablement, apprivoisés et dangereux.

R. mon ami et sa famille nombreuse, devenu riche, aisé, connu, qui travaille comme d'autres respirent, inlassablement. Retenir mon souffle, réfléchir, me poser. Ne pas vivre une vie stupide ou certaines rencontres, très simples, ne sont plus possibles. Une vie ou l'intérêt devient le seul guide d'une vie destinée à la famille, la réussite, et le bonheur.

G., l'ami réalisateur de Jessica, est là, obsédé lui aussi par ses démons. Il m'impressionne beaucoup avec sa faculté à ne se concentrer que sur une seule chose et faire disparaître tout le reste autour de lui. Signe du génie qui ploie tout ce qui le jouxte à ses désirs, sans même le réaliser. Victime aussi des tourments de la vie.

Je me pose des questions, tout sourire, gentil, concentré aussi mais plus discret, un bras tatoué en noir que j'avais presque oublié tant l'hiver le cachait aux yeux de proches qui, de toute manière me connaissent plus comme ami que comme phénomène.

Artiste, quel métier bizarre, les galeries étouffantes comme le marché qui

les supporte, ou qu'elles supportent. Toutes ces œuvres, tous ces prix, le réseau encore qu'il faut pénétrer coûte que coûte, si l'on veut, comme dit Jessica, « assurer sa retraite ».

Créer comme on respire, créer parce que créer c'est vivre, et le marché la mort de tout. J'ai essayé, je déteste.

A quarante ans on ne slalome plus entre les voitures comme avant… Enfin… On a un vélo plus cher, c'est tout. Peut-on changer (le monde), je ne crois pas, évoluer. C'est déjà énorme.

Jocko, un autre ami, qui peut-être comme moi, se sent un peu « Stuck in the underground » (le mot est de Jessica), ou « in between the art scene and the underground », ce qui revient à peu de choses près au même.

New York, Paris, Beijing. Envie de voir autre chose.
Et cette question obsédante qui clos presque tous mes textes depuis des années.
Mais quoi ?

Le ventre de Jessica s'arrondir ?

A New York, le 27 avril 2011.

Et toujours

Vendu
Collaborations et autres travaux commerciaux
Avec le soutien de Vin et Culture.fr et lejoker.fr
Du 1er au 15 mai 2011
Galerie M.H. Karst
30, rue de Malte. 75011 Paris

Pour en savoir plus voir les pages précédentes
artusdelavilleon@hotmail.com

Artus

Mai 2011

ill-Blog

Prolongation / Projection / Rectification

La Galerie M.H.Karst & Nicolas Levy / Le Joker
Présentent

ARTUS DE LAVILLÉON

PROLONGÉ JUSQU'AU 4 MAI SUR RENDEZ-VOUS
01 43 38 80 17

Collaborations et autres travaux commerciaux

DÉVERNISSAGE LE JEUDI 26 MAI DE 18H À 22H
PROJECTION DU FILM
LES ENFANTS DE LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE
À 21H PRÉCISE

Galerie M.H.Karst.30 rue de Malte.75011 Paris

Avec le soutien de vinetculture.fr
Pour en savoir plus : artusdelavilléon.com/blog
mhKarst.com

SQA®Y

À l'occasion du dévernissage de l'exposition Vendu je vous invite à la projection du film "*Les enfants de la société du spectacle".*

Tourné en 2004 avec l'aide de Julie Meyer ce "documentaire" où l'on voit ma mère raconter sa vie face caméra, presque d'un trait, au fur et à mesure qu'elle sort d'un hôpital ou je pensais qu'elle allait mourir, est un bon complément au film "*Le dernier voyage de Maryse Lucas"* co-réalisé avec David Ledoux (actuellement sélectionné au festival des Lutins du court-métrage), et au diaporama *"Souviens-toi de Maryse Lucas"* que l'on peut voir sur mon site. Maryse y raconte ses expériences de vie, de son départ du Loir et Cher à sa rencontre avec Guy Debord, les situationnistes, sa traversée de l'époque hippie, les Indes et les communautés avec moi sur le dos, et, surtout, son refus des années 80 et "de cette société qui vous roue", et sa réinstallation à la campagne où je suis allé la chercher alors qu'elle s'y laissait mourir. Puis enfin son retour à Paris dans le Marais branché sur lequel elle porte un regard sans concession.

Quand j'ai dit à Jessica, mon amie, que je voulais projeter ce film pour le décrochage de l'exposition Vendu, elle m'a dit qu'elle trouvait cela obscène. Comment mêler la mémoire de ma mère et des boulots commerciaux ? Alors j'ai proposé de projeter "*View on the sea"*, un voyage en Lotus 7 à travers la Grèce, la Turquie, le Liban, la Syrie et la Jordanie, jusqu'en Egypte, avec mon ami Ramdane commandité pour sa marque Résistance. Mais quelque chose me gênait. "**Vendu", c'est l'histoire de mon entrée dans le monde de la pub pour me libérer de mes contraintes artistiques, d'une certaine manière l'affirmation de ma liberté d'artiste. "***Puisque l'art est devenu un marché comme un autre alors autant le vendre comme un produit comme un autre"*. Peut-on vraiment tout justifier avec une phrase pareille ? Préférer la pub parce que là au moins "le deal est honnête" ? Commencer à se dire que finalement faire des dessins ce n'est pas si mal que ça (les fameux Mickeys de la culture alternative sans guillemets) comme forme de résistance à la marchandisation de tout, au moment ou mes peintures commencent à vendre ? Peur du succès, dernières traces d'un engagement jamais renié ? Et s'il fallait chercher dans mon histoire des raisons à mes investissements ?

"Les enfants de la société du spectacle" c'est nous. Le jour où nous nous sommes tous fait avoir. Ou tout n'est pas devenu qu'un produit mais une banalité. Le jour où, peut-être, nous avons perdu notre capacité à nous émerveiller. Où l'on nous a fait croire que plus rien n'était possible et que

tout avait déjà été fait.

Dans leur livre "*Le mythe de la contre culture"*, Heath et Potter expliquent que lors d'une expérience en Californie on avait réalisé que le port de l'uniforme chez les étudiants faisait nettement baisser le taux de délinquance juvénile. Et si nous nous mettions à porter des uniformes aujourd'hui pour affirmer notre différence ? Mais de quelle marque les uniformes ?

Michel le Bayon, un ami de ma mère, dans "*Les enfants de la société du spectacle"*, dit : "*Maryse a trempé avec les situationnistes… le refus des objets. C'est à dire : n'avoir besoin de rien ne veut pas dire que l'on n'ai pas envie de tout, de vivre tout je veux dire. Mais 30 ans après ? Mai 68, ça n'existe pas ! (en 2004)".* Confus, peut-être, mais cela me paraît au contraire très clair. "*Comment se battre pour la structuration de la liberté quand on s'est battu toute sa vie pour la liberté"* ajoute un autre des amis de Maryse Gilles Audejean, directeur de cirque.

Je pense qu'il faut voir les enfants de la société du spectacle, malgré le son très mauvais parfois, et le montage approximatif, c'est un témoignage unique.

"L'homme ne s'exprime jamais mieux que dans ses contradictions les plus profondes".

Il faut rester libre.

Je sais, je parle toujours de la même chose.

Comment y échapper ?

Rendez-vous jeudi ?

Artus

Septembre 2011

ill-Blog

Trois expos en galerie et un texte contre… les galeries !

Vi(d)e

Don’t be Cruel

Du 10 septembre au 25 octobre 2011

Galerie Vanessa Quang GVQ

75 rue de Beauce. 75003, Paris, France

Vernissage le 10 septembre de 16h à 20h

Curator Anaïd Demir

Avec : Jean-Charles de Castelbajac, Léo Dorfner, Charlie Le Mindu, Liquid Architecture, Elena Montesinos, Dj Water Lilly, Maroussia Rebecq et Mathieu Tonetti

L’art est fait pour être partagé avec le plus grand nombre plus que pour être vendu. Avec une telle phrase j’indique tout ce que je hais dans les galeries d’art contemporain en arrière court dont la pédanterie n’a d’égale que l’élitisme exclusif.

Au moment ou je commence à être connu et à vendre mes œuvres des prix qui commencent à justifier mes années de galère je me pose la question de l’après.

J’ai toujours pensé qu’il y avait deux manières de réussir, limiter cela à la bonne et la mauvaise n’est pas circoncire le problème.

Quand j’avais 16 ans, et alors que j’étais en train de « tourner mal », une blague sur le carré blanc sur fond blanc de Malevitch au journal de vingt heures a complètement changé ma vie.

Je crois au pouvoir de l’art, à sa spontanéité, et à la générosité des artistes. Pas au marché.

Si le marché est un moyen d’atteindre le musée, et donc le plus grand nombre, pourquoi pas, mais il ne faut pas oublier que ces fameuses galeries qui font la pluie et le beau temps sur le marché de l’art (toi tu

rentres, toi tu ne rentres pas) ne devraient pas former le filtre principal d'une scène déjà étouffée par elle-même. Si l'art institutionnel peut être nécessaire il ne devrait pas être tout. Et j'inclue dans cet art institutionnel les évènements hautement sponsorisés par un réseau qui ne fait que tourner en boucle, sur lui-même, depuis la nuit des temps.

On nous parle de Dada, des Situs, de Duchamp, d'actes fort qui ont façonné notre vision contemporaine du monde, mais où est passé la réelle rébellion ? Dans le street art qui en France reste (au niveau des ventes) un épiphénomène alors qu'il est hautement médiatisé, et vendu à l'étranger.

Les choses prennent du temps nous dit-on. Les artistes travaillent dans l'immédiateté et la durée. Je crois au temps, pas au dédain et au manque de curiosité généralisé, ni aux écoles d'ailleurs.

Souvent on me dit, "mais tu connais tout le monde Artus", et tu passes ta vie à montrer ton travail, alors pourquoi ne pas le montrer "aux bonnes personnes", pour accélérer les choses ?

Je refuse de croire qu'il existe des "bonnes personnes", ou plutôt des personnes supérieures aux autres. A l'homo sapiens je préfère l'homo faber, et je n'ai rien à faire de l'esthétique relationnelle, et de l'art du réseau. Je veux créer un objet qui permette autre chose, et pas la répétition d'actes qui ne m'intéressent pas.

Quand je parle aujourd'hui d'exposer dans un squat ou un grand magasin, ma copine me dit qu'elle a peur que je me marginalise. Que le magasin soit le quatrième magasin Français en terme de visite et le squat auquel je pense un lieu de passage très prisé ne change rien au problème. Il y a des choses qui se font et d'autres qui ne se font pas. Tout est une question d'image. Ce que l'on représente.

Aujourd'hui je fais de la pub pour manger, et je m'y sens plus libre. Aucune contrainte qui ne soit parfaitement assumée et justifié par un marché qui ne fait pas semblant d'être autre que ce qu'il est. « Si l'art est devenu un produit comme un autre alors autant le vendre comme un produit comme un autre ». Je hais l'hypocrisie. Ici personne n'est là pour me dire comment je dois encadrer mes œuvres, lesquelles choisir et ne surtout pas trop en montrer puisque la commande est claire. Ici, pas de liberté, juste le produit.

L'art n'est pas un produit, à moins qu'il ne soit le produit de son temps.

Pourquoi notre époque est-elle si dure ? La faillite des banques et de notre système économique, le mécontentement des gens, devraient nous ouvrir les yeux.

Je crois à la liberté.

Qu'on torture un Malevitch pour qu'il revienne à la figuration ou qu'un Debord se suicide est inacceptable quand on voit ce qu'ils ont apportés au monde. On a fait de Duchamp une super star. De son urinoir l'icône de l'art d'aujourd'hui. La référence incontournable. C'était un autre moyen de le tuer. Il a joué aux échecs une grande partie de sa vie. Le lieu ne fait pas l'art, ni le marché. Les artistes font l'art.

Il faut exposer partout et tout le temps, montrer, et ne pas se limiter aux endroits sans lesquels aucun art n'existe, ou plutôt sans lesquels aucun artiste ne peut être considéré comme sérieux ou ridiculisé par ses croyances.

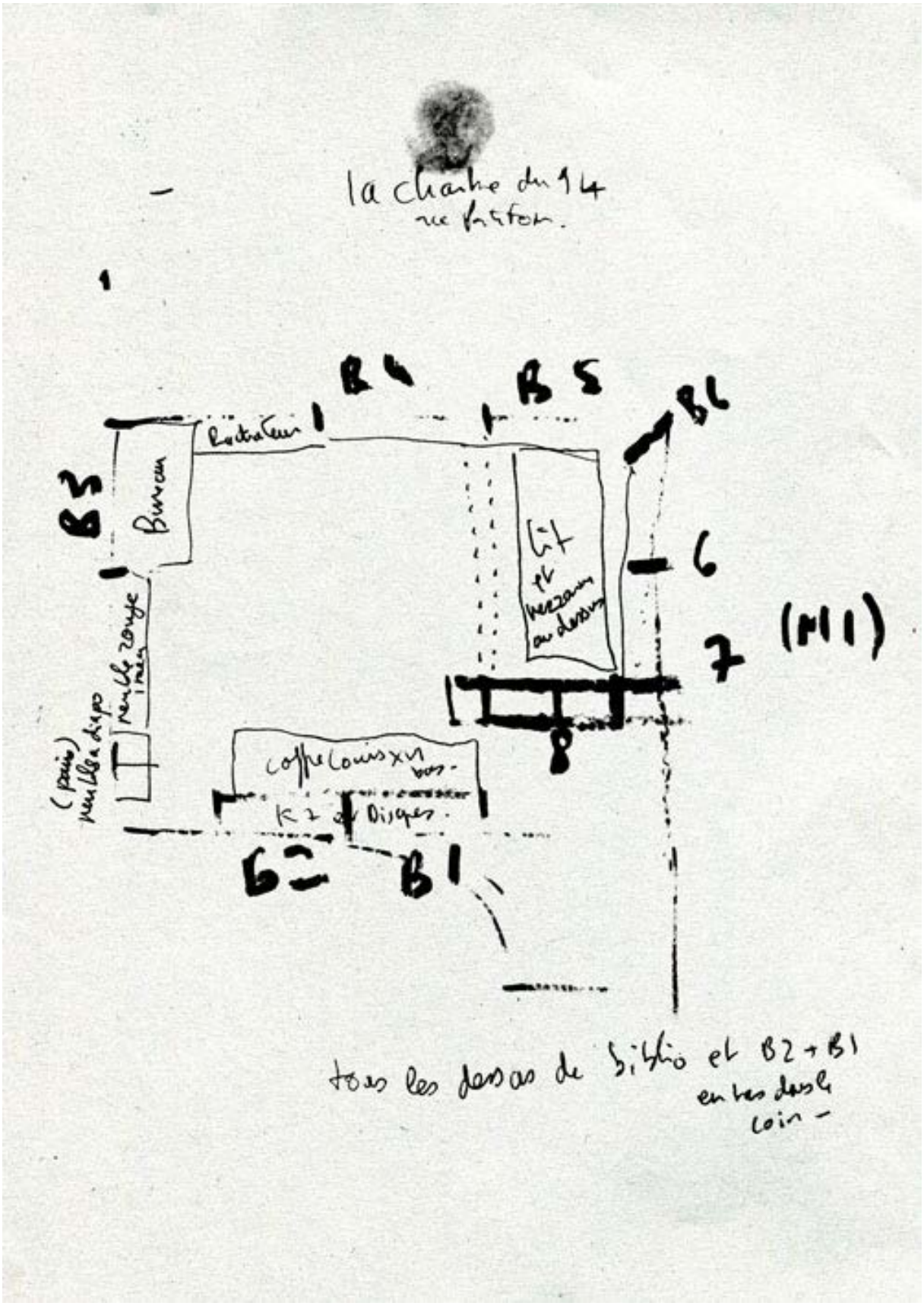
Celles qu'il vaut, paraît-il, mieux taire.

Mais comment atteindre le plus grand nombre quand on réalise, enfin, les limites de l'alternative ?

Lundi 6 juin 2011.

La Chambre, II
Banalités curieuses
Du 24 septembre au 15 octobre 2011
Immanence
21 avenue du Maine, 75015 Paris
Vernissage le vendredi 23 à 18h30
Nuit Blanche le samedi 1er octobre de 14h à 22h
Une proposition duCygne

avec Michel de Broin, Cocoon (Quentin Demarthe), Quentin Crestinu, Cecile Desvignes, Florimon Dupont, Mathieu Mercier, Cécile Meynier, Pierre Paulin, Mengzhi Zheng


la chambre du 14
rue Pontifon.
B4
B5
B6
B3
Bureau
Radiateur
lit
et
mezzanine
au dessus
6
7
(M1)
8
coffre Louis XVI
bas.
K7 et Disques.
B2
B1
tous les dessus de biblio et B2 + B1
en bas dans le
coin -

CHEZLEGRANDBAG

Présente

VERNISSAGE JEUDI 20 OCTOBRE [redacted] À PARTIR DE 19H..

Artus

IL ÉTAIT DE PLUS EN PLUS DIFFICILE DE [redacted] SE FAIRE UNE IDÉE DE [redacted] "L'ENNEMI"...

VENDU

WW. ARTUSDELAVILLEON .COM/BLOG

Du 20 octobre 2010 au 10 janvier 2011

2 impasse de la Salle. 51100 Reims

info@chezlegrandbag@gmail.com

Invitation x 2

NO © NO [redacted] FUCKIN' COPYRIGHT

naturalvision l'atelier jean-noel gabriel

CLGB

La chambre II, un texte, et deux clips

Après avoir vécu 10 ans dans une chambre de 15m2, je démonte la chambre et l'installe dans une galerie en prévoyant la vendre en tant qu'œuvre dans ses murs mêmes, quand le temps sera venu.

En attendant « La chambre » est stockée dans des cartons numérotés dont je refuse de divulguer le contenu exact.

J'ouvre néanmoins par la suite les boites des deux années qui ont suivi cette installation, et qui fonctionnent sur le même principe d'archivage systématique du quotidien, pour donner un aperçu des « papiers importants divers et variés », qui en sont l'un des objets.

Puis, cet été, je scanne les photos prises dans cet espace, du temps où je l'habitais, pour témoigner de son vécu, et de ce que j'appelle « l'art posthume ».

« Si l'art c'est la vie alors c'est forcément notre vie, à nulle autre pareille » car « si l'on doit un jour être connu pour et par son œuvre, cela sous-entend qu'on lira forcément cette dernière à la lumière de notre vie,

et donc l'application d'une éthique stricte dans l'une comme dans l'autre ».

La vie élevée par l'art et non le contraire, car c'est aussi « vivant que nous sommes et vivant que nous voulons êtres aimés ».

La vie d'abord, et l'art ensuite, si vous préférez, mais la vie magnifiée par la décision que nous avons prise « d'être artiste », pour les autres autant que pour nous même. La question du partage et du destin donc, du libre arbitre et du choix. Et surtout du hasard et des rencontres.

Cette exposition apporte selon moi beaucoup de réponses à mon travail. Et c'est pourquoi je vous y convie avec plaisir.

Beaucoup d'amis sont passés par la chambre, beaucoup se reconnaîtront dans les photos que j'y ai prises.

Puissiez-vous y prendre autant de plaisir que moi.

Une petite édition des photos sera tirée à l'occasion de cette exposition de groupe organisée par duCygne.

Merci à eux.

PRÊT À TOUT

Undergroudisme et Archivage désœuvré

(en français dans le texte)

J'ai toujours pensé que mon travail portait sur le destin (est-on prédestiné, as-t-on le choix, aurait-on pu faire d'autres choix que ceux que l'on fait compte tenu de son éducation, de ses expériences, peut-on décider un jour que l'on sera connu pour une pratique ou une autre). Et par extension sur le rapport de l'homme avec dieu. Ce qui est étonnant lorsqu'on on connaît mon rapport avec l'art contemporain, et mon parcours. De l'archivage du quotidien à l'art posthume, en passant par le témoignage de vécu (qui sont mes trois grands thèmes). Les grands dessins qui ont fait ma reconnaissance malgré le fait qu'ils représentent

mal mes aspirations - surtout si l'on ignore que ce qui m'intéresse le plus ce sont les mots (la voix de l'autre), les détournements (et autres appropriations), les histoires (liés à l'Histoire), et les ratés (l'humanité dans ses faiblesses). Non pas l'évidence que s'approprient les grands artistes (leur marque de fabrique), ni l'immédiateté (du succès), ni les trucs (« l'esthétique relationnelle). Alors on comprend mieux le besoin de temps qui a toujours été le mien. Construire une œuvre comme on construit une vie, pas comme on va au bureau, « une attachée caisse dans le cerveau ».

Les artistes sont des gens formidables, paraît-il, prêt à tout, à échanger, « toujours à l'affut de sensations nouvelles (Moebius) » etc. Ah ? Ah oui, ais-je envie de répondre. Quels artistes ? Ceux qui pètent la dalle ou les autres. Ceux que dans mon optimisme j'estime avoir eu plus de chance (car je veux croire à l'honnêteté des artistes, de tous les artistes). Un livre de chevet m'indique : « Il faut se battre ». Je me suis battu et je suis en train de gagner. Quoi ? Plus de reconnaissance ? De l'argent ? Le droit de dire enfin leurs quatre vérités à tous ces cons qui m'entourent, après m'être tu pendant des années ?

J'ai toujours pensé que mon travail portait sur le destin, sur le rapport de l'homme avec dieu. Je vous conseille de relire cette phrase et me dire ce que vous en pensez à une époque où la quête de reconnaissance (et sa mise en œuvre par celui qui l'a décidé) n'a jamais été aussi forte. Je ne propose pas les 15mn de gloire, ni de voir l'art par le biais d'un urinoir, mais par le biais de la vie qui est aussi simplicité (des idées), bonheur (de l'échange), et engagement (dans son faire), partage donc. *Le rapport de l'homme avec dieu* c'est avant tout le rapport qu'entretient l'homme avec lui-même, *au sein des autres hommes.* « Une vie entièrement dédiée à l'autre », dans ces conditions, et dans ces seules conditions, est possible. D'abord se connaître soi, ensuite aller vers l'autre, la vérité opposée à la sincérité (Malevitch).

Le présent du futur (Saint Augustin) ou le futur scénarisable (Eric Sadin) opposée à l'immédiateté du rien et au passé modifiable (de Google).

Bien sûr que ma position est une position politique. Elle l'a toujours été. Je n'ai toujours pas facebook et suis toujours contre le filtrage.

À force de tout vouloir contrôler, prévoir et sécuriser, on supprime les surprises, la rencontre avec soi-même ou avec l'autre au hasard d'une œuvre (pas d'une « pièce ») ou d'un coin de rue, où, pourtant, « on »

(nos assistants personnels robotisés et autres téléphones mobiles) nous a déconseillé d'aller. Présumés coupables avant même d'avoir commis l'attentat qui vous aurait soi-disant rendu célèbre (Philip K.Dick teinté de Dantec).

Et si cette célébrité là ne nous avait jamais intéressée ? Et si notre champ d'action était surtout « ailleurs ». Prêt à tout mais pas à n'importe quoi.

Dans l'undergroundisme de l'échange désœuvré se cache aussi une vérité « alternative ». Les erreurs sont faites pour être commises (« Make mistake », Aleksis Cavaillez). Commettons-les ! (en français dans le texte).

L'art posthume vivra !

Artus de Lavilléon, le 22 septembre 2011.

Une autre exposition est en cours, voir page précédente.

Ah… Et puis… (cliquer pour voir les vidéos):

Avant garde Diaries Vidéo

Merci à Julien et Katharina

Clip Sayem/Artus/Banas

(en page d'accueil de Dailymotion !)

Merci à Sayem, Gregory Banas, et à toute l'équipe.

Artus

Artus

Octobre 2011

ill-Blog

“Le meilleur ami du plus grand artiste Français” et autres réflexions, plus des expos des expos des expos…

“ N’avoir besoin de rien ne veut pas dire que l’on n’a pas envie de tout ; Envie de vivre tout je veux dire… ”

J'ai toujours pensé que l'art contemporain Français excluait et manquait cruellement de générosité. L'autre soir alors que je mangeais tranquillement au restaurant chinois, je me suis mis à parler avec mon voisin, un canadien très sympathique. Au bout de 5mn, ce dernier me disait qu'il était ami avec « le plus grand artiste français ». Avant même de me dire qu'il était lui-même artiste ou me décrire sa pratique. Je ne sais pas comment cela est arrivé si vite dans la conversation après les sourires un peu gênés, les « vous mangez quoi », puis les « et dans la vie tu fais quoi ? »… Artiste, oui, nous étions artistes. Lui travaillait sur les œuvres qui sont leur propre sujet, plus ou moins sur la tautologie aussi, et moi… Moi c'était un peu plus flou. Je venais de passer l'après midi à le perdre, au cinéma voir une merde hollywoodienne (habituel), allongé dans l'herbe à lire un livre d'une traite (de plus en plus rare)(je travaille trop depuis des mois), et à voir des amis.

Ce qui est étrange depuis que j'ai appris que j'allais être père (je vais être père !)(C'est maintenant officiel), c'est que j'ai pris une assurance sociale que je n'avais encore jamais eu avant. A l'intérieur, j'ai toujours été très sûr (les remises en question, jamais les doutes), mais à l'extérieur toujours trouvé superflu de me battre avec « les cons », tous ces gens qui vous jugent sans même savoir et pire sans s'intéresser, qui ne connaissent rien de vous ou presque et se permettent de vous donner des conseils sous prétexte d'un début d'amitié, ou d'une rencontre professionnelle aussi superficielle que la relation qui nous unis. Il faut des années pour faire de vrais amis – c'est mon opinion tout du moins.

Je suis quelqu'un de lent, et il en va de même dans mon art. Et puis « j'ai beaucoup souffert ». De millions de choses, une enfance difficile, des histoires d'amours compliquées (forcément), des coups du destin (« qui n'a rien à voir là-dedans ») et de cette rage de faire qui ne m'a jamais quitté et souvent coûté bien plus que ce que je recevais en échange.

Je me raconte comme si j'étais dans un (mauvais) roman. Tout le temps et sans cesse, mais ne me justifie jamais (enfin en tout cas j'essaye).

Je réalise aujourd'hui que cette posture, car s'en est bien une, à ses limites.

L'élite, l'élite dirige tout.

« Je suis ami avec le plus grand artiste Français », comme quoi ? Comme « je suis dans le bon réseau ? », moi pas, même si,

évidemment, j'y suis aussi. Mais comment suis-je arrivé là ? Par mon travail, et par mon travail uniquement. Un travail bancal, naïf et pur comme la vie qui l'a porté. Insouciant comme la jeunesse, et, empruntons un mot au hasard d'une lecture (je lis énormément), *« incontrôlé ».*

Que faire avec soi-même quand on sait que ce soi-même ne suffira jamais à combler le manque de curiosité de tous ces gens « de l'art », qui sont bien plus intéressés par les BoBu (*Bourgeois Bureaucrates* – le même livre) aux succès aisément monnayables, que par la vérité d'une démarche qui ne s'en est jamais laissé imposer, par personne, et surtout pas par ce soi-disant système.

Bizarrement la face visible de mon travail plait beaucoup aux post-ados et très peu aux pré-vieux qui ne le sont pas encore assez pour savoir que le train passe et que la caravane aboie.

Durant cette première journée à ne rien faire, hier, (la première depuis longtemps donc), je me suis dit qu'il était maintenant temps de me refreiner, arrêter de faire expo sur expo sur expo, dans des lieux tous plus décalés les uns que les autres, magasins, boutiques, galeries obscures, et autres grandes surfaces, poussé par l'unique volonté de partager, partager à tous prix et surprendre dans des lieux ou l'on ne trouve pas forcément de l'art ou « cet art là », sans pour autant me réfugier derrière des discours trompeurs sans aucuns rapport avec cette force vive (donc) qui m'habite et m'a de tout temps habité.

Je parle souvent du carré blanc sur fond blanc de Malevitch en expliquant comment il a changé à jamais ma vie, mais en même temps je n'explique jamais comment (relisez aussi cette phrase, ça en vaut la peine !).

« Je pense qu'il ne faut pas installer les sarcophages de valeurs, les Mecque pour la prosternation ». Les fameuses galeries en fond de cour. Montrer, montrer le plus largement possible, ne pas se satisfaire d'un réseau mais de tous. Créer des boutiques, des lieux de vie, l'épicerie, Nim, Vivre dans les vitrines du Printemps, exposer dans un magasin face à Science Po, dans un autre de vêtements, de bijoux de pacotille de luxe (sans critique, merci à eux), à Citadium, dans la médiathèque d'un petit village en Mayenne, dans un entrepôt, en Chine ou à Angoulême, dans une boîte de nuit, dans « une galerie fermée le temps de l'exposition », dans des librairies, d'autres vitrines, d'autres librairies,

d'autres magasins, quelques foires, quelques vraies galeries aussi ainsi sans que l'effort soit porté sur ces dernières. Le travail doit être le même, partout.

On m'a toujours dit (Ah), que je rabaissais ainsi mon travail en ne sélectionnant pas mieux les lieux ou je le montrais. Mais comment se battre contre l'élitisme au sein même de l'élite, et surtout uniquement au sein de cette élite contre qui on dit se battre ?

« Il lui était incapable de ne pas faire ce qu'il avait envie de faire » « On ne peut pas se battre pour la liberté et pour la structuration de cette même liberté ».

Si j'écris mal ce matin c'est parce que j'essaye d'épuiser des idées sur lesquelles je n'ai pas encore mis de nouveaux mots.

Ranger, organiser, donner à voir.

La vérité et la sincérité. Nan Goldin. Le témoignage de vécu, l'archivage du quotidien. Des mots et encore d'autres mots. Les idées maitresses de mon travail.

Après la décision de ne jamais exposer dans des galeries (j'ai bien baissé mon froc depuis je l'avoue, même si concéder n'est pas forcément se compromettre), et de montrer le plus largement possible - poussé par l'idée que *si tout le monde peut le faire tout le monde doit le faire (l'amateurisme opposé au professionnalisme du rien)* - ma seconde grande décision a été d'archiver ma vie car celle-ci me semblait plus importante que mon art « de mon vivant ».

Entre un chef d'œuvre et une personne, qui sauveriez-vous du feu ?

Créer par amour de la vie et pas par peur de la mort.

La vie comme support de l'œuvre et pas l'œuvre comme support de la vie, même si…

Lire dans la vie les raisons de l'œuvre. Comprendre que si l'œuvre porte la vie, alors c'est dans la vie…

Compliqué, voir même complexe. Elever sa vie par la pratique de l'art. Devenir meilleur. *« Non pas l'urinoir dans le musée mais l'urinoir dans la vie »,* une proposition que peu me semblent avoir retenue.

Je parle toujours très mal.

Quand j'ai vu les photographies de Nan Goldin la première fois (quand, où, pourquoi ? début 90 ?) je suis resté scotché. Faire un reportage sur sa propre vie, transformer sa vie en œuvre, rendre hommage à ses amis, faire un cadeau, partager de la manière la plus vraie et la plus proche possible, en partant de soi et non de l'autre. De soi pour aller vers l'autre. D'abord se connaître soi (comment se donner sinon). Comment faire part de ce cheminement de pensée qui a été le mien. La trahison d'O. et de A. La pornographie.

Quand j'ai vécu dans les vitrines du grand magasin « Le Printemps » « avant que la télé réalité n'envahisse les écrans du monde entier ».

« D'abord se connaître soi », « Pour ne pas mentir lorsque l'on va vers l'autre », et non pas « Aller vers l'autre pour se connaître soi » « se découvrir dans ses yeux ». La Vérité et la Sincérité. L'art posthume et l'art contemporain. Il y aurait tellement à dire sur mon travail, et j'en suis bien incapable, et la forme que j'ai choisi pour le montrer (sans doute la plus pauvre et la plus bête) tellement loin de mes aspiration, de ce que je SAIS, de ce que je suis. Le destin, dieu, nos choix.

Décide-t-on jamais de ce que l'on est ?

Ne pas faire pour être mais être pour être ?

Mais comment alors accepter qu'un autre justifie ou même dise ?

Toutes ces horribles monographies, tous ces textes de « critiques » qui ne font qu'encenser. Vendre mieux.

Tellement blessé par « l'une de mes plus belles expos », celle ou peu sont venus, et celle ou j'ai le plus vendu.

Le spectacle si cher à Guy Debord. *« Mais quel spectacle, il n'y a plus de spectacle aujourd'hui… Ah… si… Les marques. ».* Maryse, ma mère, et son héritage « situationniste ». *« Bienvenue à l'impasse de la lucidité »* écrit sur sa porte.

Et bien ! Il y a encore beaucoup de travail.

« Je suis ami avec le plus grand artiste Français ». Et bien moi pas. Je suis amis avec « Les losers, ceux qui ne gagnent pas encore plein

d'argent aujourd'hui ». Les premiers seront les derniers et les derniers les premiers. Si seulement. Mais cela ne marche pas comme ça aujourd'hui. Il faut connaître du monde, jouer des coudes, faire marcher ses relations, être au courant des noms, des systèmes, de la reconnaissance.

Mais je ne veux que partager. Partager avec le plus grand nombre. Et c'est là que cela devient compliqué. Comment toucher le plus grand nombre quand seule l'élite semble posséder les clefs.

L'élite qui en France continue d'être perplexe devant le street art (et c'est un bien), et méfiante envers mon travail (elle a bien raison), mais quand même continue de me serrer la main (on ne sait jamais), et à se dire mon « amie ».

Je n'ai d'amis que mes amis. Et les autres tous les autres, ces témoins muets du spectacle qui n'est pas la vie pour trop vouloir lui ressembler.

Assis dans un café, le matin, à penser à l'ami du plus grand des artistes français… Que je ne suis pas.

Tant mieux. Surtout si le prix à payer est d'être un sacré connard.

« Toi tu rentres. Toi pas. Et moi, je suis rentré, et je t'emmerde ! ».

Belle posture n'est-ce pas, pour le prix (comme les vaches) Marcel Duchamp.

Mercredi 28 septembre 2011.

CYPRIEN GAILLARD, UN ANCIEN SKATEUR SYMPATHIQUE ÉTAIT DEVENU UN ARTISTE CONTEMPORAIN RECONNU
JE FAIS PLEIN DE THUNES MAINTENANT !
"THE PAST IS BECOMING MORE UNPREDICTIBLE THAN THE FUTURE"
Café
T'ES PLUS AU NIVEAU MEC...
C'EST TOI QUI L'ADIT ... MEC !
AH ET PUIS CETTE MODE DES PANTALONS MOULE-BURNES ÇA ME DÉPASSAIT COMPLETEMENT ...

Je pense qu'il faut faire les choses au bon moment et qu'il y a un bon moment pour faire les choses. Evidemment la société moderne ne marche pas comme ça. On parle de rendement, de cadences de travail, de résultat. De réussites et d'échec, « mais le vrai temps ne marche pas comme ça ». Quand ma mère écrit sous mon premier dessin d'enfant « Ce qui est important ce n'est pas de faire les choses mais de se mettre en état de les faire » et l'affiche dans l'entrée du petit appartement où nous vivions alors, mi 70, elle modifie ma destinée. Combien de fois suis-je passé devant ce dessin jusqu'à mon adolescence ? A quel point m'a-t-il marqué de son empreinte indélébile ?

« Ce qui est important ce n'est pas le but à atteindre mais le chemin que l'on parcours pour atteindre ce but ».

« Ce qui est important ce n'est pas de faire les choses au bon moment, mais juste de les faire ».

« Ce qui est important ce n'est pas de réussir, mais de réussir ».

Ce qui est important, mais on se fiche de ce qui est important, car l'importance n'est pas uniquement dans ce qui est important. Sentir la vie et se sentir vivre avec elle. Prendre le temps. Prendre le temps de le perdre. De faire des détours, des erreurs. De vivre avec, dans, et pour son temps mais pas seulement. De vivre aussi pour soi.

Hier, Jessica me disait, « mais je ne veux pas être responsable », sentir tout ce poids, du devoir (c'est moi qui ajoute) de ce que l'on doit et ne doit pas faire.

La vérité vient du cœur et du cœur uniquement, pas des contraintes de toutes sortes qu'on nous impose ou que nous nous imposons nous même.

Faire les choses, ou être.

Etre en faisant les choses, se devenir a travers elle et en même temps les précéder. Le temps qui est aussi une boucle.

« Je vous aime, cela ne veut pas ne rien dire »

Respecter l'autre et en faire son chemin. La seule vérité du faire, et ce qui le justifie et justifie tout. Pas le désir d'avoir ce que l'autre n'a pas. Jamais.

Il n’y a pas de meilleur moment pour faire les choses que celui où on les fait.

PATRICIA DORFMANN,
MA GALERISTE ET AMIE PENSAIT QUE LES ARTISTES SONT DES GENS IMPORTANTS, SOUVENT AVEC UN GRAND SENS DE L'ÉTHIQUE
INNOCENCE
MAIS PAS TOUS!
IL Y AVAIT FORCÉMENT UNE RAISON POUR EXPLIQUER POURQUOI ELLE AVAIT EU TANT DE MAL A NOUS VENDRE DANS LE PASSÉ.
NOUS N'ÉTIONS TOUT SIMPLEMENT PAS À ACHETER
LES CONS!
ARTUS 06-11

La Chambre, II
Banalités curieuses
Du 24 septembre au 15 octobre 2011
Immanence
21 avenue du Maine, 75015 Paris
Vernissage le vendredi 23 à 18h30
Nuit Blanche le samedi 1er octobre de 14h à 22h
Une proposition duCygne

Avec : Michel de Broin, Cocoon (Quentin Demarthe), Quentin Crestinu, Cecile Desvignes, Florimon Dupont, Mathieu Mercier, Cécile Meynier, Pierre Paulin, Mengzhi Zheng

Don't be Cruel
Du 10 septembre au 25 octobre 2011
Galerie Vanessa Quang GVQ
75 rue de Beauce. 75003, Paris, France
Vernissage le 10 septembre de 16h à 20h
Curator Anaïd Demir

Avec : Jean-Charles de Castelbajac, Léo Dorfner, Charlie Le Mindu, Liquid Architecture, Elena Montesinos, Dj Water Lilly, Maroussia Rebecq et Mathieu Tonetti

Vendu
Du 22 octobre 2011 au 7 janvier 2012
Galerie CLGB
2 impasse de la Salle, 51100 REIMS
Vernissage jeudi 20 octobre à partir de 19h
Avec le soutien de Vin et Culture

Artus

Novembre 2011

ill-Blog

Les enfants de la société du spectacle 2005

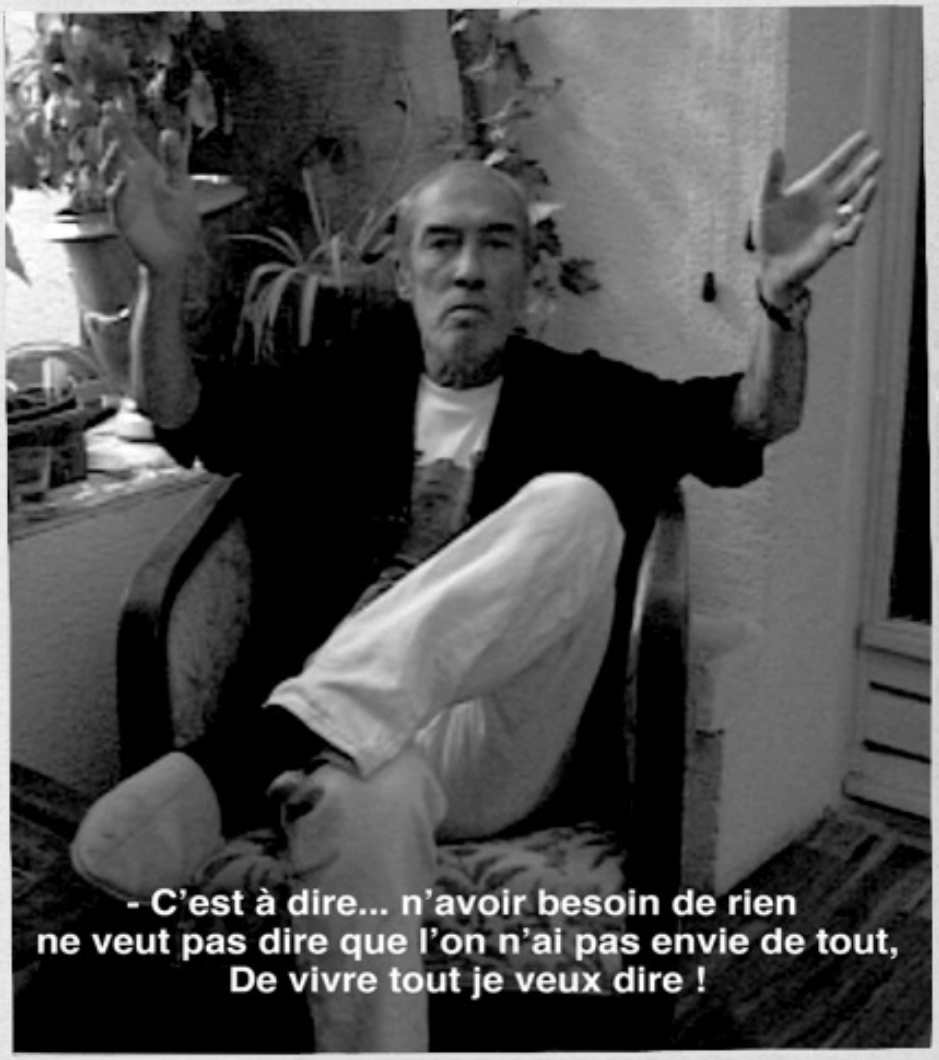
« Aujourd'hui avec la crise, on ne sait plus comment vendre du luxe, alors on propose de plus en plus aux artistes de collaborer avec des marques ».

Les enfants de la société du spectacle 1/4

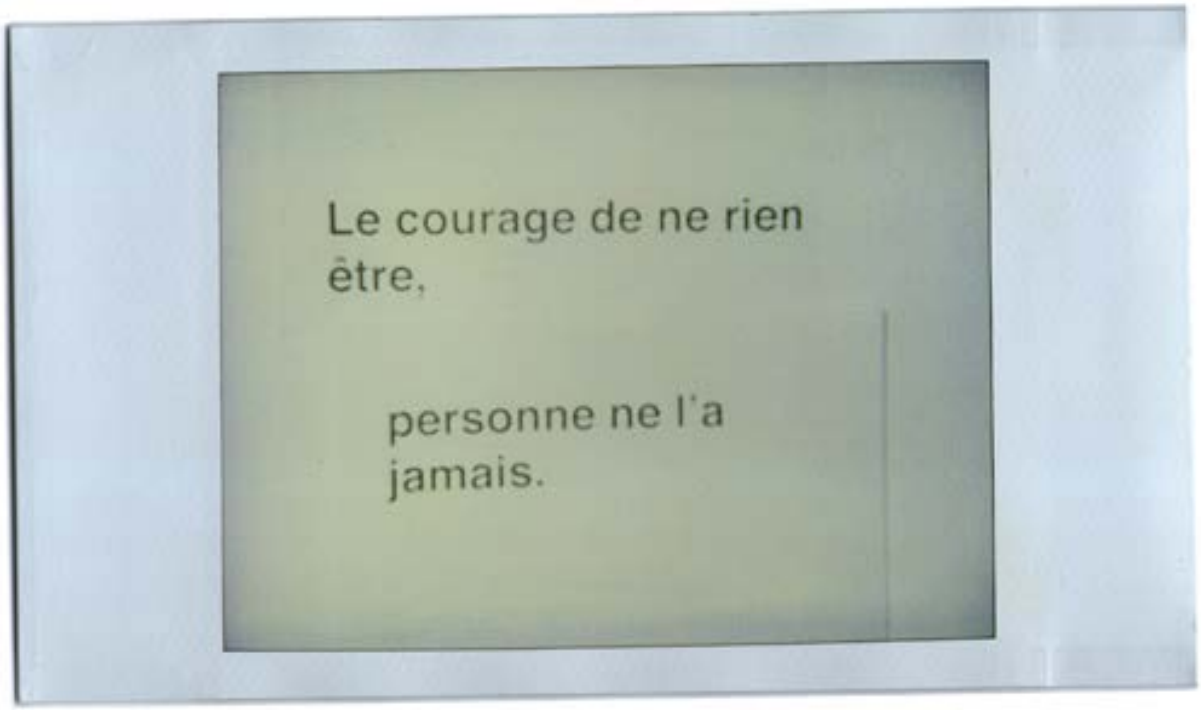
Les enfants de la société du spectacle 2/4

Les enfants de la société du spectacle 3/4

Les enfants de la société du spectacle 4/4


- C'est à dire... n'avoir besoin de rien
ne veut pas dire que l'on n'ai pas envie de tout,
De vivre tout je veux dire !

Trahir



De l'avant-garde au garde-à-vous, en passant par les banalités négligeables

Depuis une dizaine d'années j'occupe une position de résistance face à ce qui me paraît un manque de générosité du « système » de l'art contemporain. À la fois en créant des lieux alternatifs ou montrer de l'art (L'épicerie, Nim, l'Apa), ou en exposant dans des lieux n'ayant rien à voir avec ce « système ».

Réunies autour du titre « Lieux communs », j'ai montré ce travail l'an passé à la galerie Patricia Dorfmann, après avoir réalisé que la forme que je donnais à mon engagement avait peu de chance de me permettre de conquérir le public marchand et spécialisé des élites.

J'ai bien vendu et j'en ai été très heureux, mais je n'ai pour autant jamais cessé de questionner la forme que mon travail devait prendre pour atteindre ce but. Une autre façon de dire que je n'ai pas pour autant

réussis, cette année, à cesser de créer en dehors de l'institution, quoi que l'on m'ait dit à plusieurs reprises que cela me nuisait, et apportait de la confusion dans la lecture de mon « œuvre ».

Fanzines, publicité, autoédition, quelques produits dérivés même (quoique je déteste cela), tous les supports, et les lieux, sont pour moi nécessaires à la pratique de l'échange qui fait de l'art l'un des seuls espaces de liberté qui reste – pour autant que l'on admette que l'échange soit une notion centrale à la pratique même de l'art (une évidence pourtant).

Malheureusement, ici comme ailleurs, sévit une censure qui rappelle très vite à l'artiste, les limites d'un tel partage quand il ne s'inscrit pas dans le champ, précis, de l'art actuel – quand il n'est pas assez formaté, justifié, et d'une certaine manière banalisé par le marché (voir la notion même du libre échange).

Lors de ma dernière exposition « hors les murs » (comprendre par là l'enceinte munie de barbelés et sous haute surveillance qui protège l'institution de toute attaque extérieure), j'ai tout d'un coup réalisé l'évidence de la trahison que je m'apprêtais à commettre.

Malgré les nombreuses lettres que je reçois régulièrement, le rapport très particulier que j'entretiens avec un public plus jeune ou comme moi issu des cultures « alternatives » ou « mainsteam » (tout dépend de l'angle selon lequel on se place) des années 90 et 2000 (Skateboarders et Branchés), une idée s'est petit imposée à moi : « Il est maintenant temps que j'attaque (le terme est choisi) le monde de l'art contemporain avec ses propres codes » et sa corolaire, « et cesse toute pratique de type marginale », ou tout du moins pas sans qu'elle soit justifiée par ce qui n'a finalement rien à voir avec elle : la façon dont l'œuvre est montrée.

Le lieu et le relationnel font l'œuvre entend-t-on souvent dire par ces mêmes artistes et « commissaires d'expo » (je vous laisse aussi réfléchir à cette appellation) qui ne sauraient travailler aujourd'hui sans assistants ni attachés de presse. « Mais comment se battre pour la structuration de la liberté quand on s'est battu toute sa vie pour cette même liberté », comment accepter que ce qui fait l'humanité même des hommes, leurs erreurs et leurs faiblesses, soit uniquement remplacé par une qualité de faire irréprochable et aussi froide que la mort.

Accepter que « le réseau » soit pour certain égal ou supérieur à l'œuvre sans lequel elle ne saurait être lue ni exister.

Tout s'est tout d'un coup mis à tourner autour de moi. Trahir. Je devais trahir (« l'art posthume ne se justifie pas, il n'a rien à prouver » extrait du manifeste 2004). Et non seulement je devais, mais j'allais le faire : j'étais prêt.

Ma copine, qui allait bientôt devenir maman (et moi père, ceci explique sans doute cela), ne cessait de me dire que je devais absolument accepter de montrer mon travail de façon « conforme », si je ne voulais pas un jour regretter de n'avoir jamais fait partie des vrais artistes socialement reconnus comme tels. Que je devais cesser de me contenter de peu quand je pouvais tout avoir, c'est à dire le reste, ce que je ne voulais pas vraiment mais vers lequel tout mon être tendait de manière imperceptible.

Que mon travail soit reconnu pour ce qu'il est vraiment : l'expression d'une position différente, indépendante, aussi réfléchie et référencée que le système que j'ai toujours tenté de combattre. Mais servie par les codes de l'art contemporain au lieu d'être rendue caduque par sa marginalité même.

Trahir pour mieux dénoncer ou trahir pour trahir.

Alors que des gens me parlaient, me remerciaient, me disait combien mon œuvre était importante pour eux, dans ce lieu branché de province, coincée entre quatre portants de vêtements de créateurs et un diaporama illustrant les différentes étapes de ma vie à un rythme effréné, je ne pouvais m'empêcher de penser : mais c'est fini tout ça. Bien fini. « Si vous saviez à quel point tout cela compte peu dans l'esprit de ceux qui savent et dirigent ».

Comme si je réalisais brusquement qu'effectivement le grand art ne pouvait plus être vu comme tel aujourd'hui dans des boutiques où des « lieux communs » comme il avait existé hier dans les cafés, les cabarets, et tout endroit où les artistes éprouvaient le besoin de montrer leur travail sans justification, directement, et sans filtre. Hors des lieux de vie, de rencontre et de hasard, hors contrôle. Une connerie quoi, mais une connerie qui s'imposait.

J’avais cette bizarre impression de ne déjà plus être là mais ailleurs.

Une époque venait de prendre fin, pour le meilleur comme pour le pire.

Allais-je tenir le coup ?

Artus de Lavilléon, le 22 octobre 2011.

Le matin de ce texte, aux aurores, j’ai enfermé mon chat avec sa litière dans les toilettes sur le pallier, parce que ses miaulements nocturnes devenaient insupportables. Malgré ma décision ferme de l’y enfermer toutes les nuits mon chat a vite regagné notre chambre. Il y faisait plus chaud.

Page suivante »

Toute exploitation commerciale de ce livre est interdite

© Artus de Lavilléon XI/MMXI